This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

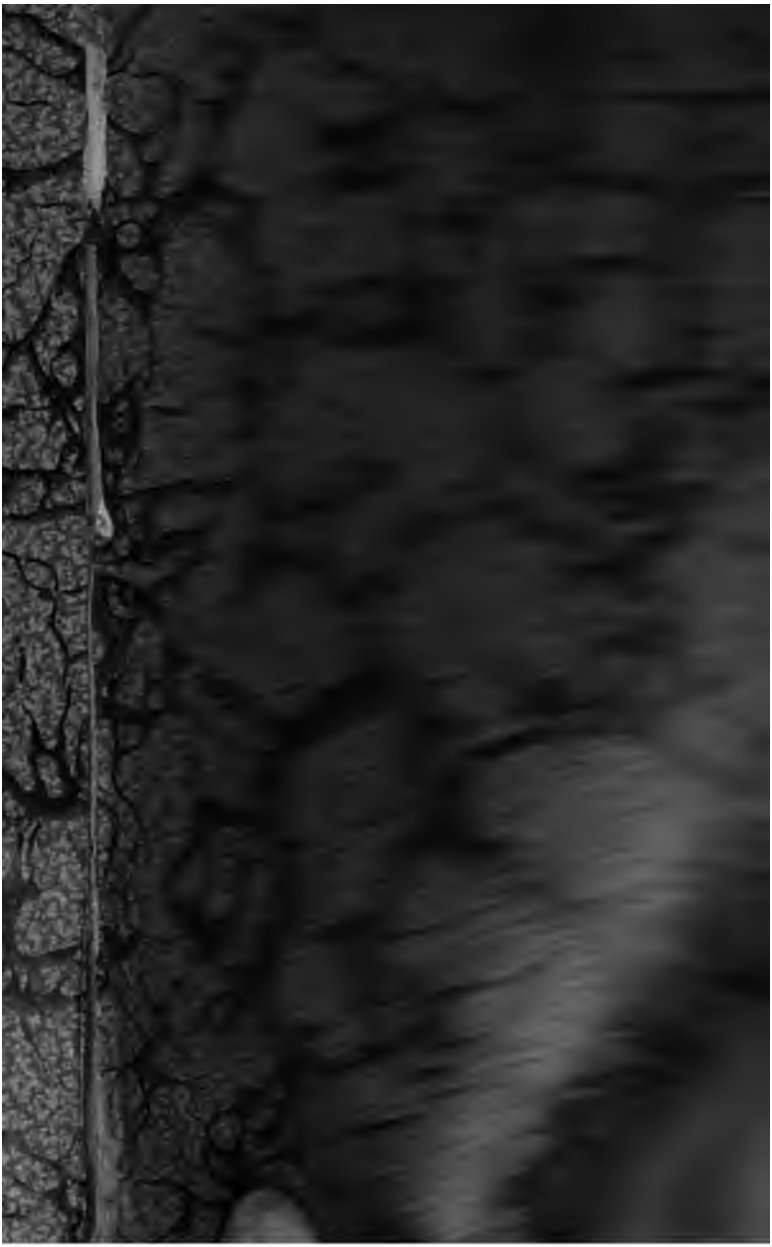
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

822,668



PROPERTY OF
The University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

9Pc/20

TRADITIONS ET SOUVENIRS

TOUCHANT LE TEMPS ET LA VIE

DU GÉNÉRAL AUGUSTE COLBERT

1793 - 1809

MOTTEROZ, Adm.-Direct. Imp. réunies, C

TRADITIONS

ET

SOUVENIRS

Touchant le temps et la vie

du Général AUGUSTE COLBERT

1793-1809

PAR

LE MARQUIS DE COLBERT CHABANAIS

(SON FILS)

TOME PREMIER

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

VICTOR HAVARD, ÉDITEUR

175, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 175

—

1882

DC
198
.C4
C68
1882

V.1

514680-128

A MES FILS

ÉDOUARD ET JEAN-BAPTISTE COLBERT

Je consacre ce livre à la mémoire de mon père, Auguste-François-Marie Colbert, né le 18 novembre 1777, parti comme volontaire en 1793, tué en Espagne le 3 janvier 1809.

Par un décret du 1er janvier 1810, l'empereur Napoléon ordonnait que la statue du général Colbert fût placée sur le pont de la Concorde ou sur l'une des places publiques de la capitale.

M. Bignon dit, dans son *Histoire de France* : « Remarquable encore parmi ceux que l'on distinguait le plus, Auguste Colbert était un de ces hommes auxquels la guerre doit nécessairement ou la mort des héros ou les premiers grades militaires. »

Le maréchal Ney, annonçant la fin prématurée d'Auguste Colbert, ajoute : « La mort d'un fils ne saurait m'affecter davantage : que d'espérances éteintes ! que de belles qualités perdues pour l'État et pour ceux qui, comme moi, avaient pu les apprécier ! »

J'ai voulu recueillir les traits de la vie de celui qui, bien jeune encore et dans une carrière aussi courte, avait su mériter que Napoléon lui élevât une statue, et que le cœur héroïque de Ney lui adressât, en des termes si touchants, un glorieux hommage.

En cherchant les traces de mon père à travers cette période de 1793 à 1809, si fertile en événements, les retrouvant en Italie, en Égypte, en Syrie, puis sur la plupart des champs de bataille de l'Europe, en Allemagne, en Prusse, en Pologne, enfin en Espagne, voyant à chaque pas tant de vastes horizons se dérouler devant moi, je n'ai pu résister au désir d'y arrêter mes regards, de les étudier, et de raconter quelques-uns des faits de cette grande époque.

Ce n'est donc pas, à bien dire, une biographie que j'entreprends. La forme biographique a souvent le grave inconvénient de fausser la perspective histo-

rique parce que l'écrivain se croit obligé de faire figurer au premier plan, de mettre toujours en scène la personne qui est l'objet de la biographie. C'est pourquoi j'ai préféré donner à ce livre la forme de *Mémoires*. Des mémoires peuvent avoir toute la sévérité, toute l'exactitude de l'histoire, et toutefois donner place à ces faits secondaires, à ces mille détails qui, s'ils ne sont pas le grand côté de l'histoire, aident cependant à la faire comprendre. Les mémoires admettent enfin tous les détails biographiques sans leur donner une autre importance que celle qui leur appartient.

L'histoire s'appuie principalement sur deux sortes de témoignages. Au premier rang est celui des personnes qui ont pris part aux événements ou qui les ont vus se passer sous leurs yeux. Immédiatement après vient le témoignage de ceux qui, ayant connu ces premiers témoins, ayant vécu, conversé avec eux, ont pu recueillir de leur propre bouche non seulement le récit des faits, mais ces traditions sur les hommes et sur les choses qui composent ce qu'on appelle la couleur locale, la physionomie d'une époque.

Je ne suis pas au rang des premiers témoins, mais je suis de ceux qui ont entendu, qui ont connu

des acteurs des scènes qu'ils racontent. Entouré, par ma famille, par mes relations, de personnes ayant pris part aux événements de la Révolution et de l'Empire, aussi loin que mes souvenirs peuvent se reporter en arrière, je les trouve remplis de l'impression toute vivante encore des récits de ces temps; mon enfance, ma jeunesse, en ont, pour ainsi dire, été bercées.

Je possède d'ailleurs des documents provenant de mon grand-père maternel, le général Canclaux, deux fois commandant en chef des armées de l'Ouest; un nombre considérable de lettres, ordres de service, rapports, mémoires de mon père; des manuscrits inédits du général Édouard Colbert. Enfin, après avoir lu la plupart des mémoires contemporains, des histoires déjà publiées sur cette époque, j'ai mis à contribution les archives du dépôt de la guerre où j'ai pu retrouver des documents émanant de personnes de ma famille, entre autres un mémoire du général Alphonse Colbert relatif à la campagne d'Égypte.

Je désire que ces études ne soient pas indignes des sujets que j'ai osé aborder, des figures que j'ai tenté de peindre. Puissent ces récits où j'ai suivi les diverses phases de la vie de mon père, puissent les

souvenirs que j'ai recueillis vivre dans l'âme des miens et y entretenir cette aspiration vers les nobles choses, cet amour pour la gloire, cette abnégation de soi-même, ce dévouement à la patrie, dont leur aïeul, dans une carrière, hélas! trop rapide, leur a légué l'exemple!

Le Saussay, mars 1863.

TRADITIONS ET SOUVENIRS

OU

MÉMOIRES

TOUCHANT LE TEMPS ET LA VIE

DU GÉNÉRAL AUGUSTE COLBERT

CHAPITRE PREMIER

Septembre 1793. — La Convention décrète la levée en masse. — L'armée révolutionnaire. — Édouard, Alphonse, Auguste Colbert. — Difficile et cruelle position de leur mère. — Conseil donné par Barrère. — Les trois frères s'engagent dans le bataillon de Guillaume Tell, section de Brutus. — Misère des armées de la République. — La Terreur. — Pourquoi un ci-devant ne peut servir dans la cavalerie. — Maladie d'Édouard. — Il est admis au 11e de hussards. — Ses deux frères entrent au 7e régiment de chasseurs. — Déception. — Duel d'Alphonse. — Le 7e de chasseurs fait partie de l'armée de l'Ouest. — Expédition contre Stofflet. — Auguste rencontre à Chollet M. de Grouchy. — Il est attaché à l'état-major. — Sa présentation à madame de Grouchy. — M. de Kerverseau. — Le général Canclaux. — Auguste est nommé lieutenant, aide de camp du général Grouchy. — Sa joie. — Lettre à sa mère.

On touchait aux jours les plus sinistres de la Révolution française, à sa plus sanglante période. La disette, la guerre étrangère, la guerre civile se disputaient la malheureuse nation. Toulon venait de tomber au pouvoir des Anglais, Lyon était soulevé, la Vendée se montrait plus formidable que jamais.

Le Comité de salut public, pour faire face à tous ces périls, pour répondre à toutes ces menaces, frappait chaque jour plus de victimes, et la Convention, craignant que la besogne de sang ne marchât pas assez vite, livrée aux tribunaux qui couvraient la France, décréta qu'une *armée révolutionnaire*, traînant avec elle son tribunal et la guillotine, parcourrait les départements pour y réchauffer l'esprit public et punir les *conspirateurs* et les *accapareurs*.

Par le même décret elle appelait aux armes tous les citoyens non mariés qui avaient atteint dix-huit ans.

On vit alors se précipiter dans ces rangs,

Formés par la Terreur et pourtant volontaires (1),

des hommes de tout âge, de toute condition, de toute opinion. Pour beaucoup, c'était la seule chance qui leur restât d'éviter la proscription, d'y faire échapper leur famille; c'était, pour les âmes honnêtes, les gens de cœur, le seul moyen de se soustraire au spectacle odieux de turpitudes et de crimes que présentait l'intérieur de la France. On l'a dit avec raison, l'honneur à cette époque s'était réfugié dans les camps. Mais il faut le reconnaître aussi, la fièvre révolutionnaire avait poussé dans les rangs de l'armée un grand nombre de ces hommes que suscitent toujours les temps de désordre et qu'attirait l'appât du brigandage et du crime. Les bataillons de Paris surtout contenaient ce que les égouts démagogiques avaient vomi de plus immonde.

Dans les derniers jours du mois de septembre 1793,

(1) Berchoux.

le bataillon de Guillaume Tell, formé des volontaires de la *section de Brutus* (1), suivait la route de Paris à la frontière du Nord.

Ce bataillon présentait l'assemblage monstrueux que ce temps seul pouvait produire. A côté du volontaire exalté par la pensée de la liberté et de l'indépendance de la patrie, marchait le vil aboyeur de clubs ou l'égorgeur des prisons; au milieu des habits de la garde nationale se montraient l'ignoble carmagnole, le hideux bonnet rouge. Côte à côte de *patriotes* affichant, par leur saleté et le cynique dévergondage de leurs costumes, la pureté de leurs principes *sans-culottes*, marchaient des hommes d'une tenue décente, au maintien calme et résigné, trahissant souvent malgré eux, par leurs manières, par quelques détails de leur mise, leur distinction personnelle ou celle de leur origine.

Parmi ces derniers on eût pu distinguer trois jeunes gens : ils étaient frères; ils allaient courir les mêmes hasards, affronter les mêmes dangers, soutenir une lutte semblable. Un commun et dernier adieu venait de les arracher tous les trois à leur mère.

L'aîné portait avec aisance l'attirail et le lourd fusil du soldat ; il était d'une taille élevée; sa belle et déjà martiale figure indiquait une énergie à laquelle répondait la vigueur de son corps.

Le second était moins grand; il n'avait, avec ses frères, que cette ressemblance qui souvent existe entre les membres d'une même famille, sans qu'on puisse définir d'une manière précise en quoi elle consiste. Sa

(1) On appelait ainsi l'ancien quartier Saint-Eustache.

physionomie ouverte et pleine de bienveillance exprimait la bonté de son cœur; habituellement gaie, elle était à peine rembrunie par ce que présentait de sérieux la nouvelle position où il se trouvait si brusquement jeté.

Les deux aînés ne semblaient être préoccupés que de leur jeune frère. Le second surtout, Alphonse, sans cesse à ses côtés, témoignait pour lui une sollicitude toute maternelle.

Auguste, le plus jeune, n'avait pas encore seize ans (1). Il était petit; Édouard, l'aîné des trois, le dépassait de toute la tête. Une jeune fille eût envié la blancheur de son teint, la délicatesse de ses traits. Les boucles de ses cheveux étaient du blond cendré le plus doux; ses yeux, d'un bleu clair. Son regard, habituellement sérieux, devenait, en s'animant, singulièrement fin et spirituel, et répondait alors à l'expression un peu railleuse de la bouche. L'élégance, la pureté de la ligne du front et du nez, rappelaient les plus beaux profils antiques.

Ils s'appelaient Colbert (2). Leur père, le comte de Colbert-Chabanais, mort en 1790, maréchal de camp, avait laissé sa femme, jeune encore, avec cinq enfants : quatre garçons et une fille. L'aîné des fils, déjà au service, avait été entraîné par l'émigration.

Cependant la Révolution devenait de jour en jour plus menaçante et la position de la jeune mère plus difficile. Elle n'avait pas seulement à redouter la persécution,

(1) Il était né le 18 novembre 1777.

(2) Voir la note A, à la fin du volume.

la ruine, la proscription; la jeunesse de ses fils était encore un danger dans ces temps de trouble.

Ils avaient pour précepteur un homme de cœur et d'esprit qui leur était tout dévoué. Compatriote et condisciple de Barrère, il avait conservé des relations avec lui. Il alla le trouver et lui dépeignit la situation et les inquiétudes de la famille au milieu de laquelle il vivait. Barrère n'était pas méchant par nature : il ne l'était que par peur. Lors donc qu'il ne s'agissait de rien de compromettant pour lui, il pouvait donner un conseil bon et utile. Dès qu'il sut ce dont il était question, il n'hésita pas. « Il n'y a qu'une chose à faire, dit-il, il faut que ces jeunes gens cachent leur nom sous un habit bleu. »

C'est à vous, mères, de juger de l'angoisse qui traversa le cœur de madame de Colbert, lorsque le pauvre précepteur, tout ému, vint lui rapporter cette réponse. On lui arrachait tout à la fois : encore si ce n'eût été que les deux aînés, déjà grands et forts; mais le plus jeune, ce dernier enfant que les mères semblent aimer avec plus de faiblesse, Auguste, lui si frêle, si délicat, entouré jusque-là de tant de soins! Le cœur de la mère fut déchiré ; mais la femme forte et pleine de sens comprit qu'il valait mieux affronter résolûment de glorieux périls, que d'attendre en tremblant la prison et l'échafaud.

Et quelques jours après, les trois jeunes volontaires avaient endossé l'uniforme et marchaient, comme je l'ai dit, dans les rangs du bataillon de Guillaume Tell.

C'en est fait, ils ont dit adieu aux joies de la famille, du foyer; l'inflexible destinée s'est emparée d'eux; elle va les jeter au milieu des hasards, à travers mille périls ; à l'un elle va demander sa vie, à tous leur sang; sans

doute elle leur réserve quelque honneur, mais ce temps n'est pas encore arrivé : ils en sont à celui de l'épreuve.

A la distance où nous sommes de cette époque, déjà devenue pour nous légendaire, héroïque, nous ne voyons plus que le triomphe : les souffrances, les difficultés de la lutte ont disparu. Ces glorieux volontaires courant aux armes nous apparaissent tels que le poète les a dépeints :

De quel éclat brillaient dans les batailles
Ces habits bleus par la victoire usés (1) !

Nous ne les apercevons qu'à travers une auréole de gloire et de liberté, d'abnégation, de patriotisme :

Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes (2).

Ainsi les sculpteurs grecs représentaient toujours leurs héros, leurs demi-dieux, jeunes, beaux, triomphants, et, dans l'image idéalisée qu'enfantait leur génie, effaçaient tout ce qui pouvait rappeler les faiblesses et les difformités de la nature humaine.

Et cependant, derrière le brillant et poétique tableau, est une réalité de misères, de souffrances, d'immoralité, de crimes même. Car ces temps d'effervescence et de fièvre morale voient se produire les extrêmes du mal comme du bien, et dans ce vaste assemblage d'hommes où l'ouragan révolutionnaire avait jeté pêle-mêle les éléments les plus divers, s'il y avait des âmes élevées et pures, d'héroïques vertus, il y avait aussi des âmes dégradées et perverses, capables de tous les excès.

(1) Béranger.
(2) Le même.

La Convention, en décrétant la levée en masse, avait précipité vers les armées des flots de soldats, mais elle n'avait pu improviser des administrateurs capables; elle n'avait pu, tout d'un coup, rassembler des approvisionnements, créer des magasins, des hôpitaux. Les masses mises en mouvement, soit en France, soit à l'étranger, étaient si considérables, tellement en disproportion avec tout ce qui s'était vu jusque-là, qu'elles eurent bientôt épuisé les ressources préparées et celles des pays qu'elles occupaient. Aussi la misère, le dénûment des armées de la République dépassent-ils de beaucoup l'idée qu'on peut s'en faire aujourd'hui.

Les tarifs de solde étaient restés nominalement les mêmes, malgré l'énorme dépréciation des assignats. Ainsi, il fut un temps où la solde d'un officier représentait environ trois francs par mois. Les soldats manquaient de souliers, des vêtements les plus nécessaires; plusieurs fois on en vit rouler de la paille autour de leurs jambes pour couvrir leurs membres nus.

Ce fut dans un dénûment semblable que des bataillons de volontaires entrèrent en vainqueurs dans Amsterdam en 1794, et bivouaquèrent sans murmurer, par un froid rigoureux, dans les rues et sur les places publiques de cette riche cité.

En face de tels spectacles, on se sent ému d'une respectueuse admiration : eh bien! qu'on ne l'oublie pas; que ce qu'il y a d'exécrable dans cette époque soit à jamais flétri : sur ces hommes héroïques, comme sur tous, planait la Terreur. Ils avaient quitté leurs foyers pour la fuir, ils la retrouvaient aux armées, et là aussi la plus infâme délation s'en faisait l'ardente auxiliaire.

Partout régnait la défiance : à peine si l'amitié osait se confier à l'amitié. La fraternité d'armes, la communauté des périls, étaient le plus souvent impuissantes à rapprocher des hommes qui toujours craignaient un piège ou une dénonciation. Le conventionnel Barrère avait voulu qu'on écrivît sur leurs drapeaux : « LE PEUPLE FRANÇAIS DEBOUT CONTRE LES TYRANS. » Et c'étaient eux qui tremblaient devant ces tyrans que, sous le nom de représentants du peuple aux armées, la Convention leur envoyait !

Charles Nodier raconte qu'arrivé depuis peu à l'armée du Rhin, et entendant, au milieu de la nuit, une vive fusillade, il crut qu'une affaire s'engageait, lorsqu'il apprit que c'étaient des exécutions ordonnées par Saint-Just. Pichegru, général en chef, ne parvint qu'à grand peine à dérober à ces stupides fureurs la vie de quelques-uns des officiers les plus distingués de l'armée.

Pour compléter ce tableau, ajoutez aux souffrances physiques, aux tortures morales, la grossièreté des manières et du langage, le crapuleux cynisme des mœurs, faits pour inspirer le dégoût à des hommes bien élevés, et vous aurez une idée du milieu dans lequel étaient placés nos trois jeunes volontaires. Pour eux, tout était péril : leur jeunesse, leur distinction personnelle, leur nom enfin, qui n'était pas tellement *caché sous leur habit bleu* qu'il n'attirât encore trop souvent l'attention. Aussi, chaque fois que les appels le faisaient répéter, ils tremblaient que quelque zélé patriote ne le trouvât entaché d'aristocratie et bon à dénoncer.

L'exaltation démagogique qui régnait dans le batail-

lon de Guillaume Tell les exposait, sous ce rapport, à plus de dangers que partout ailleurs : aussi aspiraient-ils à passer dans la ligne, dont l'esprit était à la fois plus calme et plus militaire.

L'occasion sembla s'offrir, le bataillon ayant à fournir un certain nombre d'hommes pour la cavalerie. Édouard, l'aîné des trois frères, s'empressa de se présenter, et comme il était bon cavalier, il s'apprêtait à en donner la preuve, lorsque le représentant du peuple chargé de l'opération, l'ayant entendu nommer, jugea et déclara, avec un discernement qui dut sans doute alors faire le plus grand honneur à sa sagacité républicaine, que la demande formée par un *ci-devant* de passer dans la cavalerie ne pouvait avoir d'autre but que de déserter plus facilement; qu'en conséquence, le citoyen Colbert continuerait à servir dans l'infanterie. Il n'y avait rien à répliquer à une décision proconsulaire si fortement motivée; Édouard reprit donc le sac et le fusil.

Ce ne fut pas, au reste, pour bien longtemps; quelques jours après, atteint d'une fièvre violente, il entra dans un hôpital. Lorsqu'il fut assez remis pour juger de sa position, il en eut horreur : les malades étaient entassés trois ou quatre dans le même lit, manquant des soins les plus nécessaires, presque abandonnés au milieu de la plus dégoûtante malpropreté; mieux valait cent fois mourir sur les grands chemins. Ayant su qu'un détachement du 11e de hussards devait passer dans les environs, sa résolution fut bientôt prise. A la faveur du désordre qui régnait partout alors, il put sortir de l'hôpital, louer un cheval, et, après avoir marché pendant une partie de la nuit, malgré la fièvre, atteindre enfin

le détachement. Il supplia le commandant de l'admettre dans sa troupe, ou tout au moins de lui permettre de la suivre. Cet officier se laissa toucher, et lui donna à conduire un des chevaux de remonte qu'il menait à son régiment. Ce fut ainsi qu'Édouard arriva à Vitry-le-François, où il fut admis dans le 11e de hussards.

Cependant ses deux frères, attristés de cette séparation, se voyaient encore condamnés à partager les destinées du bataillon de Guillaume Tell. Deux mois se passèrent en marches et contre-marches; toutes les fatigues de la vie militaire, moins la gloire.

Le passage, le séjour dans les villes, renouvelaient à chaque instant leurs périls. A l'arrivée des volontaires parisiens, les comités révolutionnaires, les sociétés populaires, venaient les recevoir, les haranguer, *fraterniser*, suivant le langage du temps. On invitait les purs sans-culottes à venir prendre part aux séances de ces clubs qui partout luttaient d'emphase déclamatoire et de stupidité démagogique; il était difficile, sans se faire signaler, de n'y point paraître, et là, c'étaient des interpellations, des investigations qui multipliaient sans cesse les embarras et souvent les angoisses de nos pauvres jeunes gens.

Enfin, dans le courant du mois de décembre 1793, ils se trouvaient à Soissons, où se rassemblaient des troupes destinées à l'armée du Nord. Comme plusieurs corps étaient en formation, l'occasion était favorable. Le capitaine de leur compagnie s'appelait Horace Say (1);

(1) Le célèbre économiste J.-B. Say avait un frère de ce nom, qui mourut en Egypte; était-ce le même?

ils obtinrent de lui un certificat attestant que « les citoyens Alphonse et Auguste Colbert, fusiliers volontaires à la 8e compagnie du bataillon parisien dit Guillaume Tell, s'étaient toujours comportés en bons citoyens ». Munis de cette pièce, dûment visée par le conseil d'administration, ils se présentèrent au 7e régiment de chasseurs à cheval, et obtinrent d'y être enrôlés.

Leur joie était grande : ils allaient donc en finir avec cette existence fiévreuse de club ambulant qu'ils menaient au bataillon de Guillaume Tell ; ils allaient vivre de la vraie vie du soldat, échapper à ces craintes incessantes de dénonciation, pour se rencontrer face à face avec des périls plus nobles qu'il leur tardait d'affronter.

Cet espoir fut déçu ; le 7e régiment de chasseurs, retenu à l'intérieur, ne fit pas la guerre. Quant à la sécurité, ils ne gagnèrent pas beaucoup au changement. Enfin, ils eurent à subir une épreuve à laquelle ils étaient loin de s'attendre.

On avait remarqué l'extrême jeunesse d'Auguste, sa charmante figure, les soins dont Alphonse ne cessait de l'entourer ; en route, ils partageaient le même billet de logement ; arrivés à Strasbourg, ils devinrent camarades de lit : rien de plus naturel ; mais, bien qu'ils fussent annoncés comme frères, on supposa tout autre chose. On imagina qu'Auguste était une jeune fille déguisée qui suivait son amant (1). On chuchota, des plaisan-

(1) Les exemples de ce genre furent fréquents pendant les guerres de la Révolution.

teries coururent : Alphonse n'y fit pas attention d'abord, mais, par cela même qu'il les avait peu comprises, il se montra plus chatouilleux lorsqu'il en eut pénétré le sens, et les releva d'une manière assez vive, tellement vive qu'il força l'un des rieurs à mettre le sabre à la main. Alphonse était adroit, avait le coup d'œil prompt, la main leste : il donna à son adversaire un coup de sabre qui l'envoya pour quinze jours à l'hôpital, réfléchir sur les dangers des jugements téméraires.

Cette aventure fit du bruit dans le régiment. L'extrême attachement des deux frères, la juste susceptibilité qu'ils venaient de montrer, leur attirèrent les sympathies de tous ceux qui étaient capables de comprendre de tels sentiments ; quant aux autres, à ceux qui auraient été tentés d'abuser de leur jeunesse ou de leur inexpérience, ils savaient désormais à qui ils avaient affaire.

L'année 1794 s'écoula sans apporter grand changement à leur position. Ils furent oubliés ; c'était beaucoup à cette époque. Les renseignements me manquent d'ailleurs.

Au commencement de 1795, Auguste se trouvait toujours au 7e de chasseurs, qui, depuis peu, faisait partie de l'armée de l'Ouest, et était alors cantonné à Fontenay et dans les environs.

La grande guerre de la Vendée était terminée. A ses luttes acharnées, si souvent héroïques, avait succédé comme une trêve ; puis la Convention, poursuivant un impitoyable et absurde système d'extermination, de pillage, d'incendie, avait bientôt fourni de nouveaux soldats à l'indomptable énergie des Charette et des

Stofflet, et suscité cette guerre qu'on a appelée la *Chouannerie*.

Après le 9 thermidor, les hommes et les choses ayant changé, il y eut, peut-être autant par impuissance réciproque que par amour de la paix, une tentative de pacification connue sous le nom de Convention de la Jaunaye, espèce de paix boiteuse qui ne satisfit personne. Elle fut conclue entre Charette d'un côté, le général en chef Canclaux (1) et les représentants, de l'autre. Stofflet n'avait point voulu y prendre part, et la guerre continuait contre lui.

Une lettre (2) d'Auguste Colbert nous fait connaître quelle était sa position à cette époque : « J'étais, dit-il, membre du Conseil d'administration du 7e régiment de chasseurs à cheval. Les ennemis que ma franchise m'avait attirés et d'autres considérations m'engagèrent à partir en détachement, ce que je fis ; l'armée était encore à la poursuite de Stofflet. »

Jeu bizarre des révolutions, qui le faisait combattre, lui, soldat obscur, entraîné par le flot révolutionnaire, contre Stofflet, l'ancien garde-chasse de son cousin M. de Colbert-Maulevrier, Stofflet devenu lieutenant général des armées de Sa Majesté Louis XVIII !

En revenant de cette expédition, Auguste passa à Chollet où se trouvait le quartier général. Le chef d'état-

(1) Jean-Baptiste Camille de Canclaux, né en 1740 — entré au service en 1755 — major, puis colonel du régiment de dragons Conti — maréchal de camp — lieutenant général — nommé au commandement en chef de l'armée de l'Ouest, au mois d'avril 1793 — destitué le 30 septembre de la même année — rappelé au même commandement, après le 9 thermidor.

(2) Datée de Fontenay, 7 fructidor an III (24 août 1795).

major était M. de Grouchy (1), ci-devant lieutenant des gardes du corps et devenu l'un des plus vaillants généraux de la République. Auguste l'avait connu avant la Révolution, comme un très jeune homme, un enfant, pouvait connaître un homme déjà fait ; c'était la première fois qu'il le retrouvait. Après quelques hésitations, il se décida cependant et osa se présenter au chef de l'état-major général de l'armée. M. de Grouchy l'accueillit de la manière la plus obligeante, lui répéta qu'il était tout dévoué aux siens, à sa famille, et, pour première preuve de ses bonnes dispositions, le fit attacher à l'escorte du drapeau général. « L'avancement n'était pas brillant, mais la bienveillance qu'on témoignait pour le nom annonçait ce qu'on pourrait faire pour l'homme, s'il savait le mériter » (2). Du moins, ce fut ainsi qu'Auguste le comprit. Quelques jours après, M. de Grouchy partit pour Saumur et emmena Auguste avec lui. Le général allait rejoindre à Saumur madame de Grouchy (3). Jeune,

(1) M. de Grouchy, déjà sous-lieutenant des gardes du corps en 1786, quoique extrêmement jeune, était colonel lorsque commença la guerre. Beau-frère de Condorcet, qui avait épousé la belle Sophie de Grouchy, il embrassa avec ardeur les principes de la Révolution, fit comme colonel la campagne de 1792, sous Lafayette, et ne tarda pas à être nommé général de brigade. Appelé à l'armée de la Vendée, il fit, sous les ordres du général en chef Canclaux, avec Kléber, Aubert-Dubayet et les Mayençais, la campagne de 1793. Destitué, par suite de la mesure qui excluait tous les nobles de l'armée, vers la fin de cette même année, au moment où il venait d'être nommé général de division, Grouchy s'enrôla comme simple volontaire. Enfin, après le 9 thermidor, il fut rétabli dans le grade de général de brigade, et replacé dans cette même armée de l'Ouest, au commandement de laquelle venait également d'être appelé le général Canclaux, qui le prit pour son chef d'état-major.

(2) Même lettre du 7 fructidor.

(3) Mademoiselle de Pontécoulant, sœur du comte de Pontécoulant, officier des gardes du corps avant la Révolution — membre de la

charmante sous tous les rapports, elle était adorée de son mari et l'avait suivi à l'armée.

Auguste dut lui être présenté. Depuis deux ans il n'avait vécu que dans les camps et parmi les soldats. La pensée de se trouver tout à coup en présence d'une de ces belles et élégantes dames, dont le souvenir lui était resté comme dans un rêve, lui causa un grand trouble. Et comment allait-il se montrer ? Dans le dénûment d'un pauvre soldat livré depuis longtemps aux chances les plus adverses, manquant de presque tout, et appelant à grand'peine les restes d'un uniforme délabré à dissimuler des misères encore plus intimes. Aussi, ne sentant que trop, hélas ! tout ce qui lui manquait, il fut contraint, embarrassé, et sortit de sa présentation fort mécontent de lui-même et convaincu qu'il n'avait pu donner que l'idée la plus sotte et la plus défavorable de sa personne. Heureusement qu'il n'en était pas ainsi. M. et Mme de Grouchy, touchés de sa jeunesse et de la triste position où il se trouvait, résolurent de l'en faire sortir.

On commença par l'attacher comme secrétaire à l'état-major, avec cent écus d'appointements par mois ; il est vrai que les cent écus se payaient en assignats, et à cette époque on avait quelque peine à se procurer un louis d'or pour mille francs. Néanmoins la position parut superbe à Auguste ; il se crut aussi heureux que soldat pouvait l'être. Désormais il allait vivre dans l'intimité du chef de l'état-major de l'armée ; décidément, la fortune en avait fini avec ses rigueurs, elle lui adressait

Convention — sénateur — pair de France sous la Restauration et sous le gouvernement de Juillet — mort en 1853.

ses plus gracieux sourires ; aussi notre jeune ambitieux résolut-il d'en profiter au plus vite. Il savait que très probablement M. de Grouchy allait être rétabli dans le grade de général de division, que sa destitution lui avait fait perdre, et qu'il lui faudrait un second aide de camp ; Auguste entreprit de le devenir. Mais il y avait un sérieux obstacle à franchir : pour être aide de camp, il fallait d'abord être officier. Là devaient tendre tous les efforts. Le général Grouchy n'épargna pas les siens ; de son côté, madame de Grouchy écrivit à son frère Pontécoulant, qui, membre de la Convention, pouvait avoir de l'influence au ministère de la Guerre. Tout cela fut sans résultat.

Les jours s'écoulaient dans une vaine attente, lorsqu'une nouvelle rencontre heureuse vint aider Auguste dans ses projets. Vers le milieu de juin, le général Grouchy se rendit à Nantes, où se trouvait en ce moment le général en chef ; Auguste l'y suivit. Un jour, près du quartier général, il attendait M. de Grouchy ; il se voit soudain abordé par un officier qui lui saute au cou et le serre dans ses bras avant qu'il ait pu le reconnaître. C'était M. de Kerverseau, gouverneur, avant la Révolution, du duc de Crussol, fils du duc d'Uzès. L'hôtel d'Uzès, rue Montmartre, était tout à côté de l'hôtel Colbert, rue du Croissant ; les jardins se communiquaient, et souvent Auguste et ses frères passaient leurs récréations avec le jeune duc de Crussol. Ce fut un bonheur pour Auguste de retrouver un ami de son enfance, de rencontrer enfin, ce qui ne lui était jamais arrivé depuis son engagement, un homme à qui il pût tout dire, tout confier. Aussi, s'empressa-t-il de

lui raconter sa vie depuis deux ans, les épreuves qu'il avait eues à subir, enfin sa position actuelle et ses espérances.

M. de Kerverseau, naturellement bon et sensible, n'avait pas besoin de tout cela pour être ému : n'était-ce pas en quelque sorte un enfant confié autrefois à ses soins, qu'il retrouvait ? Il était aide de camp du général en chef et voulut lui parler sur-le-champ de la rencontre qu'il venait de faire. Il engagea Auguste à l'attendre, et entra chez son général. — « Figurez-vous, lui dit-il, qu'à votre porte est un jeune soldat des plus intéressants : il s'appelle Colbert ; permettez-moi de vous le présenter. En vérité, vous devriez faire quelque chose pour lui. — Faites-le monter, dit le général Canclaux, qui était le meilleur des hommes, nous lui donnerons à dîner, puis nous verrons ce qu'on peut faire. » M. de Kerverseau ne se le fit pas répéter : Auguste fut introduit, présenté, et plut tout d'abord ; sa grande jeunesse, sa tournure, son nom, excitèrent l'intérêt. Cependant, pour le moment, les choses n'allèrent pas beaucoup plus loin que le dîner, et le lendemain Auguste partit avec le général Grouchy, qui allait commander une expédition en Bretagne. Mais il avait en M. de Kerverseau un ami chaleureux qui devait veiller à ses intérêts.

Outre sa position auprès du général en chef, par lequel il était fort bien traité, M. de Kerverseau avait par lui-même une certaine influence. Girondin au commencement de la Révolution, et fort lié avec plusieurs des hommes importants de ce parti, il avait vu, depuis le 9 thermidor, quelques-uns de ses anciens amis revenir au pouvoir. Auguste lui écrivit de Bretagne ; sa

lettre entrait dans des détails assez circonstanciés sur l'état du pays, sur les événements qui venaient de s'y passer ; M. de Kerverseau s'empressa de la montrer au général Canclaux. On la trouva bien écrite, bien pensée, jugeant sainement des hommes et des choses, fournissant même des renseignements utiles. Fort de cette première approbation, M. de Kerverseau montra également la lettre aux représentants du peuple, qui n'en furent pas moins satisfaits, et tous promirent d'appuyer de leur crédit la demande d'une sous-lieutenance.

Cependant le général en chef Canclaux, sur lequel on comptait surtout, quitta le commandement de l'armée de l'Ouest (1). Trois mois se passèrent ; M. de Grouchy s'inquiétait ; M. de Kerverseau écrivait lettres sur lettres à Paris. Auguste se désespérait, lorsqu'enfin arriva une nomination. Ce n'était pas une sous-lieutenance, mais bel et bien un brevet de lieutenant au bataillon de la Loire-Inférieure, en bonne et due forme, signé du ministre de la Guerre, Aubert-Dubayet (2).

Qu'on ne suppose pas qu'il y eut là une faveur calculée ; c'était tout simplement une erreur de bureau contre laquelle on pense bien que ni l'intéressé ni ses protecteurs ne réclamèrent ; puis au grade de lieutenant vinrent se joindre les fonctions d'aide de camp près le général Grouchy.

Auguste Colbert voyait s'ouvrir enfin devant lui cette carrière vers laquelle, en dépit des obstacles qu'il avait

(1) Vers la fin d'août 1795.

(2) La nomination de lieutenant est du 2 brumaire an IV (24 octobre 1795), pour prendre rang à partir du 11 vendémiaire an IV (3 oct. 1795).

rencontrés, il se sentait irrésistiblement entraîné ; il voyait le terme de cette vie de misères, d'épreuves pénibles qu'il subissait depuis plus de deux ans.

« Votre cœur maternel, écrivait-il à sa mère, se réjouira de me voir sauvé de cette mer de crimes, d'horreurs et d'immoralités qui m'a si longtemps entouré. » On croit peut-être que sa jeune imagination exagère : quarante ans plus tard, le général Édouard Colbert, après une carrière longue et honorable, portant ses regards sur ses débuts et ceux de ses frères, s'exprimait de la même façon et presque dans les mêmes termes.

Oui, l'épreuve avait été rude : lancés sans guide, sans appui, dans un monde bouleversé par une révolution sanglante, abandonnés à eux-mêmes au milieu de tous les désordres, condamnés souvent à vivre avec ce qu'il y avait de plus vil, entourés de mille périls qui pouvaient égarer leur jeunesse, ils avaient toujours su, grâce à une éducation sage et libérale, suivre l'étroit sentier de l'honneur.

Un sentiment qui se retrouve dans toute la correspondance d'Auguste semble surtout avoir contribué à le préserver et à le soutenir : il aimait tendrement sa mère, il avait la religion de la famille, le respect du foyer, et n'eût pas voulu y reparaître en ayant à rougir d'aucune de ses actions. Aussi écrivait-il : « Rassurez-vous, la plus tendre des mères, la meilleure des amies ; si je subissais les entraînements de la tête, de l'esprit, le cœur, en pensant à vous, à tout ce qui vous entoure, me ramènerait bien vite dans le droit chemin. »

CHAPITRE II

Un cousin de Bonaparte. — Heur et malheur. — Édouard Colbert dénoncé comme royaliste. — Hoche. — Arthur Wellesley. — Napoléon. — La campagne d'Italie et la campagne de 1814. — Le général Grouchy nommé chef d'état-major de l'armée du Nord. — Auguste part avec lui. — Les fonctions d'aide de camp. — La Hollande. — Misanthropie. — Expédition d'Irlande. — Le général Grouchy commandant en second. — Les Irlandais-Unis. — Lettre d'adieu d'Auguste à sa mère. — La flotte est dispersée par la tempête. — Retour à Brest. — Découragement. — L'armée d'Italie. — Bonaparte. — Auguste revient à Paris.

Je me rappelle avoir rencontré en Corse, en 1840, un petit vieillard qui portait encore la simple épaulette de lieutenant. Il me racontait comment, ainsi que *son cousin* Bonaparte, il avait débuté dans l'artillerie ; puis il ajoutait du ton le plus simple : « Il a eu de la chance, Bonaparte ! » absolument comme si à lui-même il n'eût manqué que cela.

Sans partager entièrement l'opinion de notre lieutenant, toujours est-il qu'il est bien difficile de ne pas reconnaître que la chance, le hasard, ou si l'on veut, la Fortune, cette très capricieuse déesse à laquelle sacrifiaient les anciens, joue un grand rôle dans les destinées des mortels. Nous venons de le voir pour Auguste Col-

bert : s'il n'eût *par hasard* rencontré un M. de Kerverseau, un général Grouchy s'intéressant à sa personne, à son nom, peut-être eût-il encore longtemps langui dans l'obscurité, et l'avenir lui eût-il échappé.

Presque au même moment, dans la même armée de la Vendée, et de même à cause de son nom, mais par une fortune bien différente, son frère Èdouard Colbert voyait sa carrière militaire brisée, et se trouvait réduit à fuir, à se cacher. Nommé sous-lieutenant à l'armée des Pyrénées, il était revenu vers 1796, avec son régiment, à l'armée de l'Ouest, commandée alors par le général Hoche, lorsqu'il apprit qu'il était dénoncé comme royaliste et accusé de faire connaître aux chouans la force et les mouvements de l'armée républicaine. MM. de Colbert-Maulevrier, ses cousins, étant fort mêlés à toutes les affaires du parti royaliste, et connus pour être agents des princes, il pouvait y avoir eu confusion de nom, et la dénonciation avait quelque chose de spécieux. Cependant Edouard Colbert, fort de sa conscience, se met en grande tenue et va trouver le général Hoche, persuadé que d'un mot il va dissiper jusqu'au moindre soupçon.

« Je trouvai, racontait-il, le général Hoche au haut d'un escalier, et l'abordant avec confiance : Général, lui dis-je, je sais que votre devise est : *Res, non verba*, je viens donc... — Comment t'appelles-tu? me dit-il, en m'interrompant. — Colbert, sous-lieutenant au 11e de hussards. — Ah ! c'est toi qui t'appelles Colbert : veux-tu bien me f... le camp ! Si dans deux heures tu n'as pas quitté l'armée, je te fais fusiller. — Mais, général... Hoche fit alors un geste évidemment destiné à provo-

voquer de ma part une prompte retraite. Je n'en demandai pas davantage et descendis l'escalier au plus vite. Voilà toute l'explication que je pus obtenir du héros républicain. »

Édouard fut obligé de fuir, obligé de renoncer à ce grade qu'il avait si péniblement conquis. Réfugié à Paris, ce ne fut que deux ans après, lors de l'expédition d'Égypte, qu'il put se réengager et recommencer sa carrière.

La vie des hommes les plus éminents fournirait de nombreux exemples de ce genre; j'en raconterai un, assez peu connu, même en Angleterre, bien qu'il s'agisse du duc de Wellington : je le tiens de lord Clinton, son aide de camp, qui me le raconta en 1829.

Le duc de Wellington, connu alors sous le nom d'Arthur Wellesley, était dans l'Inde et venait, quoique fort jeune, d'être nommé colonel, lorsqu'il fut commandé pour aller avec son régiment enlever une forteresse ou poste indien. C'était la première fois qu'il était appelé à diriger une expédition de ce genre et qu'il conduisait le corps dont il était devenu le chef. Il s'agissait d'un coup de main. La troupe, divisée en plusieurs colonnes, devait partir le soir, et marcher toute la nuit, de manière à surprendre et à attaquer l'ennemi au point du jour. Le pays était peu connu, difficile; une partie des colonnes de Wellesley s'égarèrent ou n'arrivèrent pas ensemble. Il voulut néanmoins tenter son attaque; elle fut décousue; l'ennemi était sur ses gardes; enfin il fut si bien repoussé, sa troupe tellement mise en désordre, qu'il se trouva presque seul pour rapporter la nouvelle de son échec.

Il arrive au quartier général de très grand matin. On le fait attendre avant de l'introduire auprès du commandant en chef; exténué de fatigue, il s'asseoit dans un coin obscur, où bientôt il s'assoupit. Cependant la journée avançait, de toutes parts arrivait la nouvelle de l'expédition manqué, et chacun s'étonnait de ne pas voir paraître Arthur Wellesley. On le cherche partout; enfin on le découvre, dormant de ce sommeil profond, léthargique, qui s'empare d'un homme jeune et vigoureux lorsqu'il est brisé par la fatigue. On l'éveilla : le scandale était grand, la position cruelle. Déjà on parlait de lui enlever le commandement de son régiment, de le traduire à un conseil de guerre, et le général en chef, voulant venger l'insulte que venaient de recevoir les armes anglaises, désigna sur-le-champ un autre colonel qui était présent, pour renouveler, dès le lendemain, l'attaque.

Le colonel désigné était David Baird, l'un des anciens de son grade dans l'armée. C'était un homme d'un courage et d'un mérite éprouvés; s'adressant au général en chef : « Monsieur, lui dit-il, en toute autre circonstance, je regarderais comme une faveur la mission que vous me confiez; mais qu'il me soit permis de le dire : je connais Arthur Wellesley, c'est un brave jeune homme ; je sais ce qu'il est capable de faire : il a pu se tromper, il avait sous ses ordres des troupes qu'il ne connaissait pas, dont il était peu connu; donnez-lui mon régiment, qu'il répare lui-même ce qui vient d'arriver, et je vous suis garant qu'il se conduira en véritable Anglais et comme un bon officier doit le faire. » Le général comprit tout ce qu'il y avait de sensé, de noble, de généreux

dans la proposition de David Baird ; il suivit le conseil qui lui était donné, et dès le lendemain Arthur Wellesley avait effacé par un éclatant succès le malheur de la veille. S'il ne se fût pas trouvé là un David Baird, que serait devenu le futur vainqueur de Waterloo?... O fortune !

Et, pour dire un mot de choses véritablement grandes, qui, en lisant les campagnes de Napoléon en Italie et les comparant à celle de 1814, n'a été frappé du contraste? Son coup d'œil, dans la campagne de France, est aussi rapide, les coups qu'il porte aussi rudes, ses conceptions semblent plus audacieuses encore, le génie est le même, et cependant voyez ces mille accidents de détail que toute l'habileté ne saurait conjurer, quelque petite que soit la part qu'elle laisse au hasard. Dans ses premières campagnes tout arrive à point, tourne en sa faveur ; dans les secondes, tout lui manque ou tourne contre lui.

Je me suis laissé entraîner à parler bien longuement de ce qu'on appelle heur et malheur ; en tous cas, si des gens qui n'ont pas réussi me lisent, ce qui précède pourra servir à les consoler.

Mais il est temps de revenir à mon sujet. Peu après la nomination d'Auguste Colbert, le général Grouchy quitta la Vendée. Il avait, dit-on, refusé le commandement en chef de l'armée des côtes de Brest : plein d'attachement pour le général Hoche, d'admiration pour ses talents, mu par un sentiment patriotique ou chevaleresque, il avait voulu, en s'effaçant ainsi lui-même, faire comprendre tout l'intérêt qu'il y aurait, pour la pacification de l'Ouest, à réunir dans les mêmes mains

le commandement, jusqu'alors séparé, des trois armées des côtes de Brest, de l'Ouest et de la Rochelle. Cette réunion eut lieu, en effet, et le commandement de ce qu'on appela alors l'armée de l'Océan fut confié à Hoche.

Pour le général Grouchy, il fut rappelé à Paris; de là, il devait bientôt aller remplir, à l'armée du Nord, les fonctions de chef d'état-major auprès du général Moreau, qui venait de remplacer Pichegru. Il partit de la Vendée en poste, laissant à son aide de camp Colbert le soin de conduire les chevaux et les équipages. Cette mission, qui pourra paraître singulière, était alors et est encore dans les usages militaires.

Un aide de camp vit avec son général : s'il est l'interprète de ses ordres, le confident de ses pensées, parfois même son conseil, il lui est également associé pour les détails intimes de la vie, et a donc à supporter sa part des petites choses comme des grandes. On conçoit, au reste, que les rapports résultant d'une semblable intimité doivent varier selon les individus, d'après leur caractère, leur valeur relative. Tel général peut recevoir ses inspirations de son aide de camp et n'avoir de mérite que par son souffleur; tel aide de camp peut n'être capable que d'infimes détails dans lesquels sa complaisance, si elle n'est éclairée par le sentiment de sa dignité personnelle, peut s'égarer et condescendre jusqu'à ce qui ressemble fort à la domesticité. De là, la plaisanterie : *un aide de camp pour tout faire, la barbe en cas de besoin.* Un des généraux les plus éminents de la Révolution s'amusait à dire que, de ses trois aides de camp, l'un était pour la guerre, l'autre pour le bureau, et le troisième pour la cuisine.

La position d'aide de camp réclame donc, dans un jeune homme, beaucoup de tact et de tenue : s'il y a beaucoup à gagner et à apprendre près d'un homme supérieur, il peut y avoir beaucoup à risquer ou à perdre près d'un homme médiocre et vulgaire.

Pour Auguste Colbert, il y avait à gagner à être l'aide de camp du général Grouchy. Officier distingué, M. de Grouchy parcourait avec éclat une carrière qui devait un jour le conduire à la plus haute des dignités militaires. Ce n'était pas seulement au point de vue du métier, mais aussi sous un autre rapport, qu'Auguste Colbert devait retirer un précieux avantage de sa position. Séparé de très bonne heure de sa famille, jeté, presque enfant encore, au milieu de la vie des camps, il n'avait pu connaître ce qu'on appelle *le monde*, ni en apprendre le ton et les manières. Vivant dans l'intimité de monsieur et de madame de Grouchy, qui, comme je l'ai déjà dit, suivait son mari à l'armée, leur bienveillance à tous les deux lui rendit en quelque sorte une famille, dans laquelle il trouvait un modèle parfait du ton, des manières, du langage de cette société élégante et polie de la fin du dix-huitième siècle, que la Révolution venait de détruire et de disperser. Ce fut en grande partie à à ces relations qu'il dut ce goût pour la bonne compagnie qui ne l'abandonna jamais, cet attrait qu'eurent toujours pour lui les choses de l'esprit ; ce fut là qu'il puisa cette distinction personnelle qui, plus tard, le fit remarquer dans un temps où tant d'hommes fixaient l'attention.

Pour le moment, Auguste était tout au bonheur que faisait naître en lui la pensée d'un prochain retour parmi

les siens; sa mère, qu'il aimait si tendrement, bientôt il allait la revoir; que de choses à lui dire, que de choses à lui raconter; et les mille détails de son aventureuse vie, et ses longues souffrances!... La lettre par laquelle il annonce sa prochaine arrivée est toute remplie de sa joie, et contient l'expression des sentiments les plus affectueux : « Il me sera permis, avant un mois, dit-il, de vous serrer tous dans mes bras : mon cœur se transporte d'avance au milieu de vous; les émotions les plus douces m'agitent, et, au milieu de ces aimables songes, j'aperçois enfin la réalité. »

Il jouit bientôt du bonheur qu'il se promettait, et resta à Paris jusqu'au mois d'avril 1796, époque à laquelle il se rendit en Hollande, accompagnant son général. Sa première lettre est datée de Gorcum · « La nouveauté des mœurs, le changement de pays, les choses extraordinaires que celui-ci présente, m'ont peu touché, mande-t-il; mon imagination, frappée et triste, me rend encore plus détestables les Hollandais et les Hollandaises.... » Il m'en coûte de l'écrire, mais il y a bien *les Hollandaises*. Il fallait qu'il se passât en lui quelque chose d'extraordinaire pour qu'un jeune homme de dix-huit ans, qui depuis s'est toujours montré fort disposé à rendre au beau sexe le culte qu'il mérite, l'ait alors compris dans sa réprobation.

La vie active qu'il mena bientôt ne l'arracha pas à ces dispositions misanthropiques; en vain parcourut-il la Hollande dans tous les sens, la Zélande, l'île de Walcheren, s'attachant à faire une étude sérieuse et fructueuse des pays qu'il était chargé d'examiner; la même satiété des hommes et des choses, le même ennui, sem-

blent partout le poursuivre et l'obséder : « Ah ! ma mère, s'écrie-t-il, ma misanthropie, mon dégoût de la vie s'accroissent chaque jour... Que serai-je à trente ans?... Je tremble. » Que se passait-il donc en lui? Était-ce quelque orage du cœur, ou bien une de ces défaillances de l'âme, une de ces désillusions anticipées, maladie assez commune chez les gens en qui la vivacité de l'imagination se joint au sérieux de l'esprit, et qui souvent se montre au passage de la première jeunesse à un âge plus mûr?

Il était dans cette disposition morale, lorsque tout à coup il apprend que le général Grouchy va quitter l'état-major de l'armée : « Une très malheureuse affaire, dit-il, envenimée par la haine de quelques ennemis, force le général à se rendre tout de suite à Paris. »

Auguste pouvait rester à l'armée du Nord, le général Moreau lui en faisait l'offre ; mais il pensa que son devoir était de suivre la destinée de M. de Grouchy, et répondit : « Que jamais il ne quittait les gens dans le malheur. » Il avait d'ailleurs, envers lui, une dette de reconnaissance qu'il voulait acquitter : « Sans quoi, ajoutait-il en terminant une lettre adressée à sa mère, fatigué depuis longtemps du spectacle dégoûtant des hommes et de leurs perverses manœuvres, j'aurais été vous rejoindre et chercher dans la solitude un repos moral dont j'ai besoin. »

Le général était déjà parti : son aide de camp ne tarda pas à le rejoindre à Paris. Leur repos ne fut pas long, et bientôt M. de Grouchy trouva une nouvelle occasion d'employer son activité et cette ardeur militaire dont, pendant vingt ans, il ne cessa de donner des preuves

dans toutes les guerres et sur tous les champs de bataille de l'Europe.

Une occasion semblait s'offrir au Directoire de porter à l'Angleterre un coup vigoureux qui l'atteignît au sein même de sa puissance et pût lui créer un véritable péril. L'Irlande, toujours opprimée et toujours frémissante, surexcitée par le spectacle de la Révolution française et par le triomphe de la démocratie, était plus agitée que jamais. Une association formidable de plus de deux cent mille hommes, liés par des sociétés secrètes, avait juré de renverser le gouvernement de l'Angleterre, de briser tout lien avec elle et de baser l'indépendance nationale sur l'établissement d'un gouvernement démocratique. Wolf-Tone et Napper-Tandy, chefs importants des *Irlandais-Unis*, avaient fait connaître au Directoire la puissance de leur organisation, affirmant qu'il suffirait de la présence d'un corps français sur le sol de l'Irlande, pour donner le signal d'un soulèvement général. La pensée de mettre à exécution un projet de ce genre s'empara fortement de l'imagination de Hoche. Commandant une armée de cent mille hommes, réunie de Brest à La Rochelle, sur les côtes de l'Océan, vainqueur de la guerre civile, plein de confiance en son génie, capable de concevoir de grandes choses, il aspirait à une autre gloire que celle qu'il venait d'acquérir dans les tristes luttes de Français contre Français : « Le chemin le plus court pour aller à Londres est par Dublin, » écrivait-il au Directoire. Le ministre de la Marine Truguet partageait les vues de Hoche : il y voyait un emploi utile et peut-être glorieux de nos forces navales. Il appuya donc de toute son influence le projet d'une expédition en Irlande,

pour laquelle penchait déjà le Directoire. L'expédition fut décidée.

L'armée devait se composer de 25,000 hommes d'élite. La flotte destinée à les porter fut équipée et rassemblée par les soins habiles de Truguet, avec une promptitude singulière qui prouve les ressources qu'offrait encore notre marine, malgré les nombreux désastres qu'elle avait déjà éprouvés. Une première escadre consistait en 15 vaisseaux de ligne, portant chacun 600 hommes; 12 frégates et 6 corvettes en ayant chacune 250; un vaisseau rasé qui en contenait 400; six bâtiments chargés ensemble de 2,250 soldats et de munitions de guerre. Ces forces devaient être rejointes par 7 vaisseaux de ligne rassemblés à Rochefort et amenant le reste des troupes. La flotte était sous les ordres de Morard de Galle(1). Hoche avait le commandement en chef de toute l'expédition. Il avait demandé et obtenu que le général Grouchy, dont nous avons fait connaître l'amitié et le dévouement pour lui, fût nommé commandant en second.

Le secret de la destination de toutes ces forces fut soigneusement gardé; pour mieux dérouter les prévisions, on avait tour à tour parlé de l'Inde et du Portugal; Hoche avait même fait imprimer des proclamations aux Portugais, et, pour mieux donner le change, on les avait laissé tomber entre les mains des agents anglais.

Le 23 frimaire an V (13 décembre 1796), vers dix

(1) Né en 1741, à Goncelin, en Dauphiné, il avait fait avec distinction les campagnes de l'Inde sous le bailli de Suffren. Il mourut en 1809, comte et sénateur, ayant fait trente-sept campagnes, exercé onze commandements, assisté à quinze combats.

heures du soir, dans une étroite cabine de la frégate l'*Immortalité*, Auguste Colbert écrivait à sa mère. A la veille d'une aventureuse expédition qui, par le mystère même dont elle était entourée, semblait encore plus grosse de périls, il cherchait à calmer l'anxiété cruelle à laquelle il la savait en proie. Calme lui-même, quoique bien loin d'être insensible, il emploie la plus ingénieuse tendresse à détourner ses craintes : « N'est-il pas, pour ainsi dire, né soldat? Depuis longtemps habitué aux périls, il sait les regarder en face, de sang froid, et les mesurer. Il n'y a plus à craindre pour lui cette ivresse, cet entraînement d'un courage sans expérience; il n'évitera pas les dangers, mais il saura ne pas les braver inutilement; qu'elle calme donc ses alarmes. » Puis il ajoute : « Rien ne pourra m'abattre : mon âme, faible sous bien des rapports, mais ferme sous beaucoup d'autres, ne pliera jamais sous le poids de l'adversité et des souffrances tant que j'entreverrai, au bout de mes malheurs, et ma patrie et le cœur de ma mère. »

Trois jours après, le 16 décembre, la flotte mettait à la voile. Favorisée par les brumes, elle parvint à tromper la vigilance de l'amiral anglais Colpoys; mais à peine eut-elle débouché de la rade de Brest, qu'elle fut assaillie par la tempête; il y eut, dit-on, quelque malentendu dans les signaux, et, le 17 au matin, tout était dispersé. Le contre-amiral Bouvet, qui montait la frégate l'*Immortalité* sur laquelle était le général Grouchy, parvint à rallier neuf vaisseaux et six frégates, avec lesquels il se dirigea sur le cap Clear. Le surlendemain, toute l'armée était réunie, à l'exception de trois frégates, sur l'une desquelles était le général en chef.

Bouvet cingla alors vers la baie de Bantry. En l'absence du chef de l'expédition, quelques jours se passèrent dans l'attente et dans l'incertitude. La tempête revint et dispersa de nouveau l'escadre. Le 26, huit vaisseaux s'étant ralliés dans la baie, on pouvait débarquer six mille hommes; le général Grouchy en donna l'ordre. La journée était déjà avancée, la mer encore grosse ; la nuit allait tomber : on résolut d'attendre jusqu'au lendemain. Pendant la nuit, le vent s'éleva avec une telle violence, que tous les vaisseaux, et celui de l'amiral Bouvet comme les autres, furent obligés de gagner la haute mer. En vain Grouchy insista pour revenir encore : Bouvet lui dit qu'il n'avait pas d'ordres à recevoir de lui, et le 1er janvier 1797, il rentrait à Brest, ayant perdu deux vaisseaux et trois frégates.

Hoche lui-même, après avoir été poussé loin des côtes de l'Irlande, poursuivi par les Anglais, arriva devant la baie de Bantry, peu de temps après le départ de Bouvet. S'étant assuré qu'il n'y avait plus là aucun bâtiment français, il revint à travers mille périls débarquer, avec Morard de Galle, à l'île de Ré, d'où il se rendit à Rochefort, puis à Paris.

Lorsqu'on réfléchit à l'état dans lequel était l'Irlande, au mécontentement général qui existait en Angleterre, et qui se manifesta bientôt après par la révolte de la flotte des Dunes, on ne peut s'empêcher de reconnaître que, si vingt-cinq mille hommes commandés par un général aussi habile que Hoche, eussent pu débarquer, ils auraient créé au gouvernement anglais les plus sérieux embarras. « Mais il y a des éléments ; ces éléments enfantent des tempêtes qui font échouer nos sublimes des-

seins, et adieu projets humains! adieu vaines entreprises! » C'est en ces termes qu'Auguste Colbert résumait le triste et définitif résultat de l'expédition dans un mot rapide, qu'aussitôt après son arrivée à Brest, il adressait à sa mère pour lui annoncer qu'il était en vie.

Tout était manqué; on ne songea plus à l'Irlande; mais qu'allait-on faire de l'armée expéditionnaire? Qu'allait devenir le général Grouchy, Auguste lui-même? Autant de pensées et d'incertitudes qui le préoccupaient vivement. Depuis un an, rien ne lui réussissait. En Hollande, après avoir pris une part laborieuse dans les travaux d'exploration qui précèdent la guerre, et su fixer sur lui l'attention du général en chef, au moment où il peut espérer de partager les chances de la belle campagne qui va s'ouvrir sur le Rhin, la reconnaissance lui fait un devoir d'abandonner l'armée. L'expédition d'Irlande semble s'offrir ensuite comme dédommagement; nous venons de voir quel en fut le triste résultat.

Tel est le métier des armes; il peut souvent laisser dans l'obscurité les esprits les plus entreprenants, les cœurs les plus intrépides. La gloire est comme la Fortune : ne l'atteint pas toujours qui veut.

Et cependant, tandis que l'impatiente ardeur d'Auguste se consume inutile dans de mesquines brouilleries d'état-major ou dans les périls d'une expédition sans gloire, chaque jour la renommée apporte le bruit des grandes choses qui s'accomplissent en Italie. Ce qu'on en raconte tient du prodige. C'est une armée jusqu'ici presque ignorée, délaissée, qui soudain, à la voix d'un général de vingt-six ans, se lève et précipite du haut

des Alpes les Autrichiens et les Piémontais vaincus et dispersés ; c'est un nouveau genre de guerre qui se révèle, une succession de combinaisons imprévues, de marches rapides, qui troublent et confondent la vieille expérience des plus habiles généraux de l'Empire, une suite de coups prompts comme la foudre sous lesquels disparaissent tour à tour six armées (1). Quel spectacle mieux fait pour enflammer une jeune et vive imagination, pour donner à Auguste Colbert le regret de n'avoir pu s'associer à de tels triomphes !

Une autre cause venait encore augmenter ses ennuis. Sa position près de M. de Grouchy n'était plus ce qu'elle avait été : il sentait la nécessité d'une séparation ; il comprenait cependant qu'il devait trop au général pour qu'elle eût l'air d'une rupture. « Je redoublai donc de mesure, dit-il, de manière à éviter tout reproche, et cette séparation eut lieu à l'amiable de part et d'autre. »

Le général Hoche venait d'être nommé au commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse ; Auguste suivrait-il le conseil que lui donnaient plusieurs de ses amis,

(1) Du 26 mars 1796 au 28 avril suivant, un mois : destruction de l'armée piémontaise et de l'armée autrichienne, commandées par Colli et Beaulieu.

Du 7 mai au 5 juin, vingt-huit jours : destruction de l'armée de Beaulieu, terminée par la bataille de Lodi.

Du 19 juin au 18 juillet, destruction de la première armée commandée par Wurmser ;

Du 4 au 22 septembre, destruction de la seconde armée de Wurmser ;

Du 5 au 18 novembre, destruction de l'armée d'Alvinzi ;

Du 12 au 16 janvier 1797, destruction de la seconde armée commandée par Alvinzi ;

Du 17 mars 1797 au 8 avril suivant, vingt-deux jours : destruction de l'armée du prince Charles.

de chercher à se faire attacher à cette armée ou même à la personne du général, dont il était connu ? Ce parti paraissait fort raisonnable, et cependant Auguste était incertain : toujours ses regards se tournaient vers l'Italie. Il se sentait invinciblement attiré par le génie du général Bonaparte, dont la gloire lui paraissait ne ressembler à aucune autre. Ce fut dans ces dispositions qu'il partit pour se rendre à Paris.

des Alpes les Autrichiens et les Piémontais vaincus et dispersés ; c'est un nouveau genre de guerre qui se révèle, une succession de combinaisons imprévues, de marches rapides, qui troublent et confondent la vieille expérience des plus habiles généraux de l'Empire, une suite de coups prompts comme la foudre sous lesquels disparaissent tour à tour six armées (1). Quel spectacle mieux fait pour enflammer une jeune et vive imagination, pour donner à Auguste Colbert le regret de n'avoir pu s'associer à de tels triomphes !

Une autre cause venait encore augmenter ses ennuis. Sa position près de M. de Grouchy n'était plus ce qu'elle avait été : il sentait la nécessité d'une séparation ; il comprenait cependant qu'il devait trop au général pour qu'elle eût l'air d'une rupture. « Je redoublai donc de mesure, dit-il, de manière à éviter tout reproche, et cette séparation eut lieu à l'amiable de part et d'autre. »

Le général Hoche venait d'être nommé au commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse ; Auguste suivrait-il le conseil que lui donnaient plusieurs de ses amis,

(1) Du 26 mars 1796 au 28 avril suivant, un mois : destruction de l'armée piémontaise et de l'armée autrichienne, commandées par Colli et Beaulieu.

Du 7 mai au 5 juin, vingt-huit jours : destruction de l'armée de Beaulieu, terminée par la bataille de Lodi.

Du 19 juin au 18 juillet, destruction de la première armée commandée par Wurmser ;

Du 4 au 22 septembre, destruction de la seconde armée de Wurmser ;

Du 5 au 18 novembre, destruction de l'armée d'Alvinzi ;

Du 12 au 16 janvier 1797, destruction de la seconde armée commandée par Alvinzi ;

Du 17 mars 1797 au 8 avril suivant, vingt-deux jours : destruction de l'armée du prince Charles.

de chercher à se faire attacher à cette armée ou même à la personne du général, dont il était connu ? Ce parti paraissait fort raisonnable, et cependant Auguste était incertain : toujours ses regards se tournaient vers l'Italie. Il se sentait invinciblement attiré par le génie du général Bonaparte, dont la gloire lui paraissait ne ressembler à aucune autre. Ce fut dans ces dispositions qu'il partit pour se rendre à Paris.

CHAPITRE III

Coup d'œil sur la campagne de 1796, en Allemagne. — Le Directoire jaloux de ses généraux. — Le courage et l'habileté sans le génie.— Revers sur le Rhin, victoires sur l'Adige. — Plan du général Bonaparte. — L'expérience de la campagne précédente perdue. — Qui craint de risquer sa gloire est sûr de la perdre. — Situation des armées au commencement de 1797. — Auguste cherche à faire partie de l'armée d'Italie. — Le général Dupont-Chaumont. — Auguste arrive à Milan. — Insurrection de Vérone. — Embarras de la République de Venise.—Auguste au quartier-général de Laybach. — Il est nommé aide de camp de Murat. — Le général Bonaparte. — Anecdotes. — L'armée d'Italie et l'armée du Rhin. — Les *citoyens* et les *messieurs*. — Ordre du jour d'Augereau. — Son style. — Augereau, Massena, Serrurier, Lannes, jugés par Napoléon. — Berthier. — Junot. — Marmont. — Duroc. — Lemarrois. — Sulkowski. — Louis Bonaparte. — Elliot. — Croisier. — Lavallette. — Lasalle. — Murat. — Que leur réservait l'venir?

Dans la campagne de 1796, les armées de la République avaient été rejetées sur la rive gauche du Rhin. Par un sentiment de jalousie timide et mesquine, on pourrait dire de démocratique jalousie, le Directoire n'avait pas osé réunir en une seule main le commandement des armées qui devaient opérer en Allemagne. Il avait confié à Jourdan celle de Sambre-et-Meuse, à Moreau celle du Rhin, et les avait fait partir des deux extrémités de la base d'opération : l'un de Dusseldorf,

l'autre de Strasbourg. L'archiduc Charles, occupant une position intérieure aux deux lignes d'opération, en profita pour concentrer rapidement ses troupes. Saisissant le moment où le Danube couvrait le corps de Latour, il jette toutes ses forces sur la droite de Jourdan qu'il accable. La journée de Wurtzbourg décide du sort de l'Allemagne et contraint l'armée de Moreau, qui déjà s'étendait jusqu'à Munich sur une ligne immense, à faire sa retraite. Si l'archiduc se fût jeté sur ses communications en se bornant à contenir les débris de Jourdan avec vingt mille hommes, très probablement c'en était fait de l'armée du Rhin (1). En vain les armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin comptaient-elles parmi leurs généraux des hommes tels que Marceau, Lefebvre, Gouvion-Saint-Cyr, Kléber, Desaix, etc.; en vain Moreau déploya-t-il une habile fermeté dans une retraite, alors très vantée, qu'il sut illustrer par des victoires : le vice radical de la combinaison stratégique du Directoire et le manque d'unité dans le commandement condamnaient inévitablement à des revers. Il fallut repasser le Rhin, et l'Allemagne fut perdue. Ni le cœur ni les bras n'avaient failli; la tête seule avait fait défaut. Tant il est vrai que le courage, l'expérience de la guerre, l'habileté dans les détails demeurent impuissants et inutiles, lorsque le génie n'est pas là pour les guider!

Les deux seuls points qu'on eût conservés sur la droite du Rhin finirent par succomber après une longue

(1) Voir Jomini, *Précis de l'art de la guerre*, t. I, p. 216 et suiv. Le même, *Vie politique et militaire de Napoléon, racontée par lui-même au tribunal de César, d'Alexandre et de Frédéric*, t. I, p. 138 et 176.

et héroïque résistance : Kehl fut abandonné le 9 janvier ; Huningue se rendit le 2 février.

En Italie, les choses allaient autrement : la tête n'y faisait pas défaut au courage ; loin de là, le courage, quelque grand qu'il fût, avait fort à faire pour se tenir au niveau des conceptions du génie.

Le 14 janvier, Bonaparte écrase Alvinzi à Rivoli et lui fait vingt mille prisonniers ; le 16, il atteint Provera sous les murs de Mantoue et achève de détruire, à la Favorite, la cinquième armée envoyée par l'Autriche pour lui disputer l'Italie. Mantoue ouvre ses portes quelques jours après, et treize mille hommes commandés par le vieux Wurmser mettent bas les armes devant leur vainqueur. Jamais coups plus prompts, plus terribles, n'avaient été frappés. « La rapidité tant vantée des légions de César était surpassée. Les mêmes troupes qui étaient sorties de Vérone et avaient combattu à Saint-Michel le 13, marchèrent toute la nuit sur Rivoli, y combattirent dans les montagnes le 14 jusqu'à la nuit, revinrent sur Mantoue le 15, et firent capituler Provera, qui les croyait battues dans les rochers de la Corona » (1).

L'Italie était conquise, la monarchie autrichienne à découvert : rien ne semblait plus s'opposer à ce que Bonaparte pénétrât en Allemagne et marchât sur Vienne. Toutefois le Conseil aulique, trouvant dans les succès obtenus en Allemagne une compensation aux revers subis en Italie, ne perdit pas courage et fit tous ses ef-

(1) Jomini, *Vie politique et militaire de Napoléon, racontée par lui-même au tribunal de César, d'Alexandre et de Frédéric*, t. I, p. 192.

forts pour rassembler une nouvelle armée. Détachant six divisions des meilleures troupes du Rhin, il en porta quatre dans le Frioul, deux dans le Tyrol, et, plein de confiance dans les talents que venait de montrer le jeune archiduc Charles en Allemagne, il l'envoya, tout rayonnant de sa gloire, prendre le commandement de cette nouvelle armée. Dès le 6 février, l'archiduc avait établi son quartier à Inspruck. Bonaparte brûlait de le prévenir avant que les puissants renforts qu'attendaient les Autrichiens fussent arrivés. Son armée, à lui, était d'environ 60,000 hommes; mais, obligé d'en laisser environ 10,000 sur l'Adige pour assurer ses derrières et surveiller Venise, il ne pouvait entrer en Allemagne avec plus de 50,000 hommes, dont 5,000 de cavalerie et 2,500 d'artillerie.

Embrassant dans un seul et vaste plan les mouvements combinés des différentes armées de la République, Bonaparte « avait pensé que les armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin devaient être réunies en une seule armée qui, forte de 120,000 hommes, se porterait de Strasbourg en Bavière, passerait l'Inn, arriverait sur l'Ens et se réunirait à l'armée d'Italie, qui, traversant le Tagliamento, les Alpes Juliennes, la Carinthie, la Drave et la Mur, se porterait sur le Simering; et que, réunis ainsi au nombre de près de 200,000 hommes, les Français entreraient dans Vienne, dans le temps qu'une armée d'observation de 60,000 hommes garderait la Hollande, bloquerait Erhenbrenstein, Mayence, Manheim, Philipsbourg, et garderait les têtes de pont de Dusseldorf, Kehl et Huningue. Mais le Directoire, persistant dans ses faux principes de guerre, continua à

tenir séparées les armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin; l'expérience de la campagne passée était perdue pour lui » (1).

Quand même les membres du Directoire auraient été capables de s'élever jusqu'à ces combinaisons et de les comprendre, la jalousie, l'ombrage qu'ils concevaient de cet homme dont l'ascendant les effrayait, les eût arrêtés. Ce qu'il y a de certain, c'est que, soit impuissance, soit mauvaise volonté de leur part, les armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin restèrent immobiles longtemps encore après que Bonaparte fut entré en campagne. En vain, sentant que plus il s'avançait, plus sa position devenait compromettante, réclama-t-il pour qu'elles commençassent leurs opérations afin de l'appuyer et de lui créer une diversion : le 31 mars, c'est-à-dire onze jours après qu'il était entré lui-même en campagne, le Directoire lui écrivait que l'argent et les bateaux manquaient pour qu'on pût passer le Rhin.

Le 16 avril, les armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin n'avaient pas encore bougé. Ce fut alors que Bonaparte adressa au Directoire une lettre qui contient des passages trop remarquables pour qu'on ne les cite pas dès qu'on en trouve l'occasion : « Quand on a bonne volonté d'entrer en campagne, il n'y a rien qui arrête, et jamais, depuis que l'histoire nous retrace des opérations militaires, une rivière n'a pu être un obstacle réel. Si Moreau veut passer le Rhin, il le passera; et, s'il l'avait déjà passé sans faire de difficultés, nous serions

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous le règne de Napoléon, écrits à Sainte-Hélène sous sa dictée, par les généraux qui ont partagé sa captivité*, t. II, p. 153.

dans un état à pouvoir dicter les conditions de la paix d'une manière impérieuse et sans courir aucune chance; mais qui craint de risquer sa gloire est sûr de la perdre. J'ai passé les Alpes Juliennes et les Alpes Noriques sur trois pieds de glace ; j'ai fait passer mon artillerie par des chemins où jamais chariots n'avaient passé, et tout le monde croyait la chose impossible. Si je n'eusse vu que la tranquillité de l'armée et mon intérêt particulier, je me serais arrêté au delà de l'Isonzo. Je me suis précipité dans l'Allemagne pour dégager les armées du Rhin et empêcher l'ennemi d'y prendre l'offensive; je suis aux portes de Vienne, et cette cour insolente et orgueilleuse a ses plénipotentiaires à mon quartier général. Il faut que les armées du Rhin n'aient point de sang dans les veines. Si elles me laissent seul, alors je m'en retournerai en Italie. L'Europe entière jugera la différence de conduite des deux armées : elles auront ensuite sur le corps toutes les forces de l'empereur, elles en seront accablées, et ce sera leur faute » (1).

On a pu juger, par ce qui précède, de la situation des choses vers la fin de février ou au commencement de mars 1797 : imminence de la reprise des hostilités par l'armée d'Italie; hésitation, inaction complète du côté des armées du Rhin.

Lorsque, vers cette époque, Auguste Colbert revint à Paris, il fut bien vite au courant de ce qui se passait. Aussitôt toute incertitude cessa pour lui : il renonça à son projet de rejoindre ses amis de Sambre-et-Meuse, il n'eut plus qu'une pensée : celle de faire partie de

(1) *Correspondance de Napoléon Ier*, t. II, n° 1735, p. 641.

l'armée d'Italie. Là étaient les périls, là se frappaient les grands coups. Cet appel, ce cri : « Et l'on dira de lui : il était de l'armée d'Italie ! » retentissait dans toutes les âmes amoureuses de gloire, et quelle âme en était plus éprise que celle d'Auguste Colbert ? Aussi, dès son arrivée à Paris, chercha-t-il les moyens d'atteindre le but de ses ardents désirs. Mais comment faire ? A qui s'adresser ? Il ne connaissait personne à l'armée d'Italie. Ses amis, ses protecteurs étaient autre part ; d'ailleurs il ne pouvait guère invoquer l'appui de ceux qu'il venait de quitter. Il se rappela enfin qu'il avait connu à l'armée du Nord le général Dupont-Chaumont (1) ; il alla le trouver et en obtint, pour le général Berthier, une lettre qui se terminait ainsi : « Ce jeune officier plein de zèle et de bravoure justifiera, je n'en doute pas, la recommandation particulière que je vous fais de lui. »

Ce n'était pas assez d'avoir une lettre de recommandation : il fallait un ordre de service. Déjà on était au 8 mars, et chaque jour apportait des nouvelles de la marche rapide de Bonaparte, qui, laissant derrière lui l'Italie conquise, pénétrait dans l'Allemagne, en vain défendue par ce jeune archiduc en qui l'Autriche avait placé sa dernière espérance. L'annonce de chaque vic-

(1) Dupont-Chaumont, né à Chabanais en 1759, entré au service en 1775. Déjà arrivé aux grades supérieurs lorsqu'éclata la Révolution, il prit une part importante, comme général de brigade, à la bataille de Jemmapes. Militaire instruit, rompu à tous les détails du métier, du petit nombre des officiers de l'ancien régime qui n'émigrèrent pas, Dupont-Chaumont rendit les plus grands services en contribuant à organiser, instruire et discipliner les nombreuses levées qui formèrent les armées de la République. — Il était depuis longtemps général de division et avait été fait comte sous l'Empire, lorsqu'il prit sa retraite en 1817.

toire, de chaque nouveau pas fait en avant, redoublait l'impatience et les regrets d'Auguste Colbert. Tout allait être fini : serait-il donc, encore une fois, condamné à demeurer spectateur inactif et lointain de ces nouveaux trophées !

Enfin, dans les premiers jours d'avril, il reçut des dépêches pour le général Bonaparte et l'ordre de partir immédiatement. Il se hâta de traverser la France, gagna le Piémont, franchit les Alpes, et le 19 avril (30 germinal) il arrivait à Milan :

« Je ne puis, mandait-il à sa mère, rattraper Bonaparte avant la paix. Des propositions ont été faites : Clarke est parti le 27 (germinal) de Turin pour se rendre au quartier général. Peut-être dans quinze jours la paix générale sera signée. Je cherche à arriver avant, pour au moins être témoin du fruit de nos victoires, puisqu'un sort ennemi m'empêche d'en partager l'honneur et les dangers. Ah ! qu'il est dur de courir comme je fais ! Dans tous les endroits où, jusqu'à présent, j'ai appris des nouvelles de l'armée, j'apprends en même temps qu'elle s'éloigne. Dans deux heures je vais tâcher de gagner Vérone. »

Là il devait rencontrer de nouvelles difficultés. Deux jours avant, le 17 avril (28 germinal), se célébraient les secondes fêtes de Pâques ; après les vêpres, le tocsin avait sonné dans Vérone et l'insurrection éclatait à la fois dans la ville et dans les campagnes.

Il est peut-être nécessaire d'entrer ici dans quelques détails pour expliquer le mouvement qui venait de se produire dans les États vénitiens. En attaquant l'armée autrichienne par le Frioul, Bonaparte avait senti la né-

cessité de se mettre à l'abri du côté du Tyrol. Il avait donc poussé sur la vallée du haut Adige un corps de 17,000 hommes, composé des divisions Delmas, Baraguey-d'Hilliers et Joubert. Ce dernier avait le commandement supérieur. Ce corps devait, à un moment donné, se rabattre sur l'armée principale et la rejoindre par la vallée de la Drave. Joubert avait d'abord battu séparément les généraux Kerpen et Laudon : le premier le 20 mars, sur la Lavis, le second à Neumarckt, et s'était avancé jusqu'à Brixen. Cependant les Tyroliens soulevés vinrent, au nombre de 10,000, se joindre à Laudon et lui persuadèrent de reprendre l'offensive. Joubert eût été de force à lutter contre eux, mais il était rappelé par Bonaparte. Alors partant de Brixen, et passant par les vallées de la Rienza et de la Drave, il exécute une marche hardie à travers un pays insurgé et se dirige sur Villach par Prunecken et Lienz. Le Tyrol se trouvant ainsi évacué par nos troupes, Laudon descend l'Adige, culbute les faibles détachements qu'il rencontre et se porte vers la terre ferme de Venise.

La vieille république, redoutant les entreprises de l'audacieux vainqueur de l'Italie et les menées révolutionnaires du Directoire, tenant d'autre part en défiance le cabinet autrichien, avait agi comme les gens faibles, et n'avait pas su d'abord prendre de parti. Sa prétention était de maintenir sa neutralité, sauf à saisir le moment de la vengeance contre les Français, qu'elle détestait.

Lorsque Laudon parut sur le bas Adige, Venise crut le moment arrivé, et donna le signal de l'insurrection qu'elle avait préparée de longue main. En agissant ainsi, elle se doutait peu qu'elle remplissait les vues de Bona-

parte, favorisait les secrètes convoitises du Gouvernement autrichien, et s'offrait d'elle-même en holocauste au vainqueur comme au vaincu.

Déjà, le 19 avril, des bruits sinistres s'étaient répandus dans Milan : partout on attaquait les Français isolés ; de nombreux assassinats avaient été commis entre Cassano et Vérone ; à Chiari, à Desenzano, des troupes en marche avaient été obligées de se faire jour par la force. Le soulèvement s'étendait jusqu'aux frontières du Tyrol et du Frioul. Partout, disait-on, sur les routes, les courriers étaient arrêtés, les faibles détachements enlevés par les paysans, qui se joignaient à quelques troupes légères des Autrichiens.

Auguste Colbert, qui voulait à tout prix rejoindre le général Bonaparte et l'armée, s'émut, à ce qu'il paraît, assez peu de toutes ces effrayantes rumeurs. Nous l'avons laissé, le 19 avril, arrivant à Milan, et dès le 2 mai, nous le retrouvons à Laybach, déjà installé au quartier général, ayant franchi en dix jours, au milieu d'un pays insurgé, à travers les montagnes et les difficultés de toute espèce, un espace de plus de cent lieues. A son arrivée, il avait remis au général Bonaparte ses dépêches et une lettre de recommandation. Il ne lui fallut que peu de temps pour se faire accueillir, puisque, dès le 2 mai, le général Murat écrivait au général Bonaparte : « Je vous prie de m'accorder pour aide de camp le citoyen Colbert : vous m'obligerez infiniment. » Et Berthier mettait en marge : « Le général approuve le choix ; faites une demande régulière au ministre. »

Auguste Colbert est donc enfin de cette armée d'Italie, l'objet de ses rêves et de ses ardents désirs ! To

d'un coup, il se trouve attaché à l'un des plus brillants généraux de cette armée, à Murat, le plus téméraire d'entre les braves. Il a vu, il a approché le général Bonaparte, dont la gloire estsans pareille, dont le nom retentit plus haut en Europe que celui d'aucun souverain!

Il y avait dans l'aspect de cet homme extraordinaire quelque chose d'imprévu, de contraire même à ce que l'imagination avait pu concevoir, qui saisissait vivement. Qu'on se le figure, petit de taille, maigre, le teint pâle, le profil accentué, sévère, le front sérieux et puissant, entouré de généraux illustrés par les plus glorieux faits d'armes et qu'il domine de toute la hauteur de son génie. Son regard profond, magnétique, pénétrait jusqu'à l'âme; sa parole vive, brève, saccadée, lorsqu'il interrogeait, devenait colorée, pleine d'images, chaleureuse, entraînante, dès qu'il voulait convaincre; jamais langage n'exerça plus irrésistible fascination.

Il existe un buste de lui, fait à la manufacture de Sèvres, à cette époque: au dire des contemporains, c'est la représentation exacte de ce qu'était alors Bonaparte (1). Mais ce que le buste ni la peinture n'ont jamais pu rendre, c'est son regard, qui réfléchissait avec tant de puissance les impressions si diverses de cette âme tour à tour calme et méditative, ou bien impétueuse et mobile; ses yeux d'un bleu clair, tantôt froidement scrutateurs, tantôt fiers et terribles ou doux et caressants. La bouche était aussi, chez Bonaparte, un des traits les plus caractérisques de la physionomie; ses

(1) Il est coiffé, les cheveux plats, pendants sur les côtés, ce qu'on appelait alors *coiffures en oreilles de chien*, et porte la queue.

lèvres minces, serrées, aux contours fins et arrêtés, révélaient à la fois la fermeté de l'âme et la décision du caractère, et savaient ou commander en maître, ou sourire et charmer. Ces derniers mots peuvent paraître singuliers, ils ne sont que vrais. Je ne fais point ici un portrait de fantaisie ; je répète ce que j'ai toujours entendu dire par des gens qui ont longtemps vécu près de Napoléon, qui l'ont connu dans des situations différentes et qui ont pu le juger froidement. En dehors de l'ascendant qu'il exerçait par son génie et sa puissance, il y avait dans ses manières, dans son langage, dans la manifestation soudaine de certaines qualités qu'on ne s'attendait pas à rencontrer en lui, une séduction à laquelle peu de ceux qui l'ont approché ont pu échapper.

Cet homme, parfois semblable à une statue de bronze, avait de ces mots qui partent du cœur et y vont tout droit. Dans une de ses lettres au Directoire, voulant plaider la cause de pauvres prêtres français errants en Italie, repoussés qu'ils étaient du sol de la patrie, il s'écrie : « Ils ont pleuré en nous voyant ! »

A un dîner qu'il donnait après son retour d'Italie, il avait réuni Laplace, Lagrange, Monge, Berthollet, dont il recherchait la société, non pas seulement à cause de leur génie, mais parce que leur supériorité, que nul ne pouvait nier, lui semblait être une protestation contre le niveau d'égalité qu'on voulait alors faire peser sur la société entière ; il vint à dire, dans la conversation, qu'il avait quelque argent à placer et qu'il cherchait une terre à acheter. On lui en indiqua une, qui semblait lui convenir sous tous les rapports, quand tout à coup, venant à apprendre que c'était un bien d'émigré :

« Oh ! non, jamais, s'écria-t-il, jamais je ne m'accoutumerais à l'idée qu'un jour l'ancien propriétaire pourrait venir à la grille de mon château me demander du pain » (1). Ici, le sens politique le plus profond se trouve uni à la sensibilité la plus exquise, à la délicatesse la plus parfaite.

N'est-il pas de lui enfin, ce mot d'une grâce toute chevaleresque, d'un sentiment si français qu'on le croirait échappé de la bouche de Henri IV ? Parcourant le champ de bataille d'Austerlitz, il rencontre un jeune officier d'artillerie russe, blessé, entouré de ses soldats morts, et pleurant sur ses canons qu'il n'a pu défendre : « Consolez-vous, jeune homme, lui dit-il, on n'est point déshonoré pour être vaincu par des Français. »

Mais n'anticipons pas sur les temps. A l'époque dont nous parlons, Bonaparte tenait depuis une année l'Europe attentive, étonnée, par une succession de prodiges inouïs. Dominateur de l'Italie, entraînant à ses vues la politique incertaine du Directoire, il faisait et défaisait les États ; vainqueur de la dernière armée envoyée contre lui par l'Autriche, il menaçait Vienne et dictait les conditions d'une paix qui devait assurer à la France les limites du Rhin. De quel éclat, de quel prestige n'était-il pas déjà entouré ! Bonaparte avait alors vingt-huit ans.

L'armée qui venait d'acquérir sous son commandement un renom immortel avait été composée, lors de sa première formation, des cadres de quelques vieux régi-

(1) Je tiens cette anecdote de madame la marquise de Laplace ; elle assistait au dîner, assise à côté du général Bonaparte. Ce que je ne puis rendre ici, c'est la grâce et le charme qu'elle met en la racontant.

ments. Ces cadres avaient été remplis par des volontaires du midi de la France. A côté d'anciens officiers, de sous-officiers rompus au métier des armes, étaient venus se placer des jeunes hommes à l'imagination ardente, tout pleins de l'enthousiasme qui enflammait alors les âmes. Pendant plus de quatre ans, cette armée, souvent livrée à des mains inhabiles ou tout à fait incapables, délaissée, en quelque sorte oubliée par le gouvernement, sans plan d'opération bien déterminé, la plupart du temps sans solde, sans vivres, à peine vêtue, avait lutté péniblement, obscurément, pour disputer aux Piémontais quelques rochers sur la cime des Alpes.

Cette vie de privations, de fatigues incessantes, de périls journaliers et sans éclat, fut de tout temps la rude école où se formèrent les armées qui surent accomplir de grandes choses. L'homme qui sait braver un péril obscur, « alors que personnne ne le regarde, » quand apparaît la gloire, court au combat comme à une fête. C'est ce qui arriva lorsque Bonaparte montra aux soldats d'Italie le chemin de la victoire: ils s'y précipitèrent avec un élan irrésistible.

Rien ne saurait rendre l'effet que produisit sur ces natures méridionales, sur ces vives imaginations, le langage des proclamations, devenues si fameuses, qu'il leur adressa. Il faut convenir que jamais armée n'avait rien entendu de semblable. Tous se sentirent grandis par cette voix éloquente. Il n'y eut pas un soldat qui ne se crût un héros et qui ne le devînt.

Les autres armées de la République, qui depuis le commencement de la guerre jouaient le principal rôle, avaient attiré à elles une foule de jeunes gens distingués

par leur éducation. Arrachés à des professions libérales par la Révolution et par un sentiment patriotique, ils étaient d'un esprit plus raisonneur, moins disposé à se laisser entraîner par un premier mouvement, que les ardentes et plébéiennes demi-brigades de l'armée d'Italie. Les idées qui dominaient parmi eux étaient celles de 89 ; ils avaient 93 en horreur. Républicains faute de mieux, ils aspiraient avant tout à un gouvernement national qui consacrât les grands principes de liberté et d'égalité, au noms desquels s'était faite la Révolution.

Moreau, Marceau, avaient été destinés à la profession d'avocat. Gouvion-Saint-Cyr voulait se consacrer à des voyages scientifiques et aux arts. Desaix, déjà au service comme officier avant la Révolution, possédait une instruction variée, qu'il étendait et perfectionnait chaque jour.

Dans l'armée d'Italie, au contraire, Masséna, bien que d'une famille honorable de commerçants, n'avait point reçu d'éducation première. Augereau, né à Paris, dans le faubourg Saint-Marceau, avait été longtemps sergent instructeur et maître d'armes. Lannes avait été ouvrier teinturier. La Révolution avait trouvé Victor, simple sous-officier d'artillerie. De tous ceux dont le nom est devenu célèbre, il n'y avait guère, avant l'arrivée de Bonaparte, que Joubert qui eût reçu ce qu'on appelle de l'éducation.

En peu de mots, les armées du Rhin représentaient la bourgeoisie, comme elle, éclairées et raisonneuses. L'armée d'Italie était surtout *peuple* ; elle en avait la nature mobile, impressionnable, les élans héroïques ; elle était comme lui, remplie de contrastes, d'exagéra-

tions, de faiblesses ; parfois indomptable, ou bien, dans l'enivrement de ses généreuses passions, se livrant sans réserve au chef habile qui savait la fasciner.

A l'armée du Rhin on était soldat parce qu'on était citoyen ; à l'armée d'Italie on se croyait citoyen et souvent on ne fut que soldat. Les uns étaient guidés par des principes, les autres entraînés par des sentiments. Les premiers s'attachaient surtout au fond des choses, les seconds aux formes extérieures, et parce que leur langage, leurs manières affectaient des dehors plus démocratiques, ils se croyaient meilleurs républicains. Ils se doutaient bien peu que le temps n'était pas loin où ils salueraient le nouveau César du nom d'empereur.

Ce qui était commun à toutes les armées de la République, c'était un dévouement absolu à l'indépendance et à la gloire de la patrie, un sentiment exalté de sa force et de l'ascendant que devait exercer sur l'Europe les idées dont la Révolution était le symbole et l'expression. Aussi, à l'arrivée des divisions du Rhin à l'armée d'Italie, comme il s'agissait de combattre et de vaincre, la plus noble émulation de gloire s'établit entre les deux rivales : « Soldats de l'armée du Rhin, » s'écriait Bernadotte au passage du Tagliamento, « l'armée d'Italie vous regarde ! » Mais une fois la guerre terminée, lorsqu'après avoir vaincu ensemble, les troupes de l'armée du Rhin et de celle d'Italie se trouvèrent réunies dans les mêmes garnisons ou les mêmes cantonnements, les différences d'esprit, de manières, de langage, donnèrent lieu à des querelles fréquentes et à de sérieux désordres.

Dans l'armée du Rhin, on s'appelait *monsieur;* dans l'armée d'Italie, *citoyen*. De là, des disputes qui trop souvent dégénérèrent en rixes sanglantes. Augereau publia, à ce sujet, dans sa division, un ordre du jour que je reproduis ici, à peu près en entier, parce qu'il peint l'époque :

« Vérone, 8 prairial (27 mai) 1797.

« Soldats, qu'ai-je entendu? Quoi ! ces armes qui dans vos mains ont fait trembler l'Europe et triompher la République, ces armes victorieuses, ces armes naguère si redoutables, vous pourriez, par un fratricide horrible, les tourner contre vous-mêmes?

« J'ai vu tous les crimes de l'intolérance, de l'ambition ; nos citoyens poussés en sens contraire par ces différentes passions, arborer tour à tour des bannières difrentes, assassiner un jour au nom de la justice, égorger le lendemain au nom de l'humanité. J'en ai frémi ! mais, au milieu de tant de fureurs, mes regards se sont portés vers l'armée, et je me disais : la vertu, la liberté, l'héroïsme, peuvent être bannis du reste de l'univers : c'est ici, parmi l'armée républicaine, qu'ils auront un asile assuré... Je m'enorgueillissais d'être dans vos rangs : voudriez-vous me forcer à changer d'avis ?

« Vous êtes citoyens : ce titre vous a coûté cher et n'en doit être que mieux apprécié. Cependant, soit légèreté, soit inconstance, un nom insignifiant, barbare, point harmonieux et sans étymologie, après avoir été proscrit par le bon sens, a été ressuscité par la sottise ; la mode a pris à tâche de le remettre en vogue, la mode a passé les Alpes et nos oreilles ont été choquées par le

sifflement du *monsieur*... J'ai acquis aussi chèrement qu'un autre le titre de citoyen, et il n'est pas de sacrifice que je ne sois disposé à faire pour le conserver. Qui de vous pense différemment? S'il en est, qu'ils aillent porter ailleurs leurs maximes et leurs bassesses ! »

A la proclamation était joint l'ordre suivant :

« Considérant que la malveillance a tiré parti de l'expression de *monsieur* pour semer la discorde et le trouble; que, d'après ce qui s'est passé, ceux qui s'obstineraient à faire usage de ce mot n'auraient d'autre but que celui de la ruine entière de l'armée :

« Déclare que désormais tout individu de la division qui se servira verbalement ou par écrit du mot *monsieur*, sera destitué et déclaré incapable de servir dans les armées de la République. »

Augereau visait à l'homme politique. Il se plaisait à tourner la phrase républicaine, et comme il avait peu d'étendue dans l'esprit et encore moins d'éducation, ses tentatives littéraires n'aboutissaient qu'à une phraséologie des plus bizarres qui outrait encore les formes ampoulées et déclamatoires du style de l'époque. En voici un nouvel échantillon que je trouve dans sa correspondance, peu de temps avant le 18 fructidor : « J'ignore quel sera mon destin ; je ne sais si je resterai en Italie avec les troupes qui y seront affectées, ou bien si je suivrai les colonnes qui doivent rejoindre leurs dieux pénates. Je présume que l'esprit public, corrompu par les agents du trône et les apôtres du catholicisme, trouvera un obstacle pour l'exécution de ses affreux projets dans le courage et le républicanisme des héros français, ombragés des lauriers qu'ils ont cueillis par

amour de la liberté. » Pour achever de faire connaître Augereau, je citerai le jugement porté sur lui par Napoléon :

« Ses opinions politiques l'attachaient au parti de Babeuf, à celui des anarchistes les plus prononcés » (1). Comme militaire, ayant été choisi pour aller à Naples former les troupes napolitaines, il fallait qu'il connût bien les détails du métier. A la Révolution, il avait d'abord servi dans la Vendée ; devenu général, il fut employé à l'armée des Pyrénées orientales, où il commanda une des principales divisions, et rejoignit l'armée d'Italie lorsque la paix fut faite avec l'Espagne.

« Il maintenait, dit encore Napoléon, l'ordre et la discipline parmi ses soldats, il en était aimé. Ses attaques étaient régulières et faites avec ordre ; il divisait bien ses colonnes, plaçait bien ses réserves, se battait avec intrépidité : mais tout cela ne durait qu'un jour ; vainqueur ou vaincu, il était le plus souvent découragé le soir, soit que cela tînt à la nature de son caractère, ou au peu de calcul et de pénétration de son esprit » (2).

Mais il y a bien d'autres noms à citer, d'autres hommes à apprécier, pour faire connaître l'armée d'Italie.

Le plus illustre entre tous, après Bonaparte, était Massena. Né à Nice (3), il était entré au service de la France dans le régiment de Royal-Italien, où l'un de ses oncles commandait une compagnie. Après quatorze ans, n'ayant pu franchir le grade d'adjudant-sous-officier, il prit son

(1) *Mémoires de Napoléon*, t. I, p. 225.
(2) *Mémoires de Napoléon*, t. I, p. 225 et suiv.
(3) Le 6 mai 1758.

congé. La Révolution le trouva retiré dans ses foyers et marié. Il reprit du service en 1792 comme adjudant-major d'un bataillon du Var et arriva rapidement au grade de général de division. « A l'armée d'Italie, il servit sous les généraux en chef Dugommier, Dumerbion, Kelermann et Schérer. Il était fortement constitué, infatigable, nuit et jour à cheval parmi les rochers et dans les montagnes : c'était le genre de guerre qu'il entendait spécialement. Il était décidé, brave, intrépide, plein d'ambition et d'amour-propre ; son caractère distinctif était l'opiniâtreté ; il n'était jamais découragé. Il négligeait la discipline, soignait mal l'administration, et par cette raison était peu aimé du soldat. Il faisait assez mal les dispositions d'une attaque. Sa conversation était peu intéressante; mais, au premier coup de canon, au milieu des boulets et des dangers, sa pensée acquérait sa force et sa clarté. Était-il battu, il recommençait comme s'il eût été vainqueur... Lors de la campagne d'Égypte, il eut le commandement en chef de l'armée d'Helvétie, et sauva la République par le gain de la bataille de Zurich » (1). Tel est le portrait que Napoléon lui-même a tracé de son lieutenant.

Le nom de Serrurier a été répété moins souvent ; toutefois il est juste qu'on s'y arrête ici. Né à Laon, en 1742, Serrurier était major d'infanterie, grade que sa naissance ne lui eût probablement pas permis de dépasser, lorsque éclata la Révolution. Il apporta dans les jeunes armées de la République les fruits de sa longue expérience. « Il avait conservé toutes les formes et la

(1) *Mémoires de Napoléon*, t. I, p. 224 et 225.

rigidité d'un major; il était fort sévère sur la discipline, et passait pour aristocrate, ce qui lui a fait courir bien des dangers au milieu des camps, surtout dans les premières années. Il a gagné la bataille de Mondovi et pris Mantoue; il a eu l'honneur de voir défiler devant lui le maréchal Wurmser. Il était brave, intrépide de sa personne, mais peu heureux. Il avait moins d'élan qu'Augereau et Massena, mais il les dépassait par la moralité de son caractère, la sagesse de ses opinions politiques et la sûreté de son commerce » (1).

On conçoit qu'un caractère aussi honorable et l'exemple d'une sévérité de mœurs pleine de dignité aient pu servir de contre-poids, dans l'armée d'Italie, au laisser-aller des jeunes volontaires et souvent même à celui des généraux.

Au combat de Dego, en 1796, le général Bonaparte, frappé de l'intrépidité d'un chef de bataillon, l'avait nommé colonel : c'était Lannes. Né à Lectoure, en 1769, de parents de la plus humble condition, il ne reçut aucune éducation première. On ne remarqua d'abord en lui que le courage; ce courage était extrême, il faut le dire, et toujours égal. Bientôt l'esprit et les qualités militaires s'élevèrent chez lui au niveau de la bravoure. « Je l'avais pris pygmée, a dit Napoléon, je l'ai perdu géant (2). Il était supérieur à tous les généraux de l'armée française sur le champ de bataille pour manœuvrer 25,000 hommes d'infanterie. Il était encore jeune (quand il mourut), et se fût perfectionné; peut-

(1) *Mémoires de Napoléon*, t. I, p. 226 et 227.
(2) *Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las Cases, t. II, p. 19.

être fût-il même devenu habile pour la grande tactique, qu'il n'entendait pas encore » (1). A la fois prudent et audacieux, son coup d'œil sur le terrain était rapide et juste, plein de sagacité. Sa conception était vive et il joignait à un admirable sang-froid, au milieu des circonstances les plus difficiles, cet élan héroïque qui électrise les masses et qui le fit surnommer le *Roland de l'armée*. Lannes était d'une nature ardente et généreuse. Quelle que fût sa position, « il resta toujours *peuple* et *soldat*, aimant tour à tour la République et Napoléon, parce que derrière il voyait l'indépendance ou la gloire de la patrie. » Bien qu'ayant de l'esprit naturel, il conserva toujours une rudesse de manières et souvent une grossièreté de langage qui, dans les emportements de sa brusque franchise, n'épargnait pas même l'homme qu'il aimait le plus (et peut-être justement parce qu'il lui était plus dévoué), Napoléon lui-même.

A l'époque dont il s'agit ici, il n'était encore que général de brigade; mais sa réputation était telle, que Bonaparte voulut en quelque sorte personnifier en lui l'armée d'Italie en lui envoyant, avec une lettre comme il savait en écrire, le drapeau qu'il avait reçu lui-même du Directoire et sur lequel se lisait cette inscription : « A L'ARMÉE D'ITALIE LA PATRIE RECONNAISSANTE. »

Il me reste à parler de l'état-major du général en chef.

Berthier, dont le nom ne peut se séparer de celui de Napoléon, avait alors environ 42 ans. Il était fils du

(1) *Mémoires de Napoléon*, t. VIII, p. 147 et 148.

conservateur du dépôt des cartes, à Versailles. La distinction avec laquelle il avait fait la guerre d'Amérique lui avait déjà valu, avant la Révolution, le grade de colonel. Bonaparte l'avait trouvé chef de l'état-major de Kellermann, lorsqu'en mars 1796 il était venu prendre le commandement de l'armée.. Si Berthier n'avait pas les qualités d'esprit et de caractère nécessaires pour exercer le commandement en chef, il possédait au plus haut degré toutes celles qui devaient faire de lui le second de l'homme extraordinaire à qui sa destinée fut intimement liée pendant dix-huit ans. Jamais Napoléon n'eut d'interprète aussi habile pour comprendre et transmettre sa pensée, pour la suivre et la faire exécuter dans ses moindres détails. Il était infatigable : à cheval ou dans le cabinet, à toute heure du jour ou de la nuit, on le trouvait dispos. Toujours même netteté d'esprit, même capacité de travail, même régularité. C'est dans ces détails d'exécution, si importants, souvent si immenses, si compliqués, que Berthier se montra sans rival, et lorsqu'il eut quitté Napoléon, en 1815, on s'aperçut du vide qu'il laissait.

Les opinions politiques de Berthier avaient toujours été sages et modérées. Il était bon, serviable ; tous ceux qui l'ont approché en ont toujours conservé le souvenir le plus reconnaissant. Il avait une disposition à la sensiblerie, à l'amour platonique (1), qui aurait pu le rendre ridicule, si la considération dont il était entouré et le sentiment de son mérite réel ne l'eussent placé trop haut pour qu'il pût être sérieusement atteint.

(1) On sait l'empire qu'exerça si longtemps sur lui la belle Mme Visconti.

Quant aux aides de camp du général Bonaparte, j'emprunte en grande partie aux Mémoires de Lavalette, l'un d'eux, les détails qu'il leur consacre (1).

Junot était alors le premier aide de camp du général en chef. Né en Bourgogne, il s'était engagé à la Révolution, comme canonnier volontaire dans un des bataillons de la Côte-d'Or. Au siège de Toulon, Bonaparte avait remarqué son intrépidité à la prise d'une redoute, et, comme son écriture était nette et rapide, il se servit de lui comme secrétaire. Ce fut alors qu'un jour, le faisant écrire sous sa dictée dans une batterie, un obus éclata et couvrit le papier de terre : « Bien! dit Junot sans se déranger autrement, nous n'aurons pas besoin de sable. » Tant de courage et de sang-froid gagnèrent Bonaparte. De son côté, Junot lui avait voué une espèce de culte. Quand arrivèrent les mauvais jours, ceux où le futur empereur habitait une mansarde et avait à peine de quoi dîner, Junot partagea sa mauvaise fortune et l'aida quelquefois de sa bourse. Enfin il suivit en Italie son général. A une brillante valeur il joignait beaucoup d'esprit naturel. Napoléon, par la suite, le combla d'honneurs et de richesses, et cependant Junot ne fut pas heureux. Pendant quinze années de guerre il poursuivit vainement la première des dignités militaires que semblaient lui promettre ses glorieux débuts et l'amitié de son général, et finit par mourir de chagrin et de folie.

Marmont, colonel d'artillerie, était aussi né en Bourgogne, d'une famille ancienne et considérée dans sa

(1) *Mémoires et souvenirs du comte de Lavallette*, t. I, p. 188-191.

province. Son éducation avait été fort soignée. Nommé d'abord officier d'infanterie, il subit ensuite des examens et passa dans l'artillerie (1). « Le trait principal de son caractère, dit Lavallette, était alors une passion effrénée de la gloire et une ambition sans bornes, et pour son général un attachement qui s'élevait jusqu'à l'enthousiasme. »

« Duroc, poursuit Lavallette, était le troisième aide de camp; moins brillant que les deux premiers, il avait plus de solidité dans l'esprit, et le caractère d'une ténacité remarquable. Officier d'artillerie en 1789, il avait émigré, mais il était rentré promptement. Le général en chef l'aimait beaucoup ; Duroc était reconnaissant.

» Le quatrième aide de camp était Lemarrois, jeune homme à peine âgé de dix-sept ans et qui était couvert de blessures.» Bonaparte l'avait pris parmi les *élèves de Mars*, à la journée de vendémiaire.

» Venait ensuite Sulkowski, d'une valeur chevaleresque, plein d'instruction, parlant toutes les langues de l'Europe, un véritable Polonais. Il était à peine sorti de l'enfance, qu'il combattait pour la liberté de sa patrie : blessé au siège de Varsovie et forcé de fuir, il vint en France. Envoyé à Constantinople, puis dans l'Inde, il fut pris par les Arabes. Échappé de leurs mains, il revint à Paris ; il y obtint des lettres de service pour

(1) Il eut pour examinateur, Laplace. Marmont était instruit, mais il se troubla et finit par se trouver mal d'émotion. Quand il revint à lui, Laplace lui dit avec bonté : « Remettez-vous complètement, monsieur; je suis ici pour quelque temps: venez chaque jour assister à nos examens, vous prendrez de la confiance et nous vous examinerons ensuite.» Marmont mérita quelques jours après les applaudissements du savant illustre qui joignait si bien à la science l'indulgence et la bonté.

l'armée d'Italie. Il servait devant Mantoue lorsqu'un rapport de lui au chef de l'état-major général tomba sous les yeux du général en chef; le lendemain il était son aide de camp.

» Nous avions aussi pour camarade (continue toujours Lavallette) Louis Bonaparte, qui avait à peine seize ans, et que son frère n'épargnait pas plus que nous pour les missions les plus périlleuses. Il les remplissait, au reste, avec un plaisir qui annonçait qu'il savait porter noblement son nom. »

Elliot (1) avait été tué à Arcole; « pour le remplacer, le général en chef avait pris Croisier, brave et habile officier de cavalerie. »

Quant à Lavallette lui-même, il avait fait ses premières armes à l'armée du Rhin et était arrivé depuis peu en Italie. C'était un homme d'esprit, aimable, gai, bon camarade. Le général Bonaparte devina promptement à quoi il était propre et l'employa dans des missions à la fois militaires et diplomatiques. Plus tard il le nomma directeur général des postes et lui fit épouser Mlle de Beauharnais, nièce du premier mari de Joséphine. On sait par quel généreux dévouement sa femme parvint à le faire sortir de prison, au moment où, condamné à mort, sous la Restauration, il allait subir sa sentence.

On ne peut omettre ici de parler de Lasalle. Il était déjà regardé par tous comme un officier des plus distingués et montrait ces rares qualités qui depuis ont fait de lui un grand maître dans l'art si difficile de comman-

(1) Elliot était neveu du général Clarke. Napoléon conserva un affectueux souvenir de ce jeune homme et fit placer son buste dans la salle des maréchaux.

der la cavalerie et l'ont placé parmi les généraux les plus illustres de cette arme. Le soir de la bataille de Rivoli, comme de tous côtés on apportait au général en chef des trophées de la glorieuse journée, Lasalle, pâle, fatigué des nombreuses charges qu'il avait fournies, se tenait près d'un monceau de drapeaux. Bonaparte l'aperçoit : « Couche-toi dessus, Lasalle, lui dit-il, tu l'as bien mérité. »

J'arrive enfin au général Murat, avec lequel Auguste Colbert devait avoir pendant plus de deux ans des relations si étroites. Murat, âgé alors d'environ vingt-six ans, était né à la Bastide, près de Cahors, où ses parents tenaient une auberge. Après quelques études, il entra, dit-on, au séminaire. D'un caractère vif, bouillant, d'un tempérament plein d'ardeur et fort avide de toutes les joies de ce monde, rien ne lui convenait moins que le petit collet; aussi se hâta-t-il de l'échanger contre une veste de cavalier et d'entrer dans les chasseurs des Ardennes. Il s'y fit une mauvaise affaire, déserta et vint se réfugier à Paris. A la formation de la garde constitutionnelle de Louis XVI, il s'y engagea, et, quand elle fut licenciée, il en sortit avec le grade de sous-lieutenant.

C'est alors que par ambition, pour se faire remarquer, il afficha les opinions les plus ridiculement révolutionnaires, qui servirent, en effet, à son avancement. Il devint rapidement lieutenant-colonel; mais au 9 thermidor, il subit les effets de la réaction et perdit son emploi. Se trouvant à Paris le 13 vendémiaire, il alla offrir ses services à la Convention. Le général Bonaparte avait besoin d'un officier de cavalerie et d'un homme résolu : il chargea Murat d'aller, pendant la nuit, s'em-

parer de l'artillerie qui était dans la plaine des Sablons et de l'amener à Paris. Ce coup de main rapidement exécuté fut décisif pour la lutte du lendemain. Depuis lors, Murat resta attaché au général Bonaparte, qui le prit pour aide de camp. Il se distingua en Italie et fut chargé de porter à Paris les drapeaux pris à Mondovi. Quelque temps après, il fut fait général de brigade.

Il y eut cela de particulier chez Murat, que le courage, qui fut sa qualité dominante, grandit toujours avec sa position. En Italie, il était brave, mais comme beaucoup d'autres; en Égypte, il commença à se mettre hors ligne; maréchal de France, grand-duc de Berg, il avait à peine des égaux; roi de Naples, en Russie et dans la campagne de 1813, il étonnait les plus intrépides, et, suivant l'expression d'un homme fort bon connaisseur lui-même en fait de courage, « c'était à faire reculer les plus crânes. » Enfant du Midi, nature toute méridionale dans laquelle les sens jouaient un fort grand rôle, Murat aimait tout ce qui a de l'éclat, tout ce qui brille au soleil, les beaux uniformes aux couleurs variées, les panaches flottants, les riches harnachements sur des chevaux qui piaffent. Vrai paladin, il avait voué son culte à la gloire et à la beauté et portait cette devise gravée sur son sabre : *Pour l'honneur et les dames.*

Au milieu des camps, en face de l'ennemi, il aimait à retrouver les jouissances du luxe et toutes les mollesses d'une vie recherchée. C'était une espèce de défi, une manière de plus de braver le danger. « Mais, en couchant dans un lit, si vous êtes surpris, comment ferez-vous? lui disait-on un jour. — Eh bien! je mon-

terai à cheval en chemise, on me verra mieux. » Voilà tout l'homme.

Murat était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, et bien fait. Toutefois il y avait dans sa tournure plus de force que d'élégance. Des cheveux noirs et abondants, tombant en boucles de chaque côté, encadraient son visage. Ses traits n'avaient rien de ce qui constitue la beauté, la finesse, la distinction. En somme, Murat pouvait avoir l'air assez commun dans un salon ; mais lorsqu'un jour de bataille il était à cheval, à la tête de ses escadrons, lorsqu'il s'élançait à travers la mitraille ou se précipitait, une cravache à la main, parmi les rangs les plus épais, oh! alors Murat était beau, et rien ne pouvait résister à l'ouragan qu'il entraînait après lui.

Tels étaient les hommes au milieu desquels devait désormais vivre Auguste Colbert, à côté desquels lui aussi allait acquérir quelque gloire. De tous il devait bientôt mériter l'estime, de beaucoup l'amitié, amitié que j'ai vue pour plusieurs laisser des traces profondes dans leur souvenir, après bien des années.

Cette digression, si toutefois c'en est une, a pu être longue, mais il me semble que pour faire connaître celui dont on veut raconter la vie, il faut montrer le milieu dans lequel il a été placé, de manière à faire juger des impressions qu'il a dû recevoir, des sentiments qu'il a dû éprouver.

Je viens d'énumérer bien des noms illustres. De ces hommes, quelques-uns étaient déjà couverts de gloire ; les autres se pressaient sur leurs traces ; tous animés du sentiment de leur force, pleins de confiance en eux-

mêmes, appelant ardemment à eux un avenir où ils entrevoyaient de nouvelles moissons de gloire. Que d'événements étaient pour ainsi dire renfermés en eux! Quelle destinée éclatante ou funeste les attendait!...

Le plus grand d'entre eux devait mourir sur un rocher : nouveau Titan précipité du ciel qu'il avait tenté d'escalader.

L'un devait être fusillé comme un bandit sur la terre dont toute l'Europe l'avait reconnu roi.

D'autres étaient destinés à une mort prématurée, ou bien à être frappés au moment où ils touchaient à la réalisation du rêve de gloire et de grandeur qu'ils avaient poursuivi.

Celui-ci ne devait échapper à l'échafaud que par le plus touchant dévouement.

Celui-là, après avoir été rapidement élevé par la fortune, allait être ensuite poursuivi par une destinée fatale, deux fois condamné à livrer Paris qu'il était chargé de défendre, flétri du nom de traître par ses frères d'armes, et devait enfin mourir dans l'exil en invoquant, mais en vain, la patrie et la postérité.

A de tels spectacles des choses humaines, on peut dire avec le poète : « Aucun mortel ne peut être proclamé heureux si l'on n'a vu finir son dernier jour (1).

(1) Sophocle.

CHAPITRE IV

Auguste Colbert à dix-neuf ans. — Les vainqueurs d'Arcole et de Rivoli remis à l'école. — Lettre du général Joubert. — Mort de Paul Ier. — Les armées grecques et romaines. — Le général Bonaparte au château de Montebello. — Madame Bonaparte. — Amour de Bonaparte pour Joséphine. — L'unité italienne. — Du gouvernement directorial. — Pichegru et les royalistes. — Bonaparte envoie Augereau à Paris. — Le 18 fructidor 1797. — Augereau nommé au commandement de l'armée du Rhin. — Bonaparte se décide pour la paix. — Prétentions du Directoire. — Bonaparte offre sa démission. — Botot. — Conférences à Udine et à Passeriano. — MM. de Cobentzel, de Gallo et de Meerfeldt. — Conversation de Bonaparte avec Bourrienne. —Traité de Campo-Formio. — Résultats pour la France. — Que faut-il penser de l'abandon de Venise ? — Dandolo. — Bonaparte en 1797, Napoléon en 1812. — Bonaparte part pour Radstadt. — L'ossuaire de Morat. — Vivacité du sentiment national chez Bonaparte. — Les lanciers de Berg et le général Édouard Colbert. — Auguste est envoyé en avant à Radstadt. — Arrivée de Bonaparte. — Le Directoire le rappelle à Paris.

Lorsque Auguste Colbert arriva en Italie, il avait dix-neuf ans. Les quatre années qui venaient de s'écouler avaient opéré en lui un grand changement. Ce n'était plus le jeune volontaire de 93, pliant sous le poids de ses armes, et tellement frêle et délicat qu'on le prenait pour une jeune fille ; sa nature avait triomphé des privations et des souffrances de toute espèce, et,

sorti de l'épreuve, le faible enfant était devenu un beau jeune homme à la tournure militaire, laissant à peine deviner, sous un extérieur plein d'élégance et de distinction, un corps rompu aux fatigues, des muscles d'acier, des membres capables d'étreindre vigoureusement un cheval et de manier un sabre avec dextérité. Ses traits, bien que plus mâles, n'avaient rien perdu de leur finesse et de leur beauté ; ils gardaient le caractère d'une extrême jeunesse. Mais sous ces dehors juvéniles était l'âme d'un homme, âme éprouvée par la lutte, habituée aux difficultés, aux traverses de la vie, déjà mûrie par l'expérience, mais non flétrie, et toujours ouverte aux émotions généreuses.

Qu'on juge donc de sa joie lorsqu'enfin il fit partie de cette glorieuse armée d'Italie, lorsqu'il foula cette terre où chaque pas réveille un souvenir, où tout parle à l'imagination, intéresse l'esprit, émeut les sens. Il y avait là, en effet, de quoi remplir le cœur du soldat et répondre à tous les instincts de cette jeune âme sensible au beau, désireuse de toutes les nobles choses et pleine d'ardeur pour la gloire.

Les préliminaires de la paix ayant été signés à Leoben, le 17 avril 1797 (28 germinal an V), l'armée repassa le Tagliamento. En abandonnant les pays héréditaires, Bonaparte tenait à donner à l'empereur une preuve de sa bonne foi ; mais, surtout, il voulait se rapprocher de Venise. Le soulèvement des États de terre ferme, qui un instant avait pu compromettre ses communications, lui fournissait un prétexte dont il s'empara avidement. L'Autriche convoitait Venise ; il fallait une compensation à l'abandon qu'elle faisait des Pays-

Bas et de la ligne du Rhin : Venise allait être cette compensation.

Ainsi le jeune général républicain se disposait à effacer la vieille République du rang des États européens, et l'Autriche, le champion de la contre-révolution et du *statu quo*, était prête à accepter sans scrupule la riche proie que son vainqueur allait jeter dans ses mains !

En conséquence, une portion de l'armée vint occuper les États de terre ferme, pour répondre à toutes les éventualités. Venise, en proie aux dissensions de deux partis rivaux, fournit bientôt à Bonaparte un prétexte pour s'en emparer. Palma et Osopo, qui devaient devenir la base de nouvelles opérations, furent fortifiées et le reste des troupes réparti dans les cantonnements. Le général Murat, avec sa brigade, qui faisait partie de la division Rey, chargée de surveiller le cours de l'Adige, fut établi aux environs de Ronco.

Depuis plus d'un an l'armée d'Italie avait pour ainsi dire toujours été en campagne. Sans être précisément de l'avis de Paul Ier de Russie, qui disait que la guerre est ce qu'il y a de pire au monde pour des troupes, qu'elle ne sert qu'à détruire la discipline et à salir les habits, on ne peut disconvenir qu'il n'y ait quelque chose de vrai dans cette boutade : la guerre salit les habits, c'est incontestable, elle les use même; enfin il est vrai que la liberté relative dont le soldat jouit à la guerre peut relâcher certains liens et enlever quelque chose à la régularité des habitudes de la garnison. Aussi, dès qu'on put jouir d'un peu de repos, le général en chef donna des ordres pour qu'on s'occupât

activement de l'habillement, de la discipline et de l'instruction.

Je trouve à ce sujet une lettre assez curieuse du général Joubert; il écrit de Bassano à Bonaparte, le 19 floréal (8 mai 1797) : « Je vais m'occuper activement de l'instruction, mais il n'y a pas d'émulation tant que nous serons les soldats déguenillés de l'armée d'Italie. Il est bon de secouer la glorieuse poussière dont nous sommes couverts et de nous orner des dépouilles triomphales du scélérat pays vénitien. La division voit avec reconnaissance que vous vous occupez de ce soin. Je vais, de mon côté, faire en sorte que la France trouve autant de discipline et de propreté dans ses bataillons vainqueurs qu'elle y a connu d'héroïsme » (1).

La correspondance d'Augereau témoigne de la même sollicitude. Il tenait bien ses troupes : c'était, nous l'avons vu, un de ses mérites.

Curieux et instructif spectacle que celui des vainqueurs d'Arcole et de Rivoli, remis, comme des recrues, à l'école, à la théorie, à tous les minutieux détails de l'instruction militaire.

Il est une vérité dont les plus grands généraux de l'antiquité et des temps modernes ont toujours été pénétrés : c'est que les armées instruites, soumises à une discipline sévère, rompues à une vie dure et à des travaux incessants, sont seules capables de grandes choses.

Marius, avant d'aller combattre les Teutons et les Cimbres, soumet ses soldats aux plus rudes labeurs :

(1) Archives du ministère de la Guerre : *Armée d'Italie, correspondance du mois de mai* 1797.

il leur fait détourner des fleuves, leur impose les plus dures privations.

L'armée d'Austerlitz fut la *grande armée* par excellence, non seulement parce qu'elle se composait pour la plupart d'hommes éprouvés, mais encore parce qu'elle sortait du camp de Boulogne, où pendant un séjour de deux ans, elle s'était familiarisée avec toutes les manœuvres, endurcie à toutes les fatigues.

Beaucoup de gens croient, des historiens même ont écrit, que ce fut à la levée en masse, à l'enthousiasme des volontaires, que la France dut son salut et son indépendance, lors des premières guerres de la Révolution. Sans nul doute, le courage est indispensable au soldat; mais, comme l'a dit Napoléon, *c'est la moindre de ses vertus*. Les levées en masse de volontaires sans instruction, sans discipline, n'amenèrent que des défaites ou de honteux *sauve-qui-peut*. Ce qui prépara nos triomphes et permit à nos armées de s'organiser, ce fut le noyau d'excellentes troupes que la France devait à l'ancien régime et qu'elle possédait en 1789 (1).

Nous l'avons vu de nos jours : certes, il est impossible de se faire tuer plus bravement que les Anglais à Balaklava et à Inkermann ; mais ils manquaient d'habitudes militaires, d'expérience. Leur héroïsme s'est montré impuissant, et leur armée, accablée par les fâtigues, les privations et les maladies, a été rapidement décimée; tandis que l'armée française, composée peut-être avec moins de choix, mais formée par la pénible

(1) Voir, à ce sujet, ce que disait Napoléon au Conseil d'État. (M. Damas-Hinard, *Napoléon, ses opinions et jugements*, article RECRUES.)

guerre d'Afrique, a relativement supporté avec facilité les épreuves qu'elles a eues à traverser.

Des corps endurcis sont plus sains, la maladie a moins de prise sur eux. Une chose frappe en lisant les auteurs anciens : on n'y trouve point la trace de ces terribles épidémies qui désolent si souvent nos armées modernes, et qui se montrent presque toujours où il y a une réunion d'hommes considérable. Cependant les Romains avaient des armées nombreuses, faisaient la guerre sous tous les climats. Faut-il voir là un oubli de la part des historiens? c'est peu probable : un grand désastre leur eût offert l'occasion d'une de ces peintures auxquelles se complaisent les anciens et qu'ils n'eussent pas laissé échapper. Thucydide n'a pas omis de parler de la peste d'Athènes, qui lui a fourni un de ses plus beaux tableaux. Ne faudrait-il pas plutôt chercher la cause d'un semblable résultat dans l'hygiène des anciens, dans la discipline romaine, dans l'usage habituel des plus violents exercices du corps, dans cette vie constante des armées dans des camps, loin de la corruption et de la mollesse des villes? Cela mériterait, il me semble, d'être examiné (1).

Tandis que l'armée mettait à profit le temps qui lui était accordé pour se refaire, tout en se tenant prête à de nouveaux combats, Bonaparte s'était établi au château de Montebello, situé à quelques lieues de Milan, sur une colline d'où la vue s'étend au loin sur les plaines de la Lombardie.

Il y avait treize mois à peine que, général encore peu

(1) Voir Montesquieu, *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, ch. II.

connu, il était venu prendre à Nice le commandement d'une armée dénuée de tout, et maintenant, établi en vainqueur au milieu des plus riches contrées de l'Europe, entouré des ministres d'Autriche, de Naples, des envoyés du pape, de Gênes, de Venise, du Piémont, il était devenu l'arbitre des destinées de l'Italie. Il faut remonter jusqu'au temps de Charlemagne pour trouver l'exemple d'une semblable influence exercée dans ce pays. Quelque chose pourtant étonnait, frappait, plus que le spectacle de ce grand pouvoir : c'était le génie de l'homme, qui se montrait encore supérieur à son œuvre.

La grandeur des intérêts qui se traitaient à Montebello, la réunion de tant de personnages considérables, généraux, diplomates, les députations envoyées par les principales villes pour saluer le vainqueur, le libérateur de l'Italie, tout concourut à rendre ce séjour très brillant. Afin que rien n'y manquât pour en faire une véritable cour (c'était le nom que lui donnaient les Italiens), madame Bonaparte vint en faire les honneurs. Près d'elle était la troisième sœur de son mari, Caroline (1), alors dans la fleur de sa fraîche beauté.

La grâce de Joséphine, le charme de sa bonté, attiraient à Montebello tout ce que Milan renfermait de distingué ; les plus grandes dames se disputaient l'honneur de l'entourer.

Ce fut là qu'amené par Murat, Auguste Colbert vit, pour la première fois, madame Bonaparte et put l'approcher assez pour être connu d'elle. Jamais elle n'oublia ces relations formées en Italie. Les temps heureux de

(1) Caroline Bonaparte, née en 1782, mariée en 1800 à Murat.

notre vie sont toujours chers à notre souvenir, et, lorsque l'âme s'y reporte, au sentiment plein de douce émotion qui nous pénètre, s'associe une affectueuse pensée pour ceux qui nous les rappellent et pour les lieux témoins de notre bonheur.

N'était-ce pas alors, pour Joséphine, le temps le plus beau et peut-être le plus heureux de sa vie? A son départ de la Martinique, une vieille devineresse lui avait dit : « Vous serez plus que reine » (1). La prédiction ne s'accomplissait-elle pas dès lors? Elle était adorée de l'homme qui faisait l'admiration universelle, entourée d'hommages, de tout ce qui peut séduire, enivrer une femme, et son front n'avait pas encore senti ce qu'il y a parfois de rude dans l'étreinte d'une couronne.

Depuis près d'un an déjà elle était en Italie. Forcé de la quitter peu de jours après son mariage, Bonaparte n'avait pu supporter cette séparation. Ni ses rapides triomphes, ni les mille préoccupations d'ambition et de gloire qui agitaient son âme, n'avaient pu distraire sa pensée de la femme qu'il aimait avec toute la fougue de son caractère et toutes les illusions de la jeunesse. Tant qu'il fut loin d'elle, il parlait sans cesse de Joséphine, il pressait incessamment son retour; son portrait ne le quittait jamais. Un jour, il en trouva la glace brisée; il pâlit, l'impression la plus douloureuse se peignit sur ses traits : « Ah! ma femme est bien malade ou infidèle! » s'écria-t-il en s'adressant à Marmont, qui, témoin de cette scène, la raconte dans ses Mémoires (2).

(1) Je me rappelle, enfant, l'avoir entendu raconter par l'impératrice Joséphine elle-même.

(2) *Mémoires du duc de Raguse*, t. I, p. 188.

Enfin Joséphine, arrivée en Italie, habita, à Milan, le palais Serbelloni, avec Bonaparte, qui désormais se trouva au comble du bonheur, « car il ne vivait que pour elle; pendant longtemps il en a été de même; jamais amour plus pur, plus vrai, n'a possédé le cœur d'un homme, et cet homme était d'un ordre si supérieur! »(1). C'est Marmont qui s'exprime ainsi, Marmont alors son aide de camp, qui lui était attaché depuis longtemps et qui le connaissait bien, et dont le témoignage ne peut être suspect.

Les idées qu'avait fait naître la Révolution française, la présence des Français, avaient réveillé en Italie des sentiments d'indépendance et de liberté que le Directoire excitait encore par ses agents. Son projet était de morceler l'Italie en petites républiques gouvernées et organisées à l'image de la France. On tenta de créer une *république cispadane* et une *république transpadane* : cet essai malheureux ne réussit point. Bonaparte avait d'autres vues : la gloire du conquérant ne lui suffisait pas, il en poursuivait une plus élevée. Après avoir brisé par les armes le joug qui pesait sur l'Italie, il conçut de la rendre à elle-même, de reconstituer son unité, peut-être un jour sa nationalité. N'était-il pas lui-même Italien par la race? Tout, dans ce projet, n'était-il pas fait pour le séduire? Il y rencontrait à la fois et la grandeur du but, et la satisfaction donnée à ce penchant intime que nous conservons toujours pour ceux qui nous sont unis par la communauté d'origine et de langage.

Il fit donc un pas dans cette voie pendant son séjour

(1) *Mémoires du duc de Raguse*, t. I, p. 188.

à Montebello en créant la *république cisalpine*, réunion importante de plusieurs peuples du Nord de l'Italie, comptant près de quatre millions de population, ayant Milan pour capitale, s'étendant depuis les montagnes de la Suisse jusqu'aux Apennins toscans, et du Tessin à l'Adriatique. L'esprit de localité se souleva d'abord; des villes telles que Reggio, Modène, Bologne, Ferrare, qui étaient autant de petites capitales, sièges d'une administration indépendante, répugnaient à se soumettre, à se constituer sous un seul gouvernement. Mais lorsqu'on eut fait entrevoir que cette première réunion n'était que le prélude de celle de tous les peuples de la Péninsule, « ce secret penchant qu'ont tous les Italiens à former une seule et grande nation, l'emporta sur les petites passions des administrations locales » (1). Cette renaissance de la patrie italienne émut tous les cœurs: Venise voulut faire partie de la cisalpine ; la Valteline s'insurgea pour y être réunie.

Ce petit pays qui a six lieues de large sur dix-huit de long et une population d'environ 170,000 âmes, avait été donné vers 1404 par Barnabé Visconti, archevêque et duc de Milan, à l'église de Coire. En 1512, les Ligues-Grises furent investies de la souveraineté de la Valteline. Les ducs de Milan devaient rester garants de la capitulation. Les Valtelins devinrent donc sujets des Grisons. Condition misérable que celle d'un peuple sujet d'un autre peuple constitué démocratiquement, car il n'obéit pas seulement à un maître : il y a infériorité de nation à nation, d'individu à individu.

(1) *Memoires de Napoléon*, t. II, p. 273.

Au mois de mai 1797, les Valtelins coururent aux armes et chassèrent les représentants de la souveraineté des Ligues-Grises; puis ils envoyèrent des députés au général Bonaparte, prenant pour prétexte de leur soulèvement que les capitulations avaient été violées et déclarant qu'ils étaient décidés à reconquérir leur indépendance. De leur côté, les Ligues-Grises sollicitèrent la protection du général français pour faire rentrer ceux qu'elles appelaient leurs *sujets* dans l'obéissance.

Bonaparte hésita d'abord à se mêler d'une question qui touchait à la Suisse. Cependant, comme les deux parties s'adressaient à lui, il finit par accepter le rôle de médiateur et les ajourna à se présenter dans le courant de juillet. En attendant, il fit partir le général Murat avec quelques troupes pour rétablir l'ordre dans le pays et le maintenir. Murat fut également chargé de représenter le général en chef et d'entendre les intéressés lorsqu'au jour convenu ils viendraient plaider leur cause.

Voilà donc Auguste Colbert lancé, avec son général, dans une question fort grave de droit international. Marmont raconte dans ses Mémoires, qu'à la même époque, lui, jeune homme de vingt-trois ans, il fut chargé aussi de la présidence d'une assemblée composée des gens les plus éminents et les plus graves de plusieurs villes d'Italie (1). Ces choix, en apparence singuliers, étaient pour Bonaparte un moyen de juger les hommes qui l'entouraient, de connaître leur portée et

(1) *Mémoires du duc de Raguse*, t. I, p. 283.

ce à quoi ils étaient applicables. Les uns grandissaient à cette épreuve, les autres étaient mis à leur juste valeur. Comme, en définitive, lui-même était toujours là pour redresser et décider, il n'y avait pas grand risque à courir.

Murat, suivant ses instructions, engagea d'abord, par forme d'avis, les parties à s'arranger à l'amiable, et proposa, comme moyen de conciliation que la Valteline formât une quatrième Ligue-Grise, égale en tout aux trois premières. L'orgueil des paysans grisons s'indigna d'une proposition semblable : ils étaient habitués à regarder leurs *sujets* comme fort inférieurs à eux. Les meneurs ne partageaient pas sans doute ces préjugés, mais, comme ils occupaient des places, et que la Valteline était pour eux une source de revenus et de bénéfices, ils résistèrent, et, se repentant alors de la médiation qu'ils avaient acceptée, ils n'envoyèrent pas de députés, ainsi qu'ils l'avaient promis. En leur absence, le général Murat rendit contre eux, au profit des Valtelins, une décision confirmée plus tard par Bonaparte, qui prononçait au nom de la République française, comme médiateur réclamé par les deux parties et comme représentant le souverain de Milan, garant des capitulats des Valtelins. Voici, en substance, cette décision : « Il est hors de doute que les Grisons ont violé les capitulations envers les peuples de la Valteline, Chiavenne et Bormio : conséquemment, ceux-ci sont rentrés dans les droits que la nature donne à tous les peuples ; — le vœu des habitants de la Valteline s'est prononcé pour leur réunion avec la république cisalpine ; — la conformité des religions et des langues, la nature des loca-

lités, des relations et du commerce, autorisent cette réunion ; — au nom de la République française, médiatrice par suite de la demande des Grisons et des Valtelins, le général en chef arrête que les peuples de la Valteline, Chiavenne et Bormio, sont maîtres de se réunir à la république cisalpine. »

Bonaparte avait attaché de l'importance à cette question ; il en parle longuement dans ses Mémoires : « La justice rendue à ce petit peuple, dit-il, toucha, frappa toutes les âmes généreuses. Les principes sur lesquels la sentence était fondée retentirent en Europe, et portèrent un coup mortel à l'usurpation des cantons suisses qui avaient des peuples pour sujets. »

Auguste Colbert, à côté de son général, avait été fort mêlé à cette affaire ; le général en chef le nomma capitaine pour la part qu'il y avait prise.

Quelques historiens ont blâmé la réunion de la Valteline à l'Italie : « La République française, dit Jomini, sûre alors de l'amitié des Suisses, ne devait pas donner à un État d'une existence aussi précaire que la Cisalpine, des droits qui pouvaient revenir un jour aux anciens possesseurs de la Lombardie. La Valteline réunie aux Grisons fermait l'accès de la Suisse du côté du Tyrol, diminuait l'influence de l'Autriche sur les vallées helvétiques, garantissait la frontière cisalpine, et couvrait parfaitement la ligne des troupes françaises appelées à combattre sur l'Adige. En réunissant cette province à un état ci-devant autrichien, c'était établir un contact direct entre le haut Tyrol et les communications de l'armée française, ouvrir la route du Tonal et du Breglio, par Sondrio, sur Milan ; enfin, donner la

clef des Alpes Rhétiennes à l'Autriche, si jamais elle rentrait en possession de la vallée de l'Adda »(1).

Ces raisons peuvent être fort bonnes à un certain point de vue, mais ce n'était pas celui de Bonaparte, qui avait des visées plus hautes et dont la politique n'était pas celle du *statu quo*. Sa pensée était d'arriver à la reconstitution de l'Italie, de lui rendre tout ce qui lui appartenait. Il soulevait d'ailleurs un grand et très libéral principe, celui de l'indépendance des nationalités, et obéissait à une pensée juste et généreuse, en rendant à sa véritable patrie un petit peuple italien et catholique, que le caprice d'un seigneur du moyen âge avait fait le sujet de paysans allemands et protestants.

Cependant les négociations entamées pour la paix n'avançaient pas. Le gouvernement autrichien a toujours été passé maître dans l'art des lenteurs et des tergiversations diplomatiques. Il avait d'ailleurs, en ce moment de puissantes raisons pour attendre. De graves événements se préparaient en France; il espérait qu'ils pourraient tourner à son profit, en amenant une réaction contre-révolutionnaire, si ce n'était même une restauration.

Le Directoire, sorte de *queue de la Convention*, et qui en avait conservé les instincts révolutionnaires, n'avait ni l'autorité morale qui commande, ni la fermeté qui sait se faire obéir. Tantôt faible, tantôt oppresseur au nom de la liberté, sans vues arrêtées, vivant au jour le jour, croyant se maintenir en face des partis en les caressant et les frappant tour à tour, il avait fini par être

(1) Jomini, *Histoire des guerres de la Révolution*, t. X, p. 266.

méprisé de tous. Républicains exaltés, constitutionnels de 1792, contre-révolutionnaires, royalistes, s'étaient réunis pour l'attaquer. Il avait perdu la majorité dans les conseils, et lui-même était désuni. Pouvait-il en être autrement? N'était-ce pas une conception bizarre que celle d'un gouvernement de cinq hommes... une royauté en cinq personnes, ayant nécessairement chacune leurs passions et leurs caractères différents... pour composer une unité souveraine? On pourrait même ajouter cinq familles, cinq petites cours rivalisant entre elles et se jalousant!

Et cependant, comme il n'y a pas d'utopie qui ne trouve des raisons spécieuses pour s'en étayer, quelques esprits, l'opinion publique même, avaient pu un instant être séduits: « Un conseil de cinq magistrats, ayant des ministres responsables pour l'exécution de ses ordres, aurait tout le loisir de mûrir les affaires; le même esprit, les mêmes principes se transmettraient d'âge en âge, sans interruption: plus de régence, plus de minorité à craindre » (1). C'étaient tous les avantages de la monarchie, sans ses inconvénients, une monarchie perfectionnée. Dans tout cela on n'avait oublié qu'une chose, c'était de compter avec la nature humaine. On ne tarda pas, au reste, à être détrompé, et bientôt « on sentit toute la différence qui existe entre un individu créé par la nature et un être factice qui n'a ni cœur, ni âme, et n'inspire ni confiance, ni amour, ni illusion! » (2).

(1) *Mémoires de Napoléon*, t. II, p. 287.
(2) *Ibid.*, p. 288.

De tous les ennemis du Directoire, les plus dangereux étaient ceux qui marchaient vers un but nettement déterminé, les royalistes, qui voulaient franchement la contre-révolution, et à leur tête Pichegru, sur lequel la conquête de la Hollande avait jeté un vif éclat, et qui exerçait une grande influence.

Bonaparte, mieux au courant que personne de ce qui se passait, méprisait le Directoire et ne partageait ni ses vues révolutionnaires, ni ses projets de violence, mais il sentit qu'un changement de gouvernement pouvait alors, loin de le servir, lui faire perdre l'admirable position qu'il avait si bien conquise. Il n'hésita donc pas à soutenir le Directoire, et envoya à Paris, pour servir d'exécuteur au coup d'État qui se préparait, Augereau, qui en aucun cas ne pouvait lui porter ombrage.

Le Directoire n'était pas assez fort pour être simplement ferme. Au lieu de couper court aux projets qui se tramaient contre lui, en s'emparant de Pichegru et des principaux meneurs, il fit de la violence ; il condamna deux de ses membres, Carnot et Barthélemy, quarante-cinq députés des assemblées, tous des plus honorables et des plus considérés, à être déportés à Cayenne, et annula les élections de quarante-cinq départements. Odieuses rigueurs qui dépassaient le but et condamnaient sans les entendre, à une mort presque certaine, des hommes dont quelques-uns étaient illustres et dont beaucoup étaient recommandables par leur caractère, leurs talents et leurs services.

Ces rigueurs furent de la part de leurs auteurs une suite de leurs habitudes révolutionnaires. La plupart

des membres du Directoire avaient fait partie de la Convention qui, d'ordinaire, *mettait hors la loi*, c'est-à-dire envoyait à la guillotine les partis vaincus. Il est même possible qu'ils aient cru alors faire de la mansuétude en se contentant d'envoyer leurs ennemis à Sinnamary.

On a remarqué que souvent la guerre civile rend féroces les gens les plus doux. Les luttes révolutionnaires, qui sont aussi une espèce de guerre civile, rendent peut-être encore plus froidement cruel, parce qu'on n'y tue pas de sa propre main, on y tue au nom de ce qu'on appelle *la loi* : on se croit juge, et le sentiment d'humanité s'endort plus facilement (1).

Reconnaissons toutefois que, si le Directoire eût été renversé alors, les partis vainqueurs se fussent bientôt déchirés, et, en présence de l'anarchie qui eût dévoré la France, la coalition européenne se fût réveillée plus menaçante que jamais. Enfin il est bien difficile de

(1) On ne saurait croire jusqu'à quel point l'habitude des violences révolutionnaires avait faussé les caractères et rendu les mœurs brutales et cruelles, combien elle avait fait perdre à l'homme le respect qu'il doit à l'homme, et cela à l'époque où l'on parlait le plus haut de ses droits et de sa dignité. Tout s'était perverti, jusqu'aux manières et au langage. Des gens, que leur éducation semblait devoir mettre à l'abri d'un semblable travers, en étaient descendus aux formes de la plus ignoble et de la plus cynique grossièreté. On peut en juger par ce que Barras (le vicomte de Barras) disait un jour à Carnot en plein Directoire : « *Tu n'es qu'un vil scélérat* ; tu as vendu la République et tu veux *égorger* ceux qui la défendent, *infâme brigand !* » C'est le même Barras qui disait, peu de jours avant le 18 fructidor : « J'attends le décret d'accusation pour monter à cheval et marcher contre les conspirateurs des comités, et bientôt *leurs têtes rouleront dans les égouts !* » Ne croirait-on pas entendre le langage d'un bouge d'assassins ? Encore les assassins voilent-ils en quelque sorte leurs pensées sous un argot qui n'est compréhensible que pour eux.

supposer qu'une *restauration* qui, dix-sept ans après, rencontra tant de difficultés, eût pu réussir à cette époque.

Lorsqu'on eut appris à Vienne les résultats du 18 fructidor, on vit qu'il n'y avait plus à compter sur une révolution à l'intérieur de la France, et dès lors le parti qui voulait la paix l'emporta. Sans doute on allait être obligé à de grandes concessions du côté des Pays-Bas et du Rhin, mais Venise était une belle compensation pour l'Autriche, qui avait toujours aspiré à devenir une puissance maritime. Enfin, la monarchie, malgré la fertilité de ses ressources, malgré sa force de résistance, était fatiguée de la lutte opiniâtre qu'elle venait de soutenir, et ses peuples aspiraient au repos.

De son côté, depuis Leoben, Bonaparte avait toujours penché pour la paix. La pensée de couronner ses admirables triomphes par le rôle de pacificateur souriait à son imagination. C'était se présenter à la France avec une double auréole de gloire.

Il répugnait d'ailleurs à s'engager sur un nouveau théâtre de guerre, à s'avancer dans un pays peu connu, montagneux, hérissé de difficultés, à pénétrer au cœur de la monarchie autrichienne, au milieu des populations les plus dévouées à leur souverain. Il y répugnait d'autant plus que, dans cette nouvelle campagne, tout ne reposerait pas sur lui seul, et que le sort de son armée pourrait dépendre de la manière dont serait conduite l'armée du Rhin. N'en avait-il pas fait l'expérience quelques mois auparavant? Enfin, il se défiait du Directoire, dont, mieux que personne, il appréciait l'incapacité, les faiblesses révolutionnaires, et auquel il savait bien qu'il portait ombrage.

Bonaparte avait demandé que le commandement de l'armée du Rhin fût confié à Desaix, à défaut de Moreau. Lorsque, après le 18 fructidor, il apprit que ce commandement était donné à Augereau et que Bernadotte était ministre de la Guerre, sa résolution fut plus arrêtée que jamais. Il sentit que l'ambition présomptueuse d'un tel ministre lui créerait mille obstacles, lui ôterait sa liberté d'action, et qu'enfin tous les efforts qu'il pourrait faire seraient trahis par l'incapacité d'Augereau : « Je vois bien, dit-il, que ce sont des défaites qu'on me prépare. Cet homme (Augereau) est incapable de concevoir un plan un peu étendu ; il se fera battre ou n'avancera pas ; toutes les forces autrichiennes se rejetteront sur moi, et ma chère Italie deviendra le tombeau de l'armée française » (1).

Dès lors, l'*ultimatum* de la paix fut arrêté dans sa pensée. C'était pour la France : les Pays-Bas, la ligne du Rhin, Mayence, enfin Corfou et les îles Ioniennes ; pour l'empereur : Venise et la ligne de l'Adige.

Quant au Directoire, tout gonflé de la victoire qu'il venait de remporter, poussé par les fanfaronnades d'Augereau, et s'abusant sur ses forces réelles, il jugeait différemment des choses. Par une dépêche du 29 septembre, arrivée à Passeriano le 6 octobre, il refusait de livrer Venise à l'Autriche et ne voulait plus concéder la ligne de l'Adige.

Cette dépêche renferme le passage suivant qui est important et ne manque, il faut en convenir, ni de justesse ni de fermeté :

(1) *Mémoires de Lavallette*, t. I, p. 250. — Voir aussi *Mémoires du duc de Rayuse*, t. I, p. 300.

« Il est trop évident que si on laisse à l'empereur Venise, le Frioul, le Padouan, la terre ferme jusqu'aux bords de l'Adige, dont le cours se dessine de manière à le faire entrer dans le cœur de la Lombardie, l'Autriche donnera la main à Naples et à la Toscane ; sans parler de l'Istrie et de la Dalmatie qui, par la convenance et par leur valeur intrinsèque, l'emportent seules de beaucoup sur la Lombardie même. La république cisalpine, cernée presque de tous côtés par cette puissance vorace, en deviendra bientôt la proie. Loin de pouvoir la maintenir, nous serons expulsés nous-mêmes de toute l'Italie ; nous n'aurons donc pas fait la paix, nous aurons ajourné la guerre ; nous aurons fourni à l'Autriche les moyens de nous attaquer avec plus d'avantages, nous aurons traité en vaincus, indépendamment de la honte d'abandonner Venise.

» Calculons tout au pis, citoyen général ; admettons l'hypothèse que repousse votre génie et la valeur de votre armée ; supposons-nous vaincus et expulsés de l'Italie : alors ne cédant qu'à la force et au hasard des armes, notre honneur sera sauf ; nous serons demeurés fidèles aux vrais intérêts de la France, et nous n'aurons pas connivé à une perfidie qui n'aurait point d'excuse, puisqu'elle entraînerait des effets plus sinistres que les chances de guerre les plus défavorables.

» Toute la question se réduit à savoir si nous voulons, si nous devons livrer l'Italie à l'Autriche. Or, le Gouvernement français ne le doit pas et ne le veut pas. Ainsi donc il préfère les chances de la guerre plutôt que de changer un mot à son *ultimatum*, déjà trop favorable à la maison d'Autriche. »

Tout cela était sans doute fort bien, mais, quand on tient un pareil langage, quand on le prend de si haut, il faut agir en conséquence et savoir tirer parti de toutes ses forces au lieu de les paralyser maladroitement.

Dans le moment même où le Directoire élevait si haut ses prétentions, poussé par sa manie de propagande révolutionnaire, il voulait *républicaniser* le Piémont, et refusait de ratifier le traité conclu avec le roi de Sardaigne, privant ainsi Bonaparte, non seulement de dix mille hommes de bonnes troupes, que ce souverain s'était engagé à lui fournir, mais encore affaiblissant l'armée française d'un même nombre d'hommes qu'il lui faudrait nécessairement laisser sur ses derrières pour observer le Piémont.

Pour Bonaparte, d'ailleurs, une chose dominait toutes les autres : il fallait la paix, il voulait la paix, et, dans sa pensée, refuser Venise et la ligne de l'Adige, c'était la guerre.

Importuné des obstacles qu'on lui suscitait, sentant sa force et connaissant la faiblesse du Directoire, il eut recours au moyen qui déjà lui avait réussi, et, pour la troisième fois, il offrit sa démission, se plaignant en termes très vifs de ce qu'il appelait l'ingratitude du Gouvernement, du peu de confiance qu'on lui accordait et se peignant comme découragé, dégoûté, malade.

Le Directoire fut très ému. Quelques-uns de ses membres parurent d'abord vouloir tenir ferme devant le jeune général et accepter la démission qu'il offrait, mais il ne fut pas difficile de les ramener au sentiment vrai de leur force et de la situation, de leur faire comprendre l'impossibilité où l'on était, pour le moment,

de ne pas compter avec un tel homme et de se passer de lui. On résolut donc de parlementer, d'atermoyer, de tâcher de l'adoucir, et Larevellière-Lépeaux, après s'être entendu avec ses collègues, se chargea de lui écrire. Voici quelques passage de sa lettre :

« Comment est-il possible, citoyen général, que vous ayez accusé d'ingratitude et d'injustice envers vous le Gouvernement, qui n'a cessé de vous marquer la plus entière comme la plus juste confiance ?.... Jamais votre patrie n'eut tant besoin de vous. Vous parlez de repos, de santé, de démission ! Le repos de la République vous défend de penser au vôtre... Non, le Directoire exécutif n'accepte pas votre démission. »

On imagina en outre, pour faire comprendre, disait-on, à Bonaparte la pensée intime du Directoire, de lui envoyer un nommé Botot, secrétaire de Barras : était-ce pour surveiller, contenir, diriger en quelque sorte Bonaparte? Botot était alors un bien petit compagnon ; était-ce pour l'espionner ? c'était grossier et maladroit.

Le 26 septembre 1797, les négociations se rouvrirent à Udine. Bonaparte s'était établi à quatre lieues de là, dans une belle maison de campagne, à Passeriano (1).

Le premier personnage de l'ambassade autrichienne était le comte Louis de Cobentzel : homme fort gros, fort laid, mais d'infiniment d'esprit, d'amabilité, possédant le plus grand usage du monde. Sa vie s'était passée dans les grandes ambassades. A Saint-Pétersbourg, il avait joui de toute la faveur de la grande Catherine, ne

(1) Lorsque les conférences avaient lieu à Passeriano, c'était Bonaparte qui donnait à dîner ; lorsqu'elles se tenaient à Udine, c'étaient les envoyés de l'empereur qui recevaient le général français.

négligeant aucun moyen pour lui plaire, faisant au besoin des pièces de théâtre et y remplissant son rôle avec tout le talent d'un comédien consommé. Comme il passait pour le diplomate le plus habile de la cour de Vienne, on l'avait fait revenir pour diriger les négociations avec la France : « Fier de son rang et de son importance, dit Napoléon, il ne doutait pas que la dignité de ses manières et de son habitude des cours ne dussent écraser facilement un général sorti des rangs révolutionnaires : aussi aborda-t-il le général français avec une certaine légèreté ; mais il suffit de l'attitude et des premières paroles de celui-ci pour le remettre aussitôt à sa place, dont, au demeurant, il ne chercha plus à sortir » (1). Il était d'ailleurs « dur et difficile en affaires. Sa dialectique manquait de justesse et de précision; il le sentait, et croyait y suppléer par des éclats de voix et des gestes impérieux » (2).

A côté de lui était M. de Gallo, qui, bien que Napolitain, représentait aussi l'Autriche. Ministre de la cour de Naples à Vienne, il avait été chargé d'y amener la fille de son souverain, qui épousa l'empereur François. Cette princesse dont M. de Gallo possédait toute la confiance, ainsi que celle de sa mère, la reine Caroline, exerçait une grande influence sur son mari. M. de Gallo était, d'ailleurs, fort l'ami de Tugut, ministre principal. Il était homme d'esprit, insinuant, souple, obséquieux. C'est à lui qu'on avait eu recours lorsqu'on avait voulu entamer les premiers pourparlers, et il avait

(1) Las Cases, *Mémoires de Sainte-Hélène*, t. VII, p. 12.
(2) *Mémoires de Napoléon*, t. IV, p. 251.

signé les préliminaires de Leoben. L'habitude qu'il avait déjà du caractère de Bonaparte, sa finesse, son esprit de conciliation, servirent beaucoup à mener à bonne fin les nouvelles négociations.

Il y avait enfin un troisième plénipotentiaire, le comte de Meerfeldt, alors colonel de uhlans. C'est lui qui avait conclu le premier armistice à Iudenburg (1).

Les premières conférences donnèrent lieu à de vaines discussions : chacun voulait prendre sa position. Les instructions de M. de Cobentzel et l'*ultimatum* arrêté dans la pensée de Bonaparte ne différaient pas beaucoup, mais, comme le procédé des diplomates les plus habiles n'est toujours, quant au fond (je demande pardon de la comparaison), que celui qu'emploient les gens de tous les pays qui veulent faire un marché : *demander beaucoup pour obtenir un peu*, chacun s'efforçant d'élever à qui mieux mieux ses prétentions, les choses traînèrent en longueur. Les Autrichiens revenaient sans cesse sur des points qui semblaient avoir déjà été établis. Tout au plus, dans le premier moment, consentaient-ils à la cession de la Belgique ; puis, en

(1) La destinée devait encore rapprocher M. de Meerfeldt de Napoléon en des circonstances mémorables et bien différentes. Ce fut lui qui, après Austerlitz, « envoya, dit Fain, le billet au crayon et les premières paroles d'armistice auxquelles le salut des deux empereurs était peut-être attaché.» Enfin, quelques années après, le général Meerfeldt, fait prisonnier le jour de la bataille de Leipzig, se retrouve en présence de Napoléon « dans le moment où celui-ci aurait à son tour besoin d'armistice et de paix. » L'empereur lui fait remettre son épée, l'entretient longuement, éloquemment, et le charge de remettre aux souverains alliés des propositions d'arrangement. « Adieu, général, lui dit-il en le congédiant, lorsque de ma part vous parlerez d'armistice aux deux empereurs, je ne doute pas que la voix qui frappera leurs oreilles ne soit pour eux bien éloquente en souvenirs. » (Voir Fain, *Manuscrit de mil huit cent treize*, t. II, p. 409 et suiv.)

Italie, ils voulaient la ligne de l'Adda, et après de longs pourparlers, ils posaient comme *ultimatum*, celle du Mincio.

On était déjà au 1er octobre, rien n'était encore fait, lorsqu'arriva Botot, l'envoyé du Directoire. Bonaparte le reçut d'abord assez mal. Il l'apostropha vivement plus d'une fois, en public et même en présence des Autrichiens, sur ce qu'il appelait l'horrible ingratitude du Directoire à son égard. Cependant ils finirent par avoir plusieurs entretiens sérieux, d'où il résulta pour Bonaparte que, malgré toutes les démonstrations de confiance dont il était l'objet, le Directoire se défiait de lui et ne voulait pas de la paix aux seules conditions qui, dans son opinion, à lui, fussent possibles; qu'enfin le Directoire n'avait qu'une pensée, celle de révolutionner, de *républicaniser* l'Italie. Renouvelant à Botot l'énumération des griefs qu'il avait contre le Gouvernement, il termina par ces paroles : « Dites au Directoire assemblé, que l'Italie ne lui appartiendra réellement qu'après la signature de la paix, et qu'à l'ombre seule de la paix il en disposera souverainement depuis les montagnes de la Suisse, et y compris la Suisse, jusqu'à la pointe de la Calabre ; dites-lui qu'alors, mais seulement alors, il pourra changer et modifier à son gré les divers Gouvernements d'Italie ; dites-lui, quant à l'Autriche, qu'il est essentiel de la lier par un traité de paix ; qu'après l'avoir signé, elle n'osera plus bouger, d'abord, parce qu'elle se sera aliéné ses alliés, et ensuite par la crainte de perdre ce que nous lui aurons donné généreusement pour l'attacher à notre système. Le parti de la guerre, à Vienne, se résignera, non pourtant sans

conserver l'espérance de la contre-révolution, qui est toujours le rêve des émigrés et de la diplomatie de Pilnitz » (1).

Il écrivait, en outre, au ministre des Relations extérieures, M. de Talleyrand : « Sous trois ou quatre jours, tout sera terminé, la guerre ou la paix ; je vous avoue que je ferai tout pour avoir la paix, vu la saison très avancée et le peu d'espérance de faire de grandes choses. Vous connaissez peu ces peuples-ci : ils ne méritent pas que l'on fasse tuer quarante mille Français pour eux. Je vois, par vos lettres, que vous partez toujours d'une fausse hypothèse : vous vous imaginez que la liberté fait faire de grandes choses à un peuple mou, superstitieux, pantalon et lâche.... Je n'ai point eu, depuis que je suis en Italie, pour auxiliaire, l'amour des peuples pour la liberté et l'égalité, ou du moins cela a été un auxiliaire très faible. Mais la bonne discipline de notre armée..., surtout une grande activité et promptitude à réprimer les malintentionnés et à punir ceux qui se déclaraient contre nous, tel a été le véritable auxiliaire de l'armée d'Italie... Voilà l'historique ; tout ce qui est bon à dire dans des proclamations, des discours imprimés, sont des romans » (2).

Quelques jours après il renvoya Botot, gagné à ses intérêts, le chargeant d'une lettre par laquelle il demandait encore qu'on lui donnât un successeur.

Cependant les moyens diplomatiques semblaient épuisés. On en vint à des notes officieuses, à des con-

(1) *Mémoires d'un homme d'Etat*, t. IV, p. 578.
(2) *Correspondance de Napoléon Ier*, t. III, n° 2292, p. 488-490.

versations confidentielles, mais sans résultat. De part et d'autre les troupes se mirent en marche; l'Autriche avait grossi son armée de toutes ses ressources : elle comptait cent vingt mille hommes. Les Français s'établirent sur la droite de l'Isonzo. En se rendant à Passeriano, les plénipotentiaires autrichiens étaient obligés de traverser nos avant-postes.

Tout faisait sentir au général Bonaparte la nécessité de presser le dénouement s'il voulait rester maître de la situation. Jusque-là la saison avait été belle. Le 13, au château de Passeriano, Bourrienne, secrétaire de Bonaparte, entrant dans sa chambre au point du jour, ouvre les croisées et lui montre les montagnes couvertes de neige : « Avant la mi-octobre! dit Bonaparte, quel pays! » Puis, il ajouta d'un ton calme : « Allons, il faut faire la paix. » Se levant alors, il examine les états de situation de son armée : « Voilà bien près de quatre-vingt mille hommes effectifs : je les nourris, je les paye, mais je n'en aurai pas soixante mille un jour de bataille; je la gagnerai, mais j'aurai en tués, blessés, prisonniers, vingt mille hommes de moins; comment résister à toutes les forces autrichiennes qui marcheront au secours de Vienne? Il faut plus d'un mois pour que les armées du Rhin me secondent, si elles sont en mesure, et dans quinze jours les neiges encombreront les routes et les passages. C'est fini : je fais la paix. Venise payera les frais de la guerre et la limite du Rhin. Le Directoire et les avocats diront ce qu'ils voudront » (1).

(1) Voir Bourrienne, *Mémoires sur le Consulat, l'Empire et la Restauration*, t. I, p. 310.

Le 16, les conférences se tenaient à Udine. Bonaparte arriva avec l'idée arrêtée de briser enfin une résistance qu'au fond il savait être plus apparente que réelle. Prenant la parole, il récapitule la marche des négociations depuis Leoben et pose de nouveau, avec précision, les conditions de la paix; il indique, par la gravité de son ton et de ses manières, que cette fois, c'est un dernier mot qu'il fait entendre. Le comte de Cobentzel tient bon cependant. Il répond longuement et répète que la ligne de l'Adige est inadmissible. L'accepter, selon lui, c'est par le fait, donner à la France l'empire de l'Italie; l'empereur préférerait courir encore les chances de la guerre, abandonner, s'il le faut, sa capitale, appeler à lui les troupes russes, plutôt que de subir une telle paix. Le général Bonaparte, continua-t-il, oublie son caractère de négociateur pour ne penser qu'à ses intérêts comme général. Il finit en lui disant que tout le sang qui sera versé retombera sur sa tête, et que, pour lui, il n'a plus qu'à partir. « Eh bien ! dit Bonaparte en se levant, la trêve est rompue et la guerre déclarée; mais souvenez-vous qu'avant la fin de l'automne, je briserai votre monarchie comme je brise cette porcelaine. » En même temps il jette violemment à terre un riche cabaret donné par l'impératrice Catherine au comte Cobentzel, puis il salue et part. La consternation fut grande. M. de Gallo se précipite sur ses pas, essaye en vain de le retenir et lui fait force révérences en le reconduisant jusqu'à sa voiture. Bientôt les Autrichiens apprirent que le général avait envoyé un officier au prince Charles pour le prévenir que les hostilités allaient recommencer sous vingt-quatre heures.

M. de Cobentzel était à bout de résistance, et dès le soir il envoya à Passeriano M. de Gallo porter son acceptation. C'est là que le lendemain, 17 octobre 1797, la paix fut signée, bien qu'elle porte le nom et la date de Campo-Formio, petit village à égale distance d'Udine et de Passeriano, que, suivant les usages diplomatiques et pour la forme, on avait neutralisé ; mais on n'y alla jamais, ce qui n'empêche pas d'y montrer aujourd'hui la chambre où se tinrent les conférences, et probablement la plume qui servit à signer le fameux traité.

La paix de Campo-Formio terminait enfin, à l'avantage de la France, la lutte terrible que, depuis cinq années, les puissances de l'Europe avaient engagée contre elle. Cette formidable coalition, qui semblait devoir nous écraser, expirait à trente lieues de Vienne, divisée, vaincue, brisée ; elle succombait non pas seulement sous nos armes, mais moralement : l'ascendant révolutionnaire était le plus fort. Quel spectacle, en effet, offrit alors l'Autriche, qui s'était posée en champion des principes conservateurs, du *statu quo* européen ! Elle s'emparait sans pudeur des dépouilles d'un État indépendant, qui n'avait accidentellement pris part à la guerre que pour la seconder. Et ce n'était pas tout encore : pour prix du marché, elle livrait une portion du territoire de l'Empire, elle dont le premier devoir était d'en maintenir l'intégrité. De tels revirements, de telles désertions de principes déshonoreraient un individu, mais trop souvent l'intérêt politique s'en arrange.

Le traité donnait à la France la Belgique, la ligne du Rhin, Mayence, l'un des boulevards de l'Empire, et l'agrandissait au midi de la Savoie et du comté de Nice.

Le roi de Sardaigne n'était plus pour elle qu'un vassal, et l'établissement de la République cisalpine allait lui assurer la suprématie en Italie. Enfin, la possession de Corfou et des îles Ioniennes lui permettait de surveiller l'Adriatique et d'exercer une grande influence sur les affaires d'Orient.

Quelque brillants que fussent de pareils résultats, le traité de Campo-Formio devait trouver en France de nombreux détracteurs. Bonaparte, qui le pressentait, écrivait à M. de Talleyrand : « Je ne doute pas que la critique ne s'attache vivement à déprécier le traité que je viens de signer. Tous ceux, cependant, qui connaissent l'Europe et qui ont le tact des affaires, seront bien convaincus qu'il était impossible d'arriver à un meilleur traité sans commencer par se battre, et sans conquérir encore deux ou trois autres provinces de la maison d'Autriche. Cela était-il possible? Oui. Probable? Non... L'Angleterre allait renouveler une autre coalition... La guerre, qui était nationale et populaire lorsque l'ennemi était sur nos frontières, semble aujourd'hui étrangère au peuple et n'est devenue qu'une guerre de Gouvernement, et, dans l'ordre actuel des choses, nous aurions fini par y succomber » (1).

Ce qu'on attaquait surtout dans le traité, au point de vue français, était l'abandon de Venise fait à l'Autriche : c'était, disait-on, lui fournir le moyen de rester en Italie et en faire une puissance maritime dominant l'Adriatique.

On ne peut nier le premier point : la question est de

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. III, n° 2307, p. 518.

savoir si l'on pouvait faire autrement. Quant au second, il y avait exagération. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, la possession des îles Ioniennes devait diminuer de beaucoup l'importance de la possession de Venise. Était-ce d'ailleurs ouvrir à l'Autriche la mer et en faire une puissance maritime? Mais ne possédait-elle pas déjà depuis longtemps Trieste? Or l'expérience a prouvé que, comme port, cette ville a plus d'importance que Venise.

A un point de vue plus général, plus élevé, parce que c'est celui des principes, le traité de Campo-Formio devait attirer sur ses auteurs le blâme des contemporains, et celui, plus impartial, de la postérité et de l'histoire.

N'était-ce pas un spectacle effrayant, monstrueux, que de voir deux grandes puissances anéantir, parce que cela était à leur convenance, un État indépendant, et se partager ses dépouilles pour solder entre elles leurs comptes de guerre? Que devenait le droit des neutres, le droit des faibles, en présence d'un tel abus de la force?

Mais sur qui faut-il faire retomber la juste réprobation qui pèse sur un acte aussi inique? Bonaparte n'a pas été épargné à cet égard. Il n'y a pas d'injures qui ne lui aient été adressées, même par de graves historiens. Sa conduite envers Venise a été qualifiée d'*infâme trahison*, de *profond machiavélisme*, et pourtant, de bonne foi, quel est le plus coupable, de celui qui fait de l'injustice, de la spoliation, la condition première, *sine quâ non*, d'un traité, et qui, dans la réalité, profite le plus de cette spoliation (ce qui est le cas de l'Autri-

che), ou de celui qui cède enfin, de guerre lasse, entraîné d'ailleurs, il faut le dire, par des considérations dont on ne peut méconnaître la valeur? Mais laissons ici parler Bonaparte lui-même. Voici ce qu'il écrivait à Villetard, secrétaire de la légation française à Venise, et qui avait plaidé chaleureusement la cause de cette République : « La République française n'est liée avec la municipalité de Venise par aucun traité qui nous oblige à sacrifier nos intérêts et nos avantages à celui du Comité de salut public ou de tout autre individu de Venise. Jamais la République française n'a adopté pour principe de faire la guerre pour les autres peuples. Je voudrais connaître quel serait le principe de philosophie ou de morale qui ordonnerait de sacrifier quarante mille Français contre le vœu bien prononcé de la nation et l'intérêt bien entendu de la France. Je sais bien qu'il n'en coûte rien à une poignée de bavards, que je caractériserais bien en les appelant fous, de vouloir la République universelle. Je voudrais que ces messieurs vinssent faire une campagne d'hiver. — D'ailleurs, la nation vénitienne n'existe pas : divisé en autant d'intérêts qu'il y a de villes, efféminé et corrompu, aussi lâche qu'hypocrite, le peuple d'Italie, et spécialement le peuple vénitien, est peu fait pour la liberté...» (1).

Et quel si grand droit d'ailleurs la République de Venise avait-elle donc aux sacrifices et même aux ménagements de la France? Quand l'armée française était engagée dans les gorges de la Styrie, le cri de *mort aux Français!* avait été poussé dans tous les Etats de terre

(1) *Correspondance de Napoléon Ier*, t. III, n° 2318, p. 530.

ferme. Les paysans avaient été armés, des régiments envoyés pour appuyer le soulèvement ; partout les hommes isolés avaient péri assassinés ; les blessés mêmes n'avaient pas été épargnés à Vérone. Ce mouvement ne pouvait avoir d'autre but que la ruine de l'armée française, et il pouvait sauver l'Autriche.

Ce fut à ce moment, pendant l'armistice de Leoben, que Bonaparte s'occupa de Venise : le sang de ses soldats égorgés, la sécurité, le salut de son armée, tous ses devoirs de général lui en faisaient une loi. N'eût-il pas été cent fois coupable de laisser subsister sur ses derrières, dans le cas de la reprise des hostilités, un foyer d'incendie aussi menaçant ?

On lui a encore reproché d'avoir mis à profit, pour s'emparer de la ville, les dissensions qui existaient entre le parti oligarchique et le parti démocratique, et d'y avoir employé la ruse et la surprise. Eût-on mieux aimé qu'il attaquât de vive force une ville qui, par sa position exceptionnelle, par les moyens immenses de défense qu'elle possédait encore, pouvait prolonger indéfinitivement la lutte et la rendre incertaine; qu'il en eût couru les chances et se fût exposé à verser des flots de sang ?...

Enfin, quand les négociations furent entamées, on a vu avec quelle persistance, avec quelle ténacité l'Autriche posa comme première condition du traité la cession de Venise. Bonaparte devait-il, par reconnaissance pour cette oligarchie qui avait médité sa ruine, jeter encore une fois le dé des batailles, lorsque la raison et le devoir lui imposaient une tout autre conduite ? Pour moi, je ne le crois pas.

Il ne faut pas penser d'ailleurs que ce fut de gaieté de cœur que Bonaparte livra Venise : son désir (l'événement l'a prouvé par la suite) était de la réunir à la patrie italienne. Le duc de Raguse fournit un important témoignage de ses sentiments à cet égard : qu'on me permette d'abréger son récit qui serait un peu long ici.

Bonaparte avait en résidence auprès de lui un envoyé du gouvernement vénitien, du nom de Dandolo, homme d'esprit, très chaud partisan de la liberté et de l'indépendance italiennes. Aussitôt que le traité qui sacrifiait Venise fut signé, Bonaparte le fit venir devant lui et chercha à atténuer, avec toute l'habileté dont il était capable, l'effet que devait produire une semblable nouvelle. Dandolo, triste, mais convaincu en apparence, se rendit à Venise où l'exaspération de ses concitoyens passa toutes les bornes et l'entraîna lui-même. On résolut d'essayer de corrompre le Directoire; Dandolo et deux autres députés partirent secrètement pour Paris avec tout l'argent dont on put disposer. Ils furent pris et ramenés à Milan où se trouvait alors Bonaparte. « J'étais, continue Marmont, dans le cabinet du général en chef quand celui-ci les y reçut; on peut deviner la violence de sa harangue. Ils l'écoutèrent avec calme et dignité, et, quand il eut fini, Dandolo répondit. Dandolo, ordinairement dénué de courage, en trouva ce jour-là dans la grandeur de sa cause. Il parlait facilement; en ce moment il eut de l'éloquence. Il s'étendit sur le bien de l'indépendance et de la liberté, sur les intérêts de son pays, sur le sort misérable qui lui était réservé, sur les devoirs d'un bon citoyen envers sa pa-

trie. La force de ses raisonnements, sa conviction, sa profonde émotion, agirent sur l'esprit et sur le cœur de Bonaparte, *au point de faire couler des larmes de ses yeux*. Il ne répliqua pas un mot, renvoya les députés avec douceur et bonté, et depuis, a conservé pour Dandolo une bienveillance, une prédilection qui jamais ne s'est démentie. — Celui qui pouvait éprouver de pareilles émotions, et garder de semblables souvenirs, n'était pas assurément tel que tant de gens ont voulu le représenter » (1).

Le vrai coupable, le grand coupable dans cette grave affaire de la destruction de l'indépendance de Venise, fut le Gouvernement autrichien. Foulant aux pieds les principes dont il s'était proclamé le défenseur, oubliant que Venise s'était compromise pour lui, n'écoutant que son égoïsme et sa cupidité traditionnelle, il ne pensa qu'à s'indemniser, n'importe à quel prix, des sacrifices que lui imposaient ses défaites.

Je me suis laissé entraîner à parler bien longuement de ce traité de Campo-Formio, parce qu'il me paraît une des phases les plus curieuses de la carrière de Napoléon. On est tout étonné de voir cet homme, qui ordinairement brise les obstacles, montrer tant de prudence, user de tant de ménagements. Il emploie, soit avec le Directoire, soit avec les négociateurs, tout ce qu'il a de finesse, d'habileté, de ruse même ; il calcule tout, il compte avec tout : avec les hommes, avec les choses, avec les éléments ; il mesure ses forces et ne tente pas de les dépasser. Plus tard, entraîné par sa puissance,

(1) *Mémoires du duc de Raguse*, t. I, p. 302 et suiv.

comme ébloui par son propre génie, il ne calcule plus et ne compte ni avec les circonstances, ni avec la nature humaine, ni avec la nature physique, et, dans cette lutte contre l'impossible, il succombe enfin, écrasé.

Aussitôt après la signature de la paix, à Passeriano, Bonaparte avait fait partir Berthier et le savant Monge pour porter le traité à Paris. Le 26 octobre, ils le présentèrent en séance publique au Directoire, et, suivant l'usage, chacun d'eux fit un discours. Monge termina le sien, qui contenait un éloge pompeux du vainqueur d'Italie, par ces paroles : « O mânes de Vercingétorix, vous êtes bien vengés ! Soyez accessibles à la consolation... Il a fallu deux mille ans à la nature pour vous produire un vengeur. Il a toutes vos vertus : dans un siècle plus éclairé, vous auriez eu ses talents, et l'heureuse Gaule n'eût pas connu l'esclavage » (1).

Le Directoire eût bien été tenté de ne pas ratifier un traité conclu malgré lui, mais il comprit que lutter à la fois contre Bonaparte et contre l'opinion publique qui accueillait la paix avec bonheur, était au-dessus de ses forces. Il se résigna donc et prodigua publiquement les témoignages de satisfaction « au général pacificateur qui avait su allier à l'impétuosité de la victoire, la modération du véritable courage et la sagesse des négociations.» Fort désireux d'ailleurs, de le voir quitter l'Italie, il l'appelait au commandement de l'armée d'Angleterre, et le pressait d'aller présider aux négociations de Radstadt.

De son côté, le ministre des Relations extérieures,

(1) Archives du Dépôt de la Guerre, *Correspondance de l'armée d'Italie*, octobre 1797.

Talleyrand, qui, peu de temps avant, poussait Bonaparte à la guerre et l'engageait à révolutionner l'Allemagne (ce qui, disait-il, était *le genre d'hostilité le plus efficace*), lui écrivait alors : « Voilà donc la paix faite, et une paix à la Bonaparte ! Recevez mes compliments de cœur, mon cher général. Les expressions manquent pour vous dire tout ce qu'on voudrait en ce moment. Le Directoire est content ; le public enchanté : tout est au mieux. On aura peut-être quelques criailleries d'Italiens, mais c'est égal. Adieu, général pacificateur, adieu ! Amitié, admiration, respect, reconnaissance, on ne saurait où s'arrêter dans cette énumération »(1). Ainsi tout pliait déjà sous le génie et l'ascendant de l'homme que poussaient les destinées.

Après avoir consacré quelques jours à l'organisation de la république cisalpine, et réglé les détails administratifs de l'armée, Bonaparte se mit en route pour Radstadt, où devait se compléter l'œuvre de la paix en ce qui concernait l'Europe continentale. Partout sur son passage, à travers le Piémont, la Savoie, la Suisse, ce ne fut qu'une suite continuelle d'ovations. Les populations accouraient à sa rencontre, passant souvent la nuit sur les routes à l'attendre. Chacun voulait voir celui dont le nom retentissait sans égal dans le monde.

Par quoi donc était-il si grand ? Par ses victoires ? Mais, si belles qu'elles fussent, l'histoire n'en montrait-elle pas d'aussi éclatantes ? Le monde n'avait-il pas vu souvent des généraux illustres, des conquérants fameux ?

(1) *Mémoires d'un Homme d'État*, t. V, p. 8.

Et cependant il faut remonter, peut-être, jusqu'au temps d'Alexandre pour trouver l'exemple d'une pareille impression produite par un homme sur l'imagination des peuples.

Ce qui le faisait si grand, ce qui frappait si vivement, c'est qu'on sentait en lui l'homme supérieur au conquérant, supérieur à tout ce qu'il avait fait ; c'est que, par ses actes, par son langage, par ses discours, il savait faire vibrer tout ce qu'il y a d'élevé, d'intellectuel, de poétique dans la nature humaine. Aux soldats, qui jamais mieux que lui sut parler de gloire ? aux citoyens, de la grandeur de la patrie ? aux peuples, de leurs droits et de leurs devoirs ? à tous, de l'avenir de l'humanité et des progrès auxquels elle doit aspirer ? Il n'y a pas de sujet qu'il n'ait abordé avec sa parole vive, originale, profonde, sensée et poétique tout à la fois. Le recueil de ce qu'a dit ou écrit Napoléon sera une des œuvres les plus curieuses et les plus vastes qu'ait produites l'esprit humain.

C'est ainsi que, par toutes les voies, il agissait sur les esprits et s'emparait des imaginations. « L'imagination gouverne le monde, a-t-il dit lui-même, on ne peut gouverner l'homme que par elle ; sans l'imagination, c'est une brute. »

Bonaparte, en partant pour Radstadt, emmenait avec lui Marmont, Duroc, Lavallette, Lannes et Bourrienne ; quelques autres généraux et officiers le suivirent. Auguste Colbert fut du voyage. On passa par Turin, Chambéry, Genève. Près de cette dernière ville, Necker, qui croyait encore à son importance, comptant sur une visite du général, l'attendit sur la route à la hauteur de

Coppet, mais ce fut en vain. Le sentiment qu'éprouvait Bonaparte à son égard avait quelque chose qui tenait de la haine (1): il l'accusait d'avoir contribué plus que tout autre à amener la Révolution. Ses compagnons de voyage eussent fort désiré voir Ferney, mais Voltaire n'était pas beaucoup plus en faveur, et on passa.

Le lendemain matin, après avoir couché à Mondon, sa voiture s'étant cassée, Bonaparte prit les devants et continua sa route jusqu'à Morat, où il s'arrêta pour voir l'*ossuaire de Bourguignons* (2). Il ne portait pas l'habit militaire et se mêla, sans être reconnu, à la foule qui l'attendait au passage, s'enquérant de la position occupée par les deux armées, du nombre des combattants, etc. Un général d'Erlach, qui se trouvait là, lui donna tous les renseignements qu'il put désirer : « Il fallait que Charles le Téméraire fût un grand fou ! » dit-il. A la manière dont ces mots furent prononcés, M. d'Erlach vit quel était son interlocuteur et s'inclina respectueusement.—« Les Français d'aujourd'hui se battent mieux que cela, » ajouta Lannes. — « Dans ce temps, interrompit vivement Bonaparte, les Bourguignons n'étaient pas Français. »

Il portait à un point extrême cette susceptibilité d'amour-propre pour l'honneur national. En 1813, pendant la campagne de Saxe, le général Édouard Colbert

(1) *Mémoires du duc de Raguse*, t. I, p. 309 et 310. — Lavallette, t. I, p. 255.

(2) Les ossements étaient entassés dans une chapelle ; on y lisait cette inscription : DEO OPTIMO MAXIMO. INCLYTI ET FORTISSIMI BURGUNDIÆ DUCIS EXERCITUS, MORATUM OBSIDENS, AB HELVETIIS CÆSUS. HOC SUI MONUMENTUM RELIQUIT. Ce monument fut détruit en 1798, par des régiments composés en grande partie de Bourguignons.

commandait les lanciers rouges de la garde impériale : presque entièrement détruits en Russie, ils avaient été rapidement reformés et contenaient beaucoup de jeunes soldats. On avait, en outre, placé sous le commandement du général Édouard Colbert un vieux régiment composé d'Allemands, qui avait été longtemps en Espagne, les lanciers de Berg. Un jour, l'empereur, entouré des commandants de sa garde, demanda au général Colbert s'il était content de ses lanciers. — « Sire, répondit-il, ils ont bonne volonté, ce sont de braves jeunes gens, mais ils sont encore bien novices et ont peu d'expérience. Quant au régiment des lanciers de Berg, que Votre Majesté a mis sous mes ordres, c'est une troupe d'élite, hommes et chevaux savent faire la guerre. — Ah ! sûrement, reprit vivement l'Empereur, il suffit qu'ils ne soient pas Français pour que vous les trouviez excellents ! » Et il tourna le dos avec humeur. Puis, un instant après, il ajouta en s'adressant au général Nansouty qui était resté à ses côtés : « N'est-ce pas ridicule de voir des généraux français afficher ainsi de la préférence pour des étrangers ? » (1).

Le 24 novembre, dans la soirée, Auguste Colbert annonça à Radstadt, où il avait été envoyé en avant, l'arrivée du général Bonaparte, qui y fit son entrée le lendemain dans une voiture à huit chevaux, suivie d'une autre attelée de six, et escorté par un piquet de hussards autrichiens.

Il n'avait jamais été dans la pensée de Bonaparte de prolonger son séjour à Radstadt ni de s'astreindre à sui-

(1) Manuscrits inédits du général Édouard Colbert.

vre la marche lente et méticuleuse d'un congrès : ce rôle lui convenait peu. Aussi ce fut avec satisfaction qu'il trouva, en arrivant, une dépêche du Directoire qui l'engageait à se rendre à Paris.

Après avoir vu et reçu les principaux ministres, échangé avec M. de Cobentzel les ratifications du traité de Campo-Formio, il se mit en route, le 2 décembre, pour Paris, où l'attendaient l'accueil enthousiaste et vrai de la foule et les hypocrites et théâtrales réceptions du Directoire.

CHAPITRE V

Auguste Colbert retourne en Italie. — Son admiration pour Bonaparte. — Révolte des soldats à Mantoue. — Le général Miollis. — Le Directoire et le gouvernement du pape. — Machiavel. — Occupation de Bologne, de Ferrare et d'Ancône. — Le cardinal Busca. — Traité de Tolentino. — Lettre de Bonaparte à Pie VI. — Joseph Bonaparte. — Assassinat du général Duphot. — Le Directoire ordonne à Berthier d'envahir les Etats de l'Église. — Embarras de Berthier. — Entrée des troupes françaises à Rome. — Monge et Daunou. —Bassal. — Haller. — La république romaine proclamée au Capitole. — Enlèvement de Pie VI. — Pillage de Rome. — Les citoyens romains invités à donner des preuves de leur joie. — Massena nommé au commandement en chef. — Adresse des officiers à Berthier. — Les troupes refusent de sortir de Rome. — Le général Dallemagne.— Les Transtévérins attaquent les Français. — Murat envoyé contre eux. — Albano. — Castel-Gandolfo. — Velletri. — Auguste Colbert chargé par Massena de porter au Directoire les drapeaux pris à Albano. — Rappel de Massena. — Il est remplacé par le général Gouvion-Saint-Cyr.

Murat restait en Italie : Auguste Colbert dut l'y rejoindre. Le pauvre lieutenant qui arrivait quelques mois auparavant, obscur, ignoré, à l'armée d'Italie, était maintenant connu et apprécié de tous; il avait obtenu un nouveau grade et joui de la faveur, accordée seulement à un petit nombre, d'accompagner le général Bonaparte à Radstadt. Jusqu'au dernier moment il avait pu rester auprès de celui qui s'était

emparé de son admiration, et dont il disait à sa mère, dans son enthousiasme : « Voilà mon grand homme, celui pour lequel je saurai me dévouer. Plus je le vois et plus je le trouve fort. Je connais des hommes de grand mérite, de grands talents, mais nul n'a l'ensemble de son génie. J'ai vu des gens faire de grandes choses avec de grands moyens, mais lui sait créer ces moyens... »

Bientôt, en effet, l'absence de Bonaparte devait montrer la distance énorme qui sépare le talent du génie, l'homme de mérite, de l'homme vraiment supérieur. L'armée d'Italie allait en faire une cruelle épreuve et de tristes jours l'attendaient.

César avait bien raison de dire au pilote effrayé : « Va, ne crains rien, tu portes César et sa fortune ! » Oui, il y a des hommes qui portent, qui entraînent la fortune : peut-être s'y méprennent-ils eux-mêmes et nomment-ils *étoile, fortune* ce qui n'est que leur génie ; toujours est-il que pour eux tout semble facile ; les obstacles disparaissent sous leurs pas, et là où s'arrête la commune habileté, effrayée, déconcertée, impuissante, ils vont droit au succès, sans trouble et sans effort.

Tant que Bonaparte avait été en Italie, son ascendant, son inflexible fermeté avaient contenu cette foule d'agents politiques et de prétendus administrateurs que le Directoire envoyait à la suite des armées, ces fournisseurs qui ont laissé une si triste célébrité. Dès qu'il fut parti, l'Italie devint pour ces hommes et, chose fâcheuse à dire, pour quelques généraux qui ne craignirent pas de ternir l'éclat de leur gloire, une proie sur laquelle

s'exercèrent leurs cupides passions, désormais sans frein et sans contrôle. On vit alors un curieux et triste spectacle: cette armée, l'objet de l'admiration de l'Europe, l'orgueil de la France, privée de solde, manquant des choses les plus nécessaires, livrée au désordre et à la misère, au milieu des riches contrées qu'elle avait conquises; tandis que d'obscurs et déhontés fripons, des chefs indignes, étalaient un luxe scandaleux, fruit de leurs concussions et de leurs rapines.

Un tel état de choses souleva l'indignation de l'armée et donna lieu à des révoltes de la nature la plus sérieuse. Quelque ombre que ces faits puissent jeter sur le récit des brillantes campagnes d'Italie, l'histoire devra les étudier. Ils caractérisent l'époque, ils montrent combien, en dépit du désordre des temps, en dépit de quelques misérables qui déshonoraient le nom français, l'esprit de l'armée, l'esprit de la vraie nation, était demeuré pur, élevé, généreux; combien cette armée, alors même qu'elle s'affranchit pour un instant des lois rigoureuses de la discipline, sut se montrer modérée jusque dans la révolte, et scrupuleusement fidèle à toutes les lois de la délicatesse et de l'honneur.

Un jour, à Mantoue, sans qu'aucun indice en eût donné l'éveil, la cavalerie monte à cheval; trois brigades prennent les armes, se portent sans officiers ni sous-officiers chez leurs chefs, et y enlèvent de force les drapeaux. Au même instant, les canonniers s'emparent de leurs pièces et des munitions, et prennent la tête de la colonne.

A la première nouvelle de ce rassemblement, généraux et officiers accourent. Privé de moyens de répression, le général Miollis, homme d'une grande énergie,

et son état-major, épuisent tour à tour, pendant cinq heures, la menace, la prière, le raisonnement, l'appel aux sentiments patriotiques; tous leurs efforts pour réprimer l'insubordination demeurent impuissants. Les soldats déclarent qu'ils veulent être payés de leur solde ou qu'ils retourneront en France. Quand le général invoque la loi : « La loi ! répondent-ils, on l'a violée à notre égard. Ce n'est pas nous qui sommes les coupables, mais ceux qui ont volé les trésors de l'Italie, que nous avons gagnés par nos victoires, nos fatigues, nos blessures, et sont partis ne nous laissant que la misère et la haine des peuples qu'on a dépouillés en notre nom, et sous prétexte de nous payer. Nous allons retourner en France : quand nos concitoyens sauront comme on s'est joué de nous, à quelles infamies on a voulu nous faire servir d'instruments, ils comprendront notre désespoir, notre révolte ! »

A ces plaintes générales, les soldats mêlaient des accusations contre les administrateurs et contre quelques généraux qu'ils désignaient, ajoutant que si ces chefs s'étaient trouvés dans Mantoue, ils auraient reçu sur-le-champ le prix de leur conduite.

Du reste, l'ensemble, la parfaite harmonie et, si l'on peut le dire, la modération qui régnèrent dans ce soulèvement, prouvèrent à la fois la préméditation, l'unité du plan, et les sentiments qui dirigeaient les soldats. Ainsi, le chef de la douzième demi-brigade, voulant défendre les drapeaux qui se trouvaient à son logement, perça un des grenadiers d'un coup d'épée. Les soldats enlevèrent le blessé et dirent au chef : « Nous ne vengerons pas notre camarade : vous ne faites que votre

devoir. » Le chef de la quatorzième résistait également : les grenadiers ôtèrent leurs baïonnettes pour ne point le blesser.

Miollis finit par céder et s'engagea à faire acquitter la solde. Aussitôt les troupes défilèrent dans le plus grand ordre, rentrèrent dans leurs quartiers et y déposèrent leurs armes. La discipline violée durant cinq heures reprit toute sa régularité (1).

Ici, comme on le voit, les soldats seuls avaient pris une part ostensible à la révolte. A Rome, les faits furent d'une nature beaucoup plus grave, mais ils se rapportent à des événements que je dois raconter bientôt.

Le Directoire, je l'ai dit, voulait révolutionner, démocratiser l'Italie, et la découper, depuis le Piémont jusqu'à Naples, en une suite de petites républiques constituées à son image. Parmi ces projets il y en avait un qu'il caressait avec une prédilection toute particulière, et dont il poursuivait l'exécution avec ardeur; il n'avait cessé d'en entretenir Bonaparte dans ses dépêches : c'était le renversement du Gouvernement papal. Il était bien temps, disait-on, de faire cesser cette suprématie ridicule que le souverain de Rome exerçait sur la *prétendue Église universelle*, d'en finir avec la papauté, et si l'on ne pouvait saper immédiatement le pouvoir spirituel, du moins fallait-il détruire le pouvoir temporel.

On conçoit que pour tout ce qui tenait à l'école en-

(1) Voir la lettre du général Baraguey-d'Hilliers au général Bonaparte, datée de Casal-Maggiore, le 19 février 1798.

cyclopédique, pour les *philosophes* (et le Directoire en contenait plus d'un dans son sein) ce résultat eût été un véritable triomphe; pour l'un des directeurs, c'était même une question personnelle. On sait que Larevellière-Lépeaux s'était fait le chef des *théophilanthropes* qui se réunissaient dans les temples pour offrir des fleurs et des fruits à l'Être suprême. Son orgueil de grand-prêtre ne voyait pas sans jalousie le rôle que le pape jouait encore dans ce monde.

Parmi toutes les idées que la Révolution française avait fait naître ou revivre en Italie, celle de la destruction du pouvoir temporel des papes devait y trouver de l'écho : car, à bien dire, c'était une idée tout italienne et fort ancienne, et qui n'avait jamais cessé d'y avoir de nombreux partisans. Nulle part, je crois, et la chose est assez singulière, elle n'a été formulée en termes plus précis que dans un livre placé sous les auspices et imprimé avec le privilège d'un pape, le pape Clément VII. Le livre est de Machiavel. Voici ce qu'on peut y lire :

« Il y a des gens qui pensent que le bonheur de l'Italie dépend de l'Église de Rome: j'alléguerai contre cette opinion plusieurs raisons qui s'offrent à mon esprit, et parmi lesquelles il en est deux surtout, extrêmement graves, auxquelles, selon moi, on ne peut opposer aucune objection... L'Église a toujours entretenu et entretient incessamment la division dans cette contrée, et, en effet, il n'existe d'union et de bonheur que dans les États soumis à un gouvernement unique ou à un seul prince, comme la France et l'Espagne. Si l'Italie ne se trouve pas dans la même situation et n'est pas soumise

à un gouvernement unique, soit monarchique, soit républicain, c'est l'Église seule qui en est cause, parce qu'ayant acquis et conservant le pouvoir temporel, elle n'a eu cependant ni assez de puissance, ni assez de courage pour s'emparer du reste de l'Italie et s'en rendre souveraine. Mais, d'un autre côté, elle n'a jamais été assez faible pour n'avoir pu, dans la crainte de perdre son autorité temporelle, appeler à son secours quelque prince qui vînt la défendre contre celui qui serait devenu trop puissant en Italie : les temps passés nous en offrent de nombreux exemples. D'abord, avec l'appui de Charlemagne, elle chassa les Lombards, qui étaient déjà maîtres de toute l'Italie, et, de nos temps, elle a arraché la puissance des mains des Vénitiens, avec le secours des Français, qu'elle a repoussés ensuite à l'aide des Suisses. Ainsi l'Église n'ayant jamais été assez forte pour pouvoir occuper toute l'Italie, et n'ayant pas permis qu'un autre s'en emparât, est cause que cette contrée n'a pu se réunir sous un seul chef, et qu'elle est demeurée asservie à plusieurs princes ou seigneurs ; de là ces divisions et cette faiblesse qui l'ont réduite à devenir la proie non seulement des barbares puissants, mais de quiconque l'attaque. C'est donc à l'Église que nous autres Italiens avons cette obligation, et non à d'autres » (1).

Quelle que fût, au fond, l'opinion de Bonaparte à cet égard, il ne se laissa pas entraîner et subordonna ses idées et sa conduite aux intérêts et à la sécurité de son

(1) « E perchè sono alcuni d' opinione, che il ben essere delle cose d'Ital a dipende dalla Chiesa di Roma, voglio contro ad essa discorrere quelle ragioni che mi occorrono, e ne allegherò due potentissime, le

armée. C'était bien assez d'avoir à repousser les armées autrichiennes dans le Nord et de se maintenir dans la haute Italie, sans se mettre cette grosse affaire sur les bras. Il sentait que, du jour où il menacerait sérieusement Rome, il courrait risque d'attirer contre lui les forces de la monarchie napolitaine, dont les troupes, bonnes ou mauvaises, figuraient pour un nombre de soixante mille hommes. Il se borna donc à faire ce que lui commandaient les nécessités de sa position militaire, à tenir en respect le gouvernement pontifical, à l'affaiblir, à le mettre dans l'impuissance de lui nuire. L'imprudence de la cour de Rome fournit du reste tout prétexte à son agression. Au mois de juin 1796, lorsqu'il assiégeait Mantoue, elle se mit à rassembler des troupes.

quali secondo me non hanno repugnanza... La Chiesa ha tenuto e tiene questa nostra provincia divisa. E veramente alcuna provincia non fu mai unita o felice, se la non viene tutta alla ubbidienza d'una repubblica o d' un principe, come è avvenuto alla Francia ed alla Spagna. E la cagione che la Italia non sia in quel medesimo termine. nè abbia anch' ella o una repubblica, o un principe che la governi è solamente la Chiesa; perchè avendovi abitato e tenuto imperio temporale, non è stata sí potente, nè di tal virtù che l' abbia potuto occupare il restante d'Italia, e farsene principe. E non è stata dall' altra parte sí debile, che, per paura di non perdere il dominio delle cose temporali, la non abbia potuto convocare un potente; che la difenda contro a quello, che in Italia fusse diventato troppo potente; come si è veduto anticamente per assai esperienze, quando mediante Carlo Magno la ne cacciò i Lombardi, ch'erano giá quasi re di tutta Italia; e quando ne'tempi nostri ella tolse la potenza a'Viniziani con l'ajuto di Francia, dipoi ne cacció i Francesi con l'ajuto de' Swizzeri. Non essendo dunque stata la Chiesa potente da potere accupare l' Italia, nè avendo permesso che un altro la occupi, è stata la ciagione che la non è potuta venire sotto un capo, ma è stata sotto più principi e signori; da' quali è nata tanta disunione e tanta debolezca, che la si è condotta ad esssre stata preda non solamente dé barbari potenti, ma di qualunque l' assalta. Di che noi altri Italiani abbiamo obbligo con la Chiesa, e non con altri.» (*Discorsi di Niccolò Machiavelli sopra le deche di Tito Livio, libro I°, cap.* XII.)

Il y avait lieu de craindre que les Anglais ne vinssent débarquer à Livourne. Bonaparte ne pouvait tolérer ces armements, et il était indispensable à sa sécurité qu'il occupât la rive droite du Pô. Il marcha donc en personne sur Modène et envoya Augereau s'emparer de Ferrare et de Bologne.

L'alarme gagna bientôt le Vatican, et le chevalier d'Azara, ministre d'Espagne, fut député en toute hâte au quartier général de l'armée française, avec pleins pouvoirs du pape. Il signa le 23 juin un armistice dont les conditions étaient l'occupation de Bologne, de Ferrare et d'Ancône par les Français. Le pape s'engageait, en outre, à payer vingt millions de francs tant en argent qu'en fournitures à l'armée, à livrer cent objets d'art désignés par des commissaires français, enfin à envoyer un ambassadeur à Paris pour traiter de la paix avec la République.

Quelque dures que fussent ces conditions, elles ne purent cependant satisfaire en France le parti philosophique, qui ne concevait pas que le vainqueur de l'Italie consentît à laisser debout ce qu'on appelait l'*idole de Rome*, et elles ne rendirent ni plus sages ni plus prudents, bien que la leçon fût sévère, les conseillers du pape. Quelques mois à peine s'étaient écoulés, qu'entraînés par le même esprit d'aberration, ils choisirent le moment où l'armée de Wurmser venait d'être détruite, où Mantoue avait succombé, pour se jeter dans les bras de l'Autriche, alors que cette puissance, fort occupée pour son propre compte, ne pouvait leur être d'aucun secours. Ils poussèrent l'aveuglement jusqu'à rêver de tenter par eux-mêmes le sort des combats avec

quelques mauvaises troupes et des paysans que les moines cherchaient à fanatiser. Le cardinal Busca ne parlait de rien moins que de *faire une Vendée* des États de l'Église. Les dépêches adressées à Vienne, dans lesquelles il développait ses projets et avouait hautement l'intention de ne pas remplir les conditions de l'armistice du 23 juin, furent interceptées par l'armée française. Bonaparte ordonna au général Victor de se porter avec sa division sur Bologne, où il devait se réunir à un nombre à peu près égal de troupes italiennes conduites par le général Lahoz.

Le 2 février 1797, le quartier général était à Imola. Le 4, on rencontra l'armée du pape, faisant mine de vouloir défendre le passage du Senio, et menaçant même de *faire feu si l'on avançait*. On avança, et en peu d'instants l'ennemi fut en déroute, pour ainsi dire sans combat; artillerie, bagages, tout tomba au pouvoir des Français.

Lorsqu'on apprit à Rome la dispersion de cette armée sur laquelle on avait fondé tant d'espérances, lorsqu'on sut que l'ennemi s'était déjà emparé de Lorette, de Macerata, que l'avant-garde avait atteint les hauteurs de l'Apennin, la terreur fut des plus grandes, et le Sacré-Collège ne songea plus qu'à fuir. Ce n'était pas le compte de Bonaparte, qui ne voulait pas pousser les choses à bout, se créer des embarras avec Naples, entraver sa propre liberté, diminuer enfin ses moyens d'action pour la campagne qui se préparait dans le nord de l'Italie. En passant à Césène, il avait rencontré le général des Camaldules, qu'il savait avoir de l'influence sur l'esprit de Pie VI. Il le chargea d'aller le trouver et de

l'assurer qu'il révérait sa personne et son caractère, qu'il n'attenterait pas à l'existence du trône pontifical, que le Saint-Père pouvait rester à Rome en toute sécurité, mais qu'il l'engageait à changer son cabinet et à envoyer des plénipotentiaires à Tolentino pour traiter de la paix.

Pour le pape, il n'y avait pas d'alternative, et, le 19 février, fut signé à Tolentino le traité par lequel il cédait à la République française les légations de Bologne, Ferrare, la Romagne, le duché d'Urbin, la marche d'Ancône, abandonnait trois millions trouvés à Lorette, s'engageait à payer les quinze millions qui restaient dus depuis l'armistice du 23 juin précédent, et enfin à livrer tous les chevaux de sa cavalerie et de son artillerie. C'était le tiers de ses États et plus d'une année de revenus que lui coûtait cette imprudente levée de boucliers.

Bonaparte avait écrit au Directoire, le 15 février 1797 : « Je préfère l'accommodement à aller à Rome : 1° parce que cela m'évitera une discussion qui peut être très sérieuse avec le roi de Naples ; 2° parce que, le pape et tous les princes se sauvant de Rome, je ne pourrais jamais en tirer ce que je demande ; 3° parce que Rome ne peut pas exister longtemps, dépouillée de ses belles provinces ; une révolution s'y fera toute seule ; 4° enfin, la cour de Rome nous cédant tous ses droits sur ce pays, on ne pourra pas, à la paix générale, regarder cela comme un succès momentané, puisque ce sera une chose très finie, et enfin cela nous donnera la division qui est ici, disponible tout de suite pour les opérations du Frioul, et me donnera le temps, avant d'être entré en

lutte avec les Autrichiens, de conclure quelque article secret avec le sénat de Venise » (1).

Le traité une fois signé, il adressa au pape une lettre qui fut alors fort remarquée. Les formes respectueuses, le ton plein à la fois de convenance et de dignité de cette lettre, contrastaient avec le langage de l'époque et mettaient au moins de son côté toutes les apparences de la modération etdes bons procédés. Les sentiments qu'exprimait Bonaparte étaient d'ailleurs, il faut le dire, ceux qu'il éprouvait réellement. Catholique par éducation, par nature et par calcul, il a toujours aimé la religion romaine; il a pu s'en écarter, la persécuter même ; il y est toujours revenu.

Cependant le Directoire ne renonçait pas à ses desseins et poursuivait toujours l'occupation de Rome. De son côté, le Gouvernement pontifical se débattait en vain sous les conditions d'un traité qui le ruinait. En apparence, il avait cédé : le cardinal Busca, ennemi déclaré des Français, avait été remplacé à la secrétairerie d'État par le cardinal Doria ; mais ce choix d'un homme assez bien disposé pour la France, d'un caractère doux, honnête, loyal, incapable de se prêter à l'intrigue, ni même de la soupçonner, n'avait été fait que pour mieux couvrir les menées de ceux qui gouvernaient sous son nom, et qui, toujours frappés du même vertige, semblaient vouloir courir au-devant de la catastrophe dont ils étaient menacés. Ainsi ils eurent l'idée d'appeler au commandement des troupes papales le général autrichien Provera : choix blessant pour Bonaparte et pour

(1) *Correspondance de Napoléon Ier*, t. II, n° 1497, p. 430.

l'armée française, et qui d'ailleurs ne menait à rien. Pensaient-ils à Rome que leurs troupes allaient devenir capables de se mesurer avec les soldats d'Arcole et de Rivoli, parce qu'elles seraient commandées par un Autrichien?

Le traité de Campo-Formio ne contenait aucune stipulation protectrice du trône pontifical; la République cisalpine était placée entre Rome et l'Autriche: il n'y avait donc plus aucun secours à attendre de cette puissance. Chaque jour les idées révolutionnaires faisaient des progrès dans les villes et parmi les États de l'Église. Rien n'était donc plus difficile et plus précaire que la position de ce malheureux Gouvernement.

A Rome même, deux partis extrêmes se trouvaient en présence; d'un côté, les partisans de l'ancien ordre des choses, toujours aveugles et infatués; de l'autre, les novateurs ne rêvant qu'agitation et changement; ces derniers se sentaient soutenus par le Gouvernement français, qui laissait les choses suivre leur cours, sachant bien que la proie ne pouvait lui échapper.

Dans une telle situation, dans l'état d'exaltation des esprits, il devenait évident que d'un jour à l'autre une collision allait éclater et que cette collision entraînerait la chute du Gouvernement pontifical.

Joseph Bonaparte était alors ambassadeur de la République française à Rome; ses instructions peuvent se résumer en peu de mots: laisser faire et s'arranger pour profiter des éventualités.

Le 26 décembre, des représentants du parti révolutionnaire vinrent le trouver pour lui demander qu'il

leur donnât ouvertement son appui. Joseph, ne voulant pas sortir tout à fait de la réserve diplomatique, répondit, ainsi qu'un oracle, « que le sort des nations, comme celui des individus, est caché dans le sein de l'avenir, et qu'il ne lui était pas donné d'y pénétrer. » Toute sibylline que fût cette réponse, elle parut cependant assez claire. Dès le lendemain, de nombreux groupes armés se forment en différents quartiers de Rome. Repoussés par les soldats pontificaux, ils se replient sur le quartier occupé par l'ambassade française; les soldats les suivent et leur ferment toutes les issues. Le général français Duphot, qui se trouvait près de Joseph Bonaparte, avec quelques officiers, s'indigne de voir les patrouilles pénétrer jusque dans le territoire de la juridiction de l'ambassade; il s'élance, le sabre à la main, suivi de quelques Italiens, la patrouille fait feu et Duphot tombe mortellement blessé. Il s'ensuivit une longue scène tumultueuse dans laquelle plusieurs personnes périrent.

Dès le soir de cette échauffourée, Joseph Bonaparte, sans rien dire ni vouloir rien entendre, partit pour Florence. En vain le Gouvernement du pape fit-il offrir au Gouvernement français de dicter les conditions de la réparation qu'il exigerait: le Directoire en était arrivé au terme de ses désirs, et un prétexte, malheureusement trop plausible, ne lui manquait plus pour envahir Rome et renverser le saint-père.

Berthier, qui était à la tête de l'armée d'Italie depuis le départ de Bonaparte, reçut l'ordre d'entrer dans les Etats de l'Église. Jamais général ne fut moins ébloui par l'éclat du commandement que ne le fut alors Ber-

thier. Par tempérament et par raison, son ambition ne s'élevait pas au-dessus de ce dont il se sentait capable. Admirablement placé comme chef d'état-major, il s'effrayait d'une responsabilité plus haute. C'était un homme d'un âge déjà mûr et dont toutes les opinions avaient toujours été modérées. Aussi peut-on affirmer que la mission d'enlever le pape, de s'emparer de ses États, de les démocratiser, lui souriait fort peu. On jugera de ses dispositions et de son caractère par la lettre suivante adressée à Bonaparte :

« Je suis très fatigué et très peiné, Général, du commandement que vous m'avez fait donner. — Je vous le demande en grâce, tirez-moi de ce commandement que je n'ai pas désiré et que je n'ai accepté que parce que vous me l'avez proposé. J'ai besoin de repos et encore plus de rentrer dans l'état de simple général. Je vous l'ai toujours dit : le commandement de l'Italie ne me convient pas ; je veux sortir des révolutions. — Je me battrai comme un soldat tant que la patrie aura des ennemis à combattre, mais je ne veux pas me mêler de la politique révolutionnaire » (1).

D'après les instructions du Directoire, Berthier devait, avec douze mille hommes. se porter sur Rome *dans le plus grand secret* et aussi rapidement que possible, de manière à prévenir toute intervention de la part de Naples. « Vous ne ferez paraître votre manifeste contre le pape, ajoutait la dépêche, que lorsque vos troupes seront à Macerata ; vous direz en peu de mots que la seule raison qui vous fait marcher à Rome est la nécessité de

(1) Dépêche datée de Mantoue, 1er janvier 1798.

punir les assassins du général Duphot et ceux qui ont osé méconnaître le respect qu'ils devaient à l'ambassadeur de France... Lorsque vous vous trouverez à deux journées de Rome, vous menacerez alors le pape et tous les membres du Gouvernement, qui se sont rendus coupables du plus grand de tous les crimes, afin de leur inspirer l'épouvante et de les faire fuir. Si, comme le Directoire exécutif l'espère, vous arrivez à Rome, vous emploierez toute votre influence à organiser la république romaine. »

Berthier eut bientôt pris ses dispositions. Il chargea le général Serrurier du commandement de toutes les troupes placées sur la rive gauche du Pô, pour arrêter les Autrichiens dans le cas où ils auraient voulu se mêler des affaires de Rome. Six mille Polonais ou Cisalpins occupaient Rimini pour couvrir la république cisalpine. Le général Rey eut le commandement d'un corps de réserve placé à Tolentino, devant le débouché d'Ascoli, et occupant ainsi les communications entre Foligno et Tolentino. Huit demi-brigades d'infanterie et trois régiments de cavalerie se réunirent à Ancône, où le général en chef arriva le 25 janvier 1798.

Ayant laissé le général Dessolle avec des forces suffisantes pour contenir le duché d'Urbin, il s'avança sur Rome, précédé du général Cervoni qui commandait l'avant-garde. Le général Dallemagne marchait avec le corps de bataille. Le général Murat commandait une brigade. Auguste Colbert faisait donc partie de cette expédition et fut témoin du triste et curieux spectacle qu'elle présenta. Au point de vue militaire, elle semblait peu

promettre : il en retira cependant quelque honneur, comme nous le verrons plus tard.

Le 8 février, Berthier était à Monterosi avec une division de cavalerie, le 9 à Bassano et à la Storra.

La consternation régnait dans Rome : plus d'intervention, plus de secours à espérer de Naples ou de Vienne ; toutes les tentatives avaient échoué ; il n'y avait plus qu'à se résigner et à prier. C'est ce que fit le pape, mais il ne pensa pas à partir.

Le 10 février, Berthier entrait dans Rome, assez embarrassé lui même du rôle qu'il avait à jouer. Les mesures de spoliation et de rigueur qui lui étaient prescrites, l'enlèvement du pape, qui lui était ordonné, répugnaient à ses sentiments intimes. Au moins, comme tous les gens faibles, il aurait voulu que les choses allassent d'elles-mêmes. Aussi, son désappointement fut-il grand lorsqu'au lieu d'une ville enthousiasmée de *liberté*, il ne trouva qu'une population frappée de stupeur.

« Je n'ai trouvé dans ce pays, écrivait-il à Bonaparte, que la plus profonde consternation et pas une lueur de l'esprit de liberté. *Un seul patriote est venu se présenter à moi et m'a offert de mettre en liberté deux mille galériens.* Vous jugez comment je l'ai reçu. — Je pense que les opérations militaires deviennent superflues et qu'on n'a besoin ici que de négociateurs. Je juge donc ma présence inutile. Je réitère la demande que j'ai déjà faite de me rappeler près de vous : c'est le plus grand service que vous puissiez me rendre » (1).

(1) Lettre du 10 février 1798.

Il est impossible d'être plus désolé et de meilleure foi ; mais l'honnête Berthier ignorait que derrière lui se trouvaient des gens chargés de chauffer l'enthousiasme, et que ce n'était pas à des mains aussi timides que les siennes que le Directoire s'en était remis de l'exécution de ses desseins. Ce n'était pas non plus à Monge ni à Daunou, qui l'accompagnaient : le premier avait pour mission d'expédier les objets d'art, tableaux, statues, manuscrits, etc. ; le second tenait en portefeuille une Constitution toute prête pour en doter la nouvelle république. Bien qu'ils fussent beaucoup plus avant que le général dans les idées philosophiques et révolutionnaires de l'époque, ils étaient aussi beaucoup trop honnêtes et modérés pour qu'on se reposât sur eux de la besogne à faire. Le Directoire, dans sa défiance, leur avait donc adjoint, pour les surveiller, un nommé Bassal, ancien curé, ex-conventionnel, dont on n'avait point à redouter les scrupules.

Mais l'homme essentiel, celui sur lequel on comptait pour révolutionner et faire de l'argent, les deux buts principaux de l'expédition, était un nommé Haller, fils d'Albert de Haller, savant fort célèbre du dix-huitième siècle. Banquier à Paris au moment de la Révolution, Haller était devenu fournisseur, puis administrateur des armées. Homme d'une habileté et d'une dextérité peu communes, il savait mieux que personne pressurer un peuple conquis. Accusé à diverses reprises de malversations, traité de fripon par Bonaparte, mis en jugement même, il trouva toujours moyen de se tirer d'affaire. Comme il fallait, avant tout, faire vivre l'armée et répondre aux besoins de l'administration, et que personne

ne s'y entendait aussi bien que lui, on l'employait toujours.

Entre de telles mains, les événements marchèrent vite à Rome. Le pape se reposait sur la foi d'une capitulation accordée par Berthier, lorsque, le 19 février, il entend pousser sous ses fenêtres les cris de : « Vive la liberté ! à bas le pape ! » C'était une troupe révolutionnaire qui venait ainsi annoncer à Pie VI que « son royaume n'était plus de ce monde.» Que s'était-il passé? Un rassemblement nombreux s'était porté au Campo-Vaccino, l'ancien *Forum*; on avait lu à la foule un acte préparé à l'avance, qui prononçait la déchéance du pape et déclarait que le peuple romain était rentré dans ses droits de souveraineté, puis Berthier, montant solennellement au Capitole, avait proclamé la république romaine, après avoir invoqué les mânes de Pompée et de Brutus.

Triste spectacle, et qui dénote bien le désordre des temps, l'aberration des esprits, que cette ridicule comédie dans laquelle on prostituait ces grands noms de *peuple romain*, de *Capitole* et de *liberté!*

La comédie jouée, on s'occupa fort peu d'organiser la nouvelle république; la grande affaire était de forcer le pape à fuir ou de l'enlever, s'il ne se décidait pas à partir; puis de faire main-basse sur tout ce qui pouvait avoir quelque valeur dans la vieille capitale du monde chrétien.

A l'égard du pape, ce fut en vain qu'on voulut lui faire quitter Rome. Les mauvais traitements, la brutalité de Haller ne purent triompher de sa résistance. « Je ne puis abandonner mon peuple et mes devoirs, répé-

tait-il, je veux mourir ici. » Vicaire du Christ, son représentant sur la terre, ce vieillard de quatre-vingts ans, faible, malade, s'éleva, dans la persécution, à toute la hauteur de son caractère sacré. Jamais résignation plus sublime ne réfléta mieux son divin modèle. — « Puisque vous ne voulez pas partir, lui disait-on, il faut abandonner les insignes de la souveraineté, reconnaître la république et prendre la cocarde tricolore. »— Je ne connais pas, répondit-il, d'autres insignes que ceux dont l'Église m'a décoré. Mon corps est à vous; mon âme est à Dieu; je reconnais la main qui frappe le troupeau et le pasteur ; je l'adore et je me résigne. Vous m'offrez une pension : je n'en ai pas besoin. Un sac pour me couvrir, une pierre pour reposer ma tête, voilà tout ce qu'il me faut ; c'est assez pour un vieillard qui veut finir ses jours dans la pénitence. »

Ainsi donc, quand certains hommes, dans tout l'orgueil de leur raison, dans le dédain superbe de leur incrédulité, croyaient d'un mot pouvoir se débarrasser d'un vieillard, ce vieillard débile, déjà touché par la mort, puisait dans sa foi une constance inébranlable, une force surhumaine ! Il fallut employer la violence. Dans la soirée du 20 février 1798, un commissaire français, pénétrant dans les appartements du pape, lui annonce qu'il faut partir. Pie VI, en prières, était prosterné aux pieds du crucifix. — « Allons, dit Haller, dépêchez-vous. » Sans plus de répit, par une nuit orageuse et sombre, on le place dans une voiture entourée de dragons, le sabre à la main, et, sans lui dire même où il va, on l'entraîne, tandis qu'une foule agenouillée et tremblante implore encore sa bénédiction.

Pendant que le souverain pontife était ainsi enlevé, cette ville à laquelle on était venu, disait-on, apporter la liberté, cette République romaine, comme on l'appelait si dérisoirement, était soumise à toutes les ignominies. On la dépouillait de ses splendeurs ; toutes les propriétés publiques étaient fouillées et inventoriées ; on pillait le Vatican ; rien n'échappa. Les richesses des églises furent l'objet de la plus sordide rapacité ; on alla brûler les ornements sacerdotaux de la chapelle Sixtine pour en extraire les métaux précieux. Les cardinaux, les grands seigneurs, qui avaient fui, ayant été déclarés *émigrés,* vint le tour des propriétés particulières, et au pillage régulièrement organisé, se joignit un pillage clandestin, un trafic honteux de tout ce qui avait quelque valeur et dont profita surtout une nuée de juifs et de revendeurs qui suivaient l'armée et qui, de tous les points de l'Italie, étaient accourus s'abattre sur la malheureuse Rome.

Cependant l'autorité française tenait beaucoup à ce que les Romains manifestassent la joie dont ils devaient être remplis. On les y invita par une proclamation écrite de ce ton prétentieux et déclamatoire, mielleux et hypocrite, qui caractérisait le style officiel du temps :

« Les Romains libres, persuadés de la prospérité future d'une république qui fera leur bonheur, *sont invités à donner des preuves de leur joie* et de leur patriotisme par des illuminations qui auront lieu aujourd'hui et demain. Pour couronner cette fête par une réunion fraternelle, il y aura dimanche soir un bal public et gratuit au grand théâtre Aliberti, mais sans masques, *attendu que ce genre de divertissement n'est qu'un reste*

infâme de la barbarie du régime féodal. Le bon ordre et la tranquillité de cette ville exigent que *tout bon citoyen s'identifie à la volonté générale.* En conséquence, chacun est tenu de prendre la cocarde nationale, composée des couleurs blanche, noire et rouge. Ceux qui portent la cocarde d'une nation étrangère seront obligés de produire le titre qui les y autorise. *Le peuple souverain* de Rome a déjà abattu en plusieurs endroits les armoiries du Gouvernement aboli; mais la justice *et l'ordre* commandent que ces signes de servitude soient renversés au plus tôt et sur-le-champ par ceux qui s'arrogeaient cette injuste prétention. En abolissant ces caractères de l'esclavage, il convient aussi de supprimer les Clefs d'or. Les titres de noblesse et de prééminence, soit verbalement, soit par écrit, sont aussi prohibés comme contraires à l'égalité. Sont défendus également les livrées, les galons et autres *bigarrures qui font injure à Dieu* et sont l'opprobre de l'humanité. »

Et c'était à l'époque où tant de glorieux faits s'étaient accomplis, où Bonaparte avait si souvent fait entendre un langage plein d'élévation et d'éloquence, qu'on osait écrire des choses aussi ridicules, aussi burlesques, et, qui pis est, en faire d'aussi honteuses!... Époque pleine de contrastes, en un mot, époque *révolutionnaire!* Le torrent avait tout remué, tout confondu, et roulait dans ses eaux à la fois l'or et la fange.

L'armée voyait avec mépris et indignation ce qui se passait. Ces hommes qu'un noble enthousiasme avait conduits sous les drapeaux, qui venaient de porter si *haut la gloire* du nom français, qui, avec raison, étaient

fiers d'eux-mêmes, se soulevaient à la pensée du déshonneur qui allait rejaillir sur eux et sur la nation. Ils étaient venus à Rome pour venger l'assassinat de Duphot ; Rome leur avait ouvert ses portes ; n'était-ce pas assez de cette conquête sans gloire? Fallait-il que leurs bras devinssent les instruments d'odieuses violences contre un vieillard découronné, le représentant de ce Dieu qu'adoraient leurs mères et devant lequel, enfants, ils s'étaient agenouillés? Et cela, pour satisfaire les rancunes philosophiques du citoyen Larevellière et de ses pareils! Souffriraient-ils sans mot dire qu'on se servît ainsi d'eux pour protéger le vol et le pillage, pour que des fournisseurs, des agents politiques déconsidérés et quelques hommes indignes de l'uniforme, se gorgeassent de toutes les richesses, de toutes les jouissances, tandis qu'ils vivaient, eux, de privations, attendant encore une solde arriérée depuis plusieurs mois?

Ce fut sous l'empire de ces sentiments que, le 21 février, les capitaines, lieutenants et sous-lieutenants se réunirent au Panthéon.

La nouvelle de la nomination toute récente du général Massena au commandement de l'armée augmentait encore l'animation des esprits. On le savait avide et peu scrupuleux. La plus grande partie de l'armée de Rome, formée de l'ancienne division Bernadotte, était fort mal disposée pour lui. Depuis son arrivée de l'armée du Rhin en Italie, elle avait toujours été en lutte ouverte avec la division commandée par Massena. Une rixe sanglante avait eu lieu entre elles à Laybach, à propos de la fameuse querelle des *messieurs* et des *citoyens*, querelle qui fournit à Augereau le morceau d'é-

loquence que j'ai reproduit (1). L'armée de Rome renfermait en outre la 11e de bataille, que Massena avait naguère expulsée de son corps d'armée. C'était là plus qu'il n'en fallait pour que toutes les animosités se tournassent contre lui et pour qu'on lui attribuât tout ce qui avait été fait. D'ailleurs, ni sa position ni ses pouvoirs n'étaient nettement définis : il avait bien sous ses ordres immédiats l'armée de Rome ; cependant il devait en certaines circonstances en référer à Berthier, qui conservait le commandement des troupes de la Cisalpine, et qui, lui-même, en cas de difficulté, avait encore à s'entendre avec les commissaires du Gouvernement. Ces pouvoirs, mal définis, enchevêtrés, énervaient l'autorité et devaient contribuer à amener les complications et les embarras les plus funestes.

Réunis au Panthéon, les officiers se formèrent en assemblée délibérante, et firent afficher l'adresse suivante, rédigée en français et en italien :

Au général Berthier.

« Citoyen général,

« La marche rapide de l'armée d'Italie sur Rome, afin de venger l'assassinat commis sur la personne du général Duphot, est une marque certaine du dévouement sincère de tous les Français à se sacrifier pour la liberté et le bonheur de leur patrie. Cependant plusieurs individus, revêtus de pouvoirs, courent les maisons les plus riches de la ville, en enlèvent les effets les plus

(1) Voir plus haut, p. 52.

précieux, sans vouloir en donner aucun reçu. De pareils crimes ne peuvent rester impunis; ils crient vengeance et déshonorent le nom français, qui, plus que jamais, est fait pour être honoré de l'univers. Oui, nous le jurons en face de l'Éternel, dans le temple duquel nous sommes assemblés, nous désavouons toutes spoliations faites dans la ville de Rome et autres lieux des États ci-devant ecclésiastiques, nous vouons haine et mépris aux vils individus qui s'en sont rendus coupables. Nous jurons aussi de cesser dès aujourd'hui d'être les instruments de tous ces monstres qui abusent de notre bravoure et de notre courage.

« Le soldat et l'officier souffrent dans la misère la plus profonde, faute de solde; cependant les moyens sont grands : il y a à la caisse plusieurs millions; il n'en faut pas plus de trois pour acquitter ce qui est dû. Nous demandons que la solde soit acquittée, et cela dans les vingt-quatre heures... Nous demandons aussi que les effets enlevés sous divers prétextes aux maisons et églises appartenant aux puissances étrangères avec lesquelles nous sommes en paix, soient remis de suite, et que tous ces mêmes édifices soient remis dans leur état primitif avant notre entrée dans Rome. Indépendamment de la solde, nous persistons à demander vengeance des vols faits dans Rome par des monstres gradés et des administrations dévastatrices et corrompues, plongées jour et nuit dans la débauche.

« Vous avez, citoyen général, l'autorité en main; vous pouvez sévir contre les brigands qui, encore une fois, nous déshonorent. Faute par vous d'arrêter les excès qui existent et les auteurs de ceux qui ont existé,

nous rejetons sur vous tout le déshonneur qui nous menace, parce que vous serez censé partager le crime. Nous aimons à croire cependant que vous êtes pur et que votre conduite ultérieure nous le prouvera.

« Comme on pourrait bien dénaturer les principes que nous professons dans notre adresse, nous vous prévenons que nous en enverrons copie au Directoire et que nous la ferons inscrire dans tous les journaux de la République française ; nous la ferons de plus imprimer dans les deux langues et afficher dans Rome pour prouver au peuple romain notre innocence sur les crimes déjà commis.

« Si vous êtes jaloux, citoyen général, d'emporter notre estime avec vous (c'est-à-dire celle de l'armée), vous nous rendrez la justice la plus prompte et la plus complète. » Suivaient 242 signatures.

Il est à remarquer que le nom de Massena n'est pas prononcé dans cette pièce ; mais l'adresser à Berthier, n'était-ce pas implicitement méconnaître l'autorité de Massena, la repousser, protester contre sa nomination?

Le ton, la forme collective d'une telle adresse considérée en elle-même, étaient une violation flagrante de toutes les lois de la discipline, et pourtant, qui oserait le contester? elle n'exprimait que les plus justes réclamations, et l'indignation qu'elle respire était dictée par les plus nobles sentiments. Déplorons le malheur des temps où de pareils désordres peuvent se produire, et maudissons l'infâme conduite de quelques hommes qui réduisaient tant de braves gens à une aussi cruelle alternative.

Dès que Massena eut appris que près de trois cents officiers étaient ainsi réunis en permanence au Panthéon,

et qu'il eut pris connaissance de l'adresse, il jugea bien que pour tenir un pareil langage, ils devaient avoir les soldats derrière eux, peut-être toute l'armée, et que dès lors il n'y avait pas à faire appel à la force. Il tenta des pourparlers qui n'aboutirent à rien et ne servirent qu'à aigrir davantage les esprits. Les officiers, s'opiniâtrant dans leurs demandes, restèrent inflexibles, et Massena, n'agissant pas de concert avec Berthier, essaya en vain de tenir tête à l'orage.

Le 25 février, deux officiers délégués par l'assemblée, vinrent le trouver et eurent l'audace de lui dire : « L'armée entière nous charge de vous notifier qu'elle persiste plus que jamais dans son insurrection, et de vous demander si vous voulez, oui ou non, faire droit à ses réclamations. Si votre réponse est négative, nous avons ordre de vous déclarer que vous n'êtes plus son général, qu'elle expédiera un courrier au Directoire et sommera le général Berthier de venir au Panthéon rendre compte de sa conduite. » Massena, irrité de tant d'arrogance, tenta, mais vainement, de faire arrêter les deux officiers.

L'insurrection se régularisait : un comité directeur avait été nommé ; il donnait des ordres dans la ville et des consignes aux portes. Une commission fut chargée de faire comparaître devant elle ou *décréta d'arrestation* les individus que l'opinion publique signalait comme les agents principaux des faits dont se plaignait l'armée, l'administrateur des finances Haller et un adjudant général de l'état-major de Berthier. Avis fut donné aux habitants de Rome que quiconque avait à se plaindre, pouvait se présenter et qu'il serait fait droit à ses réclamations.

Massena tenta alors un dernier effort : il voulut faire sortir l'armée de Rome et l'établir au camp de Ponte-Molle, ne laissant dans la ville que les troupes indispensables pour en assurer la possession. Il fit donc battre la générale ; les troupes se réunirent en bon ordre ; mais lorsque lui et Berthier se présentèrent à la *porte du Peuple* pour sortir, l'officier de garde leur signifia qu'il avait l'ordre de ne pas les laisser passer. Il fallut s'ouvrir un passage l'épée à la main. Quant aux troupes, elles refusèrent de suivre et résistèrent à toutes les injonctions, tout en protestant que s'il fallait marcher à l'ennemi, elles étaient prêtes. Elles désignaient en même temps le général Dallemagne comme celui à qui elles étaient disposées à obéir.

Massena écrivit alors à Bonaparte la lettre suivante, qui peint bien la triste situation de son esprit : « L'insurrection la plus complète qui ait jamais eu lieu a commencé le 24 à midi : le 26, toute autorité était absolument méconnue. Que vais-je devenir, mon général ? Je l'ignore. J'ai recours à vos bontés : j'attends tout de vous. Je ne dois plus servir. Je n'ai rien à me reprocher, il est vrai ; mais l'opinion publique !... Enfin, je me jette dans vos bras et n'entre pas dans d'autres détails qui me navrent le cœur (1). »

Plus tard, il sembla reprendre un peu de courage. D'accord avec Berthier, il résolut de profiter des bonnes dispositions des troupes à l'égard du général Dallemagne pour continuer à exercer indirectement le commandement par son intermédiaire. Le général Dallemagne

(1) Lettre confidentielle datée de Monterosi, 27 février 1798.

était peut-être, en effet, l'homme le plus capable de mener à bien une mission aussi délicate, aussi étrangement difficile. Depuis longtemps au service, il avait fait avec distinction les campagnes d'Italie, il était instruit, d'un esprit sage, calme, observateur, d'une bravoure à toute épreuve et d'une loyauté proverbiale ; ce fut un grand bonheur qu'il se rencontrât là pour arrêter les conséquences terribles qui pouvaient résulter d'un tel conflit entre une armée exaspérée et ses généraux.

Si la situation des provinces des États-Romains, ruinées par d'incessantes réquisitions et des spoliations de toute espèce, était triste, celle de Rome elle-même, privée du pape, de la plupart des cardinaux et des grands seigneurs, des étrangers, qui sont une partie de son existence, était plus déplorable encore. La misère la plus profonde régnait parmi le peuple.

D'autre part, la nouvelle république n'avait rencontré que peu de sympathies. Il fallait, en vérité, être M. Larevellière, il fallait tout le faux des idées de l'époque pour s'être figuré qu'il suffisait d'une proclamation et de quelques centaines de fous ou de niais réunis au *Forum* et criant : *Vive la liberté! A bas le pape!* pour faire une république de ce monde d'abbés, de sigisbées, de grands seigneurs oisifs et blasés, de ce peuple tout à la fois simple et corrompu, superstitieux et sauvage. Et d'ailleurs, à tous ces hommes, que leur avait-on apporté au nom de la fraternité et de la liberté? La ruine et l'oppression. On en faisait des citoyens, on leur rendait une patrie, mais cette patrie on la dépouillait de tout ce qui en faisait à leurs yeux l'honneur et la gloire, de tout ce qu'ils aimaient en elle : et ces chefs-d'œuvre de

l'art, monuments du génie national, et jusqu'à ces madones devant lesquelles, agenouillé chaque jour, l'homme du peuple venait demander aide et protection.

Si l'indignation avait saisi le cœur même des oppresseurs, quelle dut être celle des opprimés! Ils ne pensèrent plus qu'à secouer un joug qui, à chaque jour, à chaque instant, devenait plus intolérable. Observateurs attentifs des dissensions qui mettaient le désordre dans l'armée française, épiant le moment favorable, ils crurent ce moment venu, lorsque Massena voulut entraîner l'armée hors de Rome.

Tout à coup le populeux faubourg du Transtévère se soulève en tumulte aux cris de : *Viva Maria!* La foule, précédée par un prêtre portant une bannière, se dirige sur Saint-Pierre, en massacre le poste, et, refoulant tout devant elle, poignardant les soldats isolés, elle va occuper le *ponte Sisto* et les rues qui y aboutissent, et se rend maîtresse d'une des portes de la ville.

Dans le même temps, dix ou douze mille paysans rassemblés à Albano, Velletri, Marino, Civita di Castello, se préparaient à marcher sur Rome. Heureusement, leurs mesures étaient mal prises, et la répression aussi vive qu'énergique de l'insurrection dans Rome ne leur donna pas le temps d'arriver.

Lorsque les soldats français entendirent battre *la générale*, rappelés à leurs devoirs par la crainte d'un danger commun, ils se replacèrent bien vite sous l'autorité de leurs chefs. Sans perdre un moment, le général Dallemagne donne l'ordre au général Vial d'attaquer de front le rassemblement principal des Transtévérins qu'il fait tourner en même temps par une autre colonne. Bientôt

acculés au pont du Tibre, cernés de toutes parts, les insurgés, ne pouvant passer, furent atteints par les baïonnettes, précipités dans le fleuve ou faits prisonniers.

Il importait également à la sécurité de l'armée de disperser les rassemblements qui s'étaient formés aux environs de la ville. Ils présentaient un danger par eux-mêmes et pouvaient d'ailleurs faciliter l'arrivée des Napolitains, dans le cas où ceux-ci eussent été tentés de venir au secours de Rome. Murat reçut donc l'ordre de les attaquer immédiatement et de les détruire. On lui donna les carabiniers de la 11e légère, les grenadiers de la 11e de bataille, deux pièces d'artillerie et un détachement du 7e de hussards; le tout montait à mille hommes environ.

Vers le milieu de l'immense plaine qui entoure Rome, au sud-ouest, s'élève un groupe de collines volcaniques qu'on appelle les montagnes d'Albano. Elles sont traversées par la célèbre voie Appienne qui conduisait de Rome jusqu'aux extrémités de l'Italie. C'est encore aujourd'hui la principale route qui met en communication les États romains avec Naples par Terracine. A Albano, à Castel-Gandolfo, situés sur le premier gradin de ces montagnes et au bord du lac du même nom, s'étaient formés les rassemblements les plus considérables. Sans doute ce n'étaient que des paysans, mais des paysans qui savent très bien, postés derrière un rocher ou un buisson, ajuster un coup de fusil ou de tromblon. N'est-ce pas parmi eux que, de tout temps, se sont recrutés ces bandits, la terreur des environs de Rome, rançonnant les voyageurs, souvent même les caisses du

Gouvernement, sans cesse en guerre avec les troupes papales? N'a-t-on pas vu, plus d'une fois, ces *rois de la montagne*, à force d'audace et d'adresse, forcer le saint-père à entrer en composition avec eux?

Chez ces hommes superstitieux et à demi-sauvages, la douce religion chrétienne prend quelque chose d'outré, de violent. Ils y cherchent surtout ce qui frappe fortement les sens. Je me rappelle avoir vu à Lariccio, gros bourg situé entre Albano et Nemi, et célèbre par la beauté de ses femmes, toutes les maisons couvertes de cette inscription, peinte en rouge, en lettres d'un pied de haut : « *Viva il sangue di Jesu Christo!* » Ils associent la religion à leurs amours, à leurs haines, à leurs vengeances, à leur brigandage. On peut voir à Rome, dans l'église *Santa Maria dalla pace*, deux immenses piliers entre lesquels est placée une madone resplendissante de diamants. Ces piliers disparaissent, à la lettre, sous un arsenal de stylets, de poignards, de couteaux, d'escopettes que l'on suspend là, une fois leur œuvre accomplie, en forme d'*ex-voto*. Est-ce un gage de repentir? je n'en répondrais pas. De reconnaissance et de remercîment? peut-être.

Lors donc que ces hommes aux passions ardentes apprirent ces étranges nouvelles : Rome envahie, leurs églises pillées, leurs madones dépouillées, enlevées; lorsqu'on vint leur dire que plusieurs même de ces madones avaient pleuré, lorsque avec horreur ils les virent pleurer, aux sentiments de colère et de haine qu'éprouve toujours un peuple à la vue de l'étranger envahisseur, se joignirent la rage du fanatisme, la soif de la vengeance, et il faut convenir que, dans cet état d'exaspé-

ration, les paysans d'Albano n'étaient pas trop à mépriser.

On savait que le principal rassemblement était à Albano même, que les insurgés occupaient aussi Castel-Gandolfo et avaient mis tant bien que mal en état de défense le château, qui d'ailleurs, par sa position, ses fortes murailles, semblait être à l'abri d'un coup de main. Il y avait deux partis à prendre : marcher directement sur Albano en suivant la voie Appienne, qui traverse cette ville; mais dans ce cas on laissait sur la gauche ou sur les derrières les rassemblements de Castel-Gandolfo et de Marino; tandis qu'en prenant la route qui conduit de Rome à cette dernière ville, on refoulait l'insurrection en la prenant, pour ainsi dire, à revers.

Le 27 février, le général Murat se mit en route avec toutes ses troupes. Arrivé à Castel-Gandolfo, il se trouva en présence d'une masse de 7 à 8,000 hommes en position, leur gauche occupant Castel-Gandolfo et leur droite s'appuyant à Albano. Il les fit immédiatement attaquer par leur droite, et les força à se replier sur Albano. Puis, sans se préoccuper des forces que pouvait contenir le château de Castel-Gandolfo, et se contentant de le faire observer, il pousse droit sur Albano, petite ville d'environ cinq mille âmes, entourée d'une vieille chemise en maçonnerie. Les portes étaient barricadées, et sur le flanc et les derrières se montrait un rassemblement de plusieurs milliers de paysans. Laissant sa cavalerie pour les contenir, Murat lance immédiatement son infanterie, formée en colonne, sur les faubourgs de la ville. La tête de colonne atteignait les premières

maisons, lorsqu'elle fut assaillie par une fusillade tellement vive, que plus d'une fois la marche de la colonne en fut ralentie. Enfin on arrive aux portes de la ville qu'on est obligé d'enfoncer à coups de canon. Le passage à peine ouvert, les soldats se précipitent à la baïonnette, renversent tous les obstacles qu'on leur oppose et forcent les défenseurs à fuir dans toutes les directions.

Le jour commençait à baisser; les lieux étaient mal connus : Murat, pour ne pas laisser ses troupes s'engager trop avant, fit sonner le ralliement et arrêta la poursuite. Cependant, pour que la besogne ne demeurât pas inachevée, il ramena son monde sur Castel-Gandolfo. Bien que le château, comme je l'ai dit, semblât pouvoir offrir quelque résistance, il voulut profiter de l'animation de ses troupes et de l'effroi que ses premiers succès avaient jeté chez l'ennemi pour l'enlever immédiatement. Tandis que les tirailleurs éloignent les défenseurs des murailles, il fait avancer des pièces d'artillerie pour enfoncer les portes, mais c'est en vain : les boulets traversent et les portes restent debout. Il donne alors l'ordre de les abattre à coups de hache : la fusillade redouble et les tirailleurs demeurent exposés pendant plus de vingt-cinq minutes à un feu meurtrier. Les portes cèdent enfin à leurs efforts; les grenadiers de la 11° s'élancent à travers les débris, pénètrent dans le château, la lutte s'engage dans l'intérieur, au milieu des ténèbres, et ne se termine que par la destruction complète de tout ce qui y était renfermé.

La journée avait été terrible pour les paysans. Ils avaient eu plus de 500 hommes tués, tous leurs drapeaux étaient tombés aux mains des vainqueurs. Le

lendemain, la colonne se porta sur Velletri. Les fuyards y avaient déjà jeté l'épouvante : la ville était presque déserte : tout s'était réfugié dans la montagne. Quelques magistrats et un petit nombre d'habitants vinrent implorer la pitié du général Murat. Il les rassura, et, après s'être fait donner des otages, il dirigea sur Rome un certain nombre de prisonniers, parmi lesquels l'archiprêtre d'Albano, qui passait pour avoir été le principal instigateur du mouvement insurrectionnel. Puis laissant quelques troupes à Velletri et à Albano pour surveiller la voie Appienne, il rentra lui-même à Rome.

Cette expédition, conduite avec autant de vigueur que de rapidité, étouffa dans son germe toute tentative de soulèvement. Massena apprit avec grand plaisir ce résultat. Il le débarrassait des inquiétudes sérieuses que pouvait lui faire concevoir pour ses communications cette insurrection des campagnes autour de Rome. Enfin l'armée venait de prouver que chaque fois qu'il s'agirait de combattre, elle se montrerait animée de son ancienne ardeur et obéissante à ses chefs.

Le succès parut assez important à Massena pour qu'il en donnât sur-le-champ avis au Directoire, et les trophées assez glorieux pour qu'il lui en fît hommage.

Je ne sais pas précisément le rôle que remplit Auguste Colbert dans ces sanglants combats, mais la mission que lui confia Massena et les lettres suivantes pourront en faire juger :

Au quartier général de Ronciglione, le 21 ventôse an VI (11 mars 1798).

Au citoyen Colbert, aide de camp du général Murat.

« Je mande au général Dallemagne, mon cher Col-

bert, de vous remettre les drapeaux pris à Albano, que je vous charge de porter à Paris. J'écris au commissaire ordonnateur de vous faire compter la somme nécessaire à votre voyage. Vous passerez ici pour que je vous remette mes dépêches. Salut.

« MASSENA. »

Voici celle qui était destinée au Directoire :

Rome, 24 ventôse an V (14 mars 1798).

Massena, géneral en chef, au Directoire exécutif.

« Citoyens Directeurs,

« J'ai l'honneur de vous adresser, par le citoyen Colbert, aide de camp du général de brigade Murat, les quatre drapeaux pris le 9 de ce mois à Albano, sur les rebelles, qui furent complètement battus et dispersés par les troupes aux ordres du général Murat.

« J'ai cru devoir à l'intelligence et à la bravoure qu'à déployées dans cette occasion ce général, l'attention de vous faire parvenir ces drapeaux par son aide de camp, qui l'a puissamment secondé dans cette affaire (1).

« Salut et respect.

« MASSENA. »

Colbert partit immédiatement pour Paris.

Ces événements n'apportèrent d'ailleurs aucun changement à la situation prise par l'armée vis-à-vis de ses chefs. La lutte terminée, elle reprit son attitude de résistance et continua surtout à repousser d'une manière

(1) Archives du Dépôt de la guerre. *Correspondance.* — Italie mars 1798.

absolue l'autorité de Massena. Celui-ci, fatigué du rôle qu'on lui faisait jouer, honteux, pour ainsi dire, de son impuissance, reçut enfin son rappel. Il se rendit à Gênes et de là à Antibes, où il devait attendre les ordres du Gouvernement.

Le général Gouvion-Saint-Cyr (1), qui lui succéda dans le commandement, parvint enfin, après de longs efforts, par un mélange habile de fermeté et de prudence, à rétablir l'ordre et la discipline dans l'armée (2).

(1) Gouvion-Saint-Cyr, né à Toul, en 1764, un des hommes les plus remarquables par le caractère et les talents qu'ait mis au jour la Révolution française, général capable de s'élever aux combinaisons les plus savantes de la guerre, tacticien consommé, esprit libéral, organisateur. L'armée française lui doit les bases de son organisation actuelle, la loi sur le recrutement, celles sur l'avancement et les pensions de retraite, enfin la création d'un corps d'état-major. — Déjà général en chef sous le Directoire, Gouvion-Saint-Cyr fut nommé maréchal de France en 1812. Ministre de la Guerre sous les Bourbons, à la seconde Restauration, il abandonna le ministère pour ne pas signer les traités du 20 novembre 1815. Un instant ministre de la Marine en 1817, il reprit le portefeuille de la Guerre en 1818. C'est de cette époque que datent les lois importantes dont je viens de parler. — Gouvion-Saint-Cyr mourut en 1830.

(2) Les *Mémoires d'un Homme d'État* (rédigés par le comte d'Allonville) et le mémoire du général Kock, inséré à la fin du tome VI de l'*Histoire générale des traités de paix*, par le comte de Garden, renferment les documents les plus curieux sur tout ce qui s'est passé à Rome à cette époque.

CHAPITRE VI

La *société* parisienne au commencement de 1798. — Les nouveaux riches et les anciens nobles. — Les bals publics. — Réception solennelle du général Bonaparte par le Directoire. — Auguste Colbert présenté rue Chantereine. — Salon de M. de Talleyrand. — L'armée d'Angleterre. — Projets du général Bonaparte sur l'Egypte. — L'Orient, le pays des grandes destinées. — Anciens projets. Leibnitz; M. de Sartines; M. de Saint-Priest. — Poussielgue à Malte. — Le Directoire décide l'expédition. — Opposition de Pléville le Pelley. — Préparatifs. — Les savants: Monge, Berthollet, Geoffroy Saint-Hilaire, etc. — Desaix, Kléber, Caffarelli, Menou, Reynier. — Auguste Colbert chargé par Bonaparte de porter l'ordre de départ à la division de Gênes. — Il part avec son frère Edouard. — Bernadotte ambassadeur. — Emeute à Vienne. — Contre-ordre donné à la flotte. — Inquiétudes du Directoire. — Bonaparte propose d'abandonner le projet d'expédition. — Composition de l'armée d'Egypte. — Arrivée de Bonaparte à Toulon. — Sa lettre au conseil de guerre. — Proclamation. — Départ. — Adieux d'Auguste Colbert à sa mère.

Paris, au commencement de l'année 1798, présentait un singulier spectacle. Ce qu'on appelle la *société*, le *monde*, essayait de se reformer.

En tout pays, et surtout en France, il existe un certain nombre de personnes, souvent d'origine et de conditions fort différentes, mais entre lesquelles l'éducation, l'esprit, le langage, établissent un lien commun. Pour ces personnes, se voir, se réunir, causer surtout,

est un besoin impérieux. N'est-ce pas en France que des esprits à la fois brillants et délicats ont fait de la conversation un art plein de charmes, et que les salons sont devenus une puissance?

Il n'avait fallu rien moins que la Terreur pour mettre en fuite et détruire cette société élégante et polie qui, à la fin du dix-huitième siècle, était dans tout son éclat. Mais à peine le calme eut-il reparu, après le 9 thermidor, que l'esprit de sociabilité, si vif parmi nous, eut bientôt repris son empire. Il était d'ailleurs si doux de se retrouver après l'orage ! Ce fut une véritable ivresse : on vit des émigrés, des proscrits sur qui planaient encore des lois terribles, tout braver pour revenir à Paris se mêler aux réunions et aux fêtes. L'échafaud était encore debout, que cette foule oublieuse de ses terreurs, courant follement aux plaisirs, allait les chercher jusque dans les souvenirs de sa douleur. N'y eut-il pas alors le *bal des victimes* (1)? La mode s'en mêla, et il y eut la *coiffure à la victime*.

Le 18 fructidor ramena les alarmes : la déportation, le *Temple*, la fuite, dispersèrent de nouveau causeurs et danseurs ; mais ce ne fut que pour un moment, et l'on vit bientôt cette société décimée, la veille encore traquée, emprisonnée, où tous les rangs étaient confondus, nobles ruinés, laquais enrichis, royalistes, républicains, entraînés par une même ardeur, n'avoir plus qu'une seule pensée : vivre et s'amuser.

Ce fut alors que le directeur Barras eut sa *cour* et ses fameux soupers. Les nouveaux riches étalèrent leur luxe.

(1) On n'y pouvait faire partie de certains quadrilles qu'à la condition d'avoir eu un ou deux parents guillotinés.

Le contraste de leur ton, de leurs manières, avec les élégantes recherches d'une vie somptueuse, toute nouvelle pour eux, le ridicule de leurs grands airs, leur morgue de parvenus, amusaient beaucoup le public et fournirent un aliment intarissable à sa verve moqueuse : ce qui n'empêchait pas d'ailleurs de courir à leurs fêtes. Quelques salons de meilleure compagnie se rouvrirent, mais en petit nombre. En général on avait peu d'argent, et ceux qui en avaient ne voulaient point attirer l'attention. On eut donc recours aux réunions publiques. Ce fut le beau temps des cafés et des restaurateurs. De cette époque date la vogue des Tortoni, des Véry, etc. Il y avait des bals de souscription sans nombre ; les plus suivis étaient ceux de l'hôtel d'Aligre, de la rue de Richelieu, le bal Thelusson surtout, où se rendait tout ce qui était à la mode. Là, dans le plus singulier pêle-mêle de gens de tous les régimes, de toutes les opinions, on voyait Mme Bonaparte, dont la grâce et le charme attiraient tous les regards ; près d'elle, sa fille, Mlle Hortense de Beauharnais ; puis Mme de Fontenay, cette femme qui sut inspirer assez d'amour et de courage à Tallien pour qu'il osât enfin attaquer Robespierre en face. Elle était là, belle comme une statue grecque et presque aussi nue. Sa bonté lui a fait beaucoup pardonner : le peuple l'appelait *Notre-Dame-de-Bon-Secours*. On y rencontrait encore la charmante Mme de Contades, l'une des célébrités de Coblentz, tout récemment rentrée de l'émigration et fort tentée de disputer aux élégantes du jour le sceptre de la mode. D'autres femmes de l'ancienne cour s'y montrèrent également, attirées par le plaisir ou la curiosité. Le

prestige de leurs noms, de leurs manières, éblouissait cette foule de parvenus et de nouveaux riches. Courtisées, adulées par eux, elles payaient leurs avances, tout en les acceptant, par des propos où souvent une merveilleuse insolence se mêlait à la plus fine et à la plus spirituelle raillerie. J'ai connu l'une d'elles, qui fut déportée comme *dangereuse à la République par ses sarcasmes*.

Il ne faut pas oublier dans la physionomie de cette époque le fameux Trénis, le Vestris des salons, faisant ce qu'il appelait de la *danse sociale;* ni Garat, l'incomparable chanteur, l'*incroyable des incroyables*, dont Gluck disait qu'il était *la musique en personne*.

Le retour du général Bonaparte, après la paix de Campo-Formio, l'enthousiasme qu'excita sa présence, les fêtes auxquelles elle donna lieu, fournirent un nouvel aliment à cet entrain de réunions et de plaisirs.

Il y eut d'abord la réception solennelle que lui fit le Directoire pour la présentation du traité. Cette cérémonie eut une grandeur réelle. Ce fut un spectacle d'un puissant intérêt que celui de ce jeune homme de vingt-neuf ans apportant la paix imposée par son épée à la coalition vaincue.

Lorsqu'il arriva devant les directeurs et les deux Conseils, réunis et placés sur une estrade dans la cour du Luxembourg, un immense applaudissement l'accueillit. Sur un drapeau porté derrière lui se lisait la fabuleuse énumération des victoires de l'armée d'Italie. Mais ce qui attirait tous les regards, ce n'était pas seulement ce passé déjà *si éclatant*, c'était l'avenir que la foule avide

cherchait à lire sur son front, l'avenir que chacun sentait qu'il portait en lui.

M. de Talleyrand prononça un discours où l'on remarquait ces phrases : « Tout en lui est l'ouvrage de cet amour insatiable de la patrie et de l'humanité.... Ah! loin de redouter ce qu'on voudrait appeler son ambition, je sens qu'il faudra peut-être le solliciter un jour pour l'arracher aux douceurs de sa studieuse retraite. La France entière sera libre ; peut-être lui ne le sera jamais : telle est sa destinée. » Bonaparte alors s'avança vers l'autel de la Patrie, et, remettant au Directoire le traité de Campo-Formio, il prononça d'un ton ferme, mais simple, un discours dont voici quelques passages :

« Le peuple français, pour être libre, avait les rois à combattre. Pour obtenir une Constitution fondée sur la raison, il avait dix-huit siècles de préjugés à vaincre : la constitution de l'an III et vous, avez triomphé de tous ces obstacles. La religion, la féodalité et le royalisme ont successivement, depuis vingt siècles, gouverné l'Europe ; mais de la paix que vous venez de conclure date l'ère des Gouvernements représentatifs. Vous êtes parvenus à organiser la grande nation, dont le vaste territoire n'est circonscrit que parce que la nature en a posé elle-même les limites... Lorsque le bonheur du peuple français sera assis sur les meilleures lois organiques, l'Europe entière deviendra libre » (1).

La forme sentencieuse, le ton prophétique de ce discours, le vague mystérieux qu'il laissait planer sur la pensée intime de Bonaparte, surexcitèrent la curiosité

(1) *Correspondance de Napoléon Ier*, t. III, n° 2385, p. 603.

et firent travailler les imaginations. On se demandait si dans cet homme il fallait voir un César ou un Washington; quelques-uns commençaient à rêver en lui un Monck.

Vinrent ensuite les fêtes données par les Conseils (1) et par les ministres. Celle qu'offrit M. de Talleyrand fut très remarquée à cause de son élégance et de son bon goût. Ce fut là, raconte-t-on, que Mme de Staël, alors fort enthousiasmée de Bonaparte, et voulant à tout prix attirer son attention, lui demanda fort maladroitement, malgré tout son esprit, « quelle était à ses yeux la première femme du monde, morte ou vivante? » — « Celle qui a fait le plus d'enfants, » répondit-il en souriant.

Cette représentation de salon lui était d'ailleurs fort à charge. Il appréciait trop bien pour en faire grand cas cette vaine curiosité qui s'attache souvent aux objets les plus frivoles. Quant à l'empressement avec lequel la foule du peuple se portait à sa rencontre: « Ils se porteraient avec autant d'empressement au-devant de moi si j'allais à l'échafaud, » disait-il. Aussi vivait-il retiré dans sa maison de la rue Chantereine (2), entouré de ses généraux, de ses officiers les plus intimes et de quelques savants illustres: Laplace, Monge, Berthollet, etc., dans la société desquels il affectait surtout de se plaire.

Le retentissement de toutes ces fêtes, de toutes ces ovations, durait encore, lorsqu'Auguste Colbert arriva à Paris. Il fut présenté aux directeurs et aux ministres,

(1) Celui des Anciens et celui des Cinq-Cents.
(2) Depuis, rue de la Victoire.

auxquels il remit ses drapeaux et ses dépêches. Le général Bonaparte le reçut bien, le vit avec intérêt; Mme Bonaparte l'accueillit avec la plus gracieuse bienveillance. Il se trouva donc ainsi lancé sur-le-champ dans le monde officiel et admis au cercle de la rue Chantereine. Quant au monde des plaisirs, à cette société qui cherchait à se recomposer, la porte lui en fut tout naturellement ouverte. Le spectacle était nouveau pour lui : il avait commencé si jeune le métier de soldat, qu'il avait à peine pu connaître la société et les salons de l'ancien régime, et pour la première fois, il trouvait dans quelques-uns de ceux qu'il fréquentait, une politesse, un langage qu'il ne connaissait que par ouï-dire. S'il se sentait porté par un penchant naturel à rechercher la supériorité de l'intelligence et du talent partout où il pouvait les rencontrer, par une disposition assez commune chez les esprits à la fois élevés et délicats, la distinction, l'élégance des manières avait aussi un grand attrait pour lui. Aussi se rapprocha-t-il par goût de la société qui, sous ce rapport, pouvait lui offrir les meilleurs modèles. Le salon de M. de Talleyrand, où se rencontraient les formes les plus accomplies de l'ancien bon ton, fut un de ceux qu'il fréquenta le plus, et où, dès cette époque, il sut se faire remarquer.

Malgré tout le charme que pouvait avoir pour Auguste Colbert un genre de vie si nouveau, les jouissances qu'il y trouvait n'avaient pour lui qu'un intérêt secondaire; sa première, sa constante préoccupation était cette carrière à laquelle il s'était donné tout entier, cette vie active, pleine d'émotions, devenue pour lui un besoin; c'étaient enfin ces perspectives de gloire dont s'enivrait

son imagination. L'œil fixé sur Bonaparte, comme tant d'autres, comme toute la France, il se demandait ce qu'allait désormais faire le vainqueur de l'Italie, à quels périls, à quels triomphes nouveaux il allait les appeler.

Il y avait bien ce qu'on appelait l'armée d'Angleterre; Bonaparte en était le chef; de grands préparatifs se faisaient sur les côtes; les journaux, les discours officiels ne cessaient de désigner la Grande-Bretagne comme l'âme de toutes les coalitions formées contre la France, la vieille et implacable ennemie qu'il fallait enfin frapper au cœur. Mais était-ce bien réellement elle qui était menacée? Que se préparait-il?... Pour s'en rendre compte, il est bon d'examiner ce qui s'était passé depuis l'arrivée du général Bonaparte à Paris.

Les hommes qui dépassent la taille ordinaire ont, de tout temps, été un grand embarras pour les républiques. Dans un état démocratique, il ne faut être ni trop grand, ni même trop juste: témoin Aristide. L'égalité étant l'essence et le principe d'un tel État, tout ce qui peut la troubler le met en péril: aussi doit-il, sorte de lit de Procuste, maintenir toutes les tailles au même niveau, sous peine de périr. S'il arrive qu'une république ait des voisins puissants et jaloux, si, par sa position, elle est obligée d'entretenir des armées considérables, si son peuple est belliqueux, si la gloire des armes l'enivre, alors le danger est extrême, car il est impossible que tôt ou tard il ne surgisse d'un état de guerre quelque nouveau César qui trouve toujours bon nombre de gens disposés à saluer en lui un maître. C'est une vérité de tous les temps, de tous les lieux.

S'il en a été ainsi pour les peuples où les institutions républicaines avaient jeté de profondes racines, où elles étaient en harmonie avec les mœurs, qu'en devait-il être pour la France, où les institutions nouvelles étaient en opposition avec les vieilles mœurs et déjà frappées d'impuissance et de déconsidération !

Dès que le *nouveau César* parut, l'équilibre fut rompu. Il n'avait pas d'ailleurs à triompher de Pompée ni de ce fier patriciat romain dont Brutus était le représentant et qui eût sauvé la liberté si elle avait pu l'être; il n'avait devant lui qu'un Gouvernement décrié, méprisé, des individualités éparses, sans aucun lien entre elles, partout des passions et des intérêts divergents. Il semblait donc qu'il n'eût qu'un pas à faire pour se mettre à la place de quelques hommes qu'il effaçait par l'éclat de sa gloire, par celui de son génie, qu'il avait enfin déjà réduits, pour ainsi dire, à n'être que les exécuteurs de sa volonté; sans nul doute, mais ce pas est toujours difficile, même pour les plus habiles et les plus forts.

Le Directoire sentait sa position : il voyait en Bonaparte l'homme qui devait lui arracher son fragile pouvoir. Bonaparte, de son côté, savait que l'avenir lui appartenait, et il le savait d'une manière trop certaine pour le compromettre par une tentative prématurée. Son séjour à Paris fixa d'ailleurs sa pensée à cet égard. Habitué depuis deux ans en Italie à vaincre tous les obstacles, à parler, à agir en maître, à imposer à tous sa volonté, même au Directoire, de loin les choses avaient pu lui paraître plus faciles. Mais, arrivé à Paris, il se trouva n'être plus que le sujet de ces hommes

qu'il méprisait et fut obligé de reconnaître que, tout débile que fût le Directoire, il avait encore cette force que possède tout Gouvernement établi. Sans doute, le nom de Bonaparte était dans toutes les bouches, la foule se montrait prodigue d'hommages, avide de le voir, de l'entourer, mais il ne se méprit pas sur la nature des sentiments qu'il inspirait et discerna fort bien que, pour le plus grand nombre, il n'était qu'un instrument dont ils espéraient se servir dans l'intérêt de leur parti, qu'enfin le temps d'agir pour lui-même n'était pas encore venu.

Il essaya alors de faire partie du Directoire, mais toutes ses tentatives échouèrent : on allégua son âge qui, d'après la loi, l'excluait. Néanmoins il sentit que sa position en dehors du pouvoir était fausse, et que, s'il ne faisait rien, il serait bientôt oublié : « Si je reste ici, disait-il à Bourrienne, je suis *coulé* dans peu. Tout s'use ici ; je n'ai déjà plus de gloire » (1).

Le Gouvernement s'efforçait, il est vrai, de faire croire au projet d'expédition en Angleterre, mais son but principal avait été de créer ce titre retentissant de général de l'armée d'Angleterre, afin d'enlever plus facilement Bonaparte à l'armée d'Italie. En définitive, il n'y avait rien d'arrêté. Toutefois, comme des armements considérables se faisaient sur les côtes, Bonaparte, à qui d'ailleurs ce projet souriait peu, voulut cependant juger par lui-même de l'état des préparatifs, des moyens d'exécution, des chances que pourrait offrir une pareille entreprise. Il visita Calais, Dun-

(1) Bourrienne, *t. II, p.* 34.

kerque, tous les ports du Nord, alla jusqu'en Hollande, dans l'île de Walcheren, et en quelques jours la question fut jugée pour lui. En revenant il dit à ses intimes : « C'est un coup trop chanceux, je ne le hasarderai pas ; je ne veux pas jouer le sort de cette belle France. » Et dès lors toutes ses pensées se reportèrent vers un projet qui l'avait déjà très occupé, celui d'une expédition en Égypte.

L'Orient lui semblait être le pays des grandes destinées : c'était peut-être là que la sienne devait s'accomplir. A travers l'Égypte, il entrevoyait la puissance anglaise renversée, l'Inde conquise. Enfin, en quittant la France, il échappait à une situation insoutenable. Le temps se chargerait de mûrir et d'avancer les choses ; vouloir les brusquer ou rester inactif, c'était également se perdre, tandis qu'occuper de nouveau l'opinion publique par une tentative grande et hardie, l'éblouir par de nouveaux triomphes, c'était achever de l'entraîner et de la conquérir.

La première idée d'une expédition en Égypte était venue à Bonaparte durant son séjour à Passeriano. Au moment de conclure une paix qui allait terminer ce qu'on pourrait appeler le premier *acte* du grand drame de sa vie, la pensée de se trouver dans une position secondaire, fût-ce celle de ministre, en contact immédiat avec les hommes du Directoire, lui répugnait invinciblement. Il se préoccupait avec une sorte d'anxiété de ce qu'il pourrait faire pour échapper à une situation dont il prévoyait toute la difficulté. Pendant les loisirs que lui laissait la lenteur des négociations, il se promenait souvent dans le beau parc de Passeriano, avec

Monge et quelques-uns de ses généraux et de ses aides de camp. Il se plaisait alors en de longues conversations où, discutant tour à tour des questions de philosophie, de morale ou de politique, passant en revue l'histoire des peuples qui avaient occupé la scène du monde, il cherchait les causes de leur grandeur et de leur chute.

C'était surtout vers l'Asie que Bonaparte aimait à tourner ses regards ; ce vieux berceau de l'humanité, de la civilisation, ces grands empires disparus, ce profond et mystérieux Orient, d'où sont sorties les religions et presque toutes les idées métaphysiques qui agitent ou gouvernent le monde des intelligences, frappaient vivement son imagination. Là se pressaient de vastes flots d'hommes ; là s'accomplissaient de grandes révolutions. « L'Europe, disait-il, n'est qu'une taupinière ! » Déjà elle lui paraissait trop étroite : il lui fallait le monde d'Alexandre, et sa parole imagée, vive, éloquente, pleine de clartés soudaines, de jugements ingénieux ou profonds, entraînait son auditoire. Monge surtout, dont l'âme ardente et naïve s'ouvrait à toute idée grande et nouvelle, s'enflammait, et son enthousiasme réagissait sur Bonaparte lui-même.

Les archives de Venise fournirent à Bonaparte de nombreux documents sur l'Égypte : une fois son attention éveillée, il voulut étudier à fond la question.

L'idée de s'emparer de l'Égypte était ancienne en France et y avait été reproduite à diverses époques. Leibniz le premier l'avait mise en avant. Lorsqu'en 1672, Louis XIV se disposait à envahir la Hollande, un prince allemand pensa, dit-on, qu'un moyen de mettre l'Europe à l'abri de l'ambition du grand roi était de lui

montrer un nouveau champ d'entreprises et de conquêtes, et, à sa sollicitation, Leibniz rédigea un mémoire où il cherchait à démontrer que c'était en s'emparant de l'Égypte que la France porterait à ses ennemis les coups les plus sûrs.

« Sire, disait-il, ce n'est pas chez eux que vous pouvez vaincre ces républicains. Vous ne franchirez pas leurs digues et vous mettrez l'Europe de leur côté. C'est en Égypte qu'il faut les frapper. Là vous trouverez la grande route du commerce de l'Inde : vous enlèverez ce commerce aux Hollandais; vous assurerez l'éternelle domination de la France dans le Levant; vous réjouirez toute la chrétienté; vous remplirez le monde d'étonnement et d'admiration. L'Europe vous applaudira, loin de se liguer contre vous » (1).

Dans le dix-huitième siècle, on n'avait plus la Hollande à combattre, mais déjà la ruine menaçait Constantinople : on voulait s'assurer une part de dépouilles si l'empereur ottoman venait à tomber. Ce fut encore à l'Égypte qu'on pensa, l'Égypte par laquelle on pourrait peut-être aller reconquérir l'Inde : « C'est le seul moyen, disait M. de Sartines, de conserver notre commerce dans le Levant. L'Égypte civilisée deviendra pour nous une admirable colonie, et qui nous dédommagera de la perte de toutes les autres. Maîtres de la mer Rouge, nous pourrons attaquer les Anglais dans l'Inde ou établir dans ces parages un commerce rival du leur. L'Angleterre et la

(1) Le mémoire de Leibniz est aux archives du Ministère des Affaires étrangères. M. Kermoysan cite ce passage dans son *Recueil par ordre chronologique des lettres, proclamations etc., de Napoléon*, t. I, p. 177.

Russie s'opposeront sans doute à ce que nous occupions l'Égypte, mais nous aurons pour nous l'Autriche en lui promettant une partie de la Turquie d'Europe, et l'Espagne qui est notre alliée naturelle dans toute guerre maritime. Celle-ci joindra sa flotte à la nôtre. L'Égypte est conquise si nous pouvons y débarquer. » Mais le projet en resta là.

En 1781, le comte de Saint-Priest, ambassadeur de France à Constantinople, y revenait avec instances auprès de son Gouvernement auquel il écrivait : «Les Russes ont, à Kerson, quinze frégates et deux vaisseaux de 64 ; ils en ont autant à Tangarock. Cette escadre n'a qu'à paraître devant Constantinople pour y opérer une révolution : son apparition sera le signal du soulèvement des Grecs ; les Turcs auront quitté l'Europe avant qu'on puisse arriver pour les secourir. C'est à la France de ne pas se laisser prendre au dépourvu par ce grand événement. Il faut qu'elle se hâte d'occuper l'Égypte. La conquête de ce pays sera facile ; il n'est défendu que par cinq ou six mille mamelucks qui n'ont jamais vu le feu et qui ne possèdent pas une pièce de canon » (1).

Le Gouvernement se résolut alors à tenter l'expédition. Le plan, les moyens d'exécution étaient arrêtés, lorsqu'éclata la guerre d'Amérique qui porta d'un autre côté l'attention et les forces de la France.

Bonaparte eut connaissance de ces divers projets et lut les mémoires qui y étaient relatifs. Il s'empara avec ardeur de cette idée, et dès le mois d'août 1797 il mandait

(1) Voy. *Opinions de Napoléon sur divers sujets de politique et d'administration*, par un membre de son Conseil d'Etat (Pelet de la Lozère).

au Directoire : « Le temps n'est pas éloigné où nous comprendrons que pour détruire véritablement l'Angleterre, il faut s'emparer de l'Égypte. » M. de Talleyrand, qui caressait l'homme dont il semblait déjà à cette époque entrevoir la destinée, lui écrivait en ces termes : « Vos idées sur l'Égypte sont grandes et l'utilité doit en être bien sentie. »

Dans la pensée de Bonaparte, la prise de Malte était une des conditions indispensables de la conquête de l'Égypte et d'un établissement dans ce pays. L'état de faiblesse où était tombé le Gouvernement des chevaliers faisait convoiter Malte par la plupart des puissances qui ont accès dans la Méditerranée, par la Russie, par l'Autriche, qui voulait devenir une puissance maritime, par l'Angleterre, par le prince de la Paix, Godoï, qui en avait grande envie, peut-être pour lui-même, et en tous cas pour l'Espagne. Bonaparte envoya à Malte un agent habile, Poussielgue, qui y avait de nombreuses relations, pour se renseigner sur l'état des choses et se créer des intelligences. Il résulta, des renseignements fournis par cet agent, qu'il suffirait de faire paraître devant l'île une flotte, en l'appuyant peut-être d'une démonstration avec quelques troupes de débarquement, pour y provoquer une révolution dont il serait facile de profiter.

Ainsi donc, avant le traité de Campo-Formio, Bonaparte avait non seulement combiné dans sa pensée le plan d'une expédition en Égypte, mais déjà même il s'était rendu compte des moyens d'exécution. Toutefois, ce ne fut qu'à son retour à Paris, après s'être convaincu que le temps d'aspirer au pouvoir n'était pas

encore venu pour lui, et qu'une descente en Angleterre n'offrait pas de chances de succès, qu'il se livra tout entier à cette grande entreprise.

Il fallait d'abord faire adopter le projet par le Directoire. Certes, toutes les lois ordinaires de la prudence humaine eussent commandé de le rejeter; tout Gouvernement sage n'aurait pas hésité. La France sortait à peine de sa terrible lutte contre la coalition. La paix même qu'on venait de conclure ne pouvait être autre chose qu'une trêve. Pensait-on que tant de haines allumées contre la France, et surtout contre la Révolution, fussent éteintes avec la guerre? L'Angleterre n'était-elle pas encore debout et en armes? L'invasion de Rome, celle de la Suisse, ne pouvaient manquer de susciter de nouvelles animosités. Était-ce bien le moment de jeter au delà des mers une puisssante armée, de se priver de ses généraux les plus habiles, et surtout du premier de tous? N'était-ce pas enfin follement risquer les derniers débris de notre puissance navale si cruellement éprouvée par une guerre malheureuse? Voilà ce qu'une prévoyance vulgaire pouvait apercevoir, et, je le répète, tout Gouvernement doué de quelque fermeté et de quelque sagesse, eût repoussé les propositions qui lui étaient faites. Mais Bonaparte était un grand enchanteur. Lorsque sa puissante imagination s'était emparée d'un projet, elle le parait de telles couleurs, le revêtait d'une forme si saisissante qu'il était bien difficile ne pas se laisser entraîner. Les hommes politiques étaient séduits par la grandeur de ses vues; les esprits pratiques, voyant tout si bien prévu, calculé, sentaient l'objection expirer sur leurs lèvres, et restaient confondus en présence de

ce vigoureux génie, dont le regard embrassait à la fois l'ensemble le plus vaste et pénétrait dans les plus minutieux détails.

Il faut dire aussi que le Directoire ne demandait pas mieux que de se laisser convaincre. Les hommes médiocres qui le composaient, préoccupés surtout de la pensée de conserver leur pouvoir, effrayés d'un tel rival, se trouvaient admirablement servis dans leur jalousie par l'ostracisme auquel Bonaparte se condamnait lui-même.

Il n'y eut, à bien dire, dans le Gouvernement qu'une seule opposition nette, absolue : ce fut celle du ministre de la Marine, Pléville le Pelley. Il devint même gênant, et, sous le prétexte d'une inspection des côtes, on l'éloigna (1).

La résolution définitive du Directoire fut prise le 5 mars 1798. Une suite d'arrêtés donnèrent à Bonaparte de pleins pouvoirs, concentrant avec sagesse dans une seule main tous les préparatifs de terre et de mer auxquels venaient se joindre encore ceux de l'expédition scientifique. Car ce n'était pas seulement par les armes que Bonaparte voulait conquérir l'Orient, c'était par les lumières, par les sciences de l'Europe. Nul n'a jamais proclamé plus haut que lui la supériorité de l'esprit sur la force, nul n'a plus souvent répété qu'à l'esprit appartient la puissance et que celui qui veut dominer les

(1) Lorsque, de retour de cette inspection et assistant au conseil des ministres, il apprit que l'expédition était décidée, le vieux marin, dans sa colère, donna un tel coup de sa jambe de bois à la table qui se trouvait devant lui, qu'il la renversa, puis il donna immédiatement sa démission.

hommes doit les convaincre et les frapper de la supériorité intellectuelle. Il aimait d'ailleurs instinctivement les sciences, et son génie semblait lui faire pressentir les prodigieuses découvertes qui bientôt allaient faire changer la face du monde.

Aussi avait-il réuni autour de lui les hommes les plus éminents : c'était d'abord Monge, depuis longtemps dans sa confidence, Monge déjà arrivé aux portes de la vieillesse, abandonnant femme et enfants, et s'enthousiasmant comme un jeune homme à la pensée de ce qu'il allait accomplir pour la science, la patrie et l'humanité ; c'était Berthollet, esprit élevé et froid, cœur généreux, l'un des illustres créateurs de la chimie ; Fourier, physicien et calculateur distingué ; Costaz, mathématicien, administrateur habile; Conté, à qui tous les procédés des arts semblaient être connus, et qui, au besoin, savait les retrouver ou les inventer ; Geoffroy Saint-Hilaire, l'illustre naturaliste ; le géologue Dolomieu; Jaubert, l'orientaliste ; Cordier, Jomard, jeunes encore, et dont le nom devait devenir célèbre dans les sciences, etc., etc.

Quant à ses généraux, outre les fidèles de l'armée d'Italie, Berthier, Lannes, Murat, Junot, Marmont, Belliard, Baraguey-d'Hilliers, il emmenait avec lui trois hommes qui n'avaient pas encore servi sous ses ordres, mais dont il considérait le mérite comme supérieur.

Le premier dans son estime et dans son affection était Desaix (1), « l'officier le plus distingué de l'armée, dit-il dans ses Mémoires, actif, éclairé, aimant la gloire

(1) Né en 1768.

pour elle-même. Il était d'une petite taille, d'un extérieur peu prévenant, mais capable à la fois de combiner une opération et de la suivre dans les détails d'exécution. — Il pouvait commander une armée comme une avant-garde. La nature lui avait assuré un rôle distingué, soit dans la guerre, soit dans l'état civil. Il eût su gouverner une province aussi bien que la conquérir et la défendre » (1). Desaix était venu en Italie, à Passeriano, pendant l'armistice de Leoben. C'est là que Bonaparte avait connu et apprécié son caractère et ses grandes qualités. Dès lors il l'avait pris pour confident de ses pensées. Il voyait en lui pour l'avenir un des hommes sur lesquels il pouvait le plus compter, un de ceux qu'il associerait de plus près à sa fortune. La belle âme de Desaix se révèle dans un mot. Rencontrant un jour à l'armée un soldat qui maltraitait un vieux paysan : « Malheureux, dit-il en l'arrêtant, tu n'as donc pas de père ! »

Desaix appartenait à une famille noble. Il était déjà au service et officier avant la Révolution. Aide de camp du général Victor de Broglie, il avait, ainsi que son général, protesté contre le 10 août, et, malgré la grande gloire qu'il avait acquise depuis à l'armée du Rhin, il était peu en faveur et même suspect au Directoire.

Venait ensuite Kléber (2). Poursuivi par la haine de son compatriote Rewbell, il était depuis longtemps sans emploi et dans une disgrâce complète. Il vivait retiré à Chaillot. Lors du retour de Bonaparte à Paris, il alla le

(1) *Mémoires de Napoleon.*
(2) Né en 1753.

voir rue Chantereine. Celui-ci comprit tout le mérite d'un tel homme et eut bientôt fait sa conquête.

Kléber était, par ses talents militaires, au premier rang dans l'opinion de l'armée. Sa magnifique tête si fièrement posée sur des épaules de colosse, son regard de feu, ses propos militaires pleins de verve et de saillies, entraînaient et enthousiasmaient le soldat. C'était en outre un homme de beaucoup d'esprit et d'un esprit très fin. Habile à saisir le côté faible des hommes et des choses, il poursuivait de ses impitoyables sarcasmes le faux mérite, mais se montrait d'ailleurs plein de respect pour ce qui était réellement respectable. Peut-être son amour pour la gloire n'avait-il pas cette pureté, ce désintéressement qu'on admirait en Desaix ; mais lorsque son génie était stimulé par les circonstances, il savait s'élever aux sentiments les plus nobles, les plus généreux, et il était alors capable de concevoir et d'exécuter de grandes choses.

Le troisième, Caffarelli du Falga, était de ces esprits fermes et honnêtes qui n'acceptaient de la Révolution que ce qu'elle avait de pur. Comme Desaix, il avait protesté au 10 août. Il était fort mal vu par le Gouvernement, et Bonaparte eut besoin de toute son influence pour le tirer de l'obscurité à laquelle on le condamnait. Il aurait voulu le faire ministre de la Marine en remplacement de Pléville le Pelley, mais, ayant rencontré trop d'opposition à ce dessein, il lui donna le commandement du génie et la présidence de la commission des savants et des gens de lettres qui devaient accompagner l'expédition. Caffarelli était non seulement un des officiers les plus distingués de l'arme du génie ; mais,

par ses connaissances variées et profondes, par la portée de son esprit, il était plus propre que personne à imprimer une bonne direction aux travaux scientifiques. Bien que privé d'une jambe qu'il avait perdue à l'armée du Rhin, il était d'une ardeur et d'une activité sans égales.

Parmi les généraux de division qui n'avaient pas encore fait la guerre avec Bonaparte, et qu'il emmenait, il faut encore en citer deux : l'un, pour le motif qui le fit choisir et à cause de la fatale influence que par la suite il exerça sur les destinées de l'expédition ; l'autre, en considération de son mérite réel.

Le premier était Menou, ancien membre de l'Assemblée constituante. Bonaparte, après le 13 vendémiaire, l'avait défendu avec énergie et soustrait aux vengeances des Jacobins. Depuis lors, il l'avait en quelque sorte adopté avec une prédilection inexplicable qui lui fit fermer les yeux sur un manque de caractère et sur une incapacité militaire qui devaient être si funestes en Égypte.

L'autre était Reynier, l'un des généraux les plus instruits de l'armée, d'une bravoure impassible (1) mais peu communicative, d'une capacité militaire que tout le monde reconnaissait, mais qui fut rarement couronnée de succès.

Jamais Bonaparte n'avait montré une activité sem-

(1) Cette impassibilité était telle, ai-je ouï dire au général E. Colbert, qui avait été son aide de camp, qu'on le vit souvent sur le champ de bataille, au moment même où la responsabilité du commandement en chef reposait sur lui, fumer avec une telle tranquillité que pas une bouffée ne sortait plus vite que l'autre.

blable à celle qu'il déploya dans tous ces préparatifs. Pour la première fois, on le vit accomplir ces prodiges de création et d'organisation qu'il devait répéter si souvent depuis. De son cabinet de la rue Chantereine partaient, souvent minutés de sa propre main, tous les ordres qui, en moins d'un mois, transformèrent le littoral de la Méditerranée, de Marseille à Civita-Vecchia, en un vaste camp où s'accumulait l'immense matériel nécessaire à une armée de trente-six mille hommes qui allait planter le drapeau de la France et porter sa civilisation à six cents lieues de ses côtes. Au bout de six semaines environ, tout était terminé, et une flotte de six cents voiles se tenait prête à prendre la mer.

Qu'on se reporte à l'état de désordre où tout se trouvait alors en France : les services publics étaient mal organisés ou n'existaient pas, l'argent était rare et les communications difficiles ; l'on ne peut donc que s'étonner d'un semblable résultat. Il ne s'explique que par la puissance qui réside dans une impulsion unique et surtout par le génie de l'homme de qui partait cette impulsion.

Une chose mérite d'être remarquée : le but d'une expédition qui, par l'éclat du nom de son chef, excitait l'attention universelle, préoccupait toutes les imaginations, resta ignoré jusqu'à la fin, non seulement du public en général, mais même de la plupart de ceux qui en faisaient partie. Quant au gouvernement anglais, habituellement si bien informé par ses agents, il ne se douta de rien. Il y eut cependant des indiscrétions commises, des gens qui devinèrent. Ainsi, le *Moniteur* du 11 germinal s'avisa de dire un jour que c'était en Égypte

que nous allions descendre. Le Directoire se hâta de détruire l'effet de cette maladresse en publiant un arrêté par lequel il ordonnait au général de se rendre à Brest pour y prendre le commandement de l'armée d'Angleterre. Le Gouvernement anglais prit si bien le change que, sur cette nouvelle, un conseil privé se réunit pour aviser aux moyens de défense, et que l'amiral commandant la flotte du détroit eut ordre de sortir pour surveiller Brest.

Enfin, le 20 avril (1er floréal), Bonaparte comptant partir quelques jours après, envoya l'ordre à la division de Gênes de se rendre à Toulon. Ce fut Auguste Colbert qui fut chargé de le porter. La lettre de service était ainsi conçue :

Paris, le 1er floréal an VI de la République.

Bonaparte, général en chef de l'armée d'Angleterre, au citoyen Colbert, aide de camp du général Murat.

« Il est indispensable, citoyen, que vous partiez avant minuit, que vous marchiez en toute diligence et que vous portiez l'ordre ci-joint au général Baragueyd'Hilliers.

« Il est indispensable que vous soyez arrivé à Gênes, au plus tard, le 6 floréal, à minuit.

« *Signé :* BONAPARTE. »

Auguste Colbert partit, emmenant avec lui son frère Édouard qui, brutalement destitué, ainsi que nous l'avons raconté, dix-huit mois auparavant, allait tenter de nouveau fortune et recommencer sa carrière. Entravés par des accidents de route et une rencontre de voleurs,

ils ne purent arriver à Suse que le 26 avril. A Turin, les deux frères se séparèrent, Édouard se dirigeant sur Civita-Vecchia où il devait rencontrer son autre frère Alphonse, alors commissaire ordonnateur, et qui, en cette qualité, pouvait faciliter sa rentrée dans l'armée. Pour Auguste, il continua sa route vers Gênes où, malgré toute la diligence qu'il avait pu faire, il n'arriva que lorsque la division, venant de recevoir par une autre voie l'ordre dont il était porteur, mettait à la voile pour se rendre à Toulon. Il s'embarqua immédiatement.

Déjà on était en route, déjà on avait dit adieu à la France, et les imaginations cherchaient à deviner vers quelles régions ignorées on se dirigeait, lorsque tout à coup, à la hauteur des îles d'Hyères, un signal fut donné : c'était l'ordre de rebrousser chemin et de rentrer à Gênes. Quel était l'événement qui venait ainsi retarder le départ, peut-être même y faire renoncer? on l'apprit bientôt.

Comme je l'ai dit, tout était prêt pour le départ de Bonaparte, fixé au 23 avril, lorsqu'un courrier extraordinaire apporta au Gouvernement la nouvelle d'une émeute violente qui venait d'avoir lieu à Vienne. Cette émeute avait été dirigée contre l'ambassadeur de France, le général Bernadotte, qu'on avait voulu contraindre à enlever le drapeau tricolore arboré sur son hôtel. Comme il avait résisté aux injonctions menaçantes de la foule, sa demeure avait été envahie, lui-même insulté et réduit à repousser la force par la force.

L'opinion générale fut d'abord que c'était la guerre qui allait recommencer contre l'Autriche. Le Directoire en jugeait ainsi et se trouvait fort troublé par la perspective

d'une nouvelle lutte sur le continent, lorsque ses ressources venaient d'être absorbées tout entières par la grande expédition. Il manda près de lui le général Bonaparte et lui communiqua à la fois un projet de message aux Conseils, qui déclarait la guerre à l'Autriche, et un décret qui le nommait au commandement des armées en Allemagne.

Bonaparte jugea la chose plus froidement : il se souciait peu de faire la guerre en Europe, ayant derrière lui un Gouvernement tel que le Directoire ; puis, il lui en coûtait de renoncer à une expédition, à des projets qui, depuis plusieurs mois, remplissaient sa pensée :

« On se méprend, dit-il au Directoire, sur les intentions de l'Autriche : c'est peu connaître l'esprit de sa politique que de croire que si elle avait voulu la guerre, elle eût commencé par insulter votre ambassadeur ; elle vous eût, au contraire, caressés, endormis, et vous n'eussiez appris sa résolution que par les premiers coups de canon. Le choix de Bernadotte a été mauvais : il a eu matériellement tort. Ce n'est pas une tête assez calme pour un poste semblable. Soyez sûrs que l'Autriche vous donnera toute satisfaction. Ce n'est pas avoir un système politique que de se laisser entraîner par tous les événements. Faire la guerre à présent, c'est jouer le jeu de l'Angleterre. Si on eût voulu la guerre, il fallait s'y préparer, ne pas envahir la Suisse, se créer des embarras en Italie et renvoyer cent mille hommes chez eux. » Il termina en offrant de se charger de demander des explications à l'Autriche et de faire tous ses efforts pour ramener la bonne intelligence entre les deux pays. Le Directoire se rangea de son avis et accepta. Il fallut

alors contremander le départ des flottes. Telle avait été la cause du contre-ordre envoyé à la division de Gênes.

Au bout de quelques jours, les alarmes du Directoire se calmèrent, et il finit par se convaincre que la guerre ne sortirait pas de l'incident de Vienne. Mais à mesure que ses craintes se dissipaient, la jalousie, la défiance que lui inspirait Bonaparte, renaissait. Chaque jour, en effet, la place que celui-ci occupait dans l'opinion, l'ascendant qu'il exerçait, semblait grandir : le Directoire ne venait-il pas encore de contribuer lui-même à l'accroître en s'en remettant à lui pour arranger l'affaire de Vienne ?

De son côté, Bonaparte, revenu du premier moment de contrariété qu'il avait éprouvé en se voyant arrêté dans l'exécution d'une entreprise qu'il avait poursuivie avec tant d'ardeur, avait reporté avec plus d'attention ses regards sur la situation intérieure et extérieure du pays. Pas plus qu'avant il ne pensa qu'une guerre immédiate sortirait de l'incident de Vienne, mais il discerna tous les indices d'une nouvelle et formidable lutte qui allait s'engager en Europe. En effet, l'état d'une partie de l'Italie, les haines qu'on avait suscitées en Suisse par l'envahissement et la spoliation, l'irritation qui régnait dans une grande partie des États de l'Allemagne, menacés dans leur indépendance ou dans leur territoire, ne lui présageaient que trop un péril prochain et menaçant ; et il ne voyait, pour résister à l'orage, qu'un Gouvernement décrié, miné par le s partis, par l'indifférence ou le mépris de la nation, sans finances, sans crédit, sans administration. Peut-être aussi crut-il que le moment était favorable pour s'emparer

du pouvoir. Toujours est-il que, soit ambition, soit patriotisme (et pourquoi pas l'un et l'autre? ne peuvent-ils se confondre? Je ne sache rien de plus étroit que ce sentiment qui impute à crime l'ambition par laquelle un grand homme sauve son pays), il exposa nettement au Directoire toutes les craintes que lui faisait concevoir l'avenir.

« L'Europe, dit-il, n'est rien moins que tranquille; le congrès de Rastadt ne se termine pas : vous êtes obligés de garder vos troupes à l'intérieur pour assurer les élections dans le sens du Gouvernement; il vous en faut pour comprimer les départements de l'Ouest; ne conviendrait-il pas de contremander l'expédition et d'attendre des circonstances plus favorables? » (1).

Si l'on a pu accuser Bonaparte d'avoir engagé la France dans une expédition aventureuse qui compromettait sa sûreté, ces paroles prouvent du moins qu'il était disposé à y renoncer. Mais les Directeurs, aveuglés sur tous les dangers qu'il leur signalait, ne virent qu'une chose : Bonaparte menaçant leur pouvoir, Bonaparte dont il fallait se débarrasser au plus vite. Aussi, poussés par leurs alarmes, ils prirent leur parti, et, le 3 mai, l'ordre lui fut donné de partir immédiatement.

La scène qui précéda cette résolution fut vive : d'amères paroles furent échangées de part et d'autre. Bonaparte dit qu'il donnerait sa démission. — « Vous voulez donner votre démission? répliqua Rewbell en lui tendant une plume, la République perdra en vous un brave et habile général, mais elle a encore des en-

(1) *Mémoires d'un Homme d'État*, t. V, p. 512.

fants qui ne l'abandonneront pas. » Paroles fières, mais qui ne dénotent ici que la vaine suffisance du vieil avocat révolutionnaire. Merlin, plus sage, s'empara de la plume que le général avait déjà prise. En sortant, Bonaparte dit à Bourrienne : « J'ai tout tenté, ils ne veulent pas de moi... Il faudrait les renverser et me faire roi... mais il n'y faut pas penser encore : les nobles n'y consentiraient jamais... J'ai sondé le terrain : le temps n'est pas encore venu ; je serais seul... Je veux encore éblouir ces gens-là. » Il partit le soir même. Déjà il avait fait annoncer à l'amiral Brueys son arrivée à Toulon pour le 8.

Le total de l'armée expéditionnaire réunie dans les ports de Marseille, Toulon, Gênes, Civita-Vecchia et Ajaccio se montait à trente-deux mille hommes. L'infanterie était formée des 2e, 4e, 21e et 22e demi-brigades d'infanterie légère, et des 9e, 18e, 19e, 25e, 32e, 61e, 69e, 71e, 80e, 85e et 88e d'infanterie de ligne, comptant chacune trois bataillons et formant un total de vingt-quatre mille hommes. La cavalerie se composait du 7e de hussards, du 24e de chasseurs et des 3e, 11e, 15e, 18e et 20e de dragons : en tout quatre mille hommes emportant les selles et les brides et n'emmenant que trois cents chevaux. Il y avait, en outre, seize compagnies d'artillerie, huit compagnies d'ouvriers, de sapeurs et de mineurs et quatre compagnies du train de l'artillerie.

L'escadre comptait treize vaisseaux de ligne, neuf frégates, onze corvettes ou avisos, deux cent trente-deux bâtiments armés en flûtes, enfin de nombreux transports.

La plupart des troupes avaient fait partie de l'armée d'Italie ; quelques demi-brigades seulement venaient de l'armée du Rhin. On a vu combien l'esprit de ces deux armées était différent : il y avait là un germe de division qui se fit sentir en Égypte.

Toute cette armée était réunie et prête à partir depuis près de trois semaines. L'importance des préparatifs, leur caractère particulier, ce cortège de savants, d'hommes de lettres, d'artistes, accompagnement inusité d'une expédition militaire, révélaient de grands desseins ; les imaginations étaient vivement surexcitées. La vue de la mer, l'incertitude du but, une attente prolongée et souvent forcément oisive, ce contre-ordre donné au départ, avaient fini par jeter de l'anxiété dans les esprits. Les *vieux* d'Italie se préoccupaient de ne pas voir arriver leur général, ils se défiaient du Directoire et ne le ménageaient pas dans leurs propos. Lorsque, le 8, on apprit l'arrivée de Bonaparte, aussitôt les inquiétudes disparurent, et ces hommes, dont le découragement s'emparait déjà, désormais sans crainte, sans tristes pressentiments, se précipitèrent avec enthousiasme vers un avenir qu'ils ne voyaient que grand et glorieux sous la conduite d'un tel chef.

Le lendemain de son arrivée, Bonaparte passa les troupes en revue et leur adressa une proclamation (1). Fruit d'une improvisation rapide, elle plut aux soldats, dont elle flattait certains instincts, mais fut jugée autrement par le Directoire, qui, après l'avoir laissé publier dans les journaux, la déclara ensuite apocryphe et

(1) Voir la note B, à la fin du volume.

indigne de son auteur présumé. Bonaparte y substitua de lui-même une autre proclamation dont le langage est plus élevé et dont les termes sont à la fois plus dignes et plus mesurés.

Mais ce qui produisit une vive impression sur les esprits, ce fut la lettre qu'il adressa, presque aussitôt son arrivée à Toulon, aux commissions militaires de la 9e division, la voici :

Au quartier général de Toulon, le 29 floréal an VI (18 mai 1798).

« J'ai appris, citoyens, avec la plus grande douleur, que des vieillards âgés de soixante-dix à quatre-vingts ans, de misérables femmes enceintes ou environnées d'enfants en bas âge, avaient été fusillés comme prévenus d'émigration. Les soldats de la liberté seraient-ils donc devenus des bourreaux ? La pitié qu'ils ont montrée au milieu des combats serait-elle donc morte dans leurs cœurs ? La loi du 19 fructidor a été une mesure de salut public. Son intention était d'atteindre les conspirateurs et non de misérables femmes et des vieillards caducs. Je vous exhorte donc, citoyens, toutes les fois que la loi présentera à votre tribunal des vieillards de plus de soixante ans, ou des femmes, de déclarer qu'au milieu des combats vous avez respecté les vieillards et les femmes de vos ennemis. Le militaire qui signe une sentence contre une personne incapable de porter les armes est un lâche. »

Quand on pense à tout ce qu'avait d'affreux cette loi du 19 fructidor, qui, sous un régime relativement doux, perpétuait à froid la Terreur et condamnait trop sou-

vent de braves militaires à frapper d'innocentes victimes, on conçoit avec quelle satisfaction, avec quelle reconnaissance cette lettre fut accueillie. L'opinion publique fut heureuse de rencontrer dans l'homme qu'elle admirait de tels sentiments, de voir celui qu'elle regardait comme l'espoir de la patrie se poser ainsi en réparateur des excès révolutionnaires. C'est par de tels actes, par d'aussi généreuses paroles, peut-être plus sûrement encore que par ses victoires, que Bonaparte se frayait un chemin dans les âmes.

Le 19 mai, il se rendait à bord du vaisseau l'*Orient*, et s'adressait de nouveau à l'armée et à la flotte, en ces termes :

« Soldats,

» Vous êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre. Vous avez fait la guerre de montagnes, de plaines, de sièges ; il vous reste à faire la guerre maritime. Les légions romaines, que vous avez quelquefois imitées, mais pas encore égalées, combattaient Carthage tour à tour sur cette même mer et aux plaines de Zama. La victoire ne les abandonna jamais, parce que constamment elles furent braves, patientes à supporter les fatigues, disciplinées et unies entre elles.

» Soldats, l'Europe a les yeux sur vous. Vous avez de grandes destinées à remplir, des batailles à livrer, des dangers, des fatigues à vaincre : vous ferez plus que vous n'avez fait pour la prospérité de la patrie, le bonheur des hommes et votre propre gloire.

» Soldats-matelots, fantassins, canonniers ou cavaliers, soyez unis. Souvenez-vous que, le jour d'une bataille, vous avez besoin les uns des autres.

» Soldats-matelots, vous avez été jusqu'ici négligés; aujourd'hui la plus grande sollicitude de la République est pour vous. Vous serez dignes de l'armée dont vous faites partie. Le génie de la liberté, qui a rendu la République, dès sa naissance, l'arbitre de l'Europe, veut qu'elle le soit des mers et des contrées les plus lointaines » (1).

Tandis que ces paroles retentissaient au cœur des soldats, la rade présentait un imposant spectacle. Toute la flotte attendait le signal du départ; le canon des vaisseaux répondait à ceux des forts. Une foule innombrable couvrait les hauteurs qui dominent le port de Toulon, contemplant avec émotion ce formidable armement ; tous les yeux cherchaient avec une avide curiosité l'homme extraordinaire dont le nom était dans toutes les bouches et qui allait à travers les mers porter vers une terre lointaine, encore ignorée de la plupart, le drapeau et la gloire de la France. Un soleil magnifique éclairait cette scène.

A un signal parti du vaisseau amiral, tout à coup les voiles s'abaissent, et ces nombreux navires s'ébranlent, poussés par une forte brise du nord-ouest. Pressés les uns contre les autres, ils sortent peu à peu de la rade.

L'Orient touche (était-ce un présage ?) mais, bientôt relevé, il reprend sa course majestueuse.

Ainsi donc Bonaparte s'éloignait de France, entraîné, a dit un grave historien, « plutôt par son imagination que par sa raison. » Il y avait de sa part au

(1) C'est, pour ainsi dire, la première proclamation dont j'ai parlé plus haut, corrigée. Le génie même a ses tâtonnements.

moins autant de calcul que d'imagination ; on a pu en juger. Il y eut d'abord calcul ; l'imagination vint après pour le colorer, le justifier. L'événement répondit à ses prévisions. Bonaparte puisa dans cette aventureuse expédition un nouveau prestige. Il grandit par l'absence, par l'éloignement autant que par ses victoires.

Quant à l'expédition elle-même, si elle n'a produit aucun des résultats immédiats qu'on en attendait, elle en a préparé d'immenses pour l'avenir. En portant le premier coup à l'immobilité de l'Orient, elle a attiré l'attention et l'action directe des puissances occidentales vers ces belles régions que la Russie semblait considérer comme une proie ; elle a commencé ce grand drame dans lequel la France doit nécessairement jouer toujours un rôle important et dont la conquête d'Alger et la prise de Sébastopol ne sont que des péripéties. Il en est souvent ainsi des choses de ce monde : le projet le plus fortement conçu manque le but que lui assignait la sagesse humaine, mais il atteint celui que se réservait la Providence.

Tandis que la flotte appareillait à Toulon, le convoi de Gênes se mettait également en route pour aller à sa rencontre. C'est là que nous avons laissé Auguste Colbert. Une lettre de lui, datée du 14 mai (24 floréal), prouve qu'il savait quel était le but de l'expédition et témoigne des sentiments qui l'animaient :

« Voilà donc enfin le grand projet dont l'exécution commence ! mande-t-il à sa mère.... Au milieu de mes espérances et de ma joie, en me voyant utiliser ma belle jeunesse, je dois un souvenir patriotique et filial à la France et à vous, ma tendre mère. — C'est mon testa-

ment moral, mon cœur vous sera toujours conservé tout entier : de loin, au milieu des déserts de l'Arabie, brûlé par la chaleur, haletant de soif et de fatigue, je penserai à vous et je ferai des souhaits de bonheur et de félicité pour vous et les vôtres.

» Adieu, ma chère maman, je vous embrasse tendrement; rendez ces adieux et ces baisers à ce qui vous entoure. »

On le voit, l'ardeur du soldat, les rêves de gloire, débordent de cette âme de vingt ans. Il ne cherche pas même à dissimuler sa joie, mais il s'efforce, par les plus affectueuses paroles, de la rendre moins cruelle pour le cœur d'une mère.

CHAPITRE VII

L'escadre rallie les convois de Gênes et d'Ajaccio. — On attend trois jours celui de Civita-Vecchia. — Conséquences de ce retard. — Nelson dans la Méditerranée. — Malte. — Toute la flotte se trouve réunie. — L'Ordre de Malte. — Le prince Camille de Rohan, le commandeur de Mesgrigny, MM. de Valin et de la Guérivière. — La *campagne* de l'île tombe au pouvoir des Français. — Armistice. — Malte et ses dépendances cédées à la République française. — Bonaparte organise le gouvernement et l'administration. — Départ de Malte. — La flotte française et la flotte anglaise à quelques lieues de distance. — Nelson à Alexandrie. — Il perd toute trace des Français. — Bonaparte en vue de la côte d'Egypte. — Ordre du jour. — Débarquement. — Marche sur Alexandrie. — Le gouverneur Koraïm. — Kléber et Menou blessés. — On s'empare de la ville. — Le scheik El-Messiri. — Koraïm prête serment à Bonaparte. — Proclamation aux peuples de l'Egypte. — Une ville d'Orient. — Déception et tristesse de l'armée. — Auguste Colbert et ses deux frères se trouvent réunis.

Le 28 mai, l'escadre, sortie de Toulon, après avoir longé la côte orientale de la Corse, rallia, à la hauteur des bouches de Bonifacio, le convoi de Gênes et celui d'Ajaccio. La division embarquée à Civita-Vecchia et placée sous les ordres de Desaix ne paraissant pas, Bonaparte résolut de l'attendre, et la flotte mit en panne le 31 mai.

On apprit que Nelson, chargé de surveiller les mouvements des Français, ayant essuyé un violent

coup de vent le 19, s'était réfugié dans la rade de Saint-Pierre pour y réparer ses avaries, et qu'il attendait d'Angleterre un renfort de dix vaisseaux de ligne, ce qui devait porter à treize le nombre des bâtiments de son escadre.

Le 3 juin, l'amiral Brueys soumit à Bonaparte un ordre pour envoyer quatre vaisseaux et trois frégates à la rencontre de Desaix ; le général écrivit en marge : « Si vingt-quatre heures après cette séparation on signalait dix vaisseaux anglais, je n'en aurais que neuf au lieu de treize. » L'amiral n'insista pas.

Cette attente de trois jours parut mortellement longue à une armée peu habituée aux expéditions maritimes, entassée fort à l'étroit sur des navires assez mal aménagés, et ayant déjà eu à supporter quinze jours de mer. Nul ne se doutait, pas même le général en chef, que de ces trois jours d'attente dépendait peut-être le sort de l'expédition : nous le verrons plus tard.

Desaix n'arrivant pas, Bonaparte pensa qu'il avait pu prendre les devants, et l'escadre se remit en route. Elle naviguait alors sur trois colonnes : deux de quatre vaisseaux, celle du milieu de cinq. Sa marche était éclairée par le capitaine Decrès avec quelques frégates et des corvettes. Le convoi marchait escorté par deux vaisseaux et quatre frégates : il avait l'ordre, en cas d'attaque, de se réfugier dans le port le plus voisin. Les troupes qui étaient à bord des bâtiments de guerre étaient exercées trois fois par jour à la manœuvre du canon.

En passant en vue de la Sicile, le général en chef fit rassurer les autorités, à juste titre fort effrayées à la

vue de ce grand armement qui semblait menacer leurs côtes.

Enfin, le 9 juin, on signala Malte. De nombreuses voiles se montraient à l'horizon : était-ce la flotte anglaise ? L'incertitude ne fut pas longue : on reconnut bientôt la division de Civita-Vecchia. Toute l'armée se trouvait enfin réunie ; Desaix, Monge, rejoignaient le général Bonaparte ; Auguste Colbert retrouvait son général, dont il était séparé depuis le moment où il avait quitté Rome, chargé par Massena d'une mission pour Paris.

Malte apparaissait avec ses remparts, ses bastions, ses forts hérissés de canons. Toute la côte était, en outre, couverte de redoutes également armées ; tout présentait l'aspect d'une formidable défense. L'île renfermait une population d'environ cent mille âmes ; il y avait cinq ou six mille hommes de milice et sept cents chevaliers environ.

Tenter d'enlever Malte en quelques jours, en quelques heures, pouvait sembler folie ; cependant Bonaparte l'osa.

Il y a, dans cette audace du génie, que le vulgaire appelle souvent folie, beaucoup moins de témérité et plus de calcul qu'on ne le suppose. Ces audacieux qu'on appelle Alexandre, César ou Napoléon, savent discerner le point vulnérable, ils saisissent le moment et frappent fort et juste. La témérité folle ne juge ni des obstacles ni des périls, elle se lance à l'aventure, et ses succès comme ses défaites ne sont dus qu'au hasard.

Bonaparte savait que, sous une apparence si redoutable, Malte ne cachait que désordre et faiblesse. La

population était jalouse et impatiente du joug des chevaliers. Sur sept *langues* qui formaient l'Ordre, trois étaient composées de Français ; beaucoup d'entre eux, émus par la Révolution et ses idées, inquiets à la vue de tant d'événements, incertains de leur avenir, n'aspiraient qu'à sortir d'un lieu d'exil et à rentrer dans leur patrie ; l'Ordre enfin, débris d'un autre âge, autrefois destiné à protéger la chrétienté contre les Turcs, depuis longtemps ne protégeait ni ne défendait plus rien et n'avait plus sa raison d'être.

Pour toute institution qui n'a plus de but, de raison d'être, tout devient cause de dissolution; sa force même et sa puissance tournent contre elle, ses droits ne sont plus que de vains privilèges, bientôt odieux ou ridicules, et elle présente le spectacle de quelques parties encore saines et vigoureuses, tandis que l'ensemble est frappé d'impuissance et de mort.

Voilà où en était l'Ordre de Malte et ses chevaliers. Parmi eux il y avait des gens de mérite et de cœur qui n'étaient nullement amollis par le climat ou les richesses : on peut être brave par trente degrés de chaleur, et tout en appréciant les douceurs de la vie ; mais ce qui était amolli, énervé, devenu incapable de toute action, de toute résistance, c'était l'Ordre lui-même. Bonaparte avait donc raison en pensant qu'il en aurait bon marché.

Il est un point sur lequel l'explication est beaucoup plus difficile : c'est le peu de compte qu'il tint de la flotte anglaise, qu'il savait cependant devoir être près de lui. Que serait-il advenu si cette flotte était arrivée pendant l'attaque de l'île ou après sa prise ? La chance

la moins défavorable pour le général et son armée eût été d'être bloqués et réduits, après avoir eu à subir les plus dures extrémités, à une triste capitulation. C'est le sort qu'éprouva le général Vaubois quelques années plus tard. Cependant, après tout, pour un homme qui, comme Bonaparte, avait l'habitude d'évaluer mathématiquement les chances, y en avait-il beaucoup pour que les deux flottes se rencontrassent, je ne dis pas sur le littoral d'un même continent, mais sur un même point de la Méditerranée ? Le fait est que Nelson, malgré son ardeur et son habileté, dans ses courses rapides à la recherche de l'expédition française, n'imagina point de toucher à Malte.

Pour Bonaparte, la question importante était celle du temps ; il fallait brusquer les choses, et, par un mélange de force et d'adresse, savoir se faire promptement ouvrir les portes. Il est assez curieux de voir en quelques mots la manière dont il mena cette opération. Car, on ne saurait trop le répéter, s'il osait beaucoup, il ne négligeait rien de ce qui pouvait le faire réussir, et toujours une grande prudence venait en aide à son audace.

A peine arrivé, le 9 juin à midi, la flotte étant à portée du canon des forts, il envoie un parlementaire demander l'entrée pour faire de l'eau.

Déjà depuis l'apparition du convoi de Civita-Vecchia, tout était en émoi dans Malte ; le grand conseil s'était immédiatement rassemblé : les uns, et le grand-maître Hompesch était de ce nombre, dirent que la demande de Bonaparte n'était qu'un stratagème, qu'il fallait la rejeter et se défendre s'il employait la force ; les autres,

calculant les chances défavorables de la défense dans les conditions données et en présence d'un aussi formidable ennemi, émirent l'opinion qu'il valait mieux accorder ce qu'il demandait, qu'il n'y aurait plus alors pour lui de prétexte de recourir à la force, que ce serait le mettre en demeure de manquer ouvertement de bonne foi. Faisons, disaient-ils, un appel à cette modération, à cette magnanimité dont Bonaparte a donné plus d'une preuve en Italie, et alors, sans risquer une lutte qui aurait bientôt dévoilé la faiblesse de nos moyens de résistance, nous aurons la chance d'obtenir, en traitant, des conditions honorables et avantageuses. Cet avis prudent, qui peut-être indiquait le parti le plus sage à suivre, fut repoussé, et le grand maître fit répondre qu'il ne pouvait accorder l'entrée du port à plus de quatre vaisseaux à la fois.

Bonaparte reçut cette réponse à dix heures du soir. C'était tout ce qu'il demandait : dès lors il avait bien des raisons plus ou moins plausibles d'obtenir par les armes ce qu'on refusait aux négociations. Il fait aussitôt donner par le vaisseau amiral l'ordre de commencer les hostilités ; le canon retentit sur toute la ligne ; des fusées servant de signaux se croisent dans les airs ; les vaisseaux, avec des fanaux à leurs mâts, se portent sur les divers points de la côte, mettent leurs embarcations à la mer et disposent tout pour le débarquement.

Cependant Malte, où l'émotion et le tumulte croissaient d'heure en heure à la vue de ces menaçants préparatifs, attendait avec anxiété le retour du parlementaire qui avait été chargé d'aller trouver le général Bonaparte.

A la pointe du jour les troupes françaises abordèrent dans les îles par sept points à la fois : Reynier, dans l'île de Gozzo ; Baraguey-d'Hilliers, à la Tour de Fer ; Vaubois, entre Saint-Julien et la Madeleine. Desaix fut chargé des attaques contre la tour de la Teste et le fort Saint-Lucien, au sud-est de l'île. Le général en chef débarqua lui-même avec trois mille hommes entre la cité Valette et la calle Saint-Julien. En quelques heures tous les points attaqués furent occupés, et les chevaliers et leurs troupes se replièrent vers le centre de l'île ou vers la cité Valette.

Dans le désarroi de cette triste défense et dans les circonstances qui l'accompagnèrent, s'il y eut encore quelque trace de vie, quelque étincelle de courage, ce fut parmi les chevaliers français qu'on les trouva. Ils s'y montrèrent avec les défauts et les qualités qui caractérisent notre nation, et chez ces pauvres exilés se reflétaient les mêmes divergences d'opinions et de sentiments que dans la mère patrie. Ainsi, tandis que le commandeur Bosredon de Ransijat, de la langue d'Auvergne, et plusieurs autres, déclaraient au grand maître qu'ils avaient fait vœu de combattre les Turcs, mais qu'ils ne pouvaient combattre des compatriotes, c'étaient d'autres Français qui, presque exclusivement, s'étaient chargés de la défense : le prince Camille de Rohan devait en diriger l'ensemble ; le commandeur de Mesgrigny se rendait dans l'île de Gozzo ; le chevalier de Valin, dans celle de Comino ; le chevalier de la Guérivière défendit avec opiniâtreté l'un des forts. Le seul nom étranger que je trouve dans les relations est celui d'un commandeur Tomassi.

Ce qui prouve plus en faveur du courage de nos compatriotes que de leur tact militaire, c'est qu'ils imaginèrent de sortir de leurs retranchements et de se porter, à la tête de milices mal disciplinées et dont ils étaient peu sûrs, à la rencontre des bandes aguerries de l'armée d'Italie ou de l'armée du Rhin. Aussi, vers midi, étaient-ils déjà refoulés dans la ville ; tous les forts de la côte étaient pris ; celui que défendait le chevalier de la Guérivière avait fait la plus longue résistance. Vers cinq heures du soir il y eut encore une tentative de sortie qui fut vigoureusement repoussée par Marmont. Dès lors, toute la *campagne* de l'île était au pouvoir des Français.

Si, au lieu de se porter inconsidérément en avant, les chevaliers se fussent enfermés dans la ville, il est très probable que les choses eussent tourné différemment, et que le général Bonaparte, dans l'impossibilité où il était de perdre son temps à faire un siège en règle, eût abandonné son entreprise et regagné sa flotte. Leur imprudence, en se faisant ainsi battre et ramener, eut encore une autre désastreuse conséquence : c'est que les milices de l'île, se voyant conduites par des Français et battues par des Français, n'attribuèrent leur défaite qu'à la trahison. La foule furieuse se jeta sur les chevaliers, dont quatre furent massacrés, et une députation du peuple vint signifier au grand maître que les Maltais séparaient leur cause de celle de l'Ordre. Ce fut le coup de grâce pour le pauvre Hompesch. Voyant la révolte prête à éclater, il prit immédiatement son parti, et dépêcha le consul de Hollande pour demander une suspension d'armes. Le général en chef fit répondre par

Berthier que le lendemain il enverrait quelqu'un pour rédiger et signer l'armistice.

Le lendemain, à midi, Junot, aide de camp du général en chef, et Poussielgue, accompagnés du savant Dolomieu, ancien commandeur de l'ordre, arrivèrent au Palais. Dès lors, ce ne fut plus une négociation entre parties qui se témoignent des égards et une estime réciproque : il n'y eut plus d'un côté qu'un maître dictant des ordres, de l'autre, des vaincus obligés de courber ignominieusement la tête. Lorsqu'il s'agit de signer l'armistice, le bailli de Penne fit observer qu'il fallait faire précéder cette rédaction d'un préambule : « Ce n'est pas nécessaire, dit Junot, deux mots suffisent et Poussielgue va les écrire. » Une suspension d'armes fut signée par le grand maître, qui s'engageait à envoyer dans les vingt-quatre heures des plénipotentiaires pour traiter de la reddition de la place. Il chargea de cette mission le bailli Frisari et le commandeur de Bosredon, le même qui, la veille, avait été mis en prison pour n'avoir pas voulu prendre part à la défense ; il leur adjoignit un Français nommé Doublet, plus particulièrement chargé de traiter des intérêts personnels du grand maître.

Lorsque les plénipotentiaires arrivèrent à bord de *l'Orient*, Bonaparte leur dit en souriant : « Vous faites bien d'arriver, Messieurs, le bombardement allait commencer. » Aucune discussion ne fut permise relativement à l'acte principal. Le premier article de la capitulation portait la cession faite par les chevaliers de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, à l'armée française, de la ville et des forts de Malte, et l'abandon en faveur de la

République de tous les droits de souveraineté et de propriété sur les îles de Malte, de Gozzo et de Comino. Doublet ayant réclamé sur la modicité de la pension garantie au grand maître: « Eh bien! dit Bonaparte, écrivez que la République française emploiera son influence au congrès de Rastadt pour faire obtenir au comte Hompesch une principauté équivalente à celle qu'il va perdre. Il ne le mérite guère pourtant : il n'aime pas la France, et nous connaissons ses liaisons avec la Russie. » Bosredon demanda que l'autorisation de rentrer en France, accordée aux chevaliers qui étaient alors à Malte, fût étendue à tous ceux qui se trouvaient en pays étranger : « Je ne demanderais pas mieux, reprit Bonaparte, mais le Directoire n'est point de cet avis; si je consentais à cet article, le Directoire le déclarerait nul pour les uns comme pour les autres. Beaucoup de vos messieurs ont servi dans l'armée de Condé et ne faisaient point quartier à nos soldats. Si je fermais les yeux, en prenant une mesure générale qui sauverait les coupables, je serais cause qu'une injustice serait commise envers les innocents. » Une pension de sept cents francs fut promise à chacun des chevaliers français.

Le 12 juin, le général Bonaparte fit son entrée dans la cité Valette, où il s'était fait précéder par un régiment. Le grand maître vint lui rendre visite; l'entrevue fut courte ; le vainqueur ne donna pas même une parole de consolation à un malheur qui, au reste, « méritait peu d'être honoré » (1). Il l'engagea à quitter l'île le plus tôt possible.

(1) M. de Barante. *Histoire du Directoire de la République française*, t. III.

Telle fut la triste fin d'un Ordre qui avait eu ses glorieux jours, alors que le courage et la grande âme des d'Aubusson et des Lavalette l'animaient; mais les temps étaient bien changés: ne soyons donc pas trop sévères envers les hommes.

Pour Bonaparte, conquérir et organiser était tout un; car, si l'ardeur de la conquête était une passion de son âme, l'ordre était un besoin impérieux de son esprit. Quelques jours lui suffirent pour établir un Gouvernement, créer les différents services administratifs, régler les rapports des autorités entre elles, enfin, pourvoir à tout avec une sûreté de vues qui étonne dans une aussi rapide improvisation. Il jeta même les bases d'un enseignement à plusieurs degrés, chose qui avait été complètement négligée par le gouvernement de l'Ordre. Dans ce qui touche à la religion, on peut lui reprocher de s'être un peu laissé entraîner par les idées du temps et de n'avoir pas assez tenu compte des opinions qui devaient exister dans un pays exclusivement catholique.

Une des premières mesures qu'il avait prises et qui était destinée à répandre sa popularité dans l'Orient, avait été la mise en liberté de tous les prisonniers turcs qui, comme esclaves, travaillaient dans le port ou ramaient à bord des vaisseaux de l'ordre.

Il laissa dans l'île le général Vaubois avec quatre mille hommes; Regnauld de Saint-Jean-d'Angely fut nommé commissaire du Gouvernement français, et le 19 juin, un mois après son départ de Toulon, la flotte française remettait à la voile et poursuivait ses destinées après s'être emparée en passant de l'un des postes les plus

importants et les plus forts de la Méditerranée. Saluons la fortune, mais reconnaissons l'habileté qui sait la maîtriser.

L'envahissement de Malte eut un immense retentissement en Europe. C'était, avec Rome et la Suisse, le troisième État dont la neutralité, réelle ou apparente, était violée depuis deux ans par le Gouvernement français, et, cette fois, il y eut même prise de possession et annexion de territoire.

En quittant Malte, la flotte, appuyant à l'est, se dirigea vers Candie : c'était éviter la ligne directe qui conduit en Égypte. Le 25 juin, Nelson, suivant cette ligne directe avec dix vaisseaux, se trouva à une courte distance de la flotte française ; mais, marchant à toutes voiles vers le sud, tandis que notre expédition inclinait vers l'est, il s'en éloigna rapidement.

Qu'était-il arrivé à Nelson depuis le coup de vent qui l'avait forcé d'aller réparer ses avaries à Saint-Pierre? Dans les premiers jours de juin il avait paru devant Toulon. Ignorant le départ des Français (ce qui ne prouve pas beaucoup en faveur de ses informations), il y croisa jusqu'au 12. Le 7, il avait été rallié par le commodore Trowbridge, qui lui amenait dix vaisseaux de ligne. Le 16, après avoir doublé le cap Corse, il reconnut la baie de Tagliamone en Toscane : le 19, il était devant Naples. Là, ayant eu quelques renseignements, il appareilla pour Messine, où il apprit l'occupation de Malte, et, d'après la route qu'avait suivie la flotte française, il conjectura qu'elle se dirigeait vers l'Égypte. Craignant alors, d'après des calculs probables, d'être devancé par les Français, il courut par la voie la plus courte vers

Alexandrie, le seul point de la côte où le débarquement était possible. On comprend dès lors de quelle conséquence il fut pour Bonaparte d'avoir remonté vers Candie : le 26 juin, il était à la hauteur de cette île ; le 27, il apprit par une frégate qu'il avait détachée vers Naples, que Nelson avait dû quitter cette ville le 20, se dirigeant sur Malte. Il ordonna alors de naviguer plus vers le sud, de manière à se diriger « sur le cap d'Aras, à trente lieues à l'ouest, au vent d'Alexandrie, afin de ne se présenter devant ce port qu'après avoir reçu les rapports de ce qui s'y passait » (1). Du 28 au 29, la flotte française croisa donc encore une fois la ligne suivie par Nelson.

C'est ici le lieu de se rappeler que Bonaparte avait attendu pendant trois jours à la hauteur de la Corse l'arrivée du convoi de Civita-Vecchia. Sans ces trois jours d'attente, en supposant toutes choses égales d'ailleurs, au lieu de quitter Malte le 19, il en serait parti le 16, et, du 26 au 27 juin, il rencontrait la flotte anglaise à la hauteur du cap d'Aras.

Nelson, arrivé depuis le 28 devant Alexandrie, fut fort étonné de ne pas y trouver les Français. Il fit prévenir le pacha de l'attaque prochaine dont cette ville était menacée, et lui demanda l'entrée du port pour se ravitailler. Ce pacha, homme très prudent et fort avisé, confondant sous la dénomination commune de *Francs* tout ce qui n'était pas Turc, soupçonna que cette demande d'entrer dans le port pouvait bien n'être qu'une ruse de guerre et refusa nettement.

(1) *Campagnes d'Egypte et de Syrie, dictées par Napoléon au général Bertrand*, t. I, p. 124.

Trompé dans toutes ses prévisions, fort indécis sur le parti qu'il avait à prendre, Nelson resta vingt-quatre heures en station à Alexandrie, puis, inquiet, tourmenté par l'ardeur fébrile de la poursuite, il fit voile au nord vers Chypre.

Le lendemain même de ce jour, la flotte française signalait le cap d'Aras. Un caboteur qu'on rencontra dit qu'il n'y avait rien de nouveau à Alexandrie ; la frégate *la Junon* avait d'ailleurs été envoyée en avant pour s'en assurer.

Le 1er juillet, dans la matinée, on vit « se former à l'horizon, le long des flots, une rive basse et désolée ; par delà une vaste plaine de sable, une haute colonne attira tous les regards » (1). C'était la colonne de Pompée, c'était l'Égypte. A ce nom, à cette vue, que de sentiments divers durent agiter la foule ! Tel était donc le but mystérieux de la grande entreprise, le terme de cette longue et aventureuse navigation ! C'était là le vieux berceau du monde, ce voluptueux et féerique Orient, le pays des *Mille et une Nuits !* Combien cependant son aspect semblait triste !... C'était donc là qu'il fallait combattre et vaincre, s'établir en maître, vivre désormais loin de la patrie, séparé d'elle par la mer et par les flottes ennemies ? — « Tiens, disait un soldat à son camarade, en lui montrant cette longue bande de sable jaune qui s'élevait à peine au-dessus des flots, voilà les six arpents de terre qu'on t'a promis » (2).

Cependant on avançait toujours, et peu à peu, sur la

(1) Chateaubriand, *Les Martyrs*, liv. XI.

(2) Faisant allusion à ce qui avait été dit par le général Bonaparte dans la première proclamation adressée aux troupes, à Toulon.

gauche, se dessinèrent à l'horizon de hauts minarets, des dômes, puis des maisons fort basses. Vers les quatre heures, le consul de France à Alexandrie, Magallon, vint au-devant du général Bonaparte; il lui apprit l'apparition de Nelson et lui dit que les Turcs, fort alarmés, se hâtaient de mettre la ville en état de défense.

Nelson pouvait reparaître d'un moment à l'autre: Bonaparte résolut de débarquer immédiatement. En vain l'amiral Brueys lui représenta-t-il toutes les difficultés d'une semblable opération pendant la nuit, par une mer fort houleuse qui grossissait à chaque instant, et sur une côte entourée de récifs, peu connue, qu'il fallait aller chercher à près de deux lieues, les navires ne pouvant approcher plus près. Bonaparte l'écoutait avec impatience : « Amiral, lui dit-il, nous n'avons pas de temps à perdre ; si la fortune ne me donne que trois jours, je veux en profiter, ou nous sommes perdus. » Le ton dont il prononça ces paroles ne permettait plus de réplique; le signal du débarquement général fut donné et l'ordre du jour suivant lu à bord des vaisseaux :

« Soldats,

« Vous allez entreprendre une conquête dont les effets sur la civilisation et le commerce du monde sont incalculables. Vous porterez à l'Angleterre le coup le plus sûr et le plus sensible, en attendant que vous puissiez lui donner le coup de mort.

« Nous ferons quelques marches fatigantes; nous livrerons plusieurs combats; nous réussirons dans toutes nos entreprises; les destins sont pour nous. Les beys

mameluks, qui favorisent exclusivement le commerce anglais, qui ont couvert d'avanies nos négociants et tyrannisent les malheureux habitants du Nil, quelques jours après notre arrivée, n'existeront plus.

« Les peuples avec lesquels nous allons vivre sont mahométans; leur premier article de foi est celui-ci : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » Ne les contredisez pas; agissez avec eux comme nous avons agi avec les juifs, avec les Italiens; ayez des égards pour leurs muftis et leurs imans, comme vous en avez eu pour les rabbins et les évêques; ayez pour les cérémonies que prescrit le Koran, pour les mosquées, la même tolérance que vous avez eue pour les couvents, pour les synagogues, pour la religion de Moïse et de Jésus-Christ.

« Les légions romaines protégeaient toutes les religions. Vous trouverez ici des usages différents de ceux de l'Europe : il faut vous y accoutumer.

« Les peuples chez lesquels nous allons traitent les femmes différemment que nous ; mais, dans tous les pays, celui qui viole est un monstre.

« Le pillage n'enrichit qu'un petit nombre d'hommes, il nous déshonore, il détruit nos ressources, il nous rend ennemis les peuples qu'il est de notre intérêt d'avoir pour amis.

« La première ville que nous allons rencontrer a été bâtie par Alexandre. Nous trouverons à chaque pas de grands souvenirs dignes d'exciter l'émulation des Français. »

A la nuit tombante, l'opération du débarquement commença. L'obscurité, l'agitation de la mer, rendirent

difficile et même périlleuse la descente des troupes dans les embarcations. « Il m'est impossible, dit Eugène Beauharnais dans ses Mémoires, d'oublier cette nuit, où je fis le service d'aide de camp d'une manière toute nouvelle pour moi, allant dans un petit canot porter des ordres à tous les bâtiments, au risque d'être submergé ou fracassé contre les gros vaisseaux » (1).

A mesure que les chaloupes se remplissaient, elles se dirigeaient, à travers les rochers qui forment la rade, vers l'anse du Marabout, située à près de trois lieues d'Alexandrie. Le général Menou atteignit le premier la côte. Le général en chef, parti à neuf heures, aborda vers minuit. Fatigué d'une lutte de trois heures contre les vagues, il s'endormit sur le sable de la plage, roulé dans son manteau. A trois heures du matin, il fit battre au ralliement et passa la revue de ce qui était débarqué : il y avait quatre mille cinq cents hommes de tous les régiments.

« La lune, raconte-t-il (2), brillait de tout son éclat. On voyait comme en plein jour le sol blanchâtre de l'aride Afrique. Après une longue et périlleuse traversée, on se trouvait sur la plage de la vieille Égypte, habitée par des nations orientales, bien étrangères à nos mœurs, à nos habitudes et à notre religion ; cependant, pressé par les circonstances, il fallait, avec une poignée d'hommes, sans artillerie, sans cavalerie, attaquer et prendre une place défendue par une population sous les

(1) *Mémoires du prince Eugène*, publiés par A. du Casse, t. I, p. 39.

(2) *Campagnes d'Egypte et de Syrie, dictées au général Bertrand*, t. I, p. 127.

armes et fanatisée. Que de périls, que d'événements, que de chances, que de fatigues on avait encore à essuyer !... »

Tous ces sentiments traversèrent sans doute son âme, mais il n'hésita pas un instant : qui mieux que lui a jamais su toute la puissance de ces résolutions soudaines qui frappent l'ennemi à l'improviste, lui laissant à peine le temps de se reconnaître, tandis qu'elles communiquent à l'assaillant cet impétueux élan qui double les forces, brise tous les obstacles et entraîne la victoire? Enlever immédiatement Alexandrie, c'était assurer à l'armée un lieu de dépôt, une base d'opérations, procurer un port de refuge à la flotte et produire, dès le début, un effet moral immense. Comme Bonaparte l'a dit lui-même : « C'est un principe de guerre que, lorsqu'on peut se servir de la foudre, il la faut préférer au canon » (1). Laissant donc Desaix et Reynier pour garder le lieu de débarquement et organiser les troupes à mesure qu'elles prendraient terre, il mit tout de suite sa petite armée en marche. Menou à gauche, Kléber au centre et Bon à droite, s'avancèrent vers Alexandrie par l'étroite langue de terre bordée, d'un côté, par la mer, de l'autre, par le lac Maréotis, qui était alors à sec. Aucun cheval n'était encore débarqué ; tout le monde était à pied. Le général Caffarelli, malgré sa jambe de bois, marchait résolûment à côté du général en chef.

Les habitants d'Alexandrie et leur gouverneur Koraïm, un descendant du Prophète, ayant vu, toute la journée

(1) *Campagnes d'Egypte et de Syrie, dictées au général Bertrand*, t. II, p. 427.

du 1er juillet, cette immense flotte mouillée à l'ouest de leur ville, n'avaient pas imaginé que le débarquement se ferait de ce côté ; ils étaient persuadés que la flotte se rendrait dans la rade d'Aboukir, et ils comptaient alors sur quelques jours de répit avant d'être attaqués. Vers le milieu de la nuit, on vint prévenir Koraïm que des milliers d'hommes débarquaient au Marabout, que la plage en était toute noire. Prenant avec lui une vingtaine de Mameluks, il courut hors de la ville pour voir ce qui se passait. Le jour commençait à poindre lorsqu'il rencontra une compagnie d'infanterie; il la chargea et enleva le capitaine, dont la tête fut coupée et portée comme trophée à Alexandrie.

Le jour grandissant, on vit courir sur la droite quelques centaines d'Arabes à cheval; ils surprirent des hommes isolés, quelques coups de fusil suffirent pour les tenir à distance. Bientôt on fut en vue de l'enceinte dite des *Arabes*. Le général en chef, d'une éminence voisine de la colonne de Pompée, put examiner la ville. Les murailles semblaient être fortes et épaisses, mais il y avait des brèches nombreuses, nouvellement et assez mal réparées. Une foule tumultueuse couvrait ces murailles et paraissait disposée à les défendre. Bonaparte donna immédiatement l'ordre d'enlever cette enceinte : Menou se dirigea vers la gauche, Kléber à sa droite, et Bon avec sa division tourna par l'extrême droite du côté du chemin d'Aboukir.

Pendant cette attaque, raconte le général Bertrand, témoin oculaire, le « général Bonaparte était assis par terre sur la petite éminence dont j'ai parlé, le dos tourné aux attaques, faisant sauter avec sa cravache de ces

débris de poterie qui forment en partie les monticules dont est environnée Alexandrie. L'état-major était rangé en cercle, gardant le silence ; un officier arrive de la gauche : — « Général, le fort triangulaire vient de capituler. » Bientôt, un autre officier annonce que la droite s'est emparée des premières maisons et que l'ennemi les dispute pied à pied. Pas de réponse. Un troisième officier se présente : « Le général Murat m'a chargé de vous dire qu'il est arrivé sur la place et que l'ennemi se retire vers le phare. » — « Qu'il m'envoie les scheiks avec les clefs de la ville. » Le général en chef se lève alors et descend le monticule » (1).

Sans avoir été bien longue, la résistance avait été un moment assez vive pour que deux généraux fussent blessés ; Menou avait été renversé du haut de la brèche et Kléber atteint d'une balle à la tête au moment où il indiquait à ses soldats le point qu'il fallait escalader ; la blessure n'était heureusement pas grave, elle ne fit qu'augmenter l'ardeur des troupes. La colonne du général Bon avait rapidement franchi l'enceinte des Arabes et s'était dirigée du côté de la porte de Rosette, que Marmont fit enfoncer à coups de hache. Les troupes, entraînées par leur élan, pénétrèrent bientôt dans la ville. Les musulmans, retranchés dans leurs maisons, retrouvaient tout leur courage et recommençaient à se défendre. Au détour d'une rue, une balle rasa la jambe du général en chef ; en pénétrant dans la maison d'où le coup était parti, on trouva un Turc

(1) *Campagnes d'Egypte et de Syrie, dictées au général Bertrand.* Préface.

avec six fusils qu'il faisait charger par sa femme et ses enfants.

La lutte pouvait se prolonger et devenir meurtrière : pour y couper court, Bonaparte fit battre la générale et rassembla les troupes aux endroits découverts, puis il expédia vers les ulémas et les scheiks le capitaine d'une caravelle turque, qui, la veille, était venu se mettre à sa disposition, avec mission de leur faire comprendre l'impuissance où ils étaient désormais de se défendre avec quelque chance de succès; que, s'ils voulaient éviter la destruction complète de la ville et la ruine de la plus grande partie des leurs, il fallait faire leur soumission; que d'ailleurs le général promettait de respecter leur religion, leurs personnes et leurs propriétés. Une proclamation conçue dans les mêmes termes fut lue à haute voix dans les rues et entendue de l'intérieur des maisons dont peu à peu quelques-unes s'ouvrirent. Les chefs de la ville, ayant à leur tête le scheik El-Messiri, vieillard qui jouissait d'une grande considération, vinrent implorer la merci du général en chef.

Koraïm tenait encore dans le fort du Phare ; toute la nuit se passa en pourparlers; enfin, le lendemain à midi, il vint comme les autres faire sa soumission. Bonaparte, dont il se déclara l'esclave et auquel il prêta serment, le chargea de la police de la ville. Le premier besoin, dans une ville conquise et surtout au milieu d'un peuple dont les lois et les usages nous étaient si étrangers, était de maintenir l'ordre et de créer un intermédiaire responsable entre nous et les habitants.

Dès le même jour, le convoi, les frégates d'escorte et deux vaisseaux de 60 purent entrer dans le port et y débarquer les chevaux de l'artillerie. Les administrations commencèrent leur établissement.

Ainsi donc, quarante-huit heures à peine s'étaient passées depuis qu'on avait posé le pied sur le sol de l'Égypte et déjà une ville importante, ses fortifications, son port, étaient au pouvoir de l'armée. Les gens qui jugent après coup ont pu dire que la conquête fut facile, soit! Ceux-là même eussent peut-être hésité. Le mérite consiste dans la décision qui la fit entreprendre et dans la vigueur avec laquelle l'opération fut conduite.

Il y avait eu 40 hommes tués; 250 environ avaient été blessés (1). Bonaparte, voulant illustrer le début de la campagne et consacrer le souvenir de ceux qui avaient payé de leur vie ce premier triomphe, ordonna qu'ils seraient enterrés sous la colonne de Pompée et que leurs noms seraient gravés sur le piédestal. Alexandre, après sa victoire du Granique, avait ordonné que des statues seraient élevées à ceux des Grecs qui avaient péri. C'est ainsi qu'à deux mille ans de distance les deux conquérants stimulaient par des moyens semblables l'héroïsme de leurs soldats.

Le soir même, la division Desaix se portait à une lieue et demie sur la route du Caire, par Damanhour. Frapper droit au cœur en s'emparant de la capitale, conquérir le pays d'un seul coup, ou du moins désor-

(1) J'emprunte ce chiffre à la relation de Larrey.

ganiser sa défense, telle fut toujours la tactique de Napoléon. On sait tout le parti qu'il en tira; ce système ne lui fit défaut qu'à Moscou.

Le Caire était depuis longtemps le siège de la puissance qui gouvernait l'Égypte; c'était de là que le pays était habitué à recevoir la loi. Être maître du Caire, c'était donc être maître de l'Égypte.

D'ailleurs cette ville, qui renfermait près de trois cent mille âmes, était la seule qui offrît de grandes ressources.

« En 1250, dit Napoléon, saint Louis débarqua à Damiette le 6 juin, et y resta jusqu'au 6 décembre. S'il se fût comporté comme l'ont fait les Français en 1798, il eût triomphé et eût conquis toute l'Égypte, et si Napoléon eût agi en 1798, comme saint Louis en 1250, s'il eût perdu de longs mois à délibérer, il eût été battu et défait » (1).

Outre les considérations que nous avons fait valoir, les inondations qui devaient avoir lieu vers le milieu d'août obligeaient Bonaparte de se hâter. Il ne resta donc à Alexandrie que le temps strictement nécessaire pour organiser le Gouvernement et la défense, assurer ses communications et préparer sa marche en avant. Ayant réuni les scheiks, les ulémas, il les rassura sur les dispositions amicales de la République française à leur égard et leur communiqua la proclamation suivante, adressée aux habitants de l'Égypte. Elle n'eût probablement pas été à l'usage du saint roi :

(1) *Mémoires de Napoléon*, t. IV, p. 160.

Quartier général, Alexandrie, 14 messidor an VI (2 juillet 1798), 18 du mois de Muharrem, l'an de l'hégire 1213.

Bonaparte, membre de l'institut national, général en chef.

« Depuis assez longtemps, les beys qui gouvernent l'Égypte insultent à la nation française et couvrent ses négociants d'avanies : l'heure du châtiment est arrivée.

» Depuis trop longtemps, ce ramassis d'esclaves achetés dans la Géorgie et le Caucase tyrannise la plus belle partie du monde ; mais Dieu, de qui dépend tout, a ordonné que leur empire finît.

» Peuples de l'Égypte, on vous dira que je viens détruire votre religion, ne le croyez pas! répondez que je viens vous restituer vos droits, punir les usurpateurs, et que je respecte plus que les Mameluks, Dieu, son prophète et le Koran. Dites-leur que tous les hommes sont égaux devant Dieu ; la sagesse, les talents et les vertus mettent seuls de la différence entre eux. Or, quelle sagesse, quels talents, quelles vertus distinguent les Mameluks, pour qu'ils aient exclusivement tout ce qui rend la vie aimable et douce ?

» Si l'Égypte est leur ferme, qu'ils montrent le bail que Dieu leur en a fait. Mais Dieu est juste et miséricordieux pour le peuple.

» Tous les Egyptiens seront appelés à gérer toutes les places ; les plus sages, les plus instruits, les plus vertueux gouverneront, et le peuple sera heureux.

» Il y avait jadis parmi vous de grandes villes, de grands canaux, un grand commerce. Qui a tout détruit,

si ce n'est l'avarice, les injustices et la tyrannie des Mameluks?

» Cadis, scheiks, imans, tchorbadjis, dites au peuple que nous sommes amis des vrais musulmans. N'est-ce pas nous qui avons détruit le pape, qui disait qu'il fallait faire la guerre aux musulmans? N'est-ce pas nous qui avons détruit les chevaliers de Malte, parce que ces insensés croyaient que Dieu voulait qu'ils fissent la guerre aux musulmans? N'est-ce pas nous qui avons été, dans tous les siècles, les amis du Grand Seigneur (que Dieu accomplisse ses désirs!) et l'ennemi de ses ennemis? Les Mameluks, au contraire, ne se sont-ils pas toujours révoltés contre l'autorité du Grand Seigneur, qu'ils méconnaissent encore? Ils ne font que leurs caprices.

» Trois fois heureux ceux qui seront avec nous! Ils prospéreront dans leur fortune et leur rang. Heureux ceux qui seront neutres! Ils auront le temps d'apprendre à nous connaître et ils se rangeront avec nous. Mais malheur, trois fois malheur à ceux qui s'armeront pour les Mameluks et combattront contre nous! Il n'y aura pas d'espérance pour eux; ils périront » (1).

Puis, à la suite, on lisait :

« Tous les villages qui prendront les armes contre l'armée seront brûlés.

» Les scheiks, les cadis et les imans continueront les fonctions de leurs places. Chaque habitant restera chez lui, et les prières continueront comme à l'ordinaire. Chacun remerciera Dieu de la destruction des Mame-

(1) *Correspondance de Napoléon Ier*, t. IV, no 2723, p. 269.

luks et criera : Gloire au Sultan, gloire à l'armée française, son amie ! malédiction aux Mameluks et bonheur au peuple d'Egypte ! »

On le voit, Bonaparte ne néglige rien : il fait appel à tout ce qui peut le servir, au fanatisme de ses adversaires, à l'indifférence religieuse des siens ; il s'efforce de soulever les habitants de l'Égypte contre la domination des beys, en réveillant en eux tous les sentiments de jalousie et de cupidité ; il cherche même à pallier l'envahissement d'un territoire qui fait partie de l'empire ottoman, en se proclamant non seulement l'ami, mais le défenseur, le vengeur des droits du Sultan.

Depuis, dans ses Mémoires, datés de Sainte-Hélène, Napoléon dit, en parlant de cette proclamation : « Berthier fit publier... etc., » et, dans le texte, d'ailleurs abrégé, qu'il en donne, les traits les plus vifs, ceux, entre autres, contre le pape et les chevaliers de Malte, sont supprimés.

En même temps que cette proclamation était répandue à profusion, Bonaparte faisait mettre en liberté et renvoyer chez eux les esclaves musulmans pris à Malte et qui devaient proclamer dans leur pays la magnanimité de leur vainqueur.

Quant à l'armée, elle était loin de partager l'enthousiasme de son général pour sa nouvelle conquête. Tout ce qu'elle voyait en Égypte lui déplaisait. On avait pénétré dans une ville, dans Alexandrie : qu'y avait-on trouvé ? Des rues étroites et tortueuses, des maisons en terrasse de la plus misérable apparence, de hautes et monotones murailles garnies de rares fenêtres grillées ; dans les rues, partout la solitude et le silence, à peine

troublés par des troupes de chiens errants ou par le pas de quelque musulman à la démarche grave; quelques femmes repoussantes de malpropreté, enveloppées des pieds à la tête dans une toile grossière, de couleur bleue, glissant et disparaissant comme des ombres; puis, çà et là, des mendiants étalant sous leurs haillons leur dégoûtante nudité.... Il faut convenir qu'il y avait loin de là aux rêves qu'on se faisait alors sur l'Orient.

Et lorsque, pour fuir ce triste spectacle, les regards se reportaient au dehors, vers cette Égypte qu'il fallait conquérir, de toutes parts on ne voyait qu'un désert embrasé où l'œil errait sans trouver de limites. Alors plus d'un cœur se serrait à la pensée de cette patrie qu'on avait laissée si loin, dont on était séparé par tant d'obstacles !...

Je possède plusieurs lettres écrites d'Égypte par mon père, à cette époque. Si la fermeté de sa jeune âme, l'ardeur qui ne s'éteignit en lui qu'avec la vie, lui font étouffer l'expression de tout sentiment qui ressemblerait à de la faiblesse, toujours est-il qu'on peut découvrir la trace de cette impression pénible qui fut commune à tous, de ce moment d'hésitation, de défaillance qu'éprouvèrent même les plus braves. Pour mon père, au reste, une circonstance venait adoucir l'amertume d'un exil lointain : c'était la première fois, depuis 1793, qu'il se trouvait réuni à ses deux frères Édouard et Alphonse. Si leur mère, les voyant exposés à un péril commun, sentait redoubler ses alarmes, pour eux, du moins, ce rapprochement adoucissait les regrets de la patrie absente, et ils y puisaient consolation et force.

CHAPITRE VIII

L'Égypte. — Le Nil. — Inondations. — Le lac Mœris et le canal de Joseph. — Que la fertilité de l'Egypte dépend de son Gouvernement. — Le Désert. — Le chameau. — Déserts qui dépendent de l'Egypte. — L'Arabe Bédouin. — Les Coptes. — Population de l'Egypte sous les Ptolémées, sous les Califes, en 1798. — Arabes et Turcs. — Les Mameluks. — Leur pouvoir. — Origine, recrutement, organisation de cette milice. — Sélim partage l'Egypte en vingt-quatre beyliks. — Ali. — Mourad, — Ibrahim. — Mœurs, éducation des Mameluks. — Leurs costumes, leurs armes, leurs exercices. — Les Mameluks et la cavalerie française. — Production de l'Egypte. — Son admirable situation commerciale. — Les caravanes. — L'Orient et l'Occident se retrouvent en présence. — Comment Mourad reçut la nouvelle de l'arrivée des Français en Egypte.

L'Égypte est un des pays les plus curieux qu'il y ait au monde. Qu'on se figure une vallée de plus de deux cents lieues de long sur cinq de large environ et terminée par une plaine d'une surface de deux mille six cents lieues carrées, s'étendant jusqu'au bord de la mer. Au milieu de cette vallée coule un fleuve encaissé; dans son long parcours, il ne reçoit aucun affluent et roule communément à la mer, en vingt-quatre heures, de soixante-dix à quatre-vingt millions de mètres cubes d'eau. Mais, vers le milieu de juillet, ce volume commence à s'accroître et va en grossissant jusqu'au mois de septembre :

c'est près de cinq ou six cents millions de mètres cubes que le fleuve fournit alors par jour, et la masse des eaux, passant par-dessus les bords, inonde la plus grande partie de la vallée.

Telle est l'Égypte, telle est la cause de son antique et toujours nouvelle fécondité. Voilà pourquoi elle a été l'un des premiers lieux habités du monde.

Vers le mois de novembre ou de décembre, lorsque les eaux se sont retirées, la terre est couverte d'un limon sur lequel l'agriculteur jette la semence; elle s'enfonce par son propre poids, germe bientôt, et en mars on récolte le blé. C'est ainsi que l'Égypte produit sans engrais, sans labour et sans pluie, car il n'y pleut pour ainsi dire jamais; le limon conserve assez d'humidité pour résister à l'action du soleil, et d'ailleurs les rosées sont toujours abondantes.

Sans les inondations, l'Égypte ne serait qu'un pays misérable : l'industrie humaine a donc cherché de bonne heure à les étendre, à les régulariser, car il faut qu'elles ne soient ni trop hautes ni trop basses. Le lac immense creusé par le roi Mœris avait pour but de remédier à ce double inconvénient : si l'inondation était trop faible, les eaux du lac s'écoulaient dans le Nil par le canal de Joseph; était-elle trop considérable, les eaux venaient se rendre dans le lac par le même canal : immense système dont il reste peu de traces, mais dont le souvenir excite encore aujourd'hui l'étonnement et l'admiration.

L'abondance, la bonté des récoltes, tenant à l'étendue et à la régularité des inondations, « dans aucun pays l'administration n'a autant d'influence sur la prospérité

publique qu'en Égypte. Si l'administration est bonne, les canaux sont bien creusés, bien entretenus, les règlements pour l'irrigation sont exécutés avec justice, l'inondation plus étendue. Si l'administration est mauvaise, vicieuse ou faible, les canaux sont obstrués de vase, les digues mal entretenues, les règlements de l'irrigation transgressées, les principes du système d'inondation contrariés par la sédition et les intérêts particuliers des individus ou des localités. Le Gouvernement n'a aucune influence sur la pluie ou la neige qui tombe dans la Beauce ou dans la Brie; mais, en Égypte, le Gouvernement a une influence immédiate sur l'étendue de l'inondation, qui en tient lieu. C'est ce qui fait la différence de l'Égypte administrée sous les Ptolémées, et de l'Égypte déjà en décadence sous les Romains et ruinée sous les Turcs » (1).

Si le Nil est le dieu bienfaiteur de l'Égypte, le génie du bien, l'Osiris qui vient la féconder, tout à côté est le génie du mal, Typhon, le désert, qui de tous côtés, à l'exception de celui où elle est bornée par la mer, l'enveloppe, l'étreint, et cherche à l'envahir.

« On trouve, dit Napoléon, de l'eau, de l'herbe et des arbres dans les déserts de l'Amérique; on trouve de l'eau et de l'herbe dans les déserts de la Tartarie; on ne trouve ni eau, ni herbe, ni arbres dans les déserts de l'Afrique et de l'Arabie. » Les premiers peuvent devenir la vie, les autres sont à tout jamais la stérilité et la mort. Des horizons sans limites n'y montrent que du

(1) *Campagnes d'Egypte et de Syrie, dictées au général Bertrand,* t. I, p. 45.

sable, toujours du sable, que parfois le vent soulève en nuages épais et brûlants, effaçant les aspects de la veille, en créant de nouveaux sans en changer la monotonie, de telle sorte que, sur cet océan en apparence immobile, la trace du voyageur qui passe ne peut servir à celui qui le suit : séjour mortel pour l'homme, espace infranchissable pour lui, si la Providence n'y avait placé l'animal qui, seul, peut le rendre habitable.

« Le chameau est l'image du désert, grand, maigre, difforme, monotone, patient, mais d'un caractère sauvage et méchant quand il est poussé à bout. Il se nourrit d'absinthe et de plantes épineuses. Une livre de cette nourriture par jour, ou autant de fèves, d'orge ou de noyaux de dattes, et une livre d'eau, lui suffisent. Il reste quatre ou cinq jours sans boire, quelquefois jusqu'à six et sept, mais alors il souffre. Il passe plusieurs jours sans manger. Son lait, son fromage, sa chair, nourrissent l'Arabe ; son crin, sa peau, l'habillent et forment ses tentes. Le chameau est une bête de somme ; il n'est pas bâti pour traîner, il porte autant que trois chevaux ; c'est le navire du désert. Chargé et à son pas naturel, il fait mille huit cent cinquante toises par heure ; il marche dix-huit heures avec le repos d'une heure. Lorsqu'il le faut, il fait seize lieues de vingt-cinq au degré par jour, mais il en fait facilement douze. L'Arabe le loue au commerce et à l'agriculture. Il en vend, car il en élève beaucoup plus qu'il ne lui en faut. Né pour le désert, cet animal y prospère et y croît en grand nombre. Avec le gain du travail du chameau, l'Arabe se procure les blés, l'orge, les habits et les armes dont il a besoin. Une tribu de quinze cents à deux

mille personnes a souvent six à sept cents juments, poulains et chevaux, quinze à vingt mille chameaux, grands ou petits, mâles ou femelles (1).

Six déserts dépendent géographiquement de l'Égypte et forment une surface d'environ quarante mille lieues carrées. Trois appartiennent à la Libye : le désert de Baheiréh, qui s'étend d'Alexandrie à El-Baratoun et à l'oasis d'Ammon ; le désert de la Petite-Oasis, borné par les pyramides de Gizeh, le Faioum, la Petite-Oasis et le canal de Joseph; enfin le désert de la Grande-Oasis, qui commence à la hauteur de Syène et comprend l'espace existant entre le Nil et la Grande-Oasis.

Le quatrième est le désert de la Thébaïde, dans la Nubie : il s'étend de la rive droite du fleuve, de la presqu'île de Coptos à la mer Rouge, et de Cosseir à Kénéh.

Le cinquième est celui des Ermites, entre le Nil et la mer Rouge, borné au nord par la vallée de l'Égarement.

Le sixième enfin est celui de l'isthme de Suez, qui s'étend du Caire à Suez et de Suez à mi-chemin du mont Sinaï, de Jérusalem, de Gaza.

L'hôte de ces déserts est l'Arabe nomade ou Bédouin. A l'époque de l'expédition française, ils étaient au nombre d'environ cent mille, pouvant fournir dix-huit à vingt mille cavaliers.

Pour l'Arabe, ces vastes et arides solitudes, qui nous inspirent de l'effroi, sont la plus chère des patries; errer sans cesse dans un espace sans limites, changer à

(1) *Campagnes d'Égypte et de Syrie, dictées au général* Bertrand, t. I, p. 51.

chaque instant d'horizon et de gîte est l'idéal de sa vie. Il regarde en pitié le malheureux attaché au champ qu'il cultive, au toit qui l'abrite. Pour lui, le désert est la liberté. Impatient de toute autorité, il a toute la fierté de son indépendance.

Les mœurs des Arabes sont, en général, simples et pures. Il n'est pas rare de rencontrer parmi eux des sentiments élevés. Plusieurs tribus, il est vrai, vivent de rapine, détroussent les voyageurs, pillent les caravanes, mais c'est le plus petit nombre.

Malgré les inconvénients qui résultent de ces habitudes et de ce caractère indisciplinable, leur utilité est trop marquée, le rôle qui leur est assigné trop évident, pour qu'il soit d'une sage politique, de la part des maîtres de l'Égypte, de chercher à les détruire. Il faut les maîtriser, mais non les faire disparaître. Eux seuls savent se frayer une route à travers ces régions stériles. Avec une étonnante sûreté de coup d'œil, d'observation ou d'instinct, ils s'avancent, sans hésitation, à travers l'espace et arrivent à point nommé. Aussi est-ce par eux et par eux seuls, que l'Égypte peut entretenir des communications avec la Syrie, l'Arabie, les Oasis, l'Afrique centrale, Tripoli et le Fezzan. Les transports du Nil à la mer Rouge, de Kéneh à Cosseir, du Caire à Suez, seraient également impossibles sans eux. On a donc pu dire, avec raison, qu'ils étaient les pilotes d'un océan dont les chameaux sont les navires.

La population de l'Égypte est à la fois très variée et très mêlée. C'est la conséquence de sa position centrale au milieu des trois parties de l'ancien continent; de tout temps, elle a été l'un des grands chemins du monde, le

point de rencontre des nations. Ce résultat doit être attribué aussi aux nombreuses conquêtes subies par l'Égypte, depuis les temps historiques les plus reculés jusqu'à celles des Grecs, des Romains, puis des Arabes, qui sont venus tour à tour y superposer, pour ainsi dire, tant de races diverses. La polygamie des mahométans enfin a beaucoup contribué à ce mélange des différents types. Celui de la population indigène, ou du moins des très anciens habitants de l'Égypte, est le plus difficile à retrouver. On a cru le reconnaître dans les Coptes. En 1798, on en comptait environ cent mille. Ils sont chrétiens, ont des évêques, des églises, des couvents, mais ne reconnaissent pas le pape. Leur fidélité à leur foi au milieu de maîtres mahométans, leur éloignement pour les armes au milieu de populations guerrières, sont les causes de l'espèce de dégradation qu'ils ont subie et du mépris sous lequel ils sont tombés. D'ailleurs intelligents, habiles, rusés, ils ont su, depuis des siècles, se faire les hommes d'affaires, banquiers, receveurs des Gouvernements qui se sont succédé en Égypte.

D'après l'historien Josèphe, la population de l'Égypte était, de son temps, de 7,500,000 âmes. Amrou, bien plus tard, l'évalue à 26,000,000, ce qui semble fort exagéré. Quelque habile et prospère qu'ait été le gouvernement des califes arabes, il est peu probable qu'après la longue période de guerres, d'anarchie, d'invasions, qui avait accompagné la dissolution de l'empire romain et précédé la domination des califes, l'Égypte ait pu renfermer une population tellement supérieure à ce qu'elle était au premier siècle, époque, au contraire,

où, depuis de longues années déjà, sous le gouvernement des Romains, le pays jouissait d'un calme profond.

En 1798, la population était évaluée à deux millions cinq cent mille habitants. Dans ce nombre, les Arabes comptaient pour deux millions environ. Les uns, sous le nom de *moultezins*, formaient une sorte de noblesse et étaient seigneurs et propriétaires de villages; d'autres fournissaient des interprètes à la loi, des ministres à la religion; une troisième classe enfin était composée de petits propriétaires, même de simples journaliers, qui se considéraient comme fort supérieurs aux autres *fellahs* ou paysans. Toute l'administration supérieure du pays était aux mains des Arabes.

Les Turcs, y compris les femmes, les enfants et les vieillards, à l'époque de l'expédition française, étaient au nombre de quarante mille. C'étaient les descendants de ceux qui, au seizième siècle, avaient conquis l'Égypte, ou qui, depuis, y avaient été successivement envoyés de Constantinople pour remplir les fonctions d'*effendis*, de *caïds*, d'*émirs*. Toute cette partie de la population habitait dans les villes; elle fournissait une garde au pacha, qui représentait le pouvoir du sultan.

Venaient enfin les maîtres réels du pays, les Mameluks. Le rôle qu'ils ont joué pendant plusieurs siècles, le pouvoir auquel ils étaient arrivés, l'éclat de la lutte qu'ils soutinrent contre les Français, méritent que l'on donne quelques détails sur leur origine et leur organisation.

L'histoire des Mameluks présente un fait curieux et peut-être unique : celui d'une simple milice, étrangère

au pays qu'elle habite; dont les membres n'ont entre eux aucun lien de nationalité ou de famille, ne se recrutant que par l'achat d'esclaves vendus sur le marché de Constantinople ou du Caire, se perpétuant ainsi pendant des siècles, et finissant par exercer un pouvoir souverain, et par le fait indépendant, sur une des plus belles contrées de la terre, vaste, riche et populeuse.

Déjà, bien avant le xe siècle, les souverains de l'Orient, califes, soudans, achetaient de jeunes enfants, les faisaient dresser au métier des armes et en formaient des corps de troupes. Telle est l'origine des Mameluks. Mameluk signifie esclave acheté. Cette milice devint tellement puissante, qu'elle s'affranchit du pouvoir des sultans. Noureddin, Saladin, étaient des Mameluks. Pendant plus de cinq cents ans, cette milice, où jamais, pour ainsi dire, le fils ne succédait au père, mais où toujours un chef nouveau s'élevait des derniers rangs, gouverna l'Égypte et la Syrie.

Lorsqu'au xvie siècle le sultan Sélim détruisit leur pouvoir, il agit ainsi qu'Octave avait fait seize siècles avant. Octave, ne voulant pas confier à un seul gouverneur cette Égypte qui a toujours eu le privilège d'attirer l'attention des maîtres du monde et d'exciter la jalousie de ses possesseurs, la divisa en onze prétures. Également soupçonneux et jaloux, Sélim, craignant qu'un pacha ambitieux ne fût tenté de s'approprier un tel joyau et de se rendre indépendant, imagina de partager l'Égypte en vingt-quatre beys mameluks. Chacun d'eux devait avoir une maison de six à huit cents esclaves. Ces esclaves devaient être achetés en Asie ou en Europe, surtout en Circassie, mais ne pouvaient ja-

mais être pris parmi les Arabes ni parmi les habitants de l'Égypte. En subdivisant ainsi le pouvoir, en le plaçant en des mains étrangères au pays, il espérait maintenir à tout jamais l'autorité des sultans et prévenir l'usurpation.

D'ailleurs l'Égypte, comme toutes les autres parties de l'empire, avait ses janissaires, et un pacha turc y représentait la souveraineté du chef des croyants. Mais bientôt l'influence de ce pacha fut effacée par celle des beys, qui croissait toujours. Ils formèrent une espèce de république soumise aux plus influents, dans laquelle le plus brave et le plus habile occupait presque toujours la première place. En 1767, ce chef, nommé Ali, qui avait pris le titre de *Scheik-el-Belad du Caire*, se déclara indépendant. En 1798, Mourad et Ibrahim, élevés dans la maison d'Ali, étaient les maîtres réels de l'Égypte, et le pacha turc résidant au Caire n'était plus que l'ombre d'un pouvoir évanoui. Les Mameluks pouvaient alors mettre à cheval 12,000 cavaliers, accompagnés chacun de deux *hélots* ou domestiques.

Chose qui mérite quelque attention : ces hommes, remarquablement beaux et vigoureux, ces vaillants soldats, ne se reproduisaient pas, ou du moins ne faisaient pas race. On a cherché à expliquer ce fait bizarre, anormal, par les mœurs : l'explication est au moins insuffisante. Beaucoup de Mameluks se mariaient, avaient des femmes, des harems, quelquefois des enfants; mais ces enfants, en général, vivaient peu, ou disparaissaient. Ils ne pouvaient hériter des honneurs de leur père, à peine de ses biens. Cela ne constituait pas une famille. La vraie famille des Mameluks

était la maison du bey à qui ils appartenaient et dans laquelle ils avaient été élevés. Là se concentraient toutes leurs affections, leurs souvenirs, leurs espérances. Arrachés à leurs parents dès l'âge de sept à huit ans, amenés de Circassie ou du Caucase au Caire et vendus, ils trouvaient dans la maison de leur maître, d'abord tous les soins que réclamait leur enfance, puis bientôt tout ce qui peut séduire, enflammer la jeunesse, des chevaux, des armes, des jeux brillants avec de jeunes camarades. Le but de l'éducation qu'ils recevaient était de faire d'eux des soldats intrépides et d'habiles cavaliers. Ils apprenaient de bonne heure, par les exemples qu'ils avaient sous les yeux, que l'adresse et la bravoure étaient non seulement les moyens d'attirer sur eux la faveur de leur maître, mais encore de s'ouvrir la route des honneurs et d'arriver un jour au premier rang. Mourad-Bey, Ibrahim-Bey, avaient ainsi commencé.

L'enfance, la jeunesse des Mameluks, se passaient donc à apprendre à manier leurs chevaux avec une hardiesse et une habileté qui excitèrent l'étonnement et l'admiration des Français, lorsqu'ils se rencontrèrent pour la première fois. On les voyait se lancer au galop avec la rapidité de l'éclair, puis, s'arrêtant court, décharger leurs armes et faire volte-face; tantôt faire cabrer leurs chevaux pour esquiver le coup d'un adversaire, ou, les faisant pirouetter sur leurs pieds de derrière, se débarrasser avec le sabre de plusieurs assaillants. Cette équitation, il faut le dire, tenait à la nature des chevaux qu'ils montaient, et surtout au pouvoir qu'ils exerçaient sur ces animaux, au moyen de

mors capables de maîtriser les plus vigoureux, enfin à l'assiette inébranlable du cavalier emboîté dans une selle qui le soutenait en avant et en arrière, plutôt qu'elle n'était due à une véritable science équestre employant avec précision et finesse des moyens raisonnés.

Les Mameluks enroulaient autour de leur tête de riches étoffes, souvent des châles de cachemire avec lesquels ils formaient ces beaux turbans dont l'aspect est si pittoresque et qui accompagnent si bien un mâle visage. Quelques-uns portaient des casques en fer, de forme à peu près conique, terminés par une pointe; sur le devant était adaptée une étroite barre de fer qui, glissant et s'abaissant à volonté le long du nez jusque sur la bouche, mettait la figure à l'abri des coups de sabre. A cheval, leur habit de guerre était une espèce de veste ou de gilet à manches. Parfois ce vêtement, fait de la soie la plus brillante, dissimulait une fine cotte de mailles placée en façon de doublure, qui s'étendait jusque sur les bras et même sur le dessus de la main et des doigts, de manière à les préserver. Ils avaient de larges pantalons et plaçaient leurs pieds chaussés de babouches dans de grands étriers dont le tranchant pouvait servir à la fois d'éperon et d'arme offensive contre les chevaux et les cavaliers ennemis, dans la mêlée. Outre les pistolets qu'ils portaient à leur ceinture à côté de leur poignard, ils en avaient une autre paire suspendue à l'arçon de la selle, avec un tromblon et une seule baguette en fer destinée à charger toutes ces armes; le tout bien attaché à l'homme ou au cheval; joignez encore à cet attirail une

hache ou marteau d'armes, dont le manche, se dévissant, contenait quelquefois un *djérid* ou léger javelot, dont je parlerai plus tard.

A cet équipement déjà si formidable, il faut enfin ajouter l'arme qui, dans leurs mains, était la plus redoutable : le sabre recourbé, communément appelé *damas*. Son admirable composition, sa fine trempe, ont longtemps défié toute la science et l'habileté de nos chimistes. Convenablement aiguisé en biseau d'un seul côté, et manié par des mains exercées, il produit des effets extraordinaires. On ne frappe pas avec ce sabre, mais la lame, soit poussée en avant par l'impulsion du cheval ou de la main, soit brusquement ramenée d'avant en arrière, glisse ou plutôt scie, et pénètre de manière à produire d'effroyables blessures. Dans une charge, un hussard du 7e régiment eut, à la lettre, le corps coupé en deux; il ne tenait plus que par la colonne vertébrale. Je tiens ce fait d'un témoin oculaire et digne de foi (1). Mourad-Bey tranchait d'un seul coup la tête d'un jeune taureau.

Pour s'exercer à se servir de ces sabres, les Mameluks se plaçaient dans leur salle d'armes, debout, très près d'un pilier, de telle façon qu'il n'y eût place entre leur visage et le pilier que pour le passage de la lame. Alors, élevant la main qui tenait le sabre au-dessus de la tête et de l'épaule opposée, ils la ramenaient par un mouvement rapide et diagonal, de manière que la lame passât entre la figure et le pilier, et répétaient ce mouvement avec célérité. Lorsqu'ils avaient pris l'ha-

(1) Le général Alphonse Colbert.

bitude de sabrer ainsi, ils s'exerçaient à trancher d'un seul coup un large morceau d'étoffe légère lancé en l'air. Voici en quoi consistait cet exercice ; il demande beaucoup d'adresse et peut être fort gracieux :

Deux personnes, tenant par les quatre coins une longue écharpe de mousseline étendue, l'abaissent et l'élèvent successivement jusqu'au moment où elles la sentent gonflée et soulevée par l'air. Alors elles l'abandonnent, et le léger tissu flotte un instant, suspendu au-dessus de leurs têtes. C'est à ce moment que celui qui tient le sabre doit la couper en deux d'un seul coup. S'il est bien donné, la lame traverse la mousseline comme si elle n'avait eu qu'à fendre l'air, et les deux côtés de l'écharpe tombent aussi mollement à terre que s'ils n'eussent pas été touchés.

Une seule personne peut aussi lancer à la fois la mousseline d'une main, et, de l'autre, donner le coup de sabre.

Un des exercices les plus propres à faire, des Mameluks, des cavaliers hardis et agiles, à leur donner à la fois du sang-froid et un coup d'œil juste et rapide, soit pour l'attaque, soit pour la défense, était la course du *djérid* (1). Le djérid est une espèce de javelot de deux à trois pieds, ou tout simplement un bâton de bois dur et pesant. Deux cavaliers au galop, armés du djérid, cherchaient à s'atteindre en le lançant. Dans ce jeu, qui n'était pas exempt de péril, l'habileté consistait, non seulement à frapper juste, mais encore à esquiver le djérid, quelquefois même à le détourner ou à le saisir avec la main (2).

(1) *Djérid* signifie bâton.
(2) Je tiens tous ces détails du général Édouard Colbert, qui avait

La perfection de l'équipement des Mameluks, la bonté de leurs armes, leur adresse à s'en servir, la vigueur et la souplesse de leurs chevaux, l'habileté avec laquelle ils savaient les diriger, en faisaient des adversaires redoutables. Napoléon dit : « Un Mameluk était plus fort qu'un Français, il était plus exercé. Cent Mameluks se battaient avec probabilité de succès contre cent Français; mais, dans une rencontre de deux corps d'un nombre supérieur à deux cents chevaux, la probabilité était pour les Français. Les Mameluks se battent sans ordre; ils forment un tourbillon sur les ailes pour tourner les flancs et se jeter sur les derrières de la ligne » (1).

Tels étaient les adversaires que les Français allaient avoir à combattre. La tactique européenne devait bientôt montrer combien la supériorité individuelle disparaît devant la science des mouvements d'ensemble.

Les Mameluks joignaient d'ailleurs à leurs qualités physiques un caractère fier et hardi. Une longue habitude de domination les avait remplis du sentiment de leur supériorité; leur bravoure était brillante, audacieuse : il semblait qu'ils eussent conservé comme un reflet de la valeur et des qualités chevaleresques de ces croisés que leurs devanciers avaient combattus au moyen âge.

Les Mameluks, on le voit, étaient essentiellement

passé plusieurs années en Égypte, et qui, à son retour en France, fut chargé par le premier Consul d'organiser l'escadron des Mameluks de la garde.

(1) *Campagnes d'Égypte et de Syrie, dictées au général Bertrand*, t. I, p. 277.

l'élément militaire, guerrier, de la population de l'Égypte, celui qui seul pouvait offrir une résistance. Il y avait bien des Arabes; mais leur caractère indiscipliné, la haine qu'ils portaient aux Mameluks, la jalousie que le général Bonaparte sut entretenir et même exciter entre eux et ces derniers, empêchèrent toujours qu'ils ne fissent cause commune.

Il me reste à dire quelques mots sur les productions de l'Égypte et sur son état commercial, pour bien faire comprendre quelle était la situation de ce pays lorsque l'armée d'Orient y débarqua.

Le sol de l'Égypte a des productions très variées et fournit plusieurs récoltes par an. La première et la principale est celle qui provient des terres inondées naturellement par le Nil. Les semences ayant été faites en novembre et décembre, elle a lieu en mars, avril et mai, et donne du blé, de l'orge, des fèves, des lentilles, des trèfles, du fenugrec, etc., etc. Dans les autres terres, arrosées artificiellement, c'est-à-dire au moyen de machines, on cultive le *dourah*, espèce de millet, le maïs, le riz, la canne à sucre, l'indigo, le henné, etc.

L'*ardeb* (1) de blé valait au Caire, 8 francs, en 1798. La nourriture d'un cheval coûtait par jour 12 *paras* (2); celle d'un bœuf, 10; d'un chameau, 5. La journée d'un homme se payait 10 paras. On estimait, terme moyen, le revenu annuel du *feddam*, qui représente une surface de 5,029 mètres, à 50 francs. Le bas prix de toutes les denrées peut faire apprécier l'abondance de la production.

(1) L'*ardeb* est de 184 litres.
(2) Le *para* vaut 8 centimes.

Les bœufs, les buffles, sont très communs en Égypte. Les chevaux, les ânes et les mulets sont d'une belle race. Les moutons sont grands et ont beaucoup de laine. Les poules sont innombrables. On connaît l'art que les Égyptiens possèdent, de temps immémorial, de faire éclore des poulets dans des fours appelés *ma'mals* (1). On estimait qu'il y avait alors en Égypte deux cents fours de cette espèce, pouvant contenir chacun vingt mille œufs par *couvée*. On faisait quatre couvées par an, ce qui donne environ seize millions de poulets.

L'Égypte est couverte de colombiers. C'est en Orient qu'on a commencé à se servir de pigeons pour porter les messages.

Le poisson est abondant dans les mers et dans les lacs qui baignent l'Égypte. Ceux du Nil ont un goût de vase.

Nul pays n'est mieux placé pour servir d'entrepôt et de lieu d'échange au commerce de l'ancien monde. Par la Méditerranée, il est en rapport avec l'Europe, l'Asie Mineure, la Syrie; par la mer Rouge, avec l'Inde, l'Arabie et une partie de l'Afrique. Il a, d'ailleurs, de nombreuses communications par terre. « Les caravanes du désert arrivent au Caire comme un convoi de bâtiments marchands dans un port, sans y être attendues. On signale une caravane qui débouche aux Pyramides par les déserts de la Libye; elle demande à passer le Nil et un emplacement pour se camper: c'est une caravane qui arrive du Fezzan, ou de Maroc, ou d'Alger, ou de Tripoli, ou du Darfour, ou du Sennaar. On signale une ca-

(1) Ces fours sont chauffés de 36 à 38 degrés centigrades, et au bout de vingt jours l'éclosion a lieu.

ravane qui arrive par le désert de Suez ou de la Syrie : elle arrive de Tor, ou d'Arabie, ou de Jérusalem, ou de Damas, ou de Bagdad, ou de Gaza... » (1).

La masse des affaires qui se faisaient au Caire, à la fin du dernier siècle, par aller et retour, peut s'évaluer à deux cents millions de francs. Le café seul y comptait pour trente millions. Combien ce commerce devait-il être plus considérable alors que le passage par le cap de Bonne-Espérance était ignoré! On peut également juger de ce qu'il peut redevenir par le percement de l'isthme de Suez.

Napoléon estime que les différents impôts pouvaient produire au moins cinquante millions, représentant, par suite du bas prix des denrées et de la main d'œuvre, cent cinquante millions en France. Pendant les quarante mois que dura l'administration française, malgré une guerre continuelle et la stagnation du commerce, le Trésor perçut 80,000,000 de francs, et, de leur côté, les Mameluks, les armées turques et les Anglais avaient également beaucoup tiré du pays.

L'Égypte était donc une magnifique conquête, surtout quand on songe à ce qu'elle pouvait devenir entre les mains d'une administration éclairée et habile.

En 1798, ses maîtres, les beys et leurs Mameluks, jouissaient paisiblement de leur pouvoir et de toutes ces richesses sans se douter que l'orage s'avançait sur eux, et, quand on le leur eût dit, s'en seraient-ils inquiétés?... Dans leur orgueilleuse ignorance, pouvaient-ils croire à un danger possible, surtout de la part de

(1) *Campagnes d'Égypte et de Syrie, dictées au général Bertrand*, t. I, p. 113.

ces *infidèles* méprisés? Qui oserait affronter le tranchant de leurs sabres et se flatterait d'échapper à la rapidité de leurs coursiers? Mourad, leur chef, ne faisait-il pas voler une tête d'un seul coup? Qui donc pouvait être plus fort et plus puissant que lui?

Ce fut, il faut en convenir, un réveil bien inattendu pour le vieil Orient, si tranquillement endormi depuis des siècles sur ses vieilles prouesses, que de se trouver tout à coup en présence de son ancien rival l'Occident, cet Occident dont l'audacieux génie avance toujours. L'un était resté à peu près ce qu'il était au temps des croisades; l'autre, depuis cette époque, avait toujours marché; il avait accumulé des prodiges d'invention, d'industrie, et reculé de toutes parts les limites de la puissance humaine. Aussi, lorsque, sur le bruit de la prise de Malte, le consul d'Autriche, M. Charles Rossetti, très influent auprès des Mameluks, crut devoir prévenir Mourad-Bey de la nécessité de se mettre en mesure contre une invasion possible et même très présumable de la part des Français, celui-ci, pris d'un fou rire, lui dit : « Que voulez-vous que nous ayons à craindre de ces gens-là, surtout s'ils sont comme ces *cawadgis* (1) que nous avons ici? Quand il en débarquerait cent mille, il me suffirait d'envoyer à leur rencontre les jeunes élèves mameluks, qui leur couperaient la tête avec le tranchant de leurs étriers » (2). M. Rosetti s'efforça de lui faire comprendre que les vainqueurs de l'Italie étaient autre chose que les pauvres marchands étrangers qu'il avait vus au Caire ou à Alexandrie. Mou-

(1) Cafetiers.
(2) Clot-Bey, *Aperçu général sur l'Égypte*, t. II, p. 174.

rad ne fut point convaincu; seulement, par complaisance pour M. Rossetti, il envoya deux quintaux de poudre à Alexandrie. Peu de jours après, lorsqu'il apprit le débarquement des Français, il fit demander M. Rossetti et lui dit d'un ton irrité que ces impertinents de Français avaient osé mettre le pied en Égypte, et qu'il eût à leur écrire de sa part de décamper au plus vite. — « Mais, fit observer M. Rossetti, ils ne sont pas venus ici pour s'en retourner sur la première injonction. » — « Eh! que veulent donc ces infidèles, ces meurt-de-faim? reprit Mourad impatienté, envoyez-leur quelques milliers de pataques, et qu'ils partent! » — « Mais, ajouta encore le consul, cela ne payerait pas le nolis du plus petit des navires qui les ont transportés... Il faut vous préparer à la défense. »

« Cette anecdote, exactement vraie, » dit le docteur Clot-Bey, de qui je l'emprunte, « doit donner une idée de la portée de l'intelligence et de la vanité incommensurable et naïve de ceux mêmes qui, en Turquie, étaient à la tête du Gouvernement. Si tels étaient les chefs, que devait être le peuple, qui avait encore bien moins de moyens qu'eux de connaître l'Europe? »

CHAPITRE IX

L'armée se dirige sur le Caire par Damanhour. — Dugua va s'emparer de Rosette. — Larrey. — Le mirage. — Départ de Bonaparte d'Alexandrie. — Ce n'est que la mort! — Damanhour. — Le général Muireur et plusieurs officiers massacrés par les Arabes. — Première rencontre avec les Mameluks. — Joie de l'armée à la vue du Nil. — Rahmaniéh. — Vif engagement entre la flottille française et la flottille turque. — Combat de Chébreïs. — L'eau du Nil n'est pas du champagne. — Sainte Pastèque. — Calme de Bonaparte. — On aperçoit les Pyramides. — Terreur dans la ville du Caire. — Un chroniqueur arabe. — Mourad s'apprête à combattre. — Relation d'Abdul-Rahman. — Bataille des Pyramides. — Incendie de la flottille turque. — La treille de Mourad. — Le champ de foire. — La pêche aux Mameluks. — Consternation et désordre au Caire. — Proclamation aux habitants. — Conférence de Bonaparte avec les ulémas, les scheiks, etc. — Il organise l'administration. — Mécontentement dans l'armée, parmi les généraux. — Dîner chez le général Dugua. — Mourad dans la Haute-Égypte. — Ibrahim à Belbeïs — El Kankah. — La caravane de la Mecque. — Combat de Salahiéh. — Auguste Colbert est nommé chef d'escadron sur le champ de bataille.

Nous avons vu combien le général Bonaparte, aussitôt après la prise d'Alexandrie, était impatient de marcher sur le Caire. Deux chemins y conduisaient : l'un par Rosette, l'autre, plus court, par Damanhour. L'organisation d'un convoi, remontant le Nil et suivant l'armée, eût sans doute été le meilleur moyen d'assurer sa

subsistance et de répondre à tous ses besoins; mais une pareille organisation eût peut-être exigé plus d'un mois. Les moments paraissaient trop précieux à Bonaparte. Il prit donc la résolution hardie de lancer, sans plus attendre, son armée à travers le désert, toute considération cédant pour lui devant l'importance qu'il y avait à se porter, avec le plus de rapidité possible, sur la capitale de l'Égypte, afin de ne pas laisser le temps à l'ennemi de préparer ses défenses ou de disperser les ressources que contenait cette grande ville. Il voyait, d'ailleurs, l'impression fâcheuse que l'Égypte produisait sur l'esprit de l'armée et sentait la nécessité de l'occuper et de la mettre tout de suite en présence de l'ennemi. Il savait combien l'inaction est funeste aux soldats français, et qu'il y a des choses qu'on n'obtient d'*eux qu'à la faveur des coups de fusil* (1). Il fit donc partir quatre divisions par la route la plus directe, celle de Damanhour, pendant que la cinquième, commandée par le général Dugua, devait aller s'emparer de Rosette, puis remonter le Nil par la rive gauche jusqu'à Rahmanièh, où devait avoir lieu le rendez-vous général. Une petite flottille avait été organisée à la hâte et placée sous le commandement d'un marin d'une énergie éprouvée, le chef de division Perrée. On y avait fait embarquer les brigades de cavalerie démontée, des artilleurs, des soldats du génie et les non-combattants. Cette flottille avait surtout pour but de permettre à l'armée de manœuvrer sur les

(1) On connaît le mot d'un sergent au maréchal de Vaux. Le maréchal, lui montrant une brèche escarpée, lui demandait s'il pensait pouvoir y gravir avec ses camarades. « Ma foi, monsieur le Maréchal, répondit le sergent, ça n'a pas l'air aisé, mais, à la faveur des coups de fusil, on en viendra à bout. »

deux rives du fleuve et de tenir tête à la flottille que les Mameluks y avaient eux-mêmes.

Toute l'armée se composait de quarante-deux bataillons d'infanterie, divisés en cinq divisions, sous les ordres des généraux Desaix, Reynier, Bon, Vial et Dugua; d'une réserve de deux mille six cents hommes, commandée par Murat; de deux brigades de cavaliers démontés, et d'hommes appartenant à divers corps et placés sous les ordres des généraux Zayoncheck et Andréossy. L'artillerie à pied et à cheval avait quarante-deux bouches à feu. L'effectif total de l'armée était de vingt et un mille hommes de toutes armes (1).

Le général Kléber, dont la blessure nécessitait du repos, fut laissé à Alexandrie avec mille hommes. Menou, également blessé, devait prendre le commandement de Rosette.

Ainsi que je l'ai déjà dit, dès le 4 juillet au soir, c'est-à-dire trois jours après le débarquement, la division Desaix s'était mise en route, et les autres devaient suivre à vingt-quatre heures de distance. Reynier partit le 5, Bon le 6, et Vial le 7, à la pointe du jour. Dès le 5 au soir, Desaix écrivait au général en chef : « Si l'armée ne traverse pas le désert avec la rapidité de l'éclair, elle périra. Pour l'amour de Dieu, ne nous laissez pas dans cette position : ordonnez-nous promptement d'avancer ou faites-nous revenir. Je me désole de vous faire entendre un tel langage. Quand nous serons sortis de l'horrible position où nous sommes, je retrouverai ma

(1) Suivant Napoléon. Marmont la porte à 24,340. *Mémoires du duc de Raguse*, t. I, p. 371.

fermeté habituelle. » Quelle était donc la cause de ce trouble, dans une âme telle que celle de Desaix? L'explication ne se fit pas attendre.

Le départ de l'avant-garde s'était fait assez gaiement, ou du moins avec cette insouciance que donnent les habitudes militaires. On avait dit : le premier jour, nous allons à El-Bedah; le second, à El-Ougah; le troisième, à El-Béhi, et chacun avait répété ces noms en y attachant l'idée d'un gîte où l'on trouverait des vivres et du repos, comme en Europe. Pendant la nuit, la marche ne fut pas trop pénible; mais, lorsque avec le jour se déroula aux yeux l'immensité d'une plaine aride, lorsque le soleil, montant à l'horizon, eut bientôt tout embrasé, alors commencèrent les difficultés de la route. Les troupes, enfermées depuis plus d'un mois à bord des navires, avaient perdu l'habitude de la fatigue; puis, qu'on se rappelle le lourd équipement et le gênant costume de cette époque : des habits de gros drap, aux formes étriquées, dont les cols élevés engonçaient la tête et le cou; de longs cheveux arrangés en lourdes tresses, ou de façon à former cet ornement bizarre qu'on appelait une *queue;* d'énormes chapeaux de feutre noir absorbant la chaleur, en ne garantissant que très imparfaitement la nuque et le visage; des havre-sacs mal ajustés, surchargés de biscuits pour cinq jours, et dont le poids, mal réparti, portait sur le bas des reins; enfin de larges buffleteries comprimant la poitrine et gênant la respiration; d'un côté une lourde giberne, de l'autre, un sabre venant, à chaque pas, battre dans les jambes; qu'on se figure, dis-je, cet attirail, et l'on pourra se faire une idée des souffrances que nos soldats

eurent à supporter. Avançant péniblement par une chaleur de 50 à 60 degrés, ils enfonçaient à chaque pas dans le sable brûlant, qui se dérobait sous leurs pieds, et, marchant toujours, ils voyaient fuir devant eux l'horizon et se renouveler sans cesse un espace infini, sans abri, sans arbre, sans ombre... Était-ce donc là cet Orient si vanté? Les plus tristes réflexions s'emparaient des esprits; où allait-on? qu'allait-on devenir? Les forces manquaient aux plus vigoureux; plusieurs moururent asphyxiés par cette chaleur étouffante.

On voyait l'ardent et infatigable Larrey se multiplier pour porter des secours; bien des malheureux, haletants, au moment de périr, lui durent la vie; trop souvent ses efforts furent vains. Cette mort semblait, d'ailleurs, assez douce. Un soldat, sur le point d'expirer, disait « se trouver dans un bien-être inexprimable » (1). Mais malheur à ceux qui s'écartaient de la colonne ou restaient en arrière! Pour eux, la mort était affreuse : ils étaient impitoyablement mutilés, massacrés : car, semblables aux requins qui suivent une flotte (2), les Arabes harcelaient sans cesse l'armée, guettant le moment de fondre sur leur proie. Un reste de gaieté fit dire aux soldats que « c'était la maréchaussée qui faisait la police. » Police fort sévère, mais qui fut utile, parce qu'elle stimula l'énergie de chacun et fit comprendre à tous la nécessité de rester à leur poste.

Cependant, en approchant d'El-Bedah, un spectacle inattendu vint frapper les yeux : c'était un immense lac

(1) Larrey, *Relation historique et chirurgicale*, p. 9.
(2) *Campagens d'Égypte et de Syrie, dictées au général Bertrand*, t. I, p. 139.

d'où sortaient des îles verdoyantes. Quel aspect pour des gens qui mouraient de chaleur et de soif! Cette vue les ranimait; on marchait avec plus de courage; mais le lac fuyait toujours; il finit par disparaître, et l'on n'eut plus devant les yeux que le même sol aride et desséché. Cet effet trompeur était dû au phénomène appelé *mirage :* il se produit dans le désert, à l'approche des lieux un peu élevés, et l'illusion qu'il cause est si vive que ceux même qui en ont l'expérience échappent avec peine à l'erreur de leurs sens. La déception était cruelle, sans doute, mais elle avait fait naître un moment d'espérance; pour quelques instants les yeux s'étaient reposés de l'aspect fatigant du désert; les forces et le courage s'étaient ranimés, et n'était-ce pas quelque chose? N'en est-il pas souvent ainsi dans la vie? Que serait-elle sans les illusions qui nous soutiennent?

Enfin on arriva à El-Bedah, dont on se plaisait à répéter le nom comme celui d'une terre promise. Alors la déception fut complète et, cette fois, sans compensation : pas une maison, pas un refuge; quelques palmiers, qui ne donnaient même pas d'ombre. On courut au puits : pour assouvir la soif de milliers d'hommes, il n'y avait qu'un peu d'eau; les premiers venus l'eurent bientôt tarie, ne laissant aux autres qu'une boue liquide, remplie de sangsues. La consternation fut grande. Quelle perspective avait-on devant-soi? Le lendemain, les jours suivants, subir le même supplice, et finir par mourir étouffés de chaleur ou bien assassinés par les Arabes. Dans quel pays les avait-on menés? « Les généraux étaient des bourreaux, et Bonaparte bien bon enfant de s'être ainsi laissé déporter par le Directoire! » Propos

dans lesquels s'évapore la mauvaise humeur française, et qui n'empêchent jamais personne de faire son devoir. Malgré les cris, il n'y eut, quoi qu'on en ait pu dire, aucun acte d'insubordination.

Le 7 juillet, de très grand matin, la dernière division, celle de Menou, alors commandée par Vial, se mit en route. Le soir du même jour, le général en chef partit avec son état-major ; il était suivi de la réserve formant arrière-garde et placée sous les ordres de Murat. Bonaparte fut très gai pendant la route : « Eh bien! disait-il à Berthier, en riant et en lui frappant sur l'épaule, nous y sommes enfin! » Il marcha toute la nuit et traversa les bivouacs de plusieurs divisions. On rencontra quelques cadavres sur la route ; il les fit visiter : on reconnut que leurs blessures provenaient d'armes blanches. Vers trois heures du matin, l'obscurité étant encore fort grande, au détour d'une petite colline on reçut tout à coup plusieurs décharges de coups de fusil. C'étaient les grand'gardes de la division Bon qui, surprises à l'improviste par les guides de l'avant-garde du général en chef, avaient pris l'alarme et fait feu. En un instant, toute la division avait été sur pied. On se reconnut ; le désordre cessa. Il n'y avait eu que quelques chevaux de blessés.

Après une marche de seize heures, Bonaparte arriva à Damanhour. L'arrière-garde, commandée par Murat, étant en grande partie composée d'infanterie et de quelques chevaux harassés par la traversée, n'avait pu marcher avec la même rapidité que le général en chef. Venant la dernière sur une route déjà parcourue par toutes les autres colonnes, ses privations furent

encore plus grandes, et les Arabes la harcelèrent sans relâche.

Toutes les relations écrites par des témoins peignent sous les couleurs les plus vives les souffrances qu'eut à subir l'armée. On est étonné que ce trajet si court, que deux petites journées de marche aient pu produire des effets aussi désastreux sur des soldats depuis longtemps éprouvés. Larrey va jusqu'à dire que « jamais armée n'a pu éprouver d'aussi grandes vicissitudes et d'aussi pénibles privations » (1). Des historiens ont même brodé sur ce thème, inventé des scènes de désordre et représenté Dumas, Lannes et Murat jetant de désespoir leurs chapeaux à terre et se roulant sur le sable (2). L'image est assez bizarre, il faut en convenir, et, d'ailleurs, le moyen eût été assez mal choisi pour se mettre à l'abri du soleil. Je ne pense pas que jamais les généraux Lannes et Dumas aient pu se livrer à cette pantomime ridicule, mais ce que je puis affirmer, c'est que Murat ne s'abandonna pas à une pareille faiblesse. Mon père, son aide de camp, était alors avec lui : dans une longue lettre, que j'aurai occasion de citer plus tard, il parle de cette marche, la qualifie de *cruelle*, mais il ne fait, ni directement ni indirectement, la moindre allusion à la conduite qu'on attribue à son général, et ce silence ne peut s'interpréter par la réserve qu'il devait s'imposer dans une lettre, car, en d'autres circonstances, bien que son langage soit toujours me-

(1) Larrey, *Relation historique et chirurgicale*, p. 8.

(2) *Histoire de l'expédition d'Égypte*. Paris, Dénain, 1830-1836, t. III, p. 495. — Alison's, *History of Europe during the French revolution*, t. III, p. 495.

suré, il se permet toutefois d'apprécier la conduite de Murat et de le juger même sévèrement lorsqu'il croit devoir le faire. Si Murat eut un mouvement de découragement, ce fut plus tard, et ce n'eût certes pas été lorsque le général en chef venait de lui accorder la plus grande preuve de confiance en le chargeant de conduire la réserve et de couvrir l'armée.

Quant aux souffrances de nos troupes en traversant le désert, l'expérience acquise aujourd'hui par les campagnes d'Afrique a montré quel effet produit le soleil de ces brûlantes latitudes sur des hommes qui n'y sont pas habitués. Mais encore une fois, cela ne suffit pas pour expliquer la singulière démoralisation dont fut frappée l'armée pour deux journées de marche et le souvenir profond qui en resta dans les esprits. Il faut en chercher la principale cause dans l'impression produite sur les imaginations par un ensemble de choses aussi imprévu que nouveau. Chacun s'était dépeint l'Orient comme un pays de délices. Pour les soldats, c'étaient de belles et grasses campagnes comme celles de l'Allemagne, où ils avaient fait la guerre; pour les officiers, quelque rêve tiré des *Mille et une Nuits*. Au lieu de cela, tout ce qui vint les frapper était inattendu, bizarre, choquant pour eux, en dehors de toutes leurs habitudes, contraire à toutes leurs idées de bien-être. Il en résulta un *mécontentement*, un *dégoût* (1), qui, pour le moment, paralysa toute leur énergie morale. Marmont, dans ses Mémoires, fournit une preuve de ce que j'avance : « C'était, dit-il, un contraste parfois fort plaisant que le

(1) Voir plus loin la citation de Marmont.

mécontentement et le dégoût de l'armée, venus si promptement, et l'enthousiasme toujours croissant des savants, et surtout de Monge (1). Sans doute les savants, et Monge, entre autres, qui n'était plus un jeune homme, n'avaient pas une force physique, une énergie plus grande que la plupart des soldats, mais ils étaient soutenus, stimulés par l'ardeur de la science, par tout ce qu'ils voyaient ou croyaient voir, par leur imagination enfin, tandis que les soldats, qui n'avaient pas les mêmes motifs de s'enthousiasmer, étaient, au contraire, désagréablement affectés par les mêmes objets et démoralisés par les effets de cette même imagination, qui leur présentait tout sous le plus sombre aspect.

L'inconnu, l'imprévu, le mystérieux, et, en général, tout ce qui sort des règles ordinaires de la nature et de nos habitudes, frappe l'esprit d'une vague terreur, qui dépasse toutes les autres. Tel homme, qui tiendrait sans broncher devant la mitraille, ou aborderait résolûment son ennemi, hésiterait à pénétrer le premier dans une caverne obscure, ou même à passer la nuit dans une chambre de quelque vieux château inhabité. Il n'est pas de péril si grand, lorsqu'il est connu, mesuré, défini, qui ne trouve des gens de cœur pour l'affronter, tandis que, si ce même péril se présente sous une forme inaccoutumée, avec quelque chose de vague, de mystérieux, les plus intrépides peuvent se troubler.

Une colonne d'infanterie traversait le désert qui sépare l'Égypte de la Syrie; le vent du sud soufflait; tout d'un coup l'horizon disparaît, et la troupe se trouve en-

(1) *Mémoires du duc de Raguse*, t. I, p. 375.

veloppée dans un tourbillon de poussière enflammée. On ne se voyait plus; les soldats, frappés d'un vertige soudain, fuient, jettent leurs armes, lorsque apparaît Bonaparte : « Eh bien! soldats, leur dit-il avec calme, où courez-vous? De quoi avez-vous peur? Mais... *ce n'est que la mort!* » Ce seul mot suffit pour les arrêter.

Cependant l'armée avait continué sa marche et Damanhour se montrait à l'horizon. Ses élégants minarets, les dômes de ses mosquées, quelques palmiers balançant au-dessus de leurs sveltes tiges leurs têtes touffues, se dessinaient sur l'azur du ciel. Les négociants *francs*, qui avaient l'habitude de se rendre d'Alexandrie au Caire par le Nil, avaient souvent remarqué ce gracieux paysage. Jugeant de la ville par cet aspect lointain, ils l'avaient beaucoup vantée aux Français. Suivant eux, c'était bien autre chose qu'Alexandrie, et là, du moins, on pouvait non seulement trouver ce qui était nécessaire à la vie, mais se faire une idée des richesses de l'Égypte et du luxe de ses habitants. Lorsqu'on y fut arrivé, on vit de pauvres huttes construites en terre, avec des portes tellement basses qu'il fallait se courber pour y entrer. La plus grande partie de la population avait fui. Malgré toutes les recherches, on trouva très peu de vivres. Il y avait cependant du blé, mais point de moulins pour le moudre : les gens du pays ne le réduisent en farine, en le broyant entre deux pierres, qu'au fur et à mesure de leurs besoins. Le moyen était peu expéditif pour satisfaire immédiatement à des milliers d'hommes affamés. Heureux ceux qui avaient eu le courage de conserver leur biscuit! Le général en chef et

son état-major dînèrent avec du lait et quelques petites galettes. Toutefois on trouva à Damanhour deux choses précieuses : de l'eau d'abord, puis de l'ombre, sous un bois d'acacias, où l'on établit un bivouac. Les maisons offrirent aussi des abris. Enfin, la halte de deux jours qu'on y fit remit l'armée de ses fatigues. Elle reprit un peu de gaieté et de confiance. Seulement elle était de plus en plus serrée et harcelée par les Arabes. On ne pouvait s'aventurer seul hors des lignes des bivouacs. Le général Muireur, brave officier de l'armée d'Italie, ayant voulu faire quelques pas en dehors des postes pour essayer un cheval, fut assailli par des Arabes cachés derrière un petit monticule de sable, percé de coups de lance et dépouillé, avant qu'on eût eu le temps de lui porter secours.

Le métier d'aide de camp était devenu des plus périlleux. Un aide de camp du général Desaix et le capitaine Gallois, portant un ordre du général en chef, furent massacrés. Un jeune officier nommé Desnanols, neveu du naturaliste Lacépède, fut enlevé. On sut qu'il était encore en vie, et Bonaparte, voulant essayer de le sauver, envoya un fellah avec cent piastres pour le racheter. Les Arabes consentirent à le rendre, mais la vue de l'argent excita tellement leur cupidité que la plus violente dispute s'engagea entre eux pour savoir comment se ferait le partage. Le scheik, pour couper court à cette scène qui allait dégénérer en lutte armée, n'imagina rien de mieux que de faire sauter d'un coup de pistolet la cervelle du pauvre Desnanols; puis il remit religieusement au fellah les cent piastres.

Dans la nuit du 9 au 10 juillet, les divisions se

remirent en marche à une heure d'intervalle les unes des autres : Vial en tête et Desaix à l'arrière-garde. Le repos qu'on venait de prendre et la pensée qu'on allait bientôt rencontrer le Nil donnaient à tous du courage.

Le général en chef avait reçu à Damanhour un violent coup de pied de cheval à la jambe droite; la contusion était douloureuse; il partit le dernier avec son état-major, escorté de quelques guides. Tandis qu'il s'avançait paisiblement, suivant de loin la division Desaix, quatre ou cinq cents Mameluks, partis le 5 juillet du Caire, arrivaient sur Damanhour. Quand ils aperçurent la dernière colonne de l'armée, qui venait d'en sortir, ils tournèrent immédiatement à droite pour la joindre et n'aperçurent pas à gauche le groupe de l'état-major, que leur cachait un pli de terrain. « Desaix marchait en colonne serrée, par division, son artillerie à la tête et à la queue, ses bagages au centre, entre ses deux brigades. A la vue de l'ennemi, il fit prendre les distances de peloton et continua sa marche, tout en escarmouchant avec cette belle cavalerie qui le côtoyait et qui se décida enfin à le charger. Aussitôt Desaix commanda : *Par peloton, à droite et à gauche en bataille, feu de deux rangs*. Il serait difficile de peindre l'étonnement et le mécompte qu'éprouvèrent les Mameluks quand ils virent la contenance de cette infanterie et l'épouvantable feu de mitraille et de mousqueterie qui leur portait la mort si loin, dans toutes les directions. Quelques braves moururent sur les baïonnettes. Le gros de la troupe s'éloigna hors de la portée du canon. Desaix rompit alors son carré et continua sa marche, n'ayant

perdu dans ce combat que quatre hommes » (1). Quand à Bonaparte, les Mameluks ne l'avaient pas même vu. On peut juger de ce qu'il dut à la fortune, et à la fortune seule, en cette circonstance. Il s'écria, dit-on : « Il n'est donc pas écrit là-haut que je doive être pris par les Arabes! »

Bien que les Mameluks eussent été repoussés, l'impétuosité de ces brillants cavaliers, leur adresse à manier leurs chevaux, la certitude d'être sabré ou enlevé sur-le-champ, pour peu qu'on fût isolé, ne laissèrent pas de faire impression sur l'armée. Pour Mourad-Bey, quand il apprit le résultat de cette rencontre, il ne put comprendre comment ses Mameluks n'avaient pas écrasé sous les pieds de leurs chevaux de misérables fantassins, et traita de lâches le bey et les kachefs qui les avaient conduits.

Au bout de quelques heures de marche, on vit cet éternel horizon de sable, noyé dans une atmosphère embrasée, se nuancer peu à peu de teintes plus douces, puis une fraîche verdure apparaître. Cette fois, ce n'était plus une illusion; c'étaient les bords du Nil, et bientôt le Nil lui-même, le fleuve sacré, le fleuve béni, ce miracle éternel au milieu du désert, apparut à tous les yeux. « Le Nil! voilà le Nil! » crie-t-on de toutes parts; on ne sent plus la fatigue ni la chaleur; on ne pense plus à l'ennemi, et tous, courant à l'envi, soldats, généraux, entrent tout habillés dans le fleuve, se plongent dans ses eaux, et, en un instant, oublient et

(1) *Campagnes d'Égypte et de Syrie, dictées au général Bertrand*, t. I, p. 142.

les cruelles souffrances et les intolérables privations des jours précédents.

Cependant les Mameluks, qui, le matin, avaient attaqué Desaix, reparaissaient. La voix des officiers, le rappel des tambours, eurent grand'peine à rallier ces hommes qui jouissaient si délicieusement de la vue du fleuve et de la fraîcheur de ses eaux. Enfin l'armée se rangea en bataille sur les bords du Nil. Murat se porta en avant avec son escadron. Les pauvres chevaux français, épuisés de fatigue, faisaient fort triste mine; toutefois la ferme contenance de cette troupe, son aspect compact en imposèrent à l'ennemi. Les Mameluks se rappelaient, d'ailleurs, la manière dont ils avaient été reçus le matin. Ils se contentèrent de galoper en avant des lignes, d'observer. Quelques volées d'artillerie les eurent bientôt fait disparaître.

L'armée séjourna le 10, le 11 et le 12 à Rahmanièh. Le 12, au matin, était arrivée la division Dugua. Elle s'était emparée de Rosette sans y trouver de résistance, puis s'était hâtée de remonter le Nil, accompagnée par la flottille.

Bonaparte ayant appris que Mourad était à Chébreïs (1) avec 3,000 Mameluks et 2,000 janissaires, appuyés par de nombreux bâtiments bien armés, ne

(1) Dans les bulletins et dans les anciennes relations de la campagne, ce nom est écrit ainsi. Dans les Mémoires de Napoléon publiés par le général Bertrand, le nom de cette localité est écrit *Chobrackhit*. Dans la carte de la basse Egypte, dressée par Kinant de Bellefonds, d'après l'ordre de Méhémet-Ali : *Chébreket*. Très probablement, cette dernière orthographe est celle qui représente le mieux la prononciation arabe; je continuerai cependant d'écrire *Chebreïs*, qui semble consacré par l'usage.

voulut pas lui donner le temps de s'établir fortement dans cette position, d'y rallier ses troupes, et résolut de marcher immédiatement à lui. Le 12, dans la soirée, il partit pour aller avec l'armée camper à Miniéh, distant de deux lieues environ de Chébreïs.

Tous les non-combattants et, parmi eux, les savants Monge et Berthollet, s'embarquèrent à Rahmanièh. La flottille devait suivre le mouvement de l'armée, mais, poussée pendant la nuit par un vent violent du nord, elle la dépassa de beaucoup et se trouva, dès le matin, en présence de l'escadrille turque. Elle eut alors à soutenir un combat très désavantageux. Non seulement nos bâtiments étaient en moins grand nombre et moins bien armés que ceux de l'ennemi, mais, resserrés entre les rives escarpées du Nil, dont les eaux étaient fort basses, ils avaient à supporter la fusillade des Arabes placés sur ces rives et le feu de petits canons que Mourad avait fait apporter du Caire à dos de chameau. Les généraux Andréossy et Zayoncheck, ne voulant pas rester spectateurs oisifs de ce combat et faire inutilement tuer leurs hommes qui encombraient le pont des navires, se firent débarquer sur la rive droite. Là, formés en carrés, ils repoussèrent du mieux qu'ils purent les attaques des Arabes.

Le combat sur le fleuve durait depuis deux heures; une demi-galère était tombée au pouvoir des Turcs; le chef de division Pérée était blessé; la position devenait des plus critiques. L'armée ne paraissait pas encore. Cependant elle avait quitté Miniéh à deux heures du matin; mais le sable, un sol souvent profondément gercé, avaient rendu sa marche très lente, et ce n'était

que vers huit heures qu'elle avait aperçu l'ennemi. La droite des musulmans était appuyée à Chébreïs, défendue par les janissaires et par une batterie de neuf pièces de canon. Au centre étaient les Mameluks, développés sur une longue ligne, puis, à leur gauche, une nuée d'Arabes se prolongeant jusqu'au désert. La vue de cette nombreuse cavalerie, dont on connaissait déjà l'audace et la rapidité, causa quelque étonnement. C'était la première fois qu'on se trouvait réellement en présence, et plus d'un héros d'Italie, haletant de chaleur, marchant péniblement sur un sol mouvant, put, malgré son courage, se demander comment, ainsi isolés au milieu d'une plaine, entourés de toutes parts (car déjà les Arabes s'étaient répandus sur les derrières de l'armée), ils pourraient résister ou même échapper à cette agile cavalerie dont les chevaux soulevaient à peine la poussière du désert... Mais ils savaient que quelqu'un y pourvoirait pour eux; ils pouvaient se plaindre, *ils grognaient*, *mais le suivaient toujours*, et, dans cette circonstance, la difficulté ne consista pas, pour Bonaparte, à raffermir les courages, mais bien à transformer les hardis tirailleurs de l'armée d'Italie, habitués à combattre isolément, à enlever des positions au pas de course, en murailles immobiles contre lesquelles viendrait se briser l'impétuosité des Mameluks.

Le général Moreau disait : « Je fais la guerre; Bonaparte l'invente. » En effet, par des dispositions ingénieuses, par l'ascendant moral qu'il exerçait sur les troupes, par la confiance aveugle qu'il leur inspirait, Bonaparte sut résoudre le difficile problème de faire combattre avec avantage, et cela dans les conditions en

apparence les plus défavorables, de l'infanterie seule contre une cavalerie peu régulière, il est vrai, mais d'une audace et d'une impétuosité sans pareilles.

Dès que l'ennemi fut en vue, le général en chef fit ranger l'armée de la manière suivante : Desaix, placé à l'extrême droite, s'appuyant à un gros village qu'il fit barricader, forma sa division en un parallélogramme de trois cents mètres de front sur cinquante de côté. A l'extrême gauche, un peu en arrière d'un petit village et près du Nil, la division Vial prit des dispositions semblables; puis, entre ces deux ailes, vinrent se placer les trois autres divisions formées en carrés réguliers à six cents mètres environ l'une de l'autre : la division Reynier, en retraite et en échiquier par rapport à la division Desaix; la division Bon, soutenant de la même manière la division Vial; enfin, en arrière et de même en échiquier par rapport aux divisions Reynier et Bon, vint se former la division Dugua, dans le carré de laquelle se plaça le général en chef. On voit que de cette manière les carrés se flanquaient réciproquement. Ce n'est pas tout encore : à deux mille mètres environ en arrière, Bonaparte fit occuper deux villages, distants entre eux d'une demi-lieue, par la réserve et du canon. La cavalerie, divisée en cinq pelotons, fut placée, avec les bagages, au centre des carrés; l'artillerie, aux angles et en dehors. Des pelotons de carabiniers, enfin, étaient disposés à trois cents pas environ en avant et sur les flancs, pour éloigner les tirailleurs. Ils devaient se retirer dans les carrés lorsque l'ennemi s'approcherait en force pour charger. « Si les ennemis surent juger ces dispositions, dit Napoléon, elles durent leur paraître redoutables. »

Pendant quelque temps, les deux armées restèrent à s'observer : de part et d'autre, on avait affaire à un adversaire nouveau, inconnu; puis les Mameluks voulurent voir de plus près ces masses de piétons qui leur paraissaient si extraordinaires; un grand nombre accoururent au galop et se mirent à parcourir le front des divisions; quelques-uns même engagèrent le combat avec les tirailleurs. Ils arrivaient ventre à terre, le sabre suspendu au poignet, s'arrêtaient court, déchargeaient leurs armes, puis, repartant avec la rapidité de l'éclair, passaient derrière les pelotons de tirailleurs, entre eux et la ligne de bataille. L'aisance et la facilité avec lesquelles ils accomplissaient ces traits d'audace causaient de la surprise et de l'admiration. Il semblait que les chevaux ne fissent qu'un avec leurs maîtres et fussent « animés des mêmes passions. » Au reste, ils ne s'engagèrent pas sérieusement; leur but n'était d'abord que de reconnaître. Enfin, à un moment, on vit les étendards à queue de cheval, qui indiquaient la présence des beys, se réunir sur un petit tertre; puis, quelques instants après, un gros de cette brillante cavalerie s'élancer au galop dans la plaine, pénétrer entre la division Reynier et la division Dugua, tourner autour, comme pour s'assurer si toutes les faces étaient également défendues, et, partout accueilli par la fusillade et la mitraille, continuer jusqu'au village où était placée la réserve. Là, reçus de la même façon, ces cavaliers firent un à gauche au galop et se mirent bientôt hors de portée.

Cependant quelques-uns étaient restés sur le terrain : la *richesse* de leur costume, de leur équipement,

et surtout les sommes assez considérables en or qu'on trouva sur eux, firent grande impression sur les soldats; ils reprirent pour un moment confiance et gaieté; ils commencèrent à penser que cette Égypte, où, jusqu'à présent, ils n'avaient trouvé que du sable et des maisons de boue, pouvait bien cependant être un pays riche comme on le leur avait dit.

Jusqu'alors la ligne française était restée immobile. Il semblerait, et Bourrienne l'affirme dans ses Mémoires, que Bonaparte aurait eu l'intention de porter sa droite en avant, de manière à rejeter sur le Nil tout ce qui était à gauche de Chébreïs, mais, entendant une vive canonnade sur le fleuve, il comprit que sa flottille pourrait être compromise pour peu qu'on tardât à venir à son secours. Il ordonna donc à toute la ligne de se porter droit devant elle. La division de gauche atteignit rapidement Chébreïs, d'où se sauvèrent les janissaires chargés de sa défense, abandonnant les quelques mauvais canons qui y avaient été placés. Quant aux Mameluks, ils avaient disparu du champ de bataille. Dès qu'on eut occupé Chébreïs, les tirailleurs embusqués dans les maisons et quelques pièces d'artillerie eurent bientôt forcé les bâtiments turcs à remonter le Nil, enfin à fuir, abandonnant notre flottille, qui avait été fort maltraitée.

Telle fut la bataille de Chébreïs, comme on a quelquefois nommé ce combat. La lutte sérieuse et sanglante eut lieu sur le Nil. Quant à l'armée de terre, elle eut une vingtaine de blessés, et les Mameluks ne perdirent que quelques hommes.

Cette rencontre ne fut, à bien dire, que la *répétition*

de ce qu'on devait faire plus tard, et, sous ce point de vue, elle eut une grande importance. Elle montra à l'armée par quels moyens elle pouvait rendre nuls tous les efforts de l'ennemi, et frappa en même temps celui-ci du sentiment de son impuissance. Mourad s'éloigna du champ de bataille, honteux, démoralisé, ne pouvant expliquer sa défaite qu'en l'attribuant au sortilège. Le *sultan français* était un sorcier, qui tenait tous ses soldats liés par une corde au moyen de laquelle il les faisait mouvoir à volonté tout d'une pièce.

Le jour même l'armée alla camper à quatre lieues de là, à Chabour (1). La journée avait été longue et fatigante, mais on avait vu l'ennemi, et les événements dont elle avait été remplie avaient distrait de la fatigue; on acheva de l'oublier à l'ombre d'un bois de sycomores.

Les jours suivants furent d'une triste et décourageante monotonie. Aux souffrances causées par la chaleur et les privations vint se joindre l'ennui d'une longue route dont on ne voyait plus même le terme, car les soldats avaient fini par ne plus croire au Caire : « Bah! disaient-ils, ce sera encore quelque grand village, un ramassis de huttes, comme à Damanhour! » Le Nil même, leur sauveur, n'avait plus pour eux le même charme, et ce fut probablement alors que se fit cette chanson que j'ai encore entendu chanter par les *anciens* d'Égypte :

L'eau du Nil n'est pas du champagne :
Pourquoi vouloir faire campagne
Dans un pays sans cabarets ?

(1) *Chobaris (Linant de Bellefonds).*

et surtout les sommes assez considérables en or qu'on trouva sur eux, firent grande impression sur les soldats; ils reprirent pour un moment confiance et gaieté; ils commencèrent à penser que cette Égypte, où, jusqu'à présent, ils n'avaient trouvé que du sable et des maisons de boue, pouvait bien cependant être un pays riche comme on le leur avait dit.

Jusqu'alors la ligne française était restée immobile. Il semblerait, et Bourrienne l'affirme dans ses Mémoires, que Bonaparte aurait eu l'intention de porter sa droite en avant, de manière à rejeter sur le Nil tout ce qui était à gauche de Chébreïs, mais, entendant une vive canonnade sur le fleuve, il comprit que sa flottille pourrait être compromise pour peu qu'on tardât à venir à son secours. Il ordonna donc à toute la ligne de se porter droit devant elle. La division de gauche atteignit rapidement Chébreïs, d'où se sauvèrent les janissaires chargés de sa défense, abandonnant les quelques mauvais canons qui y avaient été placés. Quant aux Mameluks, ils avaient disparu du champ de bataille. Dès qu'on eut occupé Chébreïs, les tirailleurs embusqués dans les maisons et quelques pièces d'artillerie eurent bientôt forcé les bâtiments turcs à remonter le Nil, enfin à fuir, abandonnant notre flottille, qui avait été fort maltraitée.

Telle fut la bataille de Chébreïs, comme on a quelquefois nommé ce combat. La lutte sérieuse et sanglante eut lieu sur le Nil. Quant à l'armée de terre, elle eut une vingtaine de blessés, et les Mameluks ne perdirent que quelques hommes.

Cette rencontre ne fut, à bien dire, que la *répétition*

de ce qu'on devait faire plus tard, et, sous ce point de vue, elle eut une grande importance. Elle montra à l'armée par quels moyens elle pouvait rendre nuls tous les efforts de l'ennemi, et frappa en même temps celui-ci du sentiment de son impuissance. Mourad s'éloigna du champ de bataille, honteux, démoralisé, ne pouvant expliquer sa défaite qu'en l'attribuant au sortilège. Le *sultan français* était un sorcier, qui tenait tous ses soldats liés par une corde au moyen de laquelle il les faisait mouvoir à volonté tout d'une pièce.

Le jour même l'armée alla camper à quatre lieues de là, à Chabour (1). La journée avait été longue et fatigante, mais on avait vu l'ennemi, et les événements dont elle avait été remplie avaient distrait de la fatigue; on acheva de l'oublier à l'ombre d'un bois de sycomores.

Les jours suivants furent d'une triste et décourageante monotonie. Aux souffrances causées par la chaleur et les privations vint se joindre l'ennui d'une longue route dont on ne voyait plus même le terme, car les soldats avaient fini par ne plus croire au Caire : « Bah! disaient-ils, ce sera encore quelque grand village, un ramassis de huttes, comme à Damanhour! » Le Nil même, leur sauveur, n'avait plus pour eux le même charme, et ce fut probablement alors que se fit cette chanson que j'ai encore entendu chanter par les *anciens* d'Égypte :

L'eau du Nil n'est pas du champagne :
Pourquoi vouloir faire campagne
Dans un pays sans cabarets ?

(1) Chobaris (Linant de Bellefonds).

Une autre chose leur manquait dans ce pays, au moins autant que le *cabaret*, c'était de trouver à qui parler : le soldat français est essentiellement communicatif, causeur; les gens du pays ne lui offraient, à cet égard, aucune ressource; il éprouvait une répugnance invincible pour les fellahs et leurs sales moitiés, qui lui paraissaient aussi stupides que ces buffles à la mine farouche qu'il voyait se vautrer dans la fange du Nil.

La flottille étant arrêtée par les basses eaux du Nil, on n'eut plus à compter sur elle. Les subsistances devinrent de plus en plus rares : la plupart des villages avaient été abandonnés, et les habitants s'étaient réfugiés dans le Delta. On trouvait bien du blé, mais on était réduit à le faire griller. Les lentilles, les oignons étaient de quelque secours; la viande sèche et noire des pigeons inspira bien vite une extrême répugnance. Une seule chose fut une véritable ressource, ce fut la pastèque, ou melon d'eau, qui croissait en abondance sur les bords du Nil, et dont la chair, savoureuse et fraîche, faisait les délices d'hommes incessamment tourmentés par la chaleur et la soif. Les soldats, dans leur reconnaissance, l'appeliaent *sainte Pastèque*. On eut, à bien dire, de quoi vivre, mais la privation qui parut la plus dure fut de ne pas avoir de pain. On y est tellement habitué en France que, lorsque le pain manque, il semble que tout manque. Le duc de Raguse fait observer avec raison qu'il serait bon d'accoutumer de temps en temps les troupes à s'en passer et de leur prouver ainsi qu'il n'est pas indispensable, en le remplaçant par quelque autre mode d'alimentation. N'y a-t-il pas, en effet, une notable portion des habitants du globe qui n'en connaissent pas

l'usage? Et, même en France, n'y a-t-il pas des provinces entières, comme la Bretagne, l'Auvergne, où les gens de la campagne n'en mangent pas?

Pendant que l'armée s'avançait ainsi lentement et péniblement, qu'elle s'enfonçait dans un désert où chaque pas rendait la retraite plus difficile, marchant vers un inconnu dont pouvait s'effrayer l'imagination la plus aventureuse, Bonaparte, l'homme des mouvements rapides, des coups foudroyants, ne manifestait aucune impatience; aucune préoccupation ne venait assombrir son front. Il était calme et même gai. Souvent il marchait à pied à côté des colonnes, causant avec les soldats, cherchant à relever leur moral. Tantôt il piquait leur amour-propre par d'ironiques propos; un jour ils lui disaient : « Eh bien, général, nous menez-vous aux Indes? » — « Ce n'est pas avec de pareils soldats, leur répondit-il d'un air moitié riant, moitié dédaigneux, que j'entreprendrais le voyage. » D'autres fois, il leur adressait de plus douces paroles; il leur disait « que » cette terre si nue, si monotone, si triste, sur laquelle » ils marchaient avec tant de difficulté, serait bientôt » couverte de moissons et de riches cultures qui leur » représenteraient l'abondance et la fertilité des rives » du Pô...; que la chaleur était excessive sans doute, » mais serait supportable quand ils se trouveraient en » repos et seraient organisés; que, pendant les cam- » pagnes d'Italie, les marches, aux mois de juillet et » d'août, étaient aussi bien fatigantes » (1). Enfin,

(1) *Campagnes d'Égypte et de Syrie, dictées au général Bertrand, t. I, p. 153.*

en leur parlant de ses espérances, il ranimait les leurs. Heureux ceux qui pouvaient entendre « cette voix sonore et vibrante ! » Elle produisait toujours une impression nouvelle, même sur ceux qui semblaient devoir y être habitués (1).

Tandis que soldats et généraux regrettaient les bons gîtes d'Europe et la splendide hospitalité des palais d'Italie, on voyait chaque jour, dans les bivouacs, le général Bonaparte, supportant les privations et les fatigues de la route comme il bravait le péril, sans ostentation, faire gaiement le plus frugal des repas et n'avoir pour couche que la terre ou un tas de blé.

On apprit, le 18 juillet, à Ouardan, que Mourad se retranchait sur la rive gauche du Nil, près de Gizéh, attendant les Français. Le 19, l'armée arriva à Om-Dinar. C'est alors qu'un grand spectacle frappa les yeux. A gauche, on apercevait la crête du mont Mokattam ; à droite, les hautes dunes des sables de la chaîne Libyque, et dans l'intervalle apparaissaient les Pyramides, dont les masses anguleuses se dessinaient à l'horizon. L'armée reçut l'ordre de se préparer au combat et séjourna le 20 à Om-Dinar. On n'était plus qu'à quelques lieues du Caire.

La terreur et la confusion croissaient de jour en jour dans cette ville. Une relation égyptienne, composée par un témoin oculaire, Abdul-Rahman, et imprimée dans les Mémoires de Napoléon, renferme, sur ce qui se passa alors au Caire et sur toute l'expédition, les plus curieux

(1) *Nouveaux Mémoires sur l'armée française en Égypte et en Syrie*, par le lieutenant-colonel Richardot, ancien officier d'artillerie de l'armée d'Orient, p. 51.

détails. Rien ne peut mieux faire connaître cette demi-civilisation, grossière, murée de toutes parts, s'éteignant dans la torpeur, sans avenir, qu'a produite l'islamisme. L'orgueil et l'ignorance des grands, la simplicité du peuple, le brutal fanatisme qui l'aveuglait, et parfois, au milieu de ces ténèbres, des lueurs de raison, d'équité, de justice, comme pour montrer qu'il est des sentiments qui ne s'effacent jamais tout à fait du cœur de l'homme, quelque dégradé qu'il soit : tout cela vient se peindre dans la relation d'Abdul-Rahman, avec une naïveté de style, une vérité de coloris, qui rappellent nos vieilles chroniques.

Mourad-Bey, qui s'était vanté « de couper les têtes des Français comme on fauche un champ de pastèques, » était revenu de Chébreïs, la honte au front, la rage dans le cœur : il sentait son impuissance ! Ces misérables fantassins, se traînant dans la poussière, avaient bafoué tous les efforts de ses intrépides cavaliers !... Dans le premier moment de son retour au Caire, il voulut procéder à la turque et faire couper la tête à tous les négociants français; heureusement, le Vénitien Charles Rossetti, qui avait sa confiance, eut le courage de l'arrêter : « A quoi bon ce meurtre? lui dit-il, fera-t-il reculer l'armée française? Si tu es vaincu, elle ne fera pas de quartier; si tu es vainqueur, tu seras toujours maître de leur faire couper la tête après la victoire. » Mourad se rendit à ces raisons et se contenta de faire conduire les négociants français à la citadelle. Là, poursuivi par la fureur populaire, ils en fussent probablement devenus les victimes si la femme d'Ibrahim-Bey, Zetti Zuleïka, ne les eût noblement pris sous sa protection. Descen

dante du Prophète, révérée pour son extrême dévotion, entourée du respect des grands et de la foule, elle en imposait à tous. Elle signifia à Mourad et à son mari qu'elle exigeait que les prisonniers lui fussent livrés et abrités dans son palais même. En vain la populace exaltée voulut-elle les réclamer : « Allez combattre ceux qui s'avancent, leur répondit-elle, les pères de famille que je garde ici sont sous la protection de Dieu. » Exemple curieux et touchant de l'influence d'une femme dans un pays où elles sont condamnées à la nullité et à l'abjection.

Il y avait en Mourad deux hommes : l'un emporté, cruel, cupide, tel que l'avait fait la société au milieu de laquelle il vivait ; l'autre, tel que la nature l'avait formé. Doué par elle des qualités qui font les grands caractères et les héros, il joignait à une âme facilement ouverte aux sentiments élevés, un cœur indomptable et un admirable instinct des choses de la guerre. Renonçant donc à ses projets sanguinaires et cédant à sa généreuse nature, il ne pensa plus qu'à en appeler à Dieu et à sa valeur. Ralliant autour de lui la plupart des beys avec six mille Mameluks, douze mille fellahs et une foule d'Abyssiniens et d'Arabes, il s'établit sur la rive gauche du Nil, un peu au-dessous du Caire, sa droite appuyée à Embabéh, qu'il avait fait armer de canons et entourer de retranchements, et sa gauche au village de Gizéh. C'est là qu'il avait résolu d'attendre l'ennemi.

Ibrahim forma de son côté un camp à Boulaq. Toutes les rives du Nil étaient, en outre, couvertes par une multitude confuse, incapable d'agir avec ordre.

« Malgré tous ces préparatifs, dit Abdul-Rahman, la peur était dans le cœur des princes; ils cachaient leurs richesses dans des endroits que personne ne pouvait connaître; ils en envoyèrent une partie dans le pays de Riaf; ils eurent soin de se faire préparer des montures pour assurer leur fuite, en cas de revers. Toutes ces précautions augmentèrent la terreur des habitants. On arrêta ceux qui voulaient s'enfuir. Si l'on n'eût pas agi ainsi, personne ne serait resté au Caire. — On invita, au son de la trompe, tout le peuple à se rendre aux retranchements... Seïd-Camer-Effendi, chef des chérifs, monta au château, fit descendre le grand pavillon que l'on appelle le drapeau du Prophète, il le fit déployer, et se rendit à Boulaq. Il était escorté de plusieurs milliers d'hommes armés de bâtons et de massues ; ils marchèrent en récitant des prières. Les scheiks et les pauvres frappaient sur leurs tambours et jouaient d'une espèce de clarinette. Tout le monde priait Dieu de donner la victoire sur les Français... Cependant aucun des chefs de l'armée n'avait assez de présence d'esprit pour envoyer des espions ou un corps avancé pour connaître la marche des Français. »

Ibrahim, d'ailleurs, moins belliqueux que son collègue Mourad, hésitait beaucoup à livrer au sort des armes son pouvoir et ses richesses ; il cherchait encore à se faire illusion sur les motifs qui amenaient les Français. S'étant consulté avec Abou-Bekr, le gouverneur représentant la Porte, qui lui-même était fort embarrassé de sa position, ils résolurent de s'adresser à un négociant français nommé Baudeuf, qui leur paraissait devoir être informé des intentions véritables de ses com-

patriotes. Soit que Baudeuf eût le mot de Bonaparte, soit qu'il agît d'après sa propre conviction, il leur dit qu'il ne pensait pas que les Français vinssent pour attaquer la Porte ni même les Mameluks, et qu'en débarquant en Égypte ils n'avaient probablement d'autre but que de se frayer un passage pour aller attaquer les Anglais dans l'Inde. Abou-Bekr et Ibrahim accueillirent avec empressement une opinion qui répondait si bien à leur désir de paix et de repos, et chargèrent Baudeuf d'aller immédiatement trouver Bonaparte et de lui offrir en leur nom amitié et passage à travers l'Égypte. Il allait partir, quand une vive canonnade se fit entendre du côté d'Embabéh : la lutte s'engageait entre Mourad et Bonaparte.

En effet, le 21 juillet, à deux heures du matin, l'armée avait quitté Om-Dinar. Elle marchait sur quatre colonnes, précédée par la division Desaix. A l'aube du jour, on rencontra cinq cents Mameluks environ. Quelques coups de canon les eurent bientôt fait disparaître. Déjà l'armée marchait depuis six heures; la chaleur était étouffante et la fatigue se faisait sentir, lorsqu'un peu à gauche on vit poindre à l'horizon d'innombrables minarets, puis des dômes, des mosquées, et bientôt toute une ville immense apparut : c'était le Caire. Il y eut un cri de surprise; on n'y croyait plus. Bientôt le spectacle grandit encore : en avant et à droite se montrait une forêt de mâts indiquant le cours du Nil, couvert, depuis Embabéh jusqu'à Boulaq, par la flottille des Mameluks. Sur le premier plan, et placée obliquement au fleuve, s'étendait, sur une ligne de près de trois lieues, l'armée égyptienne, prolongeant sa gauche jusqu'aux Pyra-

mides, qui terminaient l'horizon de ce côté. A cette vue, un élan d'enthousiasme s'empara de toute l'armée : c'était à la fois de la satisfaction, de l'admiration, de l'orgueil. Le général Bonaparte partageait l'émotion commune. On vit tout à coup sa figure s'illuminer de la flamme de son génie, et ce fut alors que, s'adressant à ceux qui étaient le plus rapprochés de lui : « Soldats, dit-il, en leur montrant les Pyramides, quarante siècles vous regardent! »

Les carrés étaient formés comme à Chebreïs. Desaix et Reynier avaient ordre de se porter en avant et à droite pour couper la communication du camp d'Embabéh avec la haute vallée du Nil. Les trois autres divisions devaient aborder les retranchements qui protégeaient la droite des Mameluks. Le mouvement commença à s'exécuter à deux portées de canon de l'ennemi. Desaix était arrivé à la hauteur d'un village nommé Bechtyl, lorsque Mourad, saisissant immédiatement la bataille avec une remarquable sagacité, comprit qu'il était perdu s'il n'attaquait et ne rompait cette infanterie tandis qu'elle était en marche et avant qu'elle pût accomplir son mouvement. Il part donc aussitôt comme l'éclair, suivi de six mille chevaux, arrive avec une telle rapidité sur la division Desaix, qu'à peine elle a le temps de former son carré, pousse en un instant jusqu'à la division Reynier, et les attaque toutes deux avec furie. Le moment fut solennel. Jamais les vétérans de l'Italie n'avaient vu tant d'audace et tant d'impétuosité ; il semblait que ce terrible ouragan dût balayer cette poignée de braves jetée dans la plaine ; mais « il n'y eut pas un soldat *qui ne sentît* que le salut de tous dépen-

dait de la bravoure de chacun » (1) et qui ne fit appel à toute sa fermeté. Un profond silence régnait dans les rangs, et l'on n'entendait que le commandement des officiers. La fusillade et la mitraille eurent bientôt jonché d'un rempart d'hommes et de chevaux la face attaquée des carrés. Repoussés de ce côté, les Mameluks se précipitèrent avec une folle audace entre les deux divisions, qui étaient tellement rapprochées qu'elles se tuèrent réciproquement une vingtaine d'hommes, puis ils commencèrent une nouvelle attaque sur les autres faces. C'est là qu'on en vit, dans leur rage, faire reculer leurs chevaux et les renverser sur les baïonnettes : dévouement stérile! Le terrible rempart se reformait toujours... Ils se jetèrent alors sur le village, d'où ils furent également repoussés. Enfin, décimés, reconnaissant l'inutilité de leurs efforts, ils se décidèrent à la retraite. Ils étaient venus recevoir la mort de si près, que les bourres des fusils ayant mis le feu à leurs amples vêtements, plusieurs des cadavres gisant autour des carrés furent consumés (2).

Bonaparte avait eu un moment d'inquiétude pour ses deux divisions, mais bientôt il les vit reparaître victorieuses, sortant du nuage de poussière et de fumée sous lequel elles avaient disparu. Changeant alors la direction de la division Dugua, avec laquelle il marchait, il la

(1) Notes manuscrites du général Belliard. Archives du Dépôt de la guerre.

(2) *Mémoires du duc de Rovigo*, t. I, p. 89. — Le général Belliard dit dans ses notes manuscrites : « Je n'ai point vu, depuis que je fais la guerre, de charges poussées avec autant de vigueur... Nous avons été heureux de commander à des troupes aguerries ; il n'y a *point de doute* qu'avec d'autres troupes, elles n'eussent réussi. »

fit porter entre la division Desaix et le Nil, coupant ainsi l'ennemi du camp d'Embabéh et lui barrant la rivière. La division Vial suivit la même direction, seulement un peu plus à gauche. Enfin, il ordonna au général Bon de faire enlever les retranchements d'Embabéh par trois colonnes d'attaque conduites par le général Rampon et soutenues par le reste de la division. Ces colonnes furent d'abord chargées, mais en vain, par les Mameluks; puis elles eurent à essuyer le feu de l'artillerie des retranchements, qui ne fit pas grand mal et ne dura pas longtemps, les troupes ayant immédiatement envahi toutes les défenses et chassé la mauvaise infanterie, ou plutôt le ramas d'hommes qui était chargé de défendre le camp d'Embabéh. Deux mille Mameluks qui y étaient aussi tâchèrent de gagner Gizéh en remontant le Nil. Marmont, s'en étant aperçu, vint se placer avec un bataillon et demi de la 4e légère au seul passage existant entre le retranchement et le fleuve, par lequel ils pouvaient faire leur retraite. Fusillés presque à bout portant, ils eurent bientôt encombré cet étroit défilé de leurs cadavres. Refoulés par derrière, ne trouvant plus d'issues, les malheureux Mameluks se précipitèrent pour la plupart dans le Nil, où ils périrent presque tous.

De son côté, Mourad avait vainement essayé de regagner Embabéh. Contenu par la division Dugua et la division Vial, qui lui barraient le chemin, ayant vu la déroute des troupes placées dans le camp, il se retira, suivi de 3,000 Mameluks, dans le désert, pour, de là, gagner la haute Égypte.

La bataille était gagnée; partout l'ennemi était dé-

truit ou fuyait; déjà la nuit commençait à tomber, lorsqu'une lueur immense s'éleva du Nil. Mourad, désespérant de sauver ses richesses entassées sur la flottille, avait donné l'ordre d'y mettre le feu. L'incendie éclairait la plaine et allait se refléter jusque sur les Pyramides.

L'Orient s'avouait vaincu. Dans cette lutte, le courage aveugle, l'héroïsme, l'habileté individuelle, étaient venus se briser contre la puissance de la tactique, qui, de milliers d'hommes, sait faire un géant aux mille bras mus par une seule volonté : lutte de la force brutale contre le génie, triomphe éternel de l'esprit sur la matière, de la civilisation sur la barbarie! Et cette lutte avait été tellement inégale que, tandis que la perte de l'ennemi peut s'évaluer à trois ou quatre mille hommes, les Français n'eurent que deux cent quarante hommes hors de combat.

Le soir de la bataille, toutes les divisions se rapprochèrent du Nil et y établirent leurs bivouacs. Elles trouvèrent quelques ressources dans le camp abandonné par les Mameluks et dans les nombreux jardins placés sur les bords du fleuve. Le général en chef vint à pied s'établir à Gizéh dans la maison de Mourad. On y trouva enfin, pour la première fois, un échantillon de ce luxe si vanté de l'Orient : des divans recouverts de riches étoffes de Lyon, de moelleux tapis... Mais combien tout cela était loin de répondre aux habitudes et aux besoins de la vie européenne! Ce qui causa un vrai plaisir, ce fut une vaste treille couverte des plus beaux raisins, dont la vendange ne fut pas longue à faire. Repas assez creux, dira-t-on,

pour des gens qui, pendant dix heures, avaient marché ou combattu : car si la gloire enivre, on n'a point encore dit qu'elle ôtât l'appétit. Toutefois, après la chaleur du jour, ce frugal repas avait bien son mérite, et la treille de Mourad figure avec honneur dans toutes les relations.

Le lendemain, le champ de bataille présentait un singulier spectacle. La gaieté française, plus encore que la cupidité, en avait fait un bazar, un champ de foire. Chacun apportait quelque portion du riche et curieux butin que les tentes des beys et des Mameluks ou la dépouille des vaincus avaient fait tomber entre ses mains, et là tout se vendait et s'échangeait : chevaux, chameaux, caftans brodés, pelisses aux riches fourrures, narghilés aux longs tuyaux, etc., au milieu des plus facétieuses adjudications et des rires de la foule. On donnait un cheval pour quelques louis, et de beaux châles de l'Inde pour dix francs. Cependant les soldats de la division Bon se livraient à un commerce assez étrange et plus lucratif. On se rappelle que la veille ils avaient forcé un grand nombre de cavaliers à se jeter dans le Nil ; mais, sachant par expérience que les Mameluks portaient habituellement sur eux ce qu'ils possédaient d'or ou d'argent, ils regrettaient vivement que tant de richesses fussent ainsi englouties avec leurs maîtres, lorsqu'un ingénieux Gascon de la 32e de ligne imagina de courber sa baïonnette, de l'attacher au bout d'une corde et de la traîner au fond de l'eau. Il en ramena un Mameluk. L'exemple, comme on pense, fut bientôt imité, et les produits de cette singulière pêche furent tels qu'il y eut des soldats qui

déposèrent jusqu'à trente mille francs à la caisse de leur régiment (1).

Tandis que l'armée française jouissait de son repos avec cette insouciance que donne aux soldats la victoire, le désordre et l'effroi régnaient au Caire. Dans les idées de ces hommes de l'Orient, être vaincu, c'était, comme aux premiers temps du monde, être voué à la mort ou tout au moins à l'esclavage. Aussi, dans leur terreur, tous ceux qui avaient pu sortir du Caire s'étaient hâtés de fuir, emmenant femmes, enfants, emportant leurs richesses. A peine sortis, ces malheureux fugitifs tombèrent dans un péril beaucoup plus réel que celui dont leur imagination était remplie. Poursuivis, dépouillés par les Bédouins, eux et les leurs eurent à subir tous les excès de la plus infâme brutalité, et, dit l'historien arabe, « l'oreille entendit alors raconter ce que l'œil n'avait jamais vu. » Pendant ce temps, le Caire, sans gouvernement, sans police, restait livré à la cupidité, à toutes les passions désordonnées de cette lie que renferment toujours les grandes villes, tourbe misérable que la crainte seule peut retenir, et qui, du moment où elle se sent affranchie du frein qui la contient, ne manifeste sa liberté que par le brigandage et la destruction. Les maisons des Mameluks, les palais des beys furent mis au pillage, quelques-uns incendiés; les harems, ces sanctuaires inviolables de la famille musulmane, ne furent même pas épargnés dans cette orgie d'esclaves.

Les négociants francs, justement alarmés d'un état de

(1) *Mémoires du duc de Raguse*, t. I, p. 384.

choses qui s'aggravait à chaque instant, allèrent trouver le *kiaya*, ou lieutenant du pacha turc, le seul homme revêtu d'un caractère public qui fût resté dans la ville. Ils s'efforcèrent de lui faire comprendre que, puisque le général français déclarait, dans toutes ses proclamations, que ce n'était pas à la Porte qu'il faisait la guerre, c'était à lui de prendre en main l'autorité et de protéger la ville; ils le prièrent d'aller trouver Bonaparte et de traiter avec lui des conditions de la reddition du Caire. Cet homme fut d'abord effrayé du rôle et de la mission qu'on voulait lui faire remplir; enfin il se décida à aller au quartier général de Gizéh, accompagné de quelques scheiks. L'accueil qu'il reçut le rassura. De son côté, Bonaparte était enchanté d'avoir à traiter avec le représentant de la Porte. Il fit donc tout ce qu'il put pour lui inspirer de la confiance : ils se bornèrent d'ailleurs à demander merci pour la ville, lui disant qu'ils venaient la placer sous sa protection et l'assurer de la sincérité de leur concours. Bonaparte, convaincu, par leur contenance et leurs discours, que l'ascendant moral que lui avait donné sa victoire sur les Mameluks était tel qu'il n'y avait plus aucune pensée de résistance, jugea qu'il fallait précipiter l'événement. Il donna donc immédiatement l'ordre à Dupuy, colonel de la 32e, qui venait d'être nommé général, de prendre deux cents grenadiers et de profiter de la nuit pour pénétrer dans la ville, de s'établir au quartier des Francs, puis de saisir l'occasion pour s'emparer de la citadelle.

C'était chose bien hardie, en apparence, que de faire occuper ainsi une ville de trois cent mille habitants par cette poignée d'hommes; mais Bonaparte avait bien jugé

des circonstances, et tout se passa comme il l'avait prévu. Dupuy, guidé par les négociants francs qui avaient accompagné le kiaya et les scheiks, entra dans la ville. Elle semblait déserte : toutes les maisons étaient fermées. L'audace des chefs et des soldats était telle, leur confiance dans les ordres donnés par leur général si absolue, que ce fut tambour battant que cette petite troupe s'engagea dans les rues du Caire. Ce bruit si nouveau ne fit, au reste, qu'augmenter la terreur que ces hardis vainqueurs inspiraient aux habitants. La route se trouva plus longue qu'on ne l'avait cru. Dupuy, voyant ses soldats fatigués, fit enfoncer une grande maison qui justement était inhabitée; ils s'y établirent pour le reste de la nuit, et le lendemain ils s'emparaient sans résistance de la citadelle.

Bonaparte fit alors afficher et répandre dans la ville la proclamation suivante : « Peuple du Caire, je suis content de votre conduite. Vous avez bien fait de ne pas prendre parti contre moi. Je suis venu pour détruire la race des Mameluks, protéger le commerce et les naturels du pays. Que tous ceux qui ont peur se tranquillisent; que tous ceux qui se sont éloignés rentrent dans leurs maisons; que la prière ait lieu comme à l'ordinaire, comme je veux qu'elle continue toujours. Ne craignez rien pour vos familles, vos maisons, vos propriétés, et surtout pour la religion du Prophète, que j'aime. — Comme il est urgent qu'il y ait des hommes chargés de la police, afin que la tranquillité ne soit point troublée, il y aura un Divan composé de sept personnes qui se réuniront à la mosquée d'El-Azhar. Il y en aura toujours deux près du commandant de la place,

et quatre seront occupés à maintenir la tranquillité publique et à veiller à la police. »

Pendant ce temps, la division Vial était passée dans l'île de Roudah. Elle entra au Caire le 23, et devait bientôt être suivie par les divisions de Dugua et Reynier.

Le même jour où ses troupes occupèrent le Caire, Bonaparte fit appeler à son quartier général les ulémas, les scheiks, l'agah des janissaires, enfin tous ceux qui pouvaient avoir quelque influence dans la ville. Dans l'entretien qu'il eut avec eux, et où ses paroles étaient habilement reproduites par l'interprète Venture, on le vit déployer toutes les ressources de son esprit, toutes les séductions de son langage, pour attirer à lui ces hommes et gagner leur confiance. Tour à tour caressant et sévère, tantôt parlant en inspiré, tantôt en vainqueur et en maître, toujours il revêtait sa pensée de ces formes orientales qu'il savait leur plaire et qui étaient les mieux faites pour frapper leur imagination. Témoignant de son respect, de son admiration pour la religion du Prophète, au besoin il savait citer un verset du Coran. Il leur confirma toutes les promesses contenues dans sa proclamation et leur répéta que, ne faisant pas la guerre au Sultan, il venait d'engager le pacha qui le représentait à rester au Caire; qu'il était tout disposé à payer au Grand Seigneur le tribut dû au suzerain; que pour eux, ils devaient être complètement tranquilles pour leurs personnes et leurs propriétés. Il déclara qu'il maintenait chacun d'eux dans ses fonctions et dans l'autorité qu'il exerçait, ajoutant que c'était par eux et avec eux qu'il voulait gouverner l'Égypte et la rendre prospère.

Le 25 juillet, Bonaparte fit son entrée au Caire et s'établit dans la maison d'Elfy-Bey, sur la vaste place de l'Esbekiéh, située à l'extrémité de la ville, et d'où il pouvait facilement communiquer avec Boulaq, le Nil et le vieux Caire. Sans doute la vue de cet homme, dont la force irrésistible venait de briser si rapidement le pouvoir des anciens maîtres de l'Égypte, dut produire une vive impression sur la population; mais les Orientaux dissimulent sous une apparente impassibilité l'émotion qu'ils éprouvent, et l'entrée de ce vainqueur si redouté ne donna lieu à aucune de ces démonstrations populaires qui auraient eu lieu, en pareil cas, en Europe. Il avait été, comme je l'ai dit, précédé par des troupes nombreuses. Les habitants du Caire, habitués à voir les Turcs et les Mameluks presque toujours entourés d'un appareil splendide, vêtus de riches costumes, brillamment armés, repoussant dédaigneusement la foule du poitrail de leurs chevaux ou la chassant à l'écart à coups de bâton, furent tout étonnés de voir leurs vainqueurs redoutés faire leur entrée tout simplement à pied, se mêler sans façon à la multitude, rire, causer, montrer des visages accorts, bienveillants et gais; surtout enfin de les voir payer largement les denrées que leur offraient des marchands établis sur leur passage.

Le chroniqueur arabe raconte ainsi la première impression produite par les Français au Caire : « Ils marchaient dans les rues sans armes et n'inquiétant personne; ils riaient avec le peuple et achetaient ce dont ils avaient besoin à très haut prix, tellement qu'ils donnaient une piastre d'Espagne pour une poule, et pour un œuf quatorze paras, payant d'après les prix

que ces choses coûtent dans leur pays. Le peuple eut de la confiance en eux, leur vendit des petits pains et toutes sortes de vivres; on ouvrit les boutiques : mais, non contents de faire les pains plus petits, les boulangers mêlèrent de la terre avec la farine... »

Plus loin, il dit : « Les rues étaient encombrées par des âniers, surtout dans les endroits voisins de l'armée française. Les Français avaient beaucoup de plaisir à se promener ainsi; la plupart restaient du matin au soir sur l'âne et payaient généreusement. Ils se réunissaient et faisaient des courses en chantant et riant. Les âniers s'unissaient à eux. Ils dépensaient beaucoup pour le louage de ces ânes, pour les fruits et le vin. Comme a dit le scheik Hassan, le vendeur d'épices : Le Français perd son argent dans notre Égypte entre les ânes et les taverniers. »

Dès que Bonaparte fut installé au Caire, il prit les mesures nécessaires pour assurer la sécurité de l'armée au milieu d'une population si considérable, et pour la mettre à l'abri des tentatives des Mameluks ou des Arabes. Il s'occupa enfin de former une administration d'après la pensée qu'il avait indiquée, qui était de faire gouverner sous son autorité le pays par des gens du pays. Toutes les mesures, d'ailleurs, qui pouvaient immédiatement ramener la confiance, rassurer les habitants en ce qui touchait à leurs mœurs, à leurs usages et surtout à leur religion, furent prises, et bientôt toutes choses reprirent leur cours habituel. Les imans continuèrent leurs lectures dans les mosquées; les muezzins leurs chants pendant la nuit et leurs prières du haut des minarets. Dans un pays où toute la loi était conte-

nue dans la religion, c'était faire acte de sens et d'habileté de se montrer scrupuleusement respectueux pour tout ce qui touchait à cette religion, et une si judicieuse conduite servit plus à Bonaparte pour rétablir l'ordre, le maintenir et asseoir son autorité, que n'aurait pu le faire l'emploi aveugle de la puissance que la victoire avait mise en sa main.

Les troupes goûtaient le charme du repos après de rudes fatigues; elles trouvaient l'abondance après de longues privations; les généraux étaient établis d'une manière fort tolérable dans les meilleures maisons de la ville, dans les palais des beys, et cependant le mécontentement fermentait dans l'armée. Cet exil au delà des mers, loin de la patrie, ces mœurs étranges, ces usages bizarres au milieu desquels on se voyait tout à coup tombé, le vague dans lequel on était encore par rapport au but réel de l'expédition, avaient jeté le dégoût et le découragement dans les esprits. En un mot, c'était le mal du pays, qui, sous des formes diverses, tourmentait soldats et généraux, et qui ne tarda pas à se traduire en conciliabules et même en complots. Des corps s'envoyèrent des députations; quelques généraux concertèrent de demander tous à la fois de retourner en France, pensant mettre par là le général en chef dans un grand embarras.

Bonaparte était au courant de toutes ces menées. Il fit demander à dîner au général Dugua et le pria d'inviter plusieurs généraux qu'il lui désigna, ce qui fut fait. A la fin du repas, le général en chef demanda à ses convives comment ils se trouvaient en Égypte. Tous s'empressèrent de lui répondre qu'ils s'y trouvaient à

merveille. « Tant mieux! dit-il, je sais que plusieurs généraux font les mutins et prêchent la révolte... Qu'ils y prennent garde : la distance d'un général et d'un tambour à moi est la même, et si le cas se présentait, je ferais fusiller l'un comme l'autre! » Un silence respectueux suivit cet avis amical (1).

Ce peu de paroles et une autre petite leçon que donna le général en chef à la 9e légère, qui passait pour avoir le plus mauvais esprit, suffirent pour faire rentrer tout le monde dans le devoir. L'armée sortit d'ailleurs bientôt d'une oisiveté toujours funeste à des imaginations malades, et retrouva, dans l'activité et en présence de nouveaux dangers, toute son énergie.

Bien que le coup frappé aux Pyramides eût été terrible pour les Mameluks, cependant Mourad n'était pas homme à se laisser abattre par un revers et à se résigner aussi facilement à la perte de son pouvoir. Rentré dans la haute Égypte, il ralliait ses débris, appelait à lui toutes ses ressources et se préparait à recommencer la lutte. En même temps Ibrahim, posté à Belbeïs, faisait tous ses efforts pour grossir le nombre de ses soldats et soulever les habitants de la basse Égypte. Un autre motif encore l'engageait à se maintenir dans cette position voisine du désert, c'était le prochain retour de la grande caravane de la Mecque, qui ne pouvait tarder à passer par là pour se rendre au Caire. Il voulait s'assurer cette riche proie et empêcher qu'elle ne tombât aux mains des Français.

(1) J'emprunte cette anecdote aux souvenirs inédits du général Edouard Colbert, qui la tenait du général Murat, l'un des convives.

La possession complète de la basse Égypte était indispensable à l'existence, à la sécurité de l'armée française et au maintien de ses communications avec la mer. D'autre part, la présence de Mourad en armes dans la haute Égypte était un danger menaçant. Bonaparte résolut d'en finir avec les deux chefs mameluks, de se porter de sa personne contre Ibrahim et de charger Desaix de s'emparer de la haute Égypte et d'en chasser Mourad. Le 2 août, le général Leclerc eut ordre de se rendre à El-Kankah, sur la route de Belbeïs, et de s'y établir; il devait là surveiller tous les mouvements d'Ibrahim. Il avait avec lui un bataillon d'infanterie, cent cinquante hommes de cavalerie et deux petites pièces de canon. En même temps Murat était envoyé à peu près dans la même direction, Kélioub, pour soumettre le pays et lever des chevaux.

Leclerc, arrivé à El-Kankah, qui n'est qu'à six lieues du Caire, y avait commencé son établissement, lorsque le 5, à la pointe du jour, il se vit assailli par une nuée d'Arabes et de fellahs, parmi lesquels il y avait des Mameluks. « Nos ennemis, dit un témoin, avaient plutôt l'air de bêtes féroces que de guerriers; ils poussaient des cris affreux. » On eut quelque peine à les contenir, mais les deux petites pièces d'artillerie, promenées habilement d'un côté à l'autre du village, les firent croire à des forces plus considérables et les maintinrent à distance. Murat, qui n'était qu'à deux ou trois lieues, entendant le canon, se hâta de faire prévenir le général en chef. Quant à Leclerc, ayant épuisé ses munitions, il jugea prudent de profiter de la nuit pour évacuer le village et se retirer. Il en était à peine à une lieue, qu'il

rencontra Sulkowski, aide de camp du général en chef, accompagné de trente guides. Il avait été envoyé sur l'avis de Murat, et venait annoncer à Leclerc l'arrivée prochaine de la division Reynier, qui rejoignit en effet le lendemain. El-Kankah fut repris, et on continua à pousser devant soi les Arabes et les Mameluks.

Cependant Bonaparte, appuyant ce mouvement, s'était mis lui-même en marche, à la tête de deux divisions commandées par Dugua et Lannes. Il avait en outre envoyé l'ordre à Murat de le rejoindre avec tout son monde. L'armée côtoyait la lisière du désert, ayant à sa gauche les terres cultivées, de nombreux villages et une forêt presque continue de palmiers, arriva le 9 à Belbeïs. Ibrahim venait de l'abandonner et poursuivait sa route vers Salahiéh.

A peu de de distance en avant de Belbeïs, un spectacle étrange vint frapper les regards. Sur la route, dans les villages, on rencontrait des groupes d'hommes, de femmes, fuyant pleins d'effroi, les uns s'efforçant d'emmener leurs montures, d'emporter leurs bagages, les autres les abandonnant. C'étaient les débris de la caravane de la Mecque, qui venait d'être attaquée et pillée tour à tour par les Arabes et les Mameluks. Quelques-uns de ces malheureux demandèrent protection aux Français. Un riche négociant, El-Marouki, vint avec ses deux femmes se jeter aux pieds du général en chef. Malgré les voiles dont ces femmes étaient couvertes, raconte Napoléon dans ses Mémoires, « autant que l'on en put juger par la délicatesse de leurs manières, leurs jolies mains, la grâce de leur démarche, l'accent de leur voix et leurs grands yeux noirs, elles

étaient jolies » (1). Ces pauvres gens excitèrent sa pitié. Très probablement ses sentiments de justice et d'humanité eussent suffi pour éveiller sa sympathie, mais à ce souvenir si longtemps gardé, à la complaisance avec laquelle il s'y arrête, on pourrait croire que les beaux yeux des épouses d'El-Marouki, le charme de cette apparition imprévue au milieu du désert, eurent aussi leur influence. Il donna sur-le-champ l'ordre de rechercher tout ce qui pouvait appartenir au malheureux négociant et qui avait été volé ou dispersé. On en retrouva la plus grande partie, et la caravane réorganisée reprit le chemin du Caire, sous la protection d'une bonne escorte. Pendant quelque temps encore, l'armée, en s'avançant, trouva la route jonchée d'objets épars : c'étaient de riches tapis, des tissus précieux, de ces beaux châles de cachemire, encore fort peu connus en Europe et fort chers. Les soldats les donnaient pour quelques piastres ou s'en servaient pour les usages les plus vulgaires. On continua de suivre les Mameluks, mais sans pouvoir les atteindre. Le soir, on bivouaqua à Koraïm.

Le lendemain, Bonaparte apprit qu'Ibrahim était encore, avec tout son monde et ses bagages, à Salahiéh, le dernier lieu habité sur la limite extrême du désert. Il prit avec lui ce qu'il avait de cavalerie, environ trois cents hommes, et, devançant l'infanterie, résolut de joindre l'ennemi. A une heure, il arriva dans le bois de palmiers qui entoure Salahiéh. C'est là qu'il fut rejoint par Murat arrivant de Kélioub avec son aide de camp, Auguste Colbert.

(1) *Campagnes d'Égypte et de Syrie, dictées au général Ber-*, t. I, p. 169.

La chaleur était étouffante et les chevaux très fatigués d'une course de plus de six lieues dans le sable. On fit halte près d'une citerne, dans un endroit où l'ennemi venait de camper. Il ne pouvait être loin. Le général en chef sut en effet bientôt, par le détachement qui le précédait, qu'Ibrahim, avec un immense train de bagages, venait de quitter le bois et s'avançait dans le désert. Il envoya aussitôt Eugène Beauharnais porter l'ordre à la division Reynier de presser le pas. Pour lui, poussant immédiatement en avant, il aperçut bientôt une longue ligne dont la tête se perdait déjà à l'horizon. On voyait encore, assez près, quatre cents Mameluks environ, qui formaient l'arrière-garde. Plus à droite, des Arabes, en grand nombre, étaient répandus dans la plaine. Leur chef, en voyant apparaître les Français, ne douta pas qu'ils n'eussent pour but de piller le riche convoi qui fuyait devant eux; il vint offrir au général Bonaparte d'attaquer en même temps que lui, sous la condition que le butin serait partagé.

Cependant on se rapprochait. La cavalerie, qui n'avait pas encore eu l'occasion de se mesurer avec l'ennemi, le groupe d'officiers qui entourait le général en chef, étaient impatients de combattre. Bonaparte lui-même se laissa entraîner, et donna l'ordre de charger. Deux cents hommes du 7e de hussards et du 22e chasseurs s'élancèrent d'abord; ils traversèrent les Mameluks; mais ces habiles cavaliers, se rabattant sur eux, les eurent bientôt enveloppés. Tout disparut alors dans un nuage de poussière, d'où partaient quelques coups de feu; mais c'était surtout corps à corps, à l'arme blanche, qu'on se pressait. Murat court à la charge. Auguste Col-

bert, qui avait un cheval rétif, s'empare d'un cheval errant dont la selle n'avait pas d'étriers, et bientôt il est avec son général au plus fort de la mêlée. L'élan se communique aux guides, à l'entourage du général en chef. Caffarelli même, malgré sa jambe de bois, veut courir au secours de cette poignée de braves qu'on voyait entourée. Bonaparte resta presque seul.

La lutte était terrible, mais inégale. Les Mameluks, montés sur des chevaux souples et vigoureux, maniant leurs armes avec une dextérité sans pareille, avaient souvent bon marché de cavaliers braves, mais moins bien armés et montés. Leurs sabres faisaient d'effroyables blessures. Les Français cherchaient à répondre par des coups de pointe, mais trop souvent ils étaient arrêtés par les épais vêtements des Mameluks ou par les cottes de mailles dont plusieurs étaient couverts. L'intrépide Lasalle laisse tomber son sabre au milieu du combat, mais, luttant d'adresse et d'agilité avec les Mameluks, il saute à terre, le saisit, et se remet en selle assez à temps pour parer les coups de l'adversaire qui l'attaque. Le chef d'escadron Destrées tombe, couvert de coups. Sulkowski lutte contre un Mameluk noir d'une taille gigantesque, il est grièvement blessé. Duroc, Arrighi, prennent chacun une glorieuse part à ce rude combat. Quelques instants de plus, il pouvait devenir fatal aux Français; heureusement le général Leclerc arriva avec deux escadrons de dragons, le 3e et le 15e. Avant d'entamer la charge, il fit ouvrir le feu sur les Mameluks. Ceux-ci, craignant d'être enveloppés, satisfaits d'ailleurs d'avoir sauvé leur convoi, qui était déjà au loin et en sûreté, s'éloignèrent au galop du champ

de bataille, sans laisser un seul des leurs aux mains des Français. Notre infanterie n'arriva que lorsque tout était fini. Ibrahim, s'enfonçant dans le désert, alla chercher un refuge près de Djezzar, le pacha d'Acre.

Bonaparte, qui avait vu de près cette sanglante mêlée, la retrace avec chaleur dans son rapport (1); il y cite tous ceux que j'ai nommés. Il fit sur le champ de bataille Destrées et Sulkowski colonels, Auguste Colbert chef d'escadron (2).

Murat, de longues années après, se plaisait à raconter quelle avait été l'audace, la témérité même de son jeune aide de camp dans cette journée (3).

Bonaparte, voyant Ibrahim s'éloigner et quitter l'Égypte, ne jugea pas à propos de pousser plus loin la poursuite. Revenant sur ses pas, il donna ses instructions et ses ordres pour les fortifications de Salahiéh. Il voulait en faire comme une sentinelle avancée surveillant le désert, en même temps qu'une place de dépôt pour faciliter les opérations d'une armée qui manœuvrait sur cette frontière. Il y laissa le général Reynier et sa division, puis reprit avec le reste des troupes le chemin du Caire.

(1) Rapport au Directoire du 2 fructidor an VI. (Voir aux Pièces justificatives.)

(2) Cette désignation *sur le champ de bataille* était portée sur le brevet. Employée seulement en certaines circonstances, elle avait pour but de rehausser le prix du grade obtenu.

(3) Je tiens ces détails du général Merlin, alors aide de camp du général Bonaparte, et de M. Daure, commissaire ordonnateur en chef de l'armée d'Egypte, qui les tenait de Murat.

CHAPITRE X

Nouvelles du désastre d'Aboukir. — Leur effet sur Bonaparte. — Ses lettres à la veuve de l'amiral Brueys et à l'amiral Thévenard. — Proclamation à l'armée. — Desaix est chargé de soumettre la haute Egypte. — Cérémonie de la rupture de la digue du Nil. — Projets de Bonaparte sur l'Égypte. — Création d'un Institut. — Desgenettes. — Les ânes et les savants au centre. — Visite aux Pyramides. — Desaix chasse Mourad de la haute Égypte. — Dangers de l'inaction pour une armée française. — L'Égypte durant l'inondation. — Police de l'agah des janissaires. — La *guerre sainte* est proclamée. — Soulèvement du Caire. — Mort de Dupuy, de Sulkowski. — Répression du soulèvement. — Paroles de Bonaparte aux scheiks et imans de la mosquée. — Bonaparte et les émeutes populaires. — Lettre d'Auguste Colbert, adressée du Caire. — Bonaparte visite Suez, la mer Rouge, les fontaines de Moïse. — Il échappe au sort de Pharaon. — La jambe de bois de Caffarelli. — Vestiges de l'ancien canal de Suez à la Méditerranée. — Le régiment des dromadaires.

Bonaparte regagnait donc le Caire, lorsque le 14 août, entre Koraïm et Belbeïs, il fut joint par le chef de bataillon Loyer, aide de camp de Kléber. Cet officier avait mis onze jours à venir d'Alexandrie; il apportait les plus tristes nouvelles: notre flotte était détruite, l'amiral tué; dorénavant, les Anglais étaient maîtres sans partage de la mer.

Le désastre était complet, le coup terrible; il n'y

vait plus d'alternative : il fallait vaincre, vivre désormais sur le sol de l'Égypte, sans secours à attendre, sans relations avec la mère patrie! Bonaparte mesura toute l'étendue de la catastrophe; elle changeait ses combinaisons, renversait ses projets : « Ah! malheureux Brueys, qu'as-tu fait! » s'écria-t-il dans le premier moment; puis, sa grande âme s'élevant au niveau de la situation, il reprit tout son calme et sa fermeté. Il savait que les nécessités extrêmes sont un stimulant puissant; que, dans la gravité des circonstances, dans la grandeur même du péril, il trouverait le moyen de ranimer l'énergie d'une armée qui s'était laissé saisir par le découragement au milieu de ses succès : « On nous force à faire de grandes choses, dit-il, eh bien, nous les ferons! C'est dans les moments difficiles que se montrent les âmes d'élite. Les flots sont soulevés : élevons notre tête au-dessus de la tempête, et les flots seront domptés!... L'Égypte était autrefois un grand empire; elle est fertile en ressources de toute espèce, cherchons les féconder... La mer nous sépare de l'Europe, mais l'Asie, l'Afrique nous sont ouvertes... Qui dit que nous ne sommes pas appelés à changer la face de l'Orient et à placer nos noms à côté des plus grands noms de l'histoire? » Aux généraux, aux soldats, il montrait la conquête, la gloire des armes; aux savants, la gloire la plus précieuse à leurs yeux, celle de faire renaître la civilisation, les arts, les sciences aux lieux mêmes de leur antique berceau, tout en donnant la France d'une riche colonie placée sur la route des Indes.

C'est un curieux et émouvant spectacle que celui d'un grand homme aux prises avec les grandes difficultés

c'est alors qu'on peut mesurer les proportions du géant. Tel parut Bonaparte à tous ceux qui l'ont vu et observé à cette époque. Que de fois ne les ai-je pas entendus, après de longues années, raconter, encore tout émus, par quelle mâle attitude, par quelles éloquentes paroles, par quelles vues grandioses et saisissantes il avait retrempé leurs âmes! Il me semblait, en les écoutant, que cet enthousiasme dont il les avait enflammés pour les vastes projets, les nobles entreprises, que ce feu sacré qu'il leur avait communiqué, les animait encore!

Quelques pièces écrites alors par Bonaparte pourront faire comprendre l'empire qu'il exerçait sur les âmes. Voici la lettre qu'il écrivait à la veuve de Brueys en lui annonçant la mort de son mari :

« Votre mari a été tué d'un coup de canon, en combattant à son bord. Il est mort sans souffrir, et de la mort la plus douce, la plus enviée par les militaires. Je sens vivement votre douleur. Le moment qui nous sépare de l'objet que nous aimons est terrible; il nous isole de la terre; il fait éprouver au corps les convulsions de l'agonie. Les facultés de l'âme sont anéanties; elle ne conserve de relations avec l'univers qu'au travers d'un cauchemar qui altère tout. L'on sent dans cette situation que, si rien ne nous obligeait à vivre, il vaudrait beaucoup mieux mourir. Mais lorsque, après cette première pensée, l'on presse ses enfants sur son cœur, des larmes, des sentiments tendres raniment la nature, et l'on vit pour ses enfants; oui, Madame, vous pleurerez avec eux, vous élèverez leur enfance, cultiverez leur jeunesse; vous leur parlerez de leur père, de votre douleur, de la perte qu'ils ont faite, de celle qu'a faite la

République. Après avoir rattaché votre âme au monde par l'amour filial et l'amour maternel, appréciez pour quelque chose l'amitié et le vif intérêt que je prendrai toujours à la femme de mon ami. Persuadez-vous qu'il est des hommes, en petit nombre, qui méritent d'être l'espoir de la douleur, parce qu'ils sentent avec chaleur les peines de l'âme » (1).

Qui jamais a su mieux pénétrer dans un cœur déchiré, en a mieux compris les angoisses? Avec quel tact exquis, quel sentiment profond et vrai de notre nature, ne sait-il pas adoucir la douleur de l'épouse en ranimant toutes les tendresses de la mère?

Il écrivait au vice-amiral Thévenard, dont le fils avait été tué à Aboukir :

« Votre fils est mort d'un coup de canon, sur son banc de quart; je remplis, citoyen général, un bien triste devoir en vous l'annonçant; mais il est mort sans souffrir et avec honneur : c'est la seule consolation qui puisse adoucir la douleur d'un père. Nous sommes tous dévoués à la mort. Quelques jours de vie valent-ils le bonheur de mourir pour la patrie? Compensent-ils la douleur de se voir mourir sur son lit, environné de l'égoïsme d'une nouvelle génération? Valent-ils les dégoûts, les souffrances d'une longue maladie? Heureux ceux qui meurent sur le champ de bataille! Ils vivent éternellement dans le souvenir de la postérité. Ils n'ont jamais inspiré la compassion, ni la pitié que nous arrache la vieillesse caduque, ou l'homme tourmenté par

(1) Pour les lettres et proclamations de Bonaparte, je renvoie, une fois pour toutes, à la *Correspondance de Napoléon Ier*.

des maladies aiguës. Vous avez blanchi, citoyen général, dans la carrière des armes; vous regretterez un fils digne de vous et de la patrie; en accordant quelques larmes à sa mémoire, vous direz avec nous que sa mort glorieuse est digne d'envie. — Croyez à la part que je prends à votre douleur, et ne doutez pas de l'estime que j'ai pour vous. »

Voici enfin dans quels termes il s'adresse à l'armée; c'est une proclamation faite à l'occasion de l'anniversaire de l'établissement de la République.—Tout autre, en parlant de la gravité de la situation récemment créée par la perte de l'escadre, eût cherché à en atténuer les conséquences, à calmer, à rassurer les esprits. Ces timides moyens ne sont pas à son usage, il les dédaigne; il ne veut pas calmer, il veut exalter les esprits au niveau des difficultés présentes. Il ne parle donc à tous que des grandes choses qu'ils ont faites, de celles qu'ils pourront faire encore, de la grandeur de la patrie, de sa gloire déjà portée si haut par eux, et leur montre pour prix de leurs efforts, ou le triomphe ou une mort héroïque.

Au Caire, 1er vendémiaire au VII (22 septembre 1798).

« Soldats,

« Nous célébrons le premier jour de l'an VII de la République.—Il y a cinq ans, l'indépendance du peuple français était menacée; mais vous prîtes Toulon : ce fut le présage de la ruine de nos ennemis. Un an après, vous battiez les Autrichiens à Dego. L'année suivante, vous étiez sur le sommet des Alpes. Vous luttiez contre

Mantoue, il y a deux ans, et vous remportiez la célèbre victoire de Saint-Georges. L'an passé, vous étiez aux sources de la Drave et de l'Isonzo, de retour de l'Allemagne. Qui eût dit alors que vous seriez aujourd'hui sur les bords du Nil, au centre de l'ancien continent?—Depuis l'Anglais, célèbre dans les arts et le commerce, jusqu'au hideux et féroce Bédouin, vous fixez les regards du monde.

« Soldats, votre destinée est belle, parce que vous êtes dignes de ce que vous avez fait et de l'opinion que l'on a de vous. Vous mourrez avec honneur, comme les braves dont les noms sont inscrits sur cette pyramide, ou vous retournerez dans votre patrie couverts de lauriers et de l'admiration de tous les peuples.

« Depuis cinq mois que nous sommes éloignés de l'Europe, nous avons été l'objet perpétuel des sollicitudes de nos compatriotes. Dans ce jour, quarante millions de citoyens célèbrent l'ère des gouvernements représentatifs, quarante millions de citoyens pensent à vous. Tous disent : C'est à leurs travaux, à leur sang que nous devrons la paix générale, le repos, la prospérité du commerce et les bienfaits de la liberté civile. »

Mais Bonaparte ne se bornait pas à des paroles. Les paroles n'étaient chez lui que l'explication, l'éloquent commentaire de ce qu'il accomplissait avec une activité prodigieuse qui s'étendait et répondait à tout.

Il fallait d'abord s'assurer de la complète domination de l'Égypte, et se rendre partout maître du cours du Nil, qui en est la principale voie de communication, et par laquelle le Caire reçoit ses approvisionnements, enfin

mettre dans un état de respectable défense les frontières du pays. Dugua, à Mansourah; Menou, dans la province de Baheiréh; Kléber, puis Marmont, à Alexandrie, furent chargés du gouvernement de ces provinces et de la défense du littoral. On a déjà vu que Reynier, à Belbeïs et à Salahiéh, avait pour mission de couvrir l'Égypte du côté de la Syrie. Desaix, enfin, avec cinq mille hommes de troupes, dont cinq cents de cavalerie, devait se mettre à la poursuite de Mourad-Bey, et établir la domination française dans le Fayoum et dans la haute Égypte. Les autres généraux, dispersés dans les provinces, Murat à Kélioub, Vial à Damiette, devaient achever de soumettre les Arabes, assurer la subsistance de l'armée et rassembler des chevaux pour remonter la cavalerie.

Des contributions furent levées; mais, tout en conservant les formes ou habitudes du pays, on s'efforça de régulariser l'assiette de l'impôt. Les ordres furent donnés pour que la discipline la plus sévère fût maintenue parmi les troupes, pour que les habitants, leurs usages, leur religion fussent respectés, et qu'une justice ferme et impartiale fût rendue à tous.

Bonaparte était fidèle au plan de conduite qu'il avait adopté en débarquant en Égypte. Il n'avait cessé de proclamer que ce n'était qu'aux Mameluks qu'il était venu faire la guerre, et que les habitants devaient voir en lui plutôt un allié, un ami, qu'un vainqueur et qu'un maître; qu'enfin c'était à leur profit, pour eux et par eux qu'il voulait gouverner. Il fit désigner dans chaque province des notables pour former une assemblée ou *divan*, qui devait éclairer l'administration de ses avis. — Quelques écrivains ont voulu voir dans cette mesure

une application au moins prématurée d'un sytème de liberté et de représentation à des gens fort ignorants et depuis longtemps dégradés par le despotisme. Il me semble que Bonaparte n'eut d'autre but que de flatter l'amour-propre de personnages influents, de les tenir sous sa main par des rapports continuels avec eux, afin d'avoir entre lui et la masse du peuple des intermédiaires responsables. Chaque province eut donc son divan; mais la réflexion que j'ai faite s'applique surtout au Caire, où il avait près de lui non seulement les hommes les plus importants du pays par leur naissance et leur richesse, mais tout un corps d'ulémas, de docteurs de la loi, chefs et interprètes vénérés de la religion. Or, s'il y avait une idée dont Bonaparte fut surtout pénétré à cette époque, c'est qu'il y a dans les croyances religieuses d'un peuple une puissance contre laquelle on tenterait inutilement de lutter. Il se sentait bien la force de renverser le pouvoir des Mameluks, mais il ne se sentait pas celle de vaincre des idées, de soutenir une guerre de religion, alors que le fanatisme serait réveillé. « De tout temps, dit-il, les idées religieuses furent prédominantes sur les peuples de l'Égypte. Les Perses ne purent jamais s'y établir, parce que les mages voulurent y faire adorer leurs dieux et chasser ceux du Nil... Quand Alexandre le Grand se présenta sur leurs frontières, ils accoururent à lui, accueillirent ce grand homme comme un libérateur. Quand il traversa le désert de quinze jours de marche, d'Alexandrie au temple d'Ammon, et qu'il se fit déclarer par la prêtresse fils de Jupiter, il connaissait bien l'esprit de ces peuples, il flattait leur penchant dominant, *il fit plus pour assurer sa conquête que s'il*

eût bâti vingt places fortes et appelé cent mille Macédoniens (1).

Le Caire était encore, au dix-huitième siècle, un des centres vénérés de la foi musulmane. Sa mosquée de Gama-El-Azhar, fondée par Saladin, était l'école la plus célèbre de l'Orient. Soixante docteurs ou ulémas y délibéraient sur les questions religieuses et expliquaient le Coran. L'influence de ces hommes était grande: ils pouvaient entraîner l'opinion des vrais croyants. Un instant étourdis par la rapidité des succès des Français, « ils avaient fléchi devant la force, mais bientôt ils se mirent à déplorer ouvertement le triomphe des idolâtres... Ils gémissaient de l'opprobre qui rejaillissait sur *la première clef de la Sainte Kaaba;* les imans récitaient les versets du Coran les plus contraires aux infidèles. Il fallait donc au plus vite arrêter la marche des idées religieuses, se soustraire aux anathèmes du Prophète, ne pas se laisser mettre dans les rangs des ennemis de l'islamisme; il fallait convaincre, gagner les muphtis, les ulémas, les chérifs, les imans, pour qu'ils interprétassent le Coran en faveur de l'armée » (2). C'est ce que Bonaparte s'efforça de faire, avec toute l'habileté, toute la séduction dont il était capable : il leur fit rendre partout les plus grands honneurs; parfois il assistait à leurs assemblées, causant avec eux, posant des questions sur leurs dogmes, montrant souvent son admiration pour leur foi, et leur laissant entrevoir qu'il pourrait bien,

(1) *Campagnes d'Égypte et de Syrie, dictées au général Bertrand*, t. I, p. 210.

(3) *Campagnes d'Égypte et de Syrie, dictées au général Bertrand*, t. I, p. 212 et suiv.

ainsi que l'armée tout entière, l'embrasser un jour. Parfois il cherchait à réveiller en eux le sentiment de la nationalité arabe. Un jour, il leur dit : « Pourquoi la nation arabe est-elle soumise aux Turcs? Comment la fertile Égypte, la sainte Arabie sont-elles dominées par des peuples sortis du Caucase? Si Mahomet descendait aujourd'hui du ciel sur la terre, où irait-il? Serait-ce à la Mecque? Il ne serait pas au centre de l'empire musulman. Serait-ce à Constantinople? Mais c'est une ville profane, où il y a plus d'infidèles que de croyants : ce serait se mettre au milieu de ses ennemis. Non, il préférerait l'eau bénie du Nil, il viendrait habiter la mosquée de Gama-El-Azhar, cette première clef de la Sainte Kaaba. » A ce discours, les figures de ces vénérables vieillards s'épanouissaient, leurs corps s'inclinaient, ils s'écriaient : « *Tayeb! Tayeb!* Ah! cela est bien vrai!»(1).

Par cette conduite, par ces discours, Bonaparte vint à bout de paralyser le fanatisme des plus exaltés, de calmer, de gagner les autres. Il y en eut même qui arrivèrent jusqu'à s'enthousiasmer pour sa personne et son génie. L'homme qui avait accompli de si grandes choses, renversé des ennemis si puissants, qui se montrait animé d'un tel respect, pénétré d'une telle admiration pour la foi de Mahomet, ne pouvait être à leurs yeux qu'un protégé de Dieu, inspiré par le Prophète lui-même. Ces idées pénétrèrent peu à peu parmi le peuple, rendirent faciles une foule de choses sans cela impossibles, et contribuèrent singulièrement à l'établissement régulier d'une administration française en Égypte.

(1) *Campagnes d'Égypte et de Syrie, dictées au général Bertrand*, t. I, p. 216.

Habile à saisir toutes les occasions de prouver combien il s'identifiait à la nation égyptienne, combien il comprenait les intérêts du pays et respectait ses usages, Bonaparte entoura d'une grande solennité la cérémonie de la rupture des digues du Nil. C'est en effet l'événement annuel le plus important pour l'Égypte, l'inondation étant pour elle la fécondation et la vie. Tout ce qu'il y avait de troupes au Caire fut rangé en bataille le long du canal des Princes, où le Nil venait faire irruption. Le général en chef, entouré de son état-major, ayant à sa droite le scheik El-Bekri, descendant du Prophète, et suivi des muphtis et des ulémas, se rendit à cheval à un kiosque préparé près du *Mékias* ou Nilomètre. Suivant l'usage, la hauteur des eaux fut proclamée; puis, au bruit des décharges d'artillerie et aux acclamations d'une foule immense, le barrage étant rompu, les eaux du fleuve se précipitèrent, d'une hauteur de dix-huit pieds, dans la voie qui leur était ouverte.

La fête du Prophète donna lieu, quelque temps après, à de nouvelles solennités auxquelles le général en chef et l'armée s'associèrent. C'est ainsi que, par ces ménagements, ces utiles concessions, en un mot, par cette habile politique, Bonaparte calmait, endormait, pour ainsi dire, cette haine profonde des musulmans pour les *chrétiens*. Peu à peu il habituait ces hommes, de mœurs, de préjugés si différents, à vivre paisiblement les uns à côté des autres; son incessante activité, sa prévoyance, procuraient à l'armée toutes les conditions d'une bonne existence matérielle et d'un établissement durable.

Des moulins furent créés à Alexandrie, au Caire, à

Rosette, et bientôt produisirent en abondance la farine nécessaire à la consommation. On établit des manufactures de poudre ; de vastes et salubres hôpitaux furent préparés.

L'armée pouvait donc désormais vivre et se défendre ; mais là ne s'arrêtait pas Bonaparte. Il voulait que les sciences, les arts, les lumières de l'Europe moderne, marchassent sur les pas de sa conquête ; il les appelait non seulement à sonder les mystères du passé, mais à vivifier le présent, à féconder l'avenir, et, roulant dans sa pensée les vastes desseins qu'avait conçus le génie d'Alexandre, il songeait à faire de l'Égypte le centre du monde.

Tel est le caractère de l'expédition d'Égypte et ce qui a jeté sur elle un éclat impérissable. A côté des exploits féeriques du guerrier viennent toujours se placer les travaux du savant, et sur ces travaux de l'intelligence, comme sur ces faits héroïques, plane le génie d'un homme, génie qui inspire, éclaire, dirige tout ; positif, pratique, s'il en fut, mais qui en même temps sait grandir tout ce qu'il touche et le colorer d'une admirable poésie.

Bonaparte, à cette époque, cherche encore sa destinée. Devant son imagination ardente, miroitent de vastes et divers horizons. Est-ce en Occident, est-ce en Orient que cette destinée doit s'accomplir? Il sent fermenter en lui cette puissance qui doit un jour régir un grand empire et remuer le monde. Dans tous ses actes se revèle son génie éminemment créateur, organisateur, et, dans l'œuvre éphémère et brillante de sa conquête, la gloire militaire, quel que soit son éclat, pâlit devant une gloire

d'un ordre plus élevé, celle du législateur, du fondateur d'empire. Dans les élans de son impétueuse imagination, il se complaisait à voir l'Égypte renaissant à une richesse, à une prospérité qui dépassait celles des temps antiques. La science moderne, dirigeant par mille canaux, maîtrisant par mille écluses la puissance fécondante du Nil, la faisait pénétrer bien au delà des limites qu'elle avait atteintes jusqu'alors. De nombreuses émigrations de l'Afrique, de la Syrie, de l'Arabie, de la France et de l'Italie, venaient quadrupler la population de ce sol fertile. Le commerce des Indes reprenait son cours par l'isthme de Suez. Alexandrie, rappelée aux grandes destinées que son fondateur avait rêvées pour elle, devenait le centre du commerce des nations. Enfin, une colonie puissante, ou plutôt une grande nation, comme au temps de Sésostris ou des Ptolémées, couvrait cette terre, touchant de sa main droite aux Indes et de sa gauche à l'Europe. « Après cinquante ans, ajoute Napoléon, la civilisation se serait répandue dans l'intérieur de l'Afrique par le Sennar, l'Abyssinie, le Darfour, le Fezzan. Plusieurs grandes nations seraient appelées à jouir du bienfait des arts, des sciences, de la religion du vrai Dieu; car c'est par l'Égypte que les peuples de l'Afrique doivent recevoir la lumière et le bonheur » (1).

Rêves! dira-t-on; mais qui pourrait affirmer que ces rêves n'étaient pas prophétiques?... Ces hommes dont le perçant regard, dont le puissant esprit pénètrent les secrets de l'avenir, sont souvent pris pour des fous par

(1) *Campagnes d'Egypte et de Syrie, dictées au général Bertrand*, t. 1, p. 15.

la myope humanité, et parfois il faut des siècles à sa lente compréhension, à sa marche trébuchante pour arver, après mille détours, au but que ces fous de génie avaient marqué! Mais aujourd'hui les temps marchent vite. Ne voyons-nous pas déjà commencer la réalisation du rêve? Au moment où j'écris, la pioche creuse le vaste sillon qui va joindre la mer Méditerranée à la mer des Indes. Déjà, depuis un demi-siècle, ne sommes-nous pas témoins des efforts tentés par les maîtres de l'Égypte, qu'éclaire la traînée lumineuse laissée par Napoléon? Ne voyons-nous pas ces hommes, sortant de leur barbarie, poursuivre avec persévérance l'idéal qu'il avait conçu? Et combien les résultats obtenus n'eussent-ils pas été plus grands, plus rapides, si les nations de l'Europe se fussent prêtées à ces tentatives, au lieu de les entraver par leurs incessantes jalousies!

Une des premières créations de Bonaparte fut celle de l'*Institut d'Égypte*. La pensée de réunir des savants, de faire une académie dans un pays à peine soumis, avait été jusque-là fort peu à l'usage des conquérants; elle pouvait sembler devancer les besoins; pourtant il faut reconnaître que cette institution, grâce à la bonne direction qu'elle reçut, rendit d'immenses services dans le présent et contribua puissamment à préparer l'avenir de l'Égypte. Parmi les hommes qui composèrent cet Institut, quelques-uns étaient illustres par le génie, beaucoup étaient recommandables par leur savoir, leurs travaux. L'application, souvent ingénieuse, de la science aux procédés de fabrication de toute espèce qu'ils furent obligés d'improviser, non seulement facilita, mais seule rendit possible l'établissement et l'existence de l'armée

française en Orient. Enfin, par leurs études, ils jetèrent de vives lumières sur toutes les questions qui se rattachent à l'Égypte, et l'ouvrage dans lequel ils en ont consigné les résultats est un monument dont la gloire sera durable. Depuis qu'il a paru, l'attention du monde civilisé n'a cessé d'être fixée sur les questions qu'il traite et sur le pays qu'il décrit.

L'Institut d'Égypte fut donc fondé le 20 août 1798, c'est-à-dire six jours après le combat de Salahiéh, et deux jours après qu'on eut appris le désastre d'Aboukir. Il fut divisé en quatre sections : mathématiques, sciences physiques et naturelles, économie politique, littérature et beaux-arts. Monge en était président, Bonaparte vice-président, Fourier secrétaire perpétuel et Costaz secrétaire adjoint. On consacra à l'Institut un beau local, qui devait contenir des cabinets de physique et de chimie, une bibliothèque; on y joignit le terrain nécessaire à un jardin botanique; enfin, on devait bâtir un observatoire.

Dans la première séance, Monge exposa en termes généraux à ses collègues quel devait être le but de l'Institut; ce que l'Égypte, la France, le monde, étaient en droit d'en attendre; combien était vaste le champ ouvert devant eux. C'était l'antique Égypte dont ils avaient à dévoiler le passé, en pénétrant le sens de ses mystérieux hiéroglyphes ; ils devaient en étudier le climat, en créer la topographie, en examiner toutes les conditions physiques, surtout dans leurs rapports avec l'agriculture, l'industrie, le commerce. Monge termina en donnant pour la première fois la théorie de ce mirage dont les effets singuliers avaient tant de fois frappé l'armée depuis son débarquement.

Le général Bonaparte proposa alors à l'Institut la solution des questions suivantes; elles témoignent de la prévoyance de ses vues et portent l'empreinte de son esprit pratique : « Quels sont les moyens d'économiser le combustible dans les fours de l'armée? — Y a-t-il des moyens de remplacer le houblon dans la fabrication de la bière? — Quels sont les moyens de rafraîchir et de clarifier les eaux du Nil? — Lequel est le plus convenable, de construire des moulins à eau ou à vent? — L'Égypte renferme-t-elle des ressources pour la fabrication de la poudre? — Quel est l'état de l'ordre judiciaire et de l'instruction en Égypte? — Il proposait encore d'examiner si la vigne pouvait être cultivée en Égypte et s'il n'y avait pas moyen de creuser des puits dans le désert.

Bonaparte assistait fréquemment aux séances de l'Institut, surtout quand on traitait des questions se rattachant à l'économie politique. Dans ces séances régnait la plus grande liberté; le général disparaissait; ce n'était plus qu'un membre sur un pied d'égalité complète avec ses collègues. Cependant, un jour, à propos d'une discussion de chimie avec Desgenettes, il se laissa entraîner, et dit d'un ton de maître et plein d'amertume : « Je le vois, vous vous tenez tous par la main; la chimie est la cuisine de la médecine! c'est la science des assassins! » « Comment alors, lui répondit Desgenettes, définirez-vous la science des conquérants? » Desgenettes devait donner, pendant l'expédition, plus d'un exemple de noble et héroïque fermeté. J'aurai à reparler de lui plus tard.

Les divers travaux ayant été répartis entre les sec-

tions, des commissions furent désignées pour aller explorer le pays, et ce fut souvent à la suite des colonnes de l'armée, partageant ses privations et ses dangers, qu'on vit les membres de l'Institut d'Égypte poursuivre leur œuvre de science.

Les savants, il faut le dire, avaient d'abord paru assez suspects aux soldats. Dans les premiers jours qui suivirent le débarquement, lors de ces longues et pénibles marches par lesquelles l'armée fut si cruellement éprouvée, les soldats, voyant Monge, Berthollet, Caffarelli, etc., s'extasier devant quelques débris d'antiquités, qui, à leurs yeux, n'étaient que de vieilles pierres, furent tentés de considérer ces singuliers curieux comme les auteurs de leurs maux, comme des espèces de fous, qui, pour satisfaire une bizarre manie, avaient entraîné le Gouvernement dans cette malencontreuse expédition. Peu à peu, cependant, ils comprirent l'utilité de leurs travaux et leur témoignèrent du respect. Toutefois, comme les savants marchaient souvent avec les bagages, et par conséquent avec les ânes, ils se faisaient un malin plaisir de les confondre dans une même catégorie, et, lorsqu'on avait à se former en carré, on ne manquait pas de crier : « Les ânes et les savants au centre ! » C'était devenu un commandement.

De tous les monuments que renfermait l'Égypte, nuls, plus que les Pyramides, n'étaient faits pour attirer la curiosité. Placées dans le voisinage du Caire, elles étaient l'objet d'un pèlerinage continuel. Ignorants et savants voulaient les voir. Bonaparte s'y rendit, accompagné de Caffarelli, Berthier, Monge, Berthollet, Geoffroy Saint-Hilaire, Parseval, etc... La crue du Nil

étant à son plus haut point, le voyage se fit en grande partie par eau.

Lorsqu'on est arrivé à une distance peu considérable de la plus grande des Pyramides, mais assez loin encore pour voir l'ensemble du monument se détacher sur le ciel, comme on manque de point de comparaison au milieu de l'immensité de l'espace, l'effet ne répond pas, en général, à ce qu'on attendait; mais dès qu'en se rapprochant davantage, l'œil ne voit plus rien en dehors du monument lui-même, et qu'en levant la tête on aperçoit cette suite infinie de gradins qui semblent monter au ciel, alors l'impression change et l'esprit reste partagé entre l'étonnement et l'admiration. C'est ce qui arriva au général Bonaparte et à ceux qui l'accompagnaient. On avait beaucoup causé en route; les imaginations s'étaient montées et le premier mouvement fut de dire : « Quoi ! n'est-ce que cela ! » Puis, le moment d'après, chacun resta ébahi et silencieux en présence de ce gigantesque monument sorti de la main des hommes. Bonaparte rompit le premier cette extase en s'écriant : « Qui sera le premier là-haut ! » Tous s'élancèrent alors, savants, officiers, jeunes, vieux. Pour lui, restant assis à côté du général Caffarelli, à qui sa jambe de bois ne permettait pas de risquer une telle ascension, il suivait de l'œil toutes les péripéties de l'entreprise, encourageant les uns, raillant les autres.

Monge, la gourde en sautoir, échevelé, ruisselant de sueur, gravissait avec une ardeur juvénile. C'était une rude besogne que de grimper, par la chaleur, un escalier dont chaque marche avait près de trois pieds d'élévation. Aussi ce n'était pas sans effroi que plusieurs

voyaient le chemin qu'ils avaient à faire pour arriver au sommet. De ce nombre était Berthier. S'adressant à Geoffroy Saint-Hilaire qui se trouvait à ses côtés : « Est-ce qu'il est bien nécessaire d'aller jusque là-haut? lui dit-il en s'arrêtant; pour moi, je n'en puis plus!... Bah! nous leur dirons que nous y avons été, et s'ils ne nous croient pas... qu'importe! Qu'en pensez-vous? Si nous en restions là?» Geoffroy, par condescendance pour un homme plus âgé que lui, ne demanda pas mieux, et tous deux se mirent à redescendre. Mais ils avaient compté sans Bonaparte, qui, les apercevant, se mit à crier : « Eh! bien! vous voilà déjà! Ah! mon pauvre Berthier, *Elle* n'est pas en haut de la Pyramide, mais *Elle* n'est pas non plus en bas. » *Elle* était bien cruel et allait au fond du cœur de Berthier. *Elle* était madame Visconti, la passion de toute sa vie, passion qui était alors arrivée à une espèce de folie et qui lui faisait faire des extravagances. Son portrait ne le quittait pas; sous la tente même, il dressait une sorte de chapelle où il le plaçait. Là, il brûlait de l'encens et s'agenouillait devant son idole. Bonaparte cherchait par tous les moyens à combattre ce délire, mais ce fut en vain. Berthier pliait parfois sous la raillerie mordante du général, il s'enfuyait, mais ne guérissait pas.— En entendant l'apostrophe qui lui était adressée : « Allons, dit-il à Geoffroy, plus de poltronnerie! Il m'attend là-bas pour m'accabler; remontons! »(1).

Déjà Monge avait atteint le sommet, plate-forme d'environ douze mètres carrés, et invitait ses compagnons à venir jouir du magnifique panorama qui se déroulait

(1) *Histoire de l'expédition française en Egypte*, t. III, p. 355.

devant eux. De tous côtés, l'œil plongeait dans un horizon immense : d'une part, le désert Lybique, de l'autre, celui d'Asie, dont on était séparé par la vallée du Nil, alors semblable à une mer. Des milliers de barques de toutes grandeurs, aux voiles blanches, la sillonnaient en tous sens, et du sein des eaux sortaient les villes, les villages, les arbres, les mosquées, les tombeaux des santons et les minarets.

Tandis que le général Bonaparte créait l'organisation de l'Égypte et cherchait à rapprocher les éléments des deux civilisations si différentes, que les savants se livraient à leurs études et à leurs explorations, l'armée maintenait et complétait la soumission du pays. Desaix livrait à Mourad-Bey, dans la province de Fayoum, la sanglante bataille de Sédiman où périssaient deux mille Mameluks. Peu de temps après, pénétrant dans la haute vallée du Nil, il forçait, par une suite de rudes combats, l'indomptable bey à chercher un refuge dans le désert. Dans la basse Égypte, des colonnes mobiles parcouraient sans cesse le pays pour y réprimer les révoltes toujours renaissantes des Arabes et des fellahs. L'inondation ne permettant d'attaquer les villages que par des chaussées étroites, rendait souvent cette misérable guerre assez périlleuse. Dans un de ces combats, le général Menou eut un cheval tué sous lui, et Marmont n'échappa que par miracle aux Bédouins.

Chaque général eut fort à faire dans la province qui lui était confiée. Murat fut continuellement occupé à courir après les Arabes et eut des engagements assez sérieux. Le général en chef, ayant appris que les Arabes de Darné, rassemblés en nombre considérable aux envi-

rons de Mit-Kamar, à sept ou huit lieues du Caire, ayant avec eux du canon, se refusaient à toute obéissance et se montraient menaçants, ordonna (26 septembre) au général Murat de partir avec un bataillon de la 88e, les compagnies de grenadiers de la 19e, de se réunir au général Lanusse et d'attaquer et de détruire ces Arabes. Les deux généraux, partis le 29 de Ranah, joignirent bientôt l'ennemi et lui enlevèrent ses deux pièces de canon. Les Arabes se retirèrent toutefois en assez bon ordre sur de petits monticules de sable entourés par l'eau; mais, voyant qu'ils étaient suivis, et voulant sauver leurs troupeaux qui étaient derrière eux, ils se retirèrent. Cette fois, pour les joindre, il fallait traverser l'inondation. Nos soldats n'hésitèrent pas et se se mirent à leur poursuite, ayant, pendant plus d'une demi-lieue, de l'eau jusqu'à mi-corps. Ils finirent par leur tuer assez de monde et s'emparèrent de nombreux troupeaux. Forcée par la fin du jour de s'arrêter, la colonne reprit le lendemain la route de Mit-Kamar, ramenant avec elle le butin, les chevaux et le bétail qu'elle avait pris la veille. Le rapport officiel dit que tous, soldats et officiers, y montrèrent beaucoup d'ardeur et qu'ils perdirent leurs souliers en traversant les inondations; mais on sait que les républicains tenaient peu à ces bagatelles, et mon père, le fidèle Achate de Murat, dans toute cette expédition, ne relate pas ce fait dans sa correspondance.

Après quelques autres courses dans le désert, le général Murat fut envoyé à Alexandrie avec quatre bataillons et les compagnies de grenadiers de la 19e, un obusier et deux pièces de 8. Le général en chef jugeait la

présence de ces troupes nécessaires dans cette province, non seulement pour s'opposer aux tentatives que les Anglais pourraient faire sur le littoral, mais encore pour achever de réduire complètement les Arabes. Murat devait passer par Rahmanièh, Rosette, Aboukir, et, comme le plus ancien général de brigade, prendre le commandement de toutes les troupes.

Depuis quelque temps, Damanhour était devenu un centre de résistance à l'autorité française. Des Arabes, en grand nombre, avaient formé plusieurs camps autour de cette ville. On attendait avec impatience le renfort amené par Murat, pour en finir avec cette insurrection. Murat commença par attaquer Damanhour, qui offrit de la résistance. Les Arabes se défendirent dans les maisons; enfin on s'en empara. Plusieurs chefs faits prisonniers furent fusillés. Murat se porta ensuite sur les camps qu'avaient formés les Arabes dans les environs. Deux furent prévenus assez à temps pour déloger, mais le troisième, le plus nombreux, fut surpris. Les Arabes étaient en force, ils firent mine de se défendre et se formèrent en trois grosses colonnes soutenues par environ six cents cavaliers. Murat, se mettant à la tête de deux compagnies de grenadiers, marcha sur eux à la baïonnette, tandis que l'adjudant général L'Escale et le chef de brigade Barthélemy se jetaient sur les flancs avec deux bataillons. Tout cela fut fait avec tant de rapidité et d'audace, qu'abandonnant leur camp, les Arabes s'enfuirent, laissant derrière eux tentes, troupeaux, tout ce qu'ils pouvaient avoir de précieux. Le butin fut immense. Parmi les dépouilles, on trouva la selle du général Muireur, qui avait été si malheureuse-

ment tué par les Arabes peu de jours après le débarquement.

Ces courses continuelles, cette incessante activité, avaient donné à l'armée tout son ressort et retrempé le moral du soldat. C'est chose dangereuse pour une armée française, et je dirai même pour la nation française, que l'inaction, le manque d'un but, l'absence d'un objet qui préoccupe et fixe les esprits. Nous savons peu jouir du présent; le repos nous pèse; le calme absolu nous ennuie; notre mobile imagination court sans cesse après du nouveau. Lorsque ce nouveau lui manque, s'agitant en quelque sorte à vide, elle jette bientôt nos esprits dans un état de malaise, d'inquiétude, d'anxiété vague, qui donne facilement prise aux mauvaises passions et aux entraînements dangereux. C'est une disposition de notre nature contre laquelle Gouvernements et chefs d'armée doivent être toujours en garde.

Ces combats journaliers avaient accoutumé les soldats à un ennemi dont l'apparence extraordinaire, la manière de combattre, les avaient d'abord étonnés. Ils avaient conquis le sentiment de leur supériorité, et leurs adversaires étaient chaque jour plus convaincus de leur impuissance. Jamais, à bien dire, les Arabes n'avaient soutenu le feu de l'infanterie. Les Mameluks, qui d'abord l'avaient bravé, avaient également reconnu l'inutilité de leurs efforts pour enfoncer nos carrés. « Cent hommes, dit Napoléon en parlant de cette époque, auraient pu parcourir le pays sans crainte d'être arrêtés. »

Les carrés avaient d'abord été formés sur six rangs; on ne les forma plus que sur trois. Pendant longtemps,

chaque soldat portait un pieu de quatre pieds de long et d'un pouce de diamètre, garni en fer et muni de chaque côté d'une chaîne de huit pouces. Ces pieux se fichaient dans le sol et formaient comme des chevaux de frise qui servaient à couvrir le front des carrés. Mais, une fois que notre supériorité en eut imposé à l'ennemi, on y renonça.

Lorsqu'on était attaqué par la cavalerie, les officiers avaient l'ordre de faire commencer le feu à cent vingt toises, contrairement à l'opinion de quelques-uns qui voulaient qu'on attendît l'ennemi à bout portant. L'expérience en avait montré le danger avec une cavalerie aussi hardie que celle des Mameluks. A la bataille de Sédiman, un petit carré, formé de trois compagnies, étant chargé par eux, l'intrépide capitaine Valette « ordonna à ses voltigeurs de ne faire feu qu'à bout portant. Ils exécutèrent avec sang-froid cet ordre imprudent : quarante des plus braves Mameluks tombèrent morts au bout des baïonnettes, mais les chevaux étaient lancés : le carré fut enfoncé et les soldats sabrés (1).

« Les tirailleurs, contre les Bédouins et les Mameluks, marchaient par quatre. Ce n'est pas qu'il y ait eu des exemples qu'un seul tirailleur de pied ferme ait jeté à terre le cavalier d'un coup de fusil, mais cela ne doit pas servir de règle. »

Les Arabes faisaient d'abord parade de mépriser notre cavalerie, mais lorsqu'elle fut montée sur des chevaux du pays, elle les tint en respect. Quant aux Mameluks,

(1) *Campagnes d'Égypte et de Syrie, dictées au général Bertrand*, t. I, p. 287.

voici la manière dont elle s'y prenait pour les combattre. On a déjà dit qu'ils essayaient de se jeter en tourbillon sur les ailes pour tourner les flancs. « Un régiment de trois cents Français se plaçait sur trois lignes, se portait par division sur la droite et la gauche de la première ligne, et la cavalerie ennemie, déjà en mouvement pour tourner les flancs de la première ligne, s'arrêtait pour tourner les flancs de cette nouvelle ligne; la troisième faisait le même mouvement, et au même moment toute la ligne chargeait. Les Mameluks étaient alors mis en déroute et cédaient le champ de bataille. La cavalerie française ne marchait jamais en nombre sans avoir du canon servi par l'artillerie à cheval » (1).

Au bout de quelques mois, l'armée avait donc fini par s'habituer à l'Égypte. Les soldats étaient bien nourris; l'influence d'un beau et salubre climat s'était fait sentir. L'aspect du pays était d'ailleurs complètement changé depuis l'inondation. Ce n'étaient plus ces sables arides qui fatiguaient le regard et réverbéraient une chaleur suffocante. Le ciel était toujours serein, mais son azur se réflétait dans un frais archipel parsemé d'îles gracieuses et sans cesse animé par le mouvement de barques sans nombre. Partout où l'eau se trouvait en contact avec la terre, une végétation luxuriante s'y développait et, à la surface des eaux, venaient s'épanouir des milliers de fleurs aux corolles magnifiques. Les yeux étaient charmés de leurs couleurs, l'air embaumé de leurs parfums (2). Le jour, la chaleur était toujours

(1) *Campagnes d'Égypte et de Syrie, dictées au général Bertrand*, t. I, p. 277.
(2) Richardot, p. 71 et suiv.

grande, mais vers le soir, le *hemsin* ou vent du nord, venant à souffler, apportait une douce fraîcheur à ces belles nuits sereines toutes resplendissantes d'étoiles.

Grâce aux soins d'une administration éclairée et au génie pratique de quelques savants, on avait non seulement improvisé le nécessaire, mais satisfait même à ces nombreux besoins factices que crée pour nous notre manière de vivre, et que l'habitude nous fait ranger presque au rang des nécessités premières.

Lorsque les Français étaient arrivés au Caire, la déception avait été grande. Depuis longtemps ils soupiraient après cette ville comme après une terre promise. Entendant les Orientaux l'appeler *la grande*, *la victorieuse*, *l'incomparable*, *les délices de la pensée*, leur imagination, échauffée par les privations du désert, y avait rêvé toutes les délices du paradis de Mahomet. Au lieu de palais enchantés, de houris aux yeux de gazelle, ils ne trouvèrent que des rues tortueuses, sales, infectes, des fantômes voilés de bleu ou de blanc de la tête aux pieds, qu'on leur dit être des femmes, et quelques almées vieilles et laides qui, malgré leurs provocantes allures, inspiraient bien vite le dégoût... Quel désenchantement! quel pays! Pas de pain; encore moins de vin; pas même une chaise, une table boiteuse de cabaret où l'on pût se consoler en chantant le verre à la main!... Au bout de trois mois, tout était bien changé. On voyait des enseignes à la française, indiquant que là était un café, là un restaurant. On avait fait des chaises, des tables, des billards. Pour faire de la bière, on remplaçait le houblon par des plantes du pays.

Il y avait des fabriques de chapellerie, de passementerie, etc.

On voulut avoir un théâtre. Des amateurs se présentèrent en foule pour remplir les rôles. Bonaparte avait eu la pensée de faire venir une troupe de comédiens et un corps de ballet. Un ancien garde du corps, nommé Dargeval, imagina d'ouvrir un *Tivoli* dans une maison de Mameluk abandonnée. Les jours de fête étaient annoncés par des affiches. Il y avait bal, illumination, feux d'artifice, escarpolettes, jeux de toute espèce, tout enfin comme à Paris, excepté le beau le sexe qui était fort rare.

Enfin on avait des journaux. La *Décade égyptienne* rendait compte des séances de l'Institut, et le *Courrier de l'Égypte* donnait toutes les nouvelles qui pouvaient avoir de l'intérêt pour l'armée.

On voit que, grâce à l'esprit industrieux et inventif de nos compatriotes, peu de choses manquaient au bien-être. La seule privation réelle fut celle du vin; toute la science de nos chimistes ne put le remplacer, et les mers étaient trop bien gardées par les Anglais pour qu'il en vînt d'Europe.

[illegible] aux *houris*, ceux qui crurent en avoir [illegible] con-
[illegible] trouvère [illegible] nal que l'attention du g[illegible] en
eu [illegible] état de santé de l'arm[illegible] fit
dével[illegible] qui, à ce qu'il p[illegible] it
nouir de [illegible] *houris*, et lui or[illegible]
yeux étai[illegible] aires pour préven[illegible]
de leurs parr[illegible] profondément. L[illegible]
[illegible]éral : — « Eh bi[illegible]
[illegible] — « Elles son[illegible]

(1) *Campa[illegible]*
trand, t. I, [illegible]
(2) Richar[illegible]

Nil. » — « Comment, dans le Nil? »... Alors, d'un ton pénétré de la conscience avec laquelle il avait accompli sa mission, l'agah raconta qu'il avait fait saisir toutes celles qu'on suspectait d'avoir eu des rapports avec les Français, et qu'environ quatre cents de ces malheureuses, après avoir été décapitées, avaient été mises dans des sacs et jetées dans le Nil. — « Tu es un assassin! s'écria Bonaparte en fureur, je vais te faire fusiller. » — « Mais, reprit l'agah, je n'ai fait qu'exécuter la loi du Prophète! » Il y avait eu malentendu : pour le consciencieux musulman, le désordre à réprimer était le rapport que ces femmes avaient eu avec des infidèles, souillure que le Koran punit de mort, et nullement les fâcheuses conséquences qui avaient pu en résulter pour les Français.

Tandis que les vainqueurs cherchaient à tirer parti de leur conquête et à vivre du mieux qu'il leur était possible, les vaincus, bien que calmes en apparence, ne pouvaient s'accoutumer à une domination contre laquelle se révoltaient à la fois leur orgueil, leurs mœurs et leurs sentiments religieux. En vain Bonaparte tenta-t-il de gouverner au moins en apparence par les hommes du pays. Le Divan, qui se rassembla au Caire dans les premiers jours d'octobre, avait été composé des notables des diverses provinces choisis par les scheiks arabes qu'on savait être hostiles aux Turcs et aux Mameluks. Il sembla s'associer avec sincérité à la plupart des mesures qui lui furent proposées pour organiser le gouvernement de l'Égypte. Mais derrière ce simulacre de représentation s'agitait le vrai pays avec ses passions, son fanatisme, sa haine du joug odieux des chrétiens,

La mosquée d'El-Azhar était le rendez-vous des mécontents : c'est de là que partaient toutes les rumeurs propres à remuer la foule.

Quelques circonstances secondaires, en irritant les esprits, vinrent en aide aux desseins des séditieux. Telle fut l'application de notre système fiscal à l'Égypte. Ces droits d'enregistrement, de mutation, auxquels fut soumise la propriété, qui, sous des formes variées, venaient tout atteindre, tout frapper, outre qu'ils blessaient directement les habitants dans leurs intérêts, semblaient les choquer encore davantage par les formalités qu'ils entraînaient. Ce mode régulier de perception même les étonnait; ils eussent plus facilement compris l'emploi de la force, une *avanie* comme au temps des Turcs; mais qu'un scribe qu'ils méprisaient, assis à son bureau, se fît payer au moyen d'un chiffon de papier, voilà ce qu'ils ne pouvaient comprendre et qui les irritait singulièrement.

L'administration française avait entrepris de nettoyer la ville, de l'assainir; des mesures sévères avaient été prises pour prévenir la peste : autant de griefs. C'était arracher les musulmans à leur apathie habituelle, troubler le calme de la torpeur fataliste. Un grand nombre des rues du Caire étaient fermées par des portes; c'était un obstacle à la surveillance de la police; on les fit supprimer : nouveau sujet de plaintes. Enfin les ingénieurs français, en construisant les fortifications de la ville, avaient renversé plusieurs tombeaux. Ici le fait était grave et causa la plus vive irritation.

La révolte était donc dans les esprits. Une seule raison l'empêchait encore d'éclater : le général Bonaparte

avait tant de fois répété qu'il était l'ami du Sultan, que les musulmans l'avaient cru, et ils n'osaient agir jusqu'à preuve du contraire. Cette preuve arriva bientôt. Un firman du Grand Seigneur, partout répandu, annonça que la Porte avait déclaré la guerre à la France en proclamant la *guerre sainte*, et appelait tous les fidèles au combat. Dès lors, l'insurrection s'organisa. Le Caire en était l'ardent foyer. Déjà elle était partout, les Français ne s'en doutaient pas encore, et les muezzins, du haut des minarets, au lieu de chanter la prière, transmettaient les mots d'ordre de la révolte.

Le 21 octobre, sous prétexte de réclamations, de gros attroupements se portèrent chez le cadi et remplirent les rues adjacentes. Le commandant de la ville, Dupuy, instruit de l'aspect menaçant de ces groupes, était monté à cheval, suivi de quelques hommes. En essayant de se frayer un passage, il est atteint mortellement d'un coup de lance. La vue du sang ne fait qu'animer davantage une foule furieuse qui se répand en tumulte dans toute la ville, tue les Français isolés qu'elle rencontre, se jette dans les maisons qu'ils occupent. La maison du général Caffarelli est envahie une des premières; heureusement, il ne s'y trouvait pas; des ingénieurs y furent massacrés, et les précieux instruments qu'elle renfermait furent brisés.

Bonaparte avait passé le matin le Nil pour visiter l'île de Roudah. Après quelques difficultés, il parvint enfin à rentrer dans la ville. Il voulut faire appeler les ulémas; déjà les communications étaient interceptées par les insurgés et l'on apprit qu'une centaine d'individus, parmi lesquels se trouvaient les plus fanatiques, s'é-

taient réunis à la mosquée d'El-Azhar d'où ils attisaient et dirigeaient la révolte.

La situation était des plus graves. Réduire une aussi grande ville que le Caire était une affaire fort sérieuse ; il y avait quelque chose de plus sérieux encore, c'étaient les conséquences qui pouvaient en résulter pour l'avenir. Il fallait empêcher que toute la population ne fût entraînée et compromise, puis éviter que la répression ne prît un caractère tel que tout rapprochement, toute réconciliation ne devînt par la suite impossible entre les Français et les habitants. Aussi Bonaparte prit-il les dispositions les plus vigoureuses pour refouler l'insurrection dans son foyer, l'y restreindre en l'empêchant de gagner la ville et l'y étouffer. Ayant appris que déjà les Arabes de Baheiréh marchaient sur le Caire, il envoya des partis de cavalerie pour les repousser. Ce fut dans une rencontre avec ces Arabes que périt son aide de camp Sulkowski, aussi distingué par son caractère et sa science que par sa chevaleresque bravoure.

L'ordre fut donné au général Dommartin, commandant l'artillerie, d'établir sur le revers du Mokattam une batterie dont les feux devaient, ainsi que ceux de la citadelle du fort Dupuy, battre la mosquée, centre de la révolte. Le bombardement commença à une heure et demie. A trois heures, les insurgés, au nombre d'environ six mille, tentèrent une sortie désespérée et se précipitèrent sur le fort Dupuy pour l'enlever. Vigoureusement reçus, ils furent bientôt ramenés, la baïonnette dans les reins, et chargés par la cavalerie qui en prit un grand nombre. Bonaparte, voyant cette déroute, en profita pour lancer dans la ville quatre colonnes d'infante-

rie toutes préparées, qui, partant de points différents, devaient toutes se porter sur la mosquée. Balayant tout ce qui se trouva sur leur chemin, elles y arrivèrent au moment où les fuyards venaient y chercher un refuge. La résistance fut encore vive : il fallut pénétrer dans la mosquée; tous ceux qui s'y trouvaient furent tués ou pris. Il était sept heures du soir lorsque se termina cette lutte sanglante. Plus de quatre mille Turcs ou Égyptiens avaient péri. Les Français perdirent plus de quatre cents hommes. La ville était terrifiée; un grand nombre d'habitants avaient pris la fuite. Au vacarme du jour succéda le silence.

Le lendemain, avant six heures, quatre-vingts prisonniers reconnus comme ayant fait partie du Divan de défense furent passés par les armes. « Au soleil levant, les soixante scheiks et imans de la grande mosquée se rendirent tout tremblants chez le général en chef. Le scheik Sadah se fit excuser, prétextant son état de maladie. On pouvait ignorer sa mauvaise conduite; si on eût paru en être instruit, il eût fallu lui couper la tête. Dans la situation des esprits, cette mort aurait eu plus d'inconvénients que d'avantages. Son nom était vénéré dans l'Orient; c'eût été en faire un martyr » (1).

Bonaparte accueillit les scheiks comme à l'ordinaire et leur dit : « Je sais que beaucoup de vous ont été faibles, mais j'aime à croire qu'aucun de vous n'est criminel... Je ne veux pas qu'il se passe un seul instant du jour où la ville du Caire soit sans faire les prières d'u-

(1) *Campagnes d'Égypte et de Syrie, dictées au général Bertrand*, t. I.

sage. La mosquée de Gama-El-Azhar a été prise d'assaut ; allez la purifier. Tous les saints livres ont été pris par mes soldats, mais, pleins de mon esprit, ils me les ont rapportés ; les voilà, je vous les restitue. Ceux qui sont morts satisfont à ma vengeance. Dites au peuple du Caire que je veux continuer à être clément et miséricordieux. Je pardonne à tous, mais dites-leur bien que ce qui arrive et arivera est depuis longtemps écrit et *qu'il n'est au pouvoir de personne d'arrêter ma marche. Ce serait vouloir arrêter le destin.* » Ces vieillards se jetèrent à genoux et baisèrent les livres du Coran. Puis ils se rendirent à la mosquée toute remplie d'un peuple transi de peur ; elle fut purifiée ; le scheik El-Cherkaoui monta dans la chaire et répéta ce que le sultan Kébir leur avait dit. Le peuple fut rassuré, disant que sous un *prince* moins clément, le Caire aurait vu sa dernière journée. L'ordre était rétabli et tout reprit son cours habituel.

L'armée française seule n'approuvait pas tant de clémence ; elle eût voulu qu'on fît payer plus chèrement le sang que lui avait coûté la révolte. Kléber était chez le général en chef lorsque le scheik Sadah s'y présenta, deux jours après l'insurrection. Rempli de frayeur, le vieillard bégaya quelques paroles sans suite, puis, saisissant la main de Bonaparte, il la baisa. « Kléber demanda ce qu'était ce vieillard qui paraissait si interdit et dont les traits étaient si bouleversés. — C'est le chef de la révolte, lui répondit le général en chef. — Eh quoi ! vous ne le faites pas fusiller? — Non, ce peuple est trop étranger à nous, à nos habitudes, il lui faut des chefs. J'aime mieux qu'il ait des chefs pareils à celui-ci, qui ne peut monter ni à cheval ni manier le sabre,

que de lui en voir un comme Mourad-Bey ou Osman-Bey. La mort de ce vieillard impotent ne produirait aucun avantage et aurait pour nous des conséquences plus funestes que vous ne pensez. » Napoléon ajoute en note : « C'est ce même scheik que, plus tard, le général Kléber fit bâtonner : ce qui fut une des principales causes de la mort de ce général » (1).

La conduite de Bonaparte à l'égard des révoltes populaires fut toujours la même : agir, dès le début, avec la plus grande vigueur, terrifier, écraser l'insurrection, frapper promptement quelques coupables; puis, cette satisfaction accordée à la loi ou à la nécessité, pardonner, effacer le passé, ne plus inquiéter personne et suivre la marche habituelle comme si rien ne fût arrivé (2).

En cette circonstance, si la leçon fut sévère, du moins elle porta ses fruits. On peut dire qu'à partir de cette époque, la soumission de l'Égypte fut complète. La tranquillité ne fut plus troublée au Caire, et les habitants, désormais bien convaincus de leur impuis-

(1) *Campagnes d'Égypte et de Syrie, dictées au général Bertrand*, t. I, p. 257.

(2) Souvent, dans les émeutes, on a cru devoir agir différemment. On a pensé qu'il valait mieux commencer par tirer en l'air, que cela suffisait pour effrayer, disperser la révolte. C'est, en effet, pour le moment, une manière d'échapper à la terrible nécessité de répandre le sang ; mais est-on bien certain qne ce soit en définitive le moyen le plus sûr de l'épargner ! La chose est possible, mais Bonaparte n'était point de cet avis. Je me rappelle avoir entendu raconter au général Lallemand, qui lui avait servi d'officier d'ordonnance au 13 vendémiaire, que le général avait fait commencer par tirer à boulets et à mitraille, et qu'une fois l'effet moral obtenu, il n'avait plus fait tirer qu'à poudre pendant toute la nuit, portant ainsi à son comble la terreur des Parisiens, qui avaient pu juger du terrible résultat des premières décharges.

sance, prirent leur parti d'un Gouvernement et d'une administration qui d'abord avaient pu choquer leur orgueil, froisser leurs habitudes et leurs préjugés, mais qui bientôt leur firent sentir les avantage d'une régularité et d'une justice jusque-là inconnues pour eux.

Quant aux Français, désormais rassurés sur leur position, ayant plus de sécurité, ils songèrent à mieux s'établir. Eux aussi prirent leur parti, et si parfois de tristes pensées pénétraient encore dans leurs âmes lorsque, les regards tournés vers la France ils songeaient à leur isolement, à l'avenir qui leur était réservé, du moins un sentiment les soutenait, celui d'avoir accompli quelque chose de grand et de glorieux qui, un jour ou l'autre, tournerait au profit de leur patrie et de l'humanité. Ces sentiments sont exprimés dans une lettre d'Auguste Colbert (7 novembre 1798). Elle fournit sur l'Égypte, sur l'état des esprits à cette époque, des renseignements qui ont de l'intérêt ; elle pourra enfin servir à faire apprécier celui qui l'a écrite :

« Je ne sais quel effet a pu produire en Europe ce nouvel envahissement (celui de l'Égypte). Il doit être grand, sans doute. L'Égypte, par sa position géographique, par ses productions, susceptibles entre les mains des Européens d'une amélioration immense, doit inquiéter, sous les rapports commerciaux et politiques, le cabinet de Londres, donner de l'envie à la Russie, *qui ose peut-être regarder cette conquête comme l'enlèvement d'une portion de sa proie.* Cependant, au milieu de tous ces avantages, qui, en résultat, ne sont que spéculatifs, on s'est trompé sur les ressources *existantes* : il y a peu d'argent, ou il est caché. Sous

un Gouvernement despotique, la fortune des individus est à la disposition du maître. Celui qui possède enfouit ses richesses pour échapper à l'envie et à l'avarice du despote. D'ailleurs, d'autres inconvénients moraux existent encore. La différence de mœurs et de religion est un ennemi presque invincible chez un peuple fanatique et ignorant.

» Depuis près de trois mois nous n'avons pas reçu de nouvelles de France... D après tous les calculs raisonnables, l'Europe doit être en crise ou sur le point de se pacifier entièrement. Sommes-nous à Naples? Avons-nous la guerre continentale, ou le gouvernement, reprenant un peu de sagesse, médite-t-il la paix générale ? Voilà ce que je voudrais savoir.

» Tout est assez tranquille ici. Nous avons échappé, il y a quelques jours, à l'effet d'une conspiration dont les fils s'étendaient dans toute l'Égypte, et qui avait pour but de nous massacrer tous. Cinq ou six mille Turcs ont été victimes de leur audace; nous avons perdu environ quarante Français (1), parmi lesquels j'ai eu à regretter des amis.

» Adieu, ma chère maman, ne vous affligez pas trop de notre absence ; nous reviendrons sûrement, *quel que soit le résultat de nos exploits, les Français de l'Égypte auront toujours droit à la reconnaissance de leur patrie. Ils l'auront bien méritée.* »

Cette appréciation du présent, ces vues élevées et remplies de justesse sur la politique et l'état de l'Europe

(1) D'après les renseignements que j'ai pu recueillir, ce ne furent point 40, mais bien 400 Français qui périrent dans la révolte du Caire.

sont remarquables, si je ne me trompe; elles le sont d'autant plus que celui qui faisait ces réflexions n'avait que vingt ans. Mais les hommes mûrissent vite au milieu des grands événements, quand la nature les a heureusement doués.

Ce fut peu après la révolte du Caire que Bonaparte alla visiter la mer Rouge et Suez. Cette ville était devenue le rendez-vous des mécontents, et par leur intermédiaire, une correspondance s'était établie entre Mourad, qui était dans le Saïd, et Ibrahim retiré en Syrie. Bonaparte avait fait occuper Suez par le général Bon avec treize cents hommes. D'autres motifs attiraient son attention sur ce point. Suez était la clef de la mer Rouge, et la mer Rouge le chemin des Indes. De Suez à la Méditerranée, il n'y a qu'environ cinquante lieues. Les deux mers avaient été autrefois jointes par un canal; du moins, l'histoire le dit. Être maître de l'Égypte et rétablir cette communication, c'était s'assurer la route la plus courte entre l'Europe et l'extrême Asie; c'était faire une conquête sur l'Angleterre, marquer une première étape vers les Indes. Bonaparte voulait interroger la science moderne sur la possibilité du percement de l'isthme et rechercher s'il n'existait pas quelques vestiges oubliés et perdus du travail des anciens. Il partit le 24 décembre, avec Monge, Caffarelli, l'ingénieur Lepère, et son état-major. L'escorte était composée de deux cents guides; quatre cents chameaux portaient l'eau et les provisions nécessaires. Enfin suivait, roulant sur le sable du désert, là où avaient autrefois passé les chars des Pharaons, la berline du général en chef; elle contenait les cartes, les instruments. Monge, dont l'ardeur

scientifique était éveillée par mille objets, y entassait tout ce qu'il trouvait sur la route.

On campa le premier jour à Birket-el-Hadji, sur la limite des terres cultivées. Le lendemain, il fallut traverser quatorze lieues en plein désert, jusqu'à Adjéroud, petit fort où Bonaparte établit quelques hommes et deux pièces de canon. La route qu'on avait parcourue était marquée par des ossements blanchis, significative dépouille dont, depuis les temps bibliques, les caravanes avaient jalonné cette vaste plaine de sable. Une nuit très froide ayant succédé à une journée fatigante et chaude, faute d'autre combustible, on imagina de faire du feu avec ces ossements ; mais l'odeur qui s'en exhala fut telle, qu'il fallut aller chercher gîte ailleurs. Le lendemain, on était de bonne heure à Suez. Le général Bonaparte employa la journée à visiter la ville, ses dehors, et ordonna quelques travaux de défense. Suez étant sur la route des Indes, il craignait quelque attaque de ce côté de la part des Anglais. Leur expédition de 1800 justifia ses prévisions.

Le lendemain, au point du jour, il partit à cheval avec Berthier, Caffarelli, et accompagné d'une nombreuse suite, pour aller visiter les fontaines de Moïse. Les savants s'embarquèrent avec le capitaine Ganteaume, sur une chaloupe canonnière, qui avait été apportée démontée du Caire à dos de chameau. Le genéral Bonaparte passa à marée basse un des petits bras de la mer Rouge qui s'avancent au Nord. Eugène Beauharnais, qui était depuis quelque temps à Suez avec le général Bon, servit de guide avec des gens du pays.

La journée se passa à visiter les miraculeuses fon-

taines qui sortent de petits monticules de sable, à examiner des débris de constructions qu'on rencontre au bord de la mer. La nuit était close, lorsqu'on pensa au retour. On reprit le chemin qui avait été suivi le matin en traversant le détroit ; mais à peine eut-on fait trois ou quatre cents pas dans la mer, que les guides placés en tête crièrent qu'ils perdaient pied. Le général Bonaparte fit arrêter. La marée montait, le vent fraîchissait, la mer était agitée ; déjà les chevaux avaient de l'eau jusqu'aux épaules, Il eut un moment d'inquiétude : — « Serions-nous venus ici, dit Bonaparte, pour être engloutis comme Pharaon ? » Il y avait autant de danger à revenir sur ses pas qu'à marcher en avant. Il fallait se hâter : la mer montait toujours. On suivit la direction qu'on pensait la meilleure. La jambe de bois du général Caffarelli, soulevée par l'eau, l'empêchait de se tenir à cheval, et il ne pouvait mettre pied à terre comme beaucoup l'avaient fait. Bonaparte, ainsi qu'il le raconte, le confia à deux guides, chacun de cinq pieds dix pouces et nageant à merveille, qui s'étaient chargés de le sauver. Rassuré sur ce point, il prit les devants. Entendant bientôt derrière lui des cris, une vive dispute, il supposa que les deux guides avaient abandonné Caffarelli. Il retourna donc sur ses pas ; c'était tout le contraire : Caffarelli ordonnait aux deux hommes de l'abandonner. — « Je ne veux pas, leur disait-il, être la cause de la mort de deux braves. Il est impossible que je puisse m'en tirer ; nous sommes en arrière de tout le monde ; puisque je dois mourir, je veux mourir seul ! » La présence du général mit fin à cette discussion ; on se hâta et bientôt on toucha terre.

Caffarelli en fut quitte pour sa jambe de bois, qu'il perdait au reste toutes les semaines.

Eugène Beauharnais explique, dans ses Mémoires, la nature du danger que l'on avait couru. Le gué, à marée basse, n'a que deux pieds d'eau, mais le fond étant un sable mobile, le mouvement des vagues creuse de grands trous. L'eau étant très limpide, il est fort aisé, en plein jour, de les éviter; mais, la nuit, ils deviennent très dangereux. Cette aventure défraya longtemps les entretiens des soldats de l'escorte. Ceux qui avaient appris leur Histoire sainte racontaient la fuite de Moïse et la catastrophe de Pharaon, en remarquant que leur général n'avait pas été si bête de se laisser noyer.

Après avoir passé la nuit à Suez sous la tente, Bonaparte fit prendre à tout son monde le chemin d'Adjéroud. Quant à lui, suivi de Monge et de quelques officiers, il voulut côtoyer la mer Rouge, en suivant tout le contour du sinus. Il revenait dans la direction de Suez, lorsque, à un quart de lieue de la ville, on crut reconnaître à la forme du terrain, à quelque maçonnerie, le lit d'un ancien canal. Il voulut alors en suivre la trace, et, pendant près de cinq lieues, on trouva sans interruption les vestiges d'un grand travail de canalisation. Les berges étaient éloignées de vingt-cinq toises et la profondeur était encore assez grande, malgré l'envahissement des sables, pour qu'un homme à cheval pût y disparaître. L'imagination de Bonaparte s'était montée : il n'en fallait pas douter, c'était le canal de Sésostris qu'il venait de trouver, et dans l'enthousiasme de sa découverte, il était parti au galop, laissant derrière lui ceux qui, moins bien montés, ne pouvaient le suivre. De

retour à Adjéroud à la nuit close, il fit tirer le canon et allumer des feux pour qu'ils pussent se retrouver dans le désert. Avant de quitter les lieux, il donna ses dernières instructions à Lepère et aux autres ingénieurs, qui devaient faire la reconnaissance de l'isthme et étudier la possibilité de jonction des deux mers.

Il avait donc fallu des siècles pour que le génie d'un homme vînt rappeler au monde ce curieux et hardi monument de la plus antique des civilisations et lui montrer qu'il y aurait une grande gloire à en reproduire la merveille !

Bonaparte abondonna, en quittant Adjéroud, la route qu'il avait déjà suivie en venant, et se dirigea vers Belbeïs par le désert. Comme on approchait des terres cultivées, on rencontra dans une petite vallée une tribu d'Arabes campés au milieu de leurs troupeaux. Près de la tente du cheik étaient deux dromadaires sellés et bridés ; ils fixèrent l'attention de Bonaparte. Voulant savoir si ce que l'on disait de la rapidité et de la docilité de ces animaux était vrai, il dit à Eugène Beauharnais et à Edouard Colbert de monter dessus et de les faire courir. « A peine étions-nous perchés sur cette monture d'une nouvelle espèce, » raconte l'un des acteurs de cette scène (1), « que Bonaparte, la cravache à la main, lançant son cheval après nous, cherchant à nous atteindre, se mit à nous poursuivre, mais sans pouvoir nous joindre, bien qu'il montât un excellent cheval. Cette plaisanterie eut des suites sérieuses. Frappé de la légèreté de ces animaux, de leur sobriété, de leur résis-

(1) Le général Edouard Colbert, dans ses *Souvenirs inédits*.

tance à la fatigue, il conçut tout de suite l'idée de les utiliser. Cette pensée fut en effet bientôt réalisée, et l'armée eut un beau régiment de quatre escadrons, composé d'hommes d'élite montés sur des dromadaires. Il rendit de grands services : il était employé à éclairer les marches, à faire des reconnaissances lointaines, à porter des ordres pressés, à surveiller et à combattre les Arabes et les contrebandiers du désert. Une remarque assez curieuse à faire, c'est qu'à peu près au même moment, Desaix, dans la haute Égypte, avait eu la même idée et avait fait monter sur des dromadaires un bataillon de la 21e demi-brigade. »

Pendant cette excursion, le hasard fit tomber entre les mains de Bonaparte un messager chargé de dépêches d'Ibrahim-Bey et de Djezzar-Pacha pour la haute Égypte. On sut par lui que l'armée de Djezzar était arrivée sur le territoire de l'Égypte, que son avant-garde occupait l'oasis d'El-Arish. Le général en chef donna l'ordre d'envoyer deux bataillons et de l'artillerie à Katiéh, et au général Reynier celui de soutenir ce poste par une forte avant-garde placée à Salahiéh. Ces dispositions prises, Bonaparte retourna d'abord à Suez, et ce ne fut qu'après avoir encore été s'assurer par lui-même que ses ordres avaient été exécutés aux avant-postes, qu'il rentra au Caire pour achever les préparatifs de l'expédition qu'il avait résolu de faire en Syrie.

CHAPITRE XI

Illusion de Bonaparte et de M. de Talleyrand à l'égard de la Porte. — Deux armées turques se rassemblent, l'une à Rhodes, l'autre en Asie Mineure. — Expédition de Syrie; motifs que lui assigne Bonaparte. — L'Inde, Constantinople, projets gigantesques. — Composition de l'armée de Syrie. — Départ du Caire. — Situation de Reynier et de Kléber. — Capitulation d'El-Arish. — La division Kléber s'égare dans le désert. — Bonaparte, errant lui-même, rencontre le camp d'Abdallah. — Il retrouve enfin la division Kléber; joie des troupes. — Les puits de Zawi. — Khan-Iounès. — La Syrie. — Souvenirs de la Bible. — Gazah. — Fuite de l'armée d'Abdallah. — Ascalon, Esdoud, Ramléh. — Souvenirs des croisades. — Bonaparte refuse d'aller à Jérusalem. — Jaffa et ses environs. — Prise et sac de la ville. — Apparition de la peste. — Prisonniers passés par les armes. — Qualités du soldat français. — Meski. — Le général Damas. — La plaine d'Esdrelon. — Le mont Carmel. — Occupation de Haïfa. — Eugène Beauharnais et Sidney Smith. — L'armée s'établit en vue de Saint-Jean-d'Acre.

Depuis son arrivée en Égypte, Bonaparte, nous l'avons vu, n'avait cessé de proclamer que la France restait l'amie du Grand Seigneur, et que, si elle envoyait ses armées, c'était pour venger les outrages faits à ses nationaux par les beys mameluks et renverser le pouvoir de ces insolents usurpateurs de la suzeraineté de la Porte. Chose singulière, et qui serait difficile à croire si elle n'était aujourd'hui prouvée, Bonaparte s'était fait des

illusions sur la manière dont le Divan envisagerait cet envahissement d'une des provinces de l'Empire. Il conserva même longtemps des espérances à cet égard, et ce qui n'est pas moins curieux, M. de Talleyrand les partagea. D'après le plan concerté entre eux, ce dernier devait se rendre comme ambassadeur à Constantinople, et là employer toute son habileté à calmer les inquiétudes du Grand Seigneur, si même il ne parvenait pas à lui persuader que l'expédition entreprise par la France lui serait profitable. On aurait pu, en effet, jusqu'à un certain point, compter sur l'apathie de la Porte et tenter de l'endormir, mais l'Angleterre et la Russie n'étaient-elles pas là pour la réveiller? M. de Talleyrand n'alla pas à Constantinople; la Porte fit mettre aux Sept-Tours le chargé d'affaires de France, et la guerre fut déclarée.

Le premier résultat de cette nouvelle, lorsqu'elle parvint en Égypte, fut la révolte du Caire. Bientôt Bonaparte apprit que, poussé et aidé par l'Angleterre, le Divan préparait deux armées pour reconquérir l'Égypte. L'une se rassemblait à Rhodes et devait opérer par mer ; l'autre, venant de l'Asie Mineure, devait se réunir à Djezzar, récemment nommé pacha d'Égypte, et aux débris de Mameluks. Bonaparte n'avait pas d'inquiétudes du côté de la mer : il savait qu'un débarquement ne pouvait s'opérer en Égypte avant le mois de juin de l'année suivante. Du côté de la Syrie, au contraire, tout indiquait un mouvement prochain. On y avait rassemblé des vivres, des munitions; des artilleurs étaient arrivés de Constantinople ; l'avant-garde de l'armée de Djezzar était déjà à El-Arish, et son général Abdallah

se trouvait à Gazah avec un corps de huit mille hommes.

Bonaparte n'était pas homme à se laisser prévenir; il résolut donc de prendre l'initiative, de traverser le désert, de se porter rapidement sur Acre et de s'en emparer. Voici quels motifs il assignait à son expédition, dans une lettre au Directoire :

« J'ai, dans l'opération que j'entreprends, trois buts : 1° assurer la conquête de l'Égypte en construisant une place forte au delà du désert, et, dès lors, éloigner tellement les armées, de quelque nation que ce soit, qu'elles ne puissent rien combiner avec une armée européenne qui viendrait débarquer sur nos côtes ; 2° obliger la Porte à s'expliquer, et, par là, appuyer les négociations que vous avez sans doute entamées et l'envoi que je fais à Constantinople, sur la caravelle turque, du citoyen Beauchamp ; 3° enfin ôter à la croisière anglaise les subsistances qu'elle tire de Syrie, en employant les deux mois d'hiver qui me restent à me rendre par la guerre et par des négociations toute cette côte amie. »

A côté de ce qu'il voulait bien dire, de ce plan nécessité par les circonstances, l'ardente imagination de Bonaparte en concevait un autre qui devait se développer d'après les événements, ou plutôt, le premier n'était qu'un moyen d'arriver au second. Bonaparte se trouvait trop à l'étroit dans l'Égypte. Quelquefois ses regards s'étaient tournés vers l'Inde, mais c'était toujours vers l'Europe qu'ils revenaient se fixer. Il comptait, après avoir pris Acre, profiter de l'émotion produite par la *chute de Djezzar*, marcher sur Damas, Alep, soulever

les populations ennemies des Turcs en les proclamant indépendantes des pachas, puis les entraîner à sa suite, renverser à Constantinople la race d'Othman, y fonder un vaste empire, enfin peut-être, ajoutait-il, prenant l'Europe à revers, regagner l'Occident après avoir anéanti la maison d'Autriche.

Chose incroyable ! ce projet avait été communiqué à M. de Talleyrand qui ne l'avait pas repoussé, et Napoléon lui-même, à Sainte-Hélène, après avoir éprouvé toutes les rigueurs de la fortune, se complaît à raconter, comme choses réalisables, et son plan de marche sur l'Inde et tous les projets de ce rêve gigantesque.

L'armée avec laquelle il allait opérer en Syrie se composait de 10,000 hommes d'infanterie, de huit à neuf cents cavaliers, de 2,000 artilleurs et soldats du génie. Les généraux de division étaient Kléber, Reynier, Lannes et Bon. Murat commandait la cavalerie; Dommartin, l'artillerie; Caffarelli dirigeait le génie.

Un désert de soixante-dix lieues sépare l'Égypte de la Syrie. Dans cette longue distance on ne compte que trois étapes où l'on puisse trouver un peu d'eau et d'ombre; partout ailleurs on ne trouve que du sable mouvant, aucune végétation, pas un abri. De Salahiéh, point extrême de l'Égypte, à Katiéh, il y a seize lieues; de Katiéh à El-Arish vingt-cinq; d'El-Arish à Gozah dix-neuf; plus de quatre-vingts lieues, depuis le Caire. Il faut au moins douze jours à une armée pour parcourir cette longue et pénible route.

« De tous les obstacles qui peuvent couvrir les frontières des empires, un désert pareil à celui-ci est incon-

testablement le plus grand »(1). Une des plus sérieuses difficultés de la guerre est de procurer des vivres à une armée. Qu'est-ce donc lorsqu'il faut tout porter avec soi, eau, bois, fourrages ! Enfin, qu'on suppose toutes ces difficultés vaincues, le désert franchi; qu'une armée exténuée par la chaleur, la fatigue et les privations rencontre l'ennemi et soit battue, n'ayant qu'une ligne de retraite, encombrée de bagages, de chameaux, de bêtes de somme, elle a bien peu de chances d'échapper à la destruction.

Toutes ces idées avaient fort préoccupé Bonaparte, toujours prudent et prévoyant dans son audace. Il avait calculé qu'il fallait à son armée trois mille chameaux pour porter l'eau et les vivres, trois mille ânes pour le reste des bagages (2). Les attelages de l'artillerie avaient été renouvelés. On avait cherché à habituer les chevaux de la cavalerie à la vie du désert et jusqu'à l'eau saumâtre qu'ils devaient y rencontrer. Chaque cavalier portait deux petites outres pouvant contenir dix litres. La grosse artillerie, l'attirail de siège, qu'il n'eût pas été possible de faire passer par le désert, devaient faire route par mer, et, pour obvier aux chances d'une rencontre des Anglais, on avait embarqué double équipage de siège : l'un, sur la flottille commandée par le contre-amiral Perrée, l'autre à bord de trois frégates. Tout avait donc été prévu autant que possible.

Reynier, avec sa division placée aux avant-postes à

(1) *Campagnes d'Egypte et de Syrie, dictées au général Bertrand*, t. II, p. 18. Les réflexions suivantes sont également empruntées à Napoléon.

(2) *L'infanterie* avait un âne pour dix hommes.

Salahiéh et à Katiéh, surveillait l'armée de Djezzar, commandée par Abdallah, qui occupait Gazah, et avait envoyé jusqu'à El-Arish une avant-garde de 4,000 hommes.

Tout était préparé ; Bonaparte était sur le point de quitter le Caire ; une chose l'attristait : Berthier, son fidèle compagnon d'Italie, l'abandonnait. Tourmenté par sa romanesque passion, dévoré du mal du pays, il avait supplié le général de le laisser retourner en France, et Bonaparte, bien à regret, avait fini par céder à ses instances. Déjà il lui avait donné ses dépêches pour le Gouvernement et pensait qu'il allait partir, lorsqu'il le voit entrer chez lui, tout ému : — « Vous allez donc décidément en Asie? lui dit Berthier. — Vous savez bien que tout est prêt, lui répond Bonaparte. — Eh bien! continue Berthier, je pars avec vous : il me serait trop pénible de vous quitter au moment où vous allez courir de nouveaux dangers. Voici mon passeport et mes instructions. » Et les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Une autre fois, quinze années plus tard, Berthier crut encore pouvoir abandonner le grand homme auquel il devait sa renommée, et, cette fois, il en mourut de douleur.

Bonaparte quitta le Caire le 10. Il avait donné l'ordre à Murat de partir avec sa cavalerie. Déjà un régiment de dragons avait été envoyé en avant. Le 11, à Coraïm, il fut rencontré par *un dromadaire*, envoyé en toute hâte par Reynier : l'armée d'Abdallah s'avançait, et la position des Français, isolés au milieu de cet immense désert, devenait de plus en plus difficile. Bonaparte

repartit sur-le-champ et marcha toute la nuit. Tantôt monté sur un dromadaire, tantôt à cheval, il continua sa route sans s'arrêter et arriva le 12, au soir, au puits de Messoudiah. La fatigue de son escorte le força à prendre quelque repos. Le 15, à midi, il était devant El-Arish. Depuis l'envoi de son courrier, Reynier s'y était posté avec sa division. El-Arish est un gros village plus solidement construit que ne le sont ordinairement les villages égyptiens. Il y avait, en outre, un fort entouré de murailles et flanqué par des tours. Ce fort était défendu par les Turcs, qui avaient encore occupé le bois de palmiers et le puits qui en sont voisins.

Les Français étaient sur un monticule de sable, sans abri, sans eau. La position n'était tenable en aucune façon, d'un moment à l'autre Abdallah pouvait arriver avec le gros de son armée. Reynier avait donc pensé que la possession du village donnerait au moins à ses troupes le moyen de résister à une attaque, et il l'avait enlevé après une résistance opiniâtre qui lui coûta 250 hommes tués ou blessés; quant au fort, n'ayant pas une artillerie suffisante, il dut renoncer à l'attaquer. Le lendemain, Abdallah arrivait avec 8,000 hommes. Il établit son camp dans le ravin de l'Égyptus, se faisant couvrir par sa cavalerie.

La situation de Reynier, placé entre un fort bien défendu et une armée nombreuse, était fort critique. Heureusement, dans la matinée du 12 février, il avait été rejoint par la division Kléber qui, embarquée sur le lac Menzaléh, avait abordé à Tinéh. Kléber se chargea du blocus du fort, et Reynier alla avec ses troupes s'établir dans le bois de palmiers, en face d'Abdallah. Après

avoir bien reconnu le terrain, la position de l'ennemi, et pris de minutieuses dispositions, « il exécuta, dans la nuit du 14 au 15, une dès plus belles opérations de guerre qu'il soit possible de faire. » C'est Napoléon qui en parle ainsi ; j'en emprunte les détails à ses Mémoires :

« Il leva son camp à onze heures du soir, marcha par sa droite, remonta le ravin d'Égyptus pendant une lieue; là, le passa, se rangea en bataille, sa gauche au ravin et sa droite du côté de la Syrie, se trouvant en potence sur la gauche de l'armée ennemie; il rangea dans le plus profond silence sa division en colonnes par régiment; il formait ainsi trois colonnes, et chaque colonne à distance de déploiement, son artillerie dans les intervalles; il réunit à deux cents pas de chaque colonne les grenadiers auxquels il joignit cinquante hommes de cavalerie, ce qui porta la force de chaque détachement à deux cents hommes. Ainsi formé, il se mit en marche; aussitôt qu'il rencontra les premières sentinelles, il fit halte et rectifia sa position. Les trois détachements de grenadiers se jetèrent, par trois directions différentes, au milieu du camp ennemi; chaque détachement était muni de plusieurs lanternes sourdes, chaque soldat portait au bras un mouchoir blanc; d'ailleurs la différence de langage rendit la reconnaissance plus facile. En un moment, l'alarme fut dans le camp d'Abdallah. Reynier, avec la colonne du centre, arriva à la tente du pacha, qui n'eut que le temps de se sauver à pied, plusieurs kachefs d'Ibrahim-Bey furent pris; l'ennemi laissa quatre ou cinq cents morts sur le champ de bataille, neuf cents prisonniers, tous ses chameaux, une grande partie de ses chevaux, toutes ses tentes et ses

bagages. Abdallah se sauva épouvanté, et ne rallia sa division qu'à Khan-Iounès. Reynier n'eut que trois hommes de tués et quinze ou vingt blessés; il campa, le 17, dans la position qu'avait occupée l'ennemi, couvrant le siège d'El-Arish. Cette affaire fit le plus grand honneur au sang-froid et aux sages dispositions de ce général » (1).

Bonaparte arriva immédiatement après cette brillante affaire. Mécontent de l'attaque, peut-être intempestive, du village d'El-Arish, dont la possession avait été si chèrement achetée, il reçut le général Régnier avec une extrême froideur et fut loin alors de lui donner, pour ses derniers succès, les éloges qu'il lui prodigua plus tard.

La première chose à faire était de s'emparer du fort qu'on ne pouvait laisser derrière soi. La garnison était nombreuse et semblait résolue à se défendre avec vigueur. On établit des batteries, mais sans en obtenir un grand effet. L'eau des puits commençait à s'épuiser; on savait qu'Abdallah ralliait ses forces. Un assaut par escalade pouvait coûter beaucoup de monde, et cependant il fallait en finir.

On réunit tous les obusiers des divisions, et huit ou neuf cents projectiles lancés dans le fort le rendirent intenable à la garnison. Le 20, après quelques pourparlers, elle capitula. Bonaparte consentit à laisser leurs armes aux défenseurs d'El-Arish. Ils s'engagèrent par serment, jurant par Moïse, par Abraham et par le

(1) *Campagnes d'Egypte et de Syrie, dictées au général Bertrand*, t. II, p. 31.

Prophète, à ne point servir contre les Français pendant un an. Le fort contenait des vivres qui furent d'un grand secours pour l'armée. Depuis le 18, toutes les divisions étaient réunies. Celles qui venaient du Caire avaient eu beaucoup à souffrir en traversant le désert. Elles trouvèrent dans l'oasis quelques jours de repos, qui leur était nécessaire; puis, le 22, on se remit en marche. Kléber était à l'avant-garde, avec une partie de la cavalerie de Murat. Il devait être suivi par la division Lannes et aller coucher aux puits de Zawi, pour être le lendemain à Khan-Iounès, distant de quatorze lieues d'El-Arish.

Bonaparte partit le même jour, à midi, avec son état-major. Il avait calculé qu'il rencontrerait Lannes aux puits de Zawi. N'y trouvant personne, on put croire que la division Kléber avait poussé plus loin jusqu'à Raphia. La journée s'avançait; bientôt arriva la nuit. Il n'y avait pas de lune, et l'obscurité augmentait les incertitudes de la marche. En vain cherchait-on quelques traces du passage des troupes qu'on croyait être en avant : on n'apercevait rien. Ce fut ainsi qu'on arriva jusqu'à Raphia, quelques-uns disent jusqu'à la hauteur qui domine Khan-Iounès. Il n'y a, d'ailleurs, qu'un quart de lieue environ de l'un à l'autre. On entendit alors comme un bruit confus qui semblait indiquer le voisinage d'un camp. Tout à coup on voit les éclaireurs, qui marchaient en avant, revenir au galop. Un cheval de Mameluk, qui les suivait, se jette au milieu du groupe de l'état-major et y cause un instant de désordre. Ces éclaireurs accouraient en toute hâte annoncer au général en chef qu'ils venaient de rencontrer

l'ennemi. Au lieu de retrouver la division Lannes, on était tombé sur le gros des troupes d'Abdallah. Il n'y avait qu'un parti à prendre : éviter d'attirer l'attention et se retirer au plus vite. C'est ce que fit Bonaparte. Bientôt perdu dans l'obscurité ainsi que le petit groupe qui l'entourait, peu de temps après il avait regagné les puits de Zawi. Mais qu'était devenue l'avant-garde? On se perdait en conjectures. Le général n'était pas sans inquiétudes, lorsque vers trois heures du matin arriva un détachement du régiment des dromadaires. Ce détachement ramenait un petit pâtre arabe par lequel on avait appris qu'à trois lieues d'El-Arish les Français, au lieu de prendre la route de Syrie, avaient pris celle de Karak. Bonaparte partit immédiatement dans cette direction. Au point du jour il rencontra quelques dragons de l'avant-garde et sut enfin par eux ce qui s'était passé. Depuis plus de quarante-huit heures, la division Kléber errait dans le désert, sans vivres, sans eau, ne sachant où elle allait. Vers les dix heures du matin, on rencontra les premières troupes. A peine les soldats eurent-ils reconnu leur général, qu'ils se précipitèrent autour de lui, l'accueillirent comme un sauveur. Ils se croyaient perdus; l'abattement s'était emparé de leurs esprits; ils marchaient en désordre, n'écoutant plus la voix de leurs officiers; plusieurs même, dans leur découragement, avaient abandonné leurs armes. Bonaparte commença par les rassurer en leur disant qu'ils étaient tout près des puits de Zawi, puis il rallia la division, et par quelques-uns de ces mots dont nul jamais plus que lui n'a possédé le secret, il sut, en leur faisant honte d'un moment d'égarement, ranimer leur

courage et les rappeler à eux-mêmes : « Ce n'était pas en se mutinant, leur dit-il, qu'ils remédieraient à leurs maux, et, au pis aller, il valait mieux enfoncer sa tête dans le sable et mourir avec honneur que de se livrer au désordre et de violer la discipline. »

Les autres divisions, également égarées à la suite de celle de Kléber, rejoignirent successivement. Comme les puits de Zawi ne fournissaient pas assez d'eau, on alla jusqu'à Raphia, où elle était plus abondante; et Lannes, prenant l'avant-garde, alla, le même jour, s'établir à Khan-Iounès.

Là finit le désert. Khan-Iounès est un grand village entouré d'arbres et de jardins. C'était la Syrie; et déjà tout annonçait un changement de climat. A la sérénité constante, fatiguante du ciel de l'Egypte, succédait un ciel souvent chargé de nuages, et ces nuages causaient un indicible plaisir. Il semblait que leur vue rafraîchît, après les brûlantes ardeurs du désert. Ne rappelaient-ils pas, d'ailleurs, le ciel de la patrie? La pluie même parut une jouissance; jouissance, il faut le dire, sur laquelle on ne fut pas long à se blaser, car elle se renouvela trop souvent, et bientôt les habits de toile bleue, dont les soldats étaient vêtus, furent traversés.

On éprouvait une véritable joie à fouler enfin un sol qui se couvrait d'une riche végétation. Le printemps commençait. On aimait à revoir d'autres arbres que les éternels palmiers; on retrouvait des fleurs, des prairies, des paysages variés, terminés à l'horizon par les montagnes boisées et verdoyantes de la Palestine; et, malgré la fatigue et les privations, la vue de cette

nature fraîche et parée ramenait le contentement dans les esprits et la gaieté sur les visages.

Enfin cette armée, ces enfants du XVIIIe siècle, qui semblaient affecter de n'avoir plus de religion à eux et les considérer toutes avec indifférence, avaient au moins encore des souvenirs, et ces souvenirs se réveillaient en foule aux noms et à l'approche de ces lieux qu'ils avaient appris à vénérer dans leur enfance, qu'autrefois ils avaient appelés *les lieux saints*, *la terre sainte*. Ils savaient que Jérusalem n'était qu'à quelques lieues et tous auraient voulu y aller. Des généraux, des officiers lisaient la Bible, la commentaient, y suivaient pas à pas la route qu'ils parcouraient. Les interprètes, les guides, pour la plupart chrétiens de Syrie, leur racontaient les légendes conservées encore parmi eux. Là s'était arrêtée la Vierge en allant en Égypte; on montrait à Gazah l'endroit où Samson, après avoir enlevé les portes de la ville, les avait déposées.

Puis les esprits cultivés se rappelaient les strophes du Tasse et recherchaient les champs illustrés par les grands coups d'épée de Godefroi et de ses compagnons; et le cœur de ces fils de la Révolution, digne de comprendre tant de vaillance et capable de l'égaler, battait au souvenir de ces exploits, accomplis par des Français d'un autre âge.

Le 25 février, de très grand matin, l'armée se mit en marche. Après avoir traversé un terrain assez difficile, on était arrivé dans une plaine tapissée d'une belle verdure. Déjà se montraient au loin les collines de Gazah, lorsque, vers trois heures, on aperçut l'armée d'Abdallah, *rangée* en bataille, et qui semblait disposée à dis-

puter le passage. Sa droite se composait d'infanterie et s'appuyait au mamelon d'Hebron; à la gauche étaient cinq ou six cents Mameluks d'Ibrahim, trois mille Arnautes environ, puis des Arabes. Au fond, un peu à gauche, on apercevait Gazah située sur un plateau et s'étendant en suivant la pente du coteau jusque dans la plaine, au milieu des oliviers. Un château d'une masse imposante, de forme circulaire, flanqué de quatre grosses tours, couronnait la ville.

Bonaparte eut bientôt pris ses dispositions. Il ordonne à Kléber de se porter à gauche, donne le centre au général Bon et place à la droite Murat avec sa cavalerie, la faisant soutenir par la division Lannes, formée en carrés. A un signal donné, Kléber se porte rapidement entre le mamelon d'Hébron et la ville de Gazah, et menace de tourner la droite de l'ennemi. Bon et Murat marchent en avant. Ce mouvement était à peine commencé que déjà toute l'armée d'Abdallah se retirait précipitamment. En vain Murat lança ses escadrons contre les six mille chevaux qui lui étaient opposés et les poursuivit pendant près d'une lieue; ce fut tout au plus si l'on put sabrer ou prendre quelques cavaliers arriérés.

Gazah, désormais sans défense, ouvrit ses portes dont les scheiks et les ulémas vinrent remettre les clefs à Bonaparte. Le château se rendit dans la nuit. Les troupes bivouaquèrent dans les vergers qui entouraient la ville et sur les hauteurs qui l'avoisinent.

Dans la soirée un violent orage éclata, et des torrents de pluie eurent bientôt inondé la plaine et envahi les bivouacs. Pendant quatre jours cette pluie tomba sans

interruption. Bien que condamnée à l'inaction, l'armée ne trouva pas le repos dont elle avait besoin. Sans abri, sur un sol détrempé, des hommes habitués au climat chaud et sec de l'Égypte souffrirent beaucoup du froid et de l'humidité. Pour y échapper, ils n'eurent d'autre ressource que de se blottir du mieux qu'ils purent dans les nombreux tombeaux épars dans la plaine; puis, à défaut de bois pour se chauffer, ils mirent le feu aux oliviers dont ils étaient entourés. Ce fut un curieux spectacle, raconte un témoin, que ces feux de bivouac d'une nouvelle espèce. Les arbres brûlaient debout, et leurs rameaux incandescents, conservant assez longtemps leur forme, se dessinaient en charbons ardents dans l'ombre de la nuit (1).

Les chameaux d'Égypte eurent beaucoup de peine à supporter cette température pluvieuse. Leurs pieds ronds, charnus, concaves, faits pour marcher sur le sable, pouvaient à peine se maintenir sur un terrain boueux et glissant. Un grand nombre de ces animaux périrent. Leur chair, qui est bonne, dédommagea un peu de leur perte, car on n'avait pas de viande. Larrey en faisait faire du bouillon pour les malades.

Enfin, après quatre jours d'attente, le beau temps revint et l'armée put se remettre en marche, divisée en deux colonnes. L'une longea la mer, traversa un misérable petit village qui porte un nom retentissant, illustré par une des grandes victoires des croisés, Ascalon; l'autre, s'avançant parallèlement à la première et à la

(1) V. *Mémoires du prince Eugène*, publiés par A. Du Casse, t. Ier, p. 53.

droite, eut à se frayer un chemin dans une plaine couverte de hautes herbes qui rendaient la marche fort difficile. La cavalerie cheminait en avant pour frayer le passage. Le soir, on coucha à Esdoud ou Ashdod.

Le lendemain, après sept heures de marche, l'armée arriva à Ramléh qu'une tour élégante, de construction sarrasine, annonce de loin aux regards. Ramléh veut dire *sable :* le sol qui l'entoure est, en effet, sablonneux. On y trouva une assez grande quantité de vivres préparés pour l'armée de Djezzar. Il en avait toujours été ainsi depuis le commencement de la campagne, et ce fut aux approvisionnements faits pour les Turcs que l'armée française dut, en grande partie, de ne pas mourir de faim.

Ramléh, par sa position à moitié chemin de Jaffa à Jérusalem, a toujours eu quelque importance. Les croisés en avaient fait un poste de guerre et le siège d'un évêché. La ville renferme plusieurs couvents de moines. Un tiers des habitants est chrétien. On y trouva de nombreux souvenirs du temps des croisades : des tombeaux, des écussons sculptés, des inscriptions. En voici une qu'on lisait sur des vitraux :

« Quid prodest vixisse diu, cum fortiter acta
Abdiderit latebris jam mea tempus edax !
Tempore fama perit, pudor ! et mors atque vel ipsum
Prætereunt tempus, morsque secunda venit. »

C'est très philosophique et fort triste. Cette espèce d'épitaphe aura été composée par quelque moine morose, mais très probablement la pensée qu'elle exprime n'a jamais traversé le cerveau du vaillant et vieux che-

valier dont elle indique la tombe, et qui, par ses prouesses contre les infidèles, poursuivait à la fois et du renom sur la terre et son salut dans l'autre vie.

De la tour de Ramléh s'offre aux regards une vue remarquable par son étendue, sa beauté et ses contrastes. A l'est, derrière les montagnes, dont les flancs abruptes s'élèvent au-dessus des collines qui semblent s'étendre à leur pied, est la ville sainte, Jérusalem. Au côté opposé de l'horizon, on aperçoit les flots de la Méditerranée, lac immense qui semble placé entre les trois parties de l'ancien monde pour le réunir. Au milieu, au-dessus du dôme de verdure formé par les oliviers qui entourent Ramléh et Lyda, s'étend comme un vaste et riche tapis la plaine de Shâron.

Ce magnifique spectacle, les souvenirs qu'il évoquait en foule, réveillèrent le désir qu'on avait de toucher à Jérusalem, au moins de la voir. Elle n'était qu'à six lieues. Caffarelli en ayant parlé au général en chef : « Oh ! pour cela, non ! dit alors celui-ci, Jérusalem, n'est pas dans ma ligne d'opérations. Je ne veux pas avoir affaire à des montagnards, dans des chemins difficiles. Et puis, de l'autre côté du mont, je serais assailli par une nombreuse cavalerie : je n'ambitionne pas le sort de Cassius (1). » Bonaparte avait surtout hâte de marcher sur Jaffa, de s'emparer de ce port, le seul de la côte par lequel il put se mettre en communication directe avec Damiette, d'où il attendait des provisions pour l'armée et l'équipage de siège.

L'armée continua donc sa marche sur Jaffa. Kléber

(1) Bourrienne, t. II, p. 218.

formait l'avant-garde ; il y arriva le 3. Les Mameluks et la cavalerie d'Abdallah, postés en dehors de la ville, se retirèrent. Kléber se porta une lieue en avant sur la route de Saint-Jean d'Acre pour observer et contenir les Naplousains, dans le cas où ils eussent voulu inquiéter l'armée pendant qu'elle attaquerait Jaffa. Le lendemain, Murat fut envoyé avec un escadron pour reconnaître les abords de la place.

Jaffa est entourée de vergers remplis d'arbres fruitiers, d'orangers, de citronniers, de telle sorte qu'on peut en approcher de très près sans être découvert. La reconnaissance conduite par Murat fut cependant plusieurs fois exposée à un feu violent d'artillerie. On put néanmoins s'assurer qu'une haute muraille continue, flanquée de tours, couvrait entièrement la ville du côté de la terre, et qu'à l'endroit où les deux extrémités de ces deux murailles touchaient la mer, existaient deux forts qui complétaient la défense. La ville est située sur une colline ; sa population était d'environ huit mille habitants. L'infanterie d'Abdallah, composée de Maugrebins et d'Albanais, s'était jetée dans la place. L'artillerie, assez nombreuse, était servie par des canonniers venus de Constantinople. Le vallon fort couvert qui règne tout autour de la ville est dominé, à une bonne portée de canon, par un plateau assez élevé. Le général en chef se contenta de faire occuper ce plateau, préférant camper dans le valon, dont les arbres fruitiers fournissaient aux soldats de l'ombrage et des oranges.

Les 4, 5 et 6 mars furent employés à préparer l'attaque, à élever des batteries. Le 7, le garnison fut sommée de se rendre. Les deux Turcs qui portèrent cette

sommation pénétrèrent dans la ville, mais bientôt on put voir leurs têtes au bout de piques plantées sur la plus haute des tours et leurs cadavres jetés au pied des murailles. Il était sept heures du matin. La batterie de brèche ouvrit son feu. A trois heures, le mur était écroulé, la brèche ouverte, mais d'un difficile accès. Bonaparte, debout sur l'épaulement de la batterie, expliquait comment devait se faire l'attaque de la brèche, lorsqu'une balle, passant à trois pouces de sa tête, renverse son chapeau et étend roide mort à ses pieds le colonel Lejeune, de la 22e demi-brigade, qui s'apprêtait à monter à l'assaut. « Voilà, dit Bonaparte, la seconde fois que je dois la vie à ma taille de cinq pieds deux pouces. »

Lannes avait pris le commandement de la colonne d'assaut, et déjà l'attaque commençait. Les Turcs se défendaient avec énergie, lorsque le bruit se répand que la division Bon, chargée de faire une diversion sur la droite, avait pénétré dans la ville. En effet, quelques soldats rôdant autour des remparts, avaient trouvé une entrée. Les premiers avaient été victimes de leur audace, mais bientôt ils furent suivis par leurs camarades. On trouva peu de résistance, les défenseurs étant occupés à l'attaque principale.

La division Lannes, piquée d'être ainsi prévenue, s'élance alors tout entière, balaye en un instant la brèche, s'empare des tours et bientôt fait irruption dans la ville. Les rues étaient étroites ; la garnison se trouvait à la fois attaquée par devant et par derrière ; le carnage fut horrible. La nuit arrivait ; alors au massacre de tous ceux qui avaient les armes à la main succéda

le sac d'une ville livrée à une soldatesque exaltée jusqu'à la fureur par une longue lutte, devenue sourde à la voix de ses chefs et se livrant sur de pauvres victimes à tous les excès de la rage et de la brutalité. Ce qui se passa pendant vingt-quatre heures dans cette malheureuse ville, a excité l'horreur de tous ceux qui en ont été les témoins. On a peine à reconnaître dans les auteurs de ces effroyables scènes de meurtre, de viol, de pillage, ces soldats français ordinairement si généreux, si remplis d'humanité après le combat. Et cependant ces hommes étaient les mêmes qui, depuis un an, en Égypte, en présence d'un peuple vaincu et désarmé, avaient su maîtriser leurs passions et s'étaient montrés pleins de douceur et de retenue.

Hélas ! des souvenirs plus pénibles encore devaient se rattacher pour l'armée au nom de Jaffa. Une sorte de fatalité devait faire peser sur ses chefs et sur elle un de ces terribles problèmes que pose parfois la guerre, que les historiens et les philosophes discutent à leur aise dans le calme du cabinet, mais que les âmes les plus fermes ne résolvent, au moment décisif, qu'en frissonnant.

Dans cette ville où l'on croyait avoir tout exterminé, il se trouva le lendemain que, les uns disent 1,800, les autres 3,000 hommes de la garnison, s'étaient réfugiés dans une vaste cour abritée par de hauts bâtiments. Nos soldats allaient y mettre le feu, lorsque Eugène Beauharnais et Croisier, envoyés par Bonaparte pour voir ce qui se passait et rétablir l'ordre, crurent pouvoir accepter la soumission de ces hommes et leur promettre la vie sauve. Le général en chef était assis en dehors de la

ville sur un affût de canon, lorsqu'il vit arriver en deux colonnes ces prisonniers amenés par ses deux jeunes aides de camp. « Que m'ont-ils fait là ! s'écria-t-il avec l'accent du plus vif mécontentement. Que veulent-ils que j'en fasse ? Ai-je des vivres pour les nourrir ? des bâtiments pour les transporter en Égypte ou en France ? » Puis, comme Eugène et Croisier s'excusaient sur ce qu'il leur avait dit d'apaiser le carnage : « Oui, sans doute, ajouta-t-il dans sa colère, pour les femmes, les enfants, les vieillards, les habitants paisibles, mais non pour des soldats armés. Il fallait mourir et ne pas m'amener ces malheureux dont je ne sais que faire » (1) !.

On plaça les prisonniers derrière les tentes, assis, les mains attachées, et on leur distribua des vivres pris sur la ration des soldats.

C'était déjà un grand embarras que trois mille hommes d'une pareille espèce au milieu d'une armée qui comptait à peine le double de ce nombre, la division de Kléber étant déjà loin en avant, et celle de Reynier occupant encore Ramléh. A cet embarras vinrent bientôt se joindre de nouvelles complications, toutes également faites pour frapper les imaginations et montrer sous les couleurs les plus sombres les périls dont on était menacé.

Trompé par le pavillon turc qui flottait encore sur les forts de Jaffa, un vaisseau venant de Saint-Jean d'Acre était entré dans le port et avait été pris. On sut par le capitaine de ce navire que Djezzar attendait de nombeux renforts qui, d'un jour à l'autre, devaient débarquer en Syrie.

(1) Bourrienne, t. II, p. 222.

Enfin une sinistre rumeur circulait dans l'armée : une maladie terrible venait d'éclater, frappant comme la foudre ou faisant périr, après d'horribles souffrances, dans une affreuse agonie : c'était la peste et ce nom faisait pâlir les plus braves. Il n'était que trop vrai ! Non pas que la maladie vint d'apparaître subitement ; nous la traînions avec nous depuis l'Égypte ; les médecins le savaient, mais Desgenettes, de concert avec Bonaparte et Berthollet, avait pris le parti d'en user avec l'armée comme avec un malade, de lui cacher la gravité du mal et de dissimuler l'épouvantable fléau sous le nom de *fièvre à bubons*. Jusque-là d'ailleurs, il n'avait fait que peu de victimes ; mais tout à coup, à Jaffa, par suite du mauvais temps, des privations, des excès même auxquels s'étaient livrés les soldats lors de la prise de la ville, la maladie se manifesta avec une grande violence. L'effroi gagnait les esprits ; pour les rassurer, le général en chef parcourut les ambulances, et lui-même aida à relever le cadavre hideux d'un soldat qui venait de succomber.

Ce fut donc sous l'empire de ces circonstances, auxquelles il faut ajouter la préoccupation causée par la disette de vivres dont les soldats commençaient à se plaindre tout haut, qu'on fut appelé à décider du sort des prisonniers.

Les renvoyer en Égypte par terre n'était pas possible : pour les escorter, il eût fallu s'affaiblir d'un nombre d'hommes trop considérable, sans compter les difficultés que présentait le voyage.

Les transporter par mer ? on n'avait pas de bâtiments. Les faire entrer dans nos rangs ou les garder était inad-

missible. D'ailleurs on n'avait pas assez de vivres pour l'armée elle-même.

Restait un dernier parti à prendre, le seul qui satisfît à la foi donnée, aux lois de l'humanité : les renvoyer, leur donner la liberté. Mais c'était s'exposer à les voir grossir les rangs de nos ennemis déjà trop nombreux qui nous menaçaient. En agissant ainsi, les chefs satisfaisaient-ils à cette immense responsabilité qui pesait sur eux et dont le premier, le plus impérieux devoir était d'assurer la sécurité de l'armée ? Fallait-il sacrifier ou même compromettre le salut de cette armée pour sauver des hommes que l'on était sûr d'avoir toujours pour implacables ennemis, dont un grand nombre avaient déjà capitulé à El-Arish sous la condition de ne pas servir contre les Français, et qui, se retrouvant en armes contre eux, étaient déjà condamnés par toutes les lois de la guerre ? Le conseil assemblé par Bonaparte ne fut pas de cet avis. Trois fois il se réunit, et ce ne fut qu'à la troisième qu'il prononça l'arrêt de mort contre ces malheureux.

L'exécution eut lieu. Un Français attaché à l'armée a eu le triste courage d'en rapporter minutieusement les horribles détails (1).

Selon plusieurs historiens ou rédacteurs de mémoires, ce massacre doit peser d'une honte éternelle sur Bonaparte.

D'après eux, cette violation d'une capitulation accordée, cette tuerie accomplie de sang-froid trois jours après

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire des expéditions en Égypte et en Syrie*, par J. Miot, pages 146 et suivantes.

le combat, sont autant de crimes contre les lois de la morale et de l'humanité ; et s'il était possible, disent-ils, de justifier de tels actes, on justifierait tout aussi bien les massacres de la Saint-Barthélemy et des journées de Septembre.

Il me semble qu'il y a ici injustice ou, tout au moins, exagération. Pourquoi d'abord faire peser la responsabilité sur Bonaparte seul? Caffarelli, Lannes et d'autres, qui faisaient partie du conseil de guerre, étaient des hommes honorables, d'un caractère ferme, qui savaient fort bien exprimer leur pensée devant leur général et, au besoin, lui résister. Si donc ils ont partagé son opinion, c'est qu'ils ont eu de puissants motifs pour le faire. Et quel droit a-t-on de se croire plus à même qu'eux de juger de la nécessité des circonstances ? Un témoin, qui n'avait aucune obligation de se prononcer dans la question, Bourrienne, qui certes n'est pas favorable à Bonaparte, dit dans ses Mémoires : « J'ai assisté à toutes les délibérations; je dois déclarer que le résultat des discussions eût entraîné mon vote affirmatif. Il fallait être là pour bien apprécier cette *horrible nécessité.* »

Cette violation de la capitulation est, dit-on, un crime; ce massacre de sang-froid est un crime. Mais, de capitulation, il n'y en avait pas eu. Croisier et Eugène ont bien pu faire une promesse, mais c'était à l'insu du général en chef, et cette promesse ne pouvait le lier.

Et ces trois mille hommes condamnés à périr et exterminés froidement!... Fait épouvantable, j'en conviens; mais, cependant, ce n'est pas le fait qui constitue le crime. Ce qui rend l'action criminelle, c'est l'intention, la passion perverse qui l'accompagne et la dicte. Ces trois

mille hommes eussent été frappés dans la chaleur du combat, que leur mort n'eût pas fait question, et, dans cette circonstance, quel fut le motif qui détermina une aussi terrible résolution? Le salut de l'armée.

Lorsqu'il ne s'agit que de soi, on peut faire de la générosité; mais, lorsqu'on a la charge de milliers d'hommes, de toute une armée, le devoir passe avant la générosité. Et ce qui ne laisse aucun doute sur le sentiment auquel obéirent les membres du conseil de guerre, c'est qu'en vérité il leur eût été bien facile, en s'abandonnant à un mouvement tout naturel, de laisser échapper ces misérables. Pour prendre une si terrible décision, pour se charger de la responsabilité d'un si effroyable massacre, il leur a fallu faire un violent effort sur eux-mêmes, leurs trois jours d'hésitation l'attestent, et, s'ils se déterminèrent enfin, ce ne fut qu'entraînés par la conviction profonde de la grandeur du devoir qui pesait sur eux.

Qu'ils se soient exagéré le degré de nécessité où ils étaient de prendre un telle résolution, cela est possible, mais, en tout cas, il n'y eut de leur part ni faiblesse, ni perversion du sens moral, encore moins intention criminelle, et, par conséquent, il ne peut y avoir rien de cette honte qu'on voudrait déverser sur eux ou plutôt sur Bonaparte, car il est à remarquer que c'est lui seul qu'on a toujours mis en cause; c'est donc moins le fait en lui-même qu'on a voulu examiner et juger, que l'homme qu'on a voulu attaquer. Aussi est-il à noter que les accusations les plus vives sont venues d'écrivains étrangers, d'ennemis avoués ou de gens de parti (1).

(1) Maintenant serait-on tenté d'établir une comparaison entre Bona-

Une dernière observation sur la prise de Jaffa. On se rappelle comment les soldats de la division Bon, pénétrant à l'improviste dans la ville par un coin presque ignoré, avaient pris la garnison à revers et rendu la défense impossible. Il y a dans les races des caractères persistants ; le soldat français, depuis des siècles, est toujours le même. C'est la même intelligence, le même instinct de la guerre, qui lui fait parfois deviner la pensée du général, et souvent, par son audace ingénieuse, devancer toutes les combinaisons de la science et du gé-

parte assumant, avec quelques-uns de ses généraux, la responsabilité d'un acte terrible pour assurer le salut non seulement de 6,000 hommes qui sont avec lui perdus dans le désert, entourés d'ennemis, mais celui des Français qu'il a laissés en Égypte, dont sa ruine aurait bientôt amené la destruction, et Catherine de Médicis tramant le massacre de la Saint-Barthélemy, ou les auteurs des journées de septembre organisant le massacre des prisons ?

Catherine, reine, jouissant de la plénitude de sa puissance, ayant des armées, ayant déjà lutté et pouvant lutter au grand jour, et préparant dans l'ombre, avec la passion d'une vengeance froidement calculée, avec la plus odieuse perfidie, le guet-apens dans lequel elle veut assassiner la moitié de ses sujets, des parents, des amis, ceux-là même que la veille elle embrassait encore !

Les auteurs des massacres de Septembre, lâchant des égorgeurs soldés non sur des ennemis redoutables, mais sur des vieillards, de pauvres victimes entassées dans les prisons ; et, cela, pour inaugurer un *système*, celui de la *terreur*, par lequel ces grands politiques prétendent purifier et régénérer la France !

Ces deux exemples nous montrent le crime dans ce qu'il a de plus hideux. D'un côté, c'est la vengeance lâchement, traîtreusement assouvie, l'astuce de la bête de proie qui ruse avec sa victime pour la surprendre ; de l'autre, c'est pis encore : la perversion de l'âme humaine se montre dans ce qu'elle a de plus effrayant, ce sont toutes les notions du bien et du mal renversées, c'est l'assassinat érigé en système, c'est le crime qui ose s'appeler vertu. Eh bien, je le demande à tout homme de bonne foi, fût-ce au plus grand ennemi de Bonaparte, peut-on, osera-t-on mettre en parallèle les faits que je viens de citer et ce qui s'est passé à Jaffa ? Rien de ce que j'ai dit sur cet acte terrible peut-il s'appliquer pour justifier en aucune manière les massacres de la Saint-Barthélemy ou ceux de Septembre ?

nie. Les soldats de Jaffa étaient de la même race que ceux qui à Crémone (1), surpris, la place ayant été enlevée, leur général fait prisonnier, trouvèrent le moyen de rentrer dans la ville et de la reprendre.

Qui ne sait l'histoire de ce soldat de Turenne qui se croisait tranquillement les bras pendant que ses camarades travaillaient avec ardeur à des retranchements ? « Eh ! pourquoi ne travailles-tu pas ? » lui dit Turenne. — « Ma foi, mon général, j'ai dans l'idée que vous ne comptez pas rester ici, et que tout ce que vous nous faites faire n'est qu'une feinte pour tromper l'ennemi. » — « Eh bien ! mon ami, si tu en sais si long, garde ton secret jusqu'à demain, et travaille. »

Ce sont ces qualités qui font des Français la première nation militaire du monde; le maréchal Davout, le vainqueur d'Auerstaedt, qui était un homme d'esprit, disait : « La nation la plus *belliqueuse* et non la plus *militaire*. » Il avait peut-être raison. Les qualités du soldat français ont leurs inconvénients. Le sentiment de supériorité qu'il en conçoit, la fertilité de ressources qu'il sent en lui-même, lui inspirent, inspirent à ses chefs une confiance qui trop souvent fait oublier les règles qu'impose la pratique raisonnée de la guerre ; et c'est, il faut le dire, cet attachement à la règle, cette stricte observation des principes et des moindres détails du métier et de la discipline, qui constituent surtout ce qu'on appelle l'*esprit militaire*. Jamais, sous ce rapport, on n'a pu obtenir des Français ce qu'on obtient des Allemands. Comme l'a dit le maréchal Davout, le Français est surtout belli-

(1) En 1702.

queux ; il aime la guerre, mais peu la règle. Nous avons eu souvent à nous en repentir ; le succès nous gâte, et nous verrons bientôt comment la facilité avec laquelle nous nous étions emparés de Jaffa contribua à l'échec que nous subîmes devant Acre.

Le séjour de Jaffa était mauvais pour l'armée ; les imaginations travaillaient et les accidents épidémiques devenaient plus nombreux. Sans doute c'était une situation grave que celle de cette petite armée entourée d'ennemis, au milieu d'un pays difficile, ayant soixante lieues de désert derrière elle, poussant toujours en avant, sans vivres, sans communications assurées par la mer, et portant avec elle un terrible fléau ; cependant le général Bonaparte n'en fut pas troublé. Soutenu par les avis du médecin en chef Desgenettes, il pensa que les marches, l'activité, seraient le moyen le plus puissant de combattre une maladie qui commençait par agir sur les esprits, et que d'ailleurs, la belle saison arrivant, on pourrait trouver de meilleurs campements et des vivres plus abondants. Il fallait enfin se hâter d'aller à Acre, frapper le coup décisif qui devait nous ouvrir l'Orient.

Le 14 mars, le général en chef partit, avec les deux divisions Lannes et Bon, pour se porter à Meski, occupé depuis le commencement du siège par Kléber. Meski est situé dans une forêt de chênes, la plus grande qui soit en Syrie. C'est en cet endroit que le Tasse place sa vallée enchantée. A l'est sont les montagnes de Naplouse, l'ancien royaume de Samarie. Avant de quitter ce poste, Kléber avait fait pousser plusieurs reconnaissances. Dans l'une d'elles, le général Damas s'étant en-

gagé dans les montagnes, avait été grièvement blessé. On le rencontra porté sur un brancard et reprenant la route de l'Égypte. C'est ce même général qui fut chef de l'état-major général lorsque Kléber prit le commandement de l'armée. Vieux soldat de l'armée de Sambre-et-Meuse, d'un caractère droit et rigide, on l'appelait l'*Aristide* de l'armée. Il fut du petit nombre de ceux qui résistèrent à l'influence qu'exerçait Bonaparte sur tous ceux qui l'approchaient.

Le 15, après avoir bivouaqué à Meski, toutes les divisions et la cavalerie se mirent en marche. Au lieu de se rapprocher de la côte, Bonaparte, instruit des mouvements de l'armée ennemie, fit appuyer au nord, vers Kâkoun. On aperçut en avant de ce village quelques cavaliers, et bientôt, sur la droite de la route, des milliers de Naplousains soutenus par la cavalerie d'Abdallah. A cette vue, les divisions se formèrent en carré, tout en continuant de marcher, Kléber à gauche, se dirigeant avec sa cavalerie sur Kâkoun, Lannes, à droite, pour pénétrer dans la vallée qui est entre ce village et les montagnes de Naplouse. Chassé par quelques obus, l'ennemi se retira bientôt, et des hauteurs de Kâkoun on vit sa cavalerie s'éloigner au petit galop à travers la plaine. Au-dessus de cette troupe brillante flottaient au vent de nombreux étendards aux couleurs variées.

Pendant ce temps, la division du général Lannes se laissait entraîner à la poursuite des Naplousains. Une fois que ceux-ci furent arrivés dans les gorges de leurs montagnes, la scène changea. Embusqués derrière leurs rochers, ils font un feu meurtrier sur nos soldats qu'ir-

rite cette résistance. Au bruit de la fusillade qui redoublait, Bonaparte manifesta son impatience et son mécontentement; mais il était trop tard : on était engagé, et les Naplousains, profitant des avantages du terrain, qu'ils connaissaient parfaitement, poussaient vivement nos hommes, qu'ils rejetèrent dans la plaine, à la limite de laquelle ils s'arrêtèrent. Dans ce court engagement, le chef de brigade Barthélemy et cinquante hommes avaient été tués; une centaine mis hors de combat. Le général en chef témoigna vivement à Lannes son mécontentement d'une échauffourée qui avait coûté la vie à tant de braves gens, et comme celui-ci lui répondait *qu'il avait voulu châtier cette canaille*, Bonaparte lui ferma la bouche en lui disant sévèrement « qu'ils n'étaient pas en position de faire de semblables bravades. »

Après avoir traversé une petite plaine, on campa près de la tour de Zeïtah. Le lendemain, une pluie abondante avait détrempé le sol, et la journée jusqu'à Sabarin, bien que de quelques heures de marche seulement, fut très fatigante pour les troupes. Le jour suivant, l'armée découvrit sur la droite la vaste plaine d'Esdrelon et le mont Thabor, et vint camper sur les bords d'une petite rivière nommée le Keisoun, en face d'El-Hartî. Là, les montagnes de droite s'affaissent tout à fait. A gauche est la chaîne du Carmel, dont le versant présente souvent le spectacle de vastes pelouses d'où s'élèvent çà et là des massifs de belles futaies. Cette chaîne, en se prolongeant au nord jusque dans la mer, s'avance en promontoire et forme avec Saint-Jean d'Acre, situé en face, au nord-ouest et à trois lieues de distance, les

deux extrémités d'un arc dont le contour intérieur s'arrondit en une vaste baie. Au pied du mont Carmel, au bord de la mer, est la petite ville de Haïfâ. Il était important de s'en emparer : son port est un mouillage meilleur que Saint-Jean d'Acre, et pouvait être d'une grande utilité pour recevoir et couvrir la flottille partie de Jaffa.

Eugène Beauharnais raconte qu'ayant été envoyé en avant avec quatre hommes pour savoir si la ville était occupée et défendue, on lui ouvrit les portes, et que, s'étant mis aussitôt à courir au galop vers le port, il vit une chaloupe montée par un officier de marque s'éloignant à force de rames. « Nous lui tirâmes, dit-il, nos cinq coups de carabine et plusieurs coups de pistolet, mais en pure perte... J'appris plus tard que l'officier était le commodore Sidney Smith, commandant des forces anglaises » (1). En effet, le même jour, toute l'armée vit le *Tigre* et le *Thésée*, vaisseaux de l'escadre anglaise, louvoyant dans la rade entre Saint-Jean d'Acre et Haïfâ. Cette dernière ville fut occupée par les troupes du général Kléber. On y trouva une assez grande quantité de biscuit et de riz.

Le 17 mars, l'armée, après avoir traversé le Keisoun à gué, contourna la plaine, afin d'en éviter la partie marécageuse que traverse le Bélus avant de se jeter à la mer. Le temps, très chaud et humide, rendait la marche pénible, et une brume épaisse empêchait d'apercevoir Saint-Jean d'Acre, qui n'était qu'à mille

(1) *Mémoires du prince Eugène*, publiés par A. Du Casse, t. Ier, p. 56.

toises (une demi-lieue). On avait, cependant, encore à franchir de sérieux obstacles avant de gagner les hauteurs qui dominent la ville. Il fallait traverser le Bélus, qui se divise en plusieurs bras. Le colonel Bessières les passa avec deux cents guides et deux pièces de canon, le général Andréossy avec un bataillon de la 4e demi-brigade légère. Toute la nuit, les pontonniers travaillèrent à construire deux ponts, et l'armée campa près du moulin de Kerdané. Le lendemain, 17 mars, à la pointe du jour, le passage s'effectua ; l'armée se dirigea vers le mont de la Mosquée.[1]

Le général en chef fit refouler dans la ville les tirailleurs qui occupaient les jardins dont elle est entourée ; puis il établit son camp sur les hauteurs du Turon, de façon à être également à l'abri des feux de la place et de ceux de la rade. Reynier occupa la gauche ; au centre était le quartier général avec la division Bon ; à sa droite la division Lannes ; puis, à l'extrême droite, Murat avec la cavalerie.

On était enfin devant Saint-Jean d'Acre ! Ce nom devait désormais s'associer à celui de Bonaparte, pour montrer que le génie lui-même n'est pas toujours invincible. Des hauteurs occupées par l'armée, les regards avides contemplaient cette ville qu'on était venu chercher au bout des déserts, à travers mille hasards, malgré la guerre, la peste, les privations de tout genre. Était-ce enfin le terme, le but de tant de périls, ou bien seulement une première étape pour courir à des entreprises bien autrement gigantesques ?...

CHAPITRE XII

Aspect de Saint-Jean d'Acre du côté de la terre. — Sidney Smith. — Phélippeaux. — Proclamation de Bonaparte aux habitants. — Les Druses, les Moutoualis, les Chrétiens de Syrie.— Le chef de brigade du génie Samson reconnaît la place. — Plan d'attaque. — Dispositions prises pour couvrir l'armée de siège. — Junot est envoyé à Nazareth, Vial à Sour, Murat à Safed. — Fuite de la garnison turque. — Auguste Colbert envoyé à sa poursuite. — Le commandant turc prisonnier; sa fille, ses bijoux. — Un nouveau Scipion. — Les mystères du château de Safed. — Murat va reconnaître le pont d'Yacoub. — Judith et Holopherne. — Le fils du pacha de Damas franchit le Jourdain. — Les Naplousains dans la plaine d'Esdrelon. — Junot; combat de Nazareth. — Kléber marche au secours de Junot. — Murat envoyé de nouveau au pont d'Yacoub.— Bonaparte part avec la division Bon. — Murat repousse les Damasquins. — Murat marche sur Tabariéh. Le lac de Tibériade. — Auguste Colbert au pont de Magamah. — Bataille du Mont-Thabor : situation critique de Kléber; arrivée de Bonaparte; défaite de l'armée turque. — *Te Deum* à Nazareth. — Mort de Caffarelli. — Assauts donnés à Saint-Jean d'Acre. — Les généraux Rambaud et Bon, l'adjudant général Fouler, tués. — Sorties de la garnison. — Auguste Colbert est blessé; Alphonse Colbert est pris par les Anglais. — Auguste Colbert arrive à Damiette.

Du point où était campée l'armée française, Acre présentait la forme d'un losange dont deux côtés et une partie du troisième étaient baignés par la mer. Du côté de la terre régnait une muraille flanquée de tours *à l'antique*, suivant l'expression de Napoléon. A l'extré-

mité sud, au point d'intersection des deux côtés, en était une plus grosse et plus forte que les autres.

A la vue de ces défenses très médiocres, ces hommes qui avaient pris Alexandrie en un quart d'heure, Jaffa en quelques heures, crurent qu'il leur faudrait peu de temps pour s'emparer d'Acre, et malheureusement le chef du génie, celui de l'artillerie et Bonaparte lui-même partagèrent cette opinion. Ils ne savaient pas ou ne calculèrent pas que derrière ces murailles, en apparence si faibles, ils allaient rencontrer non pas seulement des barbares, mais des hommes leurs égaux en science, en habileté; qu'ils allaient avoir à lutter contre l'orgueil et la ténacité britanniques, conjurés avec la haine politique la plus violente.

Sidney Smith et Phélippeaux venaient d'apporter leur appui à Djezzar, le pacha d'Acre : Sidney, l'homme des entreprises hardies, téméraires; Phélippeaux, l'émigré français, l'ancien condisciple de Bonaparte à l'École militaire, son camarade dans l'artillerie, qui saisissait partout avidement l'occasion de combattre la Révolution, qu'il détestait. De concert avec un jeune gentilhomme breton, Tromelin, il avait fait évader Sidney Smith, alors prisonnier au Temple, à Paris. Tous deux l'avaient ensuite accompagné en Angleterre où ils avaient pris du service, et enfin l'avaient suivi en Orient (1).

Une circonstance vint confirmer le général en chef et l'armée dans leur confiance sur l'issue prompte et favo-

(1) Lorsque, plusieurs années après, le général Tromelin demanda et obtint de rentrer en France et dans l'armée, Napoléon l'accueillit en lui disant : « Faites autant de mal à mes ennemis que vous m'en avez *fait à Acre.* »

rable de l'entreprise. Bonaparte avait adressé, le 18 mars, la proclamation suivante aux habitants du pachalik d'Acre :

« Dieu est clément et miséricordieux!

» Dieu donne la victoire à qui il veut, il n'en doit compte à personne. Les peuples doivent se soumettre à sa volonté!

» En entrant avec mon armée dans le pachalik d'Acre, mon intention est de punir Djezzar-Pacha de ce qu'il a osé me provoquer à la guerre, et de vous délivrer des vexations qu'il exerce envers le peuple. Dieu, qui tôt ou tard punit les tyrans, a décidé que la fin du règne de Djezzar était arrivée.

» Vous, bons musulmans, habitants, vous ne devez pas prendre l'épouvante, car je suis l'ami de tous ceux qui ne commettent point de mauvaises actions et qui vivent tranquilles.

» Que chaque commune ait donc à m'envoyer des députés à mon camp, afin que je les inscrive et leur donne des sauf-conduits, car je ne peux répondre sans cela du mal qui leur arriverait.

» Je suis terrible envers mes ennemis, bon, clément et miséricordieux envers le peuple et ceux qui se déclarent mes amis. »

Il savait bien que ces paroles trouveraient de l'écho dans la haine que presque toutes les races qui habitaient la Syrie, les Druses, les Moutoualis, les chrétiens, nourrissaient contre les Turcs et contre la tyrannie de Djezzar, qui n'épargnait pas plus les musulmans que les autres.

En effet, dès le 19, le général en chef établissait son camp sur les hauteurs du Turon, la division Reynier échangeait encore des coups de fusil avec les tirailleurs ennemis qu'elle refoulait dans la place, et celle-ci répondait à coups de canon, lorsqu'on aperçut du côté de l'est une longue suite de cavaliers descendant de la montagne. C'était Abbas-el-Daher, l'un des chefs des Druses, fils d'Omar-el-Daher, l'ancien maître d'Acre, de la Palestine et du Saïd, dépossédé par Djezzar, presque aussi influent parmi les siens que l'émir Beschir. Il venait, accompagné d'une nombreuse suite, saluer Bonaparte par lequel il espérait être vengé et recouvrer sa puissance et ses biens. Le général en chef le reçut devant sa tente, lui promit de le rendre aussi grand qu'était son père, et lui donna une pelisse d'honneur, en signe d'investiture. De son côté, Daher s'engagea à fournir cinq mille cavaliers ou gens armés, et à couvrir l'armée française pendant le siège. Pendant qu'il jurait ainsi alliance et fidélité, un boulet enleva son cheval à quelques pas derrière lui.

Peu de jours après on vit également arriver, pour faire leur soumission, les Moutoualis, musulmans de la secte d'Aly, race fanatique et brave, en guerre perpétuelle avec ses voisins et avec les Turcs; enfin, accouraient par milliers, pêle-mêle, hommes, femmes, enfants, les chrétiens de Nazareth, Safed, etc...; habitués à vivre humiliés, opprimés par le despotisme des Turcs, ils voyaient avec joie la force et la puissance passer du côté d'hommes ayant la même religion qu'eux.

Cet empressement que toutes les populations mettaient à accourir au-devant des Français, à offrir leurs

services, semblait être de l'augure le plus favorable. On n'était pas accoutumé, en Égypte, à de semblables démonstrations; la différence était grande, les soldats en étaient frappés. En Égypte, les vaincus tremblants, courbant silencieusement la tête, nous maudissaient au fond du cœur; ici au contraire, tous, chrétiens, druses, musulmans, nous accueillaient avec bonheur. Pour les uns, nous servions leur haine; chez les autres, nous éveillions des espérances. Aussi les vit-on souvent assister aux travaux du siège, en suivre les diverses péripéties, et, à travers le flegme oriental, il était facile de voir l'intérêt qu'ils y attachaient. Ils soignaient nos blessés et s'empressaient de leur apporter tout ce qui leur était utile. Grâce à eux, enfin, les marchés du camp furent approvisionnés.

On le voit, sous ce rapport, le siège d'Acre s'ouvrait dans des conditions qui semblaient promettre un prompt succès.

Quant à la situation morale de l'armée, elle était excellente. Les soldats jouissaient de l'accueil qui leur était fait par les habitants. Le climat de la Syrie, assez semblable, à cette époque de l'année, à celui de l'Europe, leur plaisait plus que celui de l'Égypte. Ils avaient repris toute leur gaieté, tout leur entrain. Leur confiance en leur général, en eux-mêmes, était sans bornes et leur ardeur sans égale. Larrey raconte que souvent il fut étonné de voir reparaître dans les tranchées des hommes blessés depuis peu et à peine remis de leurs blessures, tant était grande leur impatience de combattre!

Cependant, du 19 au 20 mars, la reconnaissance de

la place avait été faite par les généraux Caffarelli et Dommartin. On se rappelle que l'enceinte de Saint-Jean d'Acre consistait, du côté de la terre, en deux fronts distincts, deux simples murailles partant de la mer et venant former un angle au sommet duquel était une grosse tour. D'autres petites tours, placées de distance en distance, flanquaient également ces fronts, qui d'ailleurs pouvaient être battus et enfilés par les vaisseaux placés en rade. Profitant de la nuit, le général de brigade du génie, Samson, s'était avancé aussi près que possible de la place. Tantôt rampant, tantôt marchant à genoux, il était parvenu jusqu'à un endroit où il sentit tout à coup le terrain s'affaisser brusquement : c'était le fossé placé au pied des murailles. Au moment même où il le tâtait, une balle vint lui traverser la main. Contenant sa douleur, sans pousser un cri, sans presser ses mouvements, il poursuivit sa périlleuse reconnaissance. Toutefois, à cause de l'obscurité, il ne put s'assurer de la profondeur exacte du fossé : circonstance fatale qui donna lieu plus tard à de cruels mécomptes et coûta la vie à bien des braves gens.

De l'avis du général Caffarelli, et contrairement à celui du général Dommartin, il fut résolu « d'attaquer le front de l'est comme celui dont les approches étaient les plus faciles, et de faire brèche à la grosse tour du midi comme étant la plus éloignée de la mer, la plus haute, celle qui domine toute l'enceinte et toute la ville et d'où on aurait un débouché assuré pour entrer dans la ville, tandis qu'en faisant brèche à une courtine, suivant l'avis de Dommartin, il faudrait se loger entre

deux tours, ce qui serait très difficile et très meurtrier » (1).

On n'avait que des pièces de campagne dont le calibre le plus fort était de 12, et deux caronades, l'une de 24, l'autre de 32, prises aux Anglais à Haïfâ. Comme on avait peu de munitions en général, et pas de boulets de ces derniers calibres, on eut l'idée de donner aux soldats cinq sous (2) par boulet anglais qu'ils ramasseraient. Il n'y eut pas alors de ruses qu'ils n'imaginassent pour attirer sur eux les foudres de l'escadre britannique. Tantôt ils couraient à cheval sur la plage, tantôt ils la faisaient côtoyer par des barques; d'autres fois, ils feignaient de vouloir élever sur le bord de la mer des ouvrages de fortifications. Aussitôt la tempête éclatait, les boulets bondissaient à terre et les soldats de courir après. Tel fut le seul et singulier mode d'approvisionnement d'une partie de notre artillerie, et, chose singulière, ce jeu en apparence fort périlleux, et qui amusait beaucoup nos hardis soldats, ne donna lieu à aucun accident.

Il y a dans l'histoire du siège de Saint-Jean d'Acre deux parties distinctes : l'une, celle du siège propre-

(1) *Campagnes d'Egypte et de Syrie, dictées au général Bertrand,* t. II, p. 70.

(2) Plus tard ce prix fut augmenté, ce qui donna lieu à l'ordre du jour suivant (4 avril 1799) :

« Tous les militaires qui, dans les journées d'aujourd'hui et de demain, porteront à l'état-major des boulets trouvés dans la plaine, seront payés, savoir :

» Pour chaque boulet de 36 ou 33..... 20 sous.
» Pour chaque boulet de 12..... 15 —
» Pour chaque boulet de 8..... 10 — »

(*Correspondance de Napoléon Ier*, t. V, p. 497.)

ment dit; je n'ai pas l'intention de suivre les cruelles péripéties de ce drame célèbre; l'autre, qui se compose des mesures prises par le général en chef pour couvrir son armée pendant le siège et des combats auxquels ces mesures donnèrent lieu. Si la première a pu prêter à des critiques fondées, dans la seconde, qui appartient plus entièrement à Bonaparte, son génie brille de tout son éclat, et l'échec essuyé devant Saint-Jean d'Acre disparaît derrière la gloire du Mont-Thabor.

C'est aux faits qui s'accomplissent autour de Saint-Jean d'Acre que je m'attacherai particulièrement. Les raconter sera pour moi trouver presque à chaque pas les traces d'une mémoire chère et sacrée, celle de mon père, à qui Bonaparte, premier consul, écrivait plus d'une année après : « Jamais je n'oublierai la bravoure que vous avez montrée en Syrie. »

La plaine à l'extrémité de laquelle est situé Saint-Jean d'Acre peut avoir cinq ou six lieues dans sa plus grande longueur, sur environ trois de large. Au nord, elle est bornée par les montagnes du Sâron, au sud par la chaîne du Carmel, à l'ouest par la mer, enfin à l'est par les montagnes de Galilée qui s'élèvent par gradins jusqu'à leur point culminant, situé à environ six lieues de la côte, pour de là s'affaisser peu à peu, de l'autre côté, jusqu'aux bords du Jourdain et du lac de Tibériade.

Saint-Jean d'Acre est à dix lieues au sud de Sour, l'ancienne Tyr, où l'on voit encore la digue construite par Alexandre; à trente-six lieues sud-ouest de Damas, la route qui conduit à cette ville traverse le Jourdain au pont de Yacoub. C'était par là que, d'un moment à l'au-

tre, on pouvait voir arriver l'armée rassemblée par le pacha de Damas, à laquelle s'étaient joints la cavalerie de Djezzar et les Mameluks d'Ibrahim donnant la main aux Naplousains dont nous avions déjà éprouvé le courage et l'opiniâtreté pendant la marche sur Saint-Jean d'Acre. Ils pouvaient non seulement couper nos communications sur nos derrières, mais encore, en nous acculant sur la ville assiégée, nous placer entre deux feux.

Qu'on réfléchisse à la position de cette petite armée de 13,000 hommes à son arrivée en Syrie, réduite à 9,000 par les pertes, les maladies, par les garnisons qui occupaient El-Arish, Gazah, Jaffa, Haïfâ; jetée à cent lieues de ses réserves; du côté de la terre, entourée d'ennemis; du côté de la mer, bloquée par une escadre anglaise; ayant enfin devant elle une ville qui faisait mine de se défendre résolûment, et l'on conviendra qu'il fallait une singulière fermeté d'âme et une grande habitude du succès pour persévérer et compter sur un triomphe.

La première préoccupation du général Bonaparte fut de mettre l'armée à couvert en formant autour de Saint-Jean d'Acre comme un vaste camp inaccessible à toute irruption de l'ennemi, dans lequel elle put se mouvoir, trouver des ressources, vivre et se livrer en toute sécurité à son objet principal, les travaux de siège.

Dès le 19 mars, il avait fait occuper par Lannes, puis par Murat, Chafâ-Amr, beau village situé sur une hauteur boisée, bien exposée, ayant de bonnes eaux. Le pacha d'Acre y possédait un vaste palais dont on fit un hôpital capable de contenir 600 malades. Bonaparte,

dans ses instructions à Lannes, lui recommandait de bien traiter les habitants : « Inspirez la confiance, lui disait-il, maintenez la discipline, et vous rendrez un grand service à l'armée... Faisons-nous aimer, et que le peuple soit mieux avec nous que sous le régime de Djezzar. »

Murat devait, avec deux cents hommes de cavalerie et une pièce de canon, s'emparer des chameaux et des blés appartenant au pacha, puis laisser à Chafâ-Amr cinquante hommes pour éclairer les routes et maintenir les communications avec Acre. Tous les débouchés des monts furent barrés par des fossés ou des abatis, et des grand'gardes de cavalerie ou des piquets d'infanterie furent chargés de les surveiller. Non content de ces mesures, Bonaparte ne voulant pas, suivant son expression, qu'une patrouille ennemie pût passer le Jourdain, fit occuper Safed et Nazareth. Le général Vial fut envoyé à Sour ; le chef d'escadron Lambert, commandant à Haïfâ, devait avoir l'œil sur la plaine d'Esdrelon et sur les routes de Naplouse. Enfin des colonnes, sans cesse allant et venant, parcouraient l'espace compris entre les points occupés et le camp. Ce mouvement continuel de troupes les faisait paraître beaucoup plus nombreuses et rendait impossible l'apparition inopinée de l'ennemi dans un rayon de douze à quinze lieues autour de l'armée. Aucun fait ne pouvait se passer sans qu'on en fût aussitôt prévenu.

Junot était déjà parti pour Nazareth sur l'avis donné par Daher que le pacha de Damas rassemblait des troupes de l'autre côté du Jourdain, lorsque le général Murat reçut l'ordre suivant transmis par Berthier :

« Vous donnerez l'ordre au général Murat de partir demain avec 200 hommes de cavalerie, deux pièces de canon, 500 hommes d'infanterie légère, pour se rendre à Safed, dissiper les rassemblements qui s'y trouvent et s'emparer du château. — Il mènera avec lui le scheik Mustafa, que j'ai revêtu scheik de Safed ; il le mettra en possession dudit village.

« Maître de Safed, il fera faire des reconnaissances sur le chemin de Damas. Il mènera avec lui un ingénieur pour faire le croquis de la route et tenir note de tous les villages par où il passerait, ou que l'on découvrirait à droite ou à gauche. Si le fort de Safed était occupé en force, et qu'il y eût du canon, enfin qu'il crût ne pouvoir le forcer qu'en perdant du monde, il fera sommer le commandant et passera jusqu'au pont de Benât-Yacoub, pour contenir le fort et éclairer la route de Damas. »

Bien que cet ordre eût été donné le 26 mars, Murat ne partit que le 30. Peut-être avait-on voulu attendre le résultat d'une tentative d'assaut qui eut lieu le 28. Elle fut malheureuse; on y perdit beaucoup de monde. Mailly de Château-Renaud, vaillant jeune homme qui conduisait les troupes, frappé d'une balle et précipité du haut d'une tour qu'il escaladait, eut pendant la nuit la tête coupée par les Turcs.

Peu de jours avant, son frère, envoyé dans Acre en parlementaire, avait été décapité par ordre de Djezzar. Ainsi, par un sort commun, les deux frères trouvaient presque au même moment une mort semblable et cruelle.

Que d'existences brillantes d'avenir, riches d'espé-

rances, ainsi tranchées par la guerre !... Ah ! si l'histoire, à côté de ces récits de batailles dont l'éclat nous éblouit, pouvait faire entendre le cri de douleur échappé des entrailles des mères, du cœur des épouses et des orphelins !... Mais non, le chant de triomphe arrive seul à notre oreille, il traverse les siècles, et le plaintif gémissement s'éteint oublié, sans avoir trouvé d'autre écho que l'âme d'où il s'est exhalé, et toujours la guerre, implacable et mystérieuse loi, pèse sur l'humanité, qu'elle enivre par ce qu'on appelle la gloire, que parfois même elle entraîne au nom de la civilisation et de la liberté !

Le 30 mars, au matin, le général Murat partit avec sa colonne. Il avait avec lui Auguste Colbert, son inséparable compagnon d'armes depuis deux ans, et un second aide de camp nommé Beaumont, puis le chef de brigade Brou et le commissaire des guerres Miot, à qui j'emprunterai la plupart des détails relatifs à cette expédition.

Cette marche du côté du Jourdain, sur la route de Damas, à travers un pays dont les noms évoquaient tant de souvenirs, était faite pour piquer vivement la curiosité. La route qu'on allait suivre était à peine connue, car, à bien dire, en Syrie, à part le chemin qui conduit de Jaffa à Jérusalem, le reste n'a été parcouru que par quelques rares voyageurs. On avait donc fort peu d'informations. Quelques Druses et un moine de la terre sainte, nommé le père François, devaient servir de guides.

On traversa d'abord la plaine qui entoure Acre, en se dirigeant vers le nord-est. Peu à peu, les derniers bruits

du camp expirèrent, et bientôt, au lieu du lugubre spectacle d'une ville assiégée, on eut celui d'une nature calme et souriante. La colonne ne tarda pas à gravir les premières pentes des montagnes de Kanaan. Après avoir longé Makr, elle tourna brusquement à droite vers Sedid, pour remonter ensuite dans la direction du nord-est.

Vers les derniers jours de mars, le printemps apparaît en Syrie tel que l'ont chanté les poètes. La terre s'y couvre, dit-on, de tulipes, de roses blanches et roses, de narcisses, d'anémones, de lis blancs et jaunes, de giroflées, d'une espèce d'immortelles odorantes dont les couleurs variées, se détachant sur un fond de fraîche verdure, ravissaient des yeux encore fatigués des sables du désert.

Tantôt la colonne eut à traverser des vallées étroites et profondes, sous l'ombre des platanes, au milieu des touffes de lauriers-roses, entre lesquels couraient des eaux fraîches et limpides ; tantôt elle remontait des pentes abruptes. Là, du fond des ravins s'élevaient des oliviers couvrant de leur feuillage glauque le flanc des collines où paissaient des chèvres aux oreilles tombantes ou des moutons à large queue (1). Quelquefois, au milieu d'un fourré de grenadiers, de lenstiques, de citronniers, de nopals aux formes bizarres, étendant leurs grands bras armés de palettes épineuses, apparaissait le dôme blanc du tombeau d'un santon ou quelque petite cahute annonçant un village (2).

(1) Voir Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 3e partie.
(2) *Ibid.*

Vers les onze heures, la colonne s'était arrêtée ; on prenait un peu de repos avant de s'engager dans les gorges de Mejd-el-Keroum, lorsqu'au milieu des gais propos des uns, des poétiques rêveries qu'inspiraient aux autres ces paisibles et pittoresques aspects, le bruit du canon vint frapper leurs oreilles. Était-ce quelque nouvel assaut donné à Acre ?... Et le souvenir de la malheureuse tentative du 28, des amis qu'ils avaient perdus, vint comme un triste nuage assombrir leur pensée.

On se remit en route. En sortant des gorges de Mejd-el-Keroum, se trouve une plaine assez vaste. La colonne, suivant la même direction, se mit à gravir les hauteurs de Benah, de Naféh. Ces hauteurs se composent d'une succession de collines séparées, disposées en amphithéâtre s'élevant graduellement de la plaine, et ayant leur sommet aplati. Derrière elles, se montrent des montagnes plus hautes ; parfois leur chaîne interrompue laissait fuir l'horizon, où le regard voyait se dresser au loin les cimes du Djourmouk. Une lumière chaude, transparente, éclairait tout cet ensemble de collines, de montagnes, de pics lointains. Les plans les plus rapprochés se détachaient vivement colorés, puis, des teintes, se fondant et se dégradant peu à peu, allaient s'étendre à l'horizon dans la voûte azurée et sereine du ciel.

La journée avançait. On entendait dans la plaine les cris des pâtres poussant devant eux de longues files de vaches rousses ou de chèvres noires, ce qui indiquait le voisinage d'un cours d'eau ou d'une fontaine. En avant de la colonne se montrait un mamelon isolé. De

ses flancs tout couverts d'arbres, de noirs cyprès, s'élevaient quelques nuages blanchâtres de fumée. C'était le village de Ramah, dont les pauvres cabanes se distinguaient à peine, à travers le feuillage, du sol sur lequel elles étaient placées. Le Selaméh coule au pied du mamelon.

Le général Murat donna ordre de s'arrêter en cet endroit, qui était aux deux tiers du chemin de Safed. Les habitants n'avaient point l'air effrayé. Les femmes, contrairement à l'usage de l'Orient, n'étaient pas voilées et laissaient voir des traits empreints de la finesse et de la régularité particulières à la race arabe, lorsque ces traits ne sont point déformés par les souffrances ou par un hideux tatouage. Elles étaient vêtues de longues robes d'un bleu clair, sans manches, retenues autour de la taille par une ceinture blanche. Quelques-unes portaient sur leur tête, en les maintenant de leurs bras nus, des vases d'argile d'une forme svelte et pure ; d'autres, les ayant placées sur l'épaule, les soutenaient de la paume de la main, gracieusement renversée. Leur aspect était à la fois élégant et sévère; il semblait que ce fût une apparition des temps bibliques.

Les scheiks vinrent rendre hommage au général Murat et mettre à sa disposition les ressources que pouvait offrir le village. On avait de l'eau à portée ; le ciel était étoilé, la terre toute tapissée de sa parure du printemps ; il y avait là plus qu'il ne fallait à des hommes habitués depuis plusieurs années à supporter toutes les privations, à braver tous les climats. Au dire du commissaire des guerres Miot, le repas de l'état-major fut somptueux : il se composa de galettes et d'œufs sur le plat.

La nuit fut douce et calme. Le lendemain, à l'aube du jour, la diane retentit en des lieux habitués à n'être réveillés que par les chants du coq, et la colonne se remit en marche pour Safed et le Jourdain. Après avoir traversé à gué le Selaméh, un des principaux affluents du Nahar-El-Lemoun qui se jette dans le lac de Tibériade, puis un autre petit cours d'eau, nommé le Kefr'Anân, qui traverse le village de ce nom, on suivit pendant quelque temps les crêtes d'une suite de monticules dont l'aspect était pittoresque encore, mais bien différent du chemin riant et fleuri de la veille. On marchait sur un sol volcanique tout couvert d'une avalanche de pierres noires vomies par ces cratères depuis longtemps éteints.

La colonne était en marche depuis quelques heures, lorsqu'on aperçut un roc élevé, pointu, s'avançant comme un promontoire entre deux vallées profondes qui venaient se confondre à ses pieds. Quand les objets se dessinèrent d'une manière plus distincte, une masse noire, imposante, une vraie forteresse du moyen âge avec ses hautes tours, apparut : c'était le château de Safed, couronnant la partie la plus élevée du rocher. Au-dessous, collées aux flancs abrupts de la montagne comme des nids d'hirondelles, s'étageaient de petites maisons, de telle sorte que souvent la terrasse des unes servait de cour à celles qui étaient placées au-dessus. C'était la partie juive de la ville de Safed. Derrière le château, deux sommets distincts du premier étaient occupés par les autres portions de la ville, ainsi divisée en trois.

Safed *est un* lieu vénéré par les Juifs. C'est là que

doit descendre le Messie lorsqu'il apparaîtra sur la terre. Aussi, grand nombre d'entre eux y viennent de tous les coins du globe, à la fin de leur carrière, pour s'y retirer et mourir, dans l'attente du grand événement. Ils y eurent longtemps une école célèbre pour l'étude du Talmud et une imprimerie établie dès le seizième siècle. La population de Safed pouvait être de 8,000 âmes, dont un quart juif, le reste musulman ou chrétien, ces derniers en petit nombre.

Cependant la colonne, après avoir quitté le plateau sur lequel elle se trouvait, était descendue dans une des profondes vallées que le rocher de Safed domine de trois ou quatre cents pieds. Quand il fallut gravir, on suivit le cours d'un torrent qui, en descendant de la montagne, faisait tourner plusieurs moulins. La montée fut longue et pénible. On arrivait enfin, et déjà l'avant-garde avait pénétré dans la ville, dont les habitants montraient les dispositions les plus amicales, lorsqu'on vint prévenir le général Murat que la garnison turque, effrayée de l'apparition des Français, venait d'abandonner le château. Ces hommes, en s'enfuyant, pouvaient donner l'éveil sur la marche des Français et attirer sur eux des forces considérables. Murat donna l'ordre à Auguste Colbert de prendre quelques dragons, les fantassins les plus alertes, de courir après les Turcs, de les arrêter et de les ramener coûte que coûte.

Cette petite troupe, toute haletante encore d'une montée pénible, se précipite sur le versant opposé du rocher, vers la route de Damas. Bientôt elle joint les fuyards, embarrassés dans leur marche par de nombreux bagages. Colbert voit un groupe plus pressé, il s'y fait

jour, aperçoit le commandant de la troupe, s'élance sur lui et s'en empare. Cet homme, dans sa terreur, emportait ses richesses, ses bijoux, tout ce qu'il possédait de précieux. Sa fille était avec lui ; son fils, qui l'accompagnait, pouvait encore fuir, mais, voyant les siens prisonniers, il demeura et voulut partager leur sort. Dragons, fantassins arrivaient pêle-mêle. Dans le tumulte qui s'ensuivit, la route était jonchée des débris qu'abandonnaient les fuyards. Des caisses renversées s'échappaient de fins tissus, des étoffes précieuses, tous ces brillants colifichets dont l'Orient aime à se parer. Le pauvre vieux chef, voyant toutes ses richesses éparses sur le sol, sa fille aux mains des soldats, n'attendait plus pour lui que la mort, et toutefois, dans sa douleur, il implorait son vainqueur pour ses trésors, pour sa fille, et se jetant avec elle aux pieds de mon père, il embrassait ses genoux. Mon père fut touché du désespoir de ces pauvres gens, et, sans être précisément un Scipion, rendit d'abord à la jeune fille sa liberté. Seulement, usant de son droit de conquête, il s'empara des chevaux arabes (1) montés par la belle fugitive et sa compagnie et leur donna en échange des chevaux de son escorte. Quant au vieillard, après lui avoir fait rendre la plus grande partie de ce qui lui avait été ravi, entre autres choses deux riches plaques de ceinture, il le ramena à Safed, lui et son fils, ainsi que les autres prisonniers. Le général Murat, en apprenant ce qui s'était passé, ne laissa pas que d'envier la bonne fortune

(1) M. Daure, ordonnateur en chef de l'armée d'Égypte, m'a raconté que mon père offrit un de ces chevaux au général Bonaparte et en donna un à Duroc.

de son aide de camp, qui rencontrait ainsi de jolies femmes sur sa route et en agissait d'une manière aussi chevaleresque. Il traita d'ailleurs avec bonté et acheva de rassurer le vieux commandant turc, confondu qu'on n'eût pas pris sa fille et qu'on lui eût rendu ses bijoux.

Le général fit occuper le château de Safed par l'infanterie, s'y logea lui-même et plaça la cavalerie dans les maisons voisines.

Le château de Safed, construit par les chevaliers du Temple vers 1250, pour commander le pays, observer la ligne du Jourdain et couvrir les villes de la côte, était un vaste édifice gothique ayant tous les caractères de ceux du même genre construits en Europe vers cette époque. Sa position presque inaccessible, l'épaisseur de ses murailles, la hauteur de ses tours, en avaient fait, au moyen âge, une forteresse inexpugnable, et la solidité de sa construction avait bravé les siècles (1). Au bout de cinq cents ans, les voûtes, qu'avaient fait autrefois résonner les éperons et les lances des chevaliers, retentirent sous le bruit des crosses de fusil, et des Français, bien différents d'idées et de langage de ceux du treizième siècle, vinrent chercher un asile dans ces murailles, qu'avaient élevées l'esprit religieux et militaire de leurs pères.

Bientôt les bruits cessèrent. Le pas seul de quelques sentinelles se faisait entendre, et tous, les uns la tête appuyée sur leurs sacs, les autres étendus sur des nattes, cherchaient dans le sommeil un repos aux fatigues de

(1) En 1837, un terrible tremblement de terre détruisit la ville et renversa le château de fond en comble.

la journée ; Murat, entouré de quelques officiers, dormait profondément, lorsque des soldats vinrent le réveiller et lui dire que derrière une muraille on entendait des bruits étranges, comme celui d'un travail souterrain. Ces indices étaient trop vagues pour qu'on donnât immédiatement l'alarme ; mais, cependant, que pouvaient être ces bruits ? Quelque surprise, une attaque ! Murat fit lever ceux qui étaient près de lui. On alla près de la muraille. On entendit en effet un bruit sourd et répété semblable à celui de coups de pioche ; puis, en prêtant l'oreille, comme des gens qui chuchotaient entre eux. Quelques pierres semblaient disjointes et prêtes à se détacher. On attendait en silence ; quelques soldats avaient le doigt sur la détente de leurs fusils. Tout d'un coup une partie de la muraille s'écroula ; les soldats firent feu ; puis rien, pas un cri, pas un mouvement, pas une trace qui pût faire soupçonner la cause de cette singulière alerte. Le reste de la nuit se passa à chercher vainement à se l'expliquer, sans que plus rien d'ailleurs vînt en troubler le calme.

Dès la pointe du jour, le général Murat, laissant le gros de son monde, partit avec un détachement composé surtout d'infanterie, pour reconnaître la plaine que domine Safed et qui s'étend jusqu'au Jourdain, le pont d'Yacoub, passage principal conduisant à Damas et la rive gauche du fleuve. Il prit la route par laquelle la garnison de Safed avait tenté de fuir la veille et qui se dirige au nord-est. Les pentes en sont moins rapides que celles du chemin qui gravit la montagne du côté de l'ouest, et, s'adoucissant toujours à mesure qu'on avance, elles descendent lentement dans la plaine. Après une heure

et demie de marche environ, la petite troupe arriva au village de Farhân. Un spectacle où la beauté de l'aspect s'unit à la grandeur des souvenirs vint alors frapper les regards.

En avant s'étendait la plaine du Jourdain. On ne voyait pas le fleuve, mais l'œil pouvait suivre facilement le sillon profond où il coule. Au delà, le plateau de Jaulan, puis le pays de Hauran, la terre d'Abraham. En dirigeant la vue vers le nord et en remontant le cours du Jourdain, on aperçoit presque sous ses pieds le petit lac de Houléh (Bar-el-Houléh), presque caché sous les plantes qui flottent sur ses eaux. Derrière le lac, à quelques lieues, on distingue sur une cime aiguë les ruines d'un vieux château sarrasin; il indique la position de Banias, l'ancienne Césarée de Philippe, où Jésus annonça à ses disciples les mystères de sa passion et de sa mort; puis, comme servant de fond à ces lointains et les rapprochant singulièrement par un effet d'optique bien connu de toutes les personnes habituées aux pays de montagnes, s'élève la masse gigantesque du Gebàl-El-Cheïk, extrémité sud de la chaîne de l'Anti-Liban. Le soleil brillait sur les dentelures de glace de son sommet; le long de ses flancs couverts de neige se montraient les arêtes des noirs et profonds ravins qui les sillonnent. Enfin, en regardant à droite et en descendant le cours du Jourdain, apparaissaient, entre les montagnes aux croupes mollement ondulées, les eaux bleues du lac de Tibériade, cette mer de Galilée dont les vagues on porté l'empreinte de l'Homme-Dieu.

Ainsi donc, cette terre qu'ils embrassaient de leurs *regards*, qu'ils foulaient sous leurs pieds, était la terre

de la Bible, la terre promise, la terre des Évangiles ! Murat et ses compagnons, enfants du dix-huitième siècle, tous plus ou moins fils de Voltaire qu'ils étaient, se sentirent émus d'un sentiment de curiosité religieuse. Tant il est vrai qu'il y a des impressions premières qui ne s'effacent jamais entièrement de l'âme !

Quelques sceptiques qu'ils pussent être, le spectacle qu'ils avaient sous les yeux réveillait en eux les plus imposants souvenirs et rappelait, dans l'ordre moral, la plus grande phase de l'histoire de l'humanité.

Pour les soldats, ceux d'entre eux qui avaient appris leur catéchisme, qui savaient l'histoire sainte, donnaient aux autres des explications. Leur pensée se reportait aux leçons d'une mère, du curé de leur village ; ils contemplaient, pensifs, cette terre lointaine dont la mystérieuse influence leur rendait présents le foyer paternel, la famille, et ravivait en eux de douces émotions qu'ils croyaient oubliées.

Continuant de descendre droit vers le Jourdain, la petite colonne rencontra une ancienne voie romaine qui vient de Tabariéh. Elle passe à peu de distance de ruines indiquées sur les cartes sous le nom de Kasr'Abrah, et qu'on dit être celles d'un château construit par Baudouin IV, roi de Jérusalem. De cet endroit il n'y a plus qu'un petit mille jusqu'au pont d'Yacoub (Gesr Benât Yacoub, *le pont des filles de Jacob*).

Enfin, du sommet des rives encaissées au milieu desquelles il coule, on aperçut le Jourdain, ce fleuve des prophètes, ces eaux qui depuis deux mille ans sont pour des millions d'hommes les eaux de la régénération.

A cet endroit il peut avoir trente pas de large. Son cours est rapide, presque torrentueux (1). Le pont qui le traverse, bâti en pierres noires, a quatre belles arches en formes d'ogives; il a été construit au commencement du seizième siècle. Un khan est placé à peu de distance de la rive orientale. Après avoir envoyé quelques éclaireurs sur cette rive, le général Murat fit faire halte à sa troupe. On avait mis quatre heures pour venir de Safed.

Après être resté une partie de la journée au pont d'Yacoub et avoir fait explorer les terrains environnants, n'apercevant rien qui pût faire soupçonner le voisinage de l'ennemi ou la marche de quelque troupe, Murat prit le parti de retourner à Safed. Le château renfermait quelques approvisionnements ; il y plaça une garnison d'infanterie commandée par un capitaine nommé Simon.

Toute la journée du 2 avril fut consacrée au repos, et les curieux purent visiter cette singulière ville de Safed perchée sur trois pics séparés l'un de l'autre par de profonds ravins. Les maisons, bien construites en pierre de taille, contrastaient par leur bonne apparence avec ce qu'ils avaient rencontré jusque-là en Syrie. La plupart des habitants, bien tournés, alertes, les frappèrent par la propreté et l'élégance de leur costume consistant en une veste serrée à la taille, chamarrée de broderies,

(1) Robinson : *Biblical researches in Palestine and the adjacent regions : a journal of travels in the years* 1838 *et* 1852, t. II, p. 415.

Il y a 224 mètres de différence de niveau entre le lac de Houléh et le lac de Galilée.

avec de grandes manches tombant derrière les épaules. La manière dont ils enroulaient leurs turbans parut toute particulière et gracieuse.

Ils virent la place de la tente d'Holopherne, l'endroit où Judith, par un dévouement sans doute sublime, mais qu'il ne serait pas dans nos mœurs d'offrir en exemple au beau sexe, sauva son pays. Ce qui semble surtout avoir frappé nos explorateurs, ce fut de voir les femmes de Safed montrer, sans voile, de riants et gracieux visages d'une blancheur charmante, genre de beauté dont on avait perdu l'habitude; elles n'étaient d'ailleurs nullement sauvages, ou ne laissaient voir un peu de timidité que par pudeur ou coquetterie. Aussi plus d'un de nos Français n'eût pas demandé mieux que de se risquer comme Holopherne. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'ils ne rencontrèrent pas de Judith.

De Safed, et surtout de son château, la vue plonge sur la plaine d'Yacoub, le lac de Tibériade; elle s'étend, par delà le Jourdain, jusque sur le plateau de Jaulan et sur une partie du pays de Hauran. Les longues-vues scrutèrent en vain tout ce vaste horizon et ne découvrirent rien de la journée. Le général Murat, ayant appris d'ailleurs qu'il ne se passait rien de nouveau au pont d'Yacoub, qu'il avait fait surveiller, pensa que sa mission était terminée. Le lendemain donc, 3 avril, reprenant avec sa troupe, moins ce qui restait à Safed, la route qu'il avait suivie en venant, il rentra au camp devant Acre, le 4.

Murat était parti trop tôt, et, le jour même où il rejoignait l'armée, le fils du pacha de Damas, à la tête de *troupes considérables*, franchissait le Jourdain sur di-

vers points, amenait de grands convois à Tabariéh et s'avançait pour se réunir aux Naplousains. La nouvelle de ces mouvements était déjà parvenue au général en chef. Il ordonna à Murat de s'établir avec sa cavalerie sur le plateau d'une colline, au débouché des gorges par lesquelles on peut arriver de Nazareth et de Safed. On construisit une redoute avec des pierres, et le bivouac des troupes fut établi à côté.

Cependant des parties de l'armée venue de Damas se répandaient sur la rive droite du Jourdain, et les Naplousains se groupaient dans la plaine d'Esdrelon. Dès le 6 avril, Junot avait occupé Nazareth. Le 8, s'étant porté en avant, il rencontra l'avant-garde du pacha, forte de trois mille hommes, et eut à soutenir contre elle, avec les quatre cents qu'il commandait, une lutte héroïque bien connue sous le nom de *combat de Nazareth*. C'est là que le colonel de dragons Duvivier, auquel revient une bonne part de l'honneur de cette journée, criait à ses soldats, comme jadis César, à Pharsale : « Visez droit aux yeux ! » en attaquant lui-même à grands coups de pointe l'ennemi qui, plein d'audace, et se croyant sûr de la victoire, pénétrait jusque dans nos rangs. Grâce à l'énergie des chefs, à la fermeté des troupes, Junot put se retirer jusqu'à Nazareth sans être poursuivi.

A la nouvelle de ce combat, Bonaparte donna immédiatement l'ordre à Kléber de se porter avec sa division au secours de Junot. Le 11, Kléber attaqua Loubiah où se trouvaient les premières troupes du pacha, et les mit en déroute ; mais, ayant peu de cavalerie, manquant de munitions, craignant d'être séparé d'Acre par d'autres

troupes, il abandonna la poursuite et se replia sur Nazareth. Alors, par un mouvement qui ne manquait pas d'habileté, le pacha, après avoir fait réoccuper les hauteurs de Loubiah, marchant par sa gauche, pénétra dans la plaine d'Esdrelon et se joignit aux Naplousains. Son avant-garde, devenue son arrière-garde, suivit ce mouvement. Son armée, composée de janissaires de Damas, de Maugrebins, de Mameluks d'Ibrahim, etc..., que l'exagération orientale dépeignait comme plus nombreux que les étoiles du ciel ou les grains de sable de la mer, pouvait monter à dix-huit ou vingt mille hommes.

Kléber, pour punir le pacha de cette marche audacieuse de flanc, voulut tenter de le surprendre dans son camp. Il prévint le général en chef de son projet. Celui-ci apprenait en même temps que d'autres troupes avaient franchi le Jourdain au pont d'Yacoub, avaient attaqué le château de Safed, où le capitaine Simon se défendait énergiquement.

Le général Murat reçut alors l'ordre de partir, le 14, à six heures du matin, avec la 4e demi-brigade légère, une partie de la 55e, le 2e bataillon de la 9e demi-brigade et la compagnie de grenadiers, le 2e bataillon de la 18e demi-brigade et le général de brigade Rambaud, de se porter sur le pont d'Yacoub, afin de couper la retraite aux troupes qui bloquaient Safed, d'en faire lever le blocus, puis, si l'ennemi se portait sur Tabariéh, de le suivre, afin de seconder les opérations du général Kléber. Celui-ci eut pour instruction de chercher à se lier à Murat dès que cela serait possible. Au reste, le général en chef pensait que le mouvement de Murat sur

Safed et le pont d'Yacoub maîtriserait celui de l'ennemi en l'obligeant à se retirer vers le Jourdain. Murat partit donc le 14. Marchant rapidement, il coucha le soir à l'entrée de la plaine d'Yacoub, et fit savoir au quartier général qu'il comptait attaquer l'ennemi le lendemain, à la pointe du jour.

Cependant le général en chef avait l'œil sur tous ses lieutenants. Kléber, on doit se le rappeler, l'avait informé du projet qu'il avait de surprendre le camp du pacha. Bonaparte, présumant que, dans une marche de nuit à travers un pays inconnu, Kléber pourrait s'égarer, tomber peut-être au milieu de forces considérables, qu'une fois débordé par sa droite il pourrait non seulement courir de grands dangers, mais compromettre l'armée de siège, qui serait alors découverte, résolut de partir lui-même le 15, avec la division Bon et tout ce qui restait de cavalerie. Il voulait d'ailleurs frapper un grand coup et en finir une bonne fois avec les hordes musulmanes, afin de continuer ensuite sans inquiétude ses opérations de siège. Il calcula sa marche de manière à arriver sur la droite de Kléber, lorsque celui-ci serait déjà aux prises avec l'ennemi, pour l'empêcher ainsi d'être débordé, et fermer en même temps à l'ennemi le chemin d'Acre.

Qu'on fasse attention aux dates. Le même jour, 15 avril, avant le lever du soleil, Murat débouchait dans la plaine d'Yacoub. Il avait mille hommes d'infanterie et environ cent dragons. La difficulté des chemins l'avait obligé de laisser en route la seule pièce d'artillerie qu'il eût amenée. Dans la nuit, il avait fait prévenir par un homme du pays le commandant de la garni-

son de Safed de son intention d'attaquer l'ennemi dès la pointe du jour, de le couper ou de le rejeter de l'autre côté du Jourdain ; il engageait le commandant à le seconder par une sortie de la garnison. On marcha quelque temps sans rien apercevoir. Déjà l'on approchait du pont d'Yacoub, lorsque Murat vit sur la droite quelques cavaliers. Au même moment, il entendit sur sa gauche, dans les défilés de Safed, une vive fusillade. Un instant il crut que l'ennemi, avec le gros de ses forces, attaquait le château, et dirigea d'abord sa colonne de ce côté. Cependant le nombre des hommes qu'on voyait sur la droite augmentait toujours, et bientôt il devint évident que les principales forces qu'on aurait à combattre étaient de ce côté. Après avoir détaché une compagnie de carabiniers avec son aide de camp Beaumont, pour porter secours à la garnison de Safed, Murat forme le gros de son infanterie en deux carrés couverts par des tirailleurs et marche droit vers le pont d'Yacoub. Voyant ce mouvement, la cavalerie ennemie se répand dans la plaine, gagne le flanc des carrés, galope autour d'eux, enveloppe cette poignée d'hommes qui n'a l'air que d'un point au milieu de cette multitude, mais qui s'avance toujours résolûment, faisant payer cher leur audace à ceux qui l'approchent de trop près. Arrivés à un endroit d'où l'on pouvait découvrir la rive gauche du Jourdain, nos soldats aperçoivent le vaste camp, les riches tentes des Damasquins. Cette vue surexcite leur ardeur, redouble leur audace. La charge bat ; ils poussent devant eux cette foule impuissante, dont la terreur s'empare et qui bientôt se précipite vers le pont. Nos fantassins ont peine à arriver à temps

pour les fusiller du haut des rives escarpées du fleuve. Là ils les voient traverser leur camp et fuir dans toutes les directions, laissant au pouvoir de leurs vainqueurs tentes, bagages, chameaux. Murat lance en vain ses dragons à leur poursuite ; les rapides cavaliers furent bientôt à perte de vue, et de toute cette multitude qui, il n'y avait qu'un instant encore, semblait une armée imposante, il ne restait plus rien : tout avait disparu.

On pénétra dans le camp désert, et là se trouva un immense butin. Les Orientaux ont conservé toutes les habitudes de la vie nomade : leur tente est une maison où ils mettent toutes leurs richesses, où ils s'entourent de tout ce qui est nécessaire à leur genre de vie. On trouva le camp tel qu'ils l'avaient laissé avant le combat. Devant la tente du commandant de l'armée, le fils du pacha de Damas, on vit avec horreur quatre têtes plantées sur des piques et qu'on reconnut pour être celles de Français de la garnison de Safed, pris dans une sortie. Dans cette tente somptueuse s'étalait avec profusion le luxe de l'Asie : tissus de soie, de cachemire, aiguières d'argent et d'or remplies d'eau parfumée, moelleux coussins couverts de brocart, tapis épais bariolés de mille couleurs, riches narghilés..., et tout à côté de ces richesses d'une vie molle et raffinée, se dressait l'horrible trophée, les têtes livides et grimaçantes ! N'était-ce pas une image fidèle de cet Orient à la fois barbare et sensuel, froidement cruel et nonchalamment voluptueux?

Murat donna l'ordre au commissaire des guerres Miot de rassembler tout ce qui pouvait être utile à l'armée et de brûler le reste. De leur côté, les soldats avaient rem-

pli leurs havre-sacs d'objets de toute espèce, sans oublier les confitures et sucreries de Damas, fort en réputation dans le pays, et qu'ils avaient trouvées en profusion dans les tentes. Ramenés sur la rive droite pour y établir leur bivouac, leur camp devint bientôt un bazar où chacun étalait ses richesses, les vendait ou les troquait; puis, la nuit venue, au lieu de se reposer, ils la passèrent à chanter, à danser, à fumer dans de belles pipes turques du tabac de Lataquié, et à se régaler de toutes les friandises qu'ils avaient trouvées, tandis que sur l'autre rive du fleuve brûlaient les débris du camp des Damasquins.

Murat avait accompli avec succès la première partie de sa mission : le fort de Safed était débloqué, sa garnison renforcée, et les troupes de Damas avaient été traitées assez durement pour qu'elles ne fussent plus tentées de revenir. On était donc tranquille de ce côté. Maintenant il fallait visiter Tabariéh, s'en emparer si l'on pouvait, descendre le cours du Jourdain pour couper la retraite à l'ennemi, que Kléber devait pousser devant lui, puis enfin se relier à ce général.

Se lancer ainsi avec mille hommes dans un pays complètement inconnu qu'on présumait devoir être occupé par un ennemi nombreux, attaquer sans artillerie une ville importante que cet ennemi avait le plus grand intérêt à couvrir et à défendre, puisqu'il en avait fait le dépôt de ses ressources et de ses approvisionnements, était une opération hardie et qui pouvait présenter bien des hasards, Mais ces hasards, quels qu'ils fussent, n'étaient pas faits pour arrêter les soldats d'Italie et d'Égypte, et, moins que tout autre, leur intrépide

chef. Du reste, nous allons voir le hardi Murat prendre toutes les précautions qu'exigeait la prudence.

Le 16 avril, il partit du pont d'Yacoub et prit l'ancienne route de Damas à Tabariéh, se faisant précéder par son aide de camp Colbert, à qui il avait donné la compagnie du 3e de dragons. Cette route se dirige d'abord au nord-ouest et passe par le *puits de Joseph*, endroit où la tradition (1) place la citerne où Joseph fut jeté par ses frères, puis inclinant au sud, et passant entre les gorges de plusieurs collines, elle se rapproche du lac de Tibériade, qu'elle atteint à Khan-Miniéh, situé, selon toute probabilité, sur l'emplacement de Capharnaüm. Là commence une belle plaine très fertile, parfaitement arrosée par d'abondantes sources ; elle s'étend jusqu'à Mejdel, la Magdala du Nouveau Testament, où naquit Marie-Magdeleine.

De Mejdel à Tabariéh, il n'y a que pour une bonne heure de marche. Bien qu'il fît encore jour, Murat arrêta sa colonne et donna l'ordre à Colbert de poursuivre sa route avec les dragons, de gagner l'extrémité sud du lac, et, s'il ne rencontrait pas d'obstacles, de pousser jusqu'au pont de Magamah, le seul point de communication avec la rive droite du Jourdain depuis le pont d'Yacoub, endroit où infailliblement il aurait des nouvelles, soit de l'ennemi, soit des mouvements de Kléber.

Murat avait calculé avec raison qu'en faisant ainsi reconnaître pendant la nuit le pays au delà de Tabariéh, s'il n'apprenait rien de nouveau, il pourrait en toute

(1) Tradition contestée par les explorateurs modernes.

sécurité, au point du jour, marcher sur la ville et la surprendre. C'est ce qui arriva, et, le 17, il entrait sans difficulté à Tabariéh.

C'était un vrai coup de fortune. Tabariéh est entouré de murailles assez fortes, qu'il n'est pas possible d'escalader et qu'on ne pourrait forcer sans canon. La ville contenait des provisions de toute espèce, en telle quantité que le commissaire des guerres manda au quartier général qu'il y avait de quoi nourrir toute l'armée pendant des mois.

Cependant Colbert avec ses dragons avait continué sa route. Après avoir contourné Tabariéh, il passa devant Emmaüs, où sont les bains d'eaux chaudes. Le chemin suit alors les bords du lac. Après une heure et demie de marche, Colbert et sa troupe en avaient atteint l'extrémité et retrouvaient le Jourdain au point où il en sort, vis-à-vis d'un petit village nommé Somakh, situé sur la rive gauche. En suivant le cours du fleuve, on rencontre à peu de distance les débris d'un pont indiqué sur les cartes sous le nom de Om-Kanatir. Colbert s'y arrêta. Le lendemain, de bonne heure, il allait atteindre le pont de Magamah, lorsqu'il rencontra les détachements français qui lui apprirent le grand drame qui s'était accompli la veille, la défaite et la dispersion de cette armée considérable dont une bonne partie s'était enfuie par le pont de Magamah. Voici ce qui s'était passé :

On se rappelle que Bonaparte, instruit de l'intention de Kléber d'attaquer le camp du pacha pendant la nuit du 15 au 16, avait immédiatement pris la résolution de marcher à son secours. Il était en effet parti le 15, avec

les deux brigades Vial et Rampon de la division Bon, des guides à pied, de la cavalerie commandée par l'adjudant général Leturq et huit pièces d'artillerie, et avait couché à Saffariéh. Le lendemain 16, il se mit en marche à l'aube du jour. A neuf heures du matin, au débouché des montagnes, il découvrait la plaine d'Esdrelon. A trois lieues vers le sud-est; on pouvait, avec de bonnes lorgnettes, apercevoir deux petits carrés entourés de fumée : c'était évidemment la division Kléber.

Parti dès deux heures du matin avec l'intention de surprendre l'ennemi et de se placer sur ses derrières entre lui et le Jourdain, Kléber, trompé par les distances, égaré par les guides, n'avait pu le joindre qu'à sept heures du matin. L'éveil était donné, et toute une multitude, les uns à cheval, les autres à pied, l'eut bientôt entouré de ses flots pressés. La position était critique; et Kléber l'avait acceptée en homme de tête et de cœur. Ayant formé son monde d'abord en trois carrés, puis en deux, il repoussait toutes les attaques. C'était un curieux et émouvant spectacle que cette poignée d'hommes étouffée pour ainsi dire au milieu d'une foule immense et désordonnée, mais s'en faisant respecter par sa ferme contenance.

Cependant la lutte se prolongeait sans qu'on pût en prévoir l'issue; l'inquiétude commençait à se répandre : quelques-uns parlaient d'enclouer les canons et de chercher à se faire jour. Tout à coup les soldats crièrent : « Le voilà ! voilà *le petit caporal !* » Avaient-ils en effet aperçu au loin quelques baïonnettes reluisant au soleil, ou bien obéissaient-ils à ce sentiment

instinctif qui, dans un grand péril, porte à invoquer celui dont on peut espérer quelque secours !... Les regards cherchèrent en vain ; les officiers d'état-major braquaient leurs longues-vues ; on ne découvrait rien, et Kléber n'avait plus qu'une espérance, celle de se maintenir jusqu'à la fin du jour, moment où les Orientaux cessent ordinairement de combattre.

C'est à peu près à cet instant que Bonaparte les avait aperçus. Il vit qu'il avait bien calculé sa marche. Malgré l'impatience de ses soldats, il les arrêta pour reprendre haleine ; puis il divisa ses troupes en trois colonnes, composées chacune d'un régiment, et les fit marcher à quatre cents toises l'une de l'autre, disposées en échelons par la droite, de manière à couper à l'ennemi la retraite sur Naplouse. Il tenait beaucoup à ne pas se montrer avant que son mouvement fût bien dessiné. Les blés dont la plaine était couverte et qui avaient près de six pieds de hauteur, le servirent : les hommes y disparaissaient.

Les dispositions étaient prises, les colonnes en marche, lorsqu'on aperçut dans l'armée ennemie un grand mouvement qui semblait préparer une attaque générale contre les carrés de Kléber. Il n'y avait plus un moment à perdre. Bonaparte fit monter un bataillon sur une digue, puis tirer un coup de canon d'une pièce de douze. Cette fois les soldats de Kléber n'eurent plus à s'y méprendre ; ils répondirent par des cris en mettant leurs chapeaux au haut de leurs baïonnettes.

Kléber avait aussi compris le signal. Sortant alors de son immobilité, il prend énergiquement l'offensive, détache du carré et lance sur le village de Foulah

quatre compagnies de grenadiers, commandées par le général Verdier. L'ennemi cède devant l'impétuosité de cette attaque et voit presque au même instant sa gauche assaillie par la gauche de Bonaparte, formée de la 32e que conduit Rampon. En vain les Mameluks courent à la rencontre de cette troupe; ils sont accueillis par la mitraille, la fusillade des carrés, et chargés par la cavalerie de l'adjudant général Leturq. Les Naplousains, qui voient les Français prêts à intercepter la retraite de leurs montagnes, s'effrayent, et toute cette armée, étonnée de cette attaque imprévue, de l'arrivée de ces troupes nouvelles qui menacent de l'entourer à son tour, saisie de terreur, ne songe plus qu'à fuir. Les uns se dirigent vers Naplouse, les autres se précipitent du côté du Jourdain et vont s'entasser au pont de Magamah, où beaucoup périssent. Les attaques contre les carrés de Kléber leur avaient déjà coûté beaucoup de monde, mais ce fut surtout dans le désordre et la panique de la retraite qu'ils éprouvèrent de grandes pertes.

Telle fut la bataille du Mont-Thabor. « On se peindrait difficilement, dit Napoléon, les sentiments d'admiration et de reconnaissance des soldats. » Cette apparition soudaine de leur général, l'épouvante portée tout à coup au cœur de l'ennemi, ces hordes innombrables en un instant dispersées, une lutte désespérée changée en un triomphe éclatant : tout leur semblait tenir du prodige ; cet homme, déjà si grand dans leur pensée, grandissait encore, et ils étaient tentés de lui attribuer un pouvoir surnaturel.

Pour nous, si nous examinons, non seulement le

fait du Mont-Thabor en lui-même, mais l'ensemble des opérations qui s'y rattachent ; lorsque, embrassant d'un seul coup d'œil le vaste champ de bataille qui s'étend du pont d'Yacoub jusqu'aux montagnes de Naplouse, nous voyons d'abord avec quel art Bonaparte, disposant de cinq mille hommes au plus, enlace pour ainsi dire une armée puissante par le nombre, comment ensuite, jugeant avec une singulière sagacité des obstacles que doit rencontrer Kléber dans sa marche, il calcule la sienne de manière à arriver à point nommé, à heure fixe, pour arracher son lieutenant au péril et fixer la victoire, alors nous comprenons l'enthousiasme des soldats de Kléber, et notre raison s'associe à leurs cris d'admiration.

La journée du 17 fut employée à poursuivre les débris de l'armée vaincue. — Quelques relations font intervenir Murat et sa cavalerie le soir de la bataille. Murat, comme nous l'avons vu, était alors à Tabariéh, et il n'avait d'autre cavalerie que la compagnie de dragons qu'il avait confiée à son aide de camp Colbert pour s'éclairer et aller reconnaître le pont de Magamah. Parti, comme je l'ai dit, le 16, de Tabariéh, celui-ci dut se trouver aux environs de Magamah, si ce n'est le 16 au soir, à coup sûr le lendemain, et rencontrer ainsi les fuyards du champ de bataille. Reçut-il l'ordre de se réunir à la cavalerie qui se trouvait sur ce point, pour l'aider à la poursuite de l'ennemi? La chose est probable. Ce qu'il y a de certain (1), c'est que le 18 il était à Nazareth, où il voyait le général en chef, et qu'après

(1) D'après une lettre d'Auguste Colbert.

y avoir passé la journée, il rejoignait, le 19, dans la matinée, le général Murat à Tabariéh.

Bonaparte avait assisté, à Nazareth, à un *Te Deum* chanté dans l'église du couvent des Pères Latins, située, dit-on, sur l'emplacement de la grotte où la Vierge reçut la visite de l'ange Gabriel. « L'armée, dit Napoléon dans ses Mémoires, crut entrer dans une église d'Europe. Tous les cierges étaient allumés ; le Saint-Sacrement exposé. Il y avait un très bon organiste. » On trouve dans ce peu de mots la trace de l'impression qu'il reçut. L'homme qui devait un jour relever les autels en France a montré, à toutes les époques de sa vie, du penchant pour le catholicisme.

Les blessés français furent soignés dans le couvent par les Pères ; plusieurs demandèrent et reçurent les secours de la religion.

Le général en chef, après avoir chargé Kléber de garder les passages du Jourdain, d'en surveiller le cours, ainsi que la contrée environnante, rentra au camp devant Acre, le 18 avril. Murat fut de retour le 22.

La bataille du Mont-Thabor était un beau succès ; elle relevait l'armée de l'échec moral que ses tentatives infructueuses, depuis un mois, devant Acre, avaient pu lui faire subir. Enfin, on pouvait se livrer désormais aux travaux de siège sans crainte d'être inquiété par l'ennemi du dehors.

En revenant au camp on apprit une bonne nouvelle. Le contre-amiral Perrée, trompant la vigilance de la croisière anglaise, avait pu débarquer, au petit port de Tentourah, trois pièces de canon de 24 et deux mortiers. On avait jusqu'alors attribué le peu de résultats que

nous avions obtenus à l'insuffisance du calibre dont on s'était servi ; on se livra donc à l'espérance. Les dispositions de l'attaque furent changées : au lieu de battre la grosse tour carrée contre laquelle on s'était épuisé en vains efforts depuis le commencement du siège, les pièces de 24 furent dirigées contre la courtine de l'est. L'effet en fut plus prompt qu'on ne l'avait pensé. En quelques heures la courtine fut renversée et la brèche jugée praticable.

Tout était préparé pour une attaque ; l'ordre fut donné ; le général Rambaud s'élance à la tête des grenadiers, suivi et soutenu par Lannes. En un instant la brèche est franchie, puis tout à coup la colonne s'arrête : elle avait rencontré un retranchement intérieur dont on ignorait complètement l'existence. En vain cherche-t-on un passage sous une grêle de projectiles : l'obstacle est continu et partout infranchissable. Lannes impatient se fait jour jusqu'aux premiers rangs et veut entraîner les troupes : il est dangereusement blessé. Rambaud est tué. La colonne, refoulée sur elle-même, est bientôt précipitée au bas de la brèche.

Jusque-là les tentatives qu'on avait faites n'avaient été que des coups de main aventureux dont l'imprudence pouvait expliquer l'insuccès, car il n'y avait pas encore eu de brèche faite, mais cette fois la brèche était praticable, elle avait été franchie, et c'était à l'intérieur qu'on rencontrait un obstacle imprévu, contre lequel était venue se briser la valeur des plus braves, celle même de l'intrépide Lannes. Qu'on juge de l'impression produite sur l'armée, sur Bonaparte lui-même, lorsqu'on apprit le résultat de l'assaut. On ne pouvait plus le

nier : cette bicoque qu'on s'était flatté de prendre en quelques jours résistait et menaçait de tenir encore longtemps. Chaque jour la situation devenait plus difficile ; les munitions étaient si rares qu'on en était pour ainsi dire réduit à la ressource des boulets lancés par la flotte anglaise. Chaque jour on avait de nouvelles pertes à déplorer ; le sang le plus précieux coulait. Caffarelli, l'un des hommes les plus éminents de l'armée par l'élévation du caractère, la distinction de l'esprit et les talents, venait de mourir : frappé d'une balle au coude, il avait fallu l'amputer. Sa fermeté dans les souffrances et sa fin furent stoïques.

Bonaparte s'irritait ; mais il ne pouvait s'avouer vaincu. Il donna l'ordre de continuer à battre la brèche, de manière à éteindre les feux de l'ennemi sur ce front, et fit revenir au camp Kléber et sa division, qui n'avaient pas encore pris part au siège.

Le 10 mars, au matin, deux jours après le dernier assaut, tout était disposé pour une nouvelle attaque. Vers midi, le général en chef arrive dans les batteries, se place derrière une traverse d'où il peut parfaitement voir la brèche, et donne le signal de l'assaut. Le général Verdier conduit les grenadiers et les guides à pied. La brèche est encore franchie ; mais on rencontre de nouveau le profond fossé et le retranchement intérieur. Cette fois on cherche à se couvrir et à combler le fossé avec des fascines ; mais c'est en vain. La colonne, écrasée sous une pluie de feu, est forcée à la retraite après des pertes considérables. Le général Bon avait été atteint mortellement.

Bonaparte ne peut cependant se résoudre à aban-

donner ce terrain fatal. Il avait encore une brigade fraîche sous la main ; il est tout près des soldats, il les encourage. L'adjudant général Fouler prend un drapeau, s'élance à leur tête. A peine est-il arrivé sur la brèche qu'il tombe percé de plusieurs balles. Le chef de brigade Venoux a le même sort. Tant de sang, tant d'héroïques efforts, demeurent inutiles en présence du redoutable retranchement intérieur qui eût été enlevé depuis longtemps si le courage seul eût suffi pour en triompher.

La journée avait été cruelle ; la mort avait frappé à coups redoublés. Fouler, Venoux, étaient des officiers distingués. Autour du général en chef, Croisier, Beauharnais, Arrighi (1), avaient été atteints. Croisier succomba quelques jours après ; Arrighi n'échappa que par miracle aux suites d'une blessure presque toujours mortelle. Duroc avait été horriblement déchiré par un éclat d'obus.

Ce n'étaient pas seulement les assauts qui étaient meurtriers. L'ennemi multipliait ses sorties, et chaque jour son audace semblait s'accroître. Le 16 mai, toutes les milices turques, le régiment des Chychlys formé à l'européenne, s'avancèrent résolûment pour s'emparer de la troisième parallèle. Presque tous les officiers d'infanterie étaient hors de combat. Murat avait demandé à faire le service de tranchée ce jour-là. L'attaque fut vive, impétueuse. L'ennemi pénètre dans nos travaux, où s'engage une lutte corps à corps. Murat,

(1) Arrighi de Casanova, depuis duc de Padoue, général de division, né en 1778, mort en 1852.

toujours bouillant, était au plus fort de la mêlée. Le général en chef, une lorgnette à la main, suivait avec anxiété les phases de cette lutte acharnée ; tout à coup il s'écrie : « Ah ! Colbert est tué ! » Mon père étant de très haute taille et seul dans toute l'armée portant un collet jaune (1), il était facile de le distinguer. Voici ce qui s'était passé : il venait d'abattre à ses pieds un Turc qui menaçait Murat, lorsqu'un autre Turc, déjà blessé et couché par terre, lui tira à bout portant un coup de pistolet qui lui traversa les deux cuisses. L'ayant vu subitement tomber et disparaître, Bonaparte l'avait cru mort.

La sortie une fois repoussée, on ramassa les blessés, et Colbert reçut les premiers soins de Larrey. Sa blessure était grave : la balle avait fait quatre trous en traversant les cuisses un peu au-dessus et en arrière des genoux ; mais, par un singulier bonheur, elle n'avait occasionné aucune lésion qui pût nuire à la marche.

Le lendemain, 17, le général en chef faisait publier la proclamation suivante :

« Soldats,

« Vous avez traversé le désert qui sépare l'Afrique de l'Asie avec plus de rapidité qu'une armée arabe.

» L'armée qui était en marche pour envahir l'Égypte est détruite ; vous avez pris son général, son équipage de campagne, ses outres, ses chameaux.

(1) Comme appartenant au 4e de chasseurs dans lequel il comptait comme chef d'escadron. Ce régiment ne faisait pas partie de l'armée d'Égypte.

» Vous vous êtes emparés de toutes les places fortes qui défendent les puits du désert.

» Vous avez dispersé aux champs du Mont-Thabor cette nuée d'hommes accourus de toutes les parties de l'Asie, dans l'espoir de piller l'Égypte.

» Les trente vaisseaux que vous avez vus arriver devant Acre, il y a douze jours, portaient l'armée qui devait assiéger Alexandrie; mais, obligée d'accourir à Acre, elle y a fini ses destins; une partie de ses drapeaux orneront votre entrée en Égypte.

» Enfin, après avoir, avec une poignée d'hommes, nourri la guerre pendant trois mois dans le cœur de la Syrie, pris 40 pièces de campagne, 50 drapeaux, fait 6,000 prisonniers, rasé les fortifications de Gazah, Jaffa, Haïfâ, Acre, nous allons rentrer en Égypte; la saison des débarquements m'y rappelle.

» Encore quelques jours, et vous aviez l'espoir de prendre le pacha même au milieu de son palais; mais dans cette saison la prise du château d'Acre ne vaut pas la perte de quelques jours; les braves que je devrais d'ailleurs y perdre sont aujourd'hui nécessaires pour des opérations plus essentielles.

» Soldats, nous avons une carrière de fatigues et de dangers à courir; après avoir mis l'Orient hors d'état de rien faire contre nous cette campagne, il nous faudra peut-être repousser les efforts d'une partie de l'Occident.

» Vous y trouverez une nouvelle occasion de gloire; et si, au milieu de tant de combats, chaque jour est marqué par la mort d'un brave, il faut que de nouveaux braves se forment et prennent rang, à leur tour, parmi ce

petit nombre qui donne l'élan dans les dangers et maîtrise la victoire.»

Certes, il n'est pas possible de dissimuler un échec sous de plus magnifiques paroles. Mensonge! dira-t-on; mais eût-on préféré qu'il jetât le cri d'alarme pour démoraliser les siens et exalter ses adversaires? Il avait cent vingt lieues de retraite à faire en pays ennemi, et cette Égypte vers laquelle il se retirait, et qui renfermait ses ressources, était vaincue sans doute, mais non domptée; l'esprit de révolte y fermentait. La position était, comme on le voit, des plus critiques; le salut de l'armée dépendait de l'attitude qu'elle saurait conserver, du prestige moral qu'elle exercerait encore : il fallait donc soutenir tous les courages, stimuler l'énergie de chacun, pour se trouver au niveau des difficultés, des périls qui n'étaient que trop imminents.

Le moyen de doubler, de décupler la valeur des hommes, comme celle des armées, est de les grandir à leurs propres yeux, de les pénétrer du sentiment de leurs forces, de leur supériorité : c'est ainsi que l'on fait des héros et qu'on accomplit des prodiges; personne ne le savait mieux que Bonaparte.

En même temps que le général en chef faisait publier cet ordre du jour, il ordonnait que tous les malades et les blessés fussent évacués sur Tentourah et Jaffa, pour gagner ensuite par mer Damiette et l'Égypte. Là se montrait la réalité dans tout ce qu'elle avait de plus triste, de plus poignant. On avait donc à transporter deux mille hommes environ, dont un grand nombre ne pouvait ni marcher, ni même aller à cheval ou à âne, et

les moyens de transport manquaient. Enfin, pour comble de misère, la peste était parmi eux.

Auguste Colbert faisait partie de ce triste convoi. Quel changement! La veille encore, à la face du soleil, sous les yeux de Bonaparte, il combattait et luttait d'ardeur avec Murat; aujourd'hui, hélas! couché sur un pauvre grabat, déjà en proie aux angoisses de la fièvre, il n'avait autour de lui que le lugubre spectacle de la douleur et de la mort!... Arrivé à Tentourah, il fut placé sur une barque qui devait le conduire à Jaffa. Dans la traversée, il vit mourir à ses côtés deux soldats pestiférés. Rassemblant ses forces, il se traîna péniblement à quelques pas pour échapper au contact de ces cadavres.

A Jaffa, un convoi de plus grands bâtiments était préparé pour conduire les blessés à Damiette. Ce convoi était placé sous la direction d'Alphonse Colbert, alors commissaire des guerres. Je ne vois pas d'ailleurs, par les lettres que j'ai entre les mains, que les deux frères se soient alors rencontrés, ce qui eût été une grande consolation pour l'un et un grand bonheur pour l'autre.

Le convoi se mit en route. Alphonse Colbert fut pris, avec le bâtiment qu'il montait, par les Anglais, et ne fut rendu à la liberté qu'après six semaines de captivité, n'ayant cessé de protester avec énergie contre une détention contraire au droit des gens, puisqu'il ne combattait pas et remplissait, en conduisant des blessés, une mission toute d'humanité. Les Anglais voulaient le renvoyer en Europe ; il s'y refusa d'une manière positive, disant qu'il devait revenir là où son devoir l'avait placé, et obtint enfin d'être ramené en Egypte. Auguste, plus heureux, était arrivé sans accident à Damiette.

CHAPITRE XIII

Levée du siège de Saint-Jean d'Acre. — Héroïque dévouement de Desgenettes. — Les pestiférés de Jaffa. — Retour de l'armée à Salahiéh. — La division Kléber se rend à Damiette. — Sésostris et Bonaparte. — Auguste Colbert malade à Damiette. — Bonaparte lui écrit en lui envoyant une paire de pistolets. — Son retour au Caire ; rechute. — Départ de Bonaparte; ses adieux, sa proclamation à l'armée. — Il désigne Kléber pour lui succéder. — Auguste Colbert aide de camp de Kléber. — Le nouveau général en chef. — Lettre de Kléber au Directoire. — Il entre en pourparlers avec Sidney Smith. — Desaix et Poussielgue chargés de traiter avec le grand-vizir. — Convention d'El-Arish. — Lettre de lord Keith au général Kléber. — Le réveil du lion. — Auguste Colbert s'embarque avec les généraux Desaix et Davout. — Nouvelles de France. — L'*Étoile* et la *Santa-Maria delle Grazie*. — Sciacca. — Les deux vaisseaux sont pris par les Anglais. — Livourne; conduite de l'amiral Keith envers Desaix et ses compagnons. — Rencontre de deux bâtiments barbaresques. — Encore un navire anglais. — Arrivée à Toulon. — Joie du retour. — Lettre du premier consul à Auguste Colbert.

Cependant le siège de Saint-Jean d'Acre avait été levé le 20 mai. A partir du 17, les batteries, redoublant leurs feux, avaient fait pleuvoir sur la ville tout ce qui leur restait de bombes et de boulets, pour mieux donner le change sur la retraite qui se préparait. Le 20, dans la matinée, l'ennemi fit encore une sortie, et vers neuf heures du soir, l'armée française quittait en si-

lence les positions qu'elle occupait depuis plus de soixante jours. Le succès avait pu lui échapper, mais elle n'avait pas failli à sa renommée. Sur le champ de bataille elle s'était montrée inébranlable. Ces meurtriers assauts tant de fois renouvelés n'avaient pu lasser son courage, et dans cette longue lutte, ni les périls, ni les maux, ni les privations de tout genre, n'avaient pu triompher de sa constance.

En se retirant, l'armée se dirigea sur Haifâ. La division Lannes ouvrait la marche ; Kléber formait l'arrière-garde. Quand l'aube parut, les derniers bataillons gravissaient les pentes du Mont-Carmel. De cette position élevée, on découvrait Saint-Jean d'Acre, sa plaine, ses défenses, sa rade. Tout y était en repos ; aucun mouvement, rien qui pût faire croire que l'ennemi fût instruit de notre départ et pensât à nous poursuivre. Bonaparte, arrêté sur le flanc de la montagne, voyait défiler ses troupes : il jeta un long et dernier regard sur la ville, puis rejoignit son avant-garde.

De Haïfâ on gagna Tentourah. La journée fut chaude et fatigante. — Le lendemain, au moment du départ, on vint annoncer au général en chef que deux cents malades ou blessés manquaient de moyens de transport. Aussitôt il ordonne que tous les officiers montés cèdent leurs chevaux, et, tout le premier, donne l'exemple en abandonnant le sien. Son piqueur Vigogne s'obstinant à lui en présenter un, il le traita fort rudement. Un grenadier blessé hésitait à monter sur une belle selle toute brodée : « Va donc ! lui dit-il, il n'y a rien de trop beau pour un brave. »

Assez d'accusations calomnieuses ou exagérées ont

été dirigées contre Bonaparte à propos de ce qui s'est passé dans cette campagne et dans cette retraite, pour qu'on ne rapporte pas, dès qu'on en trouve l'occasion, des faits tels que ceux que je viens de citer, qui témoignent si hautement de ses véritables sentiments et de la généreuse ardeur avec laquelle il s'efforça toujours de venir en aide aux pauvres soldats malades ou aux blessés (1).

Larrey a toujours passé pour honnête homme ; voici ce qu'il dit dans sa relation de la campagne de Syrie : « C'est au général Bonaparte que ces honorables victimes durent principalement leur salut, et la postérité ne verra pas sans admiration, parmi les vertus héroïques de ce grand homme, l'acte de la plus sensible humanité qu'il a exercée à leur égard » (2).

Il y a un nom qu'il n'est pas permis d'omettre ici, c'est celui du médecin en chef Desgenettes. Ses lumières, les sages conseils qu'il donna, sa fermeté d'esprit, rendirent les plus grands services à l'armée durant toute la campagne. Rien ne dépassa le dévouement qu'il montra pendant le siège d'Acre. La peste augmentait, les esprits étaient frappés; il fallait calmer les imaginations, réveiller les courages. Desgenettes, au milieu de l'hôpital, trempa une lancette dans le pus

(1) Qu'on lise sa correspondance de cette époque : au milieu de toutes les préoccupations, de tous les embarras de la retraite, dans trois ou quatre dépêches il renouvelle ses recommandations pour les soins à donner à Duroc, Croisier, Arrighi; ils sont sans cesse présents à sa pensée. C'étaient, dira-t-on, des amis ou des parents; mais tous les parents ou les amis eussent-ils montré cette affectueuse sollicitude dans de pareils moments ?

(2) Larrey, *Relation historique et chirurgicale*, p. 117.

d'un bubon pestilentiel, et se fit une légère piqûre dans l'aîne et au voisinage de l'aisselle. Après avoir fait ce récit, il ajoute, avec une simplicité bien digne de son héroïque action : « Cette expérience incomplète, et sur laquelle je me suis vu obligé de donner quelques détails à cause du bruit qu'elle a fait, prouve peu de chose pour l'art; elle n'infirme point la transmission de la contagion démontrée par mille exemples... Je crois avoir couru plus de danger avec un but d'utilité moins grand lorsque, invité par le quartier-maître de la 75e demi-brigade, une heure avant sa mort, à boire dans son verre une portion de son breuvage, je n'hésitai pas à lui donner cet encouragement » (1).

Pendant la retraite de Syrie, précisément à l'époque où je suis arrivé, Desgenettes se trouve mêlé à un fait grave, sur lequel plusieurs écrivains ont basé une des accusations les plus graves qu'ont ait dirigées contre Bonaparte.

Il y avait dans l'hôpital de Jaffa des moribonds pestiférés, arrivés, de l'avis des médecins, au dernier période de la maladie. On ne pouvait les emmener; les laisser, c'était les abandonner à la brutalité de Turcs. Dans cette perplexité, Bonaparte demanda à Desgenettes s'il ne vaudrait pas mieux donner de l'opium à ces malheureux. Ce fut alors que Desgenettes répondit « que sa mission était de guérir, mais non de tuer.» — « Je ne propose, au reste, ajouta Bonaparte, que ce que je ferais pour mon fils en pareille circonstance. Cependant,

(1) Desgenettes, *Histoire médicale de l'armée d'Orient*, 2e édition, p. 87.

comme ils doivent mourir dans vingt-quatre heures, je ne partirai qu'à minuit, et Murat restera avec 500 chevaux jusqu'à demain, deux heures de l'après-midi.» Puis, il donna l'ordre au chirurgien qui restait avec l'arrière-garde de laisser près de ces malades de l'opium, en leur en désignant l'usage, dans le cas où ils ne seraient pas morts au moment du départ de Murat. Tel est le récit de Napoléon.

Selon Desgenettes, qui fournit le seul témoignage sérieux qu'on puisse lui opposer, « on donna à des pestiférés, au nombre de vingt-cinq ou trente, une forte dose de laudanum; quelques-uns le rejetèrent par le vomissement, furent soulagés, guérirent et racontèrent ce qui s'était passé. » On voit que ces deux récits, s'ils ne concordent pas tout à fait, se rapprochent au moins beaucoup, et il y a bien loin de là aux 580 hommes que sir Robert Wilson et d'autres font empoisonner.

Si Bonaparte, au lieu de se préoccuper du sort de ces malheureux, qui ne paraissait que trop certain, les eût abandonnés à eux-mêmes, comme cela n'arrive que trop souvent à la guerre, en des circonstances analogues, cette affaire démesurément grossie n'eût pas donné matière à des interprétations suggérées plutôt par la malveillance et la haine que par un amour sincère de la vérité.

La retraite de l'armée se fit plus facilement qu'on n'aurait pu le penser. Malgré de grandes privations et une chaleur qui souvent monta à 33 degrés Réaumur (1), elle ne mit que vingt-cinq jours, dont dix-sept

(1) Le thermomètre placé sur le sable marquait 45°.

de marche, à franchir les 119 lieues qui séparent Saint-Jean d'Acre du Caire, ce qui fait sept lieues par jour. « On s'étonnera sans doute, dit Larrey, d'apprendre qu'avec quelques galettes de biscuit, un peu d'eau douce et l'usage seul d'eau saumâtre pour pansement, un très grand nombre de ces individus affectés de blessures graves à la tête, à la poitrine, au bas-ventre, ou privés de quelque membre, ont pu faire cette longue marche sans nul accident, et avec de tels avantages que la plupart se sont trouvés guéris lorsqu'ils ont revu l'Égypte. Le changement de climat, les chaleurs sèches du désert, et la joie que chacun d'eux éprouvait de son retour dans un pays qui nous était devenu aussi cher que notre propre patrie, me paraissent être les causes qu'on peut assigner à ce phénomène » (1). La perte totale en hommes, pendant la campagne de Syrie, ne s'éleva pas à deux mille.

Lorsqu'on eut atteint Salahiéh, la division Kléber se dirigea sur Tinéh, où elle s'embarqua pour Damiette. Le reste de l'armée, continuant sa route vers le Caire, s'arrêta à Matariéh. Deux jours furent employés à se remettre du désordre causé par une longue route et par une aussi rude campagne, à réparer la tenue, enfin à des soins hygiéniques. On brûla tout ce qui avait pu appartenir à des pestiférés. Alors, comme depuis la sortie du désert, il n'y avait eu aucun cas de peste, il fut décidé, sur l'avis d'une commission, que, sans plus attendre, l'armée entrerait au Caire. Le général Bonaparte voulut que son retour et celui des troupes fût en-

(1) Larrey, *Relation historique et chirurgicale*, p. 118.

touré de tout l'appareil possible. Il voulait revenir non pas seulement en maître, mais en victorieux, et montrer triomphante aux habitants du Caire cette armée que tant de fois on avait dite perdue dans les sables du désert.

Je me rappelle qu'un jour l'illustre Champollion, déchiffrant sur les hiéroglyphes une proclamation de Sésostris, faisait remarquer à son auditoire l'analogie qu'il y avait dans les images et les idées avec les proclamations « d'un grand conquérant moderne. » Il aurait également pu faire remarquer quelle analogie il y avait entre l'appareil qui entourait le retour de Pharaon vainqueur et celui de Bonaparte rentrant sur cette même terre d'Égypte. Qui n'a vu ces longs cartouches représentant des scènes triomphales accomplies il y a trois mille ans? Les vaincus captifs ouvrent la marche, les trophées de la victoire sont portés devant le roi qui s'avance dans un attirail guerrier, et les peuples se prosternent sous ses pas en offrant de riches cadeaux. Bonaparte s'était fait précéder par les prisonniers; des soldats portaient des drapeaux pris sur les Turcs. Les généraux français restés au Caire, les grands de la ville, vinrent au-devant de lui jusqu'au faubourg de Coubbé et lui présentèrent de magnifiques présents. Le scheik El-Bekri, descendant vénéré du Prophète, offrit un beau cheval couvert d'une selle brodée d'or et de perles, et le jeune esclave qui le conduisait (1). L'intendant général copte lui présenta des dromadaires renommés pour leur vitesse; puis, c'étaient des esclaves noires et

(1) C'était Roustan, depuis *le mameluk de l'empereur*.

blanches, des armes d'un travail exquis, de riches tapis, du café du plus précieux moka, des cassolettes remplies d'encens et d'aromates. A part quelques détails, Sésostris n'eût rien trouvé de changé.

Après avoir accueilli les félicitations qui lui furent adressées, le général Bonaparte monta sur le cheval qu'on venait de lui offrir et entra dans la ville par la porte des Victoires (Bab-El-Nasr) précédé des chefs des milices, des corporations, des quatre muftis et des ulémas de Gama-El-Azhar. Derrière lui marchaient ses troupes, portant à leurs chapeaux des branches de palmier. L'allure martiale de ces hommes excitait l'admiration, leur nombre causait de la surprise : ils étaient huit mille. Les Français poussaient des cris de joie en retrouvant sous ces visages étrangement brunis par le soleil de Syrie de vieux camarades qu'ils pressaient dans leurs bras. Les musulmans eux-mêmes se laissaient entraîner à l'enthousiasme. Vraie ou simulée, l'allégresse était générale, et les habitants du Caire prirent part aux fêtes qui, pendant trois jours, célébrèrent le retour de l'armée de Syrie.

Tandis que les Français rentrés au Caire semblaient y retrouver une patrie et se livraient à toutes les joies du retour, Auguste Colbert était toujours à Damiette. Aux souffrances causées par sa blessure était venue se joindre une cruelle maladie. Des symptômes alarmants avaient d'abord fait craindre la peste : ce ne fut qu'une fièvre bilieuse, mais grave, et qui pendant un mois le mit en danger. Ce fut à cette époque qu'il reçut la lettre suivante du général en chef :

« Au quartier général du Caire, 24 messidor an VII
(12 juillet 1799).

« Je vous envoie, citoyen, une paire de pistolets pour vous tenir lieu de celle que vous avez perdue. Je ne puis les donner à personne qui en fasse un meilleur usage.

« Je vous salue,

« BONAPARTE. »

Il m'a été impossible de découvrir à quelle circonstance se rapporte cette perte de pistolets dont il est question ici. Toujours est-il que cette lettre témoigne d'une attention bien flatteuse pour celui qui en est l'objet, et, si je ne m'abuse, pour qu'un officier de vingt et un ans attirât ainsi les regards de Bonaparte, et fût l'objet d'une distinction aussi particulière, il fallait qu'il y eût en lui quelque chose de particulièrement remarquable.

Certes, une lettre semblable était faite pour adoucir bien des souffrances, pour payer de bien des maux; malheureusement, Auguste Colbert n'était pas au terme des siens. Il crut pouvoir partir pour le Caire, où il était impatient de retrouver le général en chef, son général, et de reprendre sa vie active; il s'était cru guéri, mais, à peine arrivé, de nouveaux accidents se manifestèrent. « Ma convalescence, dit-il (1), devint plus cruelle que la maladie; mon estomac délabré ne pouvait plus souffrir aucun aliment, et de fréquentes attaques de nerfs me mirent dans un état pitoyable. Je ne

(1) Lettre datée du Caire, 17 nivôse an VIII (7 janvier 1800).

pus partir avec l'armée lorsqu'elle marcha sur Aboukir pour combattre et vaincre, et ne pus partager la gloire dont elle se couvrit, ni profiter des événements qui pouvaient me ramener en France. Éloigné des affaires, peu instruit de ce qui se passait dans le plus grand secret, j'ai vu partir le général Bonaparte et Murat sans pouvoir les suivre. Ce dernier me laissa cependant un ordre pour me rendre de suite à Alexandrie et profiter du départ du premier bâtiment qui ferait voile pour la France. Mais le général Kléber se refusa à mon départ, il mit à ses refus l'obligeance la plus grande, et, forcé de céder à ses volontés, j'acceptai l'offre qu'il me fit d'être son aide de camp. »

Bonaparte était en effet parti le 23 août 1799, n'ayant mis dans sa confidence que ceux qu'il emmenait avec lui. C'était un mois après la bataille d'Aboukir. Voici la la proclamation qui contient ses adieux à l'armée :

« Soldats,

« Des nouvelles de l'Europe m'ont décidé à partir pour la France. Je laisse le commandement de l'armée au général Kléber; l'armée aura bientôt de mes nouvelles : je ne puis en dire davantage. Il me coûte de quitter des soldats auxquels je suis le plus attaché, mais ce ne sera que momentanément, et le général que je leur laisse a la confiance du Gouvernement et la mienne. »

Les instructions qu'il laissait au général Kléber se terminent par les passages suivants :

« La place importante que vous allez occuper va vous

mettre à même de déployer les talents que la nature vous a donnés. L'intérêt de ce qui se passe est vif, et les résultats en seront immenses sur le commerce et la civilisation : ce sera l'époque d'où dateront les grandes révolutions.

» Accoutumé à ne voir la récompense des peines et des travaux de la vie que dans l'opinion de la postérité, j'abandonne l'Égypte avec le plus grand regret. L'intérêt de la patrie, sa gloire, l'obéissance, les événements extraordinaires qui viennent de se passer, me décident à traverser les escadres ennemies pour me rendre en Europe. Je serai d'esprit et de cœur avec vous ; vos succès me seront aussi chers que ceux où je me trouverai moi-même, et je regarderai comme mal employés tous les jours de ma vie où je ne ferai pas quelque chose pour vous. Consolidez le magnifique établissement dont les fondements viennent d'être jetés.

» L'armée que je vous confie est toute composée de mes enfants. J'ai eu dans tous les temps, même au milieu de leurs plus grandes peines, des marques de leur attachement. Entretenez-les dans ces mêmes sentiments; vous le devez, pour l'amitié et l'estime toute particulière que j'ai pour vous, et l'attachement que je vous porte. »

Ainsi donc, poussé par les événements, guidé par son étoile, Bonaparte courait à travers mille périls vers les grandes destinées qui l'attendaient en Europe.

La première impression causée par la nouvelle du départ de Bonaparte fut la consternation. Cet homme occupait une telle place dans l'esprit, dans l'imagination de chacun, qu'il semblait, en vérité, qu'on n'existât,

qu'on ne vêcût que par lui. Lorsqu'il était là, l'avenir, la pensée du retour et les moyens de l'accomplir préoccupaient peu : on se fiait à son génie, à sa fortune, à cette puissance qui semblait être en lui de tout vaincre et de tout dominer. Lui parti, il sembla que tout manquait; l'avenir ne se présentait plus que sous l'aspect le plus sombre; on se croyait à jamais abandonné, voué à à un exil éternel.

Le sentiment de consternation fut donc d'abord général; puis il se modifia : les uns passèrent de leur premier abattement à l'irritation et à la colère; les autres, et c'étaient surtout les soldats de l'armée d'Italie, après s'être attristés du départ de leur héros, lui eurent bientôt pardonné, et déjà, dans leurs pressentiments, ils le voyaient ramener en Europe la victoire sous nos drapeaux, puis tourner toute sa sollicitude vers ses compagnons d'Égypte. L'armée se divisa donc en deux partis : les premiers ne pensaient plus qu'à abandonner l'Égypte et à revenir en France; les autres, au contraire, voulaient rester pour continuer leur œuvre, la consolider, assurer à la mère-patrie une colonie, fruit précieux de tant et de si glorieux travaux.

En désignant Kléber pour le remplacer dans le commandement en chef, Bonaparte montra l'opinion qu'il se faisait des talents et du caractère de ce général. On a beaucoup parlé de la mésintelligence qui, dit-on, existait entre eux; on l'a fort exagérée.

De la part de Bonaparte, il n'y eut jamais pour Kléber que de l'estime et de la bienveillance. Il fit toujours une une juste appréciation de son mérite; on doit même

dire qu'en lui conférant le commandement suprême, il montra qu'il discernait en lui des qualités d'un ordre élevé que Kléber n'avait pas été appelé jusque-là à mettre au jour.

Pour Kléber, il comprenait moins Bonaparte qu'il n'en était compris; il sentait bien une supériorité, qu'il avait trop d'esprit pour ne pas reconnaître, mais il y avait dans le génie de Bonaparte quelque chose d'inusité, d'imprévu, d'aventureux, qui n'allait pas, qui déplaisait même à la nature tout allemande de Kléber. Aussi, spirituel, railleur, il ne se faisait pas faute de propos piquants, lorsqu'il trouvait le moindre côté faible. La manière même dont Bonaparte faisait la guerre choquait l'esprit de méthode qu'il avait puisée dans l'armée autrichienne où il avait servi huit ans.

Au moment de partir, Bonaparte lui avait donné rendez-vous à Damiette. Lorsque Kléber s'y rendit, il le trouva déjà parti; il se crut joué, et sa colère s'exhala tout d'abord en propos grossiers. Mais quand il eut ouvert les dépêches laissées par lui, qu'il y vit la confiance dont il était l'objet, qu'il envisagea avec orgueil et satisfaction ce commandement suprême dont il était investi, il s'adoucit, et sembla se pénétrer de l'esprit des instructions qui lui étaient données. Les proclamations qu'il adressa aux troupes respiraient la confiance et parlaient en termes fort convenables de Bonaparte et de son départ.

Mais un nouveau changement devait encore s'opérer dans son esprit. Kléber avait près de cinquante ans; jamais il n'avait commandé en chef, et c'est une grande épreuve que le premier rang. On a coutume de dire que

pour apprendre à commander il faut savoir obéir : cela peut, en effet, être utile à un certain point de vue, mais ne suffit pas. Souvent même, à force d'obéir, on devient incapable de commander ; l'habitude d'un rôle subordonné engourdit l'esprit et ne lui permet pas de mettre en jeu tout son ressort, de développer tout ce qu'il peut posséder de spontanéité et d'initiative. A bien peu d'exception près, les hommes qui ont accompli les plus grandes choses à la guerre avaient de bonne heure contracté l'habitude du commandement, et cette habitude se prend plus facilement dans la jeunesse, douée d'une vigueur, d'une confiance en elle-même, parfois présomptueuse, si l'on veut, mais qui fait accepter plus résolûment la responsabilité, tandis que dans l'âge mûr, à cet âge où les illusions ont disparu, où les choses apparaissent dans leur réalité, avec toutes leurs difficultés, on se défie plus de soi-même. C'est ce qui arriva à Kléber lorsqu'il examina froidement sa position et l'immense responsabilité qui allait peser sur lui, responsabilité d'une situation qu'il n'avait pas créée. Le fardeau lui parut trop lourd, il se prit à douter de ses ressources, de l'armée, de lui-même, et dès lors il résolut d'abandonner l'Égypte.

Dans cette disposition d'esprit, il commença par adresser au Directoire une lettre où par mauvaise humeur ou parti pris, exagérant le mal, diminuant le bien, il dépeignait la situation comme désespérée et parlait de sa *détresse*. A peu près en même temps, un mois après avoir pris le commandement en chef, il écrivait au grand-vizir, insistant sur la nécessité de terminer une guerre sans but et de faire au plus tôt la paix. Enfin il

entra en pourparlers avec le représentant de l'Angleterre, Sidney Smith, et, dans l'échange d'une longue correspondance, il ne se livra que trop à un adversaire rusé et habile.

Il y avait bien un motif à ces démarches de Kléber, à ces ouvertures de négociations ; c'était de gagner du temps d'abord, mais le fond de sa pensée était l'évacuation de l'Égypte. Seulement, comme il avait besoin de justifier à ses propres yeux une résolution aussi grave, il rêvait de faire de cet abandon le gage de la paix générale, et de pouvoir ainsi rendre à la patrie une glorieuse armée compromise inutilement pour la conservation d'une conquête que la destruction de notre marine, l'impossibilité de rapports avec la France, rendaient désormais stérile pour nous. Telles étaient les raisons par lesquelles Kléber cherchait à colorer une retraite, une capitulation dont son âme élevée, son vif sentiment de l'honneur militaire se fussent indignés, si, plus maître de lui-même, il ne se fût laissé aller à un moment de découragement.

Une fois entré dans cette voie, il la poursuivit avec l'ardeur fébrile d'un homme qui, se sentant dans une position désagréable, veut surtout en finir. Il nomma, pour traiter avec le grand-vizir, le général Desaix et Poussielgue, administrateur en chef de l'Égypte. Desaix ne partageait pas l'opinion du général en chef sur l'abandon, mais il dut suivre ses instructions.

Les conférences s'ouvrirent d'abord sur le vaisseau anglais *le Tigre*. Longtemps traînées en longueur, quelquefois même interrompues par les frémissements de *colère de Desaix*, qui ne pouvait se résigner à accepter

des conditions contre lesquelles tous ses sentiments se révoltaient, elles se terminèrent enfin, et ce fut le 24 janvier 1800 que fut signée, dans le camp du grand-vizir, à El-Arish, une convention par laquelle l'armée française devait quitter l'Égypte. C'était l'évacuation pure et simple, gratuite, sans compensation. « Je n'ai obéi qu'à l'ordre très précis du général en chef, » écrivait Desaix.

Cet abandon de l'Égypte était, de la part de Kléber, non point une lâcheté : un tel sentiment ne pouvait entrer dans son âme, mais une erreur, une faiblesse de l'esprit (1). C'est ce que Kléber, hâtons-nous de le dire, se chargea bientôt lui-même de prouver.

Pendant que le traité d'El-Arish se négociait et se signait en Égypte, les dépêches dont j'ai parlé plus haut, adressées par Kléber au Directoire, étaient tombées aux mains du Gouvernement anglais. Le ton de ces dépêches, les renseignements qu'elles contenaient étaient tels, que le cabinet de Londres en conclut que la position de l'armée française en Égypte était désespérée. Aussi, grande fut sa colère lorsqu'il apprit que par la convention de El-Arish, cette armée était libre de se retirer en France. M. Dundas avait dit en plein Parlement : « Il faut qu'elle périsse et soit un exemple de la vengeance britannique, et que pas un des hommes qui en font partie ne rentre dans ses foyers. » Malgré les engagements pris, désavouant ses agents, le Gouvernement anglais donna immédiatement l'ordre à lord Keith,

(1) Seignelay, étant ministre de la Marine, écrivait à Tourville : « Il y a des gens braves de cœur, mais poltrons d'esprit. »

commandant en chef dans la Méditerranée, de s'emparer de tous les bâtiments qui transporteraient des troupes françaises. Ce fut alors que celui-ci adressa au général Kléber la lettre suivante qu'il lui fit remettre :

« Monsieur, ayant reçu des ordres positifs de Sa Majesté de ne consentir à aucune capitulation avec l'armée française que vous commandez en Égypte et en Syrie, excepté dans le cas où elle mettrait bas les armes, se rendrait prisonnière de guerre, et abandonnerait tous les vaisseaux et toutes les munitions des port et ville d'Alexandrie aux puissances alliées ; et dans le cas où une capitulation aurait lieu, de ne permettre à aucune troupe de retourner en France qu'elle ne soit échangée; je pense nécessaire de vous informer que tous les vaisseaux ayant des troupes à bord, et faisant voile de ce pays, d'après des passeports signés par d'autres que ceux qui ont le droit d'en accorder, seront forcés par les officiers des vaisseaux que je commande, de rentrer à Alexandrie, et que ceux qui seront rencontrés retournant en Europe, d'après des passeports accordés en conséquence de la capitulation particulière avec une des puissances alliées, seront retenus comme prises, et tous les individus à bord considérés comme prisonniers. »

« Vous allez avoir ma réponse, » dit Kléber à l'envoyé de l'amiral ; puis il fait immédiatement lire aux troupes et afficher partout la lettre elle-même, après avoir ajouté au bas : « Soldats, on ne répond à de telles insolences que par la victoire.» Le lion s'était réveillé.

Peu de jours après, il défaisait à Héliopolis l'armée

du grand-vizir, reprenait victorieusement possession de l'Égypte, déjà à moitié cédée à l'ennemi par suite de la convention, et s'y trouvait bientôt plus solidement établi que jamais.

Lorsque ces événements s'accomplirent, à la fin de mars 1800, il y avait un mois que mon père avait quitté l'Égypte. Depuis le départ de Bonaparte, malgré les prévenances dont il avait été l'objet de la part de Kléber, l'inaction, l'incertitude, les dissensions qui déchiraient l'armée lui en avaient rendu le séjour insupportable. Sa pensée était tout entière avec ceux qui étaient partis, il n'aspirait qu'à les rejoindre, rejoindre le héros qui l'enthousiasmait et dont il disait dans ses lettres : « Sans doute la victoire a déjà signalé son retour. Qu'il me tarde de servir encore sous ses ordres !... Il y a longtemps que pour la première fois il a allumé dans mon âme le désir de la gloire. Mériter son estime sera toujours mon plus beau trophée... Plus j'ai vu cet homme et plus je l'ai trouvé fort... »

Aussi, dès que le traité d'évacuation avait été signé, apprenant que les généraux Desaix et Davout retournaient en France, il avait demandé de partir avec eux. Une seule chose l'attristait, c'était la pensée de quitter ses frères ; Édouard était au Caire, et Alphonse dans la Haute-Égypte, mais n'allaient-ils pas eux-mêmes le rejoindre bientôt? Kléber céda à ses instances, et le 20 février il s'embarqua avec le général Desaix et le général Davout sur le Nil. Arrivés à la mer, ils la trouvèrent trop forte pour que les djermes pussent les conduire jusqu'à Alexandrie, et furent obligés de mouiller dans la rade d'Aboukir.

Ils venaient de descendre à terre, lorsqu'ils signalèrent un bâtiment dont les allures annonçaient de l'indécision ; il louvoyait et semblait n'oser s'approcher de terre ; puis on le vit arborer le pavillon tricolore : il avait probablement aperçu celui qui flottait sur les djermes, et, peu après, un canot se détacha de son bord et se dirigea vers la côte. Ce ne pouvait être qu'un bâtiment venant de France ; tous les regards suivaient le canot avec anxiété ; enfin il aborde, et un matelot provençal saute à terre en disant : « *Tron de dious ! Bonaparte il est le premier consul de France !* » Manière sans doute fort piquante d'annoncer une grande nouvelle, mais qui était loin de satisfaire la curiosité qu'elle éveillait si vivement. On voulut en savoir plus long, et le pauvre matelot, poursuivi de questions, ne fit, par ses réponses décousues, que mettre le comble à l'impatiente avidité de ceux qui cherchaient à en obtenir quelques renseignements plus positifs. La seule chose qu'on put bien comprendre, c'est que le bâtiment qui venait d'arriver s'appelait *l'Osiris* et qu'il amenait à son bord le colonel Latour-Maubourg, chargé de dépêches pour le général en chef.

Les généraux Desaix et Davout étaient déjà partis pour Alexandrie. Le général Dugua, qui campait sur la plage, fit inviter le colonel à descendre à terre, et bientôt, entouré de gens silencieux, avides de l'entendre, M. de Latour-Maubourg raconta la révolution du 18 brumaire, l'élévation de Bonaparte au rang de premier consul et les débuts de ce Gouvernement ferme et réparateur qui semblait ouvrir pour la France une ère nouvelle. Le retour merveilleux de Bonaparte, les

grands événements si rapidement accomplis les frappèrent sans doute, mais sans les étonner : ils y reconnurent la fortune extraordinaire de cet homme qui déjà tant de fois leur avait paru marqué par le destin. On conçoit combien leur désir du retour fut encore augmenté par ces nouvelles. Enfin, le 3 mars, ils s'embarquèrent, Desaix avec ses aides de camp Rapp et Savary et le commissaire des guerres Miot, sur la *Santa-Maria delle Grazie*, bâtiment marchand ragusain, le général Davout et mon père sur l'aviso l'*Étoile*.

Tous étaient dans la joie d'un départ si vivement souhaité, et cependant plus d'un regard sérieux et pensif restait encore attaché sur cette terre d'Égypte qui bientôt allait se perdre à l'horizon. Par quel mystère de notre nature le proscrit jette-t-il un dernier et mélancolique regard sur la terre de l'exil qu'il va quitter ? Pourquoi ce dernier adieu adressé par le prisonnier à la prison témoin de ses douleurs ?... La mer se chargea bientôt de les arracher à ces rêveries où l'âme va chercher des félicités comme des maux imaginaires, pour les ramener à toutes les réalités d'une navigation féconde en accidents. « Rien ne m'a mieux rappelé, dit une lettre que j'ai sous les yeux (1), le sort de ces malheureux princes qui ne pouvaient retrouver leur patrie après le siège de Troie. »

Après avoir été péniblement ballottés pendant quelques jours, ils croyaient être près de Candie, et les vents et les courants les avaient entraînés jusqu'à Rhodes. Reprenant leur route vers le nord, ils reçurent un violent

(1) Lettre d'Auguste Colbert à sa mère, du 4 mai 1800.

coup de vent, pendant qu'ils longeaient les côtes de l'Anatolie, parages remplis d'écueils, de récifs, où leurs mauvais navires, horriblement secoués, faisant eau, ne gouvernant plus, risquèrent mille fois de se briser.

Le conquérant de la Haute-Égypte, l'impassible Desaix, l'intrépide vainqueur de Mourad, était gisant sans pouvoir articuler un mot, en proie aux horribles convulsions que lui causait le mal de mer.

On aperçut Cerigo (*Cythère*), qui fut loin d'éveiller les riantes images dont la mythologie a entouré son nom. Le mauvais temps continua jusqu'à la hauteur du cap Matapan. Le mont Taygète montrait ses cimes couvertes de neige. Pour trouver un abri et un peu de repos, on entra dans le port de Coron. Un vieux pacha turc, à qui l'on avait appris que la paix était faite, les accueillit fort bien. Les navires furent réparés, leurs voies d'eau bouchées, puis on embarqua des vivres frais. Des Grecs, à qui l'on avait acheté ces provisions, avaient eu soin d'y fourrer des quartiers de boulets, afin d'en augmenter le poids. Les navires sortirent cette fois du port avec l'intention de se diriger sur Malte. On commençait à l'apercevoir, lorsque les vents, sautant à l'ouest, se déchaînèrent avec une violence qui força de mettre à la cape, et les pauvres bâtiments, jouets de leurs caprices, et n'allant jamais où ils voulaient aller, se trouvèrent au bout de trois jours en face des côtes de la Sicile. On reconnut la petite ville de Sciacca.

Équipages et passagers étaient fatigués, Desaix dans un état presque alarmant. Une des personnes qui étaient à bord prétendit avoir des amis dans la ville et proposa d'y relâcher. En vain Miot rappela que l'ordonnateur

Sucy, revenant d'Égypte avec quelques Français, ayant abordé en Sicile, y avait été massacré ainsi que ses compagnons : on lui rit au nez ; le désir d'un peu de repos fit tout braver. En vain les deux bâtiments, en entrant dans le port, furent salués par des coups de canon à boulet, accueil qui semblait peu promettre : ils continuèrent leur route, puis, laissant tomber leur ancre, ils se hâtèrent d'envoyer deux canots à terre pour s'expliquer. Le premier revint avec d'assez bonnes nouvelles ; mais le second ne reparaissant pas, Miot, avec quelques autres, voulut aller à sa recherche. Arrivé à terre, il furent très mal reçus et on les obligea de retourner à bord chercher leurs papiers. Il prévinrent alors le général Desaix de l'état des choses et de l'attitude menaçante de la population.

Il y avait à bord un officier anglais donné par Sidney Smith pour servir de sauvegarde dans le cas où l'on rencontrerait des bâtiments de sa nation ou des nations alliées de l'Angleterre ; c'était le moment d'invoquer son intervention. On l'envoya à terre, et comme mon père parlait l'anglais, on le dépêcha avec lui pour le soutenir et l'aider. Desaix, qui n'avait plus le mal de mer, était fort inquiet. Dans le premier moment il eut la pensée de s'emparer de vive force de Sciacca et donna en conséquence l'ordre aux soldats qui montaient les bâtiments de préparer leurs armes, mais la réflexion lui vint que le premier acte d'hostilité serait peut-être le signal de l'assassinat de ceux qu'il voulait sauver, et qui étaient comme autant d'otages aux mains de l'ennemi. Il s'était donc arrêté à l'idée d'envoyer à terre la grande chaloupe armée d'une pièce de canon et montée par des grena-

diers, pour tâcher d'en imposer aux autorités de Sciacca, en leur signifiant qu'il ferait connaître au Gouvernement anglais qu'ils avaient méconnu ses agents et l'avaient insulté, lorsqu'enfin l'officier britannique et mon père revinrent, ramenant les canots. Ce n'avait pas été sans peine; l'échauffourée avait été vive; les gens de Sciacca s'apprêtaient à jouer du couteau et lançaient déjà des pierres qui avaient blessé le passager descendu pour voir ses *amis*, et le capitaine de la *Santa-Maria*. L'Anglais, heureusement, avait montré de la vigueur, et ses menaces avaient fini par produire leur effet.

Le lendemain, à la pointe du jour, les deux bâtiments se hâtèrent de s'éloigner de cette terre inhospitalière. Doublant la pointe de l'île de Sardaigne, ils en remontèrent la côte occidentale ainsi que celle de la Corse, et dans la soirée du 2 avril, après trente jours de souffrances et de dangers, on signala les îles d'Hyères; c'était la France! Quelle joie! elle tenait du délire.

Le lendemain matin, une brume épaisse entourait les navires, lorsque tout à coup apparut à côté d'eux un vaisseau de guerre qu'on reconnut pour être la frégate anglaise la *Dorothée*. Comme on naviguait sur la foi des traités, on n'avait aucune crainte. Après quelques explications, le commandant de la *Dorothée* avait laissé les deux bâtiments continuer leur route, lorsqu'un coup de canon, parti de la frégate, leur donna le signal de mettre en panne, et, cette fois, malgré tout ce que put dire Desaix, les deux navires furent amarinés pour être conduits à Livourne, où l'amiral Keith devait décider de leur sort. A ce moment même, la brume qui les avait entourés jusque-là se dissipait, et nos pauvres passagers purent

apercevoir les côtes de France dont il leur fallait encore s'éloigner.

L'arrestation de bâtiments voguant sous la garantie donnée par les Anglais eux-mêmes était la violation brutale, sans pudeur, d'un traité conclu sous les auspices des agents autorisés de l'Angleterre. A Livourne, la conduite de l'amiral fut grossière. Pendant plusieurs jours il laissa sans réponse une lettre qui lui avait été adressée par Desaix. Le gouvernail et les voiles des vaisseaux français furent enlevés, et tout ce qui était à bord conduit au lazaret, où le consul anglais fit prévenir Desaix que lui et ses compagnons auraient vingt sous par jour pour leur nourriture, et cela sans distinction de grade, pour se conformer à leurs principes d'égalité républicaine.

Tandis que les Anglais donnaient satisfaction à de vieilles rancunes en multipliant ainsi les plus ridicules vexations, qu'un amiral, un homme haut placé, oubliait ainsi le respect que des gens d'honneur se doivent réciproquement, la conduite des officiers autrichiens en garnison à Livourne était bien différente. Ils avaient connu et apprécié Desaix en faisant la guerre contre lui ; ils admiraient ses talents et étaient pleins de respect pour son caractère. Dès qu'ils eurent appris son arrivée, ils se rendirent en grand uniforme près de son vaisseau, demandèrent à le saluer, témoignant le regret de ce que la quarantaine les empêchât de monter à son bord, et se mettant à sa disposition pour tout ce qui pourrait lui être agréable et qu'il serait en leur pouvoir de faire. Dans la conversation, ils demandèrent des nouvelles du général Kléber, et eurent le bon goût de ne pas parler des

succès récents qu'ils venaient de remporter sur les Français.

Au bout de plusieurs jours, arriva enfin la réponse de l'amiral Keith. Il mandait à Desaix qu'il avait fait partir un courrier pour demander les instructions de son Gouvernement à son égard et à celui de ses compagnons, et que d'ici là, ils pourraient purger leur quarantaine. Ainsi donc, outre l'ennui d'une longue et pénible attente, ils allaient peut-être encore être considérés comme prisonniers de guerre! Enfin, au bout de vingt-neuf jours, on leur rendit la liberté.

Remontés sur leurs bâtiments, ils atteignirent en même temps les côtes de France en face de Fréjus. La joie qu'ils éprouvaient ne saurait se dire. Désormais plus rien ne pouvait s'opposer à leur débarquement, qui devait se faire le lendemain, lorsqu'au lever du jour ils virent trois bâtiments qui semblaient leur donner la chasse. L'inquiétude ne fut bien pas grande d'abord, mais bientôt gagnés de vitesse, ils furent sommés de s'arrêter et se trouvèrent placés entre deux bâtiments qu'à leurs pavillons ils reconnurent pour des barbaresques. Tout, à leur bord, était préparé pour le combat et l'abordage. La résistance était difficile : on tenta de parlementer, et le capitaine ragusain de la *Santa-Anna* alla montrer les passeports du grand-vizir. Le chef de ces forbans voulut à peine les voir, et dit qu'on s'expliquerait à Tunis. La position était cruelle et chacun se livrait aux plus tristes réflexions, lorsque, de l'un des bâtiments barbaresques, on entendit ces paroles, et certes jamais voix humaine ne caressa plus doucement les oreilles : « Le capitaine est de mes amis, je prends le

chocolat avec lui; tout est arrangé; nous allons continuer notre route. » C'était le capitaine Roustan, de l'aviso l'*Étoile*, qui parlait ainsi. A son tour il avait été pour s'expliquer, et, par le plus heureux des hasards, il se trouva que le chef pirate était une de ses anciennes connaissances, et il lui avait fait entendre raison.

Les deux navires se remettaient en route au milieu des éclats d'une joie qui, pour les plus graves, se traduisait en mille folies, lorsqu'on aperçoit un brick de guerre qui, par un coup de canon, donne le signal d'arrêter. Il y avait de quoi désespérer à jamais du retour, et les plus noirs pressentiments traversaient déjà les esprits : heureusement les alarmes furent vite dissipées. C'était un navire anglais qui, croyant les deux bâtiments aux prises avec les barbaresques, courait à leur secours. On se hâta de remercier l'Anglais, cette fois généreux, puis enfin, après la longue et pénible odyssée que je viens de raconter, le 14 floréal an VIII (4 mai 1800), la *Santa-Maria delle Grazie* et l'*Étoile* entraient dans la rade de Toulon.

Terre sacrée de la patrie! De quelle ineffable joie le cœur de tes enfants ne doit-il pas se remplir lorsque, après une longue absence, après avoir combattu pour ta gloire, souffert pour ta grandeur, ils t'embrassent enfin!

« Je suis à Toulon, écrivait Auguste Colbert à sa mère. Enfin, après tant de vicissitudes, l'espérance renaît dans mon cœur. La France, mes amis, mes parents, une mère tendre et bonne que je vais revoir!... Je ne m'étendrai pas en épisodes dans cette lettre; je la consacre seulement à ce moment d'effusion où l'esprit et le

cœur sont tellement pleins qu'ils en font perdre la mémoire ; dans ma position, on ne sait que sentir ; le temps calmera un peu tout cela, et alors je vous conterai mon histoire. Après deux ans de maux, l'idée seule de les voir finir m'étonne. La pensée de ne pouvoir jouir tout de suite de l'effet du changement me désole... Je maudis cette misérable quarantaine, je déteste mon devoir qui m'empêche de voler au milieu de ma famille et m'arrache à de bien doux embrassements. »

Auguste était vrai dans les sentiments qu'il exprimait. Il ne se doutait pas qu'une voix plus puissante sur son âme que la tendresse d'une mère, que toutes les joies du retour, allait se faire entendre : celle de ce devoir qu'il semblait maudire, celle de la gloire. Il apprit, en effet, que la guerre allait commencer en Allemagne et en Italie, et, le 7, il écrivait à sa mère une seconde lettre, dans laquelle il est curieux de voir avec quel soin le fils s'efforce d'expliquer l'ardeur du soldat :

« Je soupire après une réponse... Plus que jamais j'ai besoin de cette consolation... Après deux ans d'absence et de privations, il est cruel de renoncer à vous voir; mais ne pensez-vous pas que je ne puis faire autrement? Une nouvelle campagne s'ouvre; le général Bonaparte appelle au secours de la patrie, dont il est le premier magistrat, tous ses défenseurs : serait-ce après sept années de campagnes que je me rebuterais? Serait-ce envers celui qui est l'auteur de tout ce que j'ai éprouvé de plus agréable que je serais ingrat? Suspendez donc, ainsi que moi, vos justes regrets. Le temps n'est pas éloigné où vous vous verrez encore au milieu de vos enfants, qui tous, par leur tendresse, mériteront

votre amour, et, par les honorables services qu'ils auront rendus à leur pays, votre estime. »

La lettre suivante, qu'il reçut peu de jours après du premier Consul, n'était pas faite, comme on peut en juger, pour le faire changer de sentiment :

« Lausanne, 24 floréal.

« J'ai reçu, citoyen, votre lettre du 15, par laquelle vous m'annoncez votre retour. Jamais je n'oublierai la bravoure que vous avez montrée en Syrie.

« Soyez le bienvenu.

« BONAPARTE. »

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES

NOTE A

LES COLBERT

La famille Colbert compte parmi ses membres quatre ministres secrétaires d'État : celui que la postérité a nommé le grand Colbert; son frère Charles Colbert, marquis de Croissy, ministre des Affaires étrangères; son fils Seignelay, ministre de la Marine; enfin le marquis de Torcy, fils de Colbert-Croissy, et, comme son père, ministre des Affaires étrangères.

Depuis deux cents ans, elle a eu vingt-sept officiers généraux, dont neuf lieutenants généraux, deux archevêques, cinq évêques, des surintendants des bâtiments, des ambassadeurs en Angleterre, en Portugal, en Suède, plusieurs chevaliers des ordres du roi, deux grand-croix de Saint-Louis, un grand-croix de la Légion d'honneur, etc.

Enfin elle a mêlé son sang à celui des d'Alègre, des Beauvilliers, des Rochechouart-Mortemart, des Montmorency, des La Rochefoucauld, des d'Albert de Luynes, des Gontaut-Biron, des Escoubleau de Sourdis, des Clermont-d'Amboise, des Goyon-Matignon, des Bourdeille, des du Plessis-Châtillon, des Crussol-d'Uzès, des Noé, des Luppé, des Béthune, des Mailly, des Franquetot de Coigny, des

Senneterre, des Ancezune, des d'Estaing, des Rouxel de Médavy, des d'Anglure-Bourlemont, des Furstenberg, des la Tour et Taxis, des Spinola..., etc., etc.

Je ne parlerai point ici de Jean-Baptiste Colbert : son histoire est partout. Je dirai même peu de chose des trois autres ministres qui, bien que fort effacés par sa gloire, sont cependant généralement connus. Mais je donnerai quelques détails sur plusieurs membres de la famille Colbert, afin de faire connaître l'esprit de cette famille. Il y en a d'ailleurs quelques-uns qui méritent de n'être pas tout à fait oubliés.

Chose singulière, ces Colbert qui doivent l'illustration de leur nom à un grand homme dans les choses de la paix, à un ministre créateur, organisateur de tout ce qui redoute la guerre, et qui passa sa vie à la déplorer, ont été depuis deux cents ans saisis comme d'une manie guerrière : une véritable *folie de l'épée*, pour me servir de la spirituelle expression d'un écrivain moderne (1), semble s'être emparée d'eux. Presque tous, tous on peut le dire, se sont jetés dans la carrière des armes; un grand nombre, on l'a vu, sont devenus officiers généraux ; quatorze ont péri sur les champs de bataille (2).

(1) Le regrettable M. de Molènes.

(2) Jean Colbert (troisième fils de Jean Colbert, seigneur de Terron), tué en 1654, capitaine au régiment de Navarre.

Rémi Colbert (quatrième fils du même Jean Colbert), tué en 1655, également capitaine au régiment de Navarre.

Edouard Colbert, marquis de Villacerf, tué à la bataille de Cassel, le 11 avril 1677, capitaine au régiment de Tilladet.

Antoine-Martin Colbert (troisième fils du grand Colbert), tué à la tête du régiment de Champagne, dont il était colonel, à l'attaque de Valcourt, le 25 août 1689.

Charles-Edouard Colbert, comte de Sceaux (sixième fils du grand Colbert), tué à la tête du régiment de Champagne qu'il commandait à la bataille de Fleurus, le 1er juillet 1690.

Jean-Baptiste Colbert (fils de Michel Colbert, intendant d'Alençon), tué le 2 juillet 1691, servant comme volontaire dans le régiment de la Lande, cavalerie.

Michel-François Colbert, marquis de Payens, inspecteur général de

Parmi les lieutenants généraux, l'un d'eux, Maulevrier (1), avait, dit Saint-Simon, « beaucoup de réputation à la guerre, et il la méritoit ; elle lui avoit valu l'Ordre (2) un gros gouvernement et force commandements en chef. » Il ne fut pas compris dans la promotion des maréchaux de France en 1693, ce que « le monde trouva mauvais, » ajoute Saint-Simon. Pour lui, il en conçut une si vive douleur qu'il en mourut.

Un autre, le marquis de Blainville, fort distingué par son esprit, très grand ami de Fénelon, qui lui recommande assez singulièrement, dans une de ses lettres, « de ne pas se laisser ensorceler par les attraits diaboliques de la géométrie (3), » avait renoncé à la charge de grand-maître des cérémonies pour se livrer tout entier au métier des armes.

la cavalerie, mestre de camp du régiment de Berry cavalerie, tué d'un coup de canon au siège de Furnes, le 5 janvier 1693.

Jean-Baptiste Colbert, comte de Maulevrier, colonel du régiment de Navarre, tué en défendant le poste de la hauteur de Bouge, dépendant de la ville de Namur, le 18 juillet 1695.

Jules-Armand Colbert, marquis de Blainville (quatrième fils du grand Colbert), lieutenant général des armées du roi, né en 1664, tué à la seconde bataille d'Hochstædt, le 13 août 1704.

François-Edouard Colbert, marquis de Maulevrier, brigadier des armées du roi, tué en 1706.

Hugues Colbert (troisième fils de Nicolas Colbert, seigneur de Turgis, lieutenant des galères, tué au siège de Barcelone.

François-Louis Colbert, marquis de Croissy, mousquetaire noir, tué le 27 mai 1743, à la bataille de Dettingen.

Joseph-Edme François de Sales Colbert, comte de Poligny, mort sur le vaisseau le *Thésée*, coulé à fond à la bataille livrée entre le maréchal de Conflans et l'amiral Hawk, à la hauteur de Belle-Isle, le 20 novembre 1759.

Auguste-François-Marie Colbert, tué le 3 janvier 1809, à Calcabellos (Espagne), commandant l'avant-garde du 2e corps, campagne de la Corogne.

(1) Edouard Colbert, comte de Maulevrier.

(2) Du Saint-Esprit ; ce qu'on appelait le *Cordon bleu*, faveur alors fort recherchée.

(3) *Correspondance de Fénelon*. Paris, Ferra jeune. 1827-29, t. V, p. 514.

Au combat de Steinkerque, où il commandait le régiment de Champagne, apprenant que la droite de l'armée était compromise, Blainville y court à la tête de son régiment. Franchissant les haies, il tombe à l'improviste sur l'ennemi, à la baïonnette, et détruit en partie les gardes anglaises. Le maréchal de Luxembourg dit dans son rapport au roi : « Champagne eut affaire aux gardes anglaises qui s'en sont mal trouvées. » Le régiment eut, dans cette affaire, en tués et blessés, 63 officiers et 205 soldats. Blainville avait été lui-même dangereusement atteint.

En 1702, il fut chargé de défendre Kaiserwerth, petite ville sur le Rhin, du côté de l'Allemagne. Pendant cinquante-neuf jours de tranchée ouverte, il tua aux ennemis plus de six mille hommes. Lorsqu'il rendit la place, elle n'était plus qu'un monceau de ruines, et lui-même dicta les conditions de la capitulation.

A la seconde bataille d'Hochstædt, en 1704, il commandait, comme lieutenant général, l'infanterie de l'aile droite. Au moment où il se trouvait près de son ancien régiment, le régiment de Champagne, qui faisait partie des troupes placées sous ses ordres, il fut frappé à mort. « Régiment de Champagne, dit-il à ceux qui se pressaient autour de lui, il vous faut bien des Colbert! » En effet, deux de ses frères, le bailli de Colbert, en 1689, au combat de Valcourt, et le comte de Sceaux, à Fleurus, avaient été tués à la tête de ce même régiment dont ils avaient été successivement colonels. — A cette même journée d'Hochstædt, ce fut le marquis de Seignelay, neveu de Blainville, qui, à la tête de huit compagnies de grenadiers, soutint la retraite de l'aile droite et « s'acquitta bravement de cette tâche périlleuse, sans se laisser entamer » (1).

Saint-Simon dit, en parlant du marquis de Blainville :

(1) Susane, *Histoire de l'ancienne infanterie française*, t. III, p. 146-47.

« Il alloit au plus grand, et avec cette fine valeur de tous les Colbert, avoit toutes les parties du capitaine (1). »

Si l'on veut plus particulièrement savoir de qui descendaient les trois jeunes Colbert dont je parle, ils appartenaient à la branche de la famille connue sous les noms de Villacerf, Saint-Pouange, Chabanais. — Saint-Simon nous fournit une anecdote qui peut faire juger du genre d'esprit et de la manière d'être de ces Colbert : « Villacerf, dit-il, avoit passé une longue vie extrêmement bien avec le roi (Louis XIV), et si familier avec lui, qu'étant d'une de ses parties de paume d'autrefois, où il jouoit fort bien, il arriva une dispute sur sa balle, et il étoit contre le roi, qui dit qu'il n'y avoit qu'à demander à la reine qui les voyoit jouer de la galerie. » — « Par ...! Sire, dit Villacerf, s'il ne tient qu'à faire juger nos femmes, je vais envoyer quérir la mienne. » — « Il étoit cousin germain et dans la plus intime et totale confiance de M. de Louvois, qui, du consentement du roi, l'avoit fait entrer en beaucoup de choses secrètes, et le roi avoit toujours conservé pour lui beaucoup d'amitié, d'estime et de distinction (2). »

Un membre de cette branche, le marquis de Saint-Pouange, épousa, en 1702, Angélique d'Escoubleau de Sourdis, fille unique du marquis de Sourdis, lieutenant général, chevalier des Ordres, gouverneur de Guyenne. Elle apporta dans la famille Colbert la terre de Chabanais, qui avait titre de principauté; elle la tenait de sa grand'-mère Jeanne de Montluc et de Foix, comtesse de Cramail, princesse de Chabanais, dame de Montesquiou (3), qui

(1) *Journal du marquis de Dangeau, publié pour la première fois par MM. Soulié, Dussieux, de Chennevières, de Montaiglon, avec les additions inédites du duc de Saint-Simon, publiées par M. Feuillet de Conches.* T. X, page 107.

(2) *Mémoires du duc de Saint-Simon*, t. II, p. 354.

(3) *Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France, des pairs, maréchaux de France, grands officiers de la couronne,* par le P. Anselme, t. VII, p. 293, C. D. E.

elle-même était fille d'Adrien de Montluc, comte de Cramail (1), fils de Fabien de Montluc, quatrième fils de Blaise de Montluc, maréchal de France.

Par le mariage de François-Gilbert Colbert, marquis de Chabanais, avec Jeanne Colbert de Croissy, la branche de Croissy, aujourd'hui éteinte, est venue se fondre dans celle de Chabanais. Jeanne Colbert était fille du comte de Croissy, lieutenant général, ambassadeur de France en Suède. « Envoyer un homme à la tranchée, dit Voltaire, ou en ambassade près de Charles XII, c'était presque la même chose. Le roi entretenait Croissy des heures entières dans les endroits les plus exposés, pendant que le canon et les bombes tuaient tout le monde à côté et derrière eux, sans que le roi s'aperçut du danger et que l'ambassadeur voulût lui faire soupçonner seulement qu'il y eût des endroits plus convenables pour parler d'affaires. Ce ministre fit ce qu'il put avant le siège de Stralsund pour ménager un arrangement entre les rois de Suède et de Prusse ; mais celui-ci demandait trop, et Charles XII ne voulait rien céder. Le comte de Croissy n'eut donc, dans son ambassade, d'autre satisfaction que de jouir de la familiarité de cet homme singulier. Il couchait souvent auprès de lui, sous le même manteau. Il avait, en partageant ses dangers et ses fatigues, conquis le droit de lui parler en liberté. Charles encourageait cette hardiesse dans ceux qu'il aimait. Il disait quelquefois au comte de Croissy :

(1) Le comte de Cramail était un des plus beaux esprits du temps de Louis XIII, de la coterie de galants de cour qu'on appelait les *Intrépides*. Mis à la Bastille par Richelieu, il n'en sortit qu'après une captivité de douze années. La reine Marie de Médicis avait, dit-on, voulu le faire gouverneur de Louis XIII. Sous le nom de Devaux, écuyer, sieur de los Caros, il publia les *Jeux de l'Inconnu*, Rouen, 1630-37. On a encore du comte de Cramail la *Comédie des proverbes*, Troyes, 1639, et les *Nouveaux et illustres proverbes historiques*, 1665, 2 volumes. Régnier lui adressa une de ses satires, intitulée *les Poëtes*.

Veni, maledicamus de rege; allons, disons un peu de mal de Charles XII » (1) !

En 1789, la branche de Colbert-Chabanais était représentée par François-Gilbert Colbert, né en 1781, pair de France sous la Restauration, mort en 1857, et par ses cousins germains, Ambroise Colbert, qui émigra, et Édouard, Alphonse et Auguste, partant en 1793, le sac sur le dos, dans les armées de la République (2).

J'ai, par quelques détails biographiques, indiqué le côté militaire de la famille Colbert; j'aurais pu multiplier ces détails; les personnes qui voudront en savoir plus long à cet égard pourront consulter la *Chronologie militaire* de Pinard, où les Colbert ont de belles et nombreuses pages (3).

Je dois enfin, pour rendre cette rapide notice moins incomplète et montrer un peu cette famille sous toutes ses faces, parler de ses évêques. J'en citerai deux seulement: Jacques-Nicolas Colbert, archevêque de Rouen en 1690, était distingué par son esprit, ses lumières, et par un sentiment de tolérance à l'égard des calvinistes, fort peu commun dans ce siècle. Il le manifesta même, dans un discours qu'il adressa au roi, au nom du clergé de France. Il fut de l'Académie française et l'un des pre-

(1) Voltaire, *Histoire de Charles XII*, p. 313-314 de l'édition de Kehl, 1785.

(2) Les autres membres de la famille, existant alors, étaient :

De la branche Turgis détachée de la branche Saint-Pouange:

Etienne-Edouard-Louis Colbert, marquis du Cannet, capitaine de vaisseau.

De la branche Seignelay :

Armand-Marie-Louis Colbert, marquis de Seignelay, né en 1771, mort sans enfants.

De la branche Maulevrier :

Edouard-Victurnien-Charles-René Colbert, comte de Maulevrier, né en 1754, mort maréchal de camp;

Edouard-Charles-Victurnien, comte de Colbert-Maulevrier, né en décembre 1758, mort contre-amiral.

(3) *Chronologie historique militaire* de Pinard, Paris, 1761.

miers membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il avait pour les arts et les bâtiments un goût très prononcé, que Fénelon, n'étant encore qu'abbé, s'efforça de combattre (1).

Un autre prélat, d'une physionomie beaucoup plus austère, est Charles Colbert, évêque de Montpellier. Son nom eut, dans son temps, beaucoup de retentissement. Janséniste prononcé, il fut un des opposants à la bulle *Unigenitus*. C'était, dit un contemporain (2), un des chefs du parti; insensible aux menaces comme aux récompenses, un habile et honnête homme.

L'éclat qui environne la grande figure de Jean-Baptiste Colbert a relégué dans l'ombre les autres membres de sa famille. Cependant le mérite de son fils a été assez grand pour que Voltaire ait pu dire : « Seignelay avait un génie peut-être plus vaste encore que celui de son père, » et M. de Chateaubriand a été tenté de partager cet avis. Sans aller aussi loin, ce qu'il y a de certain, c'est que, sous son ministère, notre marine militaire acquit un ascendant qu'elle n'a jamais obtenu depuis, et qu'elle triompha des deux plus redoutables nations maritimes du monde, l'Angleterre et la Hollande.

Torcy, au milieu des calamités de la fin du règne de Louis XIV, conduisit avec une grande habileté les négociations les plus difficiles, et ménagea enfin la paix d'Utrecht. C'est lui qui a dit « que le meilleur moyen de tromper les cours, c'est d'y parler toujours vrai. »

Son père, Croissy, en des temps plus heureux, après avoir rempli de grandes ambassades, avait signé la paix de Nimègue. Au grand siècle, on vantait les belles dépêches de M. de Croissy.

Le mérite de ces hommes est réel, il est grand, et pourtant leur gloire est comme perdue dans celle du grand Col-

(1) *Correspondance de Fénelon*, t. V, p. 343.
(2) *Journal* de Barbier, t. II, p. 191.

bert. S'il en a été ainsi pour des services aussi éminents que ceux qu'ils ont rendus, on conçoit que des détails tels que ceux que je viens de rapporter aient dû tomber dans l'oubli. Si j'ai cru devoir les rappeler, c'est qu'ils m'ont paru de nature à faire connaître l'esprit d'une famille dont madame de Maintenon disait, bien qu'elle ne l'aimât pas : « Il faut convenir qu'elle a bien servi. »

***

Je suis de l'avis de ceux qui pensent que, quels qu'aient été les ancêtres de Colbert, ils ne peuvent rien ajouter ni enlever à sa renommée. Toutefois, comme son origine a été fort controversée, pour ceux qui attachent quelque importance ou quelque curiosité à des recherches de ce genre, je rapporterai ici celles que j'ai faites et je produirai des pièces que le lecteur appréciera.

Des préjugés, des passions diverses suivant les temps, se sont mêlés à cette question. Ainsi, au dix-septième siècle, tandis que la tendance des idées de l'époque portait à exalter l'origine de Colbert dans le but de le rehausser lui-même, la malignité, l'envie, ou même l'orgueil de cour, avaient poussé quelques contemporains à déprécier cette origine.

Au dix-neuvième siècle, c'est tout différent. La malignité, l'envie, ont fait place à une sincère admiration, mais le courant des idées a changé, et on croit exalter d'autant plus le mérite de Colbert qu'on le fait partir de plus bas. C'est donc en manière de louange qu'on agit ainsi, mais il faut ajouter que derrière cette louange se place un système duquel il résulterait que tout ce qu'il y a de beau et de grand ne peut sortir que des classes populaires.

C'est ainsi que tour à tour l'exactitude des faits a pu être faussée.

Au seizième siècle et au commencement du dix-septième, les Colbert étaient nombreux à Reims et à Troyes ;

on les trouve placés dans des conditions fort différentes : les uns pauvres, petits marchands ou simples artisans ; d'autres, en aussi grand nombre, riches, faisant du grand commerce, comme Odart Colbert, de Troyes, qui avait des correspondants dans toute l'Europe ; ou bien, et souvent en même temps, qualifiés de *nobles*, d'*écuyers*, possédant des terres, prenant dans les actes publics les noms de seigneurs de Crèvecœur, de Magneux, d'Acy, etc..., et s'alliant, en général, à des familles appartenant à la noblesse ou à la magistrature de Champagne ou de Paris.

D'après une volumineuse correspondance, suivie de 1590 à 1635, que le savant Grosley, de Troyes, eut entre les mains, Odart Colbert, dont je viens de parler, était le centre d'une vaste association commerciale qui embrassait la France, la Flandre et l'Italie. Les associés étaient Paul Mascranni et Jean-André Lumagna, à Paris et à Lyon ; les Stampa, de Milan ; les Verteme, de Gênes ; Polaillon, de Marseille ; les Lorenzi, de Milan, qui avaient des maisons à Milan et à Anvers ; les Crolalancia, de Plaisance, etc. Enfin se groupait autour d'Odart toute la partie active de la famille Colbert ; « il était le patron et le point de ralliement pour une foule de frères, de neveux et de cousins » (1). Son cousin, issu de germain, Jean Colbert, et plus tard Marie Bachelier, veuve de Jean Colbert, faisaient pour lui des achats considérables des fabriques de Reims et administraient les biens et les vignes importantes qu'il possédait dans les environs de cette ville. Les fils de Jean Colbert, l'aîné, connu sous le nom de Jean de Terron, et son frère Nicolas, père du grand Colbert, furent en partie élevés dans la maison d'Odart, puis intéressés et employés dans ses affaires.

Voici le portrait que Grosley, dans ses *Mémoires sur les Troyens célèbres* (2), trace d'Odart Colbert : « L'assem-

(1) *Œuvres inédites* de P.-J. Grosley ; Paris, 1812, t. I, p. 257.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 259 et suiv.

blage des lettres qu'on lui écrivoit offre un négociant d'un ordre supérieur, commandant en souverain, consulté sur les spéculations et sur les entreprises que l'on poussait ou que l'on abandonnait, suivant ses ordres, portant la plus scrupuleuse exactitude dans l'examen des états et des comptes..., appelé patron, maître, père commun, par ceux qui avaient rapport à lui, tous à genoux autour de lui pour recevoir ses ordres, ses avis, ses secours... » — « Je redoutais, ajoute Grosley, de me jeter dans l'examen de cette correspondance ; mais je m'y suis bientôt trouvé soutenu par un intérêt qui allait toujours en croissant. Elle m'offrait l'histoire d'un homme fortement résolu d'arriver, par la voie du commerce, à la fortune, à la considération, à l'illustration. Sa marche heureuse est fondée sur une suite liée de vues, de spéculations, de combinaisons. Plongé dans de menus détails, attentif aux petits gains, sensible aux pertes les plus légères, impitoyable sur ses droits, tout de feu contre les procédés injustes ou équivoques, il achète très chèrement ce que la fortune semble lui donner ; mais, en suivant ses goûts, il arrive à son but, établit sa maison, et se trouve en état d'aider, de soutenir, de relever une foule de gens qui rencontrent en lui un père dur, à la vérité, mais secourable. »

Bien que celui qui devait un jour s'appeler le grand Colbert n'eût que vingt ans lorsque mourut Odart, ce patron de toute sa famille, il y a lieu de penser que ce fut dans l'exemple et les traditions de cet homme habile et de son entourage (1) qu'il puisa, au moins en grande

(1) Voir les curieux détails donnés par Grosley sur quelques-uns des principaux correspondants d'Odart, dont les lettres lui paraissent quelquefois « moins l'ouvrage de simples marchands que le résultat des méditations profondes d'un homme d'État. » Grosley fait particulièrement l'éloge de Lumagna, et J.-B. Colbert, dit-il, « ne pouvait avoir été formé à une meilleure école. » Mais Grosley se trompe quand il dit que ce fut des mains de Lumagna que le cardinal Mazarin reçut J.-B. Colbert. Tout le monde sait que Colbert

partie, ses vues élevées sur le commerce et cette netteté dans les idées, cette précision dans les détails, que tous les historiens ont admirée en lui. — Je ne puis, d'ailleurs, m'empêcher de remarquer, en passant, qu'il me semble que, dans le portrait d'Odart, tel que nous le dépeint Grosley, plusieurs traits pourraient s'appliquer au grand ministre.

Ces témoignages, fournis par un homme honnête et désintéressé dans la question, tel que Grosley (1), et basés

entra d'abord chez le chancelier Le Tellier; il y fut placé par son cousin Colbert de Saint-Pouange, beau-frère du chancelier, et ce ne fut que vers 1631 qu'il fut attaché au cardinal Mazarin.

(1) Bien que Grosley soit d'une autorité incontestable lorsqu'il s'appuie sur la correspondance qu'il a eue entre les mains, on l'a cependant fort peu cité; je ne sache même pas que plusieurs des passages que j'ai rapportés aient jamais été reproduits jusqu'ici. Les deux témoignages sur lesquels on se fonde presque exclusivement pour établir la position de la famille Colbert avant le ministre, sont celui de l'abbé de Choisy, puis celui d'Olivier d'Ormesson, qu'on y a joint plus récemment.

Si l'on examine le passage des Mémoires de Choisy incessamment reproduit, il est d'abord facile de voir que l'auteur n'y attache pas une grande importance, pas plus, au reste, qu'il n'en attacherait, d'après ce que dit Petitot, à l'ensemble de ses Mémoires qu'on a trouvés épars en feuilles séparées, sans que rien annonçât que l'auteur eût eu la pensée de les réunir. Quant à l'homme, il passa une partie de sa vie habillé en femme, sous le nom de *la comtesse des Carres*. On peut le juger par ce qu'il dit de lui-même : « Quand je me suis trouvé à des bals et à des comédies avec de belles robes de chambre, des diamants et des mouches, et que j'ai entendu dire tout bas auprès de moi : Voilà une belle personne ! j'ai goûté en moi-même un plaisir qui ne peut être comparé à rien. » Le marquis d'Argenson a donné de l'abbé de Choisy un portrait qui, selon Petitot, paraît plein de vérité : « Il faut que je convienne que ce n'était pas un homme fort estimable; son âme était faible et il avait bien plus l'esprit de société que celui de conduite. Mais il parvint à être de l'Académie française et à se faire une sorte de réputation dans cette compagnie, parce qu'il parlait et écrivait bien. D'ailleurs, il n'a paru ni digne d'être évêque, ni d'être employé dans aucune affaire importante. Il se sentait toujours de l'éducation efféminée qu'il avait reçue, et, n'étant plus d'âge à s'habiller en femme, il ne s'est jamais trouvé capable de penser en homme. » (Mémoires du marquis d'Argenson, p. 232. Paris, 1823.)

sur une correspondance dont on ne peut mettre en doute l'authenticité, indiquent déjà d'une manière assez précise

Pour d'Ormesson, je ne dirai pas qu'on doit le récuser parce qu'il était l'ennemi de Colbert; je donnerai, au contraire, en entier, le passage où il s'attache particulièrement à Colbert et à sa famille, ce que l'éditeur de ses Mémoires, M. Chéruel, appelle *ses attaques contre Colbert*; les reproduire, c'est en faire justice :

« Ces deux mariages (des filles de Colbert) à deux ducs font parler, et marquent la haute fortune de M. Colbert. — Pour admirer davantage ce que peut la fortune, M. Carpentier m'a dit connaître depuis longtemps toute la famille de M. Colbert ; que M. Colbert, sieur de Vandières, son père, était marchand de camelot à Rheims, demeurant à l'enseigne du *Long-Vestu* ; qu'ayant donné un soufflet à un avocat, il fut obligé de venir à Paris et demeura toujours depuis dans la rue Grenier-Saint-Ladre, où il est mort, et acheta une charge de payeur des rentes de la ville. M. de Montmort m'a dit plusieurs fois que le sieur Colbert, payeur, avait fait deux fois banqueroute, et que son père lui avait aidé deux fois à se relever. Pour moi, j'ai vu ce bonhomme petit marguillier à Saint-Nicolas ; il avait fort bonne façon et était honnête homme.

» Pour M. Colbert le favori, M. Carpentier m'a encore dit qu'il l'a vu étudier au collège de Rheims et qu'il avait l'esprit si pesant, qu'il fut toujours des derniers de ces classes ; qu'à cause de cela il en fut retiré et mis à Paris chez un notaire nommé Chapelain, où il était encore si lourd qu'on s'en étonnait. Depuis, il entra petit commis chez Sabbathier, et sa fortune a commencé par M. de Saint-Pouange auquel M. Le Tellier, devenu secrétaire d'État, ayant donné sa première commission, comme à son beau-frère, il y mit M. Colbert, son parent, pour faire le travail, et lui prenait les appointements ; qu'après quelques années, M. Le Tellier l'ôta de sa maison, reconnaissant son esprit peu sociable, et le donna à M. le Cardinal pour conduire ses affaires domestiques. Etant fort économe il gagna aussitôt l'esprit de M. le Cardinal, qui était avare. Voilà son élévation.

» M. Carpentier m'a encore dit que M. Colbert dansait fort bien, et que c'était sa plus forte passion. J'ai appris que le soir des fiançailles de sa fille, il avait dansé dans son domestique deux courantes, et fort bien. Le sieur Carpentier m'a encore dit que M. Colbert, le maître des requêtes, avait l'esprit fort pesant, mais de grand travail, fort défiant, peu ouvert, et ne parlant point à ses plus familiers, aimant la grande dépense et à danser, et dansant fort bien, altier et colère. J'appris encore de lui que le père de M. Pussort était un marchand de drap de Rheims, qui s'allia avec M. Colbert de Vandières. » (*Journal d'Olivier Lefebvre d'Ormesson, publié par M. Chéruel*, t. II, p. 486 et suiv.)

la position de la famille Colbert au seizième siècle et au commencement du dix-septième; j'ajouterai cependant quelques détails qui, je le crois, serviront à faire complètement connaître cette position.

Je citerai d'abord non point un titre particulier, mais un témoignage public, irrécusable, celui d'un livre imprimé à Reims en 1608, et qui est entre les mains de quelques curieux, c'est le *Philomène rémois* (1), dédié à Jean Colbert, seigneur de Terron (2), et contenant des poésies faites à l'occasion de son mariage avec Marie de Bignicourt. En général, les auteurs et les poètes ne dédiaient pas leurs livres à des gens de condition obscure.

Je possède le testament de ce Jean Colbert de Terron : il témoigne d'une fortune considérable; il fait un legs particulier des livres, tableaux, antiquités, figures, etc., qui se trouvent dans son cabinet.

Quant à son frère Nicolas, père du grand Colbert, qui,

(1) Le *Philomène rémois*, ou Chant pastoral sur les Nopces du sieur Jean Colbert et de damoiselle Marie de Bignicourt, célébrées le quatrième jour de février 1608. — A Reims, chez Simon de Foigny, à l'enseigne du *Lion*, 1608.

L'auteur est G. Baussonnet. En 1592 il était jeune clerc chez Bergier, l'auteur de l'*Histoire des grands chemins de l'Empire romain*, procureur au Présidial de Reims. Bergier dit de lui, dans son *Bouquet royal* : « Quant au sieur Baussonnet, outre la gentillesse de ses inventions et la parfaite politesse qui se voit en ses vers, il est fort entendu en tout ce qui dépend de la sculpture et de la peinture. »

Lors de la venue du roi Louis XIII en la ville de Reims, il fut chargé des décorations et de la plupart des travaux.

(Extrait d'une lettre adressée en 1839 par M. Louis Paris, bibliothécaire de la ville de Reims, à M. de Monmerqué, et qui est jointe à l'exemplaire du *Philomène*, dont M. Grangier de la Marinière, bibliophile distingué, a bien voulu se dessaisir en ma faveur.)

(2) Encor qu'il soit seigneur des plaines
Du lieu de Tairon, qui sont pleines
Du gros amas de ses troupeaux.

PHILOMÈNE, p. 31.

Voici quelques autres vers qui peuvent donner une idée de la ma-

ainsi que nous l'avons vu, avait été également associé aux affaires d'Odart, voici ce qu'on trouve de positif à son sujet :

Dans son contrat de mariage, passé le 25 septembre 1614, sa mère, Marie Bachelier, veuve de Jean Colbert, « écuyer, seigneur de Terron, conseiller du roi et contrôleur général des finances des provinces de Picardie et de Bourgogne, » constitue en dot à son fils Nicolas Colbert, « écuyer, seigneur de Vandières, la somme de 15,000 livres en deniers clairs, l'engage à l'acquitter de toutes dettes et promet d'habiller la mariée, Marie Pussort, fille de Henry Pussort, écuyer, seigneur de Cernay-les-Reims, d'habits nuptiaux, bagues et joyaux, jusqu'à la somme de 1,500 livres, moyennant quoi ladite dame Bachelier demeurera quitte et déchargée de rendre aucun compte de ce qu'elle a touché des revenus de son fils depuis la *garde-noble* finie, et jouiera sa vie durant des héritages dépendants de la succession de Jean Colbert. » De son

nière du poète et du genre de louanges qu'il adresse à ceux qu'il chante :

C'est donc un nommé Philomène
Rempli de vertu plus qu'humaine,
Dont je viens or' de discourir :
Berger qui voit clair en mon âme
Vers qui mon amitié s'enflame
D'un feu qui ne sçauroit périr.

Or ce Berger que tant j'estime
Est fils du Pasteur Phylotime,
Qui durant sa vie autrefois
Cognut les pastis plus sauvages,
Puis vint servir sur ces rivages

Le plus grand Berger des François.
Sa mère est la nymphe Aristose,
Qui, jeune d'ans, ne se propose
Rien plus que sa viduité,
Vray miroir aux plus chastes dames
De garder leurs premières flames
Au fouier de l'éternité.

côté, la mariée recevait en dot une somme de 18,000 livres (1).

En 1626, Nicolas Colbert reçoit les provisions de gouverneur pour le roi de la ville et du château de Fismes, fonctions déjà remplies par plusieurs membres de sa famille. Le 19 juillet 1627, il rend foi et hommage à François de Roye de la Rochefoucauld, comte de Roucy, à cause de son château de Roucy, de la terre et seigneurerie, et en terres labourables, prairies, etc. En 1630, on le trouve habitant Paris; en 1641, maître d'hôtel ordinaire du roi; enfin, en 1652, conseiller d'État; mais à cette dernière époque intervient évidemment le crédit de son fils.

Maintenant, si nous passons à un examen plus particulier de la position que pouvaient avoir les Colbert en tant que famille noble et de leurs prétentions à cet égard :

Le 31 mai 1649, Antoine-Gabriel Colbert de Saint-Pouange fait ses preuves pour être reçu chevalier *de justice* dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem (Malte).

Parmi les titres qu'il produit est un aveu par lequel Gérard Colbert, écuyer, seigneur de Magneux, père de son bisaïeul, rend le 20 mai 1540 foi et hommage pour la terre et seigneurie de Crèvecœur, consistant en un château fossoyé de toutes parts, six cent vingt arpents de prés, quinze arpents de pâturages; haute, moyenne et basse justice sur ledit château et héritage; — lequel aveu il signe et scelle du sceau de ses armes.

Il résulte de toutes les pièces et témoignages consignés au procès-verbal, que les armes de la famille Colbert sont un *serpent ou couleuvre d'azur sur un fond d'or.*

De nouvelles preuves pour l'ordre de Malte ont été encore faites par d'autres membres de la famille, en 1668, 1676 et 1688.

Dans les pièces produites lors des preuves pour l'ordre

(1) Ces diverses sommes représentent une valeur cinq ou six fois plus considérable en monnaie d'aujourd'hui.

du Saint-Esprit en 1688 par Édouard Colbert, comte de Maulevrier, preuves visées par les ducs de Saint-Simon et de Montausier, est encore cité un aveu et dénombrement rendu en 1587 par Simon Colbert, seigneur d'Acy, au duc et à la duchesse de Nivernois et Réthelois, lequel aveu est scellé des armes de Simon Colbert, et ces armes sont *une couleuvre*.

Je pourrais multiplier beaucoup les citations de ce genre, basées sur des pièces ayant un grand caractère d'authenticité (1).

J'arrive ici à une autre série de documents.

Une requête du 4 juin 1686, signée par vingt-trois des principaux seigneurs d'Écosse, adressée au roi Jacques VII (Jacques II d'Angleterre), « supplie humblement la majesté royale et l'auguste assemblée du parlement, de vouloir bien, conformément à la teneur de la présente, contenant toutes choses dont la vérité est généralement reconnue, faire expédier en la chancellerie des lettres de naturalité, scellées du sceau royal, pour rendre l'illustre et très noble famille des Colbert de France à ses amis et à son ancienne patrie, pour fermer la bouche de l'envie et pour donner un témoignage si certain de la vérité qu'il ne puisse y avoir aucune contestation à l'avenir » (2).

L'année suivante, cette requête convertie en acte du parlement confirmé par lettres patentes du roi Jacques VII

(1) Voir ci-après, page 444, des extraits d'une pièce signée par d'Hozier de Sérigny. Elle est en ma possession, ainsi que plusieurs pièces originales qui viennent la confirmer.

(2) Voici les noms des signataires : Perth, comte et chancelier ; Athol, marquis, garde du sceau royal; Gordon, duc; Keith, comte, maréchal d'Ecosse; Errol, comte, connétable d'Ecosse; Livingston, comte, justicier général d'Ecosse; Lyon, comte de Strathmore et Kinghorn; Maitland, comte Lauderdale; Southesk, comte; Early, comte; Northesk, comte; Kintore, comte; Breadalbane, comte; Tarbat, vicomte, garde des archives; Lovat, baron; Irvine, baron de Drum; Ross, baron de Balnagowan; Macintosh, baron; Calder, baron; Rose, baron de Kilravock; Culbert, baron de Drakies; Maclean, baron de Brolish; Dallas, baron de Saint-Martin.

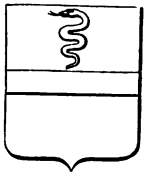
d'Écosse (Jacques II d'Angleterre), de l'année 1687, enregistrées au même parlement et scellées du grand sceau du royaume, atteste que la maison des Colbert de France est sortie d'Écosse et reconnue par les branches qui sont encore dans ce pays ; que, vers 1280, Édouard Colbert et Marie Lindsay d'Edzell, sa femme, vinrent en France, s'y établirent et sont la tige des diverses branches de la famille Colbert qui y existent aujourd'hui ; qu'enfin les Colbert de France et ceux d'Écosse portent les mêmes armes, qui sont *d'or au serpent d'azur*, avec cette seule différence que ceux d'Ecosse y ajoutent une *fasce de gueules* qui leur a été donnée en mémoire des belles actions que fit l'un d'eux à la bataille de Harlaw, en 1411 (1).

Les mêmes faits sont encore attestés par une lettre de Georges Cothbert, baron de Castlehill, du 28 juillet 1681, et par une déclaration de la même année des habitants de la ville d'Inverness, lieu d'habitation des Colbert d'Écosse, et où ils possédaient la baronnie de Castlehill.

(1) Armes des Colbert d'Ecosse avant 1411 et telles qu'elles étaient portées au seizième et au dix-septième siècle et sont encore portées aujourd'hui par les Colbert de France :

D'or à la bisse ou couleuvre d'azur.

Armes des Colbert de Castlehill depuis 1411 :



Fasce de gueules accompagnée en chef d'une bisse ou couleuvre d'azur.

Enfin, un témoignage du lord Lyon, héraut d'armes, daté de 1772, revisé en 1816, vient également confirmer et l'authenticité de l'acte du parlement, et les faits qu'il contient (1).

Qu'on suppose maintenant que les preuves faites pour l'ordre de Malte, en 1649 (2), que celles produites en 1668, 1676 et 1688, n'aient été qu'autant de concessions arrrachées à l'ordre ;

Que les preuves faites pour l'ordre du Saint-Esprit ne soient qu'autant de mensonges attestés par les ducs de Saint-Simon et de Montausier, par les d'Hozier, les Chérin, les Clairembault, ayant, comme généalogistes de l'ordre un caractère public (3) ;

Que la requête adressée au roi Jacques VII d'Écosse par les principaux seigneurs de ce pays, l'acte du parlement, les lettres patentes du roi, la déclaration faite par les habitants de la ville d'Inverness, l'attestation du héraut d'armes d'Écosse, n'aient été que des *actes de complaisance* accordés à la vanité d'une famille devenue puissante; toujours est-il que deux faits subsistent :

C'est qu'il y avait en France, au seizième siècle et au commencement du dix-septième, une famille du nom de Colbert, portant, à tort ou à raison, *une couleuvre* pour armes (4), et qu'il existait en Écosse une famille portant les

(1) Voir ci-après (p. 448 à 456) la lettre de G. Cothbert; la déclaration des magistrats d'Inverness; des extraits de la requête des seigneurs écossais; les lettres patentes de Jacques VII ; enfin le certificat et témoignage du lord Lyon, grand juge d'armes d'Ecosse, dont l'original en parchemin, revêtu de tous les témoignages qui en constatent l'authenticité, est en la possession du baron Colbert de Castlehill, qui a bien voulu me le communiquer.

(2) L'admission par le Grand-Maître eut lieu en 1647; les preuves furent faites en 1649. (Voir le *Catalogue des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem*, fol. 179, mss. de la bibliothèque de l'Arsenal. Pour les autres preuves, notamment celles de 1668, même source, fol. 427.)

(3) Voir ci-après, p. 488, la déclaration de Clairambault, dont je possède l'original.

(4) Indépendamment des preuves que j'ai fournies de la possession

mêmes armes depuis un temps fort reculé, et un nom que la prononciation des divers pays, même en Écosse et en Angleterre, a pu faire un peu varier, mais qui conserve toujours une grande analogie: Cuthbert, Culbert, Cobbert, Colbert. (V. à cet égard p. 465 et 477.)

Des membres de la famille écossaise de Colbert-Castlehill sont établis en France depuis plusieurs générations (depuis 1713 environ). L'un d'eux était, avant 1789, évêque de Rhodez, et fut député du clergé à l'Assemblée constituante. — Tous ces Colbert de Castlehill se sont toujours considérés comme ayant la même origine que ceux de France, et continuent d'entretenir avec eux des relations de parenté. Leur représentant actuel est le baron Louis Colbert de Castlehill, demeurant à Saint-Omer.

Quelle que soit la manière dont on envisage ces faits, et en n'adoptant même que leur portée la plus restreinte, toujours est-il qu'ils s'éloignent beaucoup de l'opinion qui semble s'établir et s'accréditer dans les livres sérieux sur l'origine toute plébéienne de Colbert et le milieu tout *populaire* dans lequel il aurait été élevé.

On pourrait cependant insister et dire que Colbert lui-même, dans ses *instructions* adressées à son fils, a tranché la question en s'exprimant ainsi: « Mon fils doit bien penser et faire souvent réflexion à ce que sa naissance l'aurait fait être si Dieu n'avait pas béni mon travail et si

de ces armes par les Colbert de France, possession attestée par de nombreux actes publics, on peut se rappeler qu'à l'occasion de la fête donnée à Vaux au roi Louis XIV, en 1661, par le surintendant Fouquet, on vit, sur les plafonds et dans les ornements d'architecture, des écureuils, qui sont les armes de Fouquet, poursuivis par des couleuvres. Enfin, on voyait, il y a peu de temps encore, aux Tuileries, des soleils et des couleuvres figurer dans la rampe du grand escalier du milieu, aujourd'hui détruit. Cette rampe avait été faite par les ordres de Colbert, vers 1664, et on le blâma beaucoup, à l'époque, d'avoir mêlé ses armes aux emblèmes royaux. Or il résulte de tous les documents que ce ne fut que vers 1680 que les Colbert de France eurent *connaissance* de l'existence des Colbert d'Ecosse.

ce travail n'avait pas été extrême. » Pour peu qu'on réfléchisse au véritable sens de ces paroles, on n'y voit rien qui puisse infirmer ou corroborer l'une des deux opinions en présence. Quand bien même la famille Colbert eût possédé, avant le crédit du ministre, la position la plus élevée qu'on puisse réclamer pour elle, il y aurait encore entre cette position et celle qu'il avait acquise, comme ministre d'un grand roi et d'un grand règne, une telle différence que les expressions dont il se sert s'expliqueraient parfaitement.

Il y a, d'ailleurs, une observation importante à faire : c'est que les deux opinions, en apparence si opposées, n'impliquent nullement contradiction. Qu'y a-t-il d'étonnant, en effet, à ce que les Colbert descendus d'une famille noble d'Écosse, soient devenus pauvres, une fois établis en France, et que plusieurs d'entre eux aient fait le commerce, chose à laquelle ils devaient répugner moins que d'autres, puisqu'ils venaient d'un pays où n'existent pas contre le commerce les mêmes préjugés qu'en France, et qu'ils vivaient d'ailleurs dans une province (la Champagne) où les nobles pouvaient le faire (1) ? On pourrait citer, au reste, parmi les familles dont la position nobiliaire est le mieux établie, de nombreux exemples de ces vicissitudes et de ces différences de position entre les membres d'une même famille.

Une pièce rapportée par M. Pierre Clément, dans un travail sur Colbert, pièce qu'il regarde comme fort curieuse, peut en effet jeter du jour sur la question.

« Elle est, dit M. Clément, d'une écriture pouvant remonter à la fin du dix-septième siècle. » Voici cette pièce :

« Voir, dans les archives de la maison d'Édimbourg, les assemblées de Parlement qui se sont tenues depuis l'an 1300 jusqu'en l'année 1400, et marquer tous les endroits où il est parlé de la famille des Colbert ou Cothbert.

(1) Article XVIe de la coutume de Troyes.

» Remarquer s'il se trouve quelqu'un de cette famille qui ait passé d'Ecosse en France; marquer leur nom et surnom;

» S'ils ont resté longtemps en France; si l'on a quelque connoissance qu'ils s'y soient establis;

» S'ils (s'y) sont mariés;

» S'ils ont eu lignée et postérité;

» En quelle ville de France ils se sont establis;

» En quel temps ils ont passé d'Écosse en France, et sous quel règne;

» S'il est passé quelqu'un de cette famille à la suite de la reyne Marie Stuard;

» Sçavoir en quelle qualité ils estoient à la suite de cette reyne, comme officiers de sa maison ou dans les troupes;

» Sçavoir quelle différence il y a entre les noms et les armes des Colbert d'Escosse et les noms et les armes des Colbert de France;

» S'éclaircir particulièrement sur ce qu'il se trouve une fasce de gueules dans l'escusson des armes des Colbert d'Escosse.

» Sçavoir pour quel sujet et dans quel temps ce changement s'est fait (1). »

« D'après M. Louis Paris, ajoute M. Pierre Clément, c'est à Ménage que *serait venue l'idée* de rattacher la *famille des Colbert de France à la famille des Colbert d'Écosse.* » Puisqu'il y avait des Colbert en Écosse, on ne voit pas trop ce qu'avait d'extraordinaire l'idée de vouloir les rattacher à une famille de France, qui avait le même nom et les mêmes armes.

Mais revenons aux questions. Qu'indiquent-elles?

Que les Colbert de France savaient confusément : qu'il existait en Écosse une famille portant le même nom

(1) Tiré de la Bibliothèque impériale; mss. du Cabinet généalogique, *carton Colbert*, fol. 693.

qu'eux; — que c'était surtout entre 1300 et 1400 que devaient porter les recherches relatives à cette famille; — que des membres de cette famille étaient passés en France; — qu'il y avait bien quelque différence entre les noms, mais qu'on ignorait en quoi elle consistait exactement. — Quant aux armes, on savait qu'il y avait une différence, mais sans en connaître toutefois la raison.

Il me semble qu'il n'y a rien là qui puisse faire soupçonner la mauvaise foi, la supercherie.

Qu'apprirent ceux qui avaient adressé ces questions?

Que le nom des deux familles, à part une différence que la prononciation explique, est le même. — Pour les armes, ils apprennent que si la famille écossaise ajoute à la couleuvre une *fasce de gueules*, c'est parce que cette *fasce de gueules* lui fut donnée en 1411, époque postérieure à celle à laquelle on place l'arrivée d'un membre de la famille écossaise en France (fin du treizième siècle).

La différence qui existe entre les armes est donc toute naturelle et semble être une preuve nouvelle de la bonne foi des Colbert de France; car, s'il y avait eu supercherie, fraude, usurpation, on ne peut supposer qu'elle ait pu avoir lieu avant le dix-septième siècle, tout au plus au seizième; et alors les Colbert de France eussent pris les armes des Colbert d'Écosse telles qu'elles existaient à cette époque, c'est-à-dire avec la *fasce de gueules*. Leur possession constatée d'armes, telles qu'elles existaient et étaient portées par la famille avant 1411, témoigne donc, à la fois, de l'antiquité de la possession, de la communauté d'origine, et s'accorde parfaitement avec l'époque indiquée comme étant celle de leur établissement en France, c'est-à-dire cent trente ans environ avant 1411. — Lorsqu'enfin à cette identité des armes vient encore se joindre celle des noms, comment pouvoir trouver d'autre explication que la communauté de souche et l'identité des deux familles?

Qu'il me soit permis de le dire en terminant : ce n'est qu'avec répugnance que je suis entré dans cette discussion.

Le nom de Colbert, j'ai assez d'orgueil pour le croire, n'a pas besoin de rechercher le lustre d'une antique origine : l'éclat qu'il doit à un grand homme en sera à jamais le principal honneur et la gloire. J'ai cru toutefois que la vérité valait mieux que l'entraînement des préjugés ou de l'opinion et qu'elle était bonne à chercher; si je ne l'ai pas complètement établie, j'aurai du moins contribué, je l'espère, à mettre sur la voie.

PREUVES POUR L'ORDRE DU SAINT-ESPRIT

« Extrait des titres et contrats produits par haut et puissant seigneur messire Edouard-François Colbert, chevalier, comte de Maulevrier, lieutenant général des armées du Roi, gouverneur des ville et citadelle de Tournay, nommé chevalier des ordres de Sa Majesté, pour les preuves de sa noblesse, par-devant MM. les ducs de Saint-Simon et de Montausier, pairs de France, chevaliers commandeurs desdits ordres, commissaires députés pour la vérification desdites preuves, par lettres patentes du 12 décembre 1688.

. . . . . .

» Provisions de gouverneur pour le roi, de la ville et tour de Fismes, en faveur de Nicolas Colbert, seigneur de Vendières, sur la démission de Nicolas Colbert, écuyer, seigneur de Magneux, son oncle, du 20 octobre 1626; lesdites provisions données à Paris, le 28 novembre de la même année, avec la prestation du serment ès mains de M. de Marillac, garde des sceaux de France, le 6 décembre suivant, et à M. le duc de Nevers, gouverneur de Champagne et Brie, le 25 août 1627. Lesdites provisions par copie tirée du siège royal de Fismes, où elles sont enregistrées, signée Hubert, greffier, à laquelle sont jointes en original celles *accordées* audit Nicolas Colbert, écuyer, seigneur de Ma-

gneux, oncle, du 30 janvier 1623, signées Louis, et sur le repli Potier.

» Lettre de cachet du roi audit sieur de Vendières-Colbert, capitaine et gouverneur de Fismes, pour recevoir dans ladite ville partie de la compagnie des chevau-légers de la garde, écrite à Monceaux le 30 août 1636, signée Louis, et plus bas Bouthillier.

» Provisions de la charge de conseiller et maître d'hôtel ordinaire du roi pour ledit Nicolas Colbert, seigneur de Vendières, du 21 mai 1641, signées Louis, et plus bas par le Roi, de Loménie, et scellées en placard.

» Lettres patentes de conseiller d'État pour ledit sieur Colbert-Vendières, conseiller du roi et son maître d'hôtel ordinaire, du 15 mars 1652, signées Louis, et plus bas par le Roi, Letellier, et scellées avec la prestation de serment ès mains de M. Molé, garde des sceaux de France, du 3 avril suivant, signée Galand.

» Par le contrat de mariage de Jean Colbert, écuyer, seigneur de Terron, avec damoiselle Marie Bachelier, fille de Henry Bachelier, écuyer, il appert qu'il est fils de défunt Nicolas Colbert, premier du nom, écuyer, seigneur de Magneux, vicomte d'Ormont, et de damoiselle Barbe Martin, sa veuve; ledit contrat en son original en parchemin, passé par-devant Augier et Viscot, notaires royaux au bailliage de Vermandois, résidant à Rheims, le 12 janvier 1585.

» Par l'acte de foi et hommage, aveu et dénombrement rendu par ledit Jean Colbert, écuyer, seigneur de Terron, à messire Charles de Comblisy, chevalier, seigneur de Verneuil, au lieu d'Attigny, à cause de sa seigneurie de Terron, il appert encore qu'il était fils dudit Nicolas Colbert, premier du nom, écuyer, seigneur de Terron, vicomte d'Ormont, et que ladite terre lui était échue de la succession dudit sieur, son père. Ledit acte en son original en parchemin, passé par devant Viscot, notaire royal au bailliage de Vermandois, résidant à Rheims, le 26 janvier 1586.

» Aveu et dénombrement rendu par Simon Colbert, seigneur d'Acy en partie (frère dudit Jean Colbert), aux duc et duchesse de Nivernois et Rhételois, de la terre d'Acy, haute, moyenne et basse justice, appartenances et dépendances de ladite terre relevant de Réthel, en date du 15 décembre 1587, signé dudit Colbert et scellé de son sceau, par lequel il se voit que ses armes étaient une couleuvre, les mêmes dudit sieur comte de Maulevrier et de toute la maison de Colbert; ledit aveu et dénombrement en son original en parchemin, reçu par les officiers desdits duc et duchesse, par actes signés d'eux et registrés dans leurs juridictions, les 22 et 29 décembre de ladite année et les 7 et 9 janvier 1588.

» Par le contrat de mariage de Nicolas Colbert, écuyer, seigneur de Magneux, vicomte d'Ormont, capitaine gouverneur de la tour et château de Fismes, avec ladite damoiselle Barbe Martin, fille de César Martin, écuyer, et de défunte damoiselle Catherine Du Puy, sa femme, il appert qu'il était fils de Hector Colbert, écuyer, seigneur de Magneux, et de défunte damoiselle Jeanne de Condé, sa femme ; ledit contrat en son original en parchemin, passé par-devant Bonnestaigne et Guyot, notaires du roi au bailliage de Vermandois résidant à Rheims, le 9 juin 1557.

» Aveu et dénombrement rendu par ledit Nicolas Colbert, premier du nom, écuyer, seigneur de Magneux, Neufville et du Pasquier en partie, vicomte d'Ormont, de ladite terre, seigneurie et vicomté d'Ormont, mouvante de M. le prince de Condé, à cause du chastel de Roucy, en date du 20 janvier 1560.

. . . . . .

» Nous, ducs de Saint-Simon et de Montausier, pairs de France, chevaliers commandeurs des ordres du roi, certifions au roi, chef et souverain grand maître desdits ordres, et à tous ceux qu'il appartiendra, qu'en vertu de la commission de Sa Majesté, à nous adressante, nous avons vu, lu et examiné lesdits titres et contrats à nous produits par *ledit messire* Édouard-François Colbert, comte de Maule-

vrier, nommé chevalier desdits ordres, au rapport du sieur Cotignon de Chauvry, conseiller du roi en ses conseils, premier président en sa cour des monnaies et généalogiste desdits ordres, et par iceux trouvé et vérifié que, par les cinq générations ci-dessus prouvées, il a satisfait aux statuts desdits ordres et qu'il est gentilhomme de nom et d'armes, digne d'entrer et d'être associé auxdits ordres. En foi de quoi, nous avons signé ces présentes et à icelles fait apposer les cachets de nos armes. A Paris, le 27 décembre 1688, signé le duc de Saint-Simon et Charles de Sainte-Maure et Cotignon, et scellé des cachets de leurs armes. »

Cette pièce est signée : d'Hozier de Sérigny.

ATTESTATION

DE GEORGES COTHBERT, BARON DE CASTLEHILL

(TEXTE)

Ego Georgius Cothbertus, baro regius de Castlehill, gentis Cothbertorum satis antiquæ et nobilis phylarcha, omnibus quocumque generis splendore munerisve dignitate aut virtutis claritate eminentibus viris mihi plurimum colendis S. D. dico atque testor me, perlustratis apprime et diligentissime evolutis omnibus domus meæ archivis, nempe chartis regiis, infœodamentis (*mot illisible*) dispositionibus et contractibus quibuscumque, denique et epistolis multis officii vel negotii perlectis, certo scire et ex continua et consentiente decessorum meorum traditione a parentibus in liberos permanente mihi clare et vere constare viros quamplures consilio et manu egregios a septem plus minusve sæculis in Galliam Scotorum perpetuo amicam sæpius secessisse, sive id regis sui auspiciis, sive privatis factum fuerat, atque raro ad nos inde rediisse, sed vel in bello, ut plurimum consuevit, occubuisse, vel gentis admodum humanæ consuetudine suavissima quasi incantatos suos in alma Gallia tanquam altera patria Lares dilecto posuisse, atque adeo exinde etiam Colbertorum illa familia illustris in Gallia et nunc quidem invictissimi Ludovici regis christianissimi benigno aspectu vivens et vegeta ante aliquot sæcula emanasse atque de nostra Cothbertorum in Scotia domo originem suam duxisse et decessorem vere suum atque parentem primum filiumfamilias baronum de Castlehill debere eos cognoscere et venerari, ex archivis hactenus laudatis, ex epistolis cognationis et amoris mutui testibus, ex perpetua et constanti traditione exque vivorum ævo et auctoritate gravis-

ATTESTATION

DE GEORGES COTHBERT, BARON DE CASTLEHILL

(TRADUCTION)

Moi, Georges Cothbert, baron de Castlehill, chef de l'ancienne et noble maison des Cothbert, à toutes personnes éminentes par leur noblesse, leur dignité, leur mérite, honneur et salut.

Après avoir compulsé avec la plus grande attention toutes les archives de ma famille, diplômes royaux, concessions de fiefs, dispositions..... et contrats de toute espèce, comme aussi de nombreuses lettres officieuses ou d'affaires, j'affirme que je sais d'une manière certaine et que, par la tradition constante qui s'est transmise de père en fils dans ma famille, il est clairement établi pour moi que, depuis sept siècles, plus ou moins, par ordre de leur roi ou pour leurs affaires particulières, un grand nombre d'hommes distingués par leur sagesse et leur courage ont passé d'Écosse en France, pays qui a toujours été notre ami, et qu'ils en sont rarement revenus, soit qu'ils eussent, comme il est arrivé souvent, succombé sur les champs de bataille, soit que, charmés par la douceur des mœurs de ce beau pays de France, ils l'eussent adopté comme une seconde patrie et y fussent restés. C'est ainsi que la famille des Colbert, maintenant illustre et florissante en France et jouissant de la faveur du roi très chrétien Louis, est sortie de notre pays il y a plusieurs siècles et tire son origine de notre maison écossaise des Cothbert, et ils doivent considérer et vénérer comme leur ancêtre et comme fondateur de leur maison un membre de la famille des barons de Castlehill; ce qui appert pour tous et pour nous particulièrement des archives déjà citées, de lettres

simorum bono affectu manifeste omnibus patet et nobis pro certo compertum est. Quin et Colbertorum gentilitia insignia a nobis qui in campo aureo portamus fasciam rubram et in cephalo serpentem cæruleum non multum differre, ab hominibus fide dignissimis sæpius accepimus. Quæ quidem omnia, sicut ex se certa et firma sunt, sic ego, ut cunctis testatoria fiant hæc propria manu firmo et sigillum domus nostræ appono.

Dabam ex arce mea de Castlehill, sive castello in colle. vigesimo octavo die mensis Julii, anno Domini supra millesimum sexcentesimum octuagesimo primo.

GEORGES COTHBERT DE CASTLEHILL.

Scellé d'un sceau où sont représentées les armes de la maison de Colbert, pendantes à un ruban violet et or.

(*Biblioth. imp., mss. carton Colbert*, f° 279.)

ATTESTATION DES MAGISTRATS DE LA VILLE D'INVERNESS

(TEXTE)

Nos, præfectus et senatus urbis regiæ Envernessensis, publice testamur atque omnibus quacumque dignitatis eminentia colendis aut auctoritatis titulis inclytis ac compellandis, hosce nostros libellos intellecturis, post S. D. Certum æque ac notum facimus quod nobis sedulo scrutantibus et accurate omnia excutientibus, ex publicis regni Scotiæ archivis nostræque urbis tabulis authenticis exque continua et firma omnium traditione et majorum testimoniis omni exceptione majoribus, clare constat illustrem et nobilem Cothbertorum familiam, nobis confinem, a quingentis et qui excedunt annis Barones regios fuisse de Castlehill exque ea gente clara multos viros prudentia et fortitudine illustres regibusque nostris serenissimis satis *perspectos* atque approbatos prodiisse publicaque regni

témoignant de notre parenté et d'une mutuelle affection, comme aussi de la tradition constante et de l'assentiment d'hommes imposants par leur âge et par leur autorité. Enfin, les armoiries des Colbert ne diffèrent pas beaucoup des nôtres, qui sont une fasce de gueules sur champ d'or, et en chef un serpent d'azur; c'est ce que nous ont affirmé souvent des hommes très dignes de foi.

Toutes choses certaines et fermement établies par elles-mêmes; et, pour en attester encore à tous la vérité, je signe de ma main ces présentes et y appose le sceau de notre maison.

Donné en mon château de Castlehill (ou château sur la colline), le vingt-huit juillet, l'an de Notre-Seigneur mil six cent quatre-vingt-un.

GEORGES COTHBERT DE CASTLEHILL.

ATTESTATION DES MAGISTRATS DE LA VILLE D'INVERNESS

(TRADUCTION)

Nous, gouverneur et sénat de la ville d'Inverness, à toutes personnes éminentes par leur dignité ou à quelque autre titre que ce soit, qui ces présentes liront, salut.

Nous certifions et attestons publiquement qu'après examen attentif des archives publiques du royaume d'Écosse et des registres authentiques de cette ville, comme aussi d'après la tradition constante et, sans exception, tous les témoignages de nos ancêtres, il est clairement établi pour nous que la noble famille des Cothbert, qui habite près de nous, possède la baronnie de Castlehill depuis cinq cents ans et plus, et que cette famille a donné nombre d'hommes illustres par leur sagesse et leur courage, dignement appréciés et considérés par nos rois très augustes, ayant occupé de nombreuses charges publiques de ce royaume, et

nostri munia sæpius obiisse, atque domi et foris, in militia et pace, multa egregia munera gessisse et facinora perpulchra ad gentis suæ honorem et patriæ suæ gloriam fecisse sæpissimeque familiæ Colbertorum nobilissimæ Phylarchas Barones liberos de Castlehill in publicis regni nostri comitiis (Parliamentum vocamus) et aliis publicis Statuum conventibus generalibus legatos, suo et cæterorum Baronum regiorum pro more regni nostri comitatus sui nomine sedisse, in rebus omnibus consultasse atque sententiam ratam cum reliquis pronunciasse, atque etiam prædictos dominos Cothbertos in conventibus urbis nostræ solemnioribus libere electos Præfecti urbis nostræ munus summa cum modestia et justitia multoties administrasse deque nobis omnibus optime meritos et vicinos illos bonos et patronos benignos in re difficili et periculosa nobis nunquam defuisse, omniaque alia regi suo fideles et patriæ cives charos in gentis suæ emolumentum et laudem functos fuisse et in exteras nationes frequenter, vel regis imperio vel sponte profectos, multa præclara præstitisse, atque adeo in alma Gallia, Scotorum secunda patria, illustrissimam et nobilissimam Colbertorum domum et gentem condidisse, quæ etiamnum regis christianissimi gratia et civium suorum benevolentia altas agit radices perpulchreque floret et fructus profert in Francorum laudem et Scotorum gloriam. Quæ omnia, sicut ex se vera sunt et firma, et nobis sic esse ex archivis traditione continua et monumentis authenticis hactenus dictis manifeste et clare innotescunt, sic etiam ut apud cunctos testatoria et certiora fiant, nos prompte et libere libellis hisce nostris assertoriis et syngraphas nostras, nostra manu propria signatas, apposuimus, et urbis nostræ sigillum appendi curavimus.

Datum Envernessæ, vigesimo nono die mensis julii æræ christianæ, anno supra millesimum sexcentesimum octuagesimo primo.

Ces lettres scellées d'un sceau où sont représentées les armes d'Inverness pendantes à un ruban vert et or.

(*Bibliot. imp., mss. cart. Colbert,* f° 270.)

qui, soit dans leur pays, soit à l'étranger, à la guerre ou en temps de paix, ont souvent rempli de hautes fonctions et accompli des actions d'éclat à l'honneur de leur famille et à la gloire de leur patrie. Très souvent aussi des membres de la très noble famille des Cothbert, envoyés à l'assemblée générale du royaume (que nous appelons Parlement) ou à d'autres assemblées générales des États, y ont siégé, selon la coutume du pays, en leur nom et en celui des autres barons de leur comté, et, en toutes choses, ils ont pris part à la discussion et au vote comme leurs collègues. Les susdits sieurs Cothbert ont également été élus nombre de fois gouverneurs de notre ville dans les assemblées solennelles, et ils nous ont administrés avec modération et justice. Ces bons voisins et bienveillants protecteurs ont très bien mérité de nous, et jamais leur assistance ne nous a manqué dans les circonstances difficiles et périlleuses; en un mot, ils se sont toujours conduits en sujets fidèles à leur roi, en citoyens zélés pour la patrie; ce qui a valu à leur famille gloire et honneurs. Souvent aussi, soit par ordre du roi, soit de plein gré, ils sont allés s'illustrer en pays étrangers; c'est ainsi qu'ils ont fondé en France, cette seconde patrie des Écossais, la très illustre et très noble famille des Colbert, qui maintenant florit et prospère brillamment par la faveur du roi très chrétien et la bienveillance de ses concitoyens, et porte les plus beaux fruits à l'honneur et à la gloire des Français et des Écossais.

Toutes choses certaines et fermement établies par elles-mêmes, qui sont clairement prouvées pour nous par les archives, la tradition et les témoignages authentiques énoncés plus haut; et, pour en attester encore à tous la vérité, nous donnons avec empressement et de notre plein gré ces présentes, signées de notre main, et y faisons suspendre le sceau de notre ville.

Donné à Inverness, le vingt-neuf juillet de l'an mil six cent quatre-vingt-un de l'ère chrétienne.

(Suivent les signatures.)

EXTRAITS DE LA REQUÊTE

ADRESSÉE PAR VINGT-TROIS PAIRS OU SEIGNEURS D'ÉCOSSE AU ROI JACQUES VII (JACQUES II D'ANGLETERRE)

(Cette requête étant reproduite en grande partie dans les lettres patentes du roi qu'on trouvera ci-après, je n'en donne ici que des extraits.)

Apud Edimburgum, quarto die mensis junii, anno Domini millesimo sexcentesimo octuagesimo sexto.

Quum ex multorum hujus regni procerum et baronum supplicibus et assertoriis Libellis, syngraphis propriis additis, testatum sit nobilem nunc in Francia Colbertorum familiam ex antiqua et illustri nationis nostræ ejusdem nominis gente descendisse, atque adeo ut emolumenta quæ ex stemmate illo illustri a regia majestate veluti suprema vel a singulis attestatoribus in suum privum commodum ex æquo et bono vindicari possint magis publice nunc asserentes et magis authentice de futuro sustententur humiliter petunt ut hæc sua attestatio in Parliamenti (ut vocatur) archivis referat et ut Cancellariæ Majestatis Regiæ directori mandetur expedire velit et conscribere libellos natalitios (vulgo *borebrief*) prædictæ illustris familiæ progeniem veram referentes et augusto Regis sigillo muniendos atque itidem ut id appendatur Cancellarium summum securum præstare.

. . . . . .

Quumque ex testimoniis evidentibus, instrumentis antiquis, epistolis amicissimis aliisque litterarum commerciis cum antiqæ illius familiæ decessoribus habitis et consuetis, et majorum nostrorum perpetua traditione, nobilem Colbertorum quæ nunc in Gallia late sese propagaverit familiam illam ex Scotia descendisse aperte patet, atque adeo ut gloriam quæ ex progeniei illius magno splendore

EXTRAITS DE LA REQUÊTE

ADRESSÉE PAR VINGT-TROIS PAIRS OU SEIGNEURS D'ÉCOSSE AU ROI JACQUES VII (JACQUES II D'ANGLETERRE)

(TRADUCTION)

A Édimbourg, le quatre juin, l'an de Notre-Seigneur mil six cent quatre-vingt six.

Il est attesté par le certificat de plusieurs pairs et barons de ce royaume, signé par eux, que la noble famille des Colbert, maintenant en France, descend d'une ancienne et illustre maison de notre nation qui porte le même nom, et comme la parenté de ces deux familles peut être utile à la Majesté royale et à tous ceux qui ont signé lesdites Lettres, ils supplient humblement, pour donner une plus grande publicité à leur attestation et la rendre authentique à l'avenir, qu'elle soit enregistrée au Parlement et qu'on expédie en la chancellerie des lettres de naturalité aux Colbert, lesquelles établissent leur origine véritable et soient scellées du grand sceau royal par les soins du grand chancelier.

. . . . . .

Il est évident par des témoignages, des monuments anciens, des lettres d'amitié ou d'affaires, échangées avec les ancêtres de cette ancienne famille, enfin, par la tradition constante de nos aïeux, que la noble maison des Colbert, qui maintenant s'est multipliée en France, vient d'Écosse; désirant donc revendiquer la part qui revient à notre antique nation dans la gloire éclatante que cette famille s'est acquise par son mérite, ainsi qu'à nous tous qui sommes ses parents et chefs de la maison d'où elle tire son origine, nous certifions publiquement et affirmons sur notre

et virtutibus exoriri possit antiquæ nostræ genti et nobis ipsis qui omnes ipsius consanguinei sumus et earum cognationum unde originem suam ducunt ut plurimum phylarchi honorem vindicemus, omnibus quibus interest præcipue vero regi nostro serenissimo et ordinibus suis in publico hoc suo conventu publice testamur et sancte asserimus Edwardum Colbert, etc., etc. . . . . .

Quæ omnia quum apprime vera et nobis admodum nota sunt, submisse rogamus Majestatem regis nostri et illustrissimos ordines in præsenti Parliamento congregatos, ex benevolentia sua velint regis Cancellariæ directori per acta sua in mandatis dare ut secundum tenorem præsentium componat et scribat Libellos natalitios *borebrief* vulgo dictos, augustiore regis nostri sigillo muniendos, quibus illustris illa et nobilissima Colbertorum familia amicis suis et patriæ antiquæ restituatur et ut invidiæ et famæ malevolæ os obstruatur et posteri certiora intelligant, atque ne dubium vel lis circa libellos assertorios nostros excitetur, unanimes et liberi syngraphas nostras apposuimus sequentes. . . . . .

(Registres du Parlement d'Ecosse, livre XXIX, p. 247. *D'après une copie ancienne signée par d'Hozier de Sérigny. Voir aussi Biblioth. imp., carton Colbert, fol.* 273.)

REGIÆ PATENTES LITTERÆ

De nobilissima et antiquissima Colbertorum prosapia, exaratæ juxta Acta in maximo regni Scotiæ procerum conventu sancita, et illustrissimo Domino D. Marchioni de Seignelay, regi christianissimo a secretis intimis, etc..., ultro oblatæ.

JACOBUS septimus, Dei gratia Scotiæ, Angliæ, Franciæ et Hiberniæ rex, fidei defensor, universis et singulis imperatoribus, regibus, pontificibus, principibus et ducibus, civitatum consulibus, necnon omnibus provinciarum, classium et castrorum præfectis summis, aliisque denique

conscience à tous ceux qu'il appartient, principalement à notre roi très auguste et aux États réunis en cette assemblée, qu'Édouard Colbert, etc., etc. . . . . .

(Suit le détail de l'ascendance paternelle et maternelle d'Édouard Colbert, fils d'Édouard Colbert et de Marie Lindsay, qu'on trouvera dans les Lettres patentes.)

A ces causes et ce qui précède étant connu de nous pour véritable, nous supplions humblement la Majesté royale et les États assemblés dans le présent Parlement, de vouloir bien, par un acte émané d'eux, donner l'ordre au directeur de la chancellerie royale de rédiger et d'écrire, conformément à la teneur des présentes, des lettres de naturalité (en langage vulgaire *borebrief*), lesquelles lettres munies du sceau royal restitueront ladite illustre et très noble famille des Colbert à ses amis et à son antique patrie, pour que la bouche soit fermée à l'envie et à la malveillance, et que la postérité soit renseignée à cet égard avec certitude. Et afin que ni doute ni contestation ne s'élève contre le présent certificat, nous avons unanimement et de notre plein gré signé comme il suit :

(Suivent les noms des signataires, ainsi qu'ils ont été rapportés précédemment, p. 437.)

LETTRES PATENTES DU ROI

Touchant la très noble et très ancienne maison des Colbert, dressées conformément à l'Acte du Parlement d'Écosse, et délivrées à très illustre messire marquis de Seignelay, secrétaire d'État et des commandements de Sa Majesté très chrétienne.

Jacques VII, par la grâce de Dieu, roi d'Écosse, d'Angleterre, de France et d'Irlande, défenseur de la foi, à tous et à chacun, les empereurs, rois, pontifes, princes et ducs, magistrats des villes, gouverneurs des provinces, amiraux et généraux d'armées, à tous autres hauts et bas-justiciers

cunctis supremam potentiam vel subordinatam quamcunque ubicunque exercentibus pietatis splendore et virtutis gloria fulgentibus atque cæteris quibuscunque patentes hasce nostras litteras intellecturis S. P. D. C.

Quandoquidem summa et sedula eorum, quibus administratio reipublicæ est commissa, cura et studium esse debet, ut inculpatæ probitatis sectatoribus et de se bene merentibus debitus honos et præmia promerita conferantur, et scelerosorum nequitia gravi contemptui et justis a legibus præscriptis suppliciis relinquantur : Nos quidem hactenus ne in his negligentius providisse videremur, obnixe, quantum ex re fieri potuit, dedimus et in posterum perpetuo operam dabimus ut quæcunque generosi sanguinis præclarive facinoris a majoribus derivata sunt jura et encomia, eadem apud posteros, nisi ipsi ab integritate decessorum suorum desciverint, quam longissima fieri possit serie, sarta et tecta maneant ; quo et ipsi postgeniti, stemmatis sui memores, nil parentum amplitudine aut integra fama indignum committant, sed, ad parem accensi laudem, aliquam propria virtute nitoris accessionem claritudini majorum superaddant, et sic majori vel saltem pari proavos conatu æmulati claros se patriæ et caros alumnos et regibus suis se cives quam maxime probos præstent, atque ne quid culpa sua aut desidia de gentis suæ splendore decedat votis ingentibus et invicta virtute contendant : quorumcunque virorum magnorum præclara facinora et insignia facta non sibi tantum ornamento sed et patriæ, et parentibus, et popularibus suis singulis esse soleant, ut illi plagiario a crimine haud multum abesse censendi sint qui patriæ dulcissimæ cives suos antiquos, genere, gestis et virtutis luce conspicuos, clandestine et veteratorie surreptum iri atque alienæ gentis gloriæ et albo inseri et inscribi sinerent ; atque adeo inde est, et merito quidem, quod illustrissimam et prudentissimam Colbertorum gentem in Francia auspiciis Ludovici, regis christianissimi, fratris nostri carissimi et consanguinei serenissimi, altas radices agentem suaque virtute, prudentia et multis aliis nominibus et

qui se distinguent par leur piété et leurs vertus, enfin à tous ceux qui ces présentes Lettres verront, salut.

C'est un grand et important devoir pour ceux qui gouvernent un État de récompenser la vertu, le mérite, et de livrer le crime à la juste rigueur des lois; nous avons fait jusqu'ici tous nos efforts pour n'y point faillir, et c'est pourquoi nous avons mis et nous continuerons de mettre notre attention à conserver à chacun, le plus longtemps qu'il sera possible, les droits et privilèges qu'il peut attendre de la noblesse de son origine ou des services que ses ancêtres ont rendus à l'État, pourvu qu'il ne s'écarte point de leur probité, afin que les enfants, se souvenant qu'ils ont à soutenir la noblesse et la réputation de leurs aïeux, ne fassent rien qui les en rende indignes; qu'au contraire, animés du désir de s'illustrer par leur propre mérite, ils ajoutent à la gloire de leurs pères, que par une noble émulation ils les surpassent, ou du moins les égalent, qu'ainsi ils se rendent chers à leur patrie et se montrent dignes sujets de leur roi, et qu'enfin, remplis d'un zèle ardent et d'un courage à toute épreuve pour la défense de leur nation, ils ne souffrent pas que par leur faute ou par leur négligence elle perde quelque chose de son éclat.

Les hauts faits des hommes illustres non seulement leur font honneur à eux-mêmes, mais encore à leur nation et à leurs parents, et ce serait presque se rendre coupable d'un vol que de permettre qu'on enlevât secrètement à un État les sujets les plus distingués par leur naissance et leur mérite, pour en faire l'ornement d'un pays étranger.

En considération des services que nous a rendus en beaucoup de manières et surtout par sa valeur et sa sagesse, l'illustre maison des Colbert, qui se multiplie maintenant en France, sous la protection de notre très cher cousin le roi très chrétien, nous avons résolu de la rejoindre à son origine, qu'elle tire de notre ancien royaume d'Écosse. En effet, elle a donné des preuves si éclatantes de son courage et de sa fidélité, tant dans sa nation que dans les pays étrangers, surtout en France, qu'elle n'a pas peu

officiis nobis gratam et probatam, suæ origini restituere ac antiquo nostro Scotiæ regno vindicare, et hac nostra commendatione tanquam benevolentiæ tessera exornare voluimus; quippe cum ipsa eximiæ suæ fidei et fortitudinis multa et præclara qua domi qua peregre præsertim in Gallia specimina usque adeo dederit ut majorum suorum lumini, lucis suæ accessione, non parum addidisse videretur, nos pariter veritati apertæ atque honoribus et muniis a majoribus nostris serenissimis Scotorum regibus, in illius majores collatis. firmum ex æquo et bono testimonium nostrum quod ipsis beneficii loco apud exteros apud quos sedes suas posuerit esse possit, a nobilissimis consanguineis suis, præcipue vero a prædilecto nostro consanguineo et consiliario utriusque regni Jacobo Pearthensi comite, summo nostro pro regno Scotiæ cancellario, et a fratre ejus prædilecto nostro consanguineo et consiliario utriusque regni Joanne comite de Melfort, secretario nostro præcipuo regni nostri Scotiæ et a dilecto nostro domino Joanne Culbert, barone de Drakies Envernessensis civitatis præfecto et ad nobilissimum ordinum omnium conventum legato suppliciter rogati, haud denegare voluimus.

Post factam itaque ab illustrissimis et prudentissimis regni nostri antiqui Scotiæ ordinibus in parliamento congregatis, quibus id muneris demandatum est, diligentem inquisitionem de origine, stemmate et prosapia prædictæ gentis nobilissimæ Colbertorum, compertum est nobis eam originem suam ex antiquo regno nostro Scotiæ duxisse, multosque sæpius Colbertos in Gallias, veluti in alteram Scotorum patriam, vel animi gratia, vel militiæ causa, migrasse, atque inter equites auratos splendide illuxisse, semperque generis sui memores, facta præclara satis multa perpetrasse, nationisque Scotiæ gloriam virtute sua et sapientia quam maxime sustentasse et propagasse.

Idcirco Nos notum ac certum facimus, et manifestum esse publice testamur, Dominum Edivardum Colbert, illustrissimi Domini Caroli Edivardi Colberti, marchionis de Seignelay, regi christianissimo a secretis intimis et totius

ajouté à la gloire de ses auteurs, qui eux-mêmes ont été honorés des plus grands emplois par nos prédécesseurs les rois d'Écosse; en foi de quoi nous lui avons accordé notre certificat, pour lui servir dans les pays étrangers où elle pourrait s'établir, d'après la prière qui nous en a été faite par ses très nobles parents, et particulièrement par notre bien-aimé cousin et conseiller en nos deux royaumes, Jacques, comte de Perth, notre grand chancelier du royaume d'Écosse, et son frère Jean, comte de Melfort, notre bien-aimé cousin et conseiller en nos deux royaumes, notre premier secrétaire dans celui d'Écosse, et par notre bien-aimé messire Jean Colbert, baron de Drakies, gouverneur de la ville d'Inverness et député à l'assemblée des États.

Ainsi, après de scrupuleuses recherches sur l'origine de la très noble maison des Colbert, les pairs de notre ancien royaume d'Écosse, que nous avions chargés de ce soin, assemblés en parlement, nous ont déclaré qu'elle la tirait de ce royaume, et que plusieurs Colbert, soit poussés par leur inclination, soit par un effet des vicissitudes de la guerre, avaient passé en France, cette seconde patrie des Écossais, qu'ils s'étaient brillamment distingués parmi les chevaliers dorés, qu'en toute occasion ils avaient montré qu'ils se souvenaient de leur origine, et qu'ils avaient toujours soutenu et augmenté la gloire de leur nation par leur valeur et leur sagesse.

C'est pourquoi nous attestons et certifions publiquement que messire Édouard Colbert, — ascendant au sixième degré (1) d'illustre messire Charles-Édouard, marquis de

(1) Il y a très probablement erreur ici. D'Édouard Colbert, fils de celui qui vint en France vers 1280, au marquis de Seignelay né en 1651, il doit y avoir eu plus de six générations. On conçoit facilement que les Écossais n'aient pas suivi exactement la filiation à partir d'Édouard, une fois celui-ci établi en France. Les Écossais ne pouvaient attester qu'une chose, le passage d'un des membres de la famille Colbert en France, et en indiquer l'époque. Ce fait, et la coexistence dans les deux pays de deux familles ayant même nom et mêmes armes sont les seuls points sur lesquels on doive insister, et ils semblent irrécusables.

rei maritimæ in Gallia præfecti tritavum; illustrissimi Domini Joannis-Baptistæ Colbert, marchionis de Seignelay, regi ab intimis consilis, generalis ærarii moderatoris et regiorum ædificiorum præfecti, et fratrum suorum perillustrium præcipue vero Domini Caroli Colbert, marchionis de Croissy et Torci, etc... Regi suo ab omnibus status sui consiliis, parisiensisque Parlamenti *à mortier* (ut loquuntur) præsidis et regi christianissimo a secretis et status ministerio, nobisque jure et merito dilecti, dum apud serenissimum felicissimæ memoriæ fratrem nostrum carissimum legatione pro rege Francorum fungeretur, necnon Domini Edivardi Colbert comitis Maulevrier, exercituum regis christianissimi vice præfecti, urbis et arcis Tornacencis præfecti, post multa vulnera et alia martis mortisque discrimina adhuc superstitis, atavum; Domini Audoarti Colbert, de Terron Domini, abavum; Domini Gerardi Colbert, Domini de Grèvecœur, proavum; Domini Edivardi Colbert avum; Domini Fauqueti Colbert patrem legitimum, et legitimo toro et matrimonio ex utroque parente Scoto generoso et nobilissimo natum esse, et ex nobilibus et admodum præclaris familiis paternum et maternum genus jam multis retro sæculis traxisse, utpote ortum patre nobili et honorabili viro Edivardo Colbert et conjuge sua Domina Maria Lindsay, qui ex Scotia in Franciam transmigrarunt; avo Domino Georgio Colbert, barone de Castlehill (Castellomonte) in agro Invernessensi, et conjuge sua Domina Maria Ross; proavo Domino Jacobo Colbert de Castlehill et conjuge sua Domina Joanna Fraser; abavo Domino Georgio Colbert de Castlehill et conjuge sua Domina Catharina Dunbar; atavo Domino Jacobo Colbert de Castlehill et conjuge sua Domina Elisabetha Lyon, filia illustrissimi Domini baronis de Glamis mascula et recta linea orti, ex Domino de Glamis, Roberti secundi Scotorum regis genero et cancellario magno, cujus successor nunc quidem gaudet titulo comitis de Strathmore et Kinghorn, suæ gentis princeps.

Prædicti vero omnes Colberti regii barone de Castlehill, familiæ suæ phylarchæ, sæpissime vel a baronibus agri

Seignelay, secrétaire d'État et surintendant de la marine en France, ascendant au cinquième degré d'illustre messire Jean-Baptiste Colbert, marquis de Seignelay, conseiller et secrétaire d'État, contrôleur général des finances et surintendant des bâtiments du roi, de messire Charles Colbert, marquis de Croissy et de Torcy, conseiller du roi en tous ses conseils, président à mortier au parlement de Paris, ministre secrétaire d'État du roi très chrétien, son ambassadeur auprès de notre très cher frère de glorieuse mémoire, et qu'à ce titre nous avons en affection particulière; de messire Audoart Colbert, comte de Maulevrier, lieutenant général des armées du roi très chrétien et gouverneur de la ville et de la citadelle de Tournai, et qui a survécu à de nombreuses blessures et échappé à de nombreux dangers bravés dans les combats; quatrième ascendant de messire Oudart Colbert, seigneur de Terron; troisième ascendant de messire Gérard Colbert, seigneur de Crèvecœur; aïeul de messire Édouard Colbert; père légitime de messire Fauquet Colbert, — est né en légitime mariage de très nobles et très illustres parents écossais, tant du côté maternel que paternel, et de familles également nobles et illustres depuis bien des siècles, étant fils de noble et honorable homme Édouard Colbert et de dame Marie Lindsay, sa femme, qui passèrent d'Écosse en France, lequel Édouard était fils de messire George Colbert, baron de Castlehill (Château-Mont), au pays d'Inverness, et de dame Marie-Rose, sa femme. Ledit George était issu de messire Jacques Colbert de Castlehill et de dame Jeanne Fraser, sa femme; ledit Jacques, fils de messire George Colbert de Castlehill et de dame Catherine Dunbar, sa femme; lequel George était issu de Jacques Colbert de Castlehill et de dame Élisabeth Lyon, sa femme, fille d'illustre messire baron de Glamis, descendant en ligne directe, et du côté paternel, de messire de Glamis, gendre de Robert II, roi d'Écosse, et son grand chancelier, dont le successeur, chef de sa maison, porte aujourd'hui le titre de comte de Strathmore et de Kinghorn.

Invernessensis vel ab urbe electi (nempe eo munere fungendo maxime idonei) in publico omnium ordinum conventu (quod Parliamentum vocant) sæpius delegati fuerunt, atque quidem nunc eo, ut diximus, honore fungitur Dominus Joannes Colbert, baronis de Drakies, ex dicta prænobili familia Colbertorum de Castlehill oriundus ; primam vero suam originem a plaga regni nostri australi, quippe qui Sancto Cuthberto consanguinei et summi cultores, nomine ejus in cognomen assumpto, duxerunt a Cimbricæ Chersonesis colonis Cuthbert, a Scotis vero Culbert, et Franci ad suæ linguæ suavitatem Colbert proferunt, atque ob egregiam suam in prœlio hardlavensi fortitudinem insigniis (vulgus *arma* vocant) Culbertorum de Castlehill (serpenti nimirum cæruleo) fascia rubra additum est ad perpetuum honoris sui documentum.

Avia vero Domina Maria Rose, filia fuit Domini Hugonis Rose, baronis regii de Kilravock, et conjugis suæ Dominæ Mariæ-Margaritæ Macdonald. Dominus Hugo filius erat Domini Davidis Rose et conjugis suæ Dominæ Issabellæ Scrymgeour, filiæ Domini Thomæ Scrymgeour, constabularii de Dundee et vexilliferi regii nati perpetui, cujus posteri sunt comites de Dundee et gentis suæ antiquissimæ principes, et conjugis suæ Issabellæ Grant, filiæ baronis de Grant, suæ familiæ principis. David Rose, filius fuit Roberti Rose, baronis regii de Kilravock, linea quidem recta ex comitibus de Rose orti, gentis suæ principibus, et conjugis suæ Dominæ Margaritæ Caddell, filiæ Domini baronis de Caddell, vicecomitis hæreditarii vicecomitatus de Nairne, familiæ suæ phylarchæ.

Domina Maria-Margarita Macdonald filia fuit Æneæ Macdonald, baronis de Glencairn decessoris illustrissimi et fidelissimi Domini baronis de Glencairn, et conjugis suæ Dominæ Margaritæ Macleod, filiæ Domini Rodorici Macleod, baronis regii de insula Herreis, gentis suæ phylarchæ, et conjugis suæ Dominæ Joannæ Machenzie, filiæ illustrissimi Domini de Mackenzie, regii baronis de Kintail (nunc sunt comites de Seaforth) gentis suæ principis. Dominus

Tous lesdits Colbert, chefs de leur maison, barons royaux de Castlehill, furent très souvent choisis et délégués, soit par les barons du pays d'Inverness, soit par la ville, pour soutenir leurs droits dans l'assemblée des États, appelé Parlement, car on les connaissait propres à s'acquitter de cet emploi, dont est maintenant chargé, comme nous l'avons dit, messire Jean Colbert, baron de Drakies, issu de ladite très noble maison des Colbert de Castlehill, qui a pris naissance dans la partie méridionale de notre royaume d'Écosse. Son nom vient de celui de saint Cuthbert, qui était de cette maison, et pour lequel ses parents avaient une grande vénération; Cuthbert, comme on prononçait dans le Jutland, devint pour eux un surnom de famille; en Écosse, on disait Culbert; en France, Colbert, à cause de la douceur de la langue.

Pour perpétuer la mémoire de la valeur que lesdits Colbert de Castlehill firent paraître à la bataille d'Harlaw, on ajouta à leurs armes (qui étaient un serpent d'azur) une fasce de gueules.

Dame Marie Rose, aïeule d'Édouard Colbert II, était fille de messire Hugo Rose, baron de Kilravock, et de dame Marie-Marguerite Macdonald, sa femme. Ledit messire Hugo était fils de messire David Rose et de dame Isabelle Scrymgeour, sa femme, fille de messire Thomas Scrymgeour, connétable de Dundee et porte-enseigne héréditaire du roi, lequel eut pour successeurs les comtes Dundee, chefs de leur ancienne maison, et de dame Isabelle Grant, sa femme, fille du baron de Grant, chef de sa race. David Rose naquit de Robert Rose, baron de Kilravock, issu en ligne directe des comtes de Rose, chefs de leur maison, et de dame Marguerite Caddell, sa femme, fille de messire le baron de Caddell, vicomte héréditaire de la vicomté de Nairne, chef de sa maison.

Dame Marie-Marguerite Macdonald était fille d'Énée Macdonald, baron de Glencairn, ancêtre de notre illustre et fidèle messire baron de Glencairn, et de dame Marguerite Macleod, sa femme, fille de messire Roderic Macleod, ba-

Æneas filius fuerat Domini Donaldi Macdonald de Glencairn et conjugis suæ Dominæ Catharinæ Macleod, filiæ Domini baronis regii de Duckart in Mull, gentis suæ phylarchæ.

Domina Joanna Fraser Domini Jacobi Colberti conjux filia erat Domini Simonis Fraser, baronis regii de Doirs et conjugis suæ Dominæ Issabellæ Macintosh, filiæ regii baronis de Macintosh, gentis suæ phylarchæ, linea quidem recta ex illustribus Macduff comitibus de Fife orti, et uxoris suæ Dominæ Elisabeth Maitland, filiæ regii baronis de Lethington (nunc sunt comites, nuper erat dux de Lauderdale) gentis suæ principis.

Dominus Simeon Fraser, filius fuit Domini Joannis Fraser de Doirs, linea mascula a Domino Fraser magno et illustrissimo orti, et conjugis suæ Dominæ Euphaniæ Carnegie, filiæ illustrissimi baronis de Carnegie (nunc vero comites de Southesk) gentis suæ principis.

Domina vero Catharina Dunbar, Domini Georgii Cuthberti uxor, filia erat Domini Joannis Dunbar, baronis Moraviæ regii de Tarbat vicecomitatus vicecomitis ex illustrissimis comitibus de March et Dunbar linea quidem recta oriundi, et conjugis suæ Dominæ Catharinæ Murray, filiæ illustris baronis de Tullibardine (nunc vero comitis de Tullibardine et comitis et marchionis de Athol, privati sigilli nostri custodis) et gentis suænum erosissimæ principis.

Domina autem Maria Lindsay Domini Edivardi conjux fuit filia Domini Joannis Lindsay, baronis de Edzell, et conjugis suæ Dominæ Margaritæ Irvine. Dominus Joannes Lindsay filius fuit Domini Joannis comitis de Crawfoord gentis suæ principis et conjugis suæ Dominæ Mariæ Gordon. Joannes vero comes filius fuit Domini Alexandri Lindsay illustrissimi Domini baronis de Glenesk, et conjugis suæ Dominæ Joannæ Graham. Dominus Alexander filius fuit Domini Joannis Lindsay illustri Domini baronis de Glenesk et conjugis suæ Dominæ Catharinæ, filiæ illustrissimi Domini Fleming baronis de Biggar (nunc vero est comes de Wigton) gentis suæ principis.

Domina Maria Gordon filia erat Georgii, comitis de

ron de l'île d'Herre, chef de sa famille, et de dame Jeanne Mackenzie, sa femme, fille d'illustre messire de Mackenzie, baron de Kintail, chef de sa maison, de qui descendent les comtes de Seaforth. Messire Énée était fils de messire Donald Macdonald de Glencairn et de dame Catherine Macleod, sa femme, fille du baron de Duckart in Mull, chef de sa famille.

Dame Jeanne Fraser, femme de messire Jacques Colbert, était fille de messire Simon Fraser, baron de Doirs, et de dame Isabelle Macintosh, sa femme, fille du baron de Macintosh, chef de sa maison, issu en ligne directe des illustres Macduff, comtes de Fife, et de son épouse dame Élisabeth Maitland, fille du baron de Lethington, chef de sa maison, d'où descendent les comtes de Lauderdale, dont l'un était duc il y a peu de temps.

Messire Simon Fraser était fils de messire Jean Fraser de Doirs, issu du côté paternel de haut et illustre messire Fraser, et de dame Euphanie Carnegie, sa femme, fille du très illustre baron de Carnegie, chef de sa maison, d'où descendent les comtes de Southesk.

Dame Catherine Dunbar, femme de messire George Colbert, était fille de messire Jean Dunbar, baron de Tarbat, vicomte de la vicomté de Moravie, issu en ligne directe des illustres comtes de March et Dunbar, et de dame Catherine Murray, sa femme, fille de l'illustre baron de Tullibardine, chef d'une maison aussi nombreuse qu'illustre, d'où descendent le comte de Tullibardine, le comte et marquis de Athol, notre garde des sceaux.

Dame Marie Lindsay, femme de messire Edouard, était fille de messire Jean Lindsay, baron de Edzell, et de dame Marguerite Irvine, sa femme. Messire Jean Lindsay était fils de messire Jean, comte de Crawfoord, premier de sa maison, et de demoiselle Marie Gordon, sa femme. Le comte Jean était fils de messire Alexandre Lindsay, baron de Glenesk, et de dame Jeanne Graham, sa femme. Messire Alexandre était fils de messire Jean Lindsay, baron de Glenesk, et de Catherine Fleming, sa femme, fille d'illustre

Huntly, regni Scotiæ cancellarii, et conjugis suæ Dominæ Joannæ Stewart filiæ natu quintæ Jacobi primi Scotorum regis et reginæ suæ Joannæ Seymour, filiæ ducis de Somerset, filii tertii Domini Joannis ducis Lancastriæ, vulgo de Gaunt, qui Dominus Joannes filius fuit quartus serenissimi Edivardi tertii regis Angliæ. Jacobus vero, rex Scotorum, filius fuit serenissimi Roberti tertii, regis Scotorum, et regniæ suæ serenissimæ Annabellæ Drummond, filiæ illustris baronis de Stobhall, cui linea recta et mascula succedit Jacobus illustris Dominus de Drummond, comes de Perth, antiqui regni nostri Scotiæ cancellarius summus et gentis suæ nobilissimæ et numerosissimæ prin, ceps. Domini Georgii cancellarii parens fuerat Alexander comes de Huntly (nunc ejus successor præclarissimus est marchio de Huntly et dux de Gordon, gentis suæ nobilissimæ princeps) et mater Domina Euphanio Crichton, baronis de Frendraught, equitis aurati (nunc vicecomes) filia.

Domina Joanna Graham, Alexandri Lindsay uxor, filia fuerat illustrissimi Domini de Graham, baronis de Magdock, cujus posteri sunt machiones Montis-Rosarum, gentis suæ præclarissimæ principes et conjugis suæ Dominæ Joannæ Campbell, filiæ illustris Domini baronis de Glenesk (nunc comites de Breadalbane).

Domina Margareta Irvine, Domini Joannis Lindsay de Glenesk uxor, filia fuit Domini Alexandri Irvine, illustris baronis de Drum, equitis aurati, et conjugis suæ Isabellæ Keith. Dominus Alexander Irvine filius fuit Domini Alexandri Irvine de Drum, et conjugis suæ Dominæ Marjoriæ Forbes. Dominus Alexander Irvine filius fuit Domini itidem Alexandri Irvine, baronis illustris de Drum, equitis aurati, gentis suæ ab aquilone principis, et conjugis suæ Dominæ Mariæ Hay, filiæ comitis de Errol, regni nostri Scotiæ constabularii summi et gentis suæ nobilissimæ principis.

Domina Marjoria Forbes filia erat illustrissimi Domini de Forbes, gentis suæ antiquissimæ et nobilissimæ principis et inter perillustres barones regni in comitis primi, et conjugis suæ Dominæ Marjoriæ Douglas, filiæ illustris-

messire Fleming, baron de Biggar, chef de sa maison, d'où sort le comte de Wigton.

Dame Marie Gordon était fille de George, comte de Huntly, chancelier du royaume d'Écosse, et de dame Jeanne Stewart, sa femme, et de cinquième fille de Jacques Ier, roi d'Écosse, et de la reine Jeanne Seymour, sa femme, fille du duc de Somerset, troisième fils de messire Jean, duc de Lancastre, ordinairement désigné sous le nom de Gaunt, lequel messire Jean était le quatrième fils d'Édouard III, roi d'Angleterre. Jacques, roi d'Écosse, était fils de Robert III, roi d'Écosse, et de la reine Annabelle Drummond, sa femme, fille d'illustre baron de Stobhall, de qui descend en ligne directe et du côté paternel illustre messire Jacques de Drummond, comte de Perth, grand chancelier de notre ancien royaume d'Écosse, chef de sa maison aussi noble que nombreuse. Messire George, chancelier, avait eu pour père Alexandre, comte de Huntly, de qui descend le très illustre marquis de Huntly, duc de Gordon, chef de sa maison, et pour mère, dame Euphanie Crichton, fille du baron de Frendraught, chevalier doré, dont le descendant a le titre de vicomte.

Dame Jeanne Graham, femme d'Alexandre Lindsay, était fille de très illustre messire de Graham, baron de Magdock, d'où sont issus les marquis de Montrose, chefs de leur maison, et de dame Jeanne Campbell, sa femme, fille d'illustre messire baron de Glenesk, dont les descendants s'appellent comtes de Breadalbane.

Dame Marguerite Irvine, femme de messire Jean Lindsay de Glenesk, était fille de messire Alexandre Irvine, baron de Drum, chevalier doré, et d'Isabelle Keith, sa femme. Messire Alexandre Irvine était fils d'autre messire Alexandre Irvine de Drum et de dame Marjorie Forbes, sa femme. Messire Alexandre Irvine était fils d'autre Alexandre Irvine, baron de Drum, chevalier doré, chef de sa maison, et de dame Marie Hay, sa femme, fille du comte de Errol, grand connétable de notre royaume d'Écosse et chef de sa très noble maison.

simi comitis de Douglas (nunc vero sunt marchiones) gentis suæ fortissimæ principis.

Domina Isabella Keith filia erat Domini Joannis Keith, comitis marischalli Scotiæ et gentis suæ principis, et uxoris suæ Dominæ Christianæ. Comes marischallus filius era Domini illustris marischalli et conjugis suæ Dominæ Margaretæ Ogilvy, filiæ illustrissimi Domini et baronis de Ogilvy, gentis suæ principis, nunc comitum de Airly titulo gaudent.

Domina Christiana Seaton filia fuit Domini Georgii Seaton, illustris Domini baronis de Seaton, gentis fidelissimæ suæ principis (posteri merito comites de Roucton salutantur) et conjugis suæ Dominæ Janetæ Lindsay, filiæ illustris Domini baronis de Lindsay : comitis Crawford-Lindsay honore gaudent ejus posteri.

Qui omnes legitimis nuptiis copulati, et ex legitimis et ipsi toris, et vere nobilibus familiis oriundi, a serenissimis Scotorum regibus, decessoribus nostris fortissimis, ob præclara in hostes facinora et admodum probatam in patriam fidem, magnis honoribus et muniis condecorati; ad posteros etiam adhuc superstites et numerosos, majorum suorum virtutum et gloriæ æmulos, famam suam cum sanguine puram et illibatam transmisêre.

Quæ quidem omnia, sicut ex se verra sunt et firma, sic etiam, ut apud universos et singulos testatiora et certiora fiant, et cunctis pro manifestis innotescant, nos libere et prompte. libellis hisce assertoriis et litteris patentibus, sigillum nostrum augustius appendi mandavimus.

Datum Edinburgi, ex nostro Sanctæ Crucis palatio, anno a Beate Virginus partu supra millesimum sexcentesimum octogesimum septimo, regni vero nostri secundo.

Per actum Parliamenti ad magnum sigillum scriptum et registratum, vicesimo primo die mensis may 1687.

Ces lettres scellées en cire rouge aux armes du roi d'Angleterre sur lacs et rubans or, rouge et bleu, auxquels pendent deux couleuvres d'argent mordant une couronne ducale.

(*D'après une copie ancienne signée par d'Hozier de Sérigny. Voir aussi Biblioth. imp., carton Colbert.*)

Dame Marjorie Forbes était fille de très illustre messire de Forbes, chef d'une très ancienne et très noble maison, et tenant le premier rang parmi les plus illustres barons du royaume, et de dame Marjorie Douglas, sa femme, fille de très illustre comte de Douglas, chef d'une maison renommée par sa valeur, et dont les descendants ont le titre de marquis.

Dame Isabelle Keith était fille de messire Jean Keith, comte et maréchal d'Écosse et chef de sa maison, et de dame Christine Seaton. Le comte maréchal était fils d'illustre maréchal Keith et de Marguerite Ogilvy, sa femme, fille de très illustre messire baron Ogilvy, chef de sa maison, et dont les descendants jouissent du titre de comtes de Airly. Dame Christine Seaton était fille de messire George Seaton, baron de Seaton, chef de sa très fidèle maison, et dont les descendants s'appellent comtes de Boucton, et de dame Jane Lindsay, sa femme, fille d'illustre messire baron de Lindsay, dont les descendants jouissent du titre honorable de comte de Crawford-Lindsay.

Tous les susnommés ayant contracté de légitimes mariages, en étant issus eux-mêmes, et sortis de familles vraiment nobles, ayant été élevés aux plus hautes charges et dignités par nos très puissants ancêtres les rois d'Écosse, en considération de leurs beaux faits d'armes et de leur dévouement éprouvé envers leur patrie, ont transmis leur renommée à leurs nombreux descendants, aujourd'hui vivants, et leur ont donné avec le sang le désir de soutenir les vertus et la gloire de leurs ancêtres.

En foi de quoi, et afin d'en attester devant tous l'entière vérité, nous avons de notre plein gré et avec empressement octroyé ces Lettres patentes, et y avons fait apposer notre sceau.

Donné à Édimbourg, en notre palais de Sainte-Croix, l'an mil six cent quatre-vingt-sept de l'enfantement de la Bienheureuse Vierge, et le deuxième de notre règne.

Écrit et enregistré sous le grand sceau, par acte du Parlement, le vingt-unième jour du mois de mai 1687.

CERTIFICATE AND TESTIMONIAL

Under the hand and seal of the lord Lyon king of arms in Scotland of the illustrious extraction and descent of the honourable John Cuthbert baron de Castlehill and of the honourable Jean Hay of Dalgethy his spouse and their male issue and concerning the antiquity, armorial bearing and sirname of the said family of Castlehill.

—

A CHRONOLOGICAL ACCOUNT

Of the origin, settlement, armorial bearing, and sirname, of the illustrious family of Cuthbert of Castlehill, in the county of Inverness in Scotland; called vulgarly Cobbert, and Colbert, and in the earse language, Guivert.

This illustrious family came originally to Scotland from the country of the Northumbrians in the north of England where it was settled about the year of Christ seven hundred. Alfred reigned then in that country which made one of the kingdoms of the Heptarchy and had lately embraced christianity by the zeal and instructions of the bishop of Lindisferne who was of the same stock and family from which is descended the family of Castlehill as sufficiently proved from the antient protection granted on that account by the kings of Scotland to that illustrious family from their sirname and armorial bearing and as has been acknowledged by an act of the parliament of Scotland in the year one thousand six hundred and eighty seven.

The Picts, a nation in the neighbourhood of the Northumbrians and who inhabited the south of Scotland were at that period for the most part pagan and always at war with the Albanichs who inhabited the white hills of

Scotland on the northwest. The latter had then already embraced christianity some time. Alfred a man of letters as well as zealous for the propagation of the belief and law wherein he had been newly instructed and truely animated with its spirit of charity laid himself ardently out in procuring and cementing peace betwixt those two nations his neighbours and the more so that he had conceived a particular esteem for the king of the Albanichs, Eugene the fifth his contemporary, who was likewise a man of letters and a christian. Alfred gave commission to the bishop of Lindisferne his subject and institutor in christianity to negotiate this peace betwixt them. He hoped thereby to see the religion which he had newly embraced himself more easily established among the Picts as appears from the history of Scotland by Buchanan and others.

The holy bishop laid himself out with the greatest wisdom and impartiality to bring about this peace and succeded. He brought both nations to agree that they should never thereafter attack each other with their whole forces and that the king of the Picts should give his daughter in marriage to the king of the Albanich's eldest son which was accordingly executed. By this alliance it happened that soon thereafter the rights to the crowns of the Albanichs and the Picts were united in the person of Eugene the seventh king of the Albanichs descended from this marriage although these rights were not made effectual untill king Kenneth's time in the year eight hundred and fifty four. Thereby however the Albanichs and the Picts became one and the same nation and were known by the name of Scots as appears from all scottish historians.

But Alfred while he charitably procured peace betwixt the nations his neighbours could not cover himself from those revolutions to which all crowns were more particularly subjected in those times of ignorance and confusion. He was chased out of his kingdom and oblidged to take refuge with the king of the Picts who endeavoured in vain to restore him to his throne.

By this revolution by the unsuccessfull assistance of the king of the Picts and by the death of the bishop of Lindisferne the kindred of this worthy prelate were oblidged to quitt their native county and to seek refuge abroad. Abercrombie a modern scottish historian says, this bishop (in after times honoured as a saint) was Scottish and left his country to go and preach the Gospel to the Northumbrians. Bede a contemporary with the bishop imagines him to be of the country of the Northumbrians.

The bishop's kindred who where distinguished in those antient times by no other name than that of George, which the head of the family had received in baptism at his embracing christianity came to ask protection and refuge from the king of the Albanichs whose residence was frequently at Inverness and who full of gratitude for the peace which the bishop of Lindisferne had negotiated with so much dexterity and uprightness betwixt his grandfather and the king of the Picts received them with goodness untill such time as he could give them employment in his service or otherways provide for them.

These marks of the royal goodness, tho not yet accompanied with a solid establishment, having acquired to them the highest consideration in the town of Inverness, they did from that time fix their abode there, in order to be near at hand to offer their services and shew their attachment to the kings. They had the good fortune to distinguish themselves from those early times in the troops which the town of Inverness was bound to send to the field for the kings service, and as a recompense for their valour and signalized exploits in that station, they obtained then together with the freedom or burgess right of that town the lands of Dreggie or Drakies in vassalage or feuholding thereof which they still possess. Their influence both in the king's court and in the town of Inverness engaged thereafter the baron of Dacus in the neighbourood to give them in vassalage the lands of Muckovie to be held of *him, which* they likewise still possess. It was not till long

thereafter that they obtained from the king in recompense of their constant and distinguished services the lands that compose the barony of Castlehill, which they got as a royal holding or feu with a fortified castle under the burthen of military service.

These events which regard their first settlement in Inverness are presumed from the proofs of the high antiquity of this family to have happened about the year nine hundred and fifty, a little after king Kenneth by his birthright as well as conquest had united the kingdom of the Picts to that of the Albanichs. Such is the tradition in the family of Castlehill about its origin, its first illustration and its settlement in Scotland, the principal facts whereof are set down by the best historians such as Bede, Fordun, Boece, Buchanan, etc.

The dates of the first concessions of the lands of Drakies and Muckovie, as well as of the lands of Castlehill, are now unknown, the primitive titles having been destroyd during the invasion of Scotland by king Edward the first of England, and in the wars of the great families of the country amongst themselves. The use of publick registers to supply for losses of this kind was introduced in very late ages.

This royal feu in all the charters both antient and modern is designed *Auld Castlehill*, the castle upon it was most probably the antient habitation of the kings of the Albanichs at Inverness, but since the union of the kingdoms of the Albanichs and the Picts, king Duncan, as it is said, caused build a new castle on a rising ground in the middle of the town which commands it and is likewise called Castlehill; but it is now in ruins. It hab been repaired and fortified about the year one thousand seven hundred and thirty, but prince Charles Edward, in the year one thousand seven hundred and forty six, caused blow up the castle with the fortifications.

This illustrious family in possession through a great many ages of the lands of Castlehill, as likewise of the

lands of Muckovie holding of the baron of Dacus and of the lands of Drakies holding of the town of Inverness, near which is their residence, was known and distinguished in those antient times and in the newness of christianity in that country only by the usual name of baptism of the head of the family, which was George; and upon that account, the head of this family, like the chieftains of other illustrious families in the Highlands of Scotland, who have their particular distinctive baptismal names, continues always to be known and distinguished in the highland scottish language which is still at this day the vulgar in all the county of Inverness, where the barony of Castlehill is situated, by the patronimical sirname of Mac George without any other denomination such sirnames being the only ones used in the Highlands till the eleventh century.

Patronimical sirnames as they were the first given so they were commonly the most durable in the great Highland families. Others given on account of some quality of the mind, of the heart or of the body, as well as those drawn from the place of the residence, were more subjected to alteration, as being personal. The family of Castlehill has sirnames of all these different kinds, excepting from the qualities of the body, and it is the antient possession and transmission of the different sirnames according to the different ages wherein they shined and distinguished themselves, wherein the national customs likewise underwent changes and wherein accordingly it was usual to get sirnames of these different kinds, that constitutes the surest proofs of their high antiquity. The antient written proofs of their illustrious existence having been destroyd by the invasion of Edward the first and in the intestine wars of the kingdom, which it may be said is the case with most of the other illustrious Highland families.

It was relatively to the primitive illustration of this family that at the thime of the introduction of armorial bearings amongst the gentry of Europe, they took for theirs a

guivre in pale azure armed gules in a field or, as being the most expressive symbol of their wisdom and uprightness in the negotiation of the peace which acquired to them this their first and great illustration. The took for crest a naked hand holding a branch of olive and for motto *perite et recte.*

In consequence of this same illustration and of the above armorial bearing, when sirnames other than patronimical were introduced and became fixed in the twelvth century, this family got in the highland scottish language, the vulgar about Inverness where they had been long before settled, the sirname of *Guivert* or *Guibert* besides that of Mac George, which the chief carried ever since the family had become christian, in so much that at this very day all the descendants of this family are not called otherways than *Guivert* in the highland or earse language, either from the corruption of the word *Guivre,* which in herauldry signifies serpent, which they had taken for their arms, or from the word *Cou*, which in earse signifies word, wisdom, end which signifies holy, virtuous, and *Bart* or *Vart* which signifies rich, that is to say *Rich in holy wisdom*, to perpetuate the remembrance and tradition their origin and settlement.

It was after the union of the highland or albanich nation and the pictish under the same king and under the common name of Scots, and after the pictish language had prevailed over the albanich and became the language of the court, of the assemblies of the states, and of the parliaments, that this family got in the pictish language the sirname of *Cuthbert* or *Cudbert*, which as Camden explains it in his work called *Britannia or the Antiquities of Britain*, wrote about the year one thousand six hundred under queen Elisabeth, signifies *Illustrious for skill,* and happens, equally as *Guivert* in the earse language, to be relative to the primitive illustration of the family of Castlehill and to the armorial bearing which was granted to them to perpetuate the tradition thereof. The word Cuth

signifies *Skill*, and *Bert*, *illustrious*, which name the bishop of Lindisferne got in the same language probably on that account.

In the se distant times it was very common to translate sirnames from one language into another, and even more recently, especially when they were significant and the languages original. Otherwise, when sirnames had no significance, or when it was not attended to by the vulgar, as is often the case, people commonly did nothing but add or cut off a letter at the end of a name, transfer or substitute one letter for another in the middle, according to the nature of the name, or as it suited better the genius of the language or particular idiom.

Many instances might be cited of these last alterations or changes of a letter in the middle, as in Stuart, Douglas, Sinclair, and without going further, in that of Cuthbert itself, given to this family in the pictish language. For although it was therein significant or relative to the first illustration and written according to the etymology, yet it has ever, in speaking the pictish language, been pronounced at Inverness, near to which is the residence of the barons of Castlehill, as if written *Cobbert*, because of the difficulty and harshness which the natives of that town find in articulating the different consonants that compose it; and the natives of Edinburg fort he like reason, as likewise the French wo antiently resorted thither, softened it yet more, and pronounced it as if written *Culbert* or *Colbert*, which the armorial bearing of the family (in the latin *Coluber*) led them yet more easily to do, especially about the beginning of the thirteenth century, when arms became fixed and the latin was universally familiar over Europe. Thence if happened that the descendants of this family that are antiently settled about Edinburgh and Tranent, as well as those of them that went over into France, have allowed their name to be wrote according to this last pronounciation, and continue still to do so, which the ancestors of their respective branches were at first in all pro-

bability led to do from their not knowing in these times either to read or write tho' of illustrious extraction.

From these various circumstances it has happened that the stock itself of the family, though constantly designed in all their charters by the pictish denomination of Cuthbert only, has ever continued to be known and called in the vulgar pronounciation by the several different sirnames above mentioned, which do always vary to this day with the language and idiom whil at the same time these different domnations have never ceased to be looked on as synonymous and the same and as equally and only proper to this family, and have been acknowledged and declared such by an act of the Parliament of Scotland in the year one thousand six hundred and eighty seven, ascertaining the descent of John-Baptiste Colbert, marquis of Seignelay, from this illustrious family, by Edward Colbert, a son thereof, who went over into France with Mary Lindsay of Edzell, his spouse, about the year one thousand two hundred and eighty, accompanying Christiana de Baliol, neice of king Alexander the third, when this princess went there to marry Engerand de Guines, lord of Coucy, where having lived sometime and left issue, the said Edward died at Rheims and was there buried.

This identity of the various sirnames had been likewise certified at that time by the testimonial of the magistrates of Inverness, and has been again certified by the present magistrates of date the fourth of november one thousand seven hundred and sixty nine in favours of Lachlane Alexander and Seignelay Colbert called in the earse language Guivert, and in the pictish Cuthbert, all younger children of this illustrious family, immediately descended from the same barons of Castlehill, and now settled these several years past in France.

The barony of Castlehill is contiguous to the town of Inverness insomuch that some houses built upon its demesne do form a suburb of the town where the baron of Castlehill has his baillie to administrate justice. This ba-

rony is bounded on the north by the town of Inverness and by the sea, and extends with Dreggie and Muckovie, the other lands of the family, to the east and south as far as the lands of the earl of Murray on the river Nairn and to the estate of Culloden famous for the battle fought there in the year on thousand seven hundred and forty six.

The family of the Cuthberts while possessed from male to male of the lands of Drakies, Muckovie and Castlehill from remote ages did at the same time fill the most distinguished offices in the state, such as that of high sherriffs of the counties of Inverness and Ross, whereof they did always acquit themselves with honour and the strictest faithfullness, as likewise of the trust of knigth of the shire. They had likewise been founders of a chappel in Inverness which they dedicated to Saint Cuthbert, but which was destroyd ad the introduction of calvinism into the kingdom. The family has always preserved its right of burying in the ground whereon the chappel was built. The foundation of this church by the family appears from doctor George Mazkenzie on the life of Saint Cuthbert, vol. I, page 367.

It was in consideration of the great valour and high exploits which the head of this family shewed at the battle of Harlaw, in the year one thousand four hundred and eleven, in support of king James the second against Mac Donald lord of the isles whose standard he took at this battle, when as chief vassal of the town of Inverness by his lands of Dreggie he led into the field the troops of that town, that the king then granted to George Cuthbert, chief of the name, as a recompense for his signalized services and as a perpetual mark of distinction, a fess gules in a field or additional to the guivre azure, the former armorial bearing of the family wihich they afterwards bore in chief, and that this prince ordered him to take for crest a hand in a gauntlet holding an arrow, and for motto *nec minus fortiter;* there his likewise added to the above atchievement two bay coloured with horses for supporters,

whereof the vouchers are in the archives of the colledge of heraulds in Scotland.

The family of the Cuthberts. alter the destruction of their more antient records by the English under Edward the first and afterwards by other accidents, were in the habit, as other families in that country, of making a resignation of their feus into the hands of the king and of their other superiors, in order to obtain new charters confirmative of their possessions; but their antient charters even of this kind, particularly of their lands of Drakies and Muckovie, whereof no publick record was made as holding only of particular superiors, were yet more lately taken from them or destroyd during the hostilities betwixt the great families in the country, but chiefly by the Macdonalds, when, the lord of the isles rose in arms to mantain his right to the county of Ross. This lord treated in the same manner the town of Inverness and the most of the great families about it, by destroying their charters, registers and writings, and by laying waste all the country. The reformers of religion some time thereafter destroyd with the churches all the church writings that could any ways supply such losses, so that the antientest charters this family now possess are that of the lands of Auld Castlehill, granted to William Cuthberg by king James the third in the year one thousand four hundred and seventy eight, and that of queen Mary for the same lands in the year one thousand five hundred and forty eight, granted to George Cuthberg, nephew and apparent heir of John Cuthberg of Auld Castlehill, and to his heirs male. They ave likeways other titles at different periods after this charter sand since the erection of the barony by king James the Sixth, which consist chiefly in a charter of confirmation from king Charles the first, dated the first of august one thousand six hundred and twenty five, and in consecutive infeftments and seasines of said lands.

The head of the family of Castlehill, tho' so antiently

proprietor of that of this estate, of that of Drakies or Dreggie, and of that of Muckovie, though by the nature of his feu of Castlehill he held immediately of the crown, was nevertheless not created baron of the states of the kingdom, till king James the sixth conferred that honour on him and his heirs male or assignies bearing the name and arms of Cuthberg, as appears by the charter of creation which is dated on the nineteenth of august one thousand five hundred and ninety two, vesting him with that quality and with all sort of jurisdiction thereto belonging, with the right likewise of sitting in the assemblies of the states of the kingdom wherein, as well as in the Parliaments, the distinction of house of lords and house of commons never existed as in the Parliament of England, and now in that of Great Britain; and things always remained on that footing in Scotland untill the union of the Parliaments of both kingdoms, in the year one thousand seven hundred and seven, under the reign of queen Anne.

Of which late charters and seasines that have escaped destruction beginning at that granted in the year one thousand four hundred and seventy eight to William son of John and grand son of George who distinguished himself at the battle of Harlaw, Alexander Cuthbert hereafter mentioned has presented with the preceeding memorial in an uninterrupted series authenticated copies to the lord Lyon in order to prove as far back as evidence of this kind on account of the above misfortunate circumstances can be traced the antient and illustrious existence of the family of Castlehill, and to obtain from his lordship a certificate thereof in the legal and due form, also a testimonial of the destruction of the more antient writts of the family from the above mentioned circumstances, and likewise a certificate of the armorial bearing of the said family as recorded in the Lyon office, and of the various synonymous appellations of the sirname thereof in this kingdom so as to ascertain and make known beyond all doubt the illustrious extraction and descend of the male

children and grandchildren of the late John Cuthbert baron of Castlehill, and of the late Jean Hay heiress of Dalgethy his spouse, viz: 1° of the late George their eldest son, baron of Castlehill, who espoused Marie Mac-Intosh of Holm and left by her four sons : James, settled in Georgia in north America, Seignelay, in France, Lewis and George, in Jamaica. 2° Of the late Lachlane, their second son, who espoused Mary Margaret Hereford of Sufton and died lately in France, where he was a major general, leaving by his said spouse a son Alexander Roger, and a daughter. 3° Of their third son Alexander who is naturalized in France and commonly lives there, and 4° of their fourth son James, married and settled in Carolina. There was presented with the preceeding memorial by the above mentioned Alexander, third lawfull son of the said John Cuthberg, and of the said Jean Hay his spouse : 1° A copy duely authenticated of the charter granted by king James the third of date the twenty third of july one thousand four hundred and seventy eight, of the lands of Auld Castlehill to William Cuthbert, son of John and grandson of George, who distinguished himself at the battle of Harlaw against the king's enemies, and obtained at that time as a perpetual monument thereof a fess gules in addition to the guivre in pale, the antient arms of his family; 2° a copy likeways authenticated of the charter upon resignation of the said lands of Auld Castlehill granted by queen Mary on the twenty fourth of july one thousand five hundred and forty eight to George Cuthbert, nephew and apparent heir of John Cuthbert of Auld Castlehill, the grandson of the above William, and in favours of his heirs male; 3° a copy also duely authenticated of a charter under the great seal of the kingdom, uniting and erecting all the lands belonging to the family of Castlehill that were held of the king into a free barony in favours of John Cuthbert, son and heir of the last mentioned George, and to his heirs male or assignies bearing the name and arms of Cuthbert; this charter bears date the

nineteenth day of august one thousand five hundred and ninety two; 4° service and retour William Cuthbert, baron of Castlehill as heir to his father the last mentioned John, dated the thirteenth of july one thousand six hundred and twenty four; 5° authenticated copy of a charter of confirmation under the great seal of king Charles the first, dated the first of august one thousand six hundred and twenty five, in favours of John Cuthbert, baron of Castlehill, in consequence of a charter of resignation from his father the last mentioned William, dated the third day of december one thousand six hundred and twenty four; 6° service and retour George Cuthbert, baron of Castlehill, as heir to his father the last mentioned John, dated the twenty first day of april one thousand six hundred and seventy seven; 7° authenticated extract of the seasine of John Cuthbert, baron of Castlehill, of his barony granted to him by his father the last mentioned George, dated the twentieth of april one thousand six hundred and ninety nine; 8° authenticated extract of the seasine of the liferent provision of Jean Hay of Dalgety, spouse of the last mentioned John, dated the seventh of may one thousand seven hundred; 9° disposition and trust by John Cuthbert, baron of Castlehill to Jean Hay his spouse, and in favours of his younger children therein named for securing their patrimonies, dated the sixth day of november one thousand seven hundred and thirty one; 10° authenticated extract of the seasine of George Cuthbert, baron of Castlehill, son and heir of the last mentioned John and of Jean Hay his spouse, of the barony of Castlehill, dated the twenty second of december one thousand seven hundred ad twenty five, upon a precept contained in his contract of marriage with Mary his spouse, daughter of James Mac-Intosh of Holm, esquire. And lastly certificates of the baptisms of the children of the last mentioned John and George, barons of Castlehill, with many other writts produced in process, all which prove the state and existence of their children and grandchildren, as above set forth.

We John Campbell Hooke of Bangeston, esquire, Lyon, king of Arms, do hereby certify and make known that facts mentioned in the above memorial presented to Us relating to the antient illustration, armorial bearing and sirname of said illustrious family of Castlehill are conform to the general history of this kingdom, to the vouchers lodged in the Lyon office, and to publick notoriety : that the illustrious extraction and descent of the honourable John Cuthbert, late baron of Castlehill, and of honourable Jean Hay of Dalgethy his spouse and their descendants as above set down in an uninterrupted series and progression from George Cuthbert, who distinguished himself against the king's enemies at the battle of Harlaw in the year one thousand four hundred and eleven is supported and proved by the most regular and authentick documents all recorded in the publick archives of this kingdom and by other equally authentick vouchers and writs to Us presented; that there is all reason to think the difficulty of traceing back with certainty and by regular vouchers the illustrious existence of the said family of Castlehill any higher than the above battle, proceeds truely, as is the case with many other antient illustrious families of this kingdom, from the general destruction of antient monuments and writings at the time of the invasion of this kingdom by king Edward the first, from the devastation afterwards in the county of Inverness by Mac Donald lord of the isles, from the more late destruction of antient monuments at the time of the reformation, and from the long want of publick registers for charters and seasines in this kingdom; thaj the armorial bearing as above described and supporters on account of the erection of Castlehill into a barony and long usage, are allowed and recorded in the publick registers of the Lyon office; that the variation of the sirname of said family according to the variation of language and idiom as above set down, is no less publickly known in this kingdom than already solemnly acknowledged and certified by an act of the second session of the

first parliament of king James the seventh, and by the testimonials of the magistrates of Inverness at that time, and of november the fourth, one thousand seven hundred and sixty nine, presented to Us; and that George Cuthbert of Castlehill (son of John baron of Castlehill and his spouse a daughter of Cuthbert of Drakies) te last mentioned John's father, was married to Magdalene, daughter of sir James Fraser of Brea (third son of Simon seventh lord Lovat) and Barbara his spouse, daughter of David Wemyss of Fingask, a younger son of the family of the earl of Wemyss; and that William Hay of Dalgethy bishop of Murray the above Jean Hay's father, lawfully descended in the direct male line from the family of the earls of Errol, who are hereditary lords high constables of Scotland, and by his mother Dorothea Bruce of Pitharthy from the antient earls of Annandale and Carrick, was married to Mary, daughter of Robert Wemyss, baron of Castlehill, a cadet of the family of the earl of Wemyss and of his spouse Mary Sharp, a daughter of the baron of Houston, all of them antient and illustrious families in this kingdom. In testimony whereof these presents are subscribed by Robert Boswell, esquire, our deputy, and our seal, of office is appended hereunto. At Edinburgh, this first day of august, in the year one thousand seven hundred and seventy one.

Ro. Boswell Lyon dep.

I, George Brodie esq. Rothesay herald of Scotland, dwelling in London, do certifiy that John Campbell Hook esq. is lord Lyon king of arms in Scotland, that Robert Boswell esq. is his deputy, and that the certificate and testimonial of the illustrious extraction and descend of John Cuthbert, baron of Castlehill, and of Jean Hay of Dalgethy his wife is signed by the said Robert Boswell and sealed with the seal of the Lyon office, both the signature and seal being perfectly know to me and that faith is and *ought to* be given thereto as such in court and thereout;

in witness whereof I have hereunto set my hand, in London, this fourth day of march in the year of our Lord one thousand seven hundred and seventy two.

GEO BRODIE ROTHESAY, HERALD.

Je, Jean-Paul Du Bourg, notaire et tabellion royal et public à Londres, dûment admis et juré, certifie et atteste à tous ceux qu'il appartiendra que George Brodie, écuyer, hérault d'armes du royaume d'Écosse au titre de Rothesay, a signé en ma présence le certificat écrit en tête de la quatorzième page du livre cy annexé, intitulé sur un feuillet en tête dudit livre « Certificate and testimonial, under the hand an seal of Lyon king of arms in Scotland, of the illustrious extraction and descent of the honourable John Cuthbert, baron of Castlehill, and of the honourable Jean Hay of Dalgethy his spouse, and their male issue, and concerning the antiquity armorial bearing and sirname of the said family of Castlehill, » la première page dudit livre commençant par ces mots : « A chronological account, etc. » signée au bas, ainsi que les douze suivantes, Ro : Boswell, et la quatorzième et dernière page dudit livre contenant seulement le certificat et déclaration dudit George Brodie; en foy de quoy j'ay signé les présentes et y ay apposé mon sceau notarial, à Londres, le dix-neuvième jour de mars l'an mil sept cent soixante et douze.

J.-P. DU BOURG, NOT. PUB.

Nous, Adrien-Louis, comte de Guines et de Souastre, maréchal des camps et armées du roy très-chrétien, inspecteur général de son infanterie et son ambassadeur auprès de Sa Majesté Britannique, certifions à tous ceux qu'il appartiendra que le sieur Jean-Paul Dubourg, dont la signature est cy-dessus, est notaire public en cette ville, aux actes duquel pleine foy peut et doit être ajoutée tant

en jugement que dehors; en foy de quoy nous avons donné le présent certificat, signé de notre main, contresigné de notre secrétaire, et à icelui fait apposer le cachet de nos armes, à Londres, le dix-neuvième jour du mois de mars, l'an de Notre-Seigneur mil sept cent soixante et douze.

Le comte de GUINES.

Par Son Excellence,

S. ROGER.

Monseigneur de Colbert de Castlehill, évêque et comte de Rodez, député du clergé aux États-Généraux de 1789, avait, au moment de son départ pour Paris, confié le présent titre à son ami M. de Cabrières, mon grand-père, avec prière de le rendre, soit à lui, M. de Colbert, soit à sa famille. Conformément aux intentions de monsieur de Rodez, à moi transmises par mon père, je soussigné Jacques-François-Gaspard de Cabrières ai envoyé ledit titre à M. le baron de Colbert de Castlehill, demeurant à Saint-Omer, département du Pas-de-Calais, comme seul représentant de cette ancienne famille.

Is-Bonnecombe, près Rodez (Aveyron),
23 février 1844.

G. DE CABRIÈRES.

DÉCLARATION DE CLAIRAMBAULT

Je soussigné, généalogiste des ordres du Roi, certifie avoir dans mes registres les preuves faites pour l'ordre de Malte, aussi bien que pour l'ordre du Saint-Esprit, desquelles il résulte :

Que, par cinq procès-verbaux des preuves faites pour *entrer dans* l'ordre de Malte depuis soixante-seize ans,

Gabriel Colbert de Saint-Pouanges a été admis dans ledit ordre en 1649;

Antoine-Martin Colbert, en 1668, depuis grand-croix;

Pierre-Gilbert Colbert de Villacerf en 1676;

Henry Colbert de Maulevrier et Louis-Henry Colbert de Seignelay en 1688;

Que MM. les chevaliers de Saint-Pouanges et de Villacerf ont fait leurs preuves en remontant, du côté paternel, jusqu'en l'année 1540;

M. le chevalier Colbert, en remontant jusqu'à l'année 1557;

M. le chevalier Colbert de Seignelay, après avoir remonté d'obligation jusqu'à l'année 1587, pour d'autant mieux prouver la noblesse de sa ligne paternelle, rappelle les preuves faites par MM. Colbert pour entrer dans ledit ordre en 1649, 1668 et 1676, fait de plus mention de plusieurs autres titres remontant depuis 1587 jusqu'en l'année 1285 (aussi bien que de l'acte donné par le Parlement du royaume d'Écosse, scellé du grand sceau dudit royaume; des lettres patentes du roi de la Grande-Bretagne Jacques II, expédiées sur cet acte en l'année 1687, vérifiées au même Parlement, portant que la maison de Colbert en France est sortie d'Écosse et reconnue par les branches qui sont encore en Écosse, y subsistant noblement et honorablement; ce qui était encore attesté par la ville d'Inverness en 1681;

Qu'en l'année 1688, Édouard-François Colbert, comte de Maulevrier, lieutenant général des armées du roi, gouverneur de Tournai, etc..., nommé chevalier des ordres de Sa Majesté, fournit ses preuves comme étant gentilhomme de nom et d'armes, lesquelles furent vérifiées et certifiées par MM. les ducs de Saint-Simon et de Montausier, commissaires nommés le 27 décembre 1688, rapportées devant le roi et admises au chapitre de l'ordre, tenu par Sa Majesté le 30 du même mois de décembre;

Que Jean-Baptiste Colbert, marquis de Torcy, chancelier des ordres du roi, ayant aussi fait ses preuves suivant

les statuts pour être reçu dans ladite charge, elles furent vérifiées par les marquis de Beringhen et de Lavardin, rapportées et admises au chapitre tenu par le roi, le 2 février 1701;

Que cette maison, alliée à plusieurs des plus grandes maisons du royaume, a produit non seulement des ministres qui ont servi fidèlement et utilement le roi et l'État pendant le cours de plus de soixante ans, mais encore plusieurs officiers généraux et autres, qui ont bravement répandu leur sang et sacrifié leur vie pour la gloire et pour le service de Sa Majesté.

En foi de quoi, j'ai signé le présent mémoire, ce 12 décembre mil sept cent vingt-cinq.

CLAIRAMBAULT.

NOTE B

Voici la proclamation adressée d'abord par le général Bonaparte aux troupes qui allaient s'embarquer avec lui à Toulon. Bourrienne qui, comme on le sait, était alors secrétaire de Bonaparte, déclare l'avoir écrite sous sa dictée :

« OFFICIERS ET SOLDATS,

» Il y a deux ans que je vins vous commander; à cette époque, vous étiez dans la rivière de Gênes, dans la plus grande misère, manquant de tout, ayant sacrifié jusqu'à vos montres pour votre subsistance réciproque. Je vous promis de faire cesser vos misères; je vous conduisis en Italie : là, tout vous fut accordé... Ne vous ai-je pas tenu parole? »

Ici, un cri général se fit entendre : « *Oui!* »

« Eh bien! apprenez que vous n'avez point encore assez fait pour la patrie, et que la patrie n'a point encore assez fait pour vous!

» Je vais actuellement vous mener dans un pays où, par vos exploits futurs, vous surpasserez ceux qui étonnent aujourd'hui vos admirateurs et rendrez à la patrie les services qu'elle a droit d'attendre d'une armée d'invincibles.

» Je promets à chaque soldat qu'au retour de cette expédition, il aura à sa disposition de quoi acheter six arpents de terre.

» Vous allez courir de nouveaux dangers; vous les partagerez avec vos frères les marins. Cette arme, jusqu'ici, ne s'est pas rendue redoutable à nos ennemis. Leurs exploits n'ont point égalé les vôtres : les occasions leur ont manqué, mais le courage des marins est égal au vôtre : leur volonté est celle de triompher; ils y parviendront avec vous.

» Communiquez-leur cet esprit invincible, qui partout vous rendit victorieux; secondez leurs efforts; vivez à bord avec cette intelligence qui caractérise des hommes purement animés et voués au bien de la même cause : ils ont, comme vous, acquis des droits à la reconnaissance nationale, dans l'art difficile de la marine.

» Habituez-vous aux manœuvres de bord; devenez la terreur de vos ennemis de terre et de mer. Imitez en cela les soldats romains, qui surent à la fois battre Carthage en plaine et les Carthaginois sur leurs flottes. »

Des cris de : « *Vive la République immortelle!* » et des hymnes de guerre, dit Bourrienne, suivirent cette harangue (1).

(1) Mémoires de Bourrienne, t. II, p. 56.

CORRESPONDANCE

LETTRES D'AUGUSTE COLBERT A SA MÈRE

« Alexandrie, le 17 brumaire an VII de la République
(7 novembre 1798).

« Isolé de vous, ma chère maman, moins encore par la distance que par les difficultés qu'il y a à les franchir, vous ne devez point vous étonner de recevoir rarement de nos nouvelles; la mer est occupée par les Anglais, et les vaisseaux qui échappent à leurs poursuites sont peu nombreux; d'ailleurs, le genre de vie que j'ai mené jusqu'à présent ne m'a pas laissé connaître les occasions : éloigné des ports de mer, occupé continuellement à courir après les Arabes ou autres ennemis, je n'ai jamais pu faire que des vœux tacites pour votre bonheur et votre santé. Depuis deux jours je suis arrivé en cette ville, et je profite du départ du bâtiment pour vous écrire.

» Si je devais vous raconter nos fatigues, nos dangers, nos vicissitudes, il faudrait plutôt faire l'histoire détaillée de notre expédition jusqu'à ce moment, que vous dire isolément une portion des événements qui ont eu lieu. Après une marche cruelle, nous sommes arrivés au Caire, dont

nous nous sommes emparés, ayant vaincu dans une affaire générale les Mamelucks. Depuis cet instant, l'armée, disséminée en colonnes mobiles, a occupé les provinces. Nous avons cependant eu d'autres affaires intéressantes.

» A Salahiéh, dernier village limitrophe du désert de Syrie, nous avons eu une charge de cavalerie; le général en chef a eu la bonté de me nommer chef d'escadron sur le champ de bataille. Je chercherai à mériter toujours ses bonnes grâces.

» Nous sommes toujours errants; la terre, couverte des eaux du Nil, n'a pas ralenti nos efforts; les canaux les plus profonds n'ont point empêché la poursuite de nos ennemis. Sans la malheureuse défaite de notre escadre, tout serait succès.

» Je ne sais quel effet a pu produire en Europe ce nouvel envahissement. Il doit être grand, sans doute. L'Égypte, par sa position géographique, par ses productions, susceptibles, entre les mains des Européens, d'une amélioration immense, doit inquiéter, sous les rapports commerciaux et politiques, le cabinet de Londres, donner de l'envie à la Russie, qui ose peut-être regarder cette conquête comme l'enlèvement d'une portion de sa proie. Cependant, au milieu de tous ces avantages qui, en résultat, ne sont que spéculatifs, on s'est trompé sur les ressources existantes : il y a peu d'argent, ou il est caché. Sous un gouvernement despotique, la fortune des individus est à la disposition du maître. Celui qui possède enfouit ses richesses pour échapper à l'envie et à l'avarice du despote. D'ailleurs, d'autres inconvénients moraux existent encore. La différence de mœurs et de religion est un ennemi presque invincible chez un peuple fanatique et ignorant.

» Depuis près de trois mois, nous n'avons pas reçu de nouvelles de France... D'après tous les calculs raisonnables, l'Europe doit être en crise ou sur le point de se pacifier entièrement. Sommes-nous à Naples, avons-nous *la guerre* continentale? Ou le gouvernement, reprenant un

peu de sagesse, médite-t-il la paix générale? Voilà ce que je voudrais savoir.

. . . . . .

» Nous nous portons tous bien. Alphonse est dans la Haute-Égypte, avec le général Desaix; Édouard est avec nous.

» Tout est assez tranquille ici. Nous avons échappé, il y a quelques jours à l'effet d'une conspiration dont les fils s'étendaient dans presque toute l'Égypte, et qui avait pour but de nous massacrer tous. Cinq ou six mille Turcs ont été victimes de leur audace. Nous avons perdu quarante (1) Français, parmi lesquels j'ai eu à regretter des amis.

» Adieu, ma chère maman, ne vous affligez pas de notre absence; nous reviendrons sûrement, et, quel que soit le résultat de nos exploits, les Français de l'Égypte auront toujours droit à la reconnaissance de leur patrie. Ils l'auront bien méritée.

» Adieu, encore une fois, je vous embrasse comme je vous aime, et suis, avec respect, votre fils,

» A. COLBERT. »

« Du Caire, le 17 nivôse an VIII
(7 janvier 1800).

« Dix mois se sont écoulés, ma chère maman, et vous n'avez sans doute pas plus reçu de mes nouvelles que moi des vôtres. La communication interceptée entre la France et nous, nous a privés des nouvelles de nos parents et de la douce consolation de pouvoir correspondre avec eux.

» J'ai reçu vos dernières lettres le matin du jour où nous avons livré le premier assaut à Acre; depuis ce temps, aucune autre ne m'est parvenue.

(1) Comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, ce fut 400, et non pas seulement 40 hommes que coûta aux Français la révolte du Caire.

» Depuis cette époque, je n'ai pas toujours été le jouet heureux des événements : blessé dans une sortie peu de jours avant la levée du siège d'Acre, je fus transporté à Tentourah, petit port de mer à neuf lieues de cette ville et à une demi-lieue de l'ancienne Césarée, pour y attendre le moment où je pourrais partir pour Damiette, au risque d'être pris par les Turcs dont les bâtiments couvraient ces parages. Je vis mourir à mes côtés deux soldats pestiférés, et quoique je fusse déjà familiarisé avec ce fléau, je fus bien aise de partir, car je craignais d'ajouter cette maladie à mes douleurs.

» Après plusieurs jours de traversée, j'arrivai enfin à Damiette; mais, soit que le traitement que je suivais pour ma blessure eût dérangé ma santé, soit que les fatigues d'une longue campagne eussent remué mes humeurs, je tombai malade trois jours avant mon arrivée. Je craignis d'abord la peste, mais j'en fus quitte pour une fièvre bilieuse qui me mit sur le grabat pendant un mois. Aussitôt que je fus convalescent et que ma blessure me permit de marcher, je me rendis au Caire où étaient déjà le général Murat et le général Bonaparte. Je me croyais guéri, mais dans les climats chauds, les convalescences sont plus longues que les maladies; la mienne fut plus cruelle que mes autres maux. Mon estomac délabré ne pouvait plus souffrir aucun aliment, et de fréquentes attaques de nerfs me mirent dans un état pitoyable; enfin je ne pus partir avec l'armée lorsqu'elle marcha sur Aboukir pour combattre et vaincre l'armée turque qui était débarquée; je ne pus partager la gloire dont elle se couvrit, ni profiter des événements qui pouvaient me ramener en France. Éloigné des affaires, peu instruit de ce qui se passait dans le plus grand secret, je vis partir le général Bonaparte et Murat sans pouvoir les suivre. Ce dernier me laissa cependant un ordre pour me rendre de suite à Alexandrie et profiter du départ du premier bâtiment qui ferait voile pour la France.

» Le général Bonaparte désigna en partant le général *Kléber* pour son successeur; ce dernier se refusa à mon

départ; il mit à ses refus l'obligeance la plus grande, et, forcé de céder à ses volontés, j'acceptai l'offre qu'il me fit d'être son aide de camp.

» Pendant que je courais ces chances, mes deux frères en couraient aussi d'assez bizarres.

» Alphonse, qui était en Syrie, fut chargé, à Jaffa, d'une évacuation de blessés et fait prisonnier par les Anglais. Il est resté deux mois avec eux, s'est promené dans les Échelles et a ensuite été rendu bien portant, à un peu de scorbut près.

» Édouard, qui était resté dans la Haute-Égypte tandis que l'armée était en Syrie, courait dans ces mêmes temps de grands dangers.

» Un rassemblement de dix mille paysans arabes, ou Mamelucks, envoyés par Mourad-Bey, se porta sur Miniéh, lieu où il habitait, et pendant trois jours consécutifs, cent cinquante Français eurent à soutenir les efforts de ce rassemblement. Le second jour, Édouard reçut une balle dans sa casquette, et le premier il eût perdu la vie sans un de ces heureux hasards de guerre dont le récit fera sans doute palpiter votre cœur maternel : tandis qu'il poursuivait un Arabe, un autre lui tirait à bout portant un coup de tromblon dans le dos; heureusement l'amorce seule a pris et le coup n'est pas parti.

» Voilà, ma chère maman, le récit succinct de ce qui est arrivé à vos enfants. Édouard et Alphonse sont à présent dans l'Égypte supérieure; ils se portent bien; leur éloignement et l'ignorance dans laquelle ils sont de l'occasion qui se présente d'écrire en France fait que vous ne recevez point de lettres d'eux. Quant à moi, quoique rétabli, je n'ai plus cette santé dont je jouissais avant ma blessure; l'air natal rendra, je l'espère, mon estomac débile un peu plus vigoureux.

» Dans ce moment, de nouveaux combats se préparent. Le grand-vizir est en marche, et déjà peut-être s'est-on battu. Le général Kléber part d'ici demain ou après; une bataille gagnée fera réussir plus promptement les négocia-

tions déjà entamées, et je ne doute pas, ma chère maman, que d'ici à six mois nous ne puissions nous embrasser.

» La France réclame les talents de plusieurs officiers généraux qui lui seraient si utiles en Europe. Pour moi, il me paraîtra bien doux d'avoir affaire à des Européens et non à ces animaux de Turcs, qui ne connaissent aucune des convenances adoptées par les nations policées.

» Le général Bonaparte est sans doute en France; déjà peut-être la victoire a signalé son retour. Il me tarde bien de pouvoir encore servir sous ses ordres. En partant d'Égypte, il m'envoya pour adieux une paire de pistolets avec une lettre flatteuse.

» Adieu, ma chère maman, conservez-moi votre tendresse; croyez qu'au milieu de tous mes maux votre souvenir porte dans mon cœur une grande dose de courage; oui, ma chère maman, mon affection est grande et semblable à la vôtre, si vous payez mes sentiments d'un égal retour.

» Votre respectueux fils,

» COLBERT, chef d'escadron. »

« Le 14 floréal (4 mai) an 1800.

« Je suis à Toulon, ma chère maman, sain et sauf, Dieu merci, après une navigation longue et féconde en événements; je suis cependant prêt à regagner mes pénates. Pris par les Anglais devant Toulon, échappé au couteau des Siciliens, tout semblait, il y a quelques jours, s'opposer à mon retour; rien ne m'a mieux rappelé ces malheureux princes qui ne pouvaient retrouver leur patrie après l'expédition de Troie.

» Je me suis décidé à revenir en France aussitôt que le traité d'évacuation a été conclu; j'ai eu de la peine à quitter mes deux frères, mais, courant une route différente, il faut quelquefois sacrifier ses jouissances à sa fortune.

» Au reste, ma chère maman, depuis longtemps la mienne n'est pas brillante : blessé à Acre, malade et à moitié pestiféré, abandonné par des motifs d'intérêt personnel, j'ai eu beaucoup à souffrir; enfin, après tant de vicissitudes, l'espérance renaît dans mon cœur : la France, mes amis, mes parents, une mère tendre et bonne que je vais revoir, voilà de justes raisons pour ne pas m'attrister

» Depuis dix-huit mois je n'ai pas reçu un mot de vous; cela, au reste, n'est pas étonnant; les dernières me furent remises le jour du premier assaut d'Acre. J'espère que vous vous êtes toujours bien portée. Quoique j'ignore si le temps que la quarantaine me retiendra à Toulon sera assez long pour recevoir des lettres, écrivez toujours.

» Je suis indécis sur ma nouvelle destination; on m'assure que le général Murat n'est plus à Paris; dans ce cas, malgré tous mes regrets, je le rejoindrai de suite, mais, à moins que la campagne ne soit commencée, je prendrai la poste après avoir arrangé mes affaires avec lui, et j'irai vous embrasser.

» J'ai laissé Édouard au Caire, bien portant et content; il mérite à tous égards de l'être : sage, laborieux, brave, ami et frère sûr, il a acquis l'estime et l'amitié de tous ceux qui le connaissent. Il est commissaire des guerres de première classe.

» Alphonse était à Siout; il se portait également bien ; il a fait l'expédition de Syrie, et, en revenant en Égypte, il a été fait prisonnier par les Anglais et rendu six semaines après; il est toujours aussi gai, aussi bon et aussi gros que de coutume.

» Je ne m'étendrai pas en épisodes dans cette lettre; je la consacre seulement à ce moment d'effusion où l'esprit et le cœur sont tellement pleins qu'il fait perdre la mémoire; dans ma position on ne sait que sentir; le temps calmera un peu tout cela, et alors je vous conterai mon histoire.

» Après deux ans de maux, l'idée seule de les voir finir m'étonne; la pensée de ne pouvoir jouir tout de suite de

l'effet du changement me désole; je maudis cette misérable quarantaine, je déteste mon devoir qui m'empêche de voler au milieu de ma famille et m'arrache à de bien doux embrassements.

» . . . . . Adieu, ma chère maman; écrivez-moi au reçu de cette lettre, écrivez-moi à mon passage à Aix, à Lyon, à Dijon, partout, et beaucoup à Toulon.

» Je vous embrasse tendrement,

» A. Colbert. »

« Toulon, le 17 floréal an VIII
(7 mai 1800).

« Je vous ai écrit le jour de mon arrivée, ma chère maman, et depuis ce temps je soupire après une réponse; il me semble que la joie que me donneront ces premières nouvelles sera un vrai délire. Plus que jamais j'ai bien besoin de cette consolation : après deux ans d'absence et de privations, il est cruel de ne pouvoir aller se délasser quelques moments au milieu des siens; mais ne pensez-vous pas que je ne puis faire autrement? Une nouvelle campagne s'ouvre; le général Bonaparte appelle au secours de la patrie, dont il est le premier magistrat, tous ses défenseurs; serait-ce après sept années de campagnes que je me rebuterais? serait-ce envers celui qui est l'auteur de tout ce que j'ai éprouvé de plus agréable que je serais ingrat? Suspendez donc ainsi que moi, ma chère maman, vos justes regrets; le temps n'est pas éloigné où vous vous verrez encore au milieu de vos enfants, qui tous mériteront par leur tendresse votre amour, et, par les honorables services qu'ils auront rendus à leur pays, votre estime.

. . . . . .

» Je désirerais que vous et les *bonnes filles* (1) me fissiez un trousseau, qui consisterait en une douzaine de chemises, vingt-quatre mouchoirs, douze cravates de mousseline, douze de batiste et des chaussons. J'aime le linge fin; ainsi il vaut mieux payer un peu plus; vous me manderez aussitôt qu'il sera prêt, et je vous donnerai à l'armée une adresse où vous pourrez me l'envoyer; vous y joindrez le prix si vous ne payez pas, et je vous en ferai passer le montant. Je recommande bien cela à votre tendre amitié; je suis tout nu.

» J'aurais bien envie de vous parler de l'Égypte, mais je sais que je vous en apprendrais bien moins que Volney, Norden, etc... J'ai parcouru la Terre sainte, j'ai été à Nazareth; j'ai vu, au château de Safed, l'endroit où cette cruelle et sainte juive coupa la tête d'Holopherne; j'ai bu l'eau du fleuve de la régénération, ou saint Jean-Baptiste baptisait les croyants : je m'y suis battu. J'ai vu Génézareth, le lac de Tibériade et celui de Galilée, à l'endroit ou les cochons endiablés s'y précipitèrent; j'ai vu le Mont-Thabor, lieu de la Transfiguration, le Mont-Carmel, etc... Je m'arrête, de peur d'être, avec tous mes *j'ai vu*, aussi bête que l'*Intimé*.

» Je me reproche tous les jours d'avoir oublié S...; j'aurais voulu lui rapporter quelque chose de l'Égypte, mais il y avait peu de jolies marchandises; tout ce qui m'a plu en ce pays sont des choses bien peu faites pour cette aimable nièce : des cimeterres de Damas ou de Perse, des armes de Mameluks, voilà les seuls monuments qui me laisseront un souvenir agréable de nos guerres et de nos combats en Afrique et en Asie.

» Je suis bien impatient d'être sorti de la maudite quarantaine et de pouvoir courir les champs. Jusqu'à présent, au milieu de mes vicissitudes, je n'avais pas encore connu beaucoup la prison; maintenant je pourrai en parler savamment.

(1) Les femmes de chambre de Mme Colbert.

» Adieu, ma chère maman, je vous embrasse tendrement; faites-en autant de ma part à toutes les personnes qui vous entourent. Rappelez à A... que j'exige de lui un peu de complaisance et que je lui écrirai encore demain.

» Votre respectueux fils,

» AUGUSTE COLBERT. »

« Toulon, le 29 floréal an VIII
(19 mai 1800).

« Je suis tout joyeux, ma chère maman, j'ai de vos nouvelles; on vient de me remettre les lettres que vous écriviez à Édouard et à Alphonse, le 30 brumaire : elles n'ont pu partir, la frégate l'*Égyptienne*, qui devait les porter, ayant reçu contre-ordre; elles me causent un plaisir inexprimable.

» J'ai vu avec bien de l'intérêt l'expression de la joie que vous a causée la journée du 18; vous dites que cette révolution doit assurer votre bonheur : je la bénis donc, car, puisque c'est ainsi, rien ne peut mieux assurer celui de vos enfants.

» Je suis reconnaissant des soins que Murat a pris de vous donner de mes nouvelles; quant au projet qu'il a dit avoir eu d'emmener deux de nous, il est Gascon, et je lui en tiens peu de compte. . . . . .

. . . . . .

» J'ai reçu hier une lettre du général Bonaparte en réponse à celle que je lui ai écrite à mon arrivée ici; elle est bien honorable pour moi; il me dit qu'*il n'oubliera jamais la bravoure que j'ai déployée en Syrie, que je suis le bienvenu.*

» Voilà mon grand homme, ma chère maman, voilà celui pour lequel je saurai me dévouer. Il y a longtemps que pour la première fois il a allumé dans mon âme le désir de

la gloire. Mériter son estime, ce sera toujours mon plus beau trophée. Plus j'ai vu cet homme-là et plus je l'ai trouvé fort. Je connais des hommes de grand mérite, de grands talents, mais aucun n'a l'ensemble de son génie; j'ai vu des gens faire de grandes choses avec de grands moyens; mais lui sait créer ces moyens.

» ... Il ne faut pas vous étonner si vous avez reçu peu de lettres d'Édouard depuis qu'il est en Égypte. Dispersés et éloignés du Caire, les trois quarts du temps, nous ne savions pas les occasions, et d'ailleurs bien peu de bâtiments sont passés. Si voulez ménager de grandes jouissances à mes deux frères, il faut, dans un mois, commencer à leur écrire poste restante à Toulon ou à Marseille.

» Ma quarantaine finit le 7 du courant. Dans quinze ou vingt jours j'aurai rejoint l'armée. Je ne sais pas positivement où est le général Murat, mais, comme je ne doute pas qu'il ne soit près du général Bonaparte, je me dirige vers l'Italie.

» Adieu, ma chère maman, je vous embrasse tendrement.

» AUGUSTE COLBERT. »

« Toulon, le 4 prairial (24 mai 1800).

« Je vous ai écrit cinq lettres et n'ai pas encore reçu de réponse : je suis bien malheureux; vous me privez de la consolation la plus grande que je pouvais attendre dans mon ennuyeuse captivité : vous savoir en bonne santé, apprendre ce que vous faites, ce que vous avez fait; tout cela était pour moi le but de mes désirs. Dans trois jours je pars, et peut-être ne saurai-je point encore ce que vous êtes devenue. Je suis d'autant plus étonné que l'autre jour

l'amiral Vence m'a fait dire que vous lui aviez écrit pour lui demander s'il avait reçu quelques nouvelles de nous. Qui accuserai-je? A qui ferai-je supporter le poids de mes ennuis? Ce ne peut être à vous, ma tendre mère, vous dont le cœur est tout pour vos enfants, vous dont j'ai su bien souvent apprécier les angoisses que pouvait vous causer notre absence; j'exhalerai donc ma colère contre l'inexactitude des postes, contre leurs lenteurs.

» Dans quinze jours je compte être rendu au quartier général du général Bonaparte. Je vous écrirai de là aussitôt que je serai arrivé et vous dirai ce que je deviens définitivement.

» Je suis tout rempli de joie de la prospérité de nos armes sur le Rhin; incessamment on aura, je crois, à parler de celles d'Italie. Le général Bonaparte a maintenant débouché dans la vallée d'Aoste et marche au secours de Massena, qui, par sa fermeté et sa belle résistance dans Gênes, lui donne le temps d'arriver. Quoique entouré de tous côtés, il a fait, il y a quatre ou cinq jours une sortie dans laquelle il a pris cinq mille Autrichiens et amassé pour quinze jours de vivres.

» N'oubliez pas, je vous prie, ma chère maman, de me faire le petit trousseau que je vous ai demandé dans une de mes précédentes lettres, j'en ai le plus grand besoin; une fois que je serai à mon poste, je vous indiquerai les moyens de me le faire parvenir.

» D'après les nouvelles que j'ai reçues d'une personne de mes amis, j'ai l'espérance d'être attaché directement au général Bonaparte. Duroc lui a dit plusieurs fois que le général me prendrait avec lui; je vous avoue que, sans trop me livrer à un espoir aussi agréable, ce serait le comble de mes souhaits. Plus d'une chose vient à l'appui de cela : la lettre qu'il m'a écrite est charmante; j'ai déjà été dans son ménage militaire, il connaît mon dévouement; il a peu d'aides de camp en ce moment; je ferai bien tout ce que je pourrai, une fois que je serai arrivé, pour y parvenir; cependant je tâcherai de mener ma barque de ma-

nière à ne pas me brouiller avec Murat et me trouver définitivement *entre deux selles*.

» Je vous annoncerai aussitôt qu'il sera temps la décision de mon sort. En attendant, *motus*, je vous prie, sur cela.

» Adieu, ma chère maman, écrivez-moi à Lyon, poste restante. Adieu, je vous embrasse tendrement.

» Votre respectueux fils,

» COLBERT. »

NOTE

SUR LA FIN DE L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

Je crois devoir dire ici quelques mots sur les événements qui précédèrent et accompagnèrent l'évacuation de l'Égypte par les Français, en septembre 1801 ; ils serviront de complément à mon récit, qui a dû s'arrêter à la rupture du traité d'El-Arish, et seront justifiés, je l'espère, par la production de documents qui auront peut-être quelque intérêt pour le lecteur.

On a vu dans ce volume comment Kléber, répondant à la violation du traité d'El-Arish par la victoire d'Héliopolis, avait reconquis l'Égypte déjà livrée aux Turcs et s'y était rétabli d'une manière plus ferme que jamais. La sagesse, l'habileté de son administration semblaient consolider l'œuvre qu'il avait si héroïquement commencée, lorsque le 14 juin 1800, le jour même où Desaix était frappé à mort sur le champ de bataille de Marengo, Kléber tombait au Caire sous le poignard d'un musulman fanatique.

Le général Menou fut appelé par son ancienneté de grade à lui succéder; le premier consul le confirma dans le commandement en chef. Un seul motif peut expliquer ce

choix : Menou avait toujours été opposé à l'abandon de l'Égypte. Reynier, que ses talents et sa position désignaient pour remplir la première place, n'était pas favorable à l'occupation et avait approuvé la capitulation d'El-Arish. Bonaparte, enfin, montra toujours une singulière faiblesse pour Menou, et il lui pardonna tout, même la perte de l'Égypte.

Menou, maréchal de camp avant la Révolution, membre de l'Assemblée constituante, où il fut même l'auteur de quelques propositions importantes (1), ayant de l'instruction, causeur habile, faisait l'effet d'un homme à talents; au fond, ce n'était qu'un homme médiocre, vaniteux, nonchalant, bizarre, un *esprit fort* avec une tête faible. Il crut se montrer supérieur à tous les préjugés parce qu'en Égypte il se fit musulman; il ne se rendit que ridicule. Méticuleux, tracassier, plein de rancune pour ceux qui ne partageaient point ses opinions, envieux du mérite des autres, il s'aliéna bientôt les généraux les plus distingués et les caractères les plus honorables de l'armée.

Tel était l'état des choses, la situation des esprits, lorsqu'on apprit qu'une nombreuse flotte anglaise apparaissait sur les côtes de l'Égypte. La nouvelle en parvint au Caire le 4 mars 1801. Ici, l'ineptie de Menou, son manque absolu de toute qualité militaire dépassent ce qu'on peut imaginer. Au lieu de faire comme Bonaparte, deux ans auparavant à Aboukir, de rassembler son monde et de courir à la côte, il reste immobile au Caire, et l'ennemi ne trouve le 8, pour s'opposer à son débarquement, que 2,000 hommes commandés par le général Friant. Si Menou se fût trouvé là, à Alexandrie, le seul point de la côte où le débarquement était possible, avec 15 ou 18,000 hommes qu'il pouvait aisément rassembler, nul doute, même de l'avis des historiens anglais, que sir Ralph Abercromby

(1) On lui dut l'augmentation de la paye du soldat, l'idée de la conscription avec faculté de remplacement, l'armement des gardes nationales, et la *première levée* de cent mille hommes.

et son armée n'eussent été rejetés à la mer. Ce ne fut que le 19, après avoir laissé aux Anglais, malgré leur lenteur, tout le temps de s'établir, qu'il arriva avec 11 à 12,000 hommes pour se faire battre. Ce n'est pas tout : après cet échec, au lieu de concentrer ses forces et de s'établir à un point central, tel que Ramaniéh ou le Caire, d'où il aurait marché, soit sur les Anglais, soit sur les Turcs, à mesure qu'ils se seraient présentés, il dissémine ses troupes, laisse Belliard avec 7 ou 8,000 hommes au Caire, place Lagrange avec 4,000 à Ramaniéh, et va lui-même avec 9 ou 10,000 hommes s'enfermer dans Alexandrie.

Les Anglais, sous le commandement d'Hutchinson, remplaçant Abercromby tué à la bataille de Canope, mirent deux mois à arriver du point de débarquement jusqu'à Ramaniéh. Dès lors l'armée française était coupée en deux. Unis aux troupes du grand vizir, les Anglais arrivèrent au Caire où, après une honorable résistance, le général Belliard fut obligé de capituler le 27 juin, et six semaines après, Menou, qui avait juré de s'ensevelir sous les ruines d'Alexandrie, capitula lui-même (2 septembre 1801). La capitulation portait que toutes les troupes seraient ramenées en France aux frais de l'Angleterre.

Ce fut ainsi que 24,000 Français, les glorieux soldats d'Italie et d'Égypte, mirent bas les armes devant une armée qui jusque-là avait à peine tiré un coup de fusil. Les Anglais eux-mêmes ne revenaient pas de leur triomphe. Lorsqu'ils virent sur les drapeaux tombés, hélas! entre leurs mains, ces grands noms des victoires de l'armée d'Italie, ils ne pouvaient en croire leurs yeux et avaient peine à se reconnaître comme les vainqueurs de ces vétérans fameux (1).

Rien n'est plus triste, je le sais, mais aussi rien n'est

(1) *Alison's History of the french Revolution*, t. IV, p. 574 e suiv. — Voir aussi *De l'Égypte après la bataille d'Héliopolis*, part le général Reynier. Paris, 1802.

plus instructif que d'examiner les faits d'un peu près. Les troupes qui capitulèrent au Caire étaient au nombre de 13,672; à Alexandrie, de 10,528; total : 24,200. En supposant que 4,000 environ aient été mis hors de combat avant la capitulation, les Français auraient donc eu à opposer à l'invasion des Anglais en Égypte 20,000 hommes, ayant près de 700 pièces de canon de tout calibre à leur disposition. Voici, au reste, ce que dit Napoléon lui-même:

« En mars 1801, les Anglais débarquèrent une armée de 18,000 hommes sans cavalerie et sans chevaux pour leur artillerie; elle devait être détruite. L'armée, vaincue après six mois de fausses manœuvres, comptait encore 24,000 hommes lorsqu'elle débarqua sur les côtes de Provence. Quand Napoléon l'avait quittée, à la fin d'août 1799, elle était en tout de 28,000 hommes. Comme les Anglais et leurs alliés n'entrèrent pas simultanément en action, mais, au contraire, à un intervalle de plusieurs mois les uns des autres, les Français fussent restés vainqueurs s'ils eussent eu à leur tête un général capable qui sût habilement tirer parti de sa position centrale » (1).

Comme le remarque Napoléon, les troupes anglaises n'arrivèrent que successivement. Abercromby débarqua d'abord avec 16,000 hommes; en avril, il reçut 3,000 hommes de plus, Les 5,919 venus de l'Inde, sous le commandement de sir David Baird, n'arrivèrent à Cosseir que le 6 juillet et au Caire le 10, après la capitulation du général Belliard, et, quant à l'armée du grand vizir, elle ne montait qu'à 14,000 hommes en très mauvais état. Ce fut donc, à bien dire, une armée de 19,000 hommes, n'ayant presque jamais fait la guerre, commandée par des généraux médiocres, qui contraignit à capituler une armée française de 28,000 hommes, maîtresse des points fortifiés du pays. Mais, hâtons-nous de l'ajouter, pour que les Anglais arrivassent à un pareil résultat, il avait fallu, je ne dirai pas l'incapacité de Menou (non, l'expression ne ré-

(1) Montholon, t. I, p. 80, 81, et t. II, p. 216.

pondrait pas à la réalité des faits), mais cette vaniteuse présomption, cette sottise agissante, cent fois plus funeste qu'une nullité complète qui, lui faisant rejeter tous les conseils, l'entraînant de faute en faute, le poussant jusqu'à l'outrage et à la violence envers des hommes tels que les généraux Reynier et Dumas, le rendirent le principal instrument de la désorganisation et de la ruine de son armée.

Telles sont les véritables causes qui amenèrent le triomphe des armes britanniques et condamnèrent une des plus vaillantes armées qu'ait jamais eues la France à subir l'ignominie d'un désastre dont le récit seul nous remplit d'indignation et nous fait monter la rougeur au front.

Un fait que j'emprunte aux souvenirs du général Édouard Colbert pourra faire juger de l'état où était réduite cette malheureuse armée par la coupable folie de Menou :

« Depuis quelques jours le bruit courait que le général Menou avait l'intention de faire arrêter plusieurs généraux aimés et estimés de l'armée, et qui, tout en obéissant à ses ordres, n'avaient pas cru devoir toujours approuver sa conduite. Les généraux Reynier et Dumas étaient surtout désignés dans les rumeurs publiques qui avaient de nombreux échos dans les murailles d'une ville assiégée. Enfin le 23 floréal (1), six semaines avant la capitulation d'Alexandrie et l'évacuation totale de l'Égypte par l'armée française, cette arrestation eut lieu. Un bataillon et deux pièces de canon furent envoyés à la chute du jour pour cerner la maison habitée par les généraux Reynier et Dumas. Sur l'avis de l'arrivée de cette troupe et du motif qui la faisait marcher, la porte de la maison fut fermée, et quand le commandant de la place, M. Novel, qui commandait l'expédition, voulut entrer, il fut obligé de la faire enfoncer. Il pénétra ensuite avec ses soldats jusqu'à la pièce où étaient les deux généraux entourés de leurs aides de camp, parmi lesquels je me trouvais, et leur signifia brutalement l'ordre de rendre leurs épées et de le suivre.

(1) 13 mai 1801.

Le général Reynier lui ayant fait quelques observations, il ordonna à une douzaine de guides à pied qui étaient en bataille dans la chambre de croiser la baïonnette et il ajouta : « Bourrez-moi ces b.....-là ! » Au même instant, nous mîmes tous le sabre à la main pour nous défendre, et le général Reynier, armé d'un pistolet, mit en joue le commandant Novel en le menaçant de le tuer s'il faisait un pas. La situation était critique et la scène allait devenir sanglante quand le chef de bataillon Meunier, aujourd'hui lieutenant général (1), qui commandait les guides à pied, accourut, lui aussi, le sabre à la main, fit porter les armes à ses soldats, les fit sortir malgré le commandant de la place et engagea poliment les généraux Reynier et Dumas à se soumettre à l'ordre du général en chef, dont l'exécution lui était confiée. A cette sommation convenable, chacun se soumit. Les deux généraux, accompagnés chacun d'un de leurs aides de camp, furent conduits immédiatement à bord d'un bâtiment qui le lendemain mit à la voile pour se rendre en France et fut pris à quelques lieues du port. Ainsi se termina cette scène bizarre qui aurait pu avoir les résultats les plus déplorables.

» Les officiers attachés aux généraux Reynier et Dumas, qui n'eurent pas la permission de les accompagner, furent mis aux arrêts de rigueur et ne recouvrèrent leur liberté que quelques jours avant la capitulation d'Alexandrie. J'étais de ce nombre. »

Pour compléter les documents relatifs à cette fin si triste de notre expédition en Égypte, je donne ici un mémoire en forme de journal, rédigé par le général Alphonse Colbert, à cette époque commissaire des guerres. L'original de ce mémoire, déposé aux archives du ministère de la Guerre, faisait partie des papiers du général Belliard, auquel il aura sans doute été remis par mon oncle, avec qui il était fort lié.

(1) Écrit en 1840.

JOURNAL D'ALPHONSE COLBERT

PRISONNIER A BORD DES ANGLAIS DEVANT ALEXANDRIE, DEPUIS LE 5 FÉVRIER 1801 JUSQU'AU 15 MAI SUIVANT

« Renvoyé d'Égypte par ordre du général Menou, je suis parti le 15 pluviôse (an IX) d'Alexandrie.

» Le 16 (5 février 1801), à la hauteur du Marabout, j'ai été pris par la goëlette anglaise la *Malta*, et conduit le même jour à bord du *Minotaur*, capitaine Louis. J'y ai appris l'expédition projetée contre l'Égypte et les grands préparatifs faits pour cette opération. J'ai été surpris de l'espoir que fondaient les Anglais sur l'ineptie du général Menou. Un officier me dit que jamais son gouvernement n'eût songé à exécuter cette entreprise si le général Kléber eût continué à commander l'armée française.

» A la visite de mes effets, le capitaine et ses officiers se sont comportés comme des forbans; ils se sont partagé avec ironie quelques objets précieux que je rapportais en France et ne m'ont laissé de tous mes effets que ce que j'avais sur le corps. Un sabre que j'avais reçu de Mourad-Bey ne me

fut rendu longtemps après que sur un ordre précis de lord Keith.

» Le même jour, plusieurs bâtiments sortis avec moi d'Alexandrie furent pris par le *Northumberland*, capitaine Martin. La conduite honnête de cet officier envers ses prisonniers fut pour moi un contraste pénible de celle qu'on avait tenue à mon égard.

» Le 28, un aviso venant de France et portant le capitaine Roise, chargé de mission, a été pris par la frégate la *Florentine* et envoyé sur le champ à Marmorica (lieu de rassemblement de l'armée anglaise), escorté par le brick le *Port-Mahon*.

» Le 3 ventôse, la croisière a été rejointe par un brick et un cutter venant de la grande flotte; ils nous ont annoncé son départ de Marmorica.

» Le 4, nous avons été joints par la frégate la *Penelope*. Un coup de vent nous avait éloignés deux jours de la côte d'Égypte.

» Le 6, en reprenant la croisière, toute l'escadre a donné la chasse à la polacre la *Vertu*, venant de France et ayant à bord le capitaine Parisis, chargé de mission. Ce bâtiment fut pris par la frégate la *Penelope*, à portée du canon du fort Marabout.

» Le 7, un événement m'a donné l'espoir de faire connaître au général en chef des nouvelles positives sur l'expédition anglaise. Un canot de la corvette la *Pétorelle*, ayant à bord le maître-pilote du bâtiment, le major Makeries, commandant en chef le génie de l'armée anglaise, et ses deux adjoints, fut pris par le djerme armé en station à Aboukir. Un coup de vent avait éloigné la corvette : à la première sommation, le canot refusa de se rendre et ne le fit qu'après avoir reçu un coup de mitraille qui tua le major et coupa le mât du canot. Le but de cet officier était de reconnaître et choisir le lieu le plus propre à la descente. On assure que l'on a trouvé sur lui plusieurs lettres relatives à l'expédition et qui auront pu être fort utiles au général Friant à Alexandrie.

» Le 10, au matin, le fort Phare a fait signal parlementaire : son motif était de demander les effets des officiers pris sur le canot de la *Pétorelle*.

» Le même jour, 10, étant entre la tour des Arabes et le Marabout, l'on signala la grande flotte anglaise à l'ouest. A quatre heures du soir elle nous a ralliés devant le Marabout. Cette flotte, composée de cent trente voiles, presque toutes vaisseaux ou frégates armées en flûtes, offrait le spectacle le plus majestueux. Le coup de vent du 7 a séparé de la flotte dix-huit chaloupes canonnières turques; un transport chargé de chevaux a coulé bas; l'équipage a été sauvé.

» Le 11, la flotte a mouillé à dix heures dans la baie d'Aboukir; toutes les chaloupes étaient à la mer et les soldats sous les armes pour opérer de suite le débarquement; un violent coup de vent de terre l'a empêché.

» A quatre heures du soir, un bâtiment grec s'est jeté sous les batteries du fort d'Aboukir. Des prisonniers français m'ont dit depuis que ce bâtiment avait été envoyé par les Anglais pour tromper le général Friant par de faux rapports, car le capitaine de ce bâtiment déclara au citoyen Vinache, commandant du fort, que l'armée d'expédition anglaise devait débarquer à Jaffa pour se réunir à l'armée turque, et que les troupes embarquées sur la flotte devant Aboukir n'étaient pas au nombre de quatre mille Européens.

» Dans la même journée du 11, la frégate la *Régénérée* et le brick le *Lodi* sont entrés dans Alexandrie.

» Le 12, le vent du nord-ouest continue; la mer est très grosse. Dans la matinée, la frégate le *Romulus*, arrivant de Malte avec des troupes de débarquement, a donné la nouvelle de la coalition des puissances du Nord contre l'Angleterre et de l'arrivée d'une escadre française dans la Méditerranée. L'amiral Ganteaume avait été obligé de relâcher à Carthagène pour réparer une avarie occasionnée par un coup de vent.

» Le 13 et le 14, les vents sont toujours forts et con-

traires. Tous les jours on invente des nouvelles pour animer le soldat. Dans la nuit, des chaloupes armées ont enlevé sous le fort d'Aboukir le bâtiment grec, qui avait terminé son opération.

» Le 15, le vent est au sud-ouest, avec apparence de beau. Sir Sidney Smith a été faire une reconnaissance à terre; on en a beaucoup vanté le succès, je n'ai pu en avoir aucun détail.

» Le 16, vent frais au nord-nord-ouest. J'ai été transporté à bord de la frégate la *Cérès*, où se trouvait l'état-major du 90e régiment. Les honnêtetés que j'ai reçues des officiers et du capitaine ne m'ont pas donné lieu de regretter le séjour du *Minotaur*. Voici quelques renseignements sur l'armée et la flotte anglaise :

FLOTTE

Lord Keith, amiral, sur le . . .	*Foudroyant*, de. .	80
Sir Sidney Smith.	*Tigre*	80
Cochrane	*Ajax*.	80
S. Robert Bikerton	*Swiftsure*	80
Louis, commodore	*Minotaur*	74
Martin, id..	*Northumberland*. .	74
. . . . .	*Kent*.	74

» Les frégates étaient : *la Pique*, la *Flora, la Florentine*, la *Dorothée*. — Bricks ou bâtiments légers : le *Port-Mahon*, la *Minorque*, le *Caméléon*, la *Malta*, un cutter et six bombardes.

» Il faut ajouter un grand nombre de transports, vaisseaux et frégates armés en flûtes, et plus de quatre-vingts navires marchands, tous de quatre à cinq cents tonneaux.

» Armée de terre. — Sir Ralph Abercromby, général en chef. — Le colonel Abercromby, s. chef. — Les géné-

raux CRADOK, lord CAVAN, COOTE, LUDLOW, HOPE, STEWART, HUTCHINSON (1), FINCK et OAKS.

» RÉGIMENTS COMPOSANT L'ARMÉE. — 2 bataillons des gardes; 1er, 2e, 3e, 8e, 13e, 18e, 27e, 28e, 30e, 42e, 44e, 49e, 50e, 54e, 56e, 79e, 89e, 90e, 92e de ligne; les régiments suisses Dirolls et Dillon; le régiment espagnol de Minorque, les chasseurs corses, les dragons du prince de Galles et les chevau-légers de Hompesch. L'artillerie et les mineurs sont compris dans les numéros de la ligne. En tout, 18 à 19,000 hommes.

» Le 17, à six heures du matin, le temps était beau, le signal du débarquement a été fait. Cette journée a décidé des destinées de l'armée française en Égypte, et j'étais bien loin de croire à ses résultats. Depuis le 10, des vents contraires étaient nos auxiliaires; le général Friant avait eu le temps de concentrer les troupes de Rosette et de Damiette; le général en chef devait être prévenu et en marche pour Alexandrie; tout me faisait espérer une vigoureuse résistance, et les Anglais la craignaient.

» A neuf heures, un convoi de quatre cents chaloupes ou canots, soutenus par tous les bâtiments légers et canonnières de la flotte, débarqua environ 6,000 hommes. Les troupes françaises, cachées derrière les monticules de sable qui occupent la langue de terre entre le fort d'Aboukir et le lac Madié, attendirent que l'ennemi fût à portée de mitraille pour commencer un feu très vif et meurtrier; triste spectateur de ce beau débarquement, je vis bientôt, par la rapidité de la marche des troupes anglaises, que nous avions peu de monde à leur opposer. Elles s'emparèrent des hauteurs et continuèrent sans obstacle leur débarquement. Le général Friant était venu d'Alexandrie avec deux bataillons de la 61e et deux de la 75e, et environ 200 chevaux des 18e et 20e de dragons. Ce corps, réuni à la garnison d'Aboukir, formait environ 1,500 hommes.

(1) Le général Hutchinson a remplacé le général Abercromby. (*Note d'Alphonse Colbert.*)

Incertain du point du débarquement, le général occupait par de faibles postes depuis Aboukir jusqu'au lac Madié. L'entrée de ce lac était défendue par une redoute et une chaloupe canonnière. La garnison de Rosette, forte environ de 600 hommes et du 3e régiment de dragons, était placée sur la rive opposée du lac, à l'effet de s'opposer à un débarquement sur ce point et de couvrir Rosette. Une ligne de défense aussi étendue se trouva faible sur tous les points, surtout lorsque l'ennemi, concentrant ses forces sur le seul point d'Aboukir, réduisit à l'inaction la garnison de Rosette.

» Cette journée fut également honorable pour les deux armées, par la bravoure des troupes, et remarquable par les fautes des deux chefs.

» Lorsque l'ennemi s'approcha du rivage, notre artillerie tua et blessa beaucoup de monde, plusieurs chaloupes furent coulées, sans retarder cependant la marche des assaillants. Aussitôt qu'elle le put, l'infanterie anglaise se précipita dans l'eau et se dirigea sur la grande montagne de sable. Ce mouvement rapide mit du désordre dans la marche de plusieurs régiments. L'escadron du 20e de dragons, soutenu par deux pièces d'artillerie légère, fit une charge de flanc dans cette colonne en désordre et tua beaucoup de monde. Du sommet de la montagne, deux autres pièces mitraillaient la colonne anglaise et lui faisaient éprouver de grandes pertes. Deux régiments dans cette confusion mirent bas les armes, mais les reprirent bientôt, n'ayant plus de Français devant eux.

» Jusqu'alors les Anglais n'avaient éprouvé la résistance que de deux compagnies de grenadiers qui ne quittèrent leur poste qu'après avoir fait une décharge à bout portant sur l'ennemi. Derrière la montagne, l'engagement devint plus général ; un feu très vif durant près d'une heure. Le général Friant, exposant Alexandrie par une plus longue résistance, fit sa retraite ; l'ennemi, au lieu de le poursuivre, prit position pour faciliter l'entier débarquement de ses troupes et investir le fort d'Aboukir.

» Le soir de cette journée, la redoute et la canonnière qui défendaient l'entrée du lac Madié furent attaquées et enlevées.

» D'après les rapports, les Anglais ont perdu dans cette journée de 14 à 1,500 hommes, parmi lesquels sont plusieurs officiers supérieurs et officiers; presque tous les officiers du 90e régiment, dont l'état-major se trouvait sur la *Cérès*, ont été tués ou blessés. Le 42e a perdu également beaucoup de monde. Les Anglais n'ont ramené qu'une douzaine de prisonniers français, tous blessés.

» Les 18, 19 et 20 ont été employés à débarquer les munitions et les vivres, et à faire les ouvrages pour attaquer le fort d'Aboukir. L'armée anglaise a pris position à la maison des signaux.

» Le 21, les armées sont en présence; les généraux Lanusse et Reynier sont arrivés à Alexandrie avec un renfort de 2,500 à 3,000 hommes.

» Le 22, les deux armées se sont battues avec le plus grand acharnement, et sans résultats décisifs, depuis le matin jusqu'à cinq heures du soir. Les Anglais gardent le plus grand silence sur cette affaire qui paraît avoir été très sanglante.

» Le 23, les batteries anglaises ont commencé à battre le fort d'Aboukir, la canonnade a été vive de part et d'autre; plusieurs bombardes se sont également approchées du fort et l'ont bombardé.

» Le 24 et le 25, l'attaque et la défense du fort sont également vives.

» Le 26, j'ai été transféré à bord du vaisseau marchand le *Peggy's success*, parlementaire.

» Le 27, cinq bâtiments de guerre turcs sont entrés dans la rade. Le feu du fort continue; la tour, point principal, ne tire plus.

» Le 28, à neuf heures du matin, le fort d'Aboukir a arboré le pavillon parlementaire, et à midi le pavillon anglais. Le chef de bataillon du génie Vinache commandait le fort; sa capitulation portait que lui et sa garnison sor-

tiraient avec armes et bagages et seraient renvoyés en France.

» Le 29, les Turcs ont débarqué quatre ou cinq cents hommes. On dit le général Menou arrivé à Alexandrie avec toutes les troupes qu'il a pu réunir. Dans la journée, le fort d'Aboukir a joint le pavillon turc au pavillon anglais. L'on s'attend à une affaire décisive entre les deux armées.

» Le 30 (ventôse an IX), il y a eu une bataille très meurtrière. Les deux armées ont fait de grands efforts et des pertes considérables. Cette affaire devait être décisive; mais les Anglais, prévenus par les déserteurs, n'ont pas été surpris.

» Le général en chef Abercromby a été blessé à mort; les généraux Moore et Sidney Smith ont été également blessés.

» Depuis que je suis à bord d'un parlementaire, je n'ai plus de détails de ce qui se passe à terre; l'on fait courir le bruit que le général Lanusse a été tué.

» Le 5 germinal, le capitan-pacha a rejoint la flotte anglaise avec trente voiles.

» Le 6, il y a eu une vive canonnade à la Maison-Carrée. Le même jour, le citoyen Clément, officier supérieur de la garde des consuls, a été pris venant en mission.

» Au coucher du soleil, ordre à tous les bâtiments de guerre d'être prêts pour mettre à la voile.

» Le 7, tous les vaisseaux de guerre anglais ont quitté la baie d'Aboukir pour aller devant Alexandrie.

» Le 9, on entend une vive canonnade du côté d'Alexandrie.

» Le 10, à midi, trois bâtiments : le *Peggy's success*, l'*Apolly* et le *Junk*, expédiés en cartels et pleins de prisonniers français, ont mis à la voile pour Malte, sous l'escorte de la frégate la *Ressource*.

» Le 7 floréal, nous sommes arrivés à Malte, après avoir été contrariés par le mauvais temps.

» Le 9, on a rendu les honneurs funèbres aux mânes du général Abercromby.

» Le 10, nous avons remis à la voile pour Marseille.
» Du 13 au 16, mouillé dans la baie de Tunis.
» Du 23 au 25, devant les îles d'Hyères.
» Le 26, à La Pomègue.

SITUATION ADMINISTRATIVE ET MILITAIRE DE L'ÉGYPTE A L'ÉPOQUE DE MON DÉPART

» Lorsque le général Kléber fut assassiné, le général Menou prit par ancienneté le commandement de l'armée. Il était dû à la troupe quelques mois de solde et quelques sommes aux administrateurs, mais il existait dans la caisse de l'armée de quoi payer la dette.

» L'habillement du soldat était complet et dans le meilleur état.

» Les hôpitaux, qui avaient été désorganisés pour l'évacuation lors du traité d'El-Arish, étaient déjà sur le meilleur pied et renfermaient peu de malades. Les subsistances étaient assurées, les places fortes approvisionnées, la nourriture du soldat belle et saine.

» Les casernes bien réparées et pourvues de tous les accessoires utiles.

» Les transports de l'armée, jusqu'alors incertains, allaient être assurés par l'établissement d'un parc de réserve de 500 chameaux; le général Menou en avait reconnu l'utilité et de nouveau ordonné l'exécution.

» Les travaux du génie étaient recommencés, les fortifications d'Alexandrie sur le point d'être augmentées par de nouveaux ouvrages.

» Tous les ateliers avaient repris leur activité, et les fabriques d'objets de première nécessité commençaient à prospérer.

» Telle était la situation administrative de l'armée à l'époque du débarquement des Anglais.

» La situation politique n'était pas moins rassurante

sous beaucoup de rapports. Depuis le moment où le vizir fut battu et jeté dans le désert, le reste de son armée, relégué en Syrie, était dans l'impossibilité d'agir. La peste, la disette et la désertion la paralysaient entièrement. Depuis la reprise du Caire, l'Égypte était tranquille et soumise.

» La peste, qui dans l'an VII s'était déclarée d'une manière effrayante, faisait peu de ravages cette année.

» Mourad-Bey était devenu notre allié par des raisons d'estime et de nécessité; il lui était difficile de continuer la guerre. Cette paix nous permettait de concentrer nos troupes et nous délivrait d'un ennemi brave et dangereux, par l'influence qu'il avait dans le pays.

» Jusqu'à la mort du général Kléber, l'armée avait vécu dans la plus parfaite harmonie; le général Menou, appelé au commandement par ancienneté, eut l'air d'adopter le système de son prédécesseur; mais, lorsque sa confirmation arriva de France, n'ayant plus d'entraves, il voulut se venger de ceux dont il croyait avoir à se plaindre. Il s'entoura de gens obscurs et en fit des sicaires et des dénonciateurs. Bientôt l'armée fut divisée.

» C'est à cette époque que les Anglais effectuèrent leur débarquement. »

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS . . . . . VII à XI

CHAPITRE PREMIER

Septembre 1793. — La Convention décrète la levée en masse. — L'armée révolutionnaire. — Édouard, Alphonse, Auguste Colbert. — Difficile et cruelle position de leur mère. — Conseil donné par Barrière. — Les trois frères s'engagent dans le bataillon de Guillaume Tell, section de Brutus. — Misère des armées de la République. — La Terreur. — Pourquoi un ci-devant ne peut servir dans la cavalerie. — Maladie d'Édouard. — Il est admis au 11e de hussards. — Ses deux frères entrent au 7e régiment de chasseurs. — Déception. — Duel d'Alphonse. — Le 7e de chasseurs fait partie de l'armée de l'Ouest. — Expédition contre Stofflet. — Auguste rencontre à Chollet M. de Grouchy. — Il est attaché à l'état-major. — Sa présentation à Mme de Grouchy. — M. de Kerverseau. — Le général Canclaux. — Auguste est nommé lieutenant, aide de camp du général Grouchy. — Sa joie. — Lettre à sa mère. . . 1

CHAPITRE II

Un cousin de Bonaparte. — Heur et malheur. — Édouard Colbert dénoncé comme royaliste. — Hoche. — Arthur Wellesley. — Na-

poléon. — La campagne d'Italie et la campagne de 1814. — Le général Grouchy nommé chef d'état-major de l'armée du Nord. — Auguste part avec lui. — Les fonctions d'aide de camp. — La Hollande. — Misanthropie. — Expédition d'Irlande. — Le général Grouchy commandant en second. — Les Irlandais-Unis. — Lettre d'adieu d'Auguste à sa mère. — La flotte est dispersée par la tempête. — Retour à Brest. — Découragement. — L'armée d'Italie. — Bonaparte. — Auguste revient à Paris. 20

CHAPITRE III

Coup d'œil sur la campagne de 1796, en Allemagne. — Le Directoire jaloux de ses généraux. — Le courage et l'habileté sans le génie.— Revers sur le Rhin, victoires sur l'Adige. — Plan du général Bonaparte. — L'expérience de la campagne précédente perdue. — Qui craint de risquer sa gloire est sûr de la perdre. — Situation des armées au commencement de 1797. — Auguste cherche à faire partie de l'armée d'Italie. — Le général Dupont-Chaumont. — Auguste arrive à Milan. — Insurrection de Vérone. — Embarras de la République de Venise.—Auguste au quartier-général de Laybach. — Il est nommé aide de camp de Murat. — Le général Bonaparte. — Anecdotes. — L'armée d'Italie et l'armée du Rhin. — Les *citoyens* et les *messieurs*. — Ordre du jour d'Augereau. — Son style. — Augereau, Masséna, Serrurier, Lannes, jugés par Napoléon. — Berthier. — Junot. — Marmont. — Duroc. — Lemarrois. — Sulkowski. — Louis Bonaparte. — Elliot. — Croisier. — Lavallette. — Lasalle. — Murat. — Que leur réservait l'avenir? 36

CHAPITRE IV

Auguste Colbert à dix-neuf ans. — Les vainqueurs d'Arcole et de Rivoli remis à l'école. — Lettre du général Joubert. — Mort de Paul Ier. — Les armées grecques et romaines. — Le général Bonaparte au château de Montebello. — Mme Bonaparte. — Amour de Bonaparte pour Joséphine. — L'unité italienne. — Du gouvernement directorial. — Pichegru et les royalistes. — Bonaparte envoie Augereau à Paris. — Le 18 fructidor 1797. — Augereau nommé au commandement de l'armée du Rhin. — Bonaparte se décide pour la paix. — Prétentions du Directoire. — Bonaparte offre sa démission. — Botot. — Conférences à Udine et à Passe-

riano. — MM. de Cobentzel, de Gallo et de Meerfeldt. — Conversation de Bonaparte avec Bourrienne. —Traité de Campo-Formio. — Résultats pour la France. — Que faut-il penser de l'abandon de Venise ? — Dandolo. — Bonaparte en 1797, Napoléon en 1812. — Bonaparte part pour Radstadt. — L'ossuaire de Morat. — Vivacité du sentiment national chez Bonaparte. — Les lanciers de Berg et le général Édouard Colbert. — Auguste est envoyé en avant à Radstadt. — Arrivée de Bonaparte. — Le Directoire le rappelle à Paris 66

CHAPITRE V

Auguste Colbert retourne en Italie. — Son admiration pour Bonaparte. — Révolte des soldats à Mantoue. — Le général Miollis. — Le Directoire et le gouvernement du pape. — Machiavel. — Occupation de Bologne, de Ferrare et d'Ancône. — Le cardinal Busca. — Traité de Tolentino. — Lettre de Bonaparte à Pie VI. — Joseph Bonaparte. — Assassinat du général Duphot. — Le Directoire ordonne à Berthier d'envahir les Etats de l'Église. — Embarras de Berthier. — Entrée des troupes françaises à Rome. — Monge et Daunou. —Bassal. — Haller. — La République romaine proclamée au Capitole. — Enlèvement de Pie VI. — Pillage de Rome. — Les citoyens romains invités à donner des preuves de leur joie. — Masséna nommé au commandement en chef. — Adresse des officiers à Berthier. — Les troupes refusent de sortir de Rome. — Le général Dallemagne.— Les Transtévérins attaquent les Français. — Murat envoyé contre eux. — Albano. — Castel-Gandolfo. — Velletri. — Auguste Colbert chargé par Masséna de porter au Directoire les drapeaux pris à Albano. — Rappel de Masséna. — Il est remplacé par le général Gouvion-Saint-Cyr 107

CHAPITRE VI

La *société* parisienne au commencement de 1798. — Les nouveaux riches et les anciens nobles. — Les bals publics. — Réception solennelle du général Bonaparte par le Directoire. — Auguste Colbert présenté rue Chantereine. — Salon de M. de Talleyrand. — L'armée d'Angleterre. — Projets du général Bonaparte sur l'Égypte. — L'Orient, le pays des grandes destinées. — Anciens projets. Leibnitz ; M. de Sartines ; M. de Saint-Priest. — Poussielgue à

Malte. — Le Directoire décide l'expédition. — Opposition de Pléville le Pelley. — Préparatifs. — Les savants : Monge, Berthollet, Geoffroy Saint-Hilaire, etc. — Desaix, Kléber, Caffarelli, Menou, Reynier. — Auguste Colbert chargé par Bonaparte de porter l'ordre de départ à la division de Gênes. — Il part avec son frère Edouard. — Bernadotte ambassadeur. — Émeute à Vienne. — Contre-ordre donné à la flotte. — Inquiétudes du Directoire. — Bonaparte propose d'abandonner le projet d'expédition. — Composition de l'armée d'Égypte. — Arrivée de Bonaparte à Toulon. — Sa lettre au conseil de guerre. — Proclamation. — Départ. — Adieux d'Auguste Colbert à sa mère. 144

CHAPITRE VII

L'escadre rallie les convois de Gênes et d'Ajaccio. — On attend trois jours celui de Civita-Vecchia. — Conséquences de ce retard. — Nelson dans la Méditerranée. — Malte. — Toute la flotte se trouve réunie. — L'Ordre de Malte. — Le prince Camille de Rohan, le commandeur de Mesgrigny, MM. de Valin et de la Guérivière. — La *campagne* de l'île tombe au pouvoir des Français. — Armistice. — Malte et ses dépendances cédées à la République française. — Bonaparte organise le gouvernement et l'administration. — Départ de Malte. — La flotte française et la flotte anglaise à quelques lieues de distance. — Nelson à Alexandrie. — Il perd toute trace des Français. — Bonaparte en vue de la côte d'Égypte. — Ordre du jour. — Débarquement. — Marche sur Alexandrie. — Le gouverneur Koraïm. — Kléber et Menou blessés. — On s'empare de la ville. — Le scheik El-Messiri. — Koraïm prête serment à Bonaparte. — Proclamation aux peuples de l'Égypte. — Une ville d'Orient. — Déception et tristesse de l'armée. — Auguste Colbert et ses deux frères se trouvent réunis. 178

CHAPITRE VIII

L'Égypte. — Le Nil. — Inondations. — Le lac Mœris et le canal de Joseph. — Que la fertilité de l'Égypte dépend de son Gouvernement. — Le Désert. — Le chameau. — Déserts qui dépendent de l'Égypte. — L'Arabe Bédouin. — Les Coptes. — Population de l'Égypte sous les Ptolémées, sous les Califes, en 1798. — Arabes et Turcs. — Les Mameluks. — Leur pouvoir. — Origine, recru-

tement, organisation de cette milice. — Sélim partage l'Égypte en vingt-quatre beyliks. — Ali. — Mourad. — Ibrahim. — Mœurs, éducation des Mameluks. — Leurs costumes, leurs armes, leurs exercices. — Les Mameluks et la cavalerie française. — Production de l'Égypte. — Son admirable situation commerciale. — Les caravanes. — L'Orient et l'Occident se retrouvent en présence. — Comment Mourad reçut la nouvelle de l'arrivée des Français en Égypte. 205

CHAPITRE IX

L'armée se dirige sur le Caire par Damanhour. — Dugua va s'emparer de Rosette. — Larrey. — Le mirage. — Départ de Bonaparte d'Alexandrie. — Ce n'est que la mort! — Damanhour. — Le général Muireur et plusieurs officiers massacrés par les Arabes. — Première rencontre avec les Mameluks. — Joie de l'armée à la vue du Nil. — Rahmaniéh. — Vif engagement entre la flottille française et la flottille turque. — Combat de Chébreïs. — L'eau du Nil n'est pas du champagne. — Sainte Pastèque. — Calme de Bonaparte. — On aperçoit les Pyramides. — Terreur dans la ville du Caire. — Un chroniqueur arabe. — Mourad s'apprête à combattre. — Relation d'Abdul-Rahman. — Bataille des Pyramides. — Incendie de la flottille turque. — La treille de Mourad. — Le champ de foire. — La pêche aux Mameluks. — Consternation et désordre au Caire. — Proclamation aux habitants. — Conférence de Bonaparte avec les ulémas, les scheiks, etc. — Il organise l'administration. — Mécontentement dans l'armée, parmi les généraux. — Dîner chez le général Dugua. — Mourad dans la haute Égypte. — Ibrahim à Belbeïs. — El Kankah. — La caravane de la Mecque. — Combat de Salahiéh. — Auguste Colbert est nommé chef d'escadron sur le champ de bataille 225

CHAPITRE X

Nouvelles du désastre d'Aboukir. — Leur effet sur Bonaparte. — Ses lettres à la veuve de l'amiral Brueys et à l'amiral Thévenard. — Proclamation à l'armée. — Desaix est chargé de soumettre la haute Égypte. — Cérémonie de la rupture de la digue du Nil. — Projets de Bonaparte sur l'Égypte. — Création d'un Institut. — Desgenettes. — Les ânes et les savants au centre. — Visite aux

Pyramides. — Desaix chasse Mourad de la haute Égypte. — Dangers de l'inaction pour une armée française. — L'Égypte durant l'inondation. — Police de l'agah des janissaires. — La *guerre sainte* est proclamée. — Soulèvement du Caire. — Mort de Dupuy, de Sulkowski. — Répression du soulèvement. — Paroles de Bonaparte aux scheiks et imans de la mosquée. — Bonaparte et les émeutes populaires. — Lettre d'Auguste Colbert, adressée du Caire. — Bonaparte visite Suez, la mer Rouge, les fontaines de Moïse. — Il échappe au sort de Pharaon. — La jambe de bois de Caffarelli. — Vestiges de l'ancien canal de Suez à la Méditerranée. — Le régiment des dromadaires 272

CHAPITRE XI

Illusion de Bonaparte et de M. de Talleyrand à l'égard de la Porte. — Deux armées turques se rassemblent, l'une à Rhodes, l'autre en Asie Mineure. — Expédition de Syrie; motifs que lui assigne Bonaparte. — L'Inde, Constantinople, projets gigantesques. — Composition de l'armée de Syrie. — Départ du Caire. — Situation de Reynier et de Kléber. — Capitulation d'El-Arish. — La division Kléber s'égare dans le désert. — Bonaparte, errant lui-même, rencontre le camp d'Abdallah. — Il retrouve enfin la division Kléber; joie des troupes. — Les puits de Zawi. — Khan-Iounès. — La Syrie. — Souvenirs de la Bible. — Gazah. — Fuite de l'armée d'Abdallah. — Ascalon, Esdoud, Ramléh. — Souvenirs des croisades. — Bonaparte refuse d'aller à Jérusalem. — Jaffa et ses environs. — Prise et sac de la ville. — Apparition de la peste. — Prisonniers passés par les armes. — Qualités du soldat français. — Meski. — Le général Damas. — La plaine d'Esdrelon. — Le mont Carmel. — Occupation de Haïfa. — Eugène Beauharnais et Sidney Smith. — L'armée s'établit en vue de Saint-Jean-d'Acre 314

CHAPITRE XII

Aspect de Saint-Jean d'Acre du côté de la terre. — Sidney Smith. — Phélippeaux. — Proclamation de Bonaparte aux habitants. — Les Druses, les Moutoualis, les Chrétiens de Syrie. — Le chef de brigade du génie Samson reconnaît la place. — Plan d'attaque. — Dispositions prises pour couvrir l'armée de siège. — Junot est envoyé à Nazareth, Vial à Sour, Murat à Safed. — Fuite de la garnison turque. — Auguste Colbert envoyé à sa poursuite. — Le comman-

dant turc prisonnier; sa fille, ses bijoux. — Un nouveau Scipion. — Les mystères du château de Safed. — Murat va reconnaître le pont d'Yacoub. — Judith et Holopherne. — Le fils du pacha de Damas franchit le Jourdain. — Les Naplousains dans la plaine d'Esdrelon. — Junot; combat de Nazareth. — Kléber marche au secours de Junot. — Murat envoyé de nouveau au pont d'Yacoub.— Bonaparte part avec la division Bon. — Murat repousse les Damasquins. — Murat marche sur Tabariéh. Le lac de Tibériade. — Auguste Colbert au pont de Magamah. — Bataille du Mont-Thabor : situation critique de Kléber; arrivée de Bonaparte; défaite de l'armée turque. — *Te Deum* à Nazareth. — Mort de Caffarelli. — Assauts donnés à Saint-Jean d'Acre. — Les généraux Rambaud et Bon, l'adjudant général Fouler, tués. — Sorties de la garnison. — Auguste Colbert est blessé; Alphonse Colbert est pris par les Anglais. — Auguste Colbert arrive à Damiette 346

CHAPITRE XIII

Levée du siège de Saint-Jean d'Acre. — Héroïque dévouement de Desgenettes. — Les pestiférés de Jaffa. — Retour de l'armée à Salahiéh. — La division Kléber se rend à Damiette. — Sésostris et Bonaparte. — Auguste Colbert malade à Damiette. — Bonaparte lui écrit en lui envoyant une paire de pistolets. — Son retour au Caire ; rechute. — Départ de Bonaparte; ses adieux, sa proclamation à l'armée. — Il désigne Kléber pour lui succéder. — Auguste Colbert aide de camp de Kléber. — Le nouveau général en chef. — Lettre de Kléber au Directoire. — Il entre en pourparlers avec Sidney Smith. — Desaix et Poussielgue chargés de traiter avec le grand-vizir. — Convention d'El-Arish. — Lettre de lord Keith au général Kléber. — Le réveil du lion. — Auguste Colbert s'embarque avec les généraux Desaix et Davout. — Nouvelles de France. — L'*Étoile* et la *Santa-Maria delle Grazie*. — Sciacca. — Les deux vaisseaux sont pris par les Anglais. — Livourne; conduite de l'amiral Keith envers Desaix et ses compagnons. — Rencontre de deux bâtiments barbaresques. — Encore un navire anglais. — Arrivée à Toulon. — Joie du retour. — Lettre du premier consul à Auguste Colbert. 390

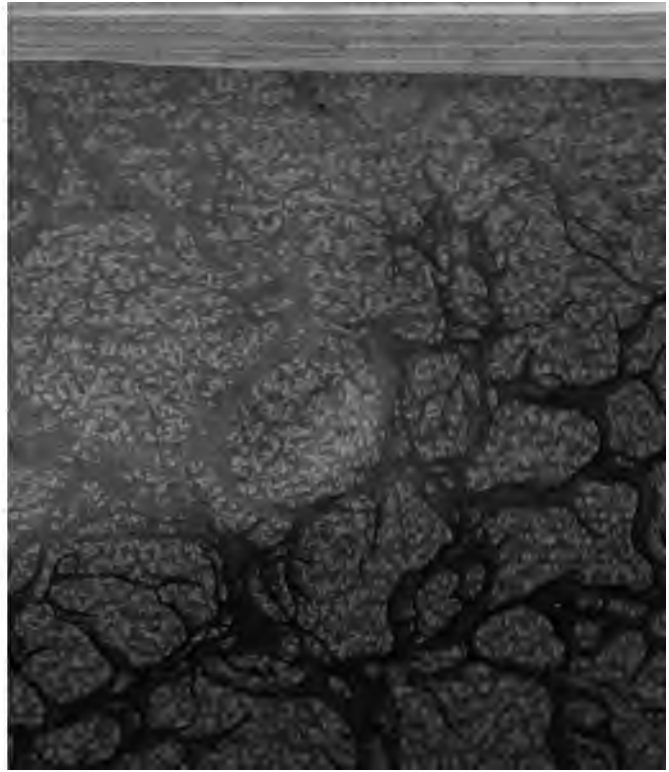
NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

NOTE A. LES COLBERT. 421
Preuves pour l'ordre du Saint-Esprit. 444

Attestation de Georges Cothbert, baron de Castlehill. 448
Attestation des magistrats de la ville d'Inverness. 450
Extraits de la requête adressée par vingt-trois pairs ou seigneurs d'Écosse au roi Jacques VII (Jacques II d'Angleterre). . . . 454
Lettres patentes du Roi (Jacques VII). 456
Certificate and Testimonial of the lord Lyon of arms in Scotland. 472
Déclaration de Clairambault. 488
Note B. 491
Correspondance. Lettres d'Auguste Colbert à sa mère. 493
Note sur la fin de l'expédition d'Égypte. 506
Journal d'Alphonse Colbert, prisonnier à bord des Anglais devant Alexandrie, depuis le 5 février 1801 jusqu'au 15 mai suivant. 512

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

MOTTEROZ, Adm.-Direct. des Imprimeries réunies, C, rue du Four, 54 bis, Paris



UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 02612 3714